ERIN LIEBT

PHILTRES

ENCHANTEMENTS

SORTILÈGES

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Ce roman contient quelques pages décrivant des actes sexuels.

Il semble que cela puisse choquer certaines personnes.

En conséquence :

Texte à réserver strictement à des lecteurs majeurs et avertis

Auteur contemporain.

Ce texte a été déposé. Il est la propriété de son auteur.

Sa diffusion gratuite sous sa forme actuelle de PDF est seule autorisée.

Texte protégé en vertu des articles L111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle, loi du 1er juillet 1992.

En vertu de l'article L122-4 du Code de la propriété intellectuelle : « Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

(Extrait du *Code de la propriété intellectuelle*, Dernière modification du texte le 22 décembre 2014 - Document généré le 15 janvier 2015 - Copyright (C) 2007-2008 Legifrance)

Pour contacter l'auteur : http://erin-liebt.com

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Couverture : © A.P., 2015. Tous droits réservés.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ATTENTION !

Les plantes contiennent des principes actifs qui peuvent être dangereux. Les recettes magiques proposées dans ce roman sont de pure fantaisie et n'engagent pas l'auteur. L'éventuelle préparation ou consommation de ces recettes se fera sous la seule responsabilité des utilisateurs.

AVIS AUX LECTEURS SUR LISEUSE

La mise en page parfois chamboulée de ce texte n'est pas respectée à l'agrandissement. Désolée pour cet inconvénient technique.

DU MÊME AUTEUR :

LE CORBILLARD ROSE, *roman, 2008.*

ESMERALDA OU L'ŒUVRE AU NOIR, *essai, 2011.*

►PHILTRES, ENCHANTEMENTS ET SORTILÈGES, *roman, 2013.*

SHEELA–NA–GIG, *roman érotique, 2014.*

CONTES ÉROTICO–CRÉPUSCULAIRES, *nouvelles érotiques, 2015.*

JEUX D'ANGE HEUREUX, *roman, 2016.*

E-books à télécharger gratuitement à l'adresse : http://erin-liebt.com

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ESQUISSE

C'est un secret, Luz Belladonna charme les reptiles. Il vaut mieux que personne ne le sache - elle attire déjà bien trop l'attention : elle est hermaphrodite. Tout le quartier est au courant car sa hippie de mère s'en vante à tout propos.
En bute à une curiosité malsaine, Luz est une enfant trop solitaire. Elle aime douloureusement son feu follet de mère qui l'abandonne régulièrement, que ce soit pour cueillir les herbes magiques dont elle compose de merveilleux philtres et élixirs ou pour papillonner d'aventure en aventure, et ce jusqu'au beau milieu du désert californien.
Comment se détacher de cette mère ensorcelante et égoïste, aux dons étonnants, à la personnalité orageuse, trop absente et en même temps étouffante, castratrice à force de libération sexuelle, mais surtout terriblement vulnérable, marquée à vie par les atroces circonstances de la mort de ses parents, pendant la Guerre d'Algérie ?
Comment se construire, dans une société ou l'on doit être soit homme, soit femme, et accepter sa différence ?

Histoire terrible : sang et mort, détresse et folie, drogue, castration psychologique, inceste latent, difficiles renoncements... Histoire exaltante : grands espaces, éléments en furie, surnaturel, fécondité artistique, perversions sexuelles, amours tragi-comiques, courage et libération... Histoire complexe par la multiplicité des péripéties, des temps, des lieux et des personnages. *Philtres, Enchantements et Sortilèges* est un conte pour adulte décalé, à la frontière du fantastique.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Erin Liebt

PHILTRES, ENCHANTEMENTS & SORTILÈGES

roman

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Il faut donner aux enfants des racines et des ailes.

Proverbe Berbère

La fleur, c'est l'amour parfait. Lorsque vous vous penchez sur une rose pour la respirer, vous n'avez jamais pensé que vous êtes en train de respirer un sexe. Vous en respirez même deux ! Deux sexes qui sont en train de faire l'amour. Et Dieu sait si ça sent bon !

René Barjavel (émission *Apostrophes*, 17 nov. 1978)

Philtre

(breuvage magique)

Remplir un bocal avec des fleurs, des pétales ou des aromates et recouvrir d'eau de vie. L'exposer aux rayons du soleil ou de la lune, ou encore le garder dans l'obscurité, selon les substances utilisées et l'effet recherché, et laisser macérer quatorze jours. Ensuite, filtrer et ajouter la même quantité de sucre.
Le philtre peut s'administrer pur ou dilué dans du vin.

Élixir

(breuvage magique médicinal)

Faire macérer des plantes aromatiques dans du vin blanc ou rouge, dans l'obscurité, pendant quatorze jours. Ensuite, filtrer et ajouter du miel et les épices nécessaires.
Administrer un verre à liqueur en apéritif, chaque soir, pendant un mois lunaire, à la lune montante ou à la lune descendante, selon l'effet désiré.

Extrait du grimoire de Céleste Belladonna

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

À la mémoire d'Henriette et Armand.

LIVRE PREMIER

Vous pouvez arracher l'homme du pays, mais vous ne pouvez pas arracher le pays du cœur de l'homme
John Dos Passos
Bilan d'une nation

I

- Hermaphrodite ?!

Céleste Belladonna ouvrit de grands yeux émerveillés. Elle était encore nébuleuse de l'anesthésie générale qu'elle venait de subir et une douleur sourde lui dévorait le pelvis - conséquence de la césarienne qu'il avait fallu pratiquer. Et, alors qu'elle venait seulement d'entrouvrir ses paupières papillonnantes et n'avait pas encore vu son bébé, voilà que son obstétricien, le Dr Cabreta, qu'elle n'avait rencontré qu'un mois avant l'accouchement, lui annonçait cette nouvelle incroyable, cette nouvelle éblouissante : elle avait mis au monde une créature mythique, un hermaphrodite.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Le médecin se méprit sur l'exclamation de sa patiente et, tout en tirant machinalement sur sa barbiche blanche assortie à son patronyme, dit d'un ton patelin et rassurant :

- Allons, allons ! Pas d'inquiétude, mademoiselle Belladonna, cela se corrige très bien, de nos jours ! Une toute petite intervention chirurgicale de rien du tout ! Et le plus tôt sera le mieux.

Céleste n'était pas sûre de bien comprendre ce que suggérait le mielleux praticien mais, à l'évocation d'une opération, l'expression de joie s'altéra sur son long visage brun.

- Une petite intervention ? répéta-t-elle.

Plus doué pour interroger les utérus que les visages de ses patientes, le distingué obstétricien ne sentit pas approcher l'orage qui se formait au-dessus de sa tête barbichue.

- Comme je vous le disais, votre bébé - par ailleurs un beau bébé en parfaite santé, jeune maman, soyez sans inquiétude - votre bébé, donc, présente une anomalie de l'appareil génital qui montre à la fois certains aspects du sexe féminin et du sexe masculin. Pour simplifier, il suffit de dire que ce bébé possède un pénis ET un vagin. Étant donné que le vagin semble parfaitement développé, alors que le pénis est plutôt petit et que l'enfant ne présente ni testicules, ni sac testiculaire, nous pouvons affirmer qu'il s'agit d'un cas de pseudo-

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

hermaphrodisme. Ce qui veut dire qu'en fait votre enfant est une fille, mais que son appareil génital s'est mal formé et présente certaines apparences d'un pénis. Cette malformation se rectifie très aisément, par l'ablation du pénis et la construction plastique d'un clitoris.

Un violent coup de tonnerre ébranla la clinique. Le Dr Cabreta, surpris, sursauta et lança un regard inquiet vers la fenêtre. Il fut étonné de constater que le ciel, radieux et printanier encore un instant plus tôt, s'était mué en un couvercle noir, convulsé et menaçant. Pourtant la menace la plus immédiate ne venait pas du ciel : sa jeune patiente s'était redressée d'un bond et son visage reflétait la même violence que la nue.

- Vous voulez mutiler mon bébé ! tonna-t-elle. Sortez d'ici, boucher ! Sortez d'ici, tortionnaire ! Sortez, vous dis-je, assassin ! Et ne vous approchez plus de mon enfant ni de moi, si vous ne voulez pas que je pratique sur vous une *petite* intervention chirurgicale !

Quand l'obsédé du bistouri fut sorti, sous les grondements apocalyptiques du tonnerre, assortis du crépitement assourdissant d'une pluie torrentielle – expressions d'une colère divine, sans aucun doute possible -, Céleste se recroquevilla sur son lit avec un gémissement : l'indignation qui l'avait soulevée lui avait fait oublier, l'espace d'un instant, les souffrances que lui infligeait sa césarienne

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

toute neuve. Un éclair illumina la pièce, comme pour attirer son attention, et elle porta les yeux sur la véritable tempête d'équinoxe qui frappait aux carreaux, attendant d'entendre le roulement sourd de l'orage qui s'éloignait déjà, vigoureusement balayé par le vent d'Est. Soulagée et réconfortée par le tumulte extérieur, elle sonna l'infirmière pour qu'on lui amène – enfin ! - son bébé - son chef-d'œuvre… Hermaphrodite !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

HERMAPHRODISME
selon le Larousse médical

Anomalie caractérisée par la présence, chez un même individu, de tissu ovarien et de tissu testiculaire.

L'hermaphrodisme est une affection congénitale exceptionnelle due à une anomalie de l'embryogenèse. Cette définition regroupe des sujets dont l'aspect extérieur peut être très différent : purement féminin, ambigu ou purement masculin. Chez les nouveau-nés, l'aspect des organes génitaux externes est souvent ambigu, mais la présence d'un pénis permet d'attribuer à ces enfants un sexe masculin. Toutefois, on peut constater la présence d'un utérus dans la majorité des cas. Lors de la puberté, sous l'effet de la stimulation des hormones sexuelles, les seins se développent et les règles apparaissent dans la moitié des cas. La production de spermatozoïdes est très rare, mais la survenue d'ovulations ne l'est pas. Une grossesse est possible lorsque le caryotype est celui d'une femme normale.

Extrait de : Encyclopédie Médicale Larousse, entrée *Hermaphrodisme*
http://www.larousse.fr/encyclopedie/medical/hermaphrodisme/13551

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

La jeune maman crut mourir de tendresse quand une infirmière, blanche et revêche comme elles le sont toutes, lui déposa son enfant entre les bras. La petite était aussi blonde qu'elle-même était brune - un fin duvet bouclé, d'un blond presque blanc, l'auréolait de lumière -, mais Céleste l'aurait reconnue entre mille, car elle portait l'estampille familiale : une fossette frappait le minuscule menton.

Les yeux grands ouverts – de ce bleu glauque particulier aux nouveau-nés -, l'enfant semblait dévisager sa mère avec une grave attention, comme consciente de l'importance qu'aurait dans sa vie cette inconnue, sa génitrice. Ses lèvres s'entrouvrirent sur une bulle de salive irisée, pendant que les rayons dorés du soleil de l'après-midi, dissipant les restes de l'orage, illuminaient la chambre. Son regard fut alors attiré par les couleurs vives du calendrier de l'année 1969, qui semblait scintiller sur le mur vert pâle en indiquant le 19 mars. Dans le rectangle de la fenêtre, alternativement masqué et révélé par la fuite des nuages effilochés, le disque pâle de la pleine lune, bien visible sur le ciel bleu cobalt de la fin d'après-midi, semblait jeter des coups d'œil sur cette maternité.

Céleste voulait contempler son œuvre dans sa totalité : elle dénoua le ruban de satin blanc qui fermait la brassière candide dont on avait vêtu l'enfant et ôta les chaussons, blancs aussi, avant de détacher la

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

couche. Brassière et chaussons étaient de la main de Mounia, qui lui avait servi de seconde mère. Quand celle-ci avait appris que Céleste était enceinte, elle avait tricoté toute une garde-robe en un temps record, se privant de sommeil pour que le bébé de sa fille de cœur ait une layette aussi complète que possible au jour de sa naissance. Elle avait aussi ourlé une provision conséquente de langes de fin coton blanc, sans vouloir entendre que, désormais, on trouvait des couches jetables dans tous les supermarchés - les couches, ce n'était pas assez bien pour l'enfant de Céleste. C'était aussi Mounia qui avait préparé la valise que toute jeune parturiente amenait à la clinique : elle s'occupait toujours de tous et de tout. Quand la mère de Céleste avait disparu, Mounia avait pris en charge la maison et toutes ses âmes.

- Je le fais à la place de ta mère, *hijita*[1], avait-elle expliqué. C'est ce qu'elle aurait fait pour toi. Alors, je fais comme elle l'aurait fait.

Enfin, Céleste tint son bébé nu contre elle. Un beau Jésus tout rond et tout rose. Le sexe était caché par d'attendrissants bourrelets et elle ne voulut pas se montrer indiscrète. Elle attendrait que son enfant voulût bien se dévoiler à ses yeux. Posant brièvement le bébé sur ses cuisses, elle se défit de sa chemise d'hôpital, rejeta vers l'arrière ses longs cheveux bruns et pressa le petit être contre sa peau nue.

1 Petite fille. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

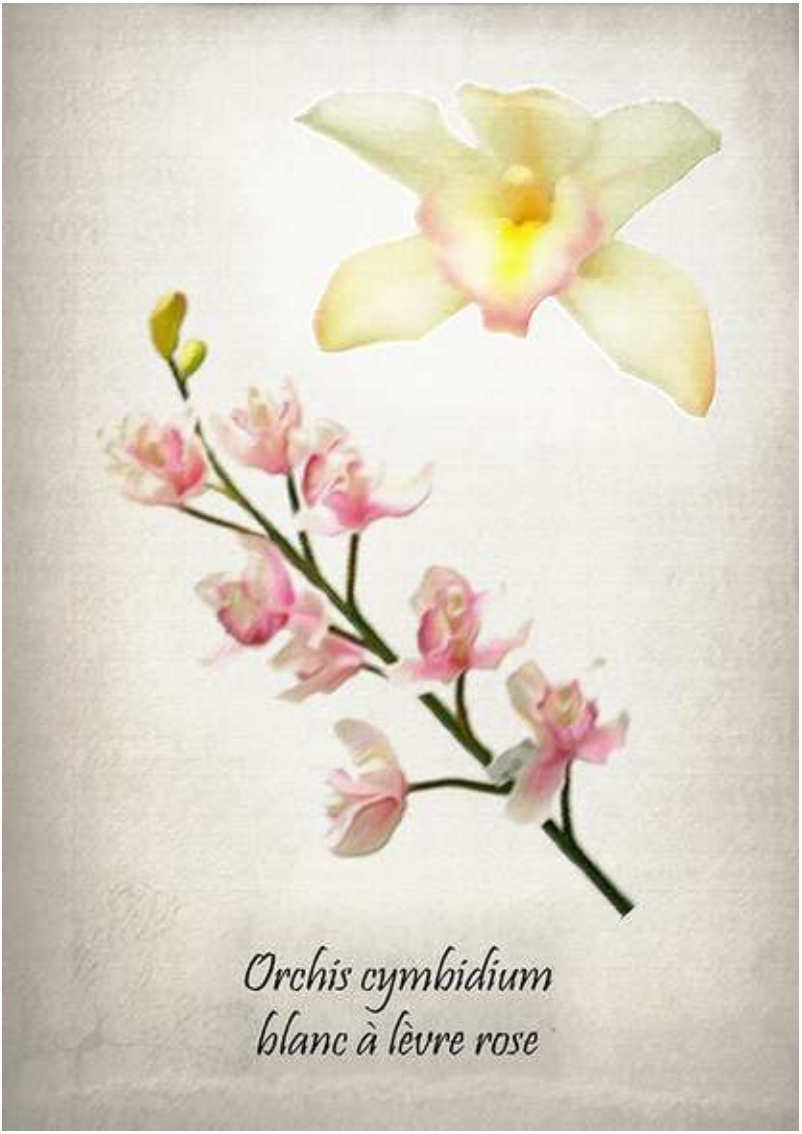
© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

D'instinct, celui-ci imprima un mouvement de rotation à sa petite tête duveteuse, ses lèvres tétant dans le vide, cherchant le sein nourricier ; ses mains minuscules s'ouvrirent en étoile avant de se crisper sur la peau satinée du jeune sein gonflé, pendant que sa bouche goulue se refermait sur le téton brun. En extase, Céleste admirait le contraste entre sa peau mate et son enfant blanc et rose. Enfin, le bébé, repu, ferma la bouche et détourna sa tête du sein.

Céleste posa délicatement le nouveau-né près d'elle et s'accouda sur le côté, pour le mieux pouvoir détailler. Elle caressa du bout des doigts la peau incroyablement douce, fine et transparente des petits bras dodus. Elle effleura les minuscules poings serrés et c'est ce moment que l'enfant choisit pour s'étirer, dévoilant avec impudeur un adorable pénis fièrement érigé, surmontant une fente bien nette. Céleste resta en admiration devant cette parfaite synthèse du mâle et de la femelle. Elle fut frappée par la ressemblance de ce sexe avec une espèce bien particulière d'orchidées, l'*orchis cymbidium* blanc à lèvre rose, dont elle avait une représentation dans sa bien-aimée *Encyclopédie des Plantes de France*. Ressemblance troublante, tant dans l'aspect que dans la couleur. Oui, vraiment troublante.

- *Orchis*, murmura-t-elle pour elle-même et pour le petit être tout neuf qui s'étirait comme un chaton à ses côtés.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.



Infographie : © A.P., 2015. Tous droits réservés.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Comment tu as dit que tu veux l'appeler ?

- Orchis.

Baptistin Fuentes regarda sa nièce avec ébahissement.

- *¡ Ché*[2] *!* C'est un prénom, ça ? s'enquit-il.

- C'est peut-être un prénom traditionnel dans la famille du père du bébé, intervint finement Mounia en lissant du revers de la main son plus beau voile de fête, le safran, comme pour en effacer un faux-pli - Céleste n'avait rien voulu leur dire du père de son enfant.

Des voiles, Mounia, qui était Marocaine, en avait une multitude. Des draps, en fait, plus que des voiles, qu'elle posait sur le sommet de sa tête aux cheveux noirs soigneusement tirés en un chignon bas, et qui la drapaient jusqu'aux pieds, comme sur certaines représentation de la Madone. Il y avait le voile pour rester à la maison et faire le ménage, en simple coton blanc ; ceux pour les sorties ordinaires, noirs ou bleus, en soie rayée ton sur ton ; ceux pour les fêtes, violets, rouges ou safran, brodés d'or et bordés de sequins. Le drap seyait à sa silhouette replète et lui conférait une majesté intimidante. Quand elle se paraît de ses voiles de couleurs vives, qui jetaient à chaque

2 Hé bien ! Voir *Interjections espagnoles* en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

instant des éclairs dorés et mettaient en valeur sa peau bronzée et ses yeux noirs en amande, son visage prenait un éclat d'icône byzantine.

Céleste précisa alors :

- *Orchis*, c'est le nom latin des orchidées. Il semble fait exprès pour elle, tant son sexe ressemble à l'*orchis cymbidium*.

Mounia serra les lèvres avec réprobation, pendant que Baptistin s'indignait :

- Allons, Colombe, tu ne peux pas l'appeler comme ça ! Ce n'est pas beau, *Palomita*[3] *mia* ! Trouve-lui un joli prénom. Pas un prénom dont les gens se moqueront.

Les grands yeux bruns de Céleste lancèrent des éclairs indignés.

- Je t'ai déjà demandé de m'appeler Céleste, pas Colombe, fit-elle sèchement. Et je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas nommer cette enfant Orchis : c'est un nom de fleur. Personne ne dirait rien si je l'appelais Rose ou Marguerite, alors qu'il n'y a rien de plus commun.

- Eh bien, donne-lui un autre nom de fleur, si tu y tiens. Pourquoi pas Iris ? Ce sont tes fleurs préférées.

- Non, pas question ! Orchis, c'est son nom.

3 Diminutif de Paloma, Colombe en espagnol. Voir *Prénoms espagnols, traductions et diminutifs*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Baptistin ferma les paupières en soupirant. Sa nièce... Il ne savait plus quoi faire avec cette gosse.

C'était une lourde responsabilité qui était tombée sur lui, à la mort de son beau-frère et à la disparition de sa sœur, en 1962, pendant les *Événements* d'Algérie, comme on disait. Coluche mettrait bien le doigt dessus, quelques années plus tard, quand il parlerait de mai 68 : « Quand c'est les Français qui tirent sur les Français, on dit pas la guerre, non. On dit les *Événements*. » En Algérie c'était bien des *Événements* qu'il y avait eu : la population civile avait été persécutée à la fois par les indépendantistes et par les autorités françaises. La France avait commencé par massacrer les Arabes parce qu'ils demandaient l'Indépendance puis, changeant d'avis, elle avait fini par massacrer les Pieds-Noirs parce qu'ils voulaient que l'Algérie reste française.

Pour penser à autre chose, Baptistin regarda Mounia qui berçait le bébé avec de petits gloussements ridicules : elle était folle des enfants.

- *¡ Mira, Tista !* dit-elle. Regarde, c'est Colombe, en blond ! C'est le vivant portrait de ta sœur.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mounia avait l'habitude d'appeler Baptistin *Tista*, le diminutif espagnol pour *Bautista*. Pour les yeux exercés de la Marocaine, il était évident que le bébé possédait la même architecture de visage que Céleste, aux puissants traits ibériques, apanage de la famille Fuentes. Des traits qu'elle tenait de sa mère, Hélène, et qu'elle partageait avec son oncle, Baptistin Fuentes : le visage mince et allongé, la bouche large et charnue, le nez très long et droit sans être saillant, à la manière des chats. Ils avaient aussi tous trois le menton frappé d'une fossette, les sourcils qui s'envolaient comme des ailes de mouette et de lourdes paupières, enclines à masquer toujours à moitié l'iris, qui leur donnaient une séduction indolente. Mais Hélène et Baptistin étaient tous deux blonds à la peau très blanche et aux yeux bleu clair, tandis que Colombe était brune, très brune. Georges Belladonna, son père, avait eu le sang fort assez pour lui imprimer sa marque : il lui avait légué sa peau mate et ses cheveux et ses yeux bruns à reflets d'or de bel Italien.

Hélène, Baptistin et tous leurs cousins et cousines avaient hérité du visage de leur grand-mère, Paloma Fuentes. L'aïeule - célèbre pour la fermeté de son caractère dans tout le quartier de la Marine à Oran -, n'aurait pas permis que ses descendants arborent d'autre traits que les siens.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

C'était une maîtresse femme que Paloma Fuentes, qui était née à Vigo, en Galice, et était arrivée en Algérie à l'âge de trente-six ans, avec mari et enfants, pour fuir l'énorme crise économique et les incessants troubles politiques de l'Espagne ; une femme sévère, qui avait mené sa famille à la baguette ; dure au travail – elle était cuisinière à la *Posada Española* et, pendant ses loisirs inexistants, elle cassait chaque jour entre cinq et dix kilos de noix pour la confiserie Ibanez, travail délicat s'il en est, car les cerneaux devaient rester intacts – les cassés étaient beaucoup moins payés. Elle avait travaillé dur toute sa vie, sans même s'arrêter quand elle accouchait, une fois par an. Elle était perpétuellement grosse – tout le quartier l'appelait la *Gatera*[4], la chatte. Elle avait eu vingt-sept enfants, dont treize étaient morts avant d'atteindre leurs trois mois. Paloma Fuentes avait, pour ainsi dire, élevé toute seule ses quatorze enfants vivants – treize filles et un garçon -, car Primitivo, son mari, était marin, et de ce fait absent la plus grande partie de l'année. N'importe comment, ce petit homme maigre et effacé ne faisait pas le poids face à son dragon d'épouse.

4 Altération de l'espagnol *gata*. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Paloma avait tenu pour évident que les filles aînées de tous ses enfants porteraient son prénom, francisé puisque l'État Civil français n'enregistrait alors pas les prénoms étrangers, et nul n'avait osé s'insurger. C'est ainsi que, quand la femme de Denis, son dernier fils, avait donné le jour à une petite fille, il avait fallu la baptiser Colombe. Seulement, Isidorine, la jeune épouse de Denis Fuentes, avait bien fermement déclaré :

- Écoute, *Dionisio*[5] *mio*, moi vivante, il n'est pas question qu'on appelle ma fille Colombe. Je veux bien qu'on la baptise comme ça, pour ne pas entendre ta mère, mais son vrai prénom, c'est Hélène.

Elle l'avait fait comme elle l'avait dit, et envoyé sa belle-mère au diable quand celle-ci s'était avisée de protester. Cela lui avait valu un respect horrifié de la part de toute la famille Fuentes. Une fois mère à son tour, Hélène avait choisi de renouer avec la tradition et d'appeler sa fille Colombe.

Et voilà que le sang de l'aïeule resurgissait à présent dans ce nouveau petit être qui, peut-être pour n'avoir pas de père connu, arborait comme un étendard les traits des Fuentes.

5 Denis, en espagnol. Voir *Prénoms espagnols, traductions et diminutifs*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Tout cela n'était pas évident aux yeux de Baptistin – un bébé ressemble à un bébé, pensait-il -, mais il acquiesça pour faire plaisir à Mounia. Passant à un sujet bien plus préoccupant, il s'adressa à Céleste :

- *Palomita mia*, le docteur Cabreta il m'a appelé, pour me parler de cette opération. Il insiste. Il dit que c'est mieux pour l'enfant, d'en faire quelqu'un de normal. Que le mieux, c'est de l'opérer très vite et de jamais lui en parler, pour qu'il ne lui reste aucun souvenir de ne pas avoir été comme les autres.

Céleste haussa les épaules avec mépris.

- J'ai mis au monde un chef-d'œuvre qui aura la chance de pouvoir connaître à la fois le plaisir féminin et le plaisir masculin, et cet âne bâté n'est même pas capable de s'en rendre compte. Jamais, je ne laisserai mutiler ma merveille ! Jamais !

- C'est un médecin, *chica*[6] ! Il sait ce qu'il faut faire. Et puis, c'est difficile de ne pas être comme les autres, *hija mia*[7] , objecta Mounia.

Céleste n'eut pas à répondre, Baptistin s'en chargea. Après le coup de fil du médecin, il était allé voir, dans le Larousse médical, ce que c'était que l'hermaphrodisme : c'était une anomalie et non pas une

6 Fille ! Voir *Interjections espagnoles* en fin de volume.
7 Ma fille. Un lexique oranais se trouve en fin de volume. Voir aussi *Interjections espagnoles* en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

maladie. Sa nièce avait donné naissance à un enfant différent, voilà tout. Haussant les épaules, il dit :

- Bah ! On s'en remet.

Il était bien placé pour en parler. Lui aussi était différent : sans être un nain, il était vraiment de très petite taille, il n'atteignait pas un mètre cinquante. Même l'État l'avait jugé trop petit pour faire son devoir de Français ; il avait été réformé, en 1958. Ce n'était pas qu'il tint absolument à perdre trois ans de sa vie au profit de son pays, mais ça lui avait fait l'effet d'une humiliation intime : c'était un peu comme si on lui avait dénié son statut d'homme. Pourtant, il ne s'était pas laissé abattre par ce qu'il n'était pas en son pouvoir de changer et, bon gré, mal gré, il s'était accommodé de sa différence.

La cause étant jugée, on ne revint jamais dessus. L'enfant était comme la Nature avait voulu qu'elle fût.

À onze ans, en 1962, Céleste s'était retrouvée orpheline. Son oncle, Baptistin Fuentes, lui était resté pour seule famille. Il s'était senti investi de la mission de la protéger, de lui offrir, amour, chaleur et

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

sécurité. Mais, oui, ça avait été, et ça restait encore, une lourde responsabilité : la perte de ses parents avait traumatisé la petite et lui, dans son apitoiement et sa jeunesse - il n'avait que quinze ans de plus que Colombe, enfin, que Céleste, comme elle voulait désormais qu'on l'appelle – s'était montré trop coulant avec elle. Il avait commis une erreur. Une parmi beaucoup d'autres, sans doute. Seulement, voilà, la gosse en avait trop supporté et Baptistin ne se sentait pas capable de la forcer à quoi que ce soit. Il pensait que c'était déjà un miracle qu'elle n'ait pas totalement perdu l'esprit.

Il avait soudainement dû s'improviser responsable de cette enfant, lui qui était célibataire et n'avait même jamais habité seul : il avait vécu avec sa mère jusqu'à ce qu'elle meure et, ensuite, il était allé vivre chez sa sœur et son beau-frère, Hélène et Georges Belladonna. Quand Baptistin avait obtenu son diplôme de comptabilité, c'est Georges qui l'avait fait entrer comme caissier à la pharmacie du Soleil, rue Général Leclerc, à Oran, où il était lui-même préparateur. Jusqu'à l'âge de vingt-six ans, il avait toujours eu quelqu'un pour prendre soin de lui, comme cela se passe dans les pays latins, où naître mâle justifie d'être choyé par toutes les femmes de sa famille. Un macho, en dépit de l'ascendant qu'il a - ou pense avoir - sur ses

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

femmes, n'est qu'un homme maintenu dans l'enfance : il ne sait pas faire face au quotidien.

Jusqu'au jour tragique de la disparition de sa sœur, Baptistin avait mené une vie somme toute protégée. Certes les *Événements* avaient compliqué l'existence de chacun, on vivait dans la peur des attentats, on se sentait menacé ; dans chaque famille, on pleurait au moins un être cher arrêté, ou disparu, ou assassiné ; pourtant Baptistin, dans sa candeur, n'avait pas vraiment conscience que ses proches ou lui-même pourraient être touchés par le malheur. Jamais, il n'avait eu ne serait-ce qu'une dispute avec un indigène ; les Arabes - les *Moros*[8] comme on disait là-bas, les Français musulmans comme les appelait l'administration - faisaient partie de sa vie : il travaillait avec des Algériens ; enfant, il avait joué avec eux ; il avait été à l'école avec eux ; il avait même eu un professeur indigène, au Lycée Lamoricière ; il avait deux amis intimes et l'un d'eux était Algérien. Mieux encore, si le slogan du FLN[9] n'avait pas été « La valise ou le cercueil », Baptistin aurait sans doute été pour l'Indépendance. N'importe comment, les revendications du FLN ne lui paraissaient pas représentatives de l'opinion globale de la population Algérienne.

8 Les Maures. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.
9 FLN : Front de Libération Nationale. Un lexique de la Guerre d'Algérie se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

L'assassinat en pleine rue de son ami d'enfance, Joseph Ginez, en 1958, l'avait brutalement confronté à la réalité. Et puis, ça avait été comme si son esprit refusait de faire face : il était plus rassurant de penser que Ginez avait été confondu avec un autre, qu'en quelque sorte, il avait été victime d'un regrettable accident. Baptistin ne voulait pas s'engluer dans cette peur de l'Arabe, fruit des attentats, qui grandissait parmi les populations civiles d'Algérie, toutes origines confondues puisque les indépendantistes s'en prenaient aussi aux musulmans qui ne les soutenaient pas. Il voulait croire que les choses allaient rapidement rentrer dans l'ordre, que le FLN ne représentait qu'une minorité que les autorités françaises ne tarderaient pas à maîtriser.

Il n'était pas le seul à se voiler la face : son beau-frère, Georges Belladonna, riant des alarmes de sa femme, avait mis toutes ses économies dans l'achat sur plans d'un appartement, dans un immeuble qui se construisait sur le Front de Mer, avec vue sur le Port et sur le mur où s'inscrivait en lettres géantes : « ICI LA FRANCE ». L'emménagement était prévu pour le mois d'août 1962. Hélène n'y croyait pas ; elle avait peur. Elle avait raison.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Ce n'était qu'en septembre 61 que Baptistin avait réellement pris conscience de la mauvaise tournure des *Événements* : il avait été coincé dans une rafle, par les Barbouzes[10], la police militaire française – des mercenaires -, et interné arbitrairement, avec une centaine d'autres hommes, pendant cinq jours, dans les locaux du lycée Ardaillon qui avait été réquisitionné. C'était courant. L'armée fermait une rue et embarquait tous les hommes blancs, de dix-huit à soixante ans, qui étaient dans les cafés – soi-disant pour vérifier qu'ils ne complotaient pas avec l'OAS[11], en réalité pour intimider la population et la mieux rendre à merci. C'était aussi l'occasion d'envoyer avant l'heure au service militaire en métropole - prétendument par mesure disciplinaire - tous les jeunes gens pris dans ces coups de filets : c'étaient autant d'hommes susceptibles de résister en moins. Baptistin avait eu la mauvaise idée de protester lors de son arrestation, ce qui lui avait valu d'avoir les yeux pochés et le nez cassé, mais il s'était encore estimé heureux de son sort en voyant dans quel état se retrouvaient ceux qui étaient véritablement passés à

10 Les Barbouzes : la police secrète française. Un lexique de la Guerre d'Algérie se trouve en fin de volume.
11 OAS : Organisation de l'Armée Secrète (résistants pro-Algérie française). Un lexique de la Guerre d'Algérie se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

tabac. Hélène et Georges n'avaient même pas été informés de son arrestation. Ils l'avaient cherché comme des fous ; ils pensaient qu'il avait été enlevé par le FLN. C'était un voisin qui faisait partie de l'OAS qui les avaient avertis : Baptistin avait été vu parmi les hommes arrêtés par les Barbouzes.

À partir de ce jour, Baptistin avait eu aussi peur que sa sœur. Il avait réalisé que le danger ne venait pas que du FLN. Puisque l'armée française en était à persécuter d'innocents civils, cela ne pouvait signifier qu'une chose : la France considérait les Français d'Algérie comme des ennemis. D'un côté comme de l'autre, ils étaient foutus.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

FRANÇAIS D'ALGÉRIE

SI DEMAIN PAR LE VOTE DE TOUS LES ALGÉRIENS, L'ALGÉRIE CHOISIT D'ÊTRE UN ÉTAT INDÉPENDANT, COOPÉRANT AVEC LA FRANCE

VOS LIBERTÉS ET VOS BIENS SERONT SAUVEGARDÉS :

- VOUS POURREZ PRATIQUER LA RELIGION DE VOTRE CHOIX
- LA LANGUE FRANÇAISE SERA UTILISÉE :
  - DANS LES ACTES OFFICIELS
  - DANS L'ADMINISTRATION
  - A LA RADIO ET A LA TÉLÉVISION
- VOUS POURREZ CHOISIR L'ÉCOLE DE VOS ENFANTS ET OUVRIR LIBREMENT DES ÉTABLISSEMENTS D'ENSEIGNEMENT
- VOS BIENS SERONT PROTÉGÉS PAR LA LOI DANS LES MÊMES CONDITIONS QUE LES BIENS DES ALGÉRIENS. ILS NE POURRONT ÊTRE EXPROPRIÉS QU'APRÈS UNE INDEMNISATION PRÉALABLE ET GARANTIE PAR L'AIDE DE LA FRANCE
- VOUS AUREZ ACCÈS A TOUS LES EMPLOIS PUBLICS ET PRIVÉS
- VOUS POURREZ LIBREMENT CRÉER DES ASSOCIATIONS ET DES SYNDICATS

VOUS POURREZ POURSUIVRE EN ALGÉRIE UNE EXISTENCE DIGNE

(D'après le tract D.G.A. (Délégation Générale de l'Algérie) n° 38. Reproduit dans « Le Petit Écho de l'Oranie », n° 305 juillet-août 2006, p. 2.)

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Quelques mois plus tard, Hélène avait disparu, alors qu'elle avait été chercher sa fille au lycée. Colombe l'avait attendue devant les portes de l'établissement, jusqu'à ce que toutes les élèves soient parties et que la rue soit vide. Et puis elle s'était décidée à rentrer toute seule, espérant à chaque pas rencontrer sa mère. C'est Mounia qu'elle avait rencontré. Celle-ci s'était inquiétée du retard de la mère et de la fille et était partie à leur recherche.

On n'avait jamais retrouvé Hélène. La famille, les amis, les voisins, tous ceux qu'ils connaissaient s'étaient mobilisés pour la chercher. Certains avaient même pris des risques insensés, comme de visiter les quartiers interdits aux Européens par le FLN – être pris, c'était la mort. Mohamed Chadli, l'ami d'enfance de Baptistin, et son frère aîné, Aziz, s'étaient chargés du Village Nègre, alors qu'ils étaient suspectés d'être pour la France et que leur famille avait déjà été plusieurs fois menacée. Leur père disait qu'il était Berbère, et qu'en arabe, cela se prononçait *Amazigh*, ce qui voulait dire *Homme Libre*. Il pensait qu'un État laïque garantissait plus de liberté à ses administrés qu'un État religieux - le FLN voulait instaurer un État

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

musulman. Au Village Nègre, quelqu'un avait indiqué aux frères Chadli qu'il y avait un charnier au Petit Lac, à l'endroit qui servait de décharge municipale.

Baptistin voulait oublier cette nuit où, tous les quatre, lui, Georges et les deux Chadli qui n'avaient pas voulu les laisser aller seuls, ils avaient fouillé ce tas de cadavres affreusement mutilés. Oui, il voulait tout oublier de cette nuit-là, et pourtant elle le poursuivait dans ses cauchemars. Ce qui dominait, c'était la peur. La peur de trouver le corps d'Hélène, la peur d'être surpris – que ce soit par le FLN ou par les Barbouzes -, la peur de ce que l'être humain est capable d'infliger à son prochain, la peur de subir la même chose. Encore aujourd'hui, il lui arrivait d'être assailli par le souvenir de ces cadavres horriblement suppliciés, il croyait en sentir encore la puanteur et le contact, le sang caillé et les humeurs sur sa peau, et il avait cœur gelé par cette affreuse terreur qu'il avait ressentie. L'horreur de cette nuit, ni lui, ni Georges n'avaient pu se résoudre à en parler, ni entre eux, ni à quiconque. Même Mounia n'en savait rien. Il faudrait que le cerveau puisse se clore aussi hermétiquement que la bouche.

On ne saurait jamais ce qui était arrivé à Hélène. Baptistin ne voulait surtout plus penser à ce qui avait pu survenir. Elle faisait

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

partie des dizaines de milliers de civils morts ou disparus pendant ces fameux *Événements* d'Algérie.

À peine six mois après la disparition de sa femme, Georges Belladonna était tué d'une rafale de fusil-mitrailleur dans le ventre par les Barbouzes, sous les yeux de sa fille, dans sa propre cuisine, au cours d'une fouille de nuit de routine.

Sous le prétexte de chercher des armes et des tracts de l'OAS chez les particuliers, les Barbouzes opéraient comme pour les rafles : ils fermaient une rue et procédaient à une fouille systématique de tous les immeubles. Simplement, ils agissaient en pleine nuit. Bien entendu, ce n'était que dans les quartiers européens que l'on opérait ainsi, jamais dans les quartiers fermés par le FLN – comprenez que seuls les civils d'origine européenne avaient l'obligation d'être désarmés.

Georges avait déjà indisposé les cinq militaires qui s'étaient introduits chez lui, parce qu'il s'était permis de protester quand ils avaient vidé par terre les tiroirs de son bureau.

- Attention, s'était-il exclamé, vous me mélangez tout !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Il s'agissait de ses cours de préparateur en pharmacie, auxquels il se référait parfois pour rechercher certaines formules rares. Mais aux yeux des Barbouzes – des illettrés, sans doute – toutes ces paperasses couvertes de formules semblaient plus que suspectes. Georges devait être un dangereux membre de l'OAS, peut-être même un dirigeant.

- Je fais mon devoir de Français, avait fièrement répondu l'un des soldats.

Georges commit alors une erreur de plus : il les effraya, en s'élançant pour aller fouiller dans le seul tiroir encore intact de son bureau. Ils le mirent tous en joue, s'attendant à ce qu'il sorte une arme – ils ne pouvaient pas le savoir, mais la seule arme de la maison, un revolver, était cachée dans la culotte de Mounia, sous sa chemise de nuit, sous sa robe de chambre et sous son voile. Ce n'était que sa médaille de la croix de guerre que cherchait Georges. Il la lança sur la table, en disant :

- Moi aussi, j'ai fait mon devoir de Français. Est-ce que vous pouvez en dire autant ?

Devant leurs visages déconfits, il était clair qu'aucun d'entre eux ne pouvait se prévaloir d'une telle distinction. Cela ne fit qu'exaspérer leur irritation.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Prudemment, Baptistin attira son beau-frère vers la cuisine, laissant les militaires maîtres du salon. Mounia entreprit de faire du café, pour tenter de ne plus penser à ce qui arriverait si les soldats la fouillait et trouvaient le revolver, et aussi pour occuper un peu Georges. Elle ne s'inquiétait pas pour Colombe qui dormait à poings fermés dans sa chambre, tout au bout du couloir. C'est alors que l'un des militaires - celui qui faisait son devoir de Français - fit irruption dans la cuisine, traînant brutalement Colombe, en chemise de nuit, qui se débattait en silence, les yeux agrandis par la peur. Les doigts de l'homme s'incrustaient profondément dans le bras de l'enfant. Il la heurta violemment contre le chambranle de la porte. Georges ne fit qu'un bond au secours de sa fille et son élan fut stoppé net par une rafale de mitraillette.

Il n'était pas mort tout de suite, non. Son agonie avait duré vingt minutes.

Déjà traumatisée par la disparition de sa mère - dont elle se sentait coupable, puisque Hélène avait disparu en venant la chercher à l'école -, Colombe, après la mort de son père, était restée neuf mois

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

murée dans un silence complet. Elle était convaincue, en son for intérieur, d'être également responsable de ce drame.

Baptistin avait décidé de quitter l'Algérie ; la vie était devenue insupportable, les attentats et les fouilles se succédaient, c'était trop dangereux de rester. La suite des *Événements* – surtout après la déclaration de l'Indépendance - montrerait qu'il avait raison de ne pas vouloir s'attarder. Comme il ne savait pas où aller et que ses économies ne pesaient pas lourd, il avait écrit au Père Borroso, qui avait été longtemps l'aumônier de la Troupe des Éclaireurs d'Oran et avec lequel il conservait des liens d'amitié et de respect, pour lui demander conseil. Baptistin, était entré chez les Éclaireurs à l'âge de sept ans et y remplissait désormais les fonctions de Chef de Troupe ; il pensait que l'association des Scouts de France pourrait lui venir en aide ; le recommander pour un emploi, peut-être.

Le Père Borroso avait quitté Oran depuis peu : devant la stérilité de plusieurs avertissements, sa hiérarchie avait estimé qu'il valait mieux le soustraire à la tentation d'aider l'OAS et l'avait muté en métropole. C'était un homme que son franc-parler et son charisme rendaient dangereux. Ancien résistant, soupçonné de sympathies communistes, ennemi déclaré de toutes discriminations et du Code de l'indigénat, meneur d'hommes né et, malgré ses idées teintées de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

rouge, résolument pour l'Algérie Française puisqu'il y avait vu le jour, le Père Bruno Borroso avait le profil d'un agitateur et, à ce titre, était très surveillé. Ces soupçons – justifiés, il faut bien le dire – étaient un frein pour sa carrière, et il avait dû bien inquiéter ses supérieurs, puisque sa mutation s'était assortie d'une promotion. Sans cela, on aurait pu y voir une sanction, et le bouillant Borroso n'aurait certainement pas hésité à avertir l'opinion publique de l'absence de neutralité de l'Église. Il rongeait donc son frein en métropole, à Nice, et désarmait un peu sa rage en servant de relais à quelques officiers de l'armée française qui évacuaient clandestinement des familles de Harkis[12] vers l'Allemagne. Il occupait ses loisirs en enseignant le noble art aux scouts niçois : il avait été champion de boxe poids moyen. À près de quarante ans, il gardait un physique athlétique, à peine épaissi. S'il n'avait été prêtre et sapé comme tel, avec son corps râblé et musclé, son visage buriné et son regard aigu, il aurait fait un aventurier très passable. Il cachait sous une attitude bourrue sa profonde compassion pour tout ce qui souffre.

Le père Borroso répondit à son ancien scout par retour du courrier : il fallait que Baptistin vienne, avec sa nièce et sa *Maroquine*[13],

12 Harkis : supplétifs musulmans engagés par l'armée française, lors de la guerre d'Algérie. Par extension, tous les musulmans soutenant l'Algérie française. Un lexique de la Guerre d'Algérie se trouve en fin de volume.

13 Marocaine. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

s’installer chez lui. Certes, il n’avait qu’un petit deux pièces mais on se serrerait, le temps pour Baptistin de trouver un emploi et un logement. Ils camperaient, voilà tout ; ça leur rappellerait le bon vieux temps des bivouacs avec la Troupe des Scouts d'Oran. Et puis, ajoutait le prêtre, ce changement d'ambiance pourrait peut-être rendre la parole à Colombe.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

(Journal clandestin distribué dans les boites aux lettres pour échapper à la censure.)

Vendredi 6 juillet 1962

LE PIRATE D'ORAN

CHASSE À L'EUROPÉEN À ORAN

Français d'Algérie, à peine l'Indépendance était-elle déclarée, l'armée algérienne a entrepris d'exterminer les civils d'origine européenne, au mépris des Accords d'Évian.

Une chasse à l'Européen s'est déroulée hier, jeudi 5 juillet 1962, à Oran. De 11h00 à 17h00, des troupes de l'armée algérienne venues de la frontière marocaine ont envahi le centre ville, massacrant les populations civiles. En dépit des nombreux et déchirants appels à l'aide, les troupes françaises sont restées consignées dans leurs casernements. Les quelques militaires français qui, témoins de ces meurtres, ont pris sur eux d'intervenir sont actuellement aux arrêts. Les employés de la Grande Poste ont téléphoné aux casernes d'Oran, pour donner l'alerte. Partout on leur a répondu : « Nous sommes consignés dans nos cantonnements et il nous est interdit de sortir, quoi qu'il arrive.» Les téléphonistes ont alors lancé de pressants messages de détresse par radio vers les autorités métropolitaines, en particulier à l'adresse du Ministère des Départements et Territoires d'Outre-mer, sans obtenir de réponse. Seul un navire de guerre américain qui croisait en

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Méditerranée leur a répondu : « Nous arrivons. »

Ce n'est qu'alors que les troupes françaises d'Oran ont reçu l'ordre d'intervenir. Nos dirigeants ont certainement jugé qu'il serait délicat d'expliquer à la communauté internationale pour quelle raison l'armée française laissait massacrer sans intervenir des ressortissants français. Cette intervention n'a pas empêché que l'ALN[14] emmène, en se repliant, de nombreuses personnes que l'expérience nous amène à considérer comme perdues.

L'OAS estime qu'au moins 2000 Oranais sont morts ou ont disparu dans cette tuerie. Nous imprimerons une liste des noms des morts et des disparus du 5 juillet au fur et à mesure qu'ils nous seront communiqués.

Français d'Algérie, dimanche, 8 juillet, à 11h00, où que nous soyons, respectons ensemble une minute de silence, en mémoire des morts du 5 juillet à Oran.

N'OUBLIEZ JAMAIS.

Français d'Algérie, ce massacre nous montre de quelle façon les autorités algériennes vont respecter les accords d'Évian. Depuis leur signature, le 19 mars, les tueries et les enlèvements d'Européens et d'Algériens pro-français ont été multipliés par cent, sans que les autorités françaises n'interviennent.

Nous avons d'ailleurs pu constater le 26 mars à Alger que, quand l'armée française intervient, c'est pour se joindre au massacre. N'oubliez jamais que, ce jour-là, 80 civils sont morts et 200 ont été blessés sous le feu des mitraillettes des tirailleurs français. Les Algérois s'étaient alors réunis en une marche silencieuse, pour protester contre le blocus du quartier de Bab-el-Oued par l'armée française. Les militaires ont tiré sans sommation.

14 ALN : Armée de Libération Nationale. Un lexique de la Guerre d'Algérie se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Malgré les supplications de la foule désarmée, les tirs se sont prolongés douze longues minutes. La France applique aux Français d'Algérie le slogan FLN : « Ceux qui ne sont pas pour nous sont contre nous. »

Français d'Algérie, n'oubliez jamais que la France a libéré les responsables FLN des attentats et des massacres sur les populations civiles tant européennes qu'arabes, alors que les militaires français qui ont estimé de leur devoir de les défendre sont emprisonnés. N'oubliez jamais que ce sont les troupes françaises des Barbouzes qui ont brutalement veillé à ce que les civils se trouvent sans défense, en multipliant les fouilles à domicile, les rafles des hommes de 18 à 60 ans, les internements arbitraires, les interrogatoires sauvages qui vont jusqu'à la torture, les plastiquages, et en collaborant de façon occulte avec le FLN. N'oubliez jamais que, si le commandant général des troupes françaises à Oran, le général Katz, a été surnommé « le bourreau d'Oran », c'est pour la façon dont il a traité les Français d'Algérie. N'oubliez jamais que le gouvernement français a voté l'abandon sur place des Harkis, les militaires français d'origine algérienne. Que Dieu les protège !

La menace du FLN, « La valise ou le cercueil », n'est pas un vain mot. La France, qui reçoit si mal ceux que l'on appelle désormais les « Rapatriés » et qui sont en réalité des « Apatridés », la France, qui ne protège pas les Français en Algérie, cette France-là nous destine-t-elle autre chose que le cercueil ?

Que Dieu nous garde, la France nous a livrés en sacrifice.

Sources : voir *Table et Bibliographie des phylactères*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Pendant tous ces mois de silence, elle n'avait rien fait d'autre que de lire et relire un herbier que son oncle avait composé, il y avait des années de cela – il était alors louveteau aux Scouts de l'Oranie -, avec des plantes cueillies sur les pentes du Murdjadjo, et le *Dictionnaire des Herbes Médicinales* qui avait appartenu à son préparateur en pharmacie de père. Parfois, elle prenait des notes dans un gros cahier à couverture verte.

La première fois qu'elle avait ouvert la bouche, après l'assassinat de Georges Belladonna, cela avait été pour demander à Baptistin de lui trouver une encyclopédie des plantes. Depuis, elle collectionnait les ouvrages sur les végétaux, leurs propriétés et leurs mystères, et elle composait des philtres et des tisanes avec les simples qu'elle trouvait comme miraculeusement sur son chemin. Le gros cahier vert était maintenant tout déchiré et dépenaillé, mais elle le rafistolait soigneusement et ne s'en séparait jamais – elle y notait certainement ses précieuses recettes.

Et voilà qu'elle était devenue une jeune fille incontrôlable, qui était rentrée à la maison enceinte jusqu'aux yeux alors qu'elle n'était même

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

pas majeure - elle avait tout juste dix-neuf ans - sans vouloir dire qui était le père de son enfant. Baptistin, même s'il avait honte d'abriter de telles pensées, la soupçonnait de ne pas le savoir elle-même. Elle était si près d'accoucher qu'il avait eu un mal de tous les diables à trouver une clinique qui accepte de l'accueillir : tous les lits étaient réservés, on les renvoyait à l'hôpital et il devenait fou à l'idée de confier sa nièce à un interne inexpérimenté. Ce n'est que grâce à l'influence de son ami Borroso, que tous les Pieds-Noirs de Nice venaient écouter le dimanche à l'église Sainte-Hélène, que Baptistin avait pu obtenir une chambre – et une chambre particulière, encore ! ça lui avait coûté quelque-chose ! - à la maternité Santa Maria, la plus réputée de Nice. Et maintenant, il se retrouvait avec la responsabilité de ce bébé en plus. C'était la fin de tout ! Heureusement qu'il y avait Mounia pour l'aider. Qu'aurait-il fait sans elle, il se l'était souvent demandé.

Mounia, avait été la *fatma*[15] de sa sœur. Elle était entrée au service d'Hélène alors que celle-ci venait de se marier avec Georges Belladonna. Mounia avait alors seize ans, elle arrivait tout juste du

15 Femme, employé ici pour *femme de ménage*. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Maroc et était aussi jeune mariée. Son mari était un Marocain qui travaillait en Algérie. Quand il avait décidé de se marier, il était allé chercher femme dans son pays. Mounia avait immédiatement adoré Hélène qui lui avait appris à cuisiner à l'européenne, à coudre, à tricoter et même à lire l'heure – elle avait aussi commencé à lui apprendre à lire et écrire, juste avant de disparaître. La Marocaine s'était refusée à poursuivre son instruction sans celle qu'elle considérait pratiquement comme sa propre mère. Avant de quitter définitivement l'Algérie, Mounia avait réduit en miettes à grands coups de marteau toute la vaisselle qui avait appartenu à Hélène et qu'elle ne pouvait pas emmener : elle ne voulait pas que quiconque y mange après elle. Par Hélène, Mounia avait appris toute la mythologie familiale des Fuentes et elle s'en sentait la dépositaire. Par dessus tout, elle avait vu naître Colombe et elle en était folle ; c'était l'enfant qu'elle n'avait pu avoir.

Elle n'avait jamais pu mener une grossesse à terme ; si bien que, quand elle avait refusé de suivre son mari, quand il avait décidé de rentrer au Maroc, en 1961, parce que l'Algérie devenait trop dangereuse, celui-ci avait préféré la répudier, afin d'épouser une femme fertile, plutôt que de la contraindre à le suivre. Et puis, peut-être n'était-il pas fâché de se séparer d'elle. Il faut bien avouer que

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mounia n'était pas toujours facile à vivre. C'était ainsi qu'elle était venue s'installer boulevard Stalingrad, chez les Belladonna. Comme la place manquait, elle dormait sur le canapé du salon.

C'est alors qu'elle avait été arrêtée en pleine rue par deux hommes du FLN, un matin, sur le chemin de la boulangerie. Ils l'avait fouillée brutalement, parce qu'elle travaillait chez des Européens – ils cherchaient des tracts OAS, s'imaginant qu'elle pouvait servir de messager. Comme ils n'avaient rien trouvé, ils l'avaient bousculée, en lui interdisant de retourner travailler chez des Français.

- Mais comment je vais faire pour manger, si je ne travaille pas ! s'était-elle écriée.

- Si tu y retournes, on te fera passer l'envie de manger, lui avait-on répondu.

Hélène avait été terrifiée, quand Mounia était rentrée, en larmes, défaite, échevelée, et avait raconté sa mésaventure.

- Tu ne peux pas rester chez nous, avait-elle dit. C'est trop dangereux. Ils vont te tuer. Ou bien ils vont tuer mon mari. Il faut que tu ailles te cacher. Je vais te donner trois mois de salaire, qu'on voie comment tout ça évolue.

Mounia s'était remise à sangloter.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- *¡ Ay*[16] *!* Que je ne sais pas où aller ! Je n'ai plus que vous, comme famille !

Alors, Hélène avait imaginé de simplement cacher Mounia dans l'appartement du boulevard Stalingrad. Il suffisait qu'elle ne sorte plus et que personne ne se doute qu'elle était encore là. Elle ne devait se montrer ni à la porte, ni aux fenêtres, ce qui était bien facile, puisque les Belladonna avaient l'obligation de garder leurs volets fermés nuit et jour. Depuis que les services militaires avaient réquisitionné l'ancienne préfecture, place Kléber, tous les immeubles qui lui faisaient face devaient garder leurs façades aveuglées, pour empêcher les attentats. Il était aussi interdit de sortir sur les terrasses. De l'autre côté de la place, une jeune fille de seize ans avait été tuée sans sommation, parce qu'elle étendait du linge sur son balcon.

Quand il avait fallu quitter l'Algérie, une main devant et une main derrière, en 1962, Mounia avait refusé de se séparer de sa Colombe chérie et elle les avait suivis. Baptistin lui en serait toujours reconnaissant. À eux deux, en travaillant beaucoup, ils avaient réussi à s'en sortir. Devant les difficultés que rencontrait incessamment

16 Aïe ! Voir *Interjections espagnoles* en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mounia pour le renouvellement de sa carte de séjour, ils avaient dû se marier. Bien sûr, comme il ne s'agissait que de donner à la Marocaine la nationalité française, ce n'était pas un vrai mariage mais plutôt une association : ils vivaient comme frère et sœur. Jamais il ne serait venu à l'idée de Baptistin de la considérer comme sa moitié. Pourtant, devant l'acrimonie qui transparaissait de plus en plus dans les propos de Mounia – quel caractère elle avait ! -, il se demandait parfois si elle ne lui en voulait pas de ne l'avoir toujours traitée qu'en sœur chérie. Peut-être que, quand il lui avait parlé de ce mariage comme de la solution à leurs problèmes administratifs, elle avait espéré, qu'en réalité, il lui parlait d'amour. Il ne pouvait s'empêcher de se sentir coupable à ce sujet, bien que jamais Mounia ne lui ait laissé entendre qu'elle le souhaiterai plus entreprenant. Quoi qu'il en soit, et en dépit du caractère difficile de celle-ci, ils s'étaient toujours bien entendus au sujet de Colombe. Ils l'aimaient autant l'un que l'autre. Baptistin avait conscience que, sans sa *Maroquine*, il lui aurait été très difficile d'affronter à la fois le manque d'argent, l'angoisse de ne pas savoir que faire face aux traumatismes de sa nièce, et les vexations que rencontraient les Rapatriés en métropole.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Comme ils sortaient de la chambre 137 de la clinique Santa Maria, Baptistin et Mounia se heurtèrent à la grande copine de Céleste - sa complice : Rose-Marie Haultbois. À sa vue, Mounia serra les lèvres et Baptistin haussa les sourcils : Rose-Marie semblait s'être recouverte de chiffons multicolores plutôt qu'habillée, et elle était pieds nus. Ni l'un ni l'autre n'aimait Rose-Marie qui avait, leur semblait-il, une mauvaise influence sur leur pupille, laquelle n'avait pourtant pas besoin de ça.

Les deux filles s'étaient rencontrées au lycée de jeunes filles Calmette, le meilleur lycée de Nice et, bien que très dissemblables physiquement – Céleste était longue et pulpeuse, alors que Rose-Marie était petite et fluette -, s'étaient reconnues l'une l'autre - toutes deux étaient des natures révoltées. Elles étaient devenues inséparables et, dans le lycée, légendaires. Ensemble, elles avaient bousculé les codes peut-être trop stricts de l'établissement : elles avaient mis en place un fructueux réseau clandestin qui fournissait à leurs condisciples timorées ou trop surveillées maquillage, cigarettes, capotes anglaises et peut-être – cela n'avait pu être prouvé – marijuana. Elles avaient organisé des soirées culturelles qui étaient en réalité des sorties en boite de nuit, et fomenté des révoltes pour le simple plaisir de semer la zizanie, puisque, une fois les choses en

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

train, toutes deux profitaient de la pagaille pour s'esquiver au café du coin ou à la plage. Leurs espièglerie restaient scandaleusement impunies : Colombe semblait sécréter un charme capable de neutraliser l'agressivité du plus coléreux des proviseurs ; Rose-Marie, bien moins sympathique, profitait simplement de l'influence de son amie. Pour clore le palmarès de leurs sottises, elles s'étaient enfuies, à un mois du Bac, pour aller s'installer à Breil, dans une vieille bergerie inoccupée, avec toute une bande de jeunes gens dépenaillés - et probablement drogués -, aux cris de « Il est interdit d'interdire » et « Peace and love », quand il ne s'agissait pas de son antithèse, « Mort aux vaches ». Baptistin et Mounia s'estimaient encore heureux que les deux fugueuses n'aient pas eu l'idée de monter à Paris en stop, pour manifester avec tous les Sartre, July et autres Cohn-Bendit, sur les barricades de Mai 68, au risque de prendre un mauvais coup.

Quand sa nièce l'avait appelé pour lui avouer qu'elle était à Breil, Baptistin s'était précipité dans sa 4L blanche pour aller la chercher. L'oncle et la nièce avaient eu une discussion orageuse et, finalement, Baptistin avait dû se résigner à laisser Colombe sur place : au moins il savait où elle était et elle promettait d'appeler, chaque fois qu'elle irait au village pour vendre les simples qu'elle récoltait sur les pentes du Mercantour. S'il la ramenait de force, elle était capable de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

disparaître pour de bon. Il fut convenu que Baptistin lui enverrait chaque mois un peu d'argent par mandat et que sa chambre l'attendrait : elle pourrait revenir à la maison quand bon lui semblerait. Il espérait qu'elle se lasserait vite de cette misérable existence de promiscuité, dans une ruine sans eau courante ni électricité, et qu'elle rentrerait vite pour passer enfin son Baccalauréat. Il devait pourtant admettre que sa nièce avait raison quand elle disait qu'elle ne valait rien pour les études et que, son seul talent, c'était sa science des plantes, mais quand même !

Et voilà que le mois dernier, Colombe était rentrée sans crier gare, arborant avec sérénité un ventre bien rond et ce nouveau prénom ridicule : Céleste. Elle ne s'était pas donné la peine d'expliquer sa rotondité, mais avait justifié le nouveau prénom par un ferme :

- Je ne suis pas un pigeon, moi.

Baptistin avait eu une frayeur rétrospective, quand l'obstétricien consulté en catastrophe avait déclaré que l'enfant lui semblait trop haut placé et qu'il faudrait peut-être pratiquer une césarienne. Si sa nièce avait eu la lubie d'accoucher à Breil, dans sa bergerie en ruine, sans les avertir, elle aurait risqué sa vie et celle de son enfant. La connaissant, il ne s'expliquait pas qu'elle fût rentrée pour accoucher

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

dans une clinique, comme tout le monde - elle ne faisait jamais rien comme tout le monde ! - mais il en remerciait Dieu.

Colombe *Céleste* Belladonna et Rose-Marie Haultbois s'étaient trouvées assises côte à côte, le jour de la rentrée scolaire, en classe de cinquième et, peut-être rapprochées par leur statut de coloniales déracinées, ne s'étaient plus séparées.

En 62, il ne faisait pas bon arriver d'Algérie : pour pouvoir justifier l'abandon d'un million et demi de Français - pour des raisons purement stratégiques et pas au nom d'un tardif idéal libertaire, comme on avait voulu le laisser croire -, le gouvernement s'était servi des médias pour influencer l'opinion publique – la presse était censurée, alors, rappelez-vous ; maintenant, elle est manipulée, souvent de son plein gré d'ailleurs, ce qui n'est pas très différent pour le lecteur, au final. Ainsi, les Français de métropole ne voyaient dans les Pieds-Noirs que de gros colons, vêtus de couleurs claires et coiffés de panamas, fumant de gros cigares, toujours une cravache à la main pour battre les malheureux indigènes, réduits à l'état

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

d'esclaves, dont ils avaient volé les terres et à la sueur desquels ils s'étaient enrichis. Et c'était pour conserver les privilèges de ces gros riches-là qu'on avait sacrifié de malheureux petits appelés de métropole et qu'on s'était pris sur la figure les bombes du FLN et de l'OAS ! Ces gros cochons de colons, ils méritaient tous de crever la bouche ouverte. Voilà le sentiment général des Français, durant les années soixante.

Personne ne voulait entendre que la conquête de l'Algérie avait été une décision politique, menée par l'armée française, à une époque où tous les pays européens subissaient un roulement incessant de crises économiques – déjà ! - et politiques, et où la richesse et la force stratégique d'un pays ne pouvaient plus venir que de ses colonies.

Une colonie commençait toujours par être un comptoir, c'est à dire qu'il s'agissait de se procurer des produits précieux – l'or, le caoutchouc, les épices … - à très bas prix, pour en faire commerce à un prix très élevé. Il fallait donc que les voies de communication soient sûres, ce qui impliquait la mise en place d'infrastructures diverses, et la présence de l'armée. Y implanter des colons permettait à la fois de *sécuriser* le pays en augmentant la population blanche, de permettre la culture massive de produits à importer et de limiter les risques de révolution en Europe, en donnant l'espoir aux plus

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

démunis d'améliorer leurs conditions de vie. Les populations locales devaient collaborer ou périr. Comme collaborer signifiait se soumettre et perdre ses terres, elles périssaient.

En Algérie, comme dans toutes les guerres de colonisation, les peuples indigènes avaient été massacrés et l'État français s'était approprié la terre, afin de la donner à des Français, des Espagnols, des Italiens et des Maltais, poussés hors de chez eux par les persécutions religieuses, les guerres, les crises agricoles, industrielles et financières, la famine... – on ne s'exile pas sur une terre inconnue, peuplée de populations potentiellement hostiles, sans avoir d'impérieuses raisons. C'est l'histoire de presque tous les colons. Entre 1820 et 1920, soixante-douze millions d'Européens quittèrent leur patrie, dans l'espoir d'arriver à survivre ailleurs, eux qui crevaient sur place.

Beaucoup de malheureux, privés de leurs terres après l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Empire Allemand, en 1871, démunis de tout et même d'espoir, s'étaient vu offrir un bout de terrain en Algérie et s'y étaient accrochés avec la seule chose qui leur restât : l'énergie du désespoir. Ils y avaient retrouvé les exilés politiques de la Révolution de 1848 et les persécutés des Inquisitions françaises et espagnoles : Huguenots, Juifs et Maures. Ensemble, ils avaient dû lutter contre

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

une nature hostile et bien différente de ce qu'ils connaissaient - la sécheresse, le désert toujours prêt à gagner du terrain, les scorpions, les serpents, les pluies de sauterelles… -, les maladies effroyables – le choléra, le typhus, le paludisme… – et les attaques des indigènes. La colonisation de l'Algérie n'est pas sans rappeler celle de l'Amérique, à cela près que l'esprit colonial français, dès la Troisième République, prend des aspects d'Humanisme : on soigne et on éduque les populations locales ; on prétend les assimiler - c'est à dire remplacer leur culture par la culture française - plutôt que les éradiquer.

En dépit des terribles conditions de vie, les colons qui s'étaient accrochés avaient fini par prospérer, tout simplement parce qu'ils n'avaient pas d'autre choix. Ceux qui avaient renoncé avaient cédé leurs terres à bas prix à leurs voisins ou à des spéculateurs. Les grandes exploitations avaient employé des ouvriers, poussés là par la misère qui perdurait en Europe. Les villes s'étaient étendues, le petit commerce avait prospéré, l'industrie s'était développée. En 1962, les colons grands propriétaires terriens ne constituaient qu'une infime minorité de la population d'origine européenne de l'Algérie, qui se composait en grande majorité d'ouvriers et de petits commerçants ; tout un peuple misérable arrivé de France, d'Italie ou d'Espagne, à la

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

recherche non pas même, dans la majorité des cas, d'une vie meilleure, mais de son pain quotidien. Tout ce peuple qui vivait chichement, qui travaillait dur, qui était là depuis trois ou quatre générations, et dont le pays, toutes considérations politiques mises à part, c'était l'endroit où ils vivaient, où ils travaillaient, où ils aimaient et où ils souffraient.

Naturellement, ces réalités n'étaient véhiculées ni par la presse, ni par le gouvernement – surtout pas ! – et les Français d'Algérie furent accueillis par les Français de Métropole, non seulement comme des étrangers et des indésirables, mais comme des margoulins et des négriers.

Comme les enfants reflètent les opinions de leurs parents, au lycée, Colombe préférait se tenir à l'écart plutôt que de devoir entendre dénigrer les Pieds-Noirs. Rose-Marie, elle-même isolée par ses origines et son caractère solitaire, s'était révélée être un alter ego.

Rose-Marie était née à Saïgon. Son père était issu d'une famille de Français d'Indochine. Fils d'instituteurs et instituteur lui-même, il

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

avait épousé une indigène d'une grande beauté, malgré l'opposition de ses parents. Rose-Marie Haultbois avait hérité de la beauté de sa mère. C'était une superbe Eurasienne aux lisses cheveux noirs animés de reflets bleus. Elle ne conservait aucun souvenir de son pays natal, juste quelques impressions, car ses parents étaient rentrés en métropole alors qu'elle n'avait que trois ans. Elle était néanmoins nostalgique de l'immensité tropicale de l'Indochine, cette terre inconnue qui était pourtant ataviquement la sienne et, plutôt que d'affronter la réalité, elle préférait s'abstraire dans les romans de Marguerite Duras, s'imaginant y retrouver ses racines.

Elle se voulait, à l'image du peuple de sa mère – image véhiculée par les films américains -, impassible et déterminée, raffinée, froidement passionnée et rancunière, fascinée par la cruauté, énigmatique et double – effrayante.

- Rose, tu es venue ! s'exclama Céleste à l'entrée de son amie.

Rose-Marie Haultbois, de son nom d'artiste *Leeth Lee* – elle modelait de fascinantes figures dans le kaolin le plus pur -, rejeta

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

d'un mouvement de tête ses longs cheveux noirs derrière son épaule et se pencha sur le couffin en plexiglas où dormait le bébé, avant de répondre par une question :

- Alors, il n'y a qu'un enfant ? Je n'arrive pas y croire ! Mes tarots ne m'avaient jamais menti et ils annonçaient clairement des jumeaux : le dix-neuvième arcane, les Gémeaux aux cheveux d'or illuminés par la vérité sacrée. Un garçon et une fille sur le point de s'enlacer devant le Soleil, l'union des deux principes opposés et complémentaires.

Elle était toute déstabilisée par cette incompréhensible défection.

- Les cartes ne mentaient pas, intervint Céleste. Pas vraiment. Il n'y a eu qu'un enfant, c'est vrai, mais il est à la fois fille et garçon.

Rose-Marie ouvrit la bouche sans qu'aucun son n'en sortit.

« Oui, continua Céleste, c'est un... enfin, c'est UNE hermaphrodite - le médecin affirme que c'est une fille, en réalité. En tout cas, extérieurement, la fusion entre le mâle et la femelle est parfaite. Je l'ai appelée Orchis.

La nouvelle coupa les jambes à la jeune Annamite, qui tâtonna jusqu'à la chaise la plus proche et s'y laissa tomber, pendant que Céleste lui faisait la gazette des derniers événements.

« Et tu sais, termina-t-elle, tes cartes avaient raison, Orchis et moi étions en danger de mort : le cordon était enroulé autour de son cou,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

de telle sorte que jamais elle n'aurait pu naître par les voies naturelles. Sans césarienne, nous serions mortes toutes les deux. Orchis te doit la vie autant qu'à moi.

Rose-Marie se leva pour prendre dans ses bras l'extraordinaire enfant qui s'était réveillée et agitait ses petits poings en miaulant comme un chaton ; elle la considéra un instant avant de la tendre à Céleste pour qu'elle l'allaite, puis alluma une cigarette.

- Une bite et une chatte, dit-elle d'un ton rêveur. Quelle chance elle a, ta fille. Je donnerais n'importe quoi pour être à sa place !

Céleste rit et se rengorgea joyeusement.

« Promets-moi que, quand elle aura l'âge, tu me laisseras la dépuceler. Je t'en supplie, dis oui !

- Ce n'est pas à moi que tu dois poser la question, elle fera ce qu'elle voudra.

- Alors, c'est entendu.

Au volant de sa 4L blanche, en route vers la mairie pour déclarer la naissance de l'enfant, puisque la mère hospitalisée ne pouvait le faire

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

et qu'il n'y avait pas de père, Baptistin remâchait en silence ce prénom d'Orchis, auquel il ne pouvait se faire.

- Tu ne peux pas déclarer la *chiquita*[17] avec ce prénom.

Mounia, assise à ses côtés, très droite sous le foulard bleu bien repassé qui lui couvrait les cheveux, venait de verbaliser ses préoccupations.

- *¡ Toma*[18] *!* Colombe a bien le droit d'appeler sa fille comme elle veut ! argumenta-t-il brutalement.

- Non, trancha Mounia. Elle n'a pas le droit de lui donner un prénom pareil, *sin vergüenza*[19] qu'elle est ! Et puis, de toutes façons, il faut respecter la tradition. Il faut donner à la gosse le prénom des femmes de la famille Fuentes.

Baptistin manœuvra pour se garer sur le quai des États-Unis, vérifia machinalement dans le rétroviseur que ses cheveux étaient bien plaqués en crans réguliers sur son crâne – il avait beaucoup de mal à discipliner ses boucles - et sortit de sa voiture sans répondre, le visage buté.

17 Toute petite. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.
18 Prends ça ! Ma parole ! Voir *Interjections espagnoles* en fin de volume.
19 Sans vergogne, sans pudeur, en espagnol. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Tu as fait quoi ?

Redressée sur ses oreillers, les yeux étincelants de colère, Céleste fut illuminée par la fulguration d'un éclair. Le roulement du tonnerre emplit la chambre. Il semblait que depuis la naissance de l'enfant, le jour de l'équinoxe, il tonnait continuellement, vérifiant l'adage populaire énonçant que l'équinoxe génère des tempêtes. Baptistin Fuentes se redressa courageusement de toute sa petite taille en ajustant nerveusement son nœud de cravate, il répéta :

- J'ai déclaré la petite à la mairie sous un autre prénom. Je ne pouvais pas lui infliger ce nom-là, Orchis, que tu voulais lui donner !

L'orage se déchaînait contre la vitre, comme décidé à franchir la croisée pour punir le fautif. Céleste saisit le cendrier, sur sa table de nuit, et l'envoya brutalement valdinguer contre le mur où il se brisa, projetant des mégots et des morceaux de verre à travers la pièce. À ce bruit, le bébé, que l'orage avait pourtant laissé quiet, se mit à pleurer dans son couffin de plexiglas.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Comment as-tu osé faire une chose pareille ? C'est MA fille, je la nomme comme je veux ! Tu vas retourner à la mairie tout de suite et me changer ce nom que tu lui as donné !

- Jamais de la vie ! explosa Mounia. Qu'est-ce qui te prends de vouloir l'appeler comme ça ? Vicieuse !

- De toutes façons, intervint Baptistin, on lui a donné Orchis comme deuxième prénom. Comme ça, quand elle sera grande, elle pourra choisir celui qu'elle préfère.

- Et puis-je savoir, grinça Céleste, comment vous avez eu le courage d'appeler mon enfant ?

- *Luz*, révéla Mounia, la voix à peine audible à cause du tumulte extérieur.

- Elle est tellement blanche et claire, cette petite... *Luz*, ça lui va bien, tenta Baptistin, pour calmer sa nièce.

- Sortez ! ordonna celle-ci d'une voix brève. Sortez ! Comment avez-vous pu me faire une chose pareille ? Mon enfant s'appelle Orchis et, croyez-moi, jamais elle ne s'appellera autrement !

Elle se leva pour prendre dans ses bras sa fille qui piaulait encore et la serra farouchement contre elle.

Baptistin et Mounia regagnèrent la 4L en courant. Talonnés par l'orage, qui se déchaînait au dessus d'eux, comme par leur propre

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

culpabilité d'avoir trahi la confiance de Céleste, ils semblaient deux pêcheurs fuyant la colère divine.

Céleste ne souhaitait pas retourner à la vie communautaire avec son bébé. Elle savait fort bien qu'aucun de ses colocataires intellectuels-éleveurs de chèvres, alanguis par le thé à la prêle et le chichon, ne l'aiderait le moins du monde. La solidarité communautaire n'allait pas jusqu'à s'imposer un effort - « La liberté des uns s'arrête où commence celle des autres », et autres slogans libertaires... -, et elle-même ne pouvait s'imaginer rivée à un nouveau-né, privée de sommeil et de soleil, de sexe et d'herborisation... de liberté.

Elle prétexta l'absence de confort de la bergerie de Breil, peu compatible avec l'hygiène dont on est accoutumé d'entourer un bébé, pour s'installer dans sa chambre de jeune fille, chez Baptistin et Mounia, dans une des tours Bateco, à Nice Nord. Quand l'enfant serait plus autonome, elles partiraient toutes les deux - toutes les trois, avec Rose-Marie - vivre aux États-Unis.

Céleste était bien décidée à ne pas rester dans un pays où l'on avait tué son père et aussi sans doute sa mère, et l'Amérique la faisait

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

rêver. Surtout l'Ouest, où elle s'imaginait parcourant le désert à cheval, un colt à la ceinture - de quoi se défendre, si elle était attaquée. Elle n'avait jamais approché de près ou de loin un cheval, mais elle avait lu *Mon Amie Flicka* étant petite fille, et ce fantasme de grands espaces et de liberté farouche lui était resté. En attendant, Mounia ferait une excellente baby-sitter, et Céleste serait libre d'aller cueillir la sauge et la mandragore quand elle le souhaiterait.

Bien sûr, Baptistin et Mounia étaient ravis de sa décision ; elle-même en était soulagée. Elle ne l'aurait admis pour rien au monde mais, devant la fragilité de ce nouveau-né, elle craignait de ne pas savoir, de mal faire... En fait, elle mourrait de peur.

Les H.L.M. de Bateco avaient été terminés juste au moment de l'Indépendance de l'Algérie. Quand les Rapatriés étaient arrivés en masse à Nice – c'était une des rare ville de métropole dont le maire, M. Jean Médecin, accueillait cordialement les Français d'Algérie –, c'était tout naturellement là qu'on les avait presque tous parqués. Ainsi s'était créée une petite enclave où l'on entendait parler avec

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

l'accent de *là-bas*, où l'on pouvait oublier les vexations quotidiennes infligées par les métropolitains, et où l'on s'entraidait.

Dans leur petit trois pièces Baptistin et Mounia avaient successivement hébergé tous les proches qui débarquaient d'Algérie, toute la smala des Fuentes, des Belladonna, des Manchon, des Hidalgo, des Diani... jusqu'à ce que tous ces déracinés trouvent le moyen de se transplanter ailleurs. Il leur était arrivé de vivre à seize, dans ces trois pièces. Tous avaient fini par trouver du travail ; qui à Tourcoing, qui à Lyon, qui à Grenoble, qui à Marseille... Tout le clan avait éclaté. Finalement, ils ne leur était plus resté comme famille que les voisins de Bateco.

Pourtant, Baptistin s'était décidé à déménager : il ne voulait pas élever Luz à l'ombre anonyme des tours de Nice Nord. Cette enfant devait pousser au soleil ; il fallait qu'elle puisse gambader dans l'herbe, pas dans un parking de cité. Et puis, il était hanté par l'idée que, s'il venait à lui arriver quelque chose, ses trois femmes seraient à la rue. Il fallait acheter un logement, il n'y avait rien à faire.

Un nouveau quartier était en train de se développer à Nice Ouest, sur les collines au-dessus de Carras, dominant l'aéroport. Un quartier où d'immenses immeubles d'un blanc éblouissant s'alignaient de part et d'autre de longues avenues qui se croisaient à angle droit, leur

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

arrangement rectiligne parfois bouleversé par d'étroites et vénérables rues tortueuses, qui s'enroulaient à l'assaut des collines et semblaient tituber, comme ivres, entre les nouvelles avenues. Ces vieilles rues sinueuses, maintenant goudronnées, étaient les vestiges des anciens chemins tracés par les roues des charrettes des horticulteurs, lesquels suivaient déjà les sentiers utilisés pour gravir les collines à pied, en longeant les courbes de terrain, et cela dès l'époque préhistorique. Nos ancêtres empruntaient, sans doute, eux-même les pistes tracées dans les herbes et parmi la rude de végétation méditerranéenne par les animaux sauvages : sangliers, renards ou lièvres. Frangeant ces rues tortueuses, les serres et les villas montaient à l'assaut des collines d'argile rouge ; d'humbles demeures niçoises aux murs lépreux, entourées de serres bâchées de plastique translucide jaunâtre, voisinaient de riches villas rococo dont on devinait les volutes de stuc blanc, derrière un fouillis de palmiers et de bougainvillées.

Baptistin travaillait depuis un moment dans ce nouveau quartier, boulevard Lepetit, dans une pharmacie qui s'était ouverte dans un grand immeuble blanc et neuf. Assis au fond du magasin, il s'occupait de la comptabilité, du stock et des feuilles de maladie.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Comme il se plaisait bien dans cette encore presque campagne, c'est par là qu'il chercha leur nouveau logement.

La rue du Bout du Monde semblait s'enrouler sur elle-même, lovée entre l'avenue de Tous les Saints et le boulevard Lepetit. Baptistin Fuentes y trouva un petit trois pièces dans ses prix, au rez-de-chaussée d'une grande villa bourgeoise baptisée *La Figuièra*. La date de construction était gravée au-dessus de la porte d'entrée : 1905. Depuis lors, la maison avait été divisée en appartements, puis vendue en copropriété. Les propriétaires successifs semblaient avoir été peu soucieux d'entretenir la façade et la villa ressemblait maintenant à une aristocrate ayant eu des revers de fortune : la peinture s'écaillait, les moulures qui cernaient les portes et fenêtres s'effritaient, la frise de feuilles et de figues violettes stylisées qui la couronnait était à peine visible, effacée par le soleil, le vent et la pluie, par le temps ; ses tuiles qui avaient été d'un bel ocre rouge étaient verdies de lichen. Elle n'en conservait pas moins une aimable dignité surannée : sa pauvreté avait du panache.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

La Figuièra comptait quatre appartements, deux à l'étages et deux au rez-de-chaussée. Les caves prenaient le jour par de petites impostes arrondies défendues par des grilles à volutes et, sous le toit, chaque appartement jouissait de sa chambre de bonne en soupente qui prenait le jour par deux minuscules chiens assis.

Le jardin avait lui aussi été divisé en quatre et chacun des copropriétaires en avait sa part, soigneusement cernée de bordures de béton en festons, peintes en blanc et maintenant écaillées. Une allée bétonnée partait de la grille, à droite de la propriété, et faisait tout le tour de la maison, desservant à la fois la porte d'entrée, sur l'avant de la villa, l'escalier qui descendait aux caves, à l'arrière, et les quatre bouts de jardin : un sur l'avant, qui dépendait de l'appartement des Fuentes, un sur le côté gauche et deux au fond. Les quatre jardinets étaient à l'abandon, mangés par les herbes folles et les touffes de genêt d'Espagne au doux parfum poivré qui avaient proliféré en sauvages, se ressemant tous seuls. Un cerisier penché poussait dans la parcelle des Fuentes, un faux poivrier et un vieux figuier occupaient le fond du jardin. Le figuier avait tellement de rejets qu'il prenait presque tout l'espace de son jardinet qui avait des aspects de jungle miniature inextricable. Un grand datura aux fleurs jaunes en trompette débordait de l'enclos des voisins.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Céleste prit possession du jardin de la Figuièra avec voracité. Elle planta des rhizomes d'iris blancs et bleus tout autour de leur petit lopin de terre et le long de l'allée, et aussi des graines de chanvre derrière le faux-poivrier, loin des yeux inquisiteurs, dans la parcelle laissée à l'abandon de M. et Mme Aranega qui habitaient au premier étage. Miraculeusement, les simples et les églantiers prospérèrent sur l'ensemble de la propriété. Quand Luz commença à explorer ce nouveau domaine, d'abord à quatre pattes, puis à petits pas vacillants, sa mère prit l'habitude de lui répéter journellement, en lui montrant le datura et le cannabis : « N'y touche pas, surtout ! Et ne reste pas dessous, c'est du poison ! »

Le nouvel appartement ne comptant que trois pièces, Baptistin dormait dans le divan du salon et Céleste et Luz devaient partager la même chambre. Baptistin annexa la vaste cave, bien aérée et éclairée par deux petites fenêtres à l'ouest, pour en faire son atelier – il avait la manie de la mécanique et la passion poétique des cerfs-volants : il pourrait enfin bricoler tranquille, sans encourir les criailleries de Mounia qui ne supportait pas le désordre. Céleste, pour sa part, se réserva l'usage de la chambre de bonne, sous les toits, pour en faire un laboratoire d'herboriste.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elle avait conclu un arrangement avec un horticulteur qui avait un emplacement sur le marché du Cours Saleya, dans le Vieux Nice, et qui lui permettait de vendre ses simples à elle à coté de ses fleurs à lui. Quel était cet arrangement ? Elle ne le disait pas et son oncle soupçonnait là-dessous des libéralités sexuelles, ce en quoi il se trompait – Céleste payait simplement sa patente en cannabis qu'elle cultivait de ses mains. Elle avait baptisé son mètre carré d'étal *Philtres, Enchantements et Sortilèges*, et Rose-Marie lui avait peint une belle enseigne aux couleurs psychédéliques.

Céleste Belladonna avait bien étendu la gamme de ses produits, depuis ses débuts sur la place du marché de Breil. En plus des traditionnelles préparations médicinales pour tisanes, décoctions et bains, elle composait désormais des philtres d'amour et de désamour et des élixirs aphrodisiaques et euphorisants qui rencontraient un succès fou – surtout le philtre d'amour et l'élixir aphrodisiaque, naturellement. Elle prenait le temps de discuter avec ses clients pour déterminer l'effet exact qu'ils recherchaient car, bien entendu, le philtre d'amour possédait aussi des vertus aphrodisiaques mais, enrichi de pétales de coquelicot, de basilic et de capucine, il préparait à une nuit de folie érotique ou à la naissance d'un coup de foudre

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

amoureux, avec les sentiments d'euphorie, de dépendance et d'ivresse des sens qui l'accompagnent, tandis que l'élixir aphrodisiaque, en cure d'un mois lunaire, remédiait aux baisses de libido et restaurait la puissance sexuelle – en plus des plantes connues depuis toujours pour leurs propriétés excitantes comme le gingembre, le poivre noir, la sarriette, le fenouil..., l'élixir contenait une bonne dose de cannelle pour favoriser la circulation - et donc l'érection. L'un comme l'autre avaient pour base des pétales de rose rouge qui éveillaient la passion. Ses compositions portaient des noms évocateurs et poétiques : *Coup de Foudre*, *Extase*, *Tendre Duo* (pour exalter l'amour conjugal), *Allégresse*, *Bonne Étoile*, *Va-t'en*...

Elle avait aussi créé des amulettes qui plaisaient beaucoup : des petits sachets de coton blanc à porter entre les seins, contenant des plantes et des gemmes sensées attirer à soi le désir sexuel, la chance, le bonheur ou l'argent. Beaucoup de ses clients lui demandaient des talismans personnalisés, spécifiquement ciblés sur leurs besoins. Quand les plantes avaient perdu leur parfum, il fallait les brûler et changer d'amulette, mais on pouvait conserver la pierre ; on pouvait même s'en resservir si on la purifiait en la laissant toute une journée exposée aux rayons du soleil.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Extrait du grimoire de Céleste

Plantes magiques

Ache (apium graveolens) : aphrodisiaque, puissance sexuelle.

Achillée millefeuilles (achillea millefolium) : préserve des brûlures, des sorcières et du démon.

Airelle (vaccinium vitis-idoea) : protection, chance, anti-malédiction, antidépresseur.

Alchémille, Manteau des Dames, Plante des Alchimistes (alchemilla vulgaris) : pour trouver de l'or. Amour, fécondité, refait une virginité.

Amarante (amaranthus) : plante sacrée, guérison, protection, immortalité, invisibilité.

Armoise (artemisia vulgaris) : aphrodisiaque, déclenche les règles, bénéfique aux médiums, apaise les chevaux emballés.

Aubépine (crataegus laevigata) : chasteté, pureté, séduction. Plante d'Aphrodite.

Basilic (ocimum basilicum) : plante de l'amour, antidépresseur.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Benoîte (geum urbanum) : éloigne le Diable et les mauvais esprits.

Bétoine (stachys officinalis) : donne l'ivresse.

Bouillon-blanc, Cierge de Notre-Dame, Herbe à Bonhomme (verbascum thapsus) : change les hommes en porcs.

Bourrache (borago officinalis) : euphorisante.

Bruyère (calluna vulgaris) : préserve de la folie, porte chance, éloigne les fantômes, amène la pluie.

Capucine (tropalelum majum) : fleur de l'amour.

Cognacier (cydonia oblonga) : refait une virginité.

Coquelicot, Chaudière d'Enfer, Œil du Diable (papaver rhaeas) : feu, dépendance, sommeil.

Échinacée (echinacea purpurea) : antipoison, antivenin.

Estragon (artemisia dracunculus) : plante dragon, antivenin.

Fenouil (foeniculum vulgare) : aphrodisiaque.

Fenugrec, Graine Joyeuse (trigonella foenum-graecum) : aphrodisiaque.

Figuier (ficus carica) : fécondité. Plante de Cérès.

Gentiane (gentiana lutea) : guérit la fièvre et la folie.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Grenadier (punica granatum) : fécondité, vie éternelle.

Jujubier (zizyphus vulgaris) : anaphrodisiaque.

Menthe (mentha x piperita) : aphrodisiaque.

Millepertuis (hypericum perforatum) : chasse-diable.

Monnaie du pape : fortune, aide à trouver les trésors cachés.

Palmier rotin, Sang-Dragon (paemonorops draco) : cinabre.

Pariétaire, Herbe aux Nonnes (parietaria officinalis) : anaphrodisiaque, régule les règles, faiseuse d'anges.

Primevère officinale (primula veris) : livre l'accès aux trésors cachés.

Rose blanche (rosa x alba) : amour pur, amour platonique.

Rose rouge (rosa gallica « officinalis ») : amour passionné.

Sarriette (satureja hortensis) : aphrodisiaque.

Sauge (salvia officinalis) : herbe sacrée.

Valériane (valariana officinalis) : guérit-tout.

Verge d'or (solidago virgaurea) : comme son nom l'indique.

Violette (viola odorata) : fleur des amoureux, fidélité.

Sources : voir *Table et Bibliographie des phylactères*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz fit ses premiers pas dans le jardin ensauvagé de la Figuièra et, dès que ses mouvements se firent plus assurés, elle en fit son domaine. Elle en connaissait chaque plante, chaque pierre, chaque fissure des allées cimentées. La pierre qui formait l'angle de leur parterre, surtout, la fascinait : elle avait exactement la forme d'une tête de mort avec les trous pour les orbites et pour le nez, la découpe des pommettes et le rictus endenté de la bouche.

Elle suivait les processions des fourmis, regardait les guêpes se creuser des nids dans la terre friable des plates-bandes, construisait des maisons de branchettes et de feuilles pour les escargots, parlait aux oiseaux qui, nombreux, avaient élu domicile dans les haies et le figuier. Elle jouait à la dînette avec les lézards gris, leur offrant les grappes de graines roses du faux poivrier sur des feuilles de cerisier, alors qu'ils faisaient leur sieste au soleil, sur une pierre plate. Les plus gros dédaignaient ces piètres offrandes et la donatrice et, après un coup d’œil, poursuivaient imperturbablement leur sieste. Mais parfois les plus jeunes, avides de jeux, venaient explorer les mains de la

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

petite fille et lui montaient sur les bras en s'agrippant de toutes leurs petites griffes, ce qui la faisait hurler de rire.

Un après-midi, Luz s'était fait un ami lézard plus familier encore que ses congénères et elle décida de le monter à la maison pour le goûter. Elle était sûre qu'il aimerait les tartelettes à la fraise.

Mounia était en train de faire revenir la semoule pour ses makrouds, devant la cuisinière à gaz, et elle dit à Luz sans se retourner :

- Lave-toi bien les mains, *Pichona*[20]. Mounia va te faire chauffer ton lait tout de suite.

- Regarde Mounia, j'ai amené un copain ! cria joyeusement la petite en tendant sa main, sur la paume de laquelle s'étalait le lézard.

Mounia se retourna, la poêle crépitante à la main, et elle aperçut le reptile. Son sang ne fit qu'un tour, elle faillit lâcher la poêle, la rattrapa en catastrophe en se brûlant ; un peu de semoule tomba sur le sol. Le lézard remonta précipitamment sur le bras de la petite fille et alla se cacher sous son tee-shirt. Il la chatouillait et cela la faisait rire et se tortiller.

- *¡ Ay !* s'exclama Mounia. Elle est folle, cette gosse, de ramener de la vermine à la maison !

20 Petite colombe. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elle attrapa la petite par sa main toujours tendue et la traîna au pas de course jusqu'au jardin, où elle lui arracha son tee-shirt. Le lézard tomba au sol et s'enfuit sans demander son reste, pour se cacher sous la pierre tête de mort.

« Tu n'en as pas d'autre, dis, s'enquit Mounia d'une voix menaçante.

Luz, la bouche tremblante, ravala ses larmes et fit non de la tête sans comprendre ce qu'elle avait fait de mal.

« Ne recommence plus à toucher ces bêtes, que sinon je ne sais pas ce que je te fais ! C'est sale et c'est plein de vermine. Et celui-là, si tu as réussi à l'attraper, c'est qu'il devait être malade. Mounia est très fâchée !

Elle se laissa pourtant attendrir par les grosses larmes qui coulaient sur les joues duveteuses de l'enfant.

« Bon, Mounia va te laver, maintenant. Que ce lézard il ne te donne pas sa maladie ! Et puis ensuite, elle te donnera ton lait. Mais attend ce soir, de voir ce que va dire Tonton Tista ! Que tu mériterais qu'il te donne une bonne *tannée* !

La petite fille se trouva en accusation devant l'établi de son grand-oncle, dans le sous-sol illuminé par les rayons dorés du soleil de la

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

fin d'après-midi, qui glissaient par les soupiraux. Il fabriquait un cerf-volant. Baptistin Fuentes avait deux passions : les voitures et les cerf-volants. Ce n'est qu'en France, à vingt-huit ans, qu'il avait obtenu son permis de conduire – à Oran, il n'en avait jamais eu besoin. En découvrant le moteur de sa 4L toute neuve, il avait été fasciné. Il n'avait pu dormir en paix qu'après l'avoir entièrement démonté, remonté et en avoir compris le fonctionnement. Quand au virus du cerf-volant, il l'avait attrapé tout enfant, quand il était de tradition d'aller faire voler la *bilotcha*, le cerf-volant, sur les pentes du Murdjadjo, au mois de mars. C'était la ballade traditionnelle des scouts Oranais. Depuis, le virus ne l'avait pas quitté ; il s'était perfectionné, avait appris à en faire de toutes sortes : triangulaires, quadrangulaires, tubulaires, à plusieurs étages... et jusqu'aux magnifiques cerfs-volants chinois en forme d'oiseau ou de dragon.

Trois soirs par semaine, trois ou quatre scouts de sept à dix-huit ans attendaient son arrivée devant la porte de la cave de la Figuièra, pour apprendre soit l'art des cerfs-volants, soit celui de la mécanique sur la 4L blanche. Entré aux Éclaireurs de France dès l'âge de sept ans, Baptistin Fuentes ne les avait jamais quittés. Il y avait trouvé une camaraderie virile et une philosophie qui correspondaient pleinement à la droiture de son caractère. Il fallait l'entendre entonner l'hymne

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

des scouts d'Oran – avec quel cœur, avec quelle fierté ! - pour se rendre compte de ce que cela représentait pour lui :

Mais nous, les Scouts de l'Oranie,
Joyeux, chantons nos heureux jours,
Le ciel serein nous y convie,
À Oran, ville souveraine[21]*...*

Âgé maintenant de trente-cinq ans, il faisait partie des responsables départementaux bénévoles. Baptistin se consacrait tout particulièrement à la Troupe de Nice Ouest et, avec son grand ami le Père Borroso, il se chargeait d'encadrer les gamins qui, pour une raison ou pour une autre, se trouvaient en difficulté et demandaient une attention particulière.

Le nez chatouillé par l'odeur de colle et de dissolvant qui régnait dans l'atelier, Luz éternua à trois reprises.

- Jésus ! s'exclama rituellement Baptistin.

Il prit dans sa poche un mouchoir bleu bien repassé et, l'appliquant sur le nez de la petite fille, il prononça :

21 *Chant des scouts de l'Oranie*, musique et paroles de monsieur l'abbé Marcel Podesta. (Source : Arzewville, http://arzew.net/raconte-moi-le-scout-podesta.php)

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

« Souffle !

Après quoi, il retourna à son établi et, gardant les yeux fixés sur son travail, il demanda avec un sourire :

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire de lézard ?

- C'est mon copain, c'est un très gentil lézard, et Mounia lui a fait peur. Et maintenant, il voudra plus jouer avec moi !

Les lèvres de l'enfant tremblaient, prélude à une nouvelle crise de larmes. Baptistin leva les yeux et la contempla pensivement. Nimbée par la lumière rasante qui passait par le soupirail, elle ressemblait à une illustration de la Gloire de l'enfant Jésus qu'il avait reçu pour sa première communion. Qu'elle avait vite poussé ! Elle venait d'avoir trois ans et, déjà, elle avait perdu ses rondeurs de bébé. Avec sa taille élancée, son regard sérieux et ses grand cheveux dorés qui ondulaient jusqu'à sa taille, elle faisait presque demoiselle. Il frissonna soudain en se rendant compte pour la première fois que Mounia avait raison : Luz était le portrait vivant d'Hélène. Il se força à sourire, pour consoler la petite et secouer à la fois sa propre tristesse.

- Eh bien, dit-il enfin, Mounia a raison, tu sais, *Chica*. Pour t'avoir laissée l'attraper, ce lézard devait être malade. Ça court très vite, un lézard, et c'est très peureux. Et un animal malade risque de te passer ses maladies, tu comprends ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Deux grosses larmes coulaient maintenant sur les joues duveteuses de l'enfant. Baptistin contourna son établi et prit la main de la petite fille, pour l'amener jusqu'au robinet, à l'entrée de la cave. Là, il lui passa le visage à l'eau fraîche. Il essuyait le museau rose tendu vers lui avec un chiffon propre, quand Luz, toujours préoccupée de son lézard, demanda :

- Tu crois qu'il avait le rhume ?

Luz relevait juste d'un gros rhume.

- Va savoir.

- Moi, je crois qu'il allait très bien. Il n'avait pas le nez qui coule. On jouait ensemble, c'est tout… Mounia a beaucoup crié.

- Oui, fit Baptistin avec sympathie, Mounia, elle a la langue un peu vive, mais ce n'est pas méchant. Allons ! heureusement que tu vas bientôt aller à l'école, *pichona* ! Tu es trop seule, ici. Tu verras, il y aura beaucoup de petits copains pour jouer avec toi. Ce sera très amusant. Mais en attendant, regarde la jolie *bilotcha* que Tonton t'a faite !

Et il leva le cerf-volant posé sur la table, qu'il venait de terminer : un oiseau multicolore en papier vitrail.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

« *Bueno*, il y a du vent, on va l'essayer sur la plage ! Va dire à Mounia de te mettre un tricot. *¡ Anda*[22] *!*

22 Marche ! Voir *Interjections espagnoles* en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

II

Baptistin Fuentes était tellement affirmatif quand il disait que l'école lui plairait, qu'elle y aurait plein de copains, qu'on s'y amusait toute l'année, que Luz attendait avec impatience la rentrée des classes. Et puis, Tonton Tista lui avait raconté la saga inépuisable des bêtises qu'il avait commises, étant enfant, avec ses petits voisins, les frères Benayoun, et ses deux inséparables, Ginez et Chadli, qu'il avait connu sur les bancs de l'école. Cela éveillait, chez l'enfant sage qu'elle était, l'envie de trouver de malicieuses complicités.

C'est pourquoi, quand arriva son premier jour d'école, elle mit sa main dans celle de sa mère sans appréhension, pour aller jusqu'à la maternelle qui se trouvait dans des préfabriqués, derrière la nouvelle école primaire : le quartier s'était tellement peuplé qu'on n'avait pas encore les bâtiments en dur suffisants pour accueillir tant d'enfants. Par la route, il fallait faire tout un détour pour aborder l'école par le boulevard des Pépinières, mais Céleste et sa fille empruntèrent le raccourci piétonnier qui partait de derrière la pharmacie Pernelle, où travaillait Baptistin, et qui serpentait entre les villas. Luz gambadait en avant, toute fière de la jolie jupe rose à volants que Mounia lui

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

avait achetée pour qu'elle soit bien belle pour la rentrée, et cueillit un bouquet de boutons d'or pour sa mère ; les talus étaient colonisés par ces fleurettes sauvages qui annonçaient l'approche de l'automne.

Arrivée à l'école, la petite fille se trouva face à tout un troupeau d'enfants de son âge qui hurlaient ou pleuraient ou les deux à la fois, en réclamant leur mère à tue-tête. L'institutrice et son aide avaient fort à faire pour séparer mères et enfants et empêcher les gamins de s'enfuir, à la poursuite de leur génitrice dénaturée qui les abandonnaient là.

Si Luz ne se laissa pas impressionner par la terreur ambiante, elle ne fut pourtant pas sans se demander si elle ne serait pas bien inspirée de se mettre au diapason : si tant d'enfants pleuraient, c'est qu'il devait bien avoir quelque chose à redouter. D'ailleurs, elle remarqua bientôt que certaines mamans pleuraient aussi. Après un bref coup d'œil à sa mère, elle décida qu'il n'y avait rien à craindre : celle-ci avait l'air calme et souriant en demandant à la maîtresse de bien vouloir lui accorder un instant d'entretien.

Après avoir vérifié la fermeture des portes et des fenêtres, Mlle Gendarme, la consciencieuse institutrice, demanda à son aide, Mme Constantino, de s'occuper de surveiller sa classe et s'en fut causer

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

dans le couloir. Elle poussa un soupir de soulagement quand une porte fermée l'isola des hurlements de ses élèves.

- C'est toujours un peu difficile, la rentrée, commenta-t-elle, pendant que Luz admirait sa petite moustache brune qui frétillait quand elle parlait.

- Je voudrais, commença Céleste, vous parler de ma fille qui est inscrite sous le nom de Luz Belladonna.

Ce disant, elle posa sa main sur la tête de l'enfant, qui se coula instinctivement plus près d'elle pour frotter son visage contre la hanche maternelle, comme ferait un chat.

« Luz est son premier prénom, mais elle a l'habitude que je l'appelle Orchis. Je voudrais que vous fassiez de même.

- Comment cela s'orthographie-t-il ? demanda Mlle Gendarme.

- O, R, C, H, I, S.

- Et cela se prononce "Orkis", c'est bien cela ?

- Oui, mais ce n'est pas tout. Orchis est déclarée comme étant une fille car, administrativement parlant, il fallait qu'elle soit fille ou garçon. Elle est en fait les deux, puisqu'elle est hermaphrodite. J'entends qu'elle puisse se comporter comme un garçon, si elle le désire. D'ailleurs, je l'habille parfois en fille, parfois en garçon.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz eut envie de rappeler à sa mère qu'elle n'aimait que les robes, roses de préférence, et que, puisqu'elle avait le choix, elle préférait être une fille ; elle songea aussi à la contrariété que montrait Céleste devant ce parti pris, et elle préféra se taire. Alors, elle remarqua que les yeux de l'institutrice s'étaient posés sur elle, inquisiteurs, dissimulant mal une glauque curiosité sous un intérêt professionnel ; la petite fille se sentit honteuse tout à coup. Elle était habituée au discours maternel sur son ambivalence et n'y voyait rien que de banal mais, soudainement, elle ne savait pourquoi, elle était gênée devant cette femme moustachue, et elle aurait préféré que sa mère n'ait rien dit.

- Mais, objecta l'enseignante, ne craignez-vous pas que la petite Orchis n'ait du mal à se forger une identité bien nette ?

- Ne vous inquiétez pas. Orchis va très bien. Elle est bien dans sa peau, et très heureuse comme ça.

Et après un bref baiser sur la petite bouche de Luz, Céleste la laissa.

Mlle Gendarme fit entrer sa nouvelle élève dans la classe et lui intima l'ordre d'aller jouer avec ses petits camarades. Comme ils étaient tous occupés à pleurer, à hurler à la mort, à se taper la tête par

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

terre ou à essayer de trouver une issue par où s'enfuir, Luz explora les différents espaces de la classe - le coin bibliothèque, le coin jeu... - avant d'aller s'asseoir, seule à une table, pour contempler le spectacle. Elle vit alors que Mlle Gendarme et son aide, Mme Constantino, discutaient, toutes deux debout près du bureau de l'institutrice, et ne la quittaient pas des yeux. Luz comprit que ces deux-là parlaient d'elle et son malaise la reprit. Elle essaya de regarder ailleurs, de se concentrer sur un petit garçon qui s'efforçait de vomir en manière de protestation à son emprisonnement, puis elle détailla l'un après l'autre les ballons en forme d'animaux qui étaient accrochés aux poutres du plafond : un lapin rose avec des fleurs multicolores sur le ventre, un éléphant violet avec une cible sur le derrière, un nounours orange, un crocodile bleu, un écureuil jaune…

- Orchis, entendit-elle.

C'était Mlle Gendarme qui l'appelait et qui lui faisait signe de venir jusqu'à son bureau.

L'institutrice et son assistante étaient assises côte à côte et la scrutaient.

- Viens par ici, dit Mlle Gendarme, en lui faisant signe de contourner le bureau.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz avança à contre-cœur. Les deux femmes firent pivoter leurs sièges jusqu'à lui faire face et tourner le dos à leurs autres élèves, au risque d'un accident – un élève qui se pend avec le cordon des rideaux ou qui en éborgne un autre à coups de crayon de couleur -, et Mlle Gendarme dit d'un ton horriblement mielleux :

- Remonte ton tablier et baisse ta culotte, ma petite.

Choquée dans sa pudeur instinctive de jeune enfant, Luz ouvrit de grands yeux effrayés et recula d'un pas pour s'enfuir. L'institutrice lui attrapa le poignet d'une main ferme, le visage sévère.

« Quand je dis quelque chose, tu dois le faire, Orchis. Sinon tu seras punie.

L'enfant commença à se débattre et à pleurer. Tandis que Mlle Gendarme lui immobilisait les deux poignets d'une main et lui soulevait son tablier et sa jupe rose de l'autre, Mme Constantino lui baissa sa culotte. Les deux femmes se penchèrent pour examiner l'entrecuisse de l'enfant avec une curiosité avide et des exclamations, comme si elles avaient affaire à un petit animal qui ne comprendrait pas.

- Tss, tss, tss ! Dieu Vivant ! C'est-il possible ? disait Mlle Gendarme.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Je n'ai jamais vu une chose pareille, renchérissait Mme Constantino. Et pourtant j'en ai essuyé et changé des enfants !

Soudain un bruit affreux, les détourna de Luz : le gamin qui essayait de vomir y était finalement parvenu. En plein sur l'une de ses petites camarades qui resta un instant interdite, à regarder son joli tablier neuf plein de vomissures innommables, avant de hoqueter et de vomir à son tour au beau milieu de la classe. Une odeur pestilentielle se répandit instantanément et l'institutrice et son aide se précipitèrent pour réparer les dégâts, mais le mal était fait et d'autres enfants dégobillaient déjà, rendus malades par la puanteur. Luz se rajusta fébrilement, sans prêter attention au drame qui se jouait dans la classe, et courut se cacher derrière une pile de Legos. Indifférente à tout ce qui n'était pas son traumatisme propre, elle ne profita même pas du spectacle de ses deux tortionnaires courant dans tous les sens pour essayer d'enrayer cette soudaine épidémie de vomissements, un mouchoir sur la bouche, elles-même soulevées de nausées, ne sachant où donner de la tête.

Quand les deux femmes reprirent leur sang froid, elles escortèrent leurs élèves dans la cour de l'école pour pouvoir les nettoyer à l'air

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

libre. Mme Constantino vint chercher Luz derrière sa barricade de Legos et, comme la petite résistait, la transporta comme un paquet, avant de la laisser choir près de l'un des énormes blocs de béton armé qui délimitaient la cour. Cette enceinte facile à escalader serait vraisemblablement, tout au long de l'année scolaire, le théâtre de petites et grandes blessures, mais elle était aussi provisoire que les classes en préfabriqués – l'une et les autres existent encore ; le provisoire a de beaux jours devant lui. Luz se blottit dans un angle, accroupie pour passer inaperçue, et suivit du regard une procession de fourmis qui s'insinuait entre deux blocs, pendant que la cour se remplissait d'enfants – l'heure de la récréation venait de sonner. Au bout d'un moment, elle commença à se sentir plus en sécurité, dissimulée par la foule de ses condisciples. Soudain, malgré la chaleur du soleil de septembre, elle perçut comme un courant d'air froid sur sa nuque et leva la tête : toutes les institutrices étaient assises sur un banc de bois, à l'angle opposé de la cour, et toutes la regardaient. Mlle Gendarme fit un impérieux signe de la main, lui enjoignant de s'approcher. Secouée de tremblements irrépressibles, l'enfant se blottit un peu plus contre son angle et tourna la tête vers le béton en fermant étroitement les paupières, afin de s'abstraire de ce cauchemar. Son cœur manqua un battement, quand elle se sentit

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

rudement secouée : Mlle Gendarme était venue la chercher et, la moustache en bataille, lui promettait une bonne punition pour prix de sa désobéissance. Elle la traîna jusqu'au rang d'oignons formé par ses collèges et ordonna :

- Allons, sois sage et baisse ta culotte.

Un étau se referma sur le crâne de la petite fille et sa vue s'obscurcit un instant, sous le choc. Les larmes commencèrent à ruisseler sur ses joues, pendant qu'elle tirait de toutes ses forces sur son tablier, comme dans l'intention de l'allonger et de l'étirer jusqu'à ses chevilles tremblantes. Cherchant instinctivement une aide, elle regarda alternativement chacune des grandes personnes présentes, tout en faisant « Non » de la tête.

- Allons, dépêche-toi, fit sèchement Mlle Gendarme.

Un sanglot pitoyable s'échappa des lèvres de la petite en se voyant livrée aux caprices des adultes présents, sans défense. Alors, la plus jeune des enseignantes, sans doute jeune assez pour se souvenir de cette affreuse impuissance de l'enfance, intervint :

- Laissez-la donc tranquille, Thérèse. Vous voyez bien que cette gamine est terrifiée.

Personne n'osa plaider en faveur de sa curiosité propre et on laissa donc Luz retourner se cacher, presque folle de peur. Comme un

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

animal effrayé, elle réussit à s'introduire sous l'un des préfabriqués, dans une sorte de terrier tout juste assez grand pour un chat, et d'où Mme Constantino eut toutes les peines du monde à la tirer, à la fin de la récréation.

Quand celle-ci eut fini de soigner les écorchures que l'enfant s'étaient faites en s'efforçant de disparaître dans son trou, Mlle Gendarme se vengea de sa désobéissance en la mettant au coin, debout dans un angle de la classe, le nez contre le mur, jusqu'à l'heure du déjeuner.

Quand Mounia vint la chercher, Luz se jeta sur elle, s'agrippa à sa robe et s'enroula dans son drap. Dès qu'elles eurent quitté l'école, la petite fille se mit à pleurer. Son chagrin était tel qu'elle n'arrivait pas à parler. Mounia examina l'enfant avec inquiétude. Inquiétude encore exacerbée quand elle découvrit toutes ses écorchures, mais la petite, étranglée de sanglots, ne pouvait rien dire. La Marocaine essuya le petit visage avec un coin de son voile, souleva le petit corps hoquetant pour le caler contre sa hanche, et se hâta vers la pharmacie Pernelle, peinant sous la charge dans les escaliers.

Baptistin sortait de la pharmacie pour aller déjeuner, portant encore sa blouse blanche par-dessus son costume, au moment où Mounia déboucha du raccourci, Luz serrée dans ses bras. Une consternation

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

comique se peignit sur son visage à ce spectacle pathétique. Il soulagea la Marocaine de son fardeau, examina sa petite nièce et s'écria :

- Mais qu'est-ce qu'on t'a fait, *pichona* ?

Luz avait eu le temps de se calmer un peu et, entre deux sanglots, elle fit le récit de sa matinée. Mounia serrait les lèvres avec désapprobation et Baptistin était soulevé de colère.

- Ah, ça ! Ça dépasse ! Mais qu'est-ce qu'elle se croit, cette maîtresse ! cria-t-il. Mounia, c'est fini ! La gosse, elle n'ira plus à cette école ! On ne peut pas la laisser avec des gens comme ça ! Et puis, je vais aller lui parler, moi, à cette Mlle Gendarme !

Bien sûr, l'institutrice moustachue avait nié – que pouvait-elle faire d'autre ? -, mais Luz resta quand même à la maison. Cela la soulagea, elle voulait ne plus jamais entendre parler d'école : c'était un endroit où l'on était pas en sécurité. À la Figuièra, au moins, elle ne risquait rien ; personne ne la regardait d'un air… ah ! elle ne savait pas précisément ce qui n'allait pas dans la façon qu'avaient eu les institutrices de la regarder, mais cela lui avait donné la sensation d'avoir quelque-chose de grave à se reprocher et que sa punition était

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

imminente. Et cette affreuse curiosité qu'elles avaient manifesté devant ses parties intimes... Luz était encore secouée de sanglots nerveux, quand elle y repensait ; ça la prenait au ventre, comme une main glacée. Oui, elle était heureuse de rester à la maison. S'il lui arrivait de se sentir un peu seule, il y avait le jardin : les plantes et les oiseaux, les lézards et les insectes lui tenaient compagnie. Et puis, Baptistin et Mounia, les deux piliers de son existence, l'encadraient solidement.

Mounia était toujours en mouvement, elle lavait, repassait, cuisinait... Elle ne s'asseyait que le soir, devant la télé, et même alors elle ne restait pas inactive, ses mains s'occupaient à coudre de minuscules sachets de coton blanc pour les amulettes de Céleste. Si elle ne travaillait pas chez eux, c'est qu'elle travaillait chez les autres – tous les matins, elle faisait des ménages dans le quartier ; souvent, elle emmenait Luz avec elle. S'activer sans relâche ne l'empêchait pas de travailler de la langue et Luz était un interlocuteur toujours disponible. Hélène était le sujet de conversation préféré de Mounia.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Avant même d'avoir atteint ses cinq ans, Luz savait déjà tout de sa grand-mère disparue : comment elle tenait sa maison, comment elle cuisinait, quelles étaient ses recettes favorites, comment elle avait appris à Mounia à tricoter, de quelle façon elle s'habillait, quelles étaient ses couleurs préférées, ses habitudes, ce qu'elle aimait ou n'aimait pas, ce qu'elle disait, ce qu'elle pensait … Tout. Bien que ne sachant pas lire, Mounia avait conservé comme une relique un classeur en maroquin fauve où Hélène archivait des recettes et des coupures de journaux ; elle le sortait parfois du tiroir de sa table de nuit, pour en montrer les trésors à Luz et lui disait : « Je te le donnerai, quand tu seras grande ».

D'une façon générale, Hélène Belladonna née Fuentes servait d'étalon à Mounia. Celle-ci réglait ses actes et ses pensées sur ce qu'elle jugeait qu'Hélène aurait fait et pensé. Elle se voulait son reflet. À l'entendre, Hélène était une parfaite maîtresse de maison, qui tenait absolument à ce que sa personne et son intérieur soient impeccables ; elle détestait le désordre et la saleté. Elle s'intéressait à la mode, s'habillait avec élégance, et attachait une importance particulière à ce que sa fille soit l'enfant la mieux vêtue et la plus sage du quartier – ce n'était pas chose aisée à obtenir d'une enfant aussi vive que l'avait été Colombe. Hélène surveillait sa tenue et ses

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

propos en public et tenait particulièrement à ce que les mauvaises langues du quartier n'aient pas *ça* – le bout de l'ongle sous la dent – à dire contre elle. Tout ce qu'elle faisait était parfaitement fait ; elle dansait divinement et avait appris la valse, le tango, le cha-cha et le paso doble à son mari ; chacun admirait le beau couple qu'ils faisaient sur une piste de danse. On dirait, de nos jours, qu'Hélène attachait une importance extrême à son image.

Pour distraire Luz, tout en balayant ou en repassant, Mounia lui faisait la chronique de la vie quotidienne chez les Belladonna dans l'Oran des années cinquante.

Hélène et Georges s'étaient mariés en 1950. Quelques mois plus tôt, Georges Belladonna avait obtenu son diplôme de préparateur en pharmacie. Il était entré comme commis à la pharmacie du Soleil, rue du Général Leclerc, à l'âge de quatorze ans - il s'était brutalement retrouvé orphelin et les pharmaciens, M. et Mme Hidalgo, qui étaient des voisins de sa mère, l'avaient recueilli et lui avaient donné du travail et leur affection. Le jeune homme s'était senti chez lui parmi les bocaux de plantes, de drogues et de poisons que, par d'habiles manipulations, monsieur Hidalgo transmutait en remèdes. Tout naturellement, Georges avait suivi les cours du soir et appris à composer les préparations magistrales. Et puis, il avait dû partir faire

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

son service militaire. Il venait d'être incorporé quand la France déclara la guerre à l'Allemagne. Il fut envoyé en Italie, où il fut grièvement blessé. Après une brève convalescence à Marseille, il s'était retrouvé au Maroc. Là, pourchassé par les troupes de Rommel, il avait bien failli mourir de faim, et toutes les troupes françaises avec lui. Quand la guerre s'était terminée, monsieur Hidalgo l'avait repris à la pharmacie du Soleil. Une fois que Georges eût obtenu son diplôme de préparateur, le brave homme l'avait augmenté. Georges Belladonna avait déjà quelques économies, puisqu'il travaillait depuis l'âge de quatorze ans et qu'il ne dépensait presque rien – il était logé et nourri par les Hidalgo. Ce pécule lui donnait la possibilité d'*acheter une clef*, pour louer un appartement – il y avait une telle crise du logement, dans l'Oran de l'après-guerre, qu'il fallait *acheter la clef*, c'est à dire verser une très forte somme, un peu l'équivalent du *bouquet* dans les viagers, pour devenir locataire. La possibilité de se loger et son augmentation de salaire permettaient à Georges d'envisager de fonder une famille, alors il avait demandé sa main à Hélène, qu'il aimait en secret depuis longtemps.

Après les noces, le jeune couple avait loué un appartement rue Stalingrad, en face de l'ancienne préfecture. C'est ainsi qu'Hélène avait pris Mounia, quelques heures par semaine, pour les gros

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

travaux : laver le linge, les sols et les fenêtres. Quand, peu d'années après la naissance de Colombe, la maman d'Hélène était morte, Baptistin était venu vivre rue Stalingrad, chez sa sœur et son beau-frère. Hélène avait alors employé Mounia à plein temps.

Il est vrai qu'au début, comme Baptistin n'était pas souvent là, il ne donnait pas beaucoup de travail : quand il n'était pas au lycée Lamoricière, où il préparait d'abord son BEP et ensuite son Bac de comptabilité, il était au Port, où il était gardien de nuit dans les entrepôts du Getman, la *sablière* - c'est à dire qu'il dormait sur place dans un hamac. Il n'y avait qu'à lui préparer ses casse-croûtes et à tenir son linge propre, ce dont Mounia s'occupait avec conscience – elle aimait gâter le jeune homme et lui préparait des douceurs, pour le consoler de manger seul ; après tout, c'était grâce à lui qu'elle pouvait passer toutes ses journées avec Hélène et Colombe. Ce n'était qu'une fois entré comme caissier à la pharmacie du Soleil que Baptistin avait été plus présent à la maison et qu'il avait pu profiter de la chambre que sa sœur lui avait arrangée dans la salle à manger, en poussant la table contre le mur. Comme il aimait les gâteaux au miel, Mounia avait continué à lui en faire, par habitude, disait-elle.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

La légende familiale, c'était le bon côté des histoires de Mounia. Malheureusement, celle-ci avait le goût du drame et se complaisait souvent dans le récit des souffrances éprouvées, par Hélène d'abord, puis, par une sorte de continuité naturelle, par elle-même. Souffrances pour le moins étendues car, s'il fallait en croire Mounia, Hélène Belladonna supportait, en plus des siennes propre, toutes celles qu'elle était amenée à côtoyer : ainsi elle avait enduré, en les apprenant, les épreuves par lesquelles était passé son mari avant de la rencontrer, la maladie et la mort de chacun de ses parents à elle, l'arrestation de Baptistin... tout cela montrait l'amour et la sensibilité qui faisaient le fond de son caractère et n'était que trop légitime. Mais comme son empathie s'étendait à la famille éloignée, aux voisins, aux connaissances et même à des gens qu'elle ne connaissait que par ouï-dire, Hélène souffrait en permanence du cancer de l'un ou du deuil de l'autre.

Mounia s'était pénétrée de cette philosophie de la douleur, si bien que nul tourment ne lui était étranger. Elle pinçait les lèvres avec réprobation devant les optimistes et les rieurs et ne ratait aucun journal télévisé ; alors, devant les malheurs de l'Humanité, elle disait douloureusement : « Il faut le passer, pour comprendre ce que c'est ! » suggérant ainsi qu'elle savait tout d'expérience. Luz, qui

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

comme tous les enfants absorbait les informations comme une éponge l'eau, en était devenue bien trop consciente des tristesses de l'existence.

Quand Baptistin rentrait du travail, Luz le suivait comme son ombre. De l'ombre, d'ailleurs, elle avait acquis la discrétion et la nature silencieuse. En effet, l'atelier de Baptistin ne désemplissait pas de jeunes scouts auxquels il enseignait la mécanique et le bricolage ; tous ces garçons avaient vite appris à la petite fille à s'efforcer de passer inaperçue. Sociable, comme tous les jeunes enfants, Luz aurait bien aimé copiner, mais son jeune âge, son sexe officiel et son lien familial avec Baptistin, que ses scouts aimaient avec le fanatisme jaloux de l'enfance, la mettaient dans la position d'une intouchable favorite. C'était chose intolérable, pour eux. Aussi, affectaient-ils de traiter la petite fille par le mépris et l'ignoraient-ils superbement. Silencieuse observatrice, dans l'atelier en sous-sol son oncle, Luz avait été initiée à la fois au sexisme et à la jalousie, aux mystères de la mécanique et aux chansons scoutes, à la science des cerfs-volants

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

et à celle des appeaux, à la construction de nichoirs et à la fabrication de flûtes de Pan...

Contrairement à Mounia qui avait une nature austère – la vie était pour elle une affaire aussi sérieuse que douloureuse -, Baptistin affichait un tempérament heureux. C'était un chanteur né, il chantait, comme les oiseaux, de l'aube au crépuscule. Vrai rossignol contrarié, il aurait aussi chanté toute la nuit, si Mounia, soucieuse du repos des voisins – et surtout indignée devant la manifestation de tant de joie de vivre -, ne l'eût poursuivi de « *Psit*[23] ! » impérieux dès après vingt heures.

- *¡ Digo*[24] *!* Tu as fini de faire le zouave ? Qu'on n'entend que toi dans toute la maison ! le morigénait-elle sèchement.

Il est vrai que Baptistin jouissait d'un organe étonnant : ténorino, sa voix était pleine, douce et sonore ; une voix envoûtante, que l'on aurait donnée comme appartenant à Don Juan, absolument incongrue dans un corps aussi petit et malingre que le sien. Un peu cabotin, il affectionnait les chansons de Tino Rossi et de Luis Mariano : elles correspondaient si bien à sa tessiture que chacun s'arrêtait pour mieux l'entendre ; c'était son triomphe. Il avait d'ailleurs remporté un

23 Chut ! Voir *Interjections espagnoles* en fin de volume.
24 Je dis ! Interjection espagnole. Voir *Interjections espagnoles* en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

radio-crochet en chantant *Mexico*. Quand il travaillait sur le moteur de sa voiture, dans l'allée de la Figuièra, il chantait souvent :

Rossignol, rossignol de mes amours,
Dès que minuit sonnera,
Quand la lune brillera,
Viens chanter sous ma fenêtre.
Rossignol, rossignol de mes amours,
Quand ton chant s'élèvera,
Mon chagrin s'envolera
Et l'amour viendra peut-être.[25]

Alors, Mme Aranega, la voisine, ne pouvait s'empêcher de venir s'accouder à sa croisée, comme sous l'emprise d'un charme, pour mieux l'entendre.

Quand ses occupations lui demandaient une concentration absolue, quand, à la pharmacie Pernelle, il remplissait les feuilles vertes ou

25 Luis Mariano, *Rossignol* (Francis Lopez, Raymond Vinci, Henri Wernert), du film « Le Chanteur de Mexico » (Gérard Pottier, 1956), adapté de l'opérette de Francis Lopez (1951). Sources : Wikipédia, articles « Le Chanteur de Mexico » & « Francis Lopez » (https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Chanteur_de_Mexico et https://fr.wikipedia.org/wiki/Francis_Lopez)

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

brunes de la Caisse Maladie, ou quand il était absorbé dans une délicate opération de mécanique, Baptistin sifflotait à mi-voix.

Il évoquait souvent pour Luz ses souvenirs d'Algérie ; c'étaient les plus joyeux qui lui montaient aux lèvres. Il aimait, par exemple, raconter le concours de flamenco qui avait été remporté par un couple d'homosexuels – l'un des deux était costumé en femme, avec la grande jupe gitane à volants et des chaussures à talons ; l'illusion aurait été parfaite s'il n'avait été si brun que l'on devinait la marque bleue de sa barbe sous son maquillage.

Une de ses histoires préférées concernait Hélène et Solange, la grande copine d'enfance de sa sœur : Solange venait de se marier, et Pierrot, son mari, était très amoureux d'elle et très très jaloux. C'était l'été et, comme il faisait une chaleur étouffante, à Oran, Georges et Hélène avaient loué un cabanon au bord de la plage, à Saint-Roch, pour les trois mois les plus chauds. Georges faisait la route matin et soir pour aller travailler à Oran, laissant sa femme et sa fille, qui avait trois ou quatre ans et l'énergie inépuisable propre à cet âge, profiter des bains de mer. Mounia venait faire le ménage deux fois par semaine. Comme Hélène se sentait un peu seule, elle avait proposé à Solange :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- On a une chambre de libre, au cabanon. Toi et Pierrot, venez passer une ou deux semaines avec nous. Georges déposera ton mari à son travail, le matin, et viendra le chercher, le soir. Ça lui fera de la compagnie pour le trajet en voiture, et toutes les deux on s'amusera comme des folles.

Solange et son mari avaient accepté, et il s'était trouvé que Baptistin, qui avait alors dix-sept ans, avait choisi la même semaine pour venir passer quelques jours de vacances chez sa sœur et son beau-frère. Il se réjouissait d'avance à l'idée de dormir dans un hamac, sous la véranda, bercé par les bruit des vagues.

Le premier jour - c'était un dimanche -, s'était bien passé, même si Hélène s'était étonnée du maillot de bain une pièce de sa meilleure amie :

- Mais qu'est-ce que c'est que ce maillot que tu portes ? *¡ Digo !* Quand on est jolie et bien faite, comme toi, on porte un bikini ! Qu'est-ce qu'elle dirait, ta mère, si elle te voyait fagotée comme une vieille ? On ira t'acheter un deux pièces demain matin.

Mais Pierrot était intervenu :

- Laisse-nous tranquille avec ton bikini. Tant mieux pour toi, si Georges ça le gêne pas que tu te promènes nue devant tout le monde. Mais moi, ça ne me va pas que ma femme elle fasse pareil. Et même

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ce maillot qu'elle a, elle ne le portera que si je suis avec elle. Une femme seule à demi-nue sur la plage, c'est une femme que les hommes ils la regardent avec des yeux de merlan frit. Et plus ils la regardent, plus ils s'imaginent qu'elle est disponible.

- Attend une minute ! était intervenue la jeune mariée, justement indignée. Tu veux dire qu'il faut que je reste enfermée à la maison pendant qu'Hélène et la petite elles sont à la plage ?

- Mais, jamais de la vie ! Tu peux aller à la plage avec elles. Mais tu resteras habillée.

Le lendemain, Georges et Pierrot étaient partis travailler, tandis que Baptistin était resté au cabanon avec les femmes. Quand, à dix heures, ils s'étaient tous rendus à la plage, il n'avait pas été étonné de voir Solange se mettre en maillot et se baigner avec eux. Il avait suffi d'un regard gentiment menaçant d'Hélène, pour qu'il promette spontanément :

- Ma parole, je ne dirai rien. Je n'ai rien vu, rien entendu.

- Et s'il te pose la question ?

Baptistin était embêté.

- Bon. Je n'ai pas très envie de mentir. Mais enfin, ce n'est pas un très gros mensonge... Je mentirai un *chouïa*[26].

26 Un tout petit peu. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Baptistin n'avait pas eu l'occasion de mentir ; Pierrot n'avait posé aucune question. En rentrant, ce soir-là, il s'était contenté de lécher le bras de sa femme, pour voir s'il lui trouverait la peau salée. La dispute qui s'en était suivie s'était étendue jusqu'au couple des Belladonna, aussi Baptistin avait-il subitement décidé d'aller voir un film sur la plage – les militaires de la base de Saint-Roch se projetaient des films en plein air, sur un grand écran, et tout le monde pouvait y assister : il suffisait d'amener son pliant.

Pierrot avait été satisfait des suites de cette dispute : il n'avait plus trouvé sa femme avec la peau salée.

Elle se douchait avant qu'il ne rentre.

Une autre histoire que Baptistin affectionnait avait aussi trait à sa sœur : les Belladonna habitaient boulevard Stalingrad, en face de l'ancienne préfecture d'Oran, qui avait été réquisitionnée par l'armée française, pendant les *Événements*. Il y avait donc des plantons plantés en armes devant le bâtiment, et les habitants des immeubles les plus proches devaient garder leurs persiennes fermées nuit et jour ; désobéir c'était risquer de se prendre une rafale de fusil mitrailleur, sans somation. Une petite jeune fille – une gosse qui

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

n'avait pas encore seize ans -, qui avait entrouvert ses volets pour étendre du linge, avait été tuée de cette façon. Pour venger cette mort absurde, révoltante, Hélène avait eu l'idée de rendre les plantons complètement fous. Elle avait fait le tour de tous les immeubles qui, autour de la place Kléber, faisaient face à la préfecture et avaient une façade aveuglée, pour lancer l'opération *Flamenco*.

D'un immeuble à l'autre, à tout moment du jour ou de la nuit, aléatoirement, des claquements se faisaient entendre, secs et rapides comme des tirs de mitraillettes. Ils semblaient se répondre et rebondir sur les façades de toute la place. Les plantons, complètements affolés, incapables de comprendre d'où pouvait bien venir cette attaque invisible et craignant d'y laisser leur peau, s'accroupissaient derrière leurs sacs de sable et pointaient leurs fusils-mitrailleurs dans tous les azimuts. Ils tournaient fébrilement sur eux-même, couraient tout autour de la préfecture, à demi accroupis, pratiquement à quatre pattes, sursautant de l'arrière-train à chaque pétarade. Jamais ils ne comprirent que, derrière les persiennes fermées, des femmes armées les guettaient, en se tordant d'un rire amer.

Oui, des femmes armées... de castagnettes. *¡ Olé*[27] *!*

27 Interjection exprimant l'approbation et l'admiration. Surtout utilisée dans les corridas. Voir *Interjections espagnoles* en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz se disait que cette grand-mère mythique qu'elle ne connaîtrait jamais devait avoir plusieurs visages : l'Hélène de Mounia lui semblait très différente de celle de Baptistin. Luz aimait mieux celle de Baptistin.

Aux chroniques familiales, elle préférait la fiction – dans la vraie vie, tout semblait mal finir. Bien installée dans le salon des Fuentes, carrée dans l'angle du lit-divan de son oncle, elle regardait les *Barbapapas*, *Calimero*, *Les Fous du volant*, *George de la jungle*, *Flipper*, *L'Autobus à impériale*... Elle appréciait tout particulièrement ce feuilleton, *L'Autobus à impériale*, qui narre les aventures d'une bande d'enfants qui a installé son quartier général dans un vieil autobus rouge, oublié sur un terrain vague. C'était peut-être son instinct grégaire contrarié qui s'exprimait dans cette préférence. Mais, plus encore que ce feuilleton, Luz aimait que Tonton Tista lui fasse la lecture. Le soir, quand Céleste n'était pas là, il lui lisait *Les Aventures de Tintin et Milou*. Cela créait un lien de plus entre eux. Mounia était un peu jalouse de cette complicité livresque et, en les trouvant

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ensemble, un album ouvert sur les genoux, elle pinçait les lèvres d'un air réprobateur.

Oui, Luz se sentait à sa place, entre Baptistin et Mounia, en sécurité. Elle aurait néanmoins voulu que sa mère soit là plus souvent. Celle-ci lui faisait l'effet d'être insaisissable – elle semblait toujours n'être que de passage, à la Figuièra -, un vrai courant d'air ! D'ailleurs, quand elle était là, les fenêtres s'ouvraient, les portes claquaient, les rires volaient... Céleste – tourbillon, bourrasque - chahutait les choses et mettait de la vie. C'était toujours une fête : la maison vibrait aux accents du rock 'n' roll – Janis Joplin, Jimi Hendrix, Ike et Tina, Animals... - et chaque journée apportait un amusement différent : un pique-nique, une balade dans l'arrière-pays à la recherche de simples, une séance de cinéma, une partie de cache-cache au cimetière de Caucade... Céleste adorait le cimetière : il était plein de tombes abandonnées entre lesquelles poussaient des herbes sauvages. Même l'accompagner quand elle vendait ses philtres à son étal du Cours Saleya faisait figure de récompense pour Luz, alors qu'elle n'avait pas le droit de s'éloigner d'un pas et devait absolument rester sous les

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

yeux de sa mère – Céleste avait peur qu'on ne lui vole sa fille comme on lui avait volé sa mère ; elle se méfiait des lieux trop peuplés.

Le soir, elles se couchaient dans le même lit et regardaient les étoiles par la fenêtre ouverte. Parfois, Céleste racontait des histoires de fleurs et de sorcières. Quand elle se sentait en verve, elle brossait avec jubilation l'atmosphère cataclysmique qui avait présidé à la naissance de sa fille : Luz était née le jour de l'équinoxe de printemps et, le soir même, c'était la pleine lune. Il s'agissait, disait Céleste, d'une configuration très rare et les habituelles tempêtes d'équinoxe avaient été, cette année-là, exacerbées par l'influence lunaire ; elle dépeignait comment les éléments s'étaient déchaînés en un tourbillonesque sabbat ; les grandes marées déployées en une prodigieuse furie ; le ciel et la terre mêlés en un paroxysme orgastique. Baptistin et Mounia semblaient avoir été moins frappés que leur nièce par l'équinoxe de l'année 69. « Oui, disaient-ils à Luz, il pleuvait, quand tu es née. C'était l'époque des tempêtes. En mars, le temps est fou, c'est connu. » Ce dont Céleste parlait le plus souvent, c'était de leur départ à toutes les deux : elles iraient en Amérique, le pays de la liberté et des grands espaces... Jamais elle ne parlait de l'Algérie.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elle ne fermait jamais les persiennes. Elle disait qu'elle ne pouvait pas supporter de se sentir prisonnière. Quand Céleste ne dormait pas à la Figuièra, Mounia bouclait hermétiquement les volets d'un geste sans réplique et Luz devait se cacher la tête sous les couvertures, pour s'abriter de tout ce noir. Comme, malheureusement, Céleste n'était pas souvent là, cela transformait les nuits en longues terreurs. Aussi, Luz multipliait-elle les subterfuges, pour que sa mère reste avec elle.

C'était toujours après le dîner que l'enfant était prise de vomissements, de maux de ventre ou de migraines. Alors, Céleste lui préparait une tisane et s'installait à son chevet. Seulement, il fallait que Luz se surveille : qu'elle oublie d'avoir l'air malade, et sa mère s'envolait. Celle-ci avait rapidement éventé la ruse et, si la petite n'avait pas de fièvre, elle n'éprouvait aucun remord à sortir, après avoir gratifié sa fille d'un baiser sur la bouche et lui avoir expliqué qu'elle avait *des choses* à faire - *des choses* qui semblaient compter bien plus pour elle que son enfant.

Finalement, la petite fille avait imaginé de bourrer de chewing-gum la serrure de la porte d'entrée, pour empêcher sa mère de sortir. Mounia en avait été très fâchée et avait crié très fort, Baptistin avait passé la moitié de la nuit à réparer la porte mais, ce soir-là, Céleste

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

avait fait taire Mounia et était restée avec sa fille. Elles s'étaient endormies dans le même lit. Pleine de gratitude pour sa mère qui ne l'avait pas disputée et avait empêché Mounia de le faire, Luz avait avoué sa peur du noir.

À compter de cette nuit mémorable, Mounia renonça à fermer les persiennes. L'enfant ne sut pas comment sa mère avait obtenu ce qui lui semblait être une incroyable victoire.

On ne lui faisait jamais une réponse claire, quand elle demandait :

- Où elle est Maman ?

Elle avait pourtant entendu Mounia répondre à Baptistin, qui lui posait la même question, un bref :

- Encore une aventure.

Initiée, par son oncle, aux *Aventures de Tintin et Milou*, la petite fille en avait conclu que sa mère était une sorte d'héroïne qui errait de par le monde pour en redresser les torts. Elle en était bien capable. Il est vrai que Céleste lui semblait plus proche, par son tempérament, du Capitaine Haddock que de Tintin : d'elle comme du coléreux

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

marin émanait une fragilité, dissimulée sous l'éclat de l'éclair et du tonnerre. C'est Tonton Tista qui lui évoquait Tintin, que ce soit au physique – tout petit, tout mince, tout blond -, comme au moral – droit, intègre, prêt à se sacrifier pour ses amis.

Céleste partait souvent - une seule nuit ou plusieurs semaines de suite -, absorbée par une nouvelle histoire sentimentale.

Elle avait très vite renoncé à présenter ses amours successifs à sa famille : Baptistin restait méfiant, Mounia agressive. C'était plus simple de dissocier totalement ces deux aspects de sa vie. Le seul trait d'union entre son existence de mère et son existence de femme, c'était Rose-Marie. Comme celle-ci avait une fascination pour Luz et réciproquement, Céleste l'imposait régulièrement aux Fuentes, en dépit de leur froideur persistante à son égard. N'importe comment, la belle Annamite ne cherchait pas à attirer la sympathie et rendait dédain pour dédain. Il y avait, entre elle et Mounia, une sorte de guerre non-dite : belliqueuses, dominatrices et rancunières, chacune

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

voulait absolument éclipser l'autre dans le cœur de Céleste et celui de sa fille.

Les toquades de Céleste duraient rarement plus de six semaines, elle rentrait alors à la Figuièra, le plus souvent au fond de la dépression. Passionnée de nature, chaque caprice était l'amour de sa vie et chaque désillusion la blessait comme la première. Elle s'enfermait chez elle, en jurant qu'on ne l'y reprendrait plus et que l'amour d'Orchis lui suffirait désormais. Elle passait des jours entiers collée à sa fille, à la manger de baisers et à fumer des pétards.

Mounia déboucha le flacon de verre fumé posé sur le plan de travail de la cuisine, à côté de la cafetière, et le huma avec circonspection.

- Mais qu'est-ce que c'est que ça ? s'enquit-elle d'un air dégoûté.

- Je l'appelle *Élixir de Bonne Rupture*, la renseigna Céleste. C'est moi qui l'ait inventé et je le teste en ce moment. Ça me semble très efficace.

- Il y a de l'alcool, là-dedans.

- Oui, c'est du vin blanc dans lequel des plantes ont macéré.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Du vin blanc, tu es sûre ? Ça sent l'anis.

- Oui, oui, il y a de l'anis : c'est pour digérer sa peine.

- *¡ Ché !* Ce serait plus simple de boire de l'anisette, tu ne crois pas ? intervint Baptistin.

- Il n'y a pas que de l'anis, là-dedans. Il y a de l'hamamélis et du tilleul contre la douleur, du jujubier pour dégoûter du sexe, de l'aubépine et du cognassier pour inciter à la chasteté, de l'estragon et du genêt qui sont des anti-venin, de la gentiane pour guérir de sa folie, de l'érable pour apaiser l'âme, du basilic contre la dépression, de la bourrache pour retrouver la joie de vivre, et de l'oranger pour retrouver le sommeil, énuméra Céleste en comptant à mesure sur ses doigts.

- C'est tout ? railla Baptistin. Ne va pas t'empoisonner, quand même !

Mais il savait bien que ça ne risquait rien, sa nièce avait comme un sixième sens avec les plantes. Chaque fois qu'il avait essayé ses infusions, il s'en était bien trouvé. Elle vous faisait passer un rhume deux fois plus vite que le médecin avec tous ses antibiotiques ; tout ça avec de l'eucalyptus. Elle vous passait le mal aux dents avec du clou de girofle et de l'hamamélis. Elle vous apaisait une piqûre de guêpe avec de l'estragon. Aucune indigestion, fièvre ou insomnie ne

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

résistait à ses tisanes ou sirops. Le préparateur de la pharmacie Pernelle prétendait que ses remèdes étaient aussi inattendus que souverains et que Céleste devait être une vraie sorcière, il n'y avait que ses amulettes qui le laissaient dubitatif et qu'il n'avait jamais voulu tester. Baptistin, lui, pensait qu'elle tenait de son père qui avait eu un vrai don pour les préparations magistrales.

À Oran, Georges Belladonna jouissait d'une célébrité occulte, car il excellait dans la préparation d'une formule abortive. Certes, il prenait de gros risques – il ne risquait rien moins que son cou : les faiseurs d'anges écopaient de la guillotine – mais sa propre mère était morte d'une hémorragie après s'être transpercé l'utérus avec une aiguille à tricoter. Puisqu'il avait le pouvoir d'aider les femmes qu'une grossesse non désirée désespérait et qui voulaient se débarrasser de leur fardeau, le souvenir de sa mère lui dictait de ne pas les laisser risquer leur vie. D'ailleurs, Georges ne tirait aucun bénéfice de son abortif : il le vendait à prix coûtant. Toutes les femmes des Bas-Quartiers avaient, un jour ou l'autre, eu recours à Georges Belladonna. Elles n'avaient qu'à entrer à la pharmacie du Soleil et demander des piqûres pour rétablir un cycle irrégulier.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Baptistin se rappellerait toujours de la réponse qu'avait faite Jeanne Aldonso, la concierge de l'immeuble où habitait sa mère, un jour où Georges s'était étonné :

- Comment, madame Aldonso, encore des piqûres ? Mais je vous en ai fait il y a moins de trois mois !

- Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Belladonna, avec mon mari, on n'a pas les moyens d'aller au cinéma !

Baptistin s'inquiétait de l'activité d'herboriste de Céleste. Elle n'avait jamais voulu l'avouer, mais il la soupçonnait de poursuivre l'œuvre occulte de son père. La seule chose qui l'avait un peu rassuré, c'est que, quand sa nièce s'était mise à vendre ses plantes sur le marché du Cours Saleya, la pilule était déjà en vente libre. Sûrement, elle avait dû rencontrer moins de femmes en difficulté que Georges. Il priait désormais pour que Mme Veil arrive à faire passer sa loi sur l'avortement le plus vite possible. Il pourrait enfin dormir tranquille.

Pour le moment, Céleste haussait les épaules devant la plaisanterie de son oncle :

- Mais non, je ne m'empoisonnerai pas. Ce n'est que du vin liquoreux dans lequel j'ai fait macérer mes herbes, de la pleine lune jusqu'à la lune noire, pour que l'élixir fasse tomber les passions comme décroît la lune.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Et ça ne marche pas, si on le fait à la lune montante ? demanda Baptistin.

- Eh bien, je ne sais pas, je n'ai pas essayé. Mais la lune influe tellement sur la croissance des plantes et sur les eaux et sur tous les organismes vivants, que je pense qu'il faut suivre la sagesse ancienne et faire certaines opérations en accord avec ses phases. Ce serait dommage de se priver de son influence, tu ne crois pas ?

Luz écoutait, ne disait rien, mais restait songeuse. Elle percevait obscurément qu'il entrait une sorte de crainte dans la révérence que montrait sa mère face à l'influence de la lune ; c'était sensible aussi dans le récit qu'elle lui faisait de sa naissance. Et puis, c'était toujours à la pleine lune que sa mère se réveillait en larmes – ç'avait été bien facile de faire le rapprochement : ces nuits-là, Luz, que les gémissements de sa mère endormie éveillait en sursaut, la secouait pour la tirer de son cauchemar et elles s'asseyaient ensemble sur l'appui de la fenêtre, pour regarder la lune.

Chaque mois, Céleste était tourmentée par un cauchemar récurrent dont elle refusait de parler, aussi redoutait-elle de voir le luminaire nocturne s'arrondir. Elle s'était bardée d'amulettes protectrices et avait bourré son oreiller de graines d'anis, sans résultats. Elle avait cherché des potions calmantes, destinées à procurer un sommeil paisible aux

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

plus grands des névrosés et elle les avait trouvées, mais aucune n'avait le pouvoir de lutter contre la néfaste influence qu'avait la pleine lune sur ses songes. Elle avait fini par ne plus se coucher, ces nuits-là. Que, pour tester une de ses potions ou par l'effet de ses réflexions rationnelles – elle se targuait de n'être pas superstitieuse -, Céleste brave la lune pleine et refuse de lui sacrifier son sommeil, le rêve revenait, comme soufflé par un démon implacable.

Elle courait désespérément dans des rues inconnues et désertes, écrasées de chaleur dans la lumière dure du soleil de midi. Elle avait l'oreille aux aguets car il ne fallait pas se faire prendre. Le quartier était interdit aux Européens et on savait bien qu'il ne fallait pas être courageux : on le payait de sa vie. Le seul bruit, c'était le claquement de ses propres pas, et c'était précisément ce qui pouvait la trahir. La mort pouvait venir de n'importe quel renfoncement de mur. Pourtant, elle devait continuer coûte que coûte. Elle devait retrouver sa mère. Un instinct plus fort que toute logique lui criait que sa mère était là, dans ce labyrinthe urbain inconnu.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Soudain, elle faillit buter sur un obstacle au ras du sol. Un bras. Elle avait failli trébucher sur ce bras, étendu par terre, qui dépassait l'angle de la rue. Elle se raccrocha au mur, le corps secoué par les battements désordonnés de son cœur. Dans un horrible ralenti nébuleux, elle se pencha, malgré tout son être qui lui criait de ne pas regarder, de s'enfuir, tout de suite. Tétanisée d'horreur, son regard remonta le long du bras abandonné sur le sol jusqu'à l'épaule, l'arrière du crâne, et le reste du corps jeté face contre terre, puis elle découvrit le tas de cadavres balancés là pour y pourrir en plein soleil. C'est alors qu'elle s'avisa de l'odeur pestilentielle qui régnait, et du bruissement insupportable des milliers de mouches qui se gobergeaient.

Elle recula lentement, comme pour ne pas risquer de réveiller ceux qui dormaient là de leur dernier sommeil, puis elle vira sur ses talons pour s'enfuir, quand un détail qui s'était imprimé bien malgré elle sur sa rétine s'imposa à elle avec violence. Elle avala sa salive avec difficulté. Cette masse de cheveux blonds qu'elle avait aperçue, à gauche... Ce n'était pas possible que ce soient ceux de sa mère. Non.

Claquant des dents, flageolant sur ses genoux tremblants, elle contourna le charnier sans vouloir regarder autre chose que ses pieds. Quand elle jugea être arrivée à hauteur des cheveux blonds, elle leva

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

la tête et, avec un gémissement de bête blessée, reconnut sa mère dans le corps nu atrocement mutilé jeté là, parmi d'autres, comme autant de poupées désarticulées par un enfant sauvage. Les seins et les lèvres tranchées, les yeux percés... Les mouches s'agglutinaient en un affreux grouillement sur les plaies et les coulures de sang.

Une main se posa sur son épaule et son cœur sembla s'arrêter d'angoisse :

- Maman ! disait une petite voix. Maman ! Réveille-toi ! C'est un cauchemar.

Dans la clarté de la pleine lune qui illuminait leur chambre, Céleste, secouée de sanglots, regarda le visage inquiet de sa fille, qui promettait d'être la réplique de celui qu'elle venait de voir si affreusement mutilé, dans son rêve.

Elle attira l'enfant dans son lit, pour la serrer contre elle, bien fort, pour conjurer l'affreuse vision qui la poursuivait. Ce cauchemar ne voulait rien dire, se répétait-elle in petto avec conviction. Il n'était dicté que par l'affreuse ignorance où elle se trouvait de ce qu'il était advenu de sa mère, et alimenté par tous les affreux témoignages qu'elle avait entendu sur les tortures pratiquées pendant la Guerre d'Algérie. Sa mère, essayait-elle de se convaincre, n'avait pas été enlevée lors d’une rafle, et elle n'avait pas pénétré dans les rues

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

interdites – pourquoi l'aurait-elle fait ? Non, elle n'avait aucune raison de se retrouver sur un charnier. Elle avait dû être surprise, au coin d'une rue, et avoir eu la gorge tranchée. Elle avait dû mourir avant d'avoir compris ce qui lui arrivait, oui. Mais dans ce cas là, pourquoi n'avait-on pas laissé son corps sur place ?

Épuisée nerveusement par ces éternels raisonnements qui demeureraient toujours sans réponse, Céleste finit par enfiler un tee-shirt et se lever, en serrant toujours Luz contre elle. Assurant l'enfant à califourchon sur sa hanche, elle la maintint fermement contre elle d'un bras pendant qu'elle se mouchait vigoureusement puis, saisissant la boîte à biscuits métallique qui contenait son nécessaire à Marie-Jeanne, elle alla s'installer sur le rebord de la fenêtre, le dos au montant ; elle installa sa fille entre ses cuisses, confortablement calée contre elle, la tête entre ses seins. Toutes deux regardaient la face ronde de la lune entre les feuilles de l'eucalyptus rouge qui poussait dans le jardin de l'immeuble voisin, et Céleste dit, tout en se roulant un joint :

- Tu verras, je serai toujours là pour te protéger. Il ne t'arrivera jamais rien, je te le promets. Tu verras, toutes les deux, on va quitter ce pays pourri. On va partir ensemble. On ira dans un endroit où on a le droit de protéger sa famille ! On ira en Amérique et j'achèterai un fusil,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

pour pouvoir nous protéger toutes les deux. Tu verras, on aura une petite maison blanche, avec une barrière blanche aussi. Et un grand jardin rien qu'à nous, et pas de voisins alentour, et rien qui arrête le regard. On vivra au milieu des grands espaces, avec de l'herbe à perte de vue et des ciels immenses, sans immeubles qui vous bouchent la vue !

Et Luz s'endormit en rêvant de sa mère, armée jusqu'aux dents, marchant sous des cieux sans limites.

En allumant un autre joint, pendant que Luz dormait profondément contre elle, Céleste se dit que, si elle s'écoutait, elle partirait le lendemain même, sa fille sous son bras. Elle était sûre, qu'une fois en Amérique, elle trouverait le moyen d'y rester. Seulement, les cartes de Rose-Marie Haultbois étaient formelles : oui, elles s'en iraient vivre au-delà des mers - toutes les trois ; mais pas tout de suite. Luz devait tout d'abord faire une rencontre importante.

Quand ni Mounia ni Céleste ne pouvaient s’occuper d’elle, Baptistin Fuentes emmenait Luz à la pharmacie avec lui. Elle se

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

demandait chaque fois pourquoi son oncle prenait tant de soin à se vêtir d'un costume, pour aller travailler – il était toujours tiré à quatre épingles -, puisqu'il le cachait sous une blouse blanche. La petite fille s'installait sagement en face de Baptistin, tous les deux à la même table, ou bien elle s'asseyait par terre, dans un coin de la réserve, et elle dessinait, pendant que lui alignait les chiffres et remplissait des feuilles de maladie. Elle restait silencieuse et immobile et, pour passer le temps, écoutait les conversations des adultes de toutes ses oreilles aux aguets. C'était ainsi qu'elle avait appris que nombreux sont ceux qui aiment dire du mal ; ils prennent généralement pour cible de leur fiel des gens ou des faits qu'ils ne connaissent pas et en parlent comme s'ils énonçaient des vérités premières.

C'est en entendant les apartés entre M. Pernelle, le pharmacien, et ses clients, au sujet des Pieds-Noirs, qu'elle avait pris conscience de cet état de choses : un net racisme les caractérisait.

Il y avait plus de dix ans que l'Algérie avait pris son indépendance ; les choses auraient dû s'être tassées, les Français d'Algérie intégrés. Pourtant il se passait rarement un jour sans que l'on entende médire des Rapatriés, tant l'animal humain à peur de ce qui lui paraît étranger : du moment qu'il reste chez lui, on se contente de mépriser l'habitant du quartier éloigné, de la ville proche, du département

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

voisin, du pays contigu ; qu'il vienne chez nous, le mépris se change en haine, on l'ostracise. On leur reprochait amèrement, à ces Pieds-Noirs, ces *étrangers*, d'être venus s'installer en France. Et monsieur le maire qui les bichonnait, qui leur donnait tous les logements H.L.M., au lieu de les réserver aux vrais Français ! C'était la faute des Pieds-Noirs, si les impôts avaient encore augmenté : l'État leur versait des aides et des indemnités, alors qu'ils avaient les poches pleines, ces gros colons-là qui s'étaient enrichis en volant les terres des Arabes et en faisant *suer le burnous*, au lieu de travailler honnêtement. Ah ! les Bicots avaient bien fait de se venger : « Bien mal acquis ne profite jamais », comme on dit. Mais ils auraient dû se les garder et les égorger un par un. Maintenant, ces sangsues mangeaient le pain des bons Français. À cause d'eux, on ne pouvait plus passer, l'été, sur la Promenade des Anglais sans que cela sente le graillon : ces sauvages organisaient des pique-niques sur les plages et faisaient griller leurs sardines et leurs merguez en plein air. Si c'est permis d'avaler ces *mangers* de sauvages, je vous demande un peu ! Ces gens-là, ils avaient trop vécu avec les Arabes, ils s'étaient habitués à manger avec les doigts, comme eux. Sans compter que, s'ils ne s'étaient pas amusés à coloniser l'Algérie, on aurait bien moins de Melons en France, à l'heure qu'il est.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz resta bouche bée de stupéfaction, la première fois qu'elle entendit de telles choses. Elle connaissait bien l'histoire familiale : si sa mère n'en parlait jamais, Baptistin et Mounia ressassaient continuellement leur vie *là-bas* et les épreuves de leurs premières années en métropole. Elle s'était forgée de l'Algérie et des Rapatriés une image, sans doute très personnelle et onirique, mais très différente de ce qu'elle entendait là : personne, dans sa famille, n'avait jamais volé de terre à qui que ce soit ! Et puis, tous les Pieds-Noirs qu'elle connaissait mangeaient avec une fourchette. Et Mounia, qui était Arabe, ne mangeait pas non plus avec ses doigts. Sur le point de bondir pour expliquer, pour sortir ces gens-là de leur erreur, ses yeux se portèrent sur Baptistin qui, les lèvres serrées à la façon de Mounia, les yeux baissés sur son travail, continuait à décoller les vignettes bleues ou blanches des boites de médicaments, pour les reporter sur une feuille de maladie, comme si de rien n'était, comme si on ne les insultait pas, lui et les siens, avec une outrecuidante bêtise. Et puis, elle remarqua le tremblement nerveux qui agitait ses mains et l'empêchait de décoller une étiquette bleue. Alors, elle se tut.

Ce jour-là, sur le chemin de la maison, alors qu'il serrait bien fort sa main dans la sienne, son oncle lui dit :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Tous, nous sommes obligés d'avaler : il faut bien qu'on nourrisse nos familles, alors par force on se tait. Ils en profitent. Ils veulent nous mépriser, alors ils s'en foutent qu'on souffre. Ils ne veulent pas savoir qu'on a tout perdu. Dire qu'on est tous pleins aux as, ça leur permet de nous mépriser sans se sentir coupables. Depuis dix ans qu'on est là, on n'a jamais touché un sou de dédommagement. Ta mère, elle devrait être indemnisée, parce que ses parents avaient acheté un appartement. Eh bien elle n'a jamais rien reçu.

Baptistin lâcha la main de l'enfant et s'arrêta un instant, pour sortir son mouchoir de la poche de son costume et se moucher commodément. Luz crut qu'il pleurait et, bouleversée, elle allait fondre en larmes solidaires, quand il reprit, sur le ton de la colère :

« Ils ne veulent pas savoir qu'en Algérie, la colonisation, ce n'était pas comme la Conquête de l'Ouest, en Amérique, où on a massacré presque tous les Indiens. D'ailleurs, soit dit en passant, la Californie n'est devenue une province américaine qu'en 1848, c'est à dire dix-huit ans après la colonisation de l'Algérie par la France. Tu imagines le scandale que ça ferait, si tous les Californiens d'origine européenne devaient s'en aller de chez eux ? Eh bien, pour les Français d'Algérie, on trouve que c'est normal. Alors que nous, nos indigènes, on les a soignés et on les a éduqués. Les gens d'ici, ils disent que, nous autres,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

nous sommes racistes... Mais on vivait mélangés avec eux ! Quand je pense que, maintenant, on entend des journalistes ou des hommes politiques qui sont nés en Algérie et qui viennent raconter que, quand ils allaient à l'école, il n'y avait pas d'élèves Arabes en classe avec eux ! *¡ Que barbaridad*[28] *!* Tout ça pour flatter les cocos anti-colonialistes des journaux et qu'on ne leur reproche plus d'être Pieds-Noirs, que ça les gêne dans leur carrière ! Ils n'ont pas honte, ces faux-frères ! *Vinga,* que s'ils n'avaient pas d'Arabes dans leurs écoles, alors c'est que leurs parents ils avaient l'argent pour les mettre dans des établissements catholiques, c'est la seule façon ! En Algérie, il y avait dix millions d'Arabes pour un million et demi d'Européens, comment qu'on aurait fait pour les garder à l'écart ? Et ça se passait bien : avant que le FLN il sème la terreur, on vivait les portes ouvertes. Ce sont les Français d'ici qu'ils n'aiment pas les Arabes. Ils en ont peur.

Il reprit la main de Luz et, tout en longeant le boulevard Lepetit, haussa les épaules d'un air désabusé avant de lancer :

« Racistes, nous ? Allez, peut-être les anciens, qui venaient d'Espagne et qui se ressentaient encore de l'Inquisition, quand il valait mieux donner l'impression qu'on était un bon catholique. Ma

28 Quelle connerie ! Voir *Interjections espagnoles* en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

grand-mère, elle disait : « Il faut baptiser les enfants dès qu'ils naissent, parce que celui-là qui n'est pas baptisé, c'est un Arabe. » Sinon, pour critiquer des idées vraiment arriérées, on te disait parfois : « Pfff ! Ça c'est des choses d'Arabes ! », mais c'était une façon de parler, c'était pas de la haine ; c'est comme ici quand on te traite de *paysan*. Bien sûr, maintenant qu'il y a eu cette guerre, tous ces morts, tout ce qu'on a perdu, je te crois qu'ils y en a, des Rapatriés, qui n'aiment pas les Arabes ! *¡ Ché !* Les Arabes du FLN, bien sûr ! Les *Francaouis*[29], eux, c'est tous les Arabes qu'ils n'aiment pas, même les femmes et les enfants !

Et il avançait dans un silence peuplé par son indignation et les pensées qu'il ressassait et dont Luz pouvait suivre les changements de direction aux différences de pression qu'exerçait la main de son oncle sur la sienne. À chaque impulsion, elle levait la tête et le voyait soupirer, grimacer, secouer la tête.

« Et puis ces histoires de colons qui s'enrichissent sur le dos des Arabes, franchement, ça me dépasse ! De ma vie, je n'ai jamais rencontré un colon - il ne devait pas y en avoir lourd, dans les Bas-Quartiers d'Oran, je te le dis, moi ! Des ouvriers, des commerçants, des fonctionnaires, tant que tu veux, mais un colon, jamais ! Moi, je

29 Français de métropole. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ne crois pas que le problème des Algériens ç'ait été les colons. Parce qu'alors, ils auraient fait la peau aux propriétaires terriens et basta ! Ça serait allé vite : il n'y en avait pas tant que ça, des colons. Non, c'est avec l'État français qu'ils avaient des problèmes, parce qu'ils ne pouvaient pas devenir Français en restant musulmans. Mais ça, De Gaule, il s'est bien gardé de le dire aux Français de métropole, tu penses.

Ils étaient arrivés à la Figuièra, mais Baptistin ne semblait pas s'en rendre compte. Il restait planté devant la grille, le regard fixe et une lourde moue de mépris aux lèvres. Luz attendit sagement qu'il sorte de son amère rêverie, heureuse de retrouver la pierre en forme de tête de mort, le cerisier tordu et le vieux figuier - vieux amis bienveillants et sûrs. Soudain, son oncle si pacifique, son oncle qui ne se criait jamais, donna un bon coup de pied à la grille et s'écria rageusement : « Quel salaud, ce De Gaule ! Que *la rabia*[30] elle me monte, quand je pense qu'il a fait semblant d'être pour l'Algérie Française, pour que nous on le mette président. « Je vous ai compris ! » qu'il disait. *¡ Cae en tu culo*[31] *!* Quel estomac qu'il a eu ! Je te crois, qu'il nous avait compris ! Il avait compris que si les Français d'Algérie ne votaient pas pour lui, pfuit, la présidence ! La preuve c'est, qu'une fois élu, il a

30 La rage. Voir *Expressions idiomatiques*, en fin de volume.
31 Tombe sur ton cul ! Voir *Interjections espagnoles*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

retourné sa veste *fissa*[32] ! Ah ! celui-là, on peut dire qu'il nous a mis bien-bien !

Luz fut encore plus secouée par la colère de son Tonton Tista que par son chagrin : pour en arriver à perdre son calme, Baptistin devait être bien profondément blessé.

Des explications de son oncle, Luz n'avait pas tout compris. Il en ressortait néanmoins nettement que penser des méchancetés faisait plaisir aux gens, et qu'ils n'y renonceraient pour rien au monde ; aveugles volontaires, ils ne voulaient pas être éclairés. Il fallait que les adultes soient bien mauvais pour méconnaître et insulter aveuglément les Pieds-Noirs, et à travers eux son oncle, qui représentait à ses yeux de petite fille la perfection faite homme.

Elle avait continué à écouter les bavardages, à la pharmacie Pernelle, s'instruisant sur la nature humaine. Elle avait pu vérifier que la conversation principale de l'adulte consiste à médire de son prochain, quel qu'il soit. S'il ne médit pas, c'est qu'il se plaint.

32 Illico. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Français *musulmans*

la définition du Père Borroso

Comment procéder, après la Conquête de l'Algérie, pour faire des Algériens de religion musulmane ou juive des citoyens français, donc régis par les lois françaises lesquelles interdisent notamment la polygamie et la répudiation - et aussi, à ce moment-là, le divorce - sans attenter à leurs coutumes religieuses ?

C'est mu par une bonne intention que le législateur décrète, en 1865, que les indigènes musulmans et juifs d'Algérie sont des Français régis par leur statut personnel, c'est à dire par les lois de leurs communautés religieuses. Nous voilà avec des « Français musulmans » et des « Français juifs » : ils sont de nationalité française, mais pas citoyens français. Pour le devenir, ils doivent en faire la demande et accepter d'être régis par les lois françaises. Dans la pratique, accepter de vivre selon les lois françaises est considéré comme un reniement des lois coraniques, et donc très mal vu par la communauté musulmane. Cela

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

explique peut-être le faible pourcentage de demande de citoyenneté.
La bonne intention du départ, en distinguant deux catégories de Français, ouvre en fait la voie de ce qu'il est à la mode d'appeler la « discrimination ».

En 1870, grâce à l'intervention de l'Alliance Israélite Universelle, laquelle organisation intercède auprès des gouvernements afin de lutter contre l'antisémitisme, il est décrété que les israélites indigènes de l'Algérie sont désormais citoyens français. On ne dit plus « Français juifs », on dit… « juifs ».

Personne ne défend les droits des autres peuples colonisés, c'est pourquoi est instauré en 1881 le Régime de l'indigénat, lequel soumet les indigènes de toutes les colonies françaises à un régime juridique qui ressemble à une légalisation de l'esclavage. Ce traitement de faveur n'est pas l'apanage de la France : des lois semblables sont appliquées par tous les empires coloniaux. Bref, on ne dit plus « Français musulman », c'est plus court de dire « indigène ».

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Bien que les indigènes soient reconnus citoyens français, en 1946, et que l'indigénat soit alors officiellement aboli dans l'élan d'anti-discriminationnisme général soulevé par la découverte des camps de concentration nazis, en pratique, les ex-indigènes qui n'ont pas renoncé à leur statut personnel sont encore régis par leurs coutumes. Revoilà donc nos « Français musulmans ».
Toutefois, ceux d'entre-eux résidant en métropole sont d'office soumis aux lois françaises, sans la formalité du reniement ; il n'y a donc pas de raison de continuer à appeler ceux-là des « Français musulmans », alors on dit des… « Arabes ».

En 1962, l'Indépendance de l'Algérie règle la question. Dorénavant, pour bien distinguer les Arabes de France, pardon ! je veux dire les Français d'origine maghrébine, bien sûr ! des Arabes d'Afrique, on appelle les nôtres des « Beurs ».

Sources : voir *Table et Bibliographie des phylactères*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Toute l'expérience que Luz avait du monde ne pouvait l'amener qu'à une méfiance extrême envers l'être humain. Coupée de contact avec d'autres enfants - les scouts de Baptistin ne comptaient pas -, légitimement circonspecte face aux adultes, ceux de sa famille mis à part, elle dut chercher compagnie et réconfort dans son environnement familier. L'observation des plantes, animaux et insectes du jardinet de la Figuièra remplit sa vie. Elle acquit le don de s'abstraire dans ce qu'elle regardait : elle entrait aussi facilement dans la vie d'une fourmilière que dans le vol gauche d'un oiseau tout juste sorti du nid ou les hésitations d'un lézard en alerte. Les nervures d'une feuille, la texture d'un pétale, le relief d'un bloc de béton, le crépi d'un mur ou les dessins d'une lame de plancher pouvaient l'occuper des heures durant. Les images répétitives comme le carrelage, les escaliers, les motifs suivis d'un tissus, surtout, la plongeaient dans une sorte de transe ravie. Les cercles concentriques que dessinaient les gouttes de pluie dans les flaques et l'immense moire scintillante de la mer l'hypnotisaient littéralement.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Rose-Marie Haultbois suivait de près et encourageait ce goût de l'observation, qu'elle considérait comme les certaines prémices d'un don artistique. Elle offrit à l'enfant de la pâte à modeler, des pastels et de l'aquarelle, lui montra comment s'en servir mais refusa de lui apprendre à façonner des figurines ou à dessiner.

- Tu n'as qu'à bien regarder autour de toi et à essayer de reproduire ce que tu vois, lui dit-elle. La plupart des gens regardent mais ne voient pas.

Luz regarda donc du mieux qu'elle le pût et c'est ainsi qu'elle acquît cette habitude de l'abstraction qui lui fut précieuse quand il lui fallut bien retourner à l'école, à l'âge de six ans. Si plus aucune institutrice ne se livra à des voies de faits sur sa personne, elle comprit pour de bon, cette année-là, qu'elle n'avait que commencé à souffrir de sa différence : ses camarades de classe la laissaient à l'écart, chuchotaient et ricanaient sur son passage. Elle ne pouvait entrer ni dans le clan des filles ni dans celui des garçons. Elle se rendait compte que sa famille s'inquiétait parce qu'elle ne se faisait pas d'amis et elle se sentait coupable d'être exclue et persécutée : les gamins se moquaient d'elle dans la cour de récréation, lui soulevaient

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ses jupes et essayaient de lui tâter les parties génitales ou de lui baisser sa culotte.

Bien sûr, tout le quartier connaissait désormais sa différence : Céleste, quand elle venait chercher sa fille à la sortie de l'école, ne tarissait pas de vantardises à ce sujet et ne parlait que de son *chef-d'œuvre*, devant toutes les mères d'élèves assemblées. Céleste Belledonna était toujours la vedette de *l'heure des mamans*, non seulement parce que chacune était à l'affût de détails croustillants sur la différence de sa fille, mais aussi parce que d'elle se dégageait une sorte de charme irrésistible. Elle était sympathique, tout simplement. Luz voyait tout cela et en voulait sourdement à sa mère. Non seulement, elle souffrait de la publicité que celle-ci donnait à sa difformité intime mais, sans bien s'en rendre compte encore, elle était humiliée par sa popularité. Quand on s'attroupait autour de la fillette, ce n'était que pour la persécuter et la ridiculiser. Il devait lui manquer quelque-chose que Céleste avait, elle, à foison.

Du plus loin qu'elle se rappelait, Luz avait voulu ressembler à sa mère qui était nimbée, à ses yeux, du prestige que pourrait avoir une grande sœur sexy et émancipée ; elle cherchait toujours à l'imiter. Céleste s'habillait en digne *flower child* : tuniques indiennes de couleur vives – orange, fuchsia, anis, turquoise... - surbrodées de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

fleurs et d'arabesques qui soulignaient ses seins généreux et sa taille longue ; très amples jupes ou au contraire minis-minis en voile léger et fleuri ou en velours passementé, jeans qui moulaient bien sa croupe et ses cuisses rondes et dont les pattes d'éléphant étaient brodées de fleurs multicolores... Luz empruntait à sa mère ses foulards indiens et protestait et pleurait quand celle-ci voulait l'habiller en petit Jules. Ce qu'elle voulait, elle, c'était porter des jupes tourbillonnantes, des chemisiers brodés et des robes en liberty rose. Souvent, elle avait fait des caprices et crié :

- Je suis une fille, moi ! Je suis pas un garçon !

Oui, ce qu'elle voulait, c'était être une fille. Ce qu'elle voulait, c'était être comme Céleste. Elle ne savait pas comment exprimer cela ; d'ailleurs cette tendance bien naturelle à prendre sa mère pour modèle était inconsciente chez elle, comme chez toutes les petites filles. Ce qu'elle savait, c'est qu'elle ne voulait plus entendre sa mère lui parler de sa merveilleuse ambivalence - qui ne lui avait valu que d'être déshabillée en public et mise à l'écart. Elle ne voulait pas s'habiller comme un garçon. Et réellement, en se parant de voiles et de dentelles fleuries, de velours et de sequins dorés, elle se sentait jeune fille ; elle se sentait presque aussi femme, presque aussi importante que cette déesse chatoyante et insaisissable qu'elle avait pour mère,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

de la même façon que n'importe quel enfant devient Robin des Bois ou la Princesse Aurore, en en revêtant le déguisement. Pourquoi Céleste ne voulait-elle pas lui accorder le droit d'être une vraie fille ?

Blessée dans son orgueil de mère de chef-d'œuvre, celle-ci s'était souvent fâchée de l'obstination de l'enfant à ne paraître QUE fille. Dans ces escarmouches, Mounia avait soutenu Luz, car elle aimait la parure et jugeait les pantalons inconvenants – presque autant que les discours de Céleste sur l'ambiguïté sexuelle de sa fille. Ainsi naissent les conflits de générations.

Devant les persécutions dont elle était victime à l'école, Luz dut renoncer à porter robes et jupes : c'était trop facile à soulever. Cette capitulation se fit en silence. Pour rien au monde elle n'aurait voulu que sa mère aille parler à sa maîtresse et attire encore plus l'attention sur elle. Ce qu'elle voulait désormais, c'était que tout le monde l'oublie ; elle aspirait à l'invisibilité.

Quand, sans explication, elle décida de ne plus porter que des jeans, Mounia s'enferma dans une réprobation qui pour être muette n'en était pas moins criante, et Céleste, découragée par les lubies vestimentaires de sa fille, se contenta de hausser les épaules et ne fit aucun commentaire. Renoncer aux fanfreluches fut pour Luz un véritable déchirement ; cela lui fit l'effet de renoncer à être une fille.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Comme elle ne voulait pas être un garçon, elle eut l'impression de n'être plus rien. C'est à ce moment que l'art d'entrer dans ce qu'elle avait sous les yeux lui fut précieux. Elle devint un regard.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

III

La Figuièra connut un brusque bouleversement quand M. et Mme Vilain, du premier étage, ne renouvelèrent pas leur bail : ils avaient acheté une petite maison à Lucéram, pour y passer leurs années de retraite. Tous les habitants de la villa regardèrent avec tristesse le déménagement des Vilain. Aimables, chaleureux, toujours prêts à rendre service et peu enclins à se mêler de ce qui ne les regardaient pas, bref, de bons voisins. C'est avec une méfiance mêlée d'inquiétude que les colocataires lorgnèrent plus ou moins discrètement l'emménagement des locataires suivants : une petite femme seule, très bien mise, très maquillée, avec un petit garçon d'un brun-roux pas courant – auburn, avait dit Rose-Marie - qui paraissait un peu plus jeune que Luz. L'enfant était petit, malingre, maussade et silencieux.

Mounia pinça les lèvres en apercevant ces nouveaux venus. Cette femme ne lui plaisait pas : elle ne devait pas savoir cuisiner pour avoir un enfant si maigre !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Céleste craignait que leur nouvelle voisine ne revendique son espace de jardin pour en arracher les simples qui y poussaient et y acclimater des plantes sans intérêt ni utilité.

Luz redoutait que le gamin ne prenne possession du jardin – SON jardin à elle, peuplé de ses seuls amis - et ne se moque d'elle, comme tous les autres.

Baptistin, prenant la mesure du silence de l'enfant, décida de faire son possible pour que ce petit garçon entre chez les Scouts. Jésus ! Si un enfant lui semblait avoir besoin d'une bonne dose de camaraderie virile, c'était bien celui-ci !

Il fut vite évident pour tout le monde que la nouvelle locataire, Mme Demoiselle, si l'on en croyait l'étiquette apposée sur sa boîte aux lettres, ne souhaitait pas entretenir de relations de voisinage : elle n'ouvrait jamais la bouche, ne souriait jamais et se contentait de répondre d'un signe de tête aux saluts de ses voisins. On ne la croisait que dans l'escalier car elle n'était même pas allée visiter son bout de jardin. On aurait pu la croire muette, si tous les habitants de la villa n'avaient eu le triste privilège de l'entendre, à travers les cloisons, gronder et insulter son fils d'une voix vulgaire et suraiguë. Au bout de deux jours à peine, chacun regrettait qu'elle ne le soit pas, muette.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Le gamin s'appelait Emmanuel, toute la maisonnée le savait grâce aux cris de sa mère : « Emmanuel, hurlait-elle, tu n'as pas mis la table ! Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour mériter d'avoir un enfant aussi paresseux ?! Emmanuel, imbécile que tu es, pourquoi n'as-tu pas enlevé la casserole du feu ? Emmanuel, éteint cette télé, ou je te mets une claque ! Toujours planté à ne rien faire, fainéant ! Et arrête de me regarder avec cet air idiot ! Après tout ce que je fais pour toi, tu pourrais me répondre quand je te parle, Emmanuel. Enfant ingrat !… » Quant à sa voix à lui, personne ne l'avait encore entendue.

Luz, pour sa part, était soulagée que le fameux Emmanuel lui laisse la pleine jouissance du jardin, même si elle n'osait plus aller jouer sur l'arrière de la maison : les fenêtres des Demoiselle donnaient de ce côté-là et elle avait surpris le petit garçon auburn en train de l'espionner, de derrière les rideaux du premier étage. Elle l'avait aussi vu dans la cour de l'école, et chaque fois au milieu d'un attroupement : il se battait beaucoup. Il était donc souvent au coin.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Luz, appela Mounia depuis le perron, va chercher Tonton à la cave et Maman au grenier. Le *manger*, il est prêt !

La petite fille alla claironner la nouvelle à la porte de la cave, puis elle s'élança dans le vieil escalier de marbre gris pour gagner le grenier, s'accrochant à la rampe de fer forgé branlante qui lui faisait toujours la même impression qu'une de ses dents de lait sur le point de tomber. Soudain, elle sursauta : sur le palier du premier étage, recroquevillé contre sa porte, en slip et en tricot de corps, le petit Emmanuel détournait la tête pour ne pas avoir à la regarder. Luz resta un instant indécise : lui adresserait-elle la parole ? Puis, comprenant avec sa délicatesse d'enfant la gêne de ce gamin à demi-nu, elle passa son chemin et escalada les marches de l'escalier de bois qui menait aux anciennes chambres de bonnes. Tout en montant, elle entendait le petit garçon du palier qui toquait fébrilement à sa porte, pour que sa mère lui ouvre, et la voix stridente de cette dernière qui lui criait : « Emmanuel, si tu ne cesses pas, je te déculotte et je te laisse tout nu sur le palier ! ».

Elle entra sans frapper dans le lumineux laboratoire de Céleste. Celle-ci remplissait des sachets de papier brun d'un mélange d'herbes séchées, en chantonnant doucement. Luz s'approcha de la table en bois blanc qui supportait le gros cahier à couverture verte où

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

sa mère notait ses recettes de sorcière et une jolie balance de cuivre et ses poids. Ordinairement, elle aurait joué quelques instants avec les poids les plus petits, qui lui faisaient l'effet d'accessoires de maison de poupée, mais aujourd'hui, elle n'avait plus le cœur à s'amuser ou à admirer les bocaux de gemmes multicolores et les bouquets suspendus au plafond qui répandaient dans la pièce leur senteur de foin. Après avoir soigneusement fermé le dernier sachet, Céleste regarda sa fille et fut surprise par l'expression troublée répandue sur le petit visage.

- Mais, qu'est-ce qu'il y a, Orchis ? s'inquiéta-t-elle.

Faisant signe à Luz de continuer à descendre l'escalier toute seule, Céleste s'avança simplement jusqu'à l'enfant demi-nu et lui dit :

- Je vais aller te chercher des vêtements et, si tu veux, tu pourras venir déjeuner avec nous.

Et, sans attendre de réponse, elle repartit.

Le gamin était plus petit et plus maigre que Luz. Céleste attrapa, dans l'armoire de sa fille, un vieux jean à pattes d'éléphant qui ne lui allait plus, une chemise à carreaux bleus et blancs, une paire de bretelles avec des motifs de Lucky Luke, que Luz avait toujours

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

refusé de porter, et une paire de chaussettes de tennis. Elle prit à tout hasard des Kikers, si des fois le pauvre gosse faisait la même pointure que sa fille. Emmanuel l'attendait en haut de l'escalier ; Céleste lui tendit les vêtements et lui tourna le dos, pour qu'il ne soit pas gêné par son regard, pendant qu'il s'habillait. Elle posa ses mains largement écartées sur la rampe, pour pouvoir se pencher, et regarda dans le vide de l'escalier, comptant les carreaux du carrelage en damier.

- Les chaussures sont trop petites, chuchota l'enfant.

C'était la première fois que Céleste entendait sa voix. Elle se retourna : Emmanuel, entièrement vêtu, était assis sur la plus haute marche, un soulier à moitié passé.

- On va voir si on ne te trouve pas une paire d'espadrilles, dit-elle. Tu viens déjeuner avec nous ?

L'enfant hésitait, Céleste attendit sans marquer d'impatience.

- Il vaut mieux pas : je suis puni.

- Hmm… Et elle te puni souvent de cette façon, ta mère ?

L'enfant baissa la tête et haussa les épaules.

- Des fois, murmura-t-il.

- Tu as faim ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Il fit « Oui » de la tête, après une hésitation : la bonne odeur de nourriture qui montait à travers les étages lui avait ouvert l'appétit.
« Je pense que tu devrais venir chez nous. Si tu veux, je te raccompagnerai chez toi, tout à l'heure, et j'expliquerai à ta mère que ma fille à besoin d'un copain.

Elle lui tendit la main, pour qu'il la suive et, finalement, il mit sa main dans la sienne.

Mounia jeta un coup d'œil sur le gamin, dans l'embrasure de la porte.
- Tu aimes la *macaronade* ? demanda-t-elle abruptement.

L'enfant la regarda avec terreur – il se dégageait d'elle un air de sévérité plutôt impressionnant -, mais il fit un effort pour répondre :
- Je ne sais pas ce que c'est.
- Bon. Je crois que tu vas aimer. Luz, lança-t-elle en direction de la porte de la cuisine, montre-lui la salle de bain et lavez-vous les mains, tous les deux.

Dans la cuisine, Mounia remplit les assiettes, en posa une devant Baptistin puis une autre devant l'enfant.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

« Mets du fromage râpé, c'est du *boule*[33], dit-elle en amenant les assiettes de Céleste et de Luz. Et mange tant que c'est chaud.

Elle s'assit enfin avec son assiette et, comme toute la tablée, regarda le gosse famélique attaquer le monceau de macaroni à la sauce tomate et à la viande posé devant lui. Même Luz ne mangeait pas et regardait. Quand il se fut un peu calé les joues, Emmanuel Demoiselle leva les yeux et rougit en se rendant compte de l'attention qu'on lui portait.

- Ça te plait ? demanda Mounia.

Il opina vigoureusement du bonnet.

« J'ai mis un bon verre de vin rouge, pour corser la sauce, l'informa Mounia.

- Mounia est la meilleure cuisinière du quartier, intervint Baptistin. Peut-être même de la ville. La viande, continua-t-il en se tournant vers ladite cuisinière, elle fond dans la bouche.

- C'est du paleron, c'est le meilleur, pour la *macaronade*. C'est Hélène qui me l'avait dit à moi.

S'avisant que Luz n'avait pas encore touché son assiette, elle lui dit :

- Mange, *chica*, que tu ne sais pas celui-là qui te mangera !

33 Edam. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz saisit sa fourchette, hésita un moment et, tout en mastiquant quelques macaroni, décida que l'air timide et tristounet de ce petit garçon était garant de sa gentillesse – l'animation et la joie de vivre des autres gamins cachait bien leur cruauté ! Alors, les yeux fixés sur son jeune voisin, elle donna un coup de pied dans sa chaise, en balançant ses jambes, pour attirer son attention sur elle, puis elle demanda :

- T'as quel âge ?

- Huit ans, et toi ?

- Moi aussi. C'est Emmanuel, ton nom ?

- Oui. Et toi, comment tu t'appelles ?

Luz se troubla et regarda son oncle, pour l'appeler à l'aide.

- Elle s'appelle Luz, dit Baptistin.

- Absolument pas ! intervint Céleste, elle s'appelle Orchis.

Étonné, Emmanuel regarda la petite fille à côté de lui qui baissait le nez dans ses macaroni, les joues rougissantes, tout en continuant à donner des coups de talons dans les pieds de sa chaise, et décida de faire comme elle : se taire et finir son assiette.

Quand les deux enfants eurent terminé, Mounia leur donna à chacun une clémentine, et dit à Luz :

- Va montrer tes jouets à Emmanuel.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Dans le corridor, la petite fille chuchota :

- J'aime mieux qu'on m'appelle Luz.

- Moi, j'aime mieux qu'on m'appelle Man.

- Comment tu as dit ? fit la petite, pensant avoir mal entendu. Manu, c'est ça ?

- Non, non. Man. Seulement Man.

Pendant ce temps, à la cuisine, Mounia saisissait la cafetière toujours pleine – elle faisait assez de café le matin pour toute la journée – et en versait dans une petite casserole en fer blanc, pour le réchauffer. Alors qu'elle sortait du placard les verres à thé ornés d'arabesques d'argent où ils avaient l'habitude de boire le café, Baptistin dit à Céleste :

- Je crois que ce serait mieux que je le ramène moi-même à sa mère. Mon copain Borroso va arriver d'une minute à l'autre. Il viendra avec moi et, comme ça, il lui parlera des scouts. Cette harpie-là, elle n'osera sûrement pas envoyer promener un prêtre.

Céleste haussa les épaules en signe d'indifférence, mais Mounia, très droite, son verre de café à la main, serra les lèvres avant de proférer :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Pour quoi faire, tant de scoutisme et de tralala ? *Mira*[34], ce qu'il lui faut, à ce gosse, c'est de bons repas ! Il a huit ans et on lui en donnerait tout juste six !

- Ce n'est pas le scoutisme qui va l'empêcher de venir manger à la maison, dit Baptistin avec raison. Ce qu'il faut, c'est se mettre bien avec sa mère, pour qu'elle le laisse venir chez nous.

- Tu n'auras qu'à lui dire qu'Orchis a besoin d'un ami, intervint Céleste. Commence donc par lui demander si Emmanuel peut rester ici cet après-midi et dîner avec nous, ce soir.

Le Père Borroso fit miracle, il parvint à caresser la marâtre dans le sens du poil et elle s'épancha, séduite par son charisme d'aventurier en soutane : oui, elle était mère célibataire ; son mari l'avait abandonnée alors qu'elle ne savait même pas qu'elle était enceinte, après seulement quinze jours de vie commune. Et, comme si ce n'était pas assez, il avait prétendu que l'enfant n'était pas de lui ! Elle avait dû élever Emmanuel toute seule et elle se sacrifiait pour lui. Malheureusement, il était comme son père, dont il portait le prénom :

34 Regarde. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ingrat et indifférent à son égard à elle, une vraie graine de voyou ! C'est bien dur, pour une femme seule, d'élever un garçon !

Le bon Père Borroso avait bien manœuvré en opinant à toutes ces jérémiades et en faisant miroiter aux yeux de Mme Demoiselle que, chez les Scouts, on tablait sur un encadrement viril. Que cela ne pourrait qu'être bénéfique à son fils, lequel, il n'en doutait pas, s'en trouverait apprivoisé et responsabilisé ; il avait pu le constater dans de nombreux cas. Par ailleurs, la petite nièce de son grand ami Baptistin Fuentes, ici présent, était une enfant très solitaire, sans amis à l'école, et les deux enfants semblaient s'être bien entendus. Peut-être Emmanuel pourrait-il passer l'après-midi avec la fillette ?

- Oh ! fit la mère avec aigreur, bien sûr ! J'ai l'habitude que cet enfant me laisse seule, il est toujours dans son coin, de toutes façons.

Et de fait, tous se rendirent très vite compte qu'Emmanuel Demoiselle était un enfant très silencieux, calme et contemplatif. Bref, un rêveur. Ç'aurait été un enfant très sage si, à l'école, il n'avait pas dû se faire respecter par la force : les gamins se moquaient de lui

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

parce qu'il s'appelait Demoiselle et qu'il était vraiment petit pour son âge ; on le traitait de fillette, cela le rendait fou. Baptistin, qui avait subit les mêmes moqueries, avait l'impression de se voir au même âge. Cette inflammabilité que montrait Man ne l'empêchait pas d'être digne de confiance et d'une grande fidélité. On pouvait sans crainte lui confier Luz : bien qu'ils aient le même âge et qu'il ressemble à un anchois à côté d'elle, il se montrait très protecteur à son égard.

Surtout, Luz avait enfin un ami, et c'était le plus important pour Céleste et les Fuentes. Luz irradiait de bonheur dès qu'Emmanuel apparaissait ; le sombre Emmanuel s'illuminait à la vue de Luz. Ces deux enfants solitaires et blessés s'étaient instantanément reconnus comme frère et sœur.

Baptistin, Mounia et Céleste firent leur possible pour que Luz puisse voir quotidiennement son ami. Ils débattirent entre eux de l'éventualité de mettre Luz dans la classe d'Emmanuel, puisqu'ils étaient dans la même école et au même niveau, mais le Père Borroso leur conseilla de n'en rien faire : il valait mieux leur laisser la possibilité de se lier à d'autres enfants.

Les Fuentes et Céleste prirent sur eux pour se montrer amicaux et ainsi se ménager les faveurs de leur irascible voisine, afin de soustraire Man à sa mauvaise humeur le plus souvent possible sans

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

qu'elle l'accuse d'abandon maternel caractérisé. Ils auraient de toutes façons fait cet effort, par simple pitié devant la détresse qui émanait du petit garçon. Chacun des trois – enfin, surtout les Fuentes ; Céleste était rarement à la Figuièra - s'appliquait donc à plaindre en paroles Mme Demoiselle, à écouter ses jérémiades avec complaisance et à admirer ce qu'elle appelait ses *sacrifices* et qui n'étaient que l'expression de son égoïsme et de sa bêtise.

Le soir, au lieu de rester à l'étude et d'y attendre sa mère, Man rentrait avec Luz, et restait avec elle sous la surveillance de Mounia jusqu'à ce que sa génitrice revienne du travail. Le mercredi, Mme Demoiselle fit des économies en laissant son fils chez ses voisins, au lieu de le mettre au centre aéré. Deux samedis par mois et pendant la moitié des vacances scolaires, il était chez les Scouts – il s'y était tout de suite senti accepté et s'était découvert une vraie passion pour les randonnées en pleine nature. Mounia régla le problème des deux autres samedis du mois en proposant directement à Mme Demoiselle de lui envoyer l'enfant dès son réveil, et ce jusqu'au repas du soir, afin que la pauvre mère isolée soit débarrassée de ce gosse *turbulent* – le mot avait écorché la bouche de la digne Marocaine –, pour pouvoir faire tout son ménage et ses courses tranquille. C'est si dur d'être une femme seule avec un enfant ! Il y a tant à faire ! Mounia

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

savait bien – Emmanuel le lui avait confié –, qu'en réalité, le samedi de Mme Demoiselle était consacré aux boutiques, aux masques de beauté, à l'épilation à la cire et à la manucure.

Le dimanche matin, Man partait avec Baptistin et Luz et deux autres scouts du quartier - tous sauf Luz en grand uniforme - pour assister à la messe dite par le Père Borroso, à l'église Sainte-Hélène.

Bien sûr, pour les dimanches après-midi et les soirées, il n'y avait rien à faire : il fallait bien laisser le petit garçon à sa mère et supporter de l'entendre le morigéner à travers toute la maison - la cage d'escalier faisait caisse de résonance.

Quand un soir Emmanuel s'en revint à la Figuièra avec le faciès d'un boxeur vaincu, Baptistin le mit sur la sellette. C'est ainsi qu'il apprit que toute l'école se moquait de Luz qui n'était ni une fille ni un garçon, qui avait donc été *ratée*, et qui était mise à l'écart en raison de son étrangeté. Man avait foncé tête baissée dans l'estomac d'un grand de CM2 qui avait coincé Luz dans un coin de la cour et voulait à toute force lui baisser son jean, pour vérifier de visu si elle

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

était chair ou poisson. Sauf que le grand n'était pas tout seul ; il était entouré de toute sa bande de petits caïds. Tous étaient tombés à bras raccourcis sur le chevaleresque Emmanuel et lui avaient démoli le portrait pour lui apprendre à s'occuper de ses oignons. Quand Luz était arrivée avec une surveillante, pour sauver son sauveur, Man avait déjà les yeux pochés, la lèvre fendue, le nez pareil à un choux-fleur sanglant et l'épaule luxée, mais il ne regrettait rien : il avait sonné le meneur et avait presque arraché une oreille à un de ses acolytes.

Cet après midi-là, Mounia fit des mantécaos pour récompenser Man de sa bravoure et consoler Luz de ses déboires.

Céleste ne rentra pas ce soir-là – sans doute vivait-elle une de ses *aventures*, mais quand elle revint, au bout d'une semaine, Baptistin l'étrilla sévèrement : c'était de sa faute si Luz était dans cette situation, c'était elle qui était allée crier à tous les vents la différence de sa fille. Il ne voyait que faire pour arranger les choses, n'était-ce changer de quartier. Il allait vendre la Figuièra et cherchait déjà un autre appartement. Céleste poussa les hauts cris : elle n'y pouvait rien si les gens avaient une mentalité si étriquée qu'ils en avaient même contaminé leurs enfants. C'était une chance incroyable pour Orchis de pouvoir choisir entre les deux sexes et elle refusait de la

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

condamner à n'être qu'une fille. Puisqu'elle était double, qu'elle en profite ! Ce n'était pas une honte d'être hermaphrodite, bien au contraire, il n'y avait aucune raison de cacher cela comme s'il se fut agi d'un crime. En en parlant avec fierté, elle montrait à sa fille qu'elle n'avait pas à être gênée devant une différence que beaucoup enviaient. Par ailleurs, il était absolument hors de question de déménager : elle ne quitterait son laboratoire et son jardin que pour partir en Amérique, qu'on se le dise !

- Mais tu ne peux pas penser un peu à la gosse ? Tu ne comprends pas qu'elle est malheureuse ? avait éclaté Baptistin, en se redressant de toute sa petite taille.

- Orchis est très heureuse comme ça, affirma Céleste avec aplomb. Ce n'est pas la bêtise de quelques sales gosses qui y changera quoi que ce soit ! Même si elle DIT qu'elle est une fille, tu vois bien qu'elle apprécie plus les jeux de garçons que les jeux de fillettes. Elle AIME pouvoir choisir ! Et puis, il n'y a qu'à le lui demander.

Consultée, l'enfant admit qu'elle préférait sa voiture téléguidée et son mécano à ses poupées mais…

- Je veux pas être un garçon, fit-elle en baissant pathétiquement la tête. Moi, je veux être une fille.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elle avait aussi baissé la voix, consciente de décevoir terriblement sa mère.

- Mais enfin, mon bel astre, répondit celle-ci, il ne s'agit pas d'être un garçon tout le temps. Seulement quand tu en as envie.

- J'ai pas envie d'être un garçon du tout, osa dire Luz après un silence.

Céleste ouvrit la bouche pour argumenter une fois de plus, mais Baptistin intervint avec autorité :

- Rien ne te force à être un garçon, *pichona*. Écoute, très bientôt, nous allons partir habiter ailleurs et tu iras dans une autre école où personne ne te connaîtra. Comme ça, plus personne ne t'ennuiera.

Luz regarda son grand-oncle fixement, effrayée.

- Et Man, il viendra avec nous, demanda-t-elle.

- Eh, non. Man doit rester avec sa maman. Mais vous vous verrez le samedi et le dimanche. Et pendant les vacances.

Les lèvres de la fillette se mirent à trembler et ses grands yeux bleu clair se remplirent de larmes.

- Je veux rester avec Man ! Je veux pas aller habiter ailleurs !

Que faire ? Fallait-il séparer Luz du seul ami de son âge qu'elle ait trouvé ? Baptistin céda, espérant avoir raison de céder. Qu'il est donc difficile de choisir la bonne voie !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Malgré tout, chacun s'accordait à penser que les deux enfants allaient mieux et se comportaient enfin comme des gosses de leur âge. Ils étaient tous deux silencieux de nature, mais il suffisait de les voir pouffer de rire et se donner des coups de coudes avec des étoiles dans les yeux pour s'en convaincre. Ensemble, ils se sentaient invincibles : ils s'étaient enhardis jusqu'à explorer le quartier et le proche cimetière de Caucade. Le jardin de la Figuièra restait quand même leur lieu de prédilection. Luz en avait présenté toutes les merveilles à son nouvel ami : la pierre en forme de tête de mort, les rats qui chassaient dans les palmiers du voisin, le datura aux belles fleurs perfides, les fissures du sol moussu ou disparaissaient les fourmis, le dédale au parfum de miel du vieux figuier, les nids d'oiseaux et de chauves-souris, le coin de chanvre que faisait pousser Céleste, à l'insu de tous sauf de sa fille – elle avait raconté à Mme Aranéga qu'il s'agissait de *Basilic Indien*, et rigolait doucement à l'idée que la brave dame aurait peut-être, un jour, l'idée d'en parsemer sa salade de tomates, pour goûter. Elle avait interdit à Luz d'y toucher, lui expliquant qu'elle était trop petite pour profiter de cette

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

herbe et qu'elle devait attendre, pour y être initiée, le jour inimaginable de l'anniversaire de ses quinze ans. L'enfant avait promis et tenu parole : non seulement elle n'en avait parlé à personne mais, en plus, elle n'y avait jamais touché - elle savait combien sa mère, si insouciante par ailleurs, était attentive à la façon de manier les plantes et les gemmes : elle disait qu'il fallait absolument les préserver de toutes espèces de pollution et que de mauvaises ondes pouvaient être aussi néfaste que toute une légion de bactéries.

Luz avait aussi montré à Man les tanières de ses lézards et l'endroit où nichait une couleuvre familière - autre secret : si Mounia s'avisait que Luz frayait avec un serpent, elle prendrait sans tarder des mesures radicales. Elle ne plaisantait pas Mounia, ce n'était pas dans sa nature. Man ne pouvait toutefois pas réprimer une grimace et un mouvement de recul en voyant la petite fille laisser Sonia - sa couleuvre - s'entortiller autour de son menu bras nu et l'escalader comme une branche, pour aller se lover parmi ses boucles blondes, autour de son joli petit cou. Il savait, pour l'avoir touchée du bout du doigt avec répugnance, que Sonia était lisse et douce au toucher. Elle devenait même délicieusement tiède quand elle s'était chauffée au soleil ou qu'elle avait passé un moment contre la petite fille, mais il ne pouvait s'empêcher de ressentir une impression de froide viscosité

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

à sa vue. Il n'appréciait pas beaucoup plus Lucien, le lézard favori de Luz mais, tout de même, il le trouvait quand même moins répugnant et plus sympathique, allant jusqu'à lui attraper des mouches pour les lui offrir, afin de se constituer ses bonnes grâces. En dépit de ces offrandes, Lucien ne se laissait approcher qu'en présence de Luz, qui semblait l'emplir d'une douce et apaisante tendresse - comme si l'épiderme de l'enfant recelait un puissant hypnotique, à lui seul perceptible.

Si Emmanuel était plein de respect envers Luz quant à ses affinités avec les reptiles, il ne lui enviait pas ce don. En revanche, les accointances de l'enfant avec les oiseaux l'emplissaient de jalousie. Quand Luz sifflait – comme Baptistin lui avait montré à le faire -, les tourterelles s'immobilisaient et la regardaient, tournant leurs petites têtes en tous sens, donnant l'impression d'écouter. Il semblait même que certaines lui répondaient et qu'une sorte d'étrange dialogue flûté s'ensuivait. En fait, la gent ailée avait l'air de ne pas être trop effrayée par Luz, qui avait le réflexe de ne pas bouger lors de ses tentatives de communication. Cela vexait prodigieusement Man qui n'avait pas conscience de la vivacité de ses propres mouvements et avait l'impression que les oiseaux du jardin le prenaient pour le seul prédateur du quartier.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Quand il pleuvait ou qu'il faisait trop froid pour rester dehors, ils se repliaient dans la chambre de Luz et Céleste, pour y lire des bandes dessinées - Luz en avait beaucoup. Ils s'installaient par terre, côte à côte, sous la fenêtre, le dos au chauffage, et ils lisaient ensemble la même bédé. Luz lisait généralement plus vite que Man et elle attendait pour tourner la page que son ami l'avertisse d'un « Hmm ».

Baptistin avait offert à sa petite nièce l'intégrale des *Aventures de Tintin* et Emmanuel les adorait. Il affectionnait tout particulièrement le personnage du professeur Tournesol : n'entendre que ce que l'on voulait entendre lui semblait la chose la plus enviable du monde. De toutes façons, les gens ne vous disaient jamais rien d'intéressant. Qu'avait-il entendu d'agréable dans sa vie ou qu'il ait seulement eu envie d'apprendre ? Eh bien, rien, sauf peut-être les conseils pour camper dans la nature de son Chef de Troupe, chez les Scouts - comment retrouver son chemin en forêt ? Quelles sont les baies comestibles ? Que faire en cas de rencontre avec un animal sauvage ? Comment préparer et allumer un feu de camp ?... Quant à ce que lui disait sa mère...

À force de lire et de relire les *Tintin*, il en vint à se dire qu'il pouvait tout aussi bien faire semblant d'être sourd. Il fit part de son idée à

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz, en lui faisant jurer le silence absolu. Son amie trouva l'idée épatante et entreprit de l'aider à la réaliser. Pour bien faire, il fallait mystifier tout le monde car, si la surdité de Man ne se déclenchait qu'en face de sa mère, celle-ci ne tarderait pas s'en rendre compte et, alors, qu'est-ce qu'il entendrait !

- Emmanuel, tu es un ingrat ! lançait Luz à l'improviste, d'une voix aigre, cherchant à imiter le timbre de Mme Demoiselle.
- Oui m'man, je prendrais bien un en-cas, moi aussi ! répondait-il.
- Après tout ce que j'ai fait pour toi, tu oses te moquer de moi ?
- Et moi aussi, mais alors, avec un peu de moutarde.

Et les deux enfants riaient, car ils savaient que cette réplique sortait de la bouche du professeur Tournesol, dans *Tintin et les Picaros*.

- Tu es bien le même que ton père !
- Non, non, je t'assure. Je ne sens pas de courant d'air.
- Imbécile ! Encore une insolence et tu seras privé de rando !
- Au contraire, m'man ! J'ai plutôt trop chaud.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Demoiselle, au tableau ! faisait Luz brusquement, alors qu'ils lisaient tranquillement tous les deux, pour le prendre par surprise.

Il continuait à regarder son livre comme si de rien n'était, pas dupe.

- Eh bien, Demoiselle, tu dors ?

Pas de réponse.

Luz entraîna Emmanuel dans le plus grand secret pendant cinq semaines, avant qu'il ne se sente prêt à commencer sa représentation. Elle s'ingéniait à lui poser des questions quand il lui tournait le dos, ou à laisser tomber quelque chose de lourd quand il ne s'y attendait pas. Il se fit avoir, les premiers temps, mais ce n'était qu'un pli à prendre : il devint vite expert en surdité. Il s'agissait d'être prêt à tout, pour n'être jamais surpris par rien - le principe même du flegme. Pendant cette période, il entreprit de préparer graduellement les adultes de son entourage à sa future surdité, en les faisant souvent répéter. Son interjection préférée devint « Hein ? », tandis que la réflexion favorite de Mme Demoiselle devint : « Mais tu es sourd, ou quoi ? »

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Baptistin s'inquiéta le premier :

- Tu entends bien ce qu'on te dit, Emmanuel ? demanda-t-il un mercredi, pendant qu'ils déjeunaient.

- Hein ?

- Tu entends bien, quand on te parle ? répéta Baptistin en haussant le ton.

- Bah oui, pourquoi ?

- Tu es sûr ? Tu entends tout ce que dit la maîtresse, à l'école ?

- Oui, bien sûr ! Pourquoi ?

- Bon, bon. Si tu as l'impression de mal entendre, il faudra le dire, d'accord ?

- D'accord.

Le soir même, Baptistin alla parler à Mme Demoiselle de ses inquiétudes. La mégère lui affirma que son fils entendait très bien et qu'il était seulement distrait, comme son père. Avec celui-là aussi, elle devait répéter les choses trois fois. Ah ! Elle n'avait pas plus de bonheur avec le fils qu'avec le père ! Encore un qui ne se rendait pas compte de la chance qu'il avait de l'avoir. C'était de sa faute à elle : elle les avait trop gâtés, l'un comme l'autre.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Man connut une jouissance sans pareille quand enfin, un soir, il put faire semblant de ne pas comprendre les récriminations de sa mère.

- Arrête un peu cette télé, imbécile ! Ah ! On voit que je ne t'ai pas manqué, aujourd'hui !

Man se leva, alla dans le vestibule et revint avec un grand parapluie noir qu'il tendit à sa mère avec un regard interrogatif.

- Qu'est-ce que tu veux en faire ? demanda-t-il.

C'est alors que Mme Demoiselle l'emmena chez un oto-rhino qui le balada d'examen en examen et resta pourtant sans rien comprendre à cette soudaine et radicale baisse de l'ouïe. L'enfant n'avait jamais eu d'otite, les examens d'audition qu'on lui avait faits à la maternelle - comme à tous les autres enfants - étaient parfaits, et donc ne présupposaient pas de surdité congénitale. L'enfant n'avait jamais été confronté à de forts bruits comme explosion ou concert de rock ; il ne faisait pas de plongée sous-marine et ne souffrait pas de décalcification. Le tympan semblait parfait, la cochlée impeccable ; ce gamin aurait dû entendre, et pourtant il n'entendait pas. C'était un mystère. D'autant plus qu'il ne paraissait pas se faire aux divers appareils auditifs qu'on lui essaya. Tous lui donnaient des maux de tête, sans pour autant améliorer réellement son audition. Et puis, l'enfant était réticent, il répétait à l'envie :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Mais ces appareils-là, c'est pour les sourds ! Moi, n'est-ce pas, je suis seulement un peu dur d'oreille !

Cette remarque, toujours la même, absurde dans la bouche d'un enfant, ne laissait pas d'amuser l'oto-rhino ; il ne se douta pourtant jamais qu'elle émanait directement du professeur Tournesol et d'*Objectif Lune*. On finit par laisser Emmanuel tranquille : après tout, cette surdité ne paraissait pas le déranger outre mesure et ne gênait pas trop ses études. Il paraissait se contenter de lire ses leçons dans ses livres de cours et n'avoir pas réellement besoin d'entendre les explications de son institutrice. D'ailleurs, celle-ci était tout à fait disposée à lui fournir toutes clarifications supplémentaires par écrit. Et puis, ces appareils coûtaient si chers et la sécu remboursait si peu…

N'importe comment, Man avait toujours été un élève médiocre ; il ne s'intéressait que bien peu à ce que l'on apprenait à l'école. Il ne se passionnait que pour les plantes. Luz pouvait passer des heures à étudier la forme d'une feuille, sa texture, sa couleur, tout son aspect extérieur, pas lui. Ce qui lui plaisait par dessus tout, c'était de connaître les particularités des plantes, leur utilité, et de savoir

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

comment les faire pousser. Ça le transportait de joie, quand il avait planté une graine, de la voir germer et se développer. Quand Luz était occupée, quand elle dessinait, ou qu'elle aidait Baptistin à démonter le moteur de la 4L, Emmanuel allait interroger Céleste – quand elle était là, car elle avait tout du feu follet. Elle l'entretenait de Flore et de Pomone. Elle lui apprenait le nom des plantes et leurs vertus ; elle lui enseignait la manière et le moment de cueillir, de récolter les semences. Dans ces moments-là, Man entendait mieux, bizarrement. Emportée par son sujet, Céleste ne le remarquait même pas – ou peut-être feignait-elle de ne pas le remarquer.

Céleste ne cultivait rien elle-même, préférant s'en remettre à la Nature. Il n'y avait que deux exceptions à cette sacro-sainte règle qu'elle s'était édictée : en arrivant à la Figuièra, elle avait planté, en signe de prise de possession, des bordures d'iris bleus et blancs, et elle avait semé son carré d'herbe qui fait rire, dans un recoin discret du jardin - forcement, le cannabis ne pousse pas à l'état naturel dans les jardins de la périphérie niçoise. Depuis lors, ces petites cultures s'étaient naturalisées et propagées d'elles-mêmes. Même si Céleste était une adepte de la non-intervention en matière de jardinage, elle était bien au fait de la théorie et, sous ses ordres, Man se changea bientôt en un horticulteur efficace.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Ne te laisse jamais enfermer dans un bureau, lui disait-elle. Avec tes dons et ton physique de faune, la Nature t'a fait pour vivre au milieu des plantes. Tu devrais apprendre à jouer de la flûte, Lem, comme le dieu Pan.

Man ne savait pas qui était Pan, il n'avait jamais entendu parler de mythologie, et ne s'en souciait pas, mais il aimait les enseignements de Céleste. Pour lui plaire, il apprit à jouer, non de la flûte de Pan, mais de l'harmonica. Et puis, il aimait bien que celle-ci l'appelle Lem. Elle avait commencé par l'appeler « L'Emmanuel » - « Hep ! Viens m'embrasser, l'Emmanuel ! » -, puis elle l'avait surnommé Lem, par homophonie, en référence au Lunar Module : l'engin qui avait servi aux astronautes à explorer la Lune en 1969 - l'abréviation L.M. avait évolué en Lem. Céleste prétendait qu'il n'y avait qu'à regarder dans les yeux d'Emmanuel, pour avoir la sensation d'alunir. Des yeux étranges et fascinants, toujours changeants, reflétant les humeurs de l'enfant et le ciel : gris, bleus, verts, noisette ou quelque autre composé de ces couleurs, on ne savait. Des yeux pers.

- Non seulement il est toujours dans la lune, mais en plus il a des yeux de pierre de lune. Ce gosse est une création du crépuscule. C'est un elfe, c'est un lutin.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz aussi s'était mise à appeler Emmanuel Lem. La sonorité douce de ce nom lui plaisait, comme lui plaisait sa signification et l'impression que sa mère et elle avaient une relation particulière avec le petit garçon. Il tenait une telle place dans son cœur d'enfant, qu'elle finissait par se dire que cela serait magnifique si Céleste l'adoptait. On se débarrasserait de l'horrible Mme Demoiselle ; Lem pourrait alors recouvrer miraculeusement l'ouïe et ils partiraient tous pour cette Amérique mythique dont Céleste les entretenait sans cesse. Et puis, si sa mère adoptait Lem, alors ils deviendraient réellement frère et sœur, plus rien ne pourrait les séparer. Ils seraient un peu comme des jumeaux, puisqu'ils avaient le même âge.

Dans la lumière dorée du laboratoire de Céleste, Rose-Marie Haultbois scrutait ses tarots bien-aimés, étalés devant elle sur la table en bois blanc, tout en disant d'une voix étrangement atone :

- Ce jeu confirme ce que je t'avais déjà dit. Nos vies sont liées. Nos vies, à toi et à moi, sont liées et enchevêtrées. C'est l'Étoile qui préside à ton destin, le dix-septième arcane. Son chemin annonce le

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

renouveau, l'union féconde des énergies terrestres et célestes. C'est Vénus, l'étoile du matin et du soir. En elle se rejoignent la Déesse et la Femme qui enfantent les mondes et les Hommes, portes de la vie et par là-même de la mort. L'Étoile s'engage dans un cycle nouveau, car c'est le changement, que nous annonce l'arcane de la Roue de la Fortune. Il n'y a pas à le redouter, car il s'inscrit dans le cycle cosmique permanent des alternances : l'élévation et la chute, la chance et la malchance, la naissance et la mort... L'avenir est en marche : la Roue de la Fortune est actionnée par deux petits démons. C'est leur action, qui peut sembler maléfique, qui équilibre en réalité le destin de chacun. C'est le rôle du démon que d'aider les hommes, car il représente leur animalité, ce qui les rapproche des grandes lois de la Nature. D'ailleurs voilà la lame du Diable androgyne, coiffé de ses bois de cerf. C'est lui qui enchaîne ensemble l'homme et la femme par le lien des pulsions sexuelles. C'est par son entremise que l'Étoile montera dans le Chariot conduit par l'Amoureux.

Rose-Marie releva la tête pour regarder Céleste au fond des yeux.

« Tu le vois, la route est déjà tracée. Par le biais d'une rencontre amoureuse, nous partirons toutes les deux par-delà les mers, car notre conducteur est décoré des croissants de Lune : il maîtrise les flux et les reflux. Mais attention, notre Chariot est tiré par des Chimères qui

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ne peuvent être dirigées, car elles n'ont pas de rênes. Si elles regardent dans la même direction, elles veulent prendre des chemins opposés : le Chariot ne nous mènera peut-être pas où nous le souhaitons. Tire encore une carte.

Céleste avança la main et retourna la lame de l'Empereur.

« Qu'est-ce que je disais ! Le voilà, l'Amoureux qui t'emmène par delà les mers, c'est l'Empereur, c'est Jupiter, mais il faut te méfier car il est renversé. Il représente la virilité et la puissance créatrice. La stabilité financière, aussi. Tu l'aimeras, mais garde à l'esprit que cet homme amène le chagrin, car Jupiter le dominateur et la libre Vénus ne peuvent s'aimer longtemps. D'autant plus que, comme la lame est renversée, c'est un piètre Empereur que celui-là, despotique et immature : un imposteur !

Rose-Marie fit un signe qui signifiait « Prends une carte », et Céleste retourna une nouvelle lame.

« Oui, c'était fatal ! Voilà l'arcane sans nom, la Mort. La nécessaire et douloureuse destruction qui libère du passé et permet la régénération. Si tu suis l'Empereur, il te faudra accepter de souffrir, mais cette souffrance t'amènera à la vie véritable.

- Oui, oui tu me l'as déjà dit. Mais quand partirons-nous ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Pas avant l'heure. Je te l'ai dit bien des fois, des événements qui concernent l'avenir de ta fille doivent se produire avant notre départ. Ne sois pas si pressée. Puisque je te dis que tu partiras, cela ne te suffit-il pas ? Me suis-je déjà trompée ? Il serait désastreux pour Luz de précipiter les choses, je l'ai vu dans les cartes : elle passerait à côté de son destin.

- Quel sera-t-il, ce destin ? Est-elle maintenant assez âgée pour que cela se précise ?

Rose-Marie alluma une cigarette, en aspira voluptueusement la fumée et tourna une autre carte.

- Voyons, dit-elle.

Après quelques minutes de silence, brisé seulement par le claquement sec des cartes appliquées contre la table, Rose-Marie murmura comme pour elle-même :

- L'Ermite est renversé, cela annonce l'isolement et les chagrins. Cette lame indique la solitude du cœur, la volonté ou l'obligation de se détacher du monde et de ses lois. Le chemin de l'Ermite est tout intérieur, c'est celui de l'introspection. C'est un dur chemin mais sa récompense est grande, car il mène à la Connaissance de soi et des autres. Pour avancer plus facilement, il porte une lanterne dont la lumière est voilée, signe que son illumination est intérieure et

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

échappe aux non-initiés. Pour Luz, l'accès à cette illumination sera douloureux, car la carte est renversée. D'ailleurs voici l'arcane sans nom : il lui faudra passer dans les champs de la Mort avant d'être régénérée. Ah ! L'Amoureux est renversé ! C'est signe qu'elle attendra d'être régénérée par l'amour mais qu'il ne tiendra pas ses promesses. L'Amoureux, représenté entre les deux aspects de la Femme, le bon et le mauvais, l'ange et le démon, l'âme et le corps, fera le choix du charnel au détriment du cœur. Mais voilà la régénération attendue sous la forme de l'arcane dix-huit, la Lune. C'est dans l'imagination et la magie, la fécondité et les mystères de la création que sera la rédemption. Dans l'enseignement et la mémoire, également, car la lune réfléchit la lumière du Soleil : elle restitue la vérité en nous la rendant plus supportable. Oui, je vois une existence sous les signes conjugués de l'Art et de la mémoire.

Rose-Marie retourna une dernière carte et annonça, catégorique :

- Luz sera messager : voilà le Monde qui s'ouvre à elle. Le Monde est représenté par une danseuse nue dans une mandorle de feuilles. La mandorle symbolise l'union du ciel et de la terre. La nudité joyeuse de la jeune fille est le message de vérité et de joie que l'esprit envoie à la matière. La danseuse tourbillonne sur un pied : c'est l'harmonie du mouvement qui maintient le monde et l'Univers en équilibre.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Cette carte annonce l'épanouissement par la communication et les voyages. La gloire est là, et sans doute aussi l'amour car, parmi les quatre figures stabilisantes qui permettent au Monde de conserver son équilibre, nous retrouvons l'ange qui dominait l'Amoureux. Mais ici, c'est un ange qui a atteint la maturité ; il est adulte et sûr de lui.

Céleste ouvrait la bouche pour poser une question quand elle fut interrompue par un grattement à la porte. Elle étendit le bras pour ouvrir et, découvrant Luz et Emmanuel sur le seuil, les invita à entrer. La chevelure dorée de la petite fille capta les derniers rayons du soleil et sembla illuminer la pièce par son éclat. Rose-Marie tendit la main pour l'attirer sur ses genoux. Elle ne pouvait s'empêcher de toucher cette enfant solaire. Elle la serra contre sa poitrine, lui empoigna sensuellement les cheveux et respira leur parfum miellé, comme une émanation de leur teinte, en caressant la cuisse de l'enfant sous son short. Emmanuel les regardait en plissant les yeux : il n'aimait pas la façon dont cette femme palpait la fillette et était toujours après elle.

D'ailleurs, il n'aimait pas Rose-Marie, d'une façon toute instinctive, épidermique, que celle-ci lui rendait avec usure. Il faisait tout son possible pour éloigner Luz de cette femme qu'elle aimait – malheureusement, à son avis - pourtant beaucoup. Il se glissait

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

sournoisement entre Luz et Rose-Marie, faisait obstacle aux mains frôleuses ; il s'interposait, cachait son amie de son corps du mieux qu'il le pouvait et l'entraînait loin de l'étrange regard de ces yeux bridés, qui lui semblaient curieusement inquisiteurs et indécents. Ce jour-là, il usa d'un prétexte pour attirer Luz loin de ces mains et genoux lascifs. Lui saisissant le bras, il l'attira doucement, tout en disant :

- Viens voir. Je veux te montrer quelque chose.

Pendant que la petite fille se laissait glisser à terre, Rose-Marie et lui échangèrent un coup d'œil brutal. L'Annamite écrasa son mégot dans le cendrier d'un geste brusque.

Luz alla examiner le bocal remplit de fragments polis d'œil de tigre qui avait servit de prétexte à son ami, admirant avec lui les pierres brillantes, brun sombre striées d'ambre translucide et frottées d'or. C'était toujours une douce torture que d'admirer l'alignement des bocaux où Céleste protégeait ses pierres, car il était absolument interdit d'y toucher : elle prétendait que le moindre contact pouvait leur faire perdre leurs pouvoirs. Cela faisait l'effet d'être dans un magasin de bonbons, sans un sou en poche. Se rappelant soudain la raison de leur visite au laboratoire de sa mère, Luz dit :

- Rose, tu voudrais pas tirer les cartes à Lem, s'il te plaît ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Rose-Marie Haultbois allait refuser, trop agacée par ce déplaisant enfant pour avoir envie d'autre chose que l'envoyer au diable, mais elle s'avisa que c'était encore la meilleure façon de savoir si elle serait bientôt débarrassée de cette désagréable présence. Elle lui tendit son jeu et dit :

- Coupe et tire une carte.

Un sourire malveillant apparut sur son visage.

« Ah, le voilà donc l'Amoureux renversé, ricana-t-elle. Mouais, fit-elle, je vois : lâcheté et trahison. Un individu qui se complaît dans de mauvais choix qui le mènent à des abus de toutes sortes, notamment sexuels. Allons, tire une carte !

Emmanuel haussa les épaules : il n'était pas un lâche, tout le monde à l'école avait pu le constater. Il avait bonne envie d'attraper Luz par la main et de l'entraîner loin de cette sorcière maléfique qui semblait bien déterminée à lui prédire un avenir catastrophique, mais Luz voulait tellement être sûre que lui aussi partirait en Amérique, qu'il tira une autre carte. Rose-Marie ne put alors cacher sa jubilation :

« De mieux en mieux, voilà le Pendu ! Il est prisonnier de lui-même, de ses instincts, de ses remords, de sa culpabilité, de sa bêtise. Une existence qui frise la déchéance, quoi ! Il expie ses erreurs passivement, conscient d'en être responsable. Et... il se saborde lui-

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

même ! exulta-t-elle après qu'Emmanuel eut tiré une autre carte. C'est l'écroulement de la Maison-Dieu ! La punition divine ! La chute ! Voyons si tu te relèveras de là, ajouta-telle en faisant signe à l'enfant de tirer une autre carte. Mais oui, fit-elle alors, sans cacher son désappointement, car voilà le Jugement, la résurrection des corps. Contre toute attente, il sort de son tombeau et peut contempler à la fois le passé, symbolisé par un couple de vieillards et l'avenir radieux, illustré par l'ange solaire. C'est l'ange de l'amour, qui surmontait déjà l'Amoureux et qui est maintenant grandi, illuminé et triomphant.

Elle se tut brutalement et dévisagea le petit garçon d'un œil inquisiteur et jaloux. Le scrutant comme elle aurait scruté ses cartes, à la recherche d'une réponse.

« Tire encore une carte, fit-elle d'un ton rogue.

Emmanuel sortit le Soleil et posa la carte en plein milieu de la table, d'un geste plein de provocation. Il savait que c'était l'arcane que Rose-Marie attribuait à Luz. L'Annamite lui lança un regard envenimé et serra les lèvres, visiblement déterminée à ne rien dire de plus.

- Alors, est-ce qu'il vient avec nous, en Amérique ? demanda anxieusement Luz.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Rose-Marie baissa brutalement la tête, une vilaine moue aux lèvres, et lâcha sèchement :

- Pourvu que non !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Extrait du grimoire de Céleste

Pierres Magiques

Aigue-marine : inspiration poétique, jeunesse de l'esprit, protège contre le chant des sirènes.

Ambre : bonheur, force, courage, jeunesse éternelle, fécondité, virilité, attire l'amour, la passion

Améthyste : éloigne les maladies, apporte bonheur et richesse, préserve de l'ivresse, du mauvais œil et du poison, chasse les esprits malins, les démons et les sorcières.

Aventurine : chance, argent, aide à découvrir les trésors cachés et les sources.

Calcédoine : dons oratoires, mémoire, aide pour les procès et les examens.

Citrine : réussite aux examens, aide à accumuler les richesses et à les garder. Pierre des menteurs.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Cristal de roche : pureté, clairvoyance, sagesse, puissante protection.

Cornaline : aide les femmes à séduire les hommes, permet la réalisation de tous les désirs.

Grenat : favorise l'énergie sexuelle et l'imagination créatrice, attire l'amour et rend les femmes infidèles, protège contre le danger, la trahison, le Malin, rend invulnérable.

Jade : chance aux jeux et en affaires, favorise le pouvoir de persuasion, préserve de la vieillesse.

Lapis-lazuli : attire l'amitié, rend courage et espoir, apaise, anaphrodisiaque, favorise le sommeil, protège contre le mauvais œil, puissante protection.

Magnétite : préserve des fantômes, intensifie l'amitié et l'amour, soigne les rhumatismes.

Morganite : clairvoyance, divination.

Obsidienne : vigueur sexuelle, divination, bouclier contre la magie noire. On peut y enfermer un esprit.

Œil de tigre : protège du mauvais œil.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Olivine : chance, protection. Portée par une femme, provoque les coups de foudres amoureux.

Pierre de Lune : imagination, chance, préserve le bonheur conjugal, fertilité, douleurs des règles, intuition, protège les voyageurs.

Tourmaline : instinct commercial, sens des affaires, éloigne les personnes indésirables, porte bonheur aux artistes.

Turquoise : ardeur sexuelle, chance, prospérité, protège des noyades, des accidents de voiture et des chutes de cheval.

Sources : voir *Table et Bibliographie des phylactères*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Le traumatisme causé par sa malheureuse expérience scolaire – enseignants et élèves confondus - avait exacerbé la pudeur naturelle de Luz. C'est ainsi qu'elle avait toujours farouchement refusé que Baptistin - à la grande déception de celui-ci - l'inscrive aux Guides de France - les Scouts en jupons. Comment aurait-elle pu risquer de se retrouver nue en public, entourée de dizaines de petites filles curieuses ? En camping, il est impossible d'échapper à la promiscuité des douches communes.

Elle n'éprouvait pourtant pas de gêne à se dénuder devant sa mère et n'y prêtait aucune attention. Céleste avait l'habitude de dormir nue, même au plus froid de l'hiver, et la mère et la fille partageait souvent la salle de bains, l'une se brossant les dents pendant que l'autre se douchait.

Pourtant, l'année de ses neuf ans, Luz devint soudain maladivement pudique, et ce même vis-à-vis de sa mère. Elle s'enfermait à clef dans la salle de bains ; dormait avec une culotte et un pantalon de pyjama sous ses chemises de nuit. Elle en vint même à refuser

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

d'accompagner Baptistin et Emmanuel à la plage, terrifiée à l'idée de devoir paraître en maillot de bain.

Céleste était exaspérée par cet état de choses. Surtout, elle ne supportait pas que Luz s'enferme à clef dans la salle de bains.

- Voyons, disait-elle à sa fille, qu'as-tu à te cacher de la sorte ? Je sais bien à quoi tu ressembles : c'est moi qui t'ai faite. Si tu crois que je pourrais être surprise par ton anatomie...

Luz haussait les épaules et détournait les yeux sans répondre.

« Au moins, ne t'enferme pas à clef. Et si tu avais un problème ? Si tu glissais dans la baignoire ?

Mais l'enfant faisait la sourde oreille et n'en faisait qu'à sa tête, butée en apparence, inquiète en réalité, car son corps lui jouait des tours : elle se réveillait maintenant chaque matin avec le zizi tout dur et gonflé et craignait que ses proches ne s'en aperçoivent. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait, mais elle soupçonnait qu'il s'agissait d'une disgrâce à elle réservée qui dépendait de sa différence - de sa difformité, se disait-elle souvent - et qui, si elle en parlait, ne pourrait que l'amener chez un médecin qui l'étudierait comme un monstre de foire, comme l'avait fait le médecin scolaire, l'année précédente. Il l'avait - elle seule sur toute la classe - fait passer dans une pièce séparée pour lui enjoindre de retirer sa culotte et de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

s'allonger sur la table d'examen. En présence de l'infirmière scolaire, fort intéressée, il avait procédé à un examen gynécologique complet, expliquant à sa jeune patiente – c'est le mot juste : Luz se sentait livrée au bourreau -, pendant qu'il lui tâtait consciencieusement les lèvres, qu'il devait s'assurer qu'aucun testicule n'était descendu. Il l'avait ensuite pénétrée de ses doigts gantés, lui faisant affreusement mal et ajoutant ainsi l'effroi et la douleur à la honte – elle ne se doutait pas qu'elle avait un orifice à cet endroit-là. Luz avait été tellement choquée par cette affreuse expérience, qu'elle n'avait réussi à raconter cette histoire à personne.

Cette turgescence nouvelle et la sensation de tension qui l'accompagnait l'inquiétait pourtant. N'était-ce pas le signe d'une maladie ? Si elle la montrait à un médecin, ne dirait-il pas qu'il fallait couper ? Non, non, il fallait cacher ça absolument. Seulement, cette enflure ne se limitait pas à une apparition matinale, elle s'était aussi manifestée en plein après-midi, alors qu'elle se roulait par terre avec Lem au cours d'une lutte amicale pour la possession d'une casquette. Et puis encore une fois, quand Rose-Marie lui avait brusquement pressé la cuisse en la regardant au fond des yeux. Luz avait alors sauté sur ses pieds et s'était échappée en courant, pâle de terreur à l'idée que Rose puisse s'être aperçue de quelque chose.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

En même temps, cette inquiétante grosseur s'accompagnait d'une sensation indéfinissable dans le gland et le bas-ventre, à la fois inquiétante et agréable. Oui, agréable à la limite du désagréable, énervante, qui demandait un soulagement.

Un matin qu'elle prenait son bain, cette bizarre turgescence s'était manifestée et, d'instinct, elle avait enserré son zizi dans sa main, comme on appuie sur un tube de dentifrice pour le vider. La sensation fut tellement agréable que, sans y penser, Luz agrippa à deux mains son pénis gonflé et glissant de bain moussant et le malaxa, le pressa et l'agita fiévreusement, l'esprit vidé par la sensation incroyable que cette manipulation lui procurait. L'orgasme la laissa comme en état de choc, hébétée. Éblouie. Persuadée qu'elle avait là une fonction dont ne bénéficiaient pas les autres mortels ; une bénédiction en quelque sorte.

Ce n'est que deux ans plus tard, au collège, qu'elle comprit ce qu'il en était.

Toute la classe était en short et en chaussures de sport, sur le parquet du gymnase et les élèves, divisés en petits groupes, passaient d'un

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

atelier de gymnastique à l'autre : corde à nœuds, trampoline, barres parallèles, poutre...

Luz, une fois sur la poutre, à un mètre du sol, avait soudain été saisie d'une crise de vertige. Paniquée, tétanisée sur sa poutre, incapable d'esquisser un mouvement, le souffle court, elle n'arrivait même pas à s'accroupir. M. Jaccherro, le professeur de sport, était arrivé en courant, pour la prendre dans ses bras et la poser au sol.

Même en sécurité par terre, Luz restait accrochée à lui, tremblante, au bord de la crise de nerfs.

- Allons, allons ! fit le gros homme débonnaire, en lui soufflant une pestilentielle haleine de cigarette brune à la figure. C'est fini. Respire à fond. Va te passer de l'eau sur le visage. Ensuite, tu t'assiéras sur les gradins en attendant la fin du cours. Tu es dispensée pour aujourd'hui.

Il décrocha les mains tremblantes de la jeune fille de sa veste de survêtement et lui tapota doucement l'épaule de sa main boudinée.

- Ça va déjà mieux, hein ? Tu veux que quelqu'un t'accompagne jusqu'au lavabo ?

Luz, tentant de maîtriser son souffle, fit non de la tête, honteuse de sa défaillance. Toute la classe la regardait et le petit groupe des caïds ricanait en la désignant du menton.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elle dut traverser le gymnase sous tous les regards, pendant que M. Jacchero tapait dans ses mains, en criant.

- Alors, on travaille, là ! Vous n'êtes pas au spectacle !

Dans les lavabos déserts, Luz s'éclaboussa le visage d'eau fraîche et, appuyée au mur, au fond de la pièce, elle commençait à sentir ses tremblements convulsifs se calmer progressivement, quand elle sursauta : un pas traînant approchait. Gaëtan Barbozza, le chef de bande de la classe, celui qui prenait plaisir à la persécuter et à lui demander de lui montrer sa bite, fit son entrée, lui jeta un regard sardonique, et s'enferma dans les toilettes.

Toujours adossée au mur, Luz enfouit son visage dans ses mains instinctivement, ce qui diminua son apport d'oxygène et calma un peu son hyperventilation. Elle ne prit pas la peine de lever la tête pendant que Gaëtan sortait des toilettes, attendant qu'il s'éloigne pour regagner le gymnase. Seulement, Gaëtan ne s'éloigna pas. Au contraire, il se rapprocha d'elle et Luz, dans un sursaut de méfiance, ouvrit les yeux. Trop tard ! Il l'accula dans l'angle du mur et se colla contre elle, en disant :

- Alors, tu me la montres, ta bite ?

Horrifiée, paralysée par la surprise et par son reste de malaise, Luz le vit fouiller dans son short et en sortir un affreux pénis sombre et

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

congestionné. De sa main libre, il cherchait à palper l'entrecuisse de la jeune fille. Il colla son visage pustuleux contre le sien et lui souffla son haleine aigre dans la bouche, tout en frottant son érection contre elle. Luz crut s'évanouir de dégoût, quand elle sentit ce membre tiède et gluant se presser contre la peau nue de sa cuisse. Enfin, Gaëtan s'éloigna légèrement pour pouvoir se secouer le jonc plus aisément, les yeux mi-clos. D'une détente désespérée, Luz réussit à envoyer valdinguer son persécuteur contre les lavabos et à s'échapper en courant, terrifiée.

Cet épisode lui laissa la même impression de honte mêlée de dégoût et d'effroi que celui du médecin scolaire. D'ailleurs, elle ne put pas plus se résoudre à parler de ce dernier viol que du premier. Elle se sentait souillée ; parler ne ferait que révéler sa flétrissure.

Un soir de février 1983, vers vingt-trois heures, Emmanuel rentra avec Baptistin de la soirée annuelle de l'Amicale des Scouts de France mais, au lieu de se rendre tout de suite chez lui, il se contenta de grimper l'escalier en silence, guettant l'instant où la porte des

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Fuentes se fermerait, pour redescendre sur la pointe des pieds. Il voulait aller fumer dans le jardin la cigarette qu'il avait piquée, le matin même, dans le paquet de sa mère.

Il s'arrêta sous le porche pour l'allumer, pour n'être pas repéré par les voisins, s'ils s'avisaient de regarder par leurs fenêtres. Les yeux rivés au croissant de lune, la planète dont il était tombé, si l'on en croyait Céleste, il inspira une longue bouffée, savourant sa première clope depuis trois jours. Sa mère avait une mémoire étonnante : elle était capable de vous dire à tout moment combien de cigarettes lui restaient dans son paquet. Il fallait donc prendre garde à ne pas lui en piquer trop et, surtout, les voler quand il lui en restait trop pour les compter d'un seul coup d'œil et suffisamment peu pour qu'elles ne restent pas logées à leur place.

La lumière d'une fenêtre s'éclairant soudainement sur sa droite le fit sursauter. C'était dans la chambre de Luz et Céleste. L'une d'elles devait être allée boire un verre d'eau ou faire pipi. Il finit sa cigarette et se glissa subrepticement jusqu'à la rue pour jeter le mégot dans le caniveau : ne jamais laisser de traces quand vous faites quelque chose de prohibé.

Il avait déjà grimpé les quatre marches du perron, quand il eut l'idée d'aller voir si Luz était seule. Céleste était si souvent en vadrouille -

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

en aventures ! Il se glissa jusqu'à la fenêtre éclairée, cala un pied dans les volutes des grilles qui défendaient les soupiraux des caves et, saisissant la margelle de marbre à pleines mains, il hissa son visage jusqu'à la fenêtre, pour regarder à travers les plis des rideaux de mousseline. Ce qu'il vit le choqua tellement que ses jambes flanchèrent et qu'il se retrouva sur le derrière, au milieu de la plate-bande d'iris bleus et blancs. Il se plaqua précipitamment contre le soupirail, accroupi, terrifié à l'idée que Luz, alertée par le bruit de sa chute, n'ouvre sa fenêtre et ne le découvre là, l'espionnant. Non seulement elle serait gênée et en colère, mais en plus elle fermerait les volets. Et Emmanuel ne voulait surtout pas la perdre de vue. Il voulait pouvoir la contempler encore et encore et encore. Ne plus rien faire d'autre. Pour l'éternité.

Aucun bruit. Pas de réaction apparente. La lumière restait allumée. Emmanuel ôta son blouson, pour n'être pas gêné dans ses mouvements, et se risqua à se hausser jusqu'à la fenêtre : Luz n'avait pas bougé. Debout au milieu de la pièce, nue, ruisselante de lumière, elle lui tournait le dos et se contemplait dans le miroir de l'armoire avec ce gracieux abandon de la femme qui se sait seule. Man avait une vue imprenable sur toute son anatomie et il en restait fasciné, ne sachant s'il devait se concentrer sur l'original ou sur le reflet, sur le

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

creux des reins caressé par les cheveux dorés, les fesses rondes de petit garçon, les petits seins aigus, ou sur la fascinante intimité. Il n'en revenait pas que la petite fille avec laquelle, hier encore, il avait regardé le Top 50 à la télé, en se poussant du coude et en se chatouillant, se soit soudain transformée en cette créature si désirable. C'était comme une autre personne ! Il trouva un angle de vue parfait, par la fente médiane des voilages. Dans le miroir, il voyait très bien le pénis dressé surmontant une fente bien nette, bien visible sous les boucles blondes de la toison.

Emmanuel bandait tous ses muscles pour ne pas glisser, terrifié à l'idée de perdre ne serait-ce qu'une seconde de ce spectacle mais, inexorablement, ses mains moites glissaient sur le marbre poussiéreux de l'appui de la fenêtre, tandis que ses pieds ne trouvaient pas de prise sûre. D'un élan qu'il espéra silencieux, il se raccrocha au battant du volet bleu pâle, s'agrippant de toutes ses griffes aux interstices des persiennes, et il réussit à caler ses pieds entre les balustres du perron. Il était ainsi suspendu dans le vide en travers de la façade mais, au moins, il ne glissait plus. Sa prise ne dépendait plus que des muscles de ses bras et, dut-il en hurler de souffrance, il ne lâcherait pas. Quand même, il ne fallait pas que l’un

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

des voisins se soit avisé de sortir ce soir-là et qu'il rentre maintenant !

Luz prenait des poses devant son miroir, admirant le galbe de ses jambes, se cambrant de profil, faisant saillir ses petits nénés durs d'adolescente et ses fesses fermes. Elle se redressa, effleura les pointes de ses seins d'une main légère et, les prenant soudain au creux de ses paumes, elle les pressa, en rejetant la tête en arrière et en fermant les yeux. Emmanuel, lui, pressa son sexe durci contre la façade froide en étouffant un gémissement. Il aurait tout donné pour pouvoir se toucher. Mais quand Luz, attrapant une chaise, s'installa les fesses au bord du siège, les cuisses largement écartées, le talon gauche calé sur son bois de lit, la jambe légèrement fléchie, et qu'elle s'écarta à deux mains pour pouvoir se mieux contempler, Man crut devenir fou. Les yeux exorbités, fixés sur cette fleur extraordinaire - reconnaissant à quel point Céleste avait eu raison de prénommer sa fille Orchis - fleur carnivore, toute rose et gonflée de désir. D'où il se trouvait, il pouvait même voir la liqueur emperlant l'orchidée. Il pouvait voir les lèvres gonflées et deviner le creux du calice et l'œillet mauve, froncé plus bas.

Luz porta un doigt à sa bouche pour l'humecter, avant de l'enfoncer lentement, dans sa petite fleur en s'observant dans son miroir, la

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

bouche entrouverte. Elle lécha alors la paume de son autre main, avant d'en coiffer le sommet de son pénis, et de la faire glisser en retenant sa respiration. Reprenant son souffle, elle empoigna sa virilité d'une main ferme et la secoua fiévreusement, le souffle court, fascinée par son image. Soudain, elle retira ses doigts luisant de cyprine de son minou pour crisper inconsciemment sa main sur son sein, alors que, les yeux clos, la bouche ouverte sur un gémissement muet, elle jouissait.

Emmanuel en jouit, lui aussi, dans son caleçon. Une petite jouissance furtive, tout aussi frustrante que son impuissance à empoigner son érection. Les yeux fixes et brûlants, il se refusait à cligner des paupières, pour ne rien perdre de cette vision enchanteresse.

Luz se leva alors, remit la chaise à sa place, enfila une culotte blanche, une chemise de nuit à fleurettes bleues et un pantalon de pyjama blanc, elle se dirigea vers la porte pour tourner doucement - douuuuucement - le verrou. Emmanuel vit alors qu'elle s'était enfermée pour être tranquille, la coquine. Puis, elle se glissa tranquillement dans son lit, avant d'éteindre la lumière.

Man n'avait plus qu'à rentrer chez lui, afin de pouvoir revivre ces instants en pressant bien son érection entre ses mains. Seulement, il y

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

avait un problème : il ne savait comment se détacher de son perchoir. Ankylosé, tous les muscles douloureux, il s'était tellement crispé pour rester dans sa position que ses membres ne lui répondaient plus.

Il n'arrivait pas plus à décrisper ses doigts engourdis qu'à déplacer ses pieds, trop bien calés dans les balustres. Et il commençait à avoir vraiment froid. Désespéré, il se vit coincé dans cette position ridicule et douloureuse jusqu'au matin, comme crucifié sur la façade, obligé d'appeler à l'aide. Bien sûr, Baptistin viendrait le secourir, mais personne chez ses amis ne lui pardonnerait son inconvenante curiosité : ils le mettraient en quarantaine, et ils auraient raison de le faire. Et comment ferait-il pour supporter sa vie sans eux ? Puni de son acte de voyeurisme et de sa concupiscence, Man sentit ses yeux se remplir de larmes d'impuissance et de détresse. Soudain, comme pour lui infliger une torture supplémentaire, les muscles de ses bras et de ses jambes furent saisis de tremblements nerveux et douloureux et, sans crier gare, ses doigts lâchèrent prise. Il chuta lourdement, la tête la première dans les iris, en plein sur le nez. La douleur lui coupa le souffle. Il faillit perdre conscience ; un voile noir devant les yeux, il avait la sensation de voguer sur une mer agitée alors qu'il gisait à même la terre.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Sa vue s'éclaircit par vagues successives et son chavirement finit par se calmer. L'atroce souffrance qui lui prenait tout le nez se fit moins aiguë pour n'être plus que lancinante. Il s'aperçut alors qu'il saignait abondamment. Il retira précipitamment son tee-shirt pour se l'appliquer sous les narines : il ne fallait pas laisser de traces. Tant bien que mal, rendu presque aveugle par la douleur qui irradiait vers ses yeux, ses dents, ses mâchoires et même ses oreilles, il s'appliqua à faire disparaître les preuves de sa chute, heureusement éclairé par un réverbère complice et le clair de lune. Il redressa les iris foulés, essuya les traces de sang sur leurs feuilles coriaces froissées. Quelques tiges étaient cassées et beaucoup de fleurs, à moitié dénudées, prenaient un air pathétique de grandes invalides frissonnantes de pudeur outragée. Il arracha les tiges et les feuilles les plus abîmées et, le pif toujours enfoui dans son tee-shirt, alla les jeter dans la poubelle de l'immeuble voisin. Enfin, il tituba jusqu'à sa porte, en espérant que sa mère dormait profondément et qu'il ne la croiserait pas. Il réussit à regagner son lit où, malgré les élancements de son nez, il évoqua longuement cette nouvelle vision de Luz, réellement obsédante, torturante. Si délicieusement scandaleuse et excitante qu'il dût apaiser plusieurs fois son désir entre ses mains fébriles.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Enfin, il finit par s'endormir, la zigounette douloureuse d'avoir tant bandé et tant craché, au point qu'il s'imagina que ses couilles, épuisées, se refuseraient bientôt à produire une goutte de semence supplémentaire et qu'il finirait par éjaculer de la poudre. Il ne put vérifier cette intéressante hypothèse, car il perdit conscience en pleine action, vaincu par la fatigue.

- Oh ! Mon Dieu ! Mais qu'est-ce qui t'est arrivé !

Emmanuel s'assit d'un bond dans son lit en rejetant les couvertures, les yeux écarquillés par le choc de son brusque réveil. Sa mère le regardait, depuis le pas de la porte, visiblement épouvantée. En un quart de seconde, il se rendit compte simultanément que tout son visage le faisait souffrir, qu'il ne pouvait pas respirer par le nez et qu'il avait la bite à l'air. Il remonta précipitamment les couvertures et essaya de rajuster subrepticement son pantalon de pyjama, tout en bégayant : « Hein... quoi ? », pour gagner du temps. Qu'allait-il bien pouvoir inventer ? Heureusement qu'il avait pris le réflexe de toujours dissimuler ses kleenex pleins de sperme dans le tiroir de sa table de nuit !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Mais ton visage, imbécile ! cria sa mère. Qu'est-il arrivé à ton visage ?

Il porta machinalement la main à son nez douloureux et enflé et, oubliant dans son trouble de feindre la surdité, dit :

- Je suis tombé du lit en dormant.

Sa mère en resta bouche bée.

Emmanuel Demoiselle considéra qu'il avait bien mérité de s'être cassé le nez, pour avoir si ignominieusement espionné sa meilleure amie dans un acte aussi intime : c'était pour le moins une trahison. Pourtant, en dépit de la culpabilité qu'il ressentait, il n'aurait voulu avoir manqué cela pour rien au monde. Chaque nuit, il revivait ce spectacle enchanteur et, avec le spectre de Luz, il évoluait dans un monde aussi irréel qu'érotique. Il vivait dans une sorte de Nirvana de l'onanisme. Il lui semblait être parvenu à une révélation à lui destinée. Bien sûr, il avait déjà contemplé des spectacles indécents, voire même bien plus indécents que celui-ci : point de camping entre scouts sans une bonne séance de branlette nocturne sous la tente,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

devant un magazine cochon obligeamment fourni par un scout plus âgé. Cela fait partie des traditions de feuilleter, à quatre, accroupis sous une petite tente, à la lueur fantomatique d'une torche électrique, des magazines où s'étalent des vulves en gros plan, avant que chacun ne regagne son sac de couchage pour se secouer vigoureusement le jonc dans l'obscurité complice, en entendant les trois autres faire de même. Et ce n'était rien en regard des séances qu'il s'offrait avec son copain Thomas – ils étaient dans la même classe au collège et dans la même patrouille, aux Scouts -, avec lequel il séchait régulièrement les cours pour aller regarder en douce les cassettes de films pornos que le grand frère dudit Thomas dissimulait dans un carton, sous son lit.

Les deux complices se glissaient sans bruit dans l'appartement désert des parents de Thomas et s'installaient dans la chambre grand-fraternelle, avec une boîte de kleenex entre eux. Là, ils regardaient des filles se mignoter entre elles ou sucer des bites démesurées. Il y avait un *Spécial Sodomie* particulièrement scandaleux. Thomas et Emmanuel se tripotaient la quéquette en chœur, les yeux rivés sur le petit écran. Il leur était même arrivé de se branler l'un l'autre mais, au fond, cela les gênaient trop, après coup, et ils passaient des jours sans être très à l'aise ensemble, alors ils avaient arrêté.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Les spectacles inconvenants n'étaient donc pas nouveaux pour lui, pourtant il n'arrivait pas à se sortir de l'esprit l'anatomie composite de Luz et son intimité rose et gonflée, aussi exotique qu'une orchidée, aussi fascinante qu'une fleur carnivore, belle et dangereuse.

Il ne savait plus comment se conduire avec elle. Il savait déjà qu'il l'aimait comme il n'avait jamais aimé personne - comme une sœur, pensait-il. Sans elle, la vie n'était pas même envisageable. Pour lui, elle était la complicité et la tendresse, la confiance et le rire. Il se considérait comme responsable d'elle et, pourtant, il avait tenté de s'éloigner d'elle, ces derniers temps : les moqueries dont Luz était la cible le visaient, lui, de plus en plus - évidemment, puisqu'elle se contentait de faire comme si elle n'avait rien entendu, alors que lui réagissait au quart de tour. Il faisait une cible bien plus satisfaisante.

On l'avait toujours moqué, à cause de son malencontreux patronyme – ce nom, Demoiselle, comme il le haïssait ! Du plus loin qu'il se souvienne, on l'avait traité de fillette ou de pédale ; il se rendait compte avec le recul que ça n'avait été que des mots pour le faire enrager ; c'est maintenant que l'on mettait véritablement sa virilité en doute, et cela venait de son intimité avec Luz. Ces derniers mois

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

avaient été particulièrement insupportables : sur toutes les chaînes, on voyait une publicité pour Éram – une très bonne publicité - qui mettait en scène des hommes en jupes longues et catogans et des femmes en tailleurs-pantalon et cheveux courts qui chantaient :

Est-ce une fille ou un garçon ?
Un garçon aux cheveux longs,
Ou une fille en pantalons ?
C'est là la question.
C'est là la question.
C'est là la question.[35]

Cette ritournelle le suivait, même quand il était seul ou avec des copains des Scouts, dans les couloirs du collège, dans la cour, dans la rue, partout. Il en devenait fou. À tel point qu'il avait salement amoché trois types de sa classe à lui tout seul. Il faut dire qu'ils lui

35 Stone, *Fille ou garçon,* album « Problèmes » Polydor, 1966. Adaptation de la chanson des Beach Boys "Sloop John B.", chant traditionnel arrangé par Brian Wilson, Western Recorder, 1966. (Sources : Musikiwi, « Stone- *Fille ou garçon* », http://www.musikiwi.com/paroles/stone-fille-garcon,44007.html et Wikipédia, articles « Stone (chanteuse) », https://fr.wikipedia.org/wiki/Stone_%28chanteuse%29 et « Sloop John B », https://fr.wikipedia.org/wiki/Sloop_John_B . Utilisé dans une publicité pour les chaussures Eram (réalisateur : Étienne Chatiliez).

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

avaient fredonné ça toute la journée, même durant les cours et à la cantine ; à dix-sept heures, Emmanuel avait cogné. Trop. Il était petit et maigre, mais il avait l'habitude de se battre et la rage au cœur. Un de ses adversaires avait perdu deux dents, un autre avait été aveugle d'un œil pendant dix jours et avait eu une côte fêlée, le dernier ait écopé de dix points de suture sur l'arcade sourcilière et de deux doigts cassés. Man avait été renvoyé du collège pendant deux semaines, à la suite de cette histoire, et en y réfléchissant, il avait eu peur de lui-même : si on ne l'avait pas arrêté, il se serrait acharné sur ces trois connards jusqu'à les avoir tués. Depuis, il essayait d'avoir toujours une bonne raison pour ne pas retrouver Luz, pendant les récréations, et pour faire les trajets sans elle. Il s'éloignait d'elle doucement et cela le rongeait de culpabilité.

Et voilà que, maintenant qu'il l'avait vue se caresser, il se sentait littéralement submergé de désir pour elle et n'avait plus qu'une idée en tête : la revoir nue. Mais la revoir à son insu : tout d'abord, il voulait pourvoir se remplir les yeux d'elle, satisfaire pleinement sa curiosité, qu'il avait toujours refoulée car il savait combien la pudeur de Luz était mise à l'épreuve par l'inconvenant intérêt qu'elle engendrait ; ensuite, il voulait pouvoir donner libre cours à ses pulsions onanistes. Il s'embusquait désormais toutes les nuits, dans

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

l'espoir de la surprendre à nouveau. Il savait que c'était une trahison, mais il ne pouvait s'en empêcher. Il se haïssait car il avait conscience de la trahir doublement : d'un côté, il la fuyait, de l'autre, il l'espionnait.

Il ne rêvait de rien d'autre que de pouvoir se masturber tout son soûl devant son image, sans qu'elle le sache ; l'idée de rapports plus physiques ne l'effleurait pas encore – il est vrai qu'il n'avait que quatorze ans. Certes, en quelques occasions, quand ils jouaient ensemble à se battre pour rire, Luz l'avait troublé sensuellement au point qu'il avait failli l'embrasser ; mais l'habitude des relations sans ambiguïtés sexuelles et une sorte de timidité - comment fait-on pour embrasser une fille avec la langue ? ne serait-elle pas dégoûtée ? ne serait-il pas ridicule ? - avait prévalu. Et puis Luz, avant qu'il ne la surprenne dans son intimité, lui avait toujours semblé loin de toutes les préoccupations habituelles des adolescents : elle ne parlait jamais de sexualité ou d'amour ; jamais elle ne ricanait bêtement en regardant passer un garçon ; jamais elle n'avait semblé lui porter un intérêt autre que strictement fraternel.

À force de se branler en pensant et en repensant à Luz, Emmanuel finissait par avoir des fantasmes plus poussés : il la visualisait s'empalant sur sa bite et le chevauchant en exhibant sa virilité à elle

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

gonflée de désir. Juste avant l'orgasme, il lui arrivait de se laisser aller jusqu'à s'imaginer en train de la sucer, mais il chassait bien vite ces images dérangeantes de son esprit. N'était-ce pas scandaleux de ressentir ce qu'il ressentait ? Il se trouvait anormal : après tout, Luz était mi-fille, mi-garçon. Certes, elle n'avait pas de couilles, mais elle avait bien une bite. Il n'avait même pas la consolation de se dire qu'elle n'avait qu'une toute petite bite, car elle lui avait semblé à peu près comparable, autant en taille qu'en circonférence, à la sienne propre. Encore heureux qu'elle ne le batte pas sur ce point ! Il est vrai qu'Emmanuel - il avait pu le constater dans l'inévitable promiscuité virile qui régnait chez les Scouts - n'était pas très bien fourni. Encore une humiliation : être le plus petit, le plus maigre, s'appeler Demoiselle, et avoir la plus petite queue de la patrouille ! Et puis, Luz, ce qui la passionnait, c'était la mécanique. Elle ne rêvait que de grosses voitures. Encore une preuve de la virilité qui était en elle.

Au fond, peut-être lui-même était-il pédé ? Ça, il ne le voulait pas. Non. Lui, il était un mec, un vrai ! À force d'être petit et maigre, il avait dû se montrer encore plus dur et plus téméraire que les autres pour se faire respecter. Et il n'y avait pas plus insultant que de se faire traiter de pédé : c'était comme si on lui disait qu'il n'était pas un homme. Non, il ne voulait pas. Et si l'on apprenait, dans le quartier,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

son attirance pour Luz, on ne manquerait pas de l'accuser d'aimer en réalité les garçons – n'avait-elle pas un pénis ?

D'un autre côté, Luz avait des seins. Petits, c'est vrai, mais qui le faisaient fondre de tendresse. Il ne rêvait que de les prendre au creux de ses paumes et de les dévorer de baisers. Oui, mais il rêvait aussi de lui sucer la bite - et avec quelle ardeur ! Il était donc pédé ! Oui, mais il rêvait de s'enfoncer au creux de son vagin...

Tout cela bouleversait ses manières d'être avec elle : il ne se laissait plus aller, il était partagé entre la timidité et la gêne ; entre le désir de s'éloigner et le besoin d'être avec elle. Bref, il ne savait plus où il en était, trop jeune et inexpérimenté pour accepter simplement d'être attiré par l'ambiguïté même de Luz. Luz qui ne comprenait pas ce qui se passait : Lem avait l'air de la bouder, il était silencieux, préoccupé, et elle se demandait si elle l'avait blessé d'une façon ou d'une autre, sans le vouloir. Peut-être en avait-il simplement assez d'elle. Peut-être s'amusait-il plus avec ses amis scouts, avec ce Thomas dont elle était jalouse sans le dire ? Pourtant, elle le surprenait parfois à la regarder avec tant de tendresse... La jeune fille se sentait seule et abandonnée et malheureuse. Si Céleste avait été-là, elle aurait pu lui dire qu'Emmanuel était visiblement amoureux d'elle, mais Céleste n'était jamais à la maison, à cette époque, trop absorbée par un

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

nouvel amour. Amour qui l'accaparait d'autant plus, qu'elle y voyait la clef du Nouveau Monde.

Elle ne faisait que de brèves apparitions, pour assurer à Luz que le départ était proche. Celle-ci, habituée depuis toujours à entendre sa mère lui promettre l'Amérique, ne s'en réjouissait ni inquiétait pas plus que ça. Cet homme-là, Américain ou pas, ne ferait pas plus long feu que les autres dans les bras de sa mère, et celle-ci lui reviendrait bientôt. De nouveau, elle s'endormiraient l'une contre l'autre, comme deux chatons de la même portée.

Rose-Marie Haultbois avait participé à un concours artistique, lancé par la banque internationale Hesse & Kraue Company, dont le siège se trouvait à Monaco. Ses cartes lui avaient annoncé une victoire déterminante pour son avenir et, bien entendu, elles ne pouvaient mentir. Il s'agissait d'imager la mascotte de la H&K – un aigle en vol - par la sculpture, la peinture et la photographie, pour fêter les cent ans d'existence de cette banque, fondée par deux financiers d'origine allemande, herr Hesse et herr Krau, en l'an de grâce 1883.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Rose-Marie avait modelé une vigoureuse allégorie du mouvement et de la pureté, dans ce beau kaolin blanc et lisse qu'elle utilisait exclusivement. La statuette, en réalité abstraite, évoquait parfaitement le geste puissant d'un aigle déployant ses ailes pour prendre son vol. Officiellement, Rose-Marie avait baptisé son œuvre « Noblesse », mais en privé elle ne l'appelait que « No blessed[36] ». Elle avait, bien sûr, gagné le prix de sculpture de H&K et la coquette prime qui allait avec. Son œuvre ferait, avec celles des gagnants des deux autres catégories, le tour des agences H&K du monde entier. Elles seraient aussi la base d'une énorme campagne publicitaire ; Rose-Marie allait devenir célèbre.

Le vernissage de l'exposition itinérante devait avoir lieu à Monaco, au Café de Paris, en présence des trois artistes gagnants et des directeurs des agences H&K de leurs villes respectives. La somme que chacun avait gagné leur serait versée sur un compte maison. C'était mieux d'être généreux en essayant de ne pas trop y perdre : avec un peu d'adresse, il serait sans doute possible de convaincre chaque gagnant de placer cet argent - qui resterait alors à la banque et l'enrichirait - plutôt que de le dilapider.

36 Littéralement : non béni, non saint.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Comme Rose-Marie détestait conduire, Céleste se mit sur son trente et un, œil de biche, lèvres rouges, courbes gaînées de velours noir brodé d'or, une rose piquée dans le chignon – la volupté personnifiée -, et emprunta la 4L blanche de Baptistin pour emmener son amie, en noir elle aussi, mais sans la fantaisie de l'or et de la rose, à son triomphe. Rose-Marie avait depuis longtemps laissé tomber le look hippie et adopté celui de la working-girl des années 80 - tailleurs noirs, cintrés et sobres, et talons aiguilles – qui cadrait mieux avec l'image de *veuve noire* qu'elle souhaitait donner.

Arrivées parmi les ors et les lumières du mythique café, les deux amies surent que le destin que leur annonçait les cartes était en marche : si le gagnant du prix de photographie était Nippon et absolument inintéressant de leur point de vue, le gagnant du prix de peinture, lui, était Américain - Californien pour être exact - et diablement attirant. Et le directeur général des agences H&K de Los Angeles ne l'était pas moins.

Elles n'eurent besoin que d'un seul regard de concertation pour fondre sur les deux hommes, toute séduction dehors. Ils n'avaient aucune chance d'y échapper et ne le souhaitaient pas - c'était l'occasion d'essayer ces françaises réputées pour leur lascivité.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Rose-Marie, l'esprit toujours froid et terre à terre, avait piqué sur le banquier. Céleste, elle, préférant le rôle de muse à celui de faire-valoir, avait concentré ses regards sur l'artiste.

Après trois semaines de folie sensuelle sous les palmiers de la Côte d'Azur, les deux américains étaient complètement drogués aux phéromones des deux petites françaises. L'addiction était réciproque : Céleste raffolait littéralement du ténébreux peintre californien, Ignacio Greenwood – son petit cœur d'artichaut ne battait déjà plus que pour lui -, et il fallait voir comme les yeux bridés de Rose-Marie brillaient en écoutant parler John John Northon II – principalement quand il évoquait devant elle le montant de son salaire annuel. À croire que Rose-Marie Haultbois s'imaginait déjà en riche divorcée californienne.

L'idée de se séparer bientôt leur étant à tous quatre intolérable - bien que les raisons de chacun fussent différentes -, il fut décidé à l'unanimité que les deux jeunes femmes suivraient leurs chevaliers servants dans le Nouveau Monde, pour quelques semaines de vacances... et plus si affinités.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Un mois plus tard, Rose-Marie et Céleste étaient toutes deux mariées à un beau Californien et faisaient les démarches nécessaires à l'obtention de la nationalité américaine.

Rose-Marie installa son atelier sur tout un étage d'une blanche villa de Pasadena et s'empressa d'emblée d'organiser une série de dîners rassemblant toutes les relations de son mari susceptibles de la lancer artistiquement.

Laissant la froide Annamite à son ambition, Céleste, elle, se coula avec délectation dans la vie de son Ignacio. Ce fils de famille, fier d'être un vrai *Californio* – sa mère était une Garcia, se plaisait-il à répéter -, habitait à Dolores City, une petite ville touristique en bordure du désert, située à l'Est de San Diego. Il y vivait de la vente occasionnelle de ces tableaux et – surtout – des modestes dividendes que lui versait l'entreprise familiale, la Palo Verde Oil Corporation. Il aimait à raconter comment son arrière-grand-père avait perdu tout son héritage au poker - les terres familiales de Los Angeles : l'hacienda, la briqueterie, le magasin -, et au moment de se tirer une

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

balle dans la tête, avait trouvé au fond de la doublure de sa veste une pièce d'argent d'un dollar. Grâce à ce dollar, un aplomb d'homme désespéré et une misérable paire de deux, il avait gagné un terrain rocailleux et une cabane, près de Santa Monica. Étant allé cacher sa misère dans sa nouvelle propriété, il avait remarqué des traces de bitume sur le sol caillouteux. Convaincu que ce goudron était la preuve que le sous-sol recelait du pétrole, il avait engagé ses derniers vêtements pour, en tricot de corps et caleçon long, acheter une pelle, une bêche et un sac de riz. En dépit des brûlures du soleil, de la fatigue écrasante, de ses mains en sang, de l'épreuve de la faim et des lazzis, il avait creusé sans relâche, étayant son puits avec des planches arrachées à sa cabane et, oui, il avait trouvé la plus formidable nappe de pétrole de toute la Côte Ouest.

Ignacio Greenwood avait choisi de laisser sa sœur cadette – une rapace qui ne lui dégorgeait ses dividendes qu'après qu'il l'ait longuement suppliée - gérer à sa guise la Palo Verde Oil Corporation. Lui préférait se consacrer à son art. Il s'était installé une galerie et un atelier dans une maison d'inspiration vaguement victorienne donnant sur la rue principale de Dolores City.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Céleste et Ignacio ne s'occupèrent tout d'abord que de la faim dévorante qu'ils avaient l'un de l'autre. Après trois mois de lune de miel, Ignacio fut repris par l'inspiration et le besoin de créer et alla s'enfermer dans son atelier. Céleste sauta du lit à sa suite, avide d'observer la flore de son nouvel univers – elle sentait qu'elle allait développer son art d'herboriste, ici.

Elle découvrit avec bonheur que leur ville comptait un ranch pour touristes : elle allait enfin pouvoir réaliser son rêve de chevauchées dans l'Ouest américain.

Céleste arriva au Palomimo Ranch comme on arrive en terre promise. Elle visita toutes les stalles et tous les enclos avec de grands yeux émerveillés et un sourire d'illuminée collé aux lèvres. Elle était certaine de trouver SON cheval – un signe devait fatalement le lui désigner. Et, en vérité, c'est ce qui arriva.

Elle pensa d'abord s'être trompée. Oui, elle avait vu de beaux chevaux, certains même s'étaient intéressés à elle – le cheval est un animal extrêmement curieux -, pourtant elle n'avait rien ressenti de ce

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

coup de foudre qu'elle attendait. Désenchantée, soupirant de sa naïveté, elle s'apprêtait à aller s'inscrire au bureau du ranch, pour prendre des cours d'équitation sur n'importe quel canasson, d'avance résignée à prendre la monture qu'on voudrait lui donner, comme chez un loueur de voiture. Par acquis de conscience, elle poussa jusqu'à la dernière pâture. Vide.

Elle rebroussait déjà chemin quand un hennissement métallique retentit dans son dos. Céleste s'arrêta net, le cœur battant la chamade, n'osant regarder derrière elle de peur d'être déçue.

Un second hennissement, comme un appel – « Eh ! Toi, là ! Oui, toi ! » - la décida à se retourner. L'enclos était vide ! Céleste resta plantée là, vaguement inquiète : entendait-elle des voix ? Un mouvement agita un bosquet d'ajoncs et un cheval bleu en émergea lentement avant de s'arrêter, comme si, conscient de sa beauté, il voulait laisser à Céleste le temps de l'admirer. Il était aux couleurs de l'orage : gris pommelé, sa robe variait du bleu pâle à l'argent, tandis que sa crinière et sa queue étaient noires, comme l'émail de ses sabots et le velours de son nez. La jeune femme et l'animal s'examinèrent mutuellement un long moment, seul moyen d'investigation entre espèces. Céleste sentait qu'il la jaugeait : la tête haut levée, il la scrutait. Soudain, comme semblant s'être fait une opinion favorable

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

de cet être humain, l'animal se dirigea vers elle au petit trot, sa crinière et sa queue flottant au dessus de lui, sombres oriflammes. Il s'arrêta devant la jeune femme ; ses naseaux palpitaient, dévoilant leur doublure pourpre, il semblait vouloir s'emplir de l'essence même de l'être qui lui faisait face. Un rayon de soleil traversa les nuages et fit étinceler la robe de l'animal qui parut alors comme nimbé d'argent. Sans y penser, comme sous l'emprise d'un charme, Céleste avança une main, paume en avant, pour caresser les naseaux de velours noir. Le cheval se laissa faire sans bouger puis, semblant prendre une décision, baissa la tête pour que sa nouvelle amie puisse lui flatter le cou et passer sa main entre ses oreilles, pour jouer avec sa crinière. Céleste sentit son cœur se dilater de joie et, d'un mouvement irréfléchi, elle se glissa sous les barbelés de la barrière qui les séparait, pour s'approcher plus près de l'énorme animal. Elle en faisait le tour, émerveillée par la puissance qu'elle devinait sous le poil scintillant, quand elle entendit crier :

- Hey, you ! Go out ! Quickly ! Are you crazy ?

Un homme barbu se tenait près de la barrière, une fourche à la main, l'air furieux – moderne Poséidon agreste. En dépit de l'insuffisance de sa pratique de la langue de Kerouac, Céleste comprit qu'il l'engageait à sortir tout de suite de l'enclos.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Ne vous inquiétez pas, lui cria-t-elle dans son mauvais anglais. Je ne lui ferai pas de mal.

Poséidon la dévisagea comme s'il ne comprenait pas ce qu'elle lui disait et s'exclama brutalement, mais en espagnol, cette fois :

- Mais malheureuse, cet animal pourrait vous tuer d'un simple coup de pied ! Vite, sortez de là ! Et sans mouvement brusque, surtout.

Renonçant à discuter, Céleste flatta une dernière fois la croupe du cheval bleu qui tourna la tête vers elle pour qu'elle lui caresse le nez, et rejoignit l'homme à la fourche, derrière la barrière. La conversation se fit en espagnol, langue bien plus familière pour Céleste que l'anglais. C'était une chance pour elle, d'avoir épousé un Californien et pas un New-yorkais : tout le monde comprenait l'espagnol, en Californie.

- Edwin Riverside, se présenta Poséidon. Je suis le propriétaire de ce ranch. Il est interdit aux visiteurs d'entrer dans les enclos. C'est écrit partout. Vous voyez le panneau, là, dites ? Cet animal est un vrai démon, il aurait pu vous piétiner. D'ailleurs, je ne comprends pas qu'il ne l'ai pas fait.

- Je suis contente de vous rencontrer, Edwin, fit Céleste avec son sourire le plus charmeur. Je veux prendre des cours d'équitation. Et je veux les prendre sur ce cheval-là.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

L'homme se mit à rire.

- Ce cheval-là, comme vous dites, c'est un étalon. C'est un mustang, un *mestengo*, un cheval sauvage, quoi ! Il n'est pas dressé et il est intraitable. Je le garde pour entraîner les cavaliers confirmés au rodéo. J'ai de bonnes bêtes bien calmes, pour les débutants. Vous ne voudriez pas prendre le risque de casser votre joli petit cou, n'est-ce pas ?

Céleste regarda Edwin Riverside un instant, songeuse.

- Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-elle.

- Smockey.

- C'est lui que je veux.

- Impossible.

- Je vous signerai une décharge.

- Non. Et puis, quand bien même ce serait un gentil canasson bien calme, il est trop grand pour vous. Il faut qu'un cavalier et sa monture s'équilibrent.

Céleste sortit de sa poche un rouleau de billets verts.

« C'est votre affaire, si vous voulez mourir, fit Mr Riverside. Allons signer cette décharge.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Sous les rires, Céleste se débattait pour s'extraire du buisson de créosote où l'avait expédiée sa monture. Garçons d'écurie, instructeurs et élèves, le vétérinaire du comté, qui passait justement par là, et même la jeune fille de l'accueil, tout le Palomino Ranch était venu assister à la première leçon qu'Edwin Riverside donnait à cette cinglée de Française qui voulait obstinément monter ce démon de Smockey.

Céleste s'était absolument attendue à ce que l'animal se montre avec elle doux comme un agneau. C'était lui qui l'avait appelée, n'est-ce pas ? Elle n'avait même pas pris la précaution de se munir d'une turquoise – chacun sait que cette pierre protège des chutes de cheval. Elle n'avait pas tenu compte du fait que la réalité est toujours différente de ce que l'on attend.

L'étalon bleu était un insoumis. S'il est vrai que Céleste l'avait charmé, il n'était toutefois pas disposé à l'accepter sur son dos. Certes, il prenait plaisir à ce qu'elle le caresse et acceptait qu'elle l'étrille et le harnache, mais qu'elle s'avisa de le monter et il l'expédiait illico dans le buisson le plus proche. Libre, il était. Personne ne lui imposerait sa volonté, pas même cette jolie brune dont il s'était comme énamouré.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Déçue, humiliée, projetée dans le même buisson pour la troisième fois consécutive, Céleste se remit sur ses pieds, aidée par Edwin et un de ses lads. Elle leur adressa un sourire rayonnant, comme si elle considérait que sa désillusion était une bonne blague : il était hors de question de laisser ces rustres se délecter de sa mortification. Sous les encouragements narquois de l'assistance, la tête haute, le sourire aux lèvres, elle cueillit nonchalamment un brin parfumé, dans un buisson d'armoise qui poussait-là providentiellement, renoua en fredonnant son chignon qui s'était défait, y assura crânement la brindille argentée, et se dirigea une fois de plus vers l'étalon, d'un pas qu'elle s'efforçait de rendre alerte pour dissimuler une légère claudication – elle avait sacrément mal aux fesses. L'énorme animal regardait s'approcher cette jeune femme brune et sans doute fut-il seul à lire la détermination farouche derrière le joyeux sourire.

Céleste s'arrêta à quelques pas du cheval, les yeux plantés dans les siens ; semblant le défier du regard. L'atmosphère devint soudain électrique. Tous les spectateurs frissonnèrent et firent silence : le soleil s'était caché sous les nuages et une brise froide venait de se lever. Dans la lumière glauque qui descendait du ciel tout à coup couvert, la robe de l'étalon s'assombrit et sembla projeter de froides étincelles d'argent ; devant les yeux de l'assistance péniblement

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

impressionnée, l'animal prit la couleur sinistre d'un nuage d'orage tout près d'exploser. Un cri s'éleva de toutes les poitrines quand le mustang se cabra brusquement devant Céleste, semblant mêler ses crins sombres aux nues de plus en plus menaçantes. La jeune femme ne bougea pas, déterminée à se laisser piétiner plutôt que de céder à la puissance de l'étalon. Un cri de femme, aigu comme celui d'une mouette, s'éleva dans l'assistance : une des jeunes filles présentes avait cru voir Céleste grandir mystérieusement, son corps élancé se muant en un javelot étincelant reliant le ciel et la terre. Quand l'étalon retomba enfin sur ses quatre pieds, sous les regards de l'assistance maintenant angoissée et silencieuse, Céleste s'avança calmement vers lui. Apparemment mâté, il resta aussi immobile qu'un cheval de plâtre. Elle rassembla les rênes et se mit en selle le plus tranquillement du monde. L'étalon et sa monture restèrent immobiles quelques instants – aussi immobiles qu'un groupe équestre de bronze - et les spectateurs commencèrent à respirer : inexplicablement - sans doute l'influence énervante de l'orage qui s'amassait au-dessus de leurs têtes -, ils avaient craint d'assister à quelque chose d'effrayant, une sorte de choc des Titans. Certains commençaient à rire d'eux-même, quand le mustang bleu se cabra violemment, bondissant sur ses jarrets, cherchant à se défaire de sa cavalière.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Céleste, les doigts crispés, emmêlés dans les crins de l'animal, les muscles des cuisses comme verrouillés, afin que ses genoux s'incrustent dans les côtes de sa monture, la mâchoire contractée, aveuglée par la masse de ses cheveux qui s'étaient libérés, se sentait possédée par une colère sauvage. Cet animal se soumettrait ou il la tuerait ! Un cri de rage lui échappa, rendu inaudible par le roulement du tonnerre qui se fit alors entendre, aussi violent que l'explosion d'une poudrière. La foudre illumina le groupe dressé de l'étalon bleu et de sa cavalière, crins et cheveux envolés par le vent et la furie, comme environnés de flammes. L'éclair fut soufflé par une bourrasque et l'étalon retomba sur ses pieds dans le retentissement du tonnerre, comme projeté du ciel sur la terre.

Avec une sorte de terreur religieuse, les assistants virent l'étalon, encore tremblant de fureur rentrée, se soumettre à sa cavalière et avancer lentement vers eux.

Le propriétaire du Palomino Ranch était à la fois satisfait et contrarié que les séances d'équitation se passent si bien entre Céleste et son *mestengo*. Satisfait, parce que cette satanée Française payait bien et, qu'à tout prendre, il valait mieux pour la renommée de son

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ranch qu'elle n'ait pas été tuée par ce sacré étalon bleu du diable ; contrarié, parce qu'il est toujours humiliant de se tromper dans ces prévisions : Smockey aurait dû river son clou à cette damnée Frenchie obstinée en lui bottant son joli postérieur. Cet animal était vicieux ; il bottait, il mordait, il refusait la domination ; il était capable de se rouler par terre pour se débarrasser d'un cavalier ; il semblait doué du don de divination, anticipant et déjouant les ruses des casse-cous décidés à le réduire à merci. Personne, jusqu'à ce qu'arrive cette Française, n'avait réussi à passer plus de trois secondes sur son dos. Et voilà qu'entre ses petites mains de débutante, il semblait un agneau.

D'un autre côté, la jeune femme lui était sympathique et il ne pouvait s'empêcher d'être admiratif autant que surpris devant son entente avec ce démon de Smockey. Il s'était senti un peu effrayé devant elle, pendant quelques jours, car sa lutte avec l'animal, sous l'orage, lui laissé l'impression d'avoir assisté à un miracle ; il était venu à bout de cette sotte terreur superstitieuse par le raisonnement : c'était tout simplement la foudre qui avait mâté l'étalon. La Frenchie avait eu de la chance, voilà : l'animal avait cru que le tumulte des éléments était causé par sa cavalière.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Finalement, ce qui vexait le plus Edwin, c'est que, mis à part les moments où Céleste le montait, l'étalon restait le même : il l'avait vicieusement mordu, alors qu'il le faisait passer d'un corral à l'autre, et l'aurait piétiné, si la Française n'était miraculeusement survenue à cet instant précis. C'était comme si cet insoumis était tombé amoureux de la jeune femme. Et, à voir les yeux pleins d'étoiles de la Frenchie, quand elle arrivait au ranch, c'était réciproque. Il s'attendait à ce qu'elle veuille acheter cet animal, et alors, ha ! ha ! ha ! ce serait à son tour à lui, Edwin, de faire des miracles : cet étalon allait se transformer en poule. Oui, en poule aux œufs d'or ! Non seulement il lui ferait un prix d'ami, à cette étrangère, et lui vendrait son canasson au prix d'un pur sang enregistré, mais il l'arrangerait bien, aussi, pour la rente mensuelle, car il faudrait bien qu'elle le laisse en pension chez lui : ça ne se case pas dans le garage d'une maison de banlieue, comme une tondeuse à gazon, un étalon.

Ce n'est qu'au bout d'un mois de leçons quotidiennes, qu'Edwin Riverside consentit à laisser Céleste et sa monture partir pour une balade solitaire.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Pour Céleste, l'expérience prit des allures de consécration. Elle se livra totalement à la volonté de l'étalon et lui lâcha la bride. Un sourire extatique sur son long visage brun, elle fit l'expérience de l'adéquation totale qui peut exister entre un cavalier et sa monture. Smockey semblait lire dans ses pensées ; il la menait où elle souhaitait aller. Complètement abandonnée à lui, confiante, Céleste se laissa entraîner dans une course à travers le désert. Les cheveux envolés, il lui semblait flotter au dessus de terre, emportée dans un tourbillon, prête à chevaucher les nues.

Quand la course folle s'acheva, Céleste, encore sous l'emprise de ses visions nuageuses, songea au roman de référence de son enfance, *Mon Amie Flicka* - plus exactement, la série de romans, car l'histoire se déroule sur quatre volumes - ; c'était ce roman qui avait dirigé ses rêves d'avenir vers les grands espaces de l'Ouest américain. Il y avait, dans ce livre, un étalon blanc intraitable et fabuleux qui portait le nom poétique de *Thunderhead*, ce qui désigne les cumulo-nimbus en anglais, et qui se traduit littéralement par *tête de tonnerre* ; cela lui fit l'effet d'une illumination : voilà un nom digne de son mustang bleu !

- Tête de tonnerre, murmura-t-elle.

L'étalon s'ébroua et tourna la tête, pour regarder sa cavalière ; elle l'avait appelé par son nom.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Le choc fut rude, à la Figuièra, quand Céleste téléphona, en pleine euphorie, pour annoncer son mariage avec Ignacio Greenwood.

Luz, Baptistin et Mounia restèrent d'abord sans voix et Céleste les crut muets de bonheur, quand ils étaient en fait sous le coup de l'étonnement – rien ne les avait préparés à un tel dénouement ; pour eux, Ignacio ne pouvait être qu'une aventure de plus pour Céleste ; il devait passer, comme tous ceux qui l'avaient précédé, à la vitesse d'un météore.

Céleste leur promit des photos de son tendre époux et de sa nouvelle maison, conseilla à sa fille de terminer l'année scolaire à Nice avant de venir la rejoindre, et raccrocha. Luz se mit à pleurer et Mounia l'imita. Baptistin regarda les pleureuses en silence, trop secoué lui-même pour trouver un mot de consolation.

- Qu'est-ce qui t'arrive, *hijita*[37] ? fit Mounia, en trouvant Luz seule et immobile devant la fenêtre de sa chambre.

- J'irai pas en Amérique, dit la jeune fille.

37 Petite fille. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- *¡ Toma[38] !* Tu rêvais d'y aller !

- Mais, je croyais qu'on irait tous ensemble !

- Tu sais bien que ce n'est pas possible, *Pichona*. Comment qu'on gagnerait notre vie, Tonton Tista et moi ?

- Alors, je veux rester avec vous !

- *¡ Chica[39] !* Tu ne dois pas dire ça ! Un enfant doit vivre avec sa mère et lui obéir, et être sage !

- Je n'irai pas, je te dis ! Je la déteste !

- *¡ Vaya ! vaya ! vaya[40] !* Je ne veux pas t'entendre parler comme ça ! Si ta mère t'entendait, ça lui ferait trop de peine, *hija mia* ! C'est elle qui t'a mise au monde, tu dois l'aimer et la respecter.

Mounia était prisonnière de ses idées toutes faites et de sa glorification de la souffrance : les enfants doivent se soumettre aux décisions de leurs parents et on a le devoir de se sacrifier pour sa famille. Luz lui tourna le dos et la Marocaine finit par la laisser seule avec ses pensées.

La jeune fille se sentait démunie comme jamais. L'adolescente qu'elle était en voulait à sa mère d'avoir préféré courir la prétentaine plutôt que de s'occuper d'elle. Elle ne voyait pas pourquoi elle devrait

38 Tiens ! Voir *Interjections espagnoles*, en fin de volume.
39 Fille ! Ici utilisé en interjection exprimant la contrariété. Voir l'entrée ¡Hombre !, dans *Interjections espagnoles*, en fin de volume.
40 Allez ! Allez ! Allez ! Voir *Interjections espagnoles*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

se sacrifier pour quelqu'un qui avait toujours fait passer ses histoires de fesses avant sa fille. Pire encore, elle se sentait trahie par ceux qu'elle considérait comme ses vrais parents, Baptistin et Mounia, qui ne se battaient pas pour la garder avec eux et lui répétaient sur tous les tons qu'il faudrait bien qu'elle aille vivre avec sa mère, et avec le sourire, encore, pour ne pas lui faire de peine. Luz ne se rendait pas compte que les Fuentes étaient aussi malheureux qu'elle mais se dominaient pour faire ce qui leur semblait le mieux ; elle se sentait totalement seule et abandonnée. N'y aurait-il personne pour l'aider et comprendre son chagrin à elle ? Valait-elle moins que les autres ? Certainement, elle en avait la preuve chaque jour.

Luz se sentait mal, horriblement. Déjà persuadée d'être inférieure au commun des mortels, à cause de sa différence et de sa mise à l'écart, l'abandon apparent des Fuentes et leur façon de lui suggérer que ce n'était pas normal de ne pas aimer sa mère plus que tout la blessait profondément et la révoltait. Elle ne s'en rendait pas compte, mais l'opinion de ceux qui l'avait élevée avait une grande emprise sur son esprit : une culpabilité inconsciente la rongeait de ne pas se conduire comme ils le souhaitaient. Ce maelström de sentiments impossibles à démêler se traduisait par une profonde mélancolie et un auto-dénigrement complet de sa personne ; Luz se haïssait, elle aurait

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

voulu ne pas être née. Elle ne pouvait s'imaginer dans la chambre de la maison d'Ignacio Greenwood, que Céleste avait décorée à son intention et dont elle lui avait envoyée la photo. Non, quand elle s'imaginait là-bas, c'était dans une minuscule maison vide, comme écrasée au milieu des buildings d'une ville tentaculaire. Désespérément seule.

Ils avaient détaillé en famille, avec Emmanuel Demoiselle, les photos que leur avait envoyées Céleste. Plus que la maison de Dolores City ou la chambre qui attendait Luz ou Ignacio Greenwood lui-même, la voiture qu'il avait offerte à leur mère et nièce retint l'attention de Luz et Baptistin : ces passionnés de mécanique avaient examiné très attentivement les clichés de la longue décapotable bleu gitane - une Corvair de 1965. Baptistin avait siffloté d'admiration devant un gros plan de sa plaque d'immatriculation personnalisée, où pour l'on pouvait lire : « STRIP-TEASIN' ».

- Mais qu'est-ce que ça veut dire ? avait demandé Mounia.

- C'est de l'anglais, avait répondu Man. Ça veut dire, en train de faire un strip-tease, je crois. C'est marrant, pour une décapotable !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mounia avait serré les lèvres avec désapprobation. On pouvait lire sur son visage : « Qu'aurait pensé Hélène de cela ? » Baptistin, lui, avait souri un peu mélancoliquement.

- Tu es vraiment dérangée, *Palomita mia*, avait-il murmuré pour lui-même. Allons, continua-t-il en s'adressant à Luz, range, range, range-moi ces photos. Tout s'est mélangé, il faut remettre de l'ordre dans tout ça.

Se voyant abandonnée par toute sa famille, déchirée, Luz chercha refuge auprès d'Emmanuel. Quand Baptistin lui avait annoncé que Luz allait partir en Californie rejoindre sa mère, il n'avait rien dit, mais le désespoir s'était peint sur son visage. Luz et Man s'étaient alors réfugiés dans le jardin, s'enfonçant d'instinct dans le dédale du vieux figuier, comme à la recherche des mots qui leur manquaient pour exprimer leurs sentiments. Ce départ en Californie avait au moins eu pour heureux résultat de rapprocher les deux amis. Oubliés l'éloignement, la jalousie et la culpabilité diffuse des dernières semaines : la crainte de la proche séparation les avait soudés.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Après sa dernière conversation avec Mounia, Luz était allée attendre son ami à la sortie du collège – elle n'avait pas de cours le vendredi après-midi, alors que lui finissait à quatre heures. Ils étaient allés s'asseoir derrière le gymnase, dans un coin désert, et Luz avait laissé couler ses larmes, secouant rageusement la tête devant sa faiblesse, mais incapable de se maîtriser. Devant Lem, cela n'avait pas d'importance ; elle pouvait pleurer sans risque. Jamais il ne la trahirait, lui.

Emmanuel ne savait que faire. Son cœur lui soufflait de la prendre dans ses bras, mais une stupide timidité l'en empêchait. Et puis il avait peur, s'il le faisait, de se mettre à pleurer avec elle. Il se contenta donc de poser une main hésitante sur l'épaule de la jeune fille.

- J'irai pas ! chuchota rageusement Luz.

Le cœur déchiré, Man tenta pourtant d'être raisonnable et de la réconforter :

- T'en avais pourtant envie, d'aller vivre en Amérique.

- Mais pas toute seule ! Je croyais qu'on partirait tous ! J'irai pas, je te dis.

Ils se regardèrent un moment sans rien dire, pris de vertige devant l'abîme d'impuissance de l'adolescence. Comment s'échapper quand

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

tous les adultes se sont coalisés pour vous torturer, prétendument pour votre bien ?

- Je vais m'enfuir, décida Luz. Je me cacherai. Tu m'aideras ?

- Oui, bien sûr, je t'aiderai. Mais où veux-tu te cacher ? Il y a du monde partout, ici. Il faudrait pouvoir aller dans l'arrière-pays. Mais ce serait trop compliqué. Il faut que tu restes près d'ici, pour que je puisse t'apporter à manger tous les jours. Ma mère s'en rendrait compte tout de suite, si je vidais ses placards d'un coup pour te faire des réserves.

- J'ai une idée.

Ils déambulèrent tout le week-end dans les allées du cimetière de Caucade, attentifs aux allées et venues des visiteurs et des jardiniers.

Ils trouvèrent, près du mur d'enceinte Ouest, une section cernée de hautes haies de thuyas, où s'alignaient de vieux caveaux à l'abandon, surmontés de croix de métal ouvragé, branlantes et mangées de rouille, au marbre comme fondu sous l'action du temps, sans arêtes saillantes, aux murs fissurés par l'épreuve du soleil et de la pluie. Royaume des herbes folles et des lézards. Une minuscule chapelle incrustée dans les pierres sèches du mur d'enceinte s'ouvrait là,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

comme oubliée de tous. Il ne s'agissait que d'un simple cube aux murs chaulés, où l'on n'aurait pas réussi à caser un piano à queue, meublé d'un seul autel de pierre. Au mur, dans une niche, une statue de la Vierge à l'enfant, noire, lépreuse, mangée aux vers, les ors ternis, mais peut-être plus belle dans sa digne décrépitude qu'au temps de son éclat ; au sol, des tomettes. Pas de fenêtre, seule la double porte vermoulue donnait de la lumière. Le plafond voûté était peint en bleu et la vieille peinture s'écaillait sur les tomettes rouges, poudrant de talc bleu pâle les feuilles mortes que le vent avait poussées là.

Luz soupira de bonheur en trouvant cet humble asile. Elle qui pensait se réfugier dans un sinistre mausolée et dormir étendue sur une froide pierre tombale, elle crut entrer au paradis.

Fort de son expérience de scout, Emmanuel organisa le campement :

- Tu pourras dormir là, dit-il, mais il faudra trouver un endroit pour cacher tes affaires durant la journée. N'importe qui peut entrer ici. Et puis, il faut aussi que, toi, tu puisses te cacher, si on vient. Il ne faut pas que les jardiniers te voient souvent par ici : ils finiraient par se douter de quelque chose.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- La journée, je sortirai du cimetière. J'irai me balader. Je viendrai me cacher juste avant qu'ils ne ferment les portes.
- Au moins, dit Emmanuel, tu ne mourras pas de soif, il y a un robinet juste à côté. Il faut prévoir une cuvette, pour que tu puisses te laver. Et puis, de temps en temps, on pourra se risquer chez moi, quand ma mère travaille, pour que tu prennes une douche. Il faudra seulement faire attention que Mounia et les voisins ne te voient pas... Et puis non, c'est trop dangereux. Il faudra s'arranger avec Thomas. Bon, les toilettes publiques sont un peu loin mais, comme ça, personne n'a de raison de passer par ici. Je m'arrangerai avec Thomas, pour qu'il te laisse passer la journée chez lui, s'il pleut.

Après plusieurs essais, ils trouvèrent un caveau aux portes branlantes, qu'Emmanuel put forcer sans trop de bruit. Luz pourrait y entreposer ses affaires.

Le départ était prévu pour le lundi suivant. Mounia se démenait en préparatifs fébriles et menait le déménagement de Luz tambour battant. La jeune fille feignait de s'être résignée à ce départ : elle emballait ses trésors de petite fille sans une larme et avait donné tout ses *Tintin* à Lem. Subrepticement, elle préparait son baluchon pour le cimetière. Elle souriait même souvent énigmatiquement, en songeant

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

que, quand ses affaires aborderaient le Nouveau Monde, elle serait, elle, bien tranquille parmi les lézards du cimetière de Caucade.

Sous son lit, elle cachait un message d'adieu, un sac à dos plein de vêtements et d'affaires de toilette, ses économies – cent soixante-quinze Francs, une fortune ! - et le sac de couchage de Baptistin, qu'elle avait subtilisé.

Elle disparaîtrait le dimanche soir – la veille du jour où elle était supposée partir - et, en attendant, elle savourait chaque nuit le confort de son lit, sachant qu'elle devrait bientôt dormir à même le sol sur des cartons. Lem avait promis de lui voler dès que possible un lit de camp, dans le local des Scouts de France.

- Tu n'auras pas peur de dormir seule au cimetière ? demanda Emmanuel le samedi soir, formulant pour la première fois l'inquiétude qui le taraudait depuis plusieurs jours.

Luz resta un moment songeuse, avant de répondre en haussant ses jolies épaules - rien que ce simple mouvement émut Man sensuellement.

- Non, je ne crois pas. Il y a des réverbères tout le long du mur, alors j'y verrai clair. Je ne serais pas seule : il y a beaucoup de lézards et de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

couleuvres. Et puis, depuis le temps qu'on traîne au cimetière, les morts ne se sont jamais manifestés.

Et c'était vrai que, si Luz craignait d'expérience les vivants, les morts ne l'avaient jamais malmenée. Pourtant, à l'idée de passer la nuit parmi des cadavres, un frisson la prenait. Elle ne voulait cependant pas y penser et ne l'aurait avoué pour rien au monde.

- Je vais rester avec toi, la première nuit, fit Man résolument. Ensuite, nous trouverons une solution pour que je puisse te rejoindre sans que personne ne s'en doute.

Luz se serra contre lui avec soulagement et, en sentant son corps contre le sien, en humant le parfum d'héliotrope de ses cheveux, le jeune homme eut comme un éblouissement de désir.

Se glisser dans le cimetière avant la fermeture ne fut qu'un jeu d'enfant. Ils se dissimulèrent dans le caveau de la famille Bellon, inquiets à l'idée que le gardien faisait sans doute un tour, pour s'assurer que tout le monde était sorti. Ils attendirent une grande heure, après qu'ait retenti la sonnerie qui avertissait les visiteurs de l'imminente fermeture des portes, serrés l'un contre l'autre, à l'affût derrière un jour de la porte métallique de leur tombeau, à regarder la

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

clarté baisser dans les allées, attendant et redoutant à la fois le passage du gardien, les sens de Man de plus en plus éprouvés, à chaque minute, par l'affolante proximité de Luz. Ils ne virent ni n'entendirent personne. En effet, ils l'ignoraient, mais le cimetière de Caucade est trop grand pour qu'on en fasse le tour avant de fermer les grilles. On se contente de faire retentir la cloche, un quart d'heure avant la fermeture, et, généralement, les visiteurs sortent à temps. Mais il arrive parfois que des gens restent enfermés. Et alors, quel cirque ! Appels au secours ! Tentatives d'escalades et crises nerveuses à l'idée d'être agressé par des fantômes ou des morts-vivants ! Et finalement, le gardien, furieux d'être dérangé pendant son feuilleton vespéral, daigne se déplacer pour aller délivrer les vivants prisonniers du royaume des morts.

Au bout de ce long moment de prudente attente, ne voyant ni n'entendant rien d'inquiétant, les deux adolescents se glissèrent à l'extérieur, dans le crépuscule tiède et odorant. Les herbes folles libéraient leurs effluves, comme pour les enivrer. Et, certes, Man n'avait pas besoin de ça, déjà chaviré par son amie et s'en voulant de l'être.

Assis sur la dalle de marbre d'une tombe, qui leur chauffait délicieusement les fesses en restituant la chaleur de la journée, ils

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

dînèrent d'un paquet de chips et d'une timbale d'eau partagés, avant de profiter des dernières lueurs du jour pour explorer les alentours et aller espionner le gardien, qui regardait la télé dans son logement de fonction, près de la porte Nord.

Ce n'est qu'à la nuit noire qu'un frisson les saisit - sans doute dû à une soudaine fraîcheur - et qu'ils se hâtèrent d'un commun accord vers le refuge des murs blancs et du plafond bleu de la petite chapelle. C'est Man qui, lampe de poche en main, se risqua dans l'ombre du caveau des Bellon, pour y récupérer le sac de couchage et le matelas de carton. Mort de peur, mais digne extérieurement : il n'était pas une mauviette, lui.

Toutes portes closes, ils allumèrent une lampe-torche et s'installèrent dans l'étroit espace derrière l'autel de la chapelle, sous la statue de la Vierge, comme si la modeste table de maçonnerie et de pierre pouvait leur fournir une protection contre les confuses menaces extérieures. Sans le dire, tous deux songeaient au clip de Michael Jackson, *Thriller*, et ils imaginaient les morts sortant de leurs tombeaux et s'avançant vers leur chapelle. Leur peau s'en hérissait de chair de poule. Épouvantés, ils reniflaient peureusement le filet d'air qui passait sous la porte, croyant y déceler une odeur de putréfaction.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Ils se serrèrent, tout habillés, dans l'unique sac de couchage, sur leur inconfortable lit de carton, côte à côte, regardant le plafond bleu et les ombres fantastiques que projetait sur les murs la Vierge Noire, au-dessus d'eux, tressaillant à chaque craquement mais n'osant se couvrir de ridicule en verbalisant leurs frayeurs. Même la présence de l'autre était inquiétante : s'il allait se transformer en loup-garou ou en mort-vivant, comme dans le clip ? Ah ! Ils n'étaient pas fiers ! Ils se surveillaient mutuellement du coin de l'œil, à deux doigts de la crise de panique.

- Il faut éteindre, finit par chuchoter Man à contre-cœur. La lumière risque de nous trahir.

Bien sûr, il songeait aux créatures infernales qui devaient chercher des proies, là, dehors et non pas à d'éventuelles rondes des gardiens du cimetière, mais il ne le précisa pas et Luz, dont l'esprit avait suivi le même raisonnement, avala sa salive avant d'opiner. Man, bravement, allongea le bras pour éteindre.

Dans l'obscurité soudaine, encore plus sombre de succéder à la lumière, Luz se tourna précipitamment vers son ami et enfouit sa tête sous la couverture, pour échapper à tout ce noir empli de menaces. Seulement le jeune homme avait eu le même réflexe et, contraints par l'étroitesse du sac de couchage, ils se retrouvèrent emmêlés, nez

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

contre nez, ce qui les fit rire nerveusement à voix basse – à voix basse pour ne pas se faire repérer par les morts-vivants.

Man s'arrêta brusquement de rire. L'haleine de Luz sur sa bouche à lui, sa proximité, son parfum miellé d'héliotrope et l'angoissante obscurité composaient un cocktail si érotique qu'il manqua en gémir, son effroi soudain oublié. Sa main se crispa nerveusement sur le bras de la jeune fille, dans un instinctif geste de possession qui dissipa ses derniers fantômes. Elle en eut le souffle brutalement coupé, surprise par une bouffée de désir. Cela la bouleversa : jamais encore elle n'avait ressenti une telle sensation. C'était si intense qu'elle se sentit effrayée, non plus par de chimériques créatures maléfiques, mais par elle-même. Un vide se creusa dans son ventre et, simultanément, son pénis se dressa, exigeant. Gênée, elle eut un haut le corps : si Lem se rendait compte de son trouble ! Mais, l'exiguïté de leur nid était telle que s'éloigner d'un côté revenait à se rapprocher de l'autre et, si leur torses se quittèrent, leurs bassins se heurtèrent et chacun sursauta au contact de l'érection de l'autre, bien perceptible malgré leurs jeans.

D'un sursaut effarouché, ils s'écartèrent et se retrouvèrent nez à nez puis, sans comprendre comment, bouche à bouche. L'obscurité ne leur faisait plus peur et leur fut d'une grande aide : l'autre n'était plus le compagnon familier, il n'était qu'ombre et désir, malléable à tous

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

les fantasmes - complice -, fruit de la sombre matière du rêve. C'était enlacer la nuit. Les baisers les amenèrent rapidement à un paroxysme de passion, enragés de ne savoir précisément comment se soulager ; trop inexpérimentés l'un et l'autre pour oser le premier pas vers la délivrance. Ils se serraient, se frottaient, se buvaient en de profonds baisers de lèvres et de langue et de salive, leurs hanches, d'instinct, ondulaient l'une contre l'autre, leurs mains cherchaient d'elles-même à toucher la chair de l'autre, remontant sur les bras, pour se perdre sous le tee-shirt. Man s'enhardit même jusqu'à effleurer de ses pouces les tétons de Luz, et ce simple contact décupla leur passion à tous les deux. Il ne leur vint pas l'audace d'aller plus loin ; l'éblouissement de leur désir partagé les comblait déjà de bonheur. Les morts alentours veillaient sur ce jeune amour.

Les premières lueurs de l'aube filtrant sous les portes les trouvèrent lèvres à lèvres, souffles mêlés. Ils se dévisagèrent alors, dans la blême lueur, gênés et émerveillés à la fois, et connurent qu'ils regardaient l'amour. Ils se serrèrent dans les bras l'un de l'autre, le désir se muant en tendresse, ne désirant plus rien d'autre que cet enlacement qui les faisait un, complets, l'âme de l'un dans l'âme de l'autre. Vaincus par la fatigue et les émotions, ils s'endormirent.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Eh ! Bonnie and Clyde ! On se réveille, les enfants !

Éveillés en sursaut, Man et Luz clignèrent des yeux dans l'éblouissante clarté qui s'engouffrait par les portes grandes ouvertes de la chapelle et, pendant un moment, ils ne purent distinguer rien d'autre qu'une sombre silhouette nimbée de lumière qui s'agitait en envoyant des faisceaux de rayons sur les murs de la chapelle. Man pensa aux descriptions de N.D.E. et eut un coup au cœur : était-il mort, pour avoir eu la témérité de passer la nuit dans le champ des morts ? Les deux adolescents ébahis se redressèrent lentement et, en ce faisant, changèrent d'angle de vision : ils purent distinguer un grand gendarme qui les regardait, hilare. La fugue était finie. Un des jardiniers du cimetière avait trouvé les enfants endormis et appelé la police.

La suite des événements sembla à Luz comme un long cauchemar empreint d'irréalité.

C'est dans une brume qu'elle se laissa serrer dans les bras de sa famille. Baptistin réconfortait gentiment une Mounia sanglotante - ils avaient cru que Luz avait disparu pour toujours, comme sa grand-mère dont elle était le vivant portrait. Personne ne la gronda, personne ne gronda Man, sauf, naturellement, Mme Demoiselle.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Baptistin se contenta d'affirmer à sa petite-nièce qu'elle n'avait pas à avoir peur de partir, que tout se passerait très bien, en Amérique. Et puis, ajouta-t-il en clignant de l'œil, là-bas personne ne se douterait de son hermaphrodisme : il avait fait promettre solennellement à Céleste qu'elle se montrerait discrète. Une fois que Luz s'y serait habituée, elle aurait l'impression d'avoir toujours vécu en Californie. Ils ne diraient rien de sa fugue à sa mère, pour ne pas l'attrister.

Avant même que la jeune fille ne réalise vraiment qu'elle était de nouveau captive de sa famille, elle était déjà à l'aéroport. Dans un tourbillon, elle embrassa Baptistin, Mounia et Lem et se retrouva dans l'avion, l'esprit vide, stupéfiée. Ce n'était pas possible qu'elle soit en train de vivre une expérience pareille. C'était certainement un mauvais rêve. Pour ne plus faire face à ses pensées, Luz sombra dans le sommeil, comme elle se serait réfugiée dans la mort.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

LIVRE DEUXIÈME

L'enfer est dans un cœur vide.
Khalil Gibran

I

Luz se retrouva seule et déracinée, en pleine stupeur devant la soudaine transformation de sa vie. Elle était d'autant plus seule que tous ses petits trésors de petite fille suivaient par bateau et qu'ils mettraient plusieurs semaines avant d'arriver ; ses bédés lui manquaient cruellement. Il ne lui restait plus rien que le souvenir d'un baiser.

Elle passa les quatre premières semaines à écrire à Lem et à Baptistin et Mounia. Les Fuentes lui répondaient fidèlement : comme Mounia ne savait pas écrire, Baptistin écrivait à la fois pour lui et pour elle. La Marocaine envoyait à Luz les recettes de ses plats préférés, convaincue que le plaisir des papilles aiderait la jeune fille à supporter son exil. Elle pensait que bien manger était la meilleure des

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

consolations et que Luz pourrait ainsi commencer à collectionner les recettes, comme l'avait fait Hélène Belladonna. Dans son dépaysement, Luz ne demandait pas mieux que de retrouver les plaisirs familiers, elle acheta un beau classeur et s'essaya à quelques recettes, mais elle manquait de pratique – elle réglait plus facilement le ralenti d'une voiture que le thermostat d'un four - et ses créations ne valaient pas la cuisine de Mounia. Comme ce n'était pas Céleste qui aurait pu l'aider à s'améliorer – les contingences domestiques ne faisaient pas partie de son univers -, Luz abandonna les fourneaux. De toutes façons, plus les jours passaient, moins elle avait d'appétit. Lem la laissait sans nouvelles. Il ne lui avait envoyé qu'une seule carte, où il avait écrit « Tu me manques », et Luz avait senti son cœur se dilater d'un douloureux bonheur. Et plus jamais rien. Elle avait cependant de ses nouvelles par les Fuentes : Emmanuel ne passait presque plus les voir ; il avait laissé tomber les Scouts et fréquentait maintenant une bande de gosses que Baptistin qualifiait de voyous ; ses notes, déjà pas bien brillantes, s'étaient effondrées. Mme Demoiselle, plus désagréable que jamais, disait qu'il tenait de son salaud de père et qu'ils avaient tous deux voué leurs vies à briser son cœur à elle.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz ne se plaisait pas en Amérique. Son beau-père ne lui plaisait pas, la maison ne lui plaisait pas, sa chambre ne lui plaisait pas et la ville ne lui plaisait pas. Dolores City était pourtant une jolie petite ville de Californie, très touristique, un peu carton-pâte, plantée sur une hauteur, en bordure du désert, du côté de San Diego. On y trouvait une rue principale digne de la ruée vers l'or, avec des maisons en bardeaux et des magasins à l'ancienne : saloon, quincaillerie, épicerie... Dans les quartiers résidentiels aux nombreuses maisons de stuc d'inspiration hispanique et aux patios ombragés, on entendait le calme murmure des fontaines.

Elle ne comprenait pas ce que sa mère avait pu trouver à Ignacio Greenwood, hormis la possibilité de s'installer aux États-Unis. Ignacio était, il est vrai, bel homme dans son genre, si l'on aime ce genre-là - Luz ne l'aimait pas. Très grand, très brun, très musclé, encore jeune, la peau mate, les dents très blanches. Bien entendu, comme tout bon Californien, il entretenait son corps. Il ne fumait pas – trop dangereux pour la santé ; il préférait se farcir le nez. Luz ne pouvait s'empêcher de frémir de dégoût en voyant sa grosse moustache noire, caricature de celle du Sergent Garcia dans *Zorro*. Typiquement Californio, il était très fier de ses origines : son aïeul

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

avait fait partie des fondateurs de la ville de Los Angeles – el Pueblo de Nuestra Señora la Reina de los Angeles del Rio de Porciúncula - et avait possédé d'immenses terres que, d'ailleurs, il avait perdu au jeu.

Luz se disait que, quand on avait rien fait d'autre dans sa vie que de devenir un artiste peintre inconnu, pardon ! un artiste *plasticien* inconnu, on ne dérangeait pas la mémoire d'ancêtres bien plus excentriques et énergiques que soi-même – Ignacio faisait des collages à base d'images religieuses populaires ou baroques, qu'il découpait et assemblait dans des compositions étourdissantes par leur surcharge et claquantes par leurs couleurs ; Céleste adorait ; Luz estimait que le découpage d'œuvres qu'on n'était pas même capable de reproduire, ce n'était pas de l'art. Et puis, il avait une façon de la regarder et de toujours chercher à la tripoter qui la révulsait, sans qu'elle n'ose réagir à ce qui ne devait être qu'affection pour l'enfant de sa femme – il ne pouvait s'agir d'autre chose, bien sûr. Alors elle se taisait, ne voulant pas déranger le bonheur visible de Céleste, comme le lui avait recommandé Mounia.

Car Céleste était heureuse ; la sauge et l'aubépine proliféraient sur le petit bout de terrain jouxtant la maison d'Ignacio. Elle avait enfin réalisé le rêve de sa vie : acheter une arme. Elle en avait même acheté plusieurs : un énorme Remington *Spécial Grizzli*, qu'elle avait

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

fièrement accroché au-dessus de la cheminée, un gros revolver automatique qu'elle gardait dans sa table de nuit, un autre à peine plus petit pour mettre dans la boîte à gants de la voiture et un modèle plus discret qu'elle glissait dans un holster, sous sa veste, avant de sortir. Luz était exaspérée de l'entendre s'entraîner à tirer sur des canettes vides, au fond du jardin, mais elle devait quand même reconnaître que sa mère visait juste. Celle-ci s'était aussi mise à l'équitation et, quand Luz la voyait descendre la rue principale sur cet étalon bleu dont elle s'était tellement entichée qu'Ignacio avait fini par le lui offrir - elle l'avait ridiculement baptisé Tête de Tonnerre, je vous demande un peu ! -, ses cheveux serrés sous un Stetson brun et ses fesses moulées et dans un Levi's, la forme de la crosse de son revolver dessinée sous son gilet de daim, elle ne pouvait s'empêcher de penser, à regret, que sa mère était bien de cette terre et qu'elle avait l'âme des pionniers qui avaient fait du peuplement du Far Ouest une légende : l'inconfort lui était absolument indifférent ; se nourrir de conserves de haricots jour après jour ne la perturbait pas ; seul comptait le plaisir de s'approprier de vastes espaces vierges, de ne faire qu'un avec la nature.

Luz trouvait cette américanisation de *soap opera* absolument ridicule. Céleste avait complètement renoncé aux velours chatoyants

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

et aux foulards indiens emblématiques des *Flower Children*, pour désormais se vêtir exclusivement de cuir et de toile de jeans, façon *Conquista*. En manière de moquerie, Luz prit l'habitude d'appeler sa mère *Ma'*, en référence à Ma' Dalton, l'inflammable petite vieille qui défendait ses grands pendards de fils – les frères Dalton – à coups de fusil, dans *Lucky Luke*. Céleste, loin de se vexer, était ravie de l'allusion. Elle se sentait tout à fait capable de protéger, elle aussi, sa progéniture, avec son beau fusil Remington qui s'ennuyait au dessus de la cheminée. Elle n'en attendait que l'occasion !

Pendant qu'Ignacio faisait du découpage/collage dans son atelier/boutique, en buvant des bières légères et des Diets Cokes, Céleste sillonnait le pays sur son étalon. Elle s'enfonçait dans le désert proche et récoltait les herbes et plantes qui composeraient ses philtres. Ignacio lui avait acheté une paire de talkies-walkies longue distance, pour qu'ils puissent rester en contact. La jeune femme s'était étonnamment adaptée à ce pays de vastes étendues semi-désertiques, à la végétation rase, comme écrasée par l'immensité du ciel. Il lui

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

semblait être arrivée où elle devait être et c'était peut-être véritablement le cas, tant la nature et les gens l'accueillaient avec chaleur. Les plantes dont elle avait besoin semblaient pousser sous les pas de son mustang et chaque personne qu'elle croisait l'accueillait avec le sourire. Dans ces plaines desséchées, Céleste s'arrêtait pour bavarder avec tous ceux qu'elle rencontrait allant à pied ou à cheval ou à vélo. Dans le pays de l'automobile, en pleine nature, ils étaient peu nombreux, et sans doute aussi siphonnés qu'elle-même, mais elle s'en rendait pas compte.

Elle s'arrêtait aussi dans les cafés isolés, plantés au bord de routes interminables qui ne semblaient mener nulle part et, attachant son cheval à côté d'une décapotable ou d'un semi-remorque, d'un pick-up ou d'une Harley-Davidson, elle allait prendre un café et bavarder avec les autochtones. Avant même de maîtriser véritablement l'anglais, Céleste avait réussi à se faire des amis dans toute une frange de la population parmi la plus modeste : marginaux qui circulaient en moto, pompistes, camionneurs… Beaucoup de Mexicains et d'Indiens de la réserve proche. Quelques Noirs. Quelques Chinois. Bien peu de *wasp*. L'espagnol lui suffisait pour se faire entendre – son anglais resterait toujours sommaire -, son charme et son sourire faisaient le reste. Elle échangea des recettes de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

sorcières avec de vieilles Mexicaines édentées et d'authentiques Medicine-Men Mojaves et ses compositions se modifièrent subtilement et s'améliorèrent, comme si le désert développait ses talents.

D'ailleurs, ses remèdes, ses charmes et ses infusions se vendaient très bien, ce qui ne manquait pas de vexer Ignacio qui, pour lui faire plaisir, lui avait laissé une étagère dans son atelier/boutique, pour vendre ses plantes, et qui maintenant se plaignait de n'avoir plus le temps de créer, tellement on le dérangeait pour acheter ces saloperies.

Rose-Marie aussi s'était épanouie au contact de ce pays neuf, mais dans une direction bien différente de celle de Céleste. C'étaient les marginaux de la Jet Set qu'elle infiltrait : artistes, écrivains, musiciens, acteurs et, surtout, richissimes mécènes. Elle allait de premières en vernissages, de concerts en happenings, toujours entre L.A., San Francisco et New York, évoluant dans les cocktails mondains comme un poisson dans l'eau. Elle se constituait un réseau et commençait à exposer dans des galeries renommées. Leeth Lee

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

devenait une artiste cotée et cela lui prenait tout son temps, Luz ne l'avait pas vue depuis son arrivée aux États-Unis.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Extrait du grimoire de Céleste

Infusion Rêves Coquins

Cinq plantes, pour des rêves divins :

- *pétales de roses rouges*
- *pétales de coquelicots*
- *pétales de violettes*
- *menthe*
- *écorce de cannelle*

Infusion Douce Nuit

Quatre plantes, pour recouvrer un cycle de sommeil naturel :

- *cônes de houblon*
- *aubépine*
- *tilleul*
- *fleur d'oranger*

Sources : voir *Table et Bibliographie des phylactères*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Pour la première fois de sa vie, Luz avait une chambre pour elle toute seule mais cela ne la ravissait pas, comme elle l'aurait cru. Elle se sentait de plus en plus seule et abandonnée : Céleste était trop prise par son grand amour, son étalon bleu et sa joie de vivre au milieu des grands espaces, pour se rendre compte que sa fille s'éteignait chaque jour un peu plus - Luz se mourait de solitude et de nostalgie. De toutes façons, on aurait dit que Céleste n'avait plus du tout de temps pour elle, encore moins qu'à Nice. Certes, elle ne disparaissait plus des semaines entières pour vivre ses *aventures*, mais elle ressemblait toujours à un courant d'air : si elle n'était pas partie en grandes randonnées équestres, elle faisait sécher ses plantes ou préparait ses brouets, sinon elle s'entraînait au tir au fond du jardin.

Toutes les nuits – sauf naturellement les nuits de pleine lune, que même à l'autre bout du monde, Céleste passait toujours à errer, comme un loup-garou -, Ignacio et elle se livraient à la fornication. Luz cachait alors sa tête sous l'oreiller et se bouchait les oreilles de ses doigts pour ne pas entendre. Comme Baptistin et Mounia

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

refusaient de recevoir les *aventures* de sa mère, Luz ignorait que celle-ci fut si démonstrative et elle en restait gênée. Elle ne comprenait pas que Céleste fit comme si de rien n'était, comme s'il était naturel de glapir des choses aussi choquantes que : « Oh, oui ! Bouffe-moi la chatte ! », et de supplier : « Bourre-moi ! Bourre-moi plus fort ! Ho ! Ouuuuuuui, sois brutal ! »

Luz était tellement effarée que sa mère puisse ressentir de telles pulsions, que cela l'avait complètement bloquée sexuellement. Elle avait tellement désiré avoir sa propre chambre, pour pouvoir s'isoler chaque fois qu'elle voudrait s'adonner à des jeux indécents et solitaires, et voilà que, maintenant qu'elle l'avait, elle n'arrivait plus à rien. Et encore, s'il n'y avait eu que les cris de sa mère, peut-être aurait-elle fini par s'y habituer, mais il y avait Ignacio et, vraiment, le peu de mots qui lui échappait emplissait Luz de terreur. Tous les hommes étaient-ils comme ça ? Un jour lui faudrait-il s'entendre dire des choses comme : « T'aime ça la bite, hein ? Espèce de chienne ! Putain ! J'vais appeler des copains pour qu'on te bourre tous les trous ! On va te baiser sur la place publique, pour que tout le monde voit comme tu jouis bien, salope ! »

La première fois qu'elle avait entendu ça, Luz n'en avait pas cru ses oreilles, persuadée d'avoir mal traduit. Mais, depuis, elle en avait

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

entendu tellement d'autres et d'encore bien pire ! Des choses tellement répugnantes... « Pisse-moi dessus ! » beuglait-il régulièrement, si ce n'était pas « J'vais t'ramoner le cul si profond que tu pourras plus chier pendant une semaine, petite pute ! » Et Céleste qui ne disait pas non, bien au contraire. Si c'était ça l'amour, jamais Luz ne se livrerait à une telle activité. Jamais de la vie ! Lem lui aurait-il aussi dit des choses pareilles, si elle était restée à Nice ? Pourtant, leur nuit de baisers lui avait laissé une impression si tendre, si... naturelle.

Elle passait des nuits et des nuits à penser à ces baisers et elle se désespérait : Lem lui manquait tellement, de toutes les façons. Il était son frère, son ami et désormais son amour. Elle se sentait coupée en deux, comme si une moitié d'elle-même lui avait été ôtée. Elle était habituée à sa présence constante, à leur intimité, et elle souffrait terriblement de sa solitude et de la trahison qu'il lui faisait subir : après six ans de complicité et une nuit de passion, il l'avait oubliée, à peine était-elle sortie de sa vie. Non, l'amour ce n'était pas pour elle. Les hommes n'étaient pas fiables. Et c'étaient des pervers. Et pourtant, elle était assoiffée d'amour. Elle avait un tel besoin de n'être plus seule. Oh ! elle voulait rentrer chez elle, tout de suite !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Puisqu'on lui refusait le droit de vivre avec Baptistin et Mounia, sous prétexte qu'un enfant doit vivre avec ses parents, Luz avait finit par se dire que chaque enfant a deux parents et que, si son géniteur habitait Nice, il serait légitime qu'elle aille passer quelques années avec lui, à proximité des Fuentes. Elle qui, en quatorze années d'existence n'avait jamais accordé la moindre pensée à l'homme qui avait fécondé sa mère, se sentit soudain dévorée de curiosité à ce sujet. Elle savait, par Mounia, que Céleste n'avait jamais voulu parler de celui qui l'avait engrossée, elle savait aussi que sa mère allait d'aventure en aventure. Dans son esprit, elle avait toujours associé son père biologique à ces hommes inconnus qui lui volaient régulièrement sa mère et son attention : des gêneurs qu'elle était bien contente de voir disparaître – quel malheur qu'Ignacio Greenwood n'ait pas suivi leur exemple ! Désormais, elle avait besoin de se dire que son père l'aimait, pensait à elle, et allait venir la chercher. Qu'il la sauverait de l'exil que lui imposait Céleste.

Elle l'avait coincée dans son laboratoire, pendant qu'elle filtrait en fredonnant un élixir rouge sombre, avant de le mettre en bouteille. Luz était décidée à obtenir une réponse ; la conversation risquait

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

d'être longue et elle savait que son courant d'air de mère ne se matérialisait réellement que lors de la fabrication de ses philtres.

- Je ne sais pas, Orchis.

- Comment ça, tu ne sais pas ? Il avait bien un nom, ce type.

- Certainement, mais je ne le connais pas.

Furieuse, Luz aurait volontiers secoué sa mère, en lui criant : « Tu te fous de moi ? Tu veux me faire croire que tu te fais baiser par n'importe quel passant, sans même lui demander comment il s'appelle ? » Mais elle avait été élevée dans le respect des adultes et son irrévérencieuse réaction intérieure avait fait se lever à son côté le fantôme aux lèvres pincées d'une Mounia réprobatrice. Elle prit sur elle pour demander calmement :

- Tu as bien quelque chose à me raconter sur mon père. Je ne sais pas, moi. La couleur de ses yeux... la façon dont vous vous êtes rencontrés...

- C'est tellement loin, tout ça ! Qu'est-ce que ça peut faire ?

- Je voudrais savoir. J'ai le droit de savoir qui est mon père.

- Je te jure que je ne sais pas.

- Mais, il sait que je suis née, au moins ?

- Aucune idée.

Luz eut un soudain coup au cœur :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Ma'... supplia-t-elle. C'était pas un viol, dis..

Céleste rit joyeusement et lâcha brièvement ses fioles pour serrer sa fille contre son cœur.

- Un viol ? Mais quelle idée ! Je voulais un bébé, et je l'ai fait avec le premier venu, sans lui demander son avis. C'est plutôt ton géniteur, le violé, en l'occurrence ! Faire un enfant, c'est une histoire de femme. Qu'est-ce que ça peut bien représenter pour un homme ? Ce n'est qu'un instant de plaisir, pour lui. Aucun homme ne sait si sa semence a germé. Aucun homme ne sent grandir un enfant en lui. Aucun homme ne souffre de cet enfant qui se nourrit de la substance de sa mère et veut naître. Aucun homme n'accouche. Aucun homme n'allaite. Aucun homme ne peut être sûr qu'un enfant est bien de lui. Tu es mon chef-d'œuvre à moi !

Son chef-d'œuvre à elle... Cette pensée mettait Luz mal à l'aise, un peu comme si elle contenait une sourde menace. Elle se sentait comme sans existence réelle, comme sans individualité. Céleste semblait toute puissante sur son enfant, sur son chef-d'œuvre. Elle avait voulu un enfant, un enfant pas comme les autres, et elle l'avait eu. Maintenant, elle décidait de l'endroit où devait vivre cet enfant. Que Luz ait eu envie de naître ou pas, qu'elle ne veuille pas être un chef-d'œuvre, qu'elle préfère vivre ailleurs, cela ne comptait pas.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Seule Céleste décidait. C'était comme si Luz n'avait le droit de vivre qu'en se laissant modeler par sa mère. Céleste, qui lui était toujours apparue sous les traits d'une mère absente et négligente, lui semblait tout à coup bien trop présente, curieusement étouffante.

De ce jour, Luz ne put plus supporter que sa mère l'embrasse sur la bouche, comme elle en avait l'habitude.

- Ma' ! protestait-elle en s'essuyant les lèvres d'un revers de main. Je ne suis pas un poussin, pour que tu me donnes la becquée !

Céleste riait, haussait les épaules et ne se gênait pas pour recommencer.

Au cours de son exploration de la ville, Luz avait découvert un charmant petit cimetière d'inspiration clairement mexicaine : la plupart des tombes étaient en béton peint de couleurs vives et décorées de frises au pochoir ou à main levée – feuillages ou arabesques, colombes ou fleurs naïves. Elles comportaient une petite vitrine contenant des photos du défunt et quelques souvenirs : des fleurs artificielles, un poème, un bijou - souvent une alliance -, un

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

livre, un jouet, parfois un vêtement - un maillot de base-ball, un corsage brodé... -, une image de la Vierge, un gant de base-ball... dans l'une d'elles, peinte en rose fuchsia, il y avait même une paire d'escarpins à talons aiguille en satin orange - ce qui était surprenant car c'était un certain Peter O'Donnel qui reposait là.

Ce cimetière, c'était son endroit préféré. D'abord parce qu'on y rencontrait rarement du monde, et puis ceux qu'on y voyait se contentaient de vous saluer d'un signe de tête et vous laissaient à votre recueillement. Il n'y avait généralement que le vieux gardien du cimetière, Adolfo Perez, qui traînait dans les allées, car il était aussi chargé de l'entretien. Mais il s'en occupait le matin uniquement, et les lieux étaient tout à elle, l'après-midi.

Elle s'y promenait en pensant à Lem et à leur baiser, dans cette fameuse chapelle, se complaisant dans cette souffrance à chaque fois renouvelée. Bien sûr, ce cimetière était très différent de celui de Nice, mais il y régnait la même atmosphère de paix sereine et de silence recueilli. Et puis, l'endroit était à flan de colline et s'étageait en paliers multicolores qui se détachaient sur le Pacifique, très loin. C'est là que les yeux de Luz s'ouvrirent à la beauté sauvage des paysages californiens. La lumière, l'espace, le heurt des couleurs lui donnèrent comme un choc d'amour.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Adolfo Perez avait d'abord suivi Luz dans les allées, à quelques pas derrière elle, l'œil aux aguets, puis il s'était peu à peu convaincu que la nouvelle venue, pour bizarre qu'elle soit de se complaire parmi les morts, était moins excentrique que sa mère, dont les activités étaient commentées par toute la ville, et qu'elle n'était pas une pilleuse de tombes. D'ailleurs, dès sa seconde visite, Luz s'était munie d'un calepin prétexte et de ses aquarelles, et elle croquait assidûment le patchwork des tombes, les éboulis de roches rouges et de pins convulsés ou les grandes vagues de terrain brunes et vertes qui se déroulaient, en contrebas, jusqu'à l'océan. Aussi, après une période d'acclimatation à sa personne, Adolfo se contenta-t-il de la guetter depuis les fenêtres de son petit logement de gardien.

Au fil de ses errances, Luz s'arrêtait parfois sur une tombe, attirée par le regard particulièrement insistant ou dramatique ou étonné du défunt sur la photo. Certains portraits étaient tellement déshumanisés, qu'on avait l'impression, qu'à un moment de leur vie, ces gens avaient eux-même décidé de poser pour celui que l'on mettrait sur leur dernière demeure. Sur d'autres clichés, les défunts détournaient les yeux, comme s'ils se désolidarisaient de leurs sépultures : « Ce n'est pas moi qui gît ici », semblaient-ils dire.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Un jour que, debout au bord d'une des terrasses, Luz contemplait l'océan à l'horizon, elle eut la sensation de n'être pas seule. Elle se retourna, s'attendant à voir Adolfo Perez qui l'espionnerait de derrière une tombe et fut transpercée par le regard de deux yeux sombres et tragiques. Elle eut un haut le corps, choquée par l'incroyable présence de ce jeune homme aux yeux noirs. Choquée, car c'était une photographie qui la troublait ainsi. Mal à l'aise, frissonnante, elle détailla l'étagement des tombeaux, à la recherche d'un autre vivant qu'elle-même qui expliquerait cette sensation de n'être pas seule.

Personne. Personne d'autre que l'adolescent sur sa photo qui semblait la dévisager avec insistance, depuis son sépulcre jaune d'or contre lequel les bractées rose vif d'un bougainvillier contrastaient avec violence.

Luz se sentait comme appelée. Elle avala sa salive avec difficulté, soudain effrayée, les genoux tremblants, et voulu s'enfuir sans plus attendre, mais ses jambes refusaient de la porter. Le cœur battant la chamade, au bord de l'évanouissement, elle s'attendait à tout : la matérialisation d'un spectre, une voix d'outre-tombe qui s'élèverait, un doigt osseux qui frapperait son épaule, la terre qui se soulèverait pour laisser sortir un mort-vivant, le portrait qui s'animerait soudain...

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mais rien ne se produisit d'autre que l'apparition d'un gecko sur le sommet de la tombe. Le reptile pointa sa petite tête de dragon vers le soleil et s'installa confortablement en cercle pour bronzer, sa tête semblant mordre sa queue.

Cette arrivée détendit miraculeusement l'atmosphère chargée de menaces et rendit au cimetière sa sérénité. Rassurée par l'apparition d'un de ses animaux fétiche, Luz s'approcha de la tombe et découvrit dans la vitrine un modèle réduit de moto et un collier ras de cou en turquoises et argent avec, au centre, un lézard d'argent. Il y avait d'autres photos du défunt, un adolescent blond et bronzé, aux cheveux mi-longs, au noir regard indomptable, aux traits réguliers, qui chevauchait sa moto comme il l'aurait fait d'un cheval sauvage. Sur la plaque, un nom : Nathan Olafson. Il n'était mort que deux ans plus tôt, à l'âge de dix-sept ans. On ne disait pas de quoi. Peut-être d'un accident avec cette moto. Ou bien dans une bagarre entre gangs - comme dans *West Side Story*. Ou d'une maladie foudroyante. Peut-être d'un chagrin d'amour.

Luz étudia avec attention la photo qui l'avait appelée et resta comme fascinée par l'intensité des yeux noirs de Nathan Olafson, mort à dix-sept ans. Dans ce regard-là, Luz lisait toute la détresse du monde et une solitude au moins égale à la sienne.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elle s'assit sur le bord d'une autre tombe et resta là, fixant le portrait dans les yeux, comme dans un échange d'âme à âme, subjuguée. Elle resta longtemps, sans s'apercevoir que les ombres changeaient et que la fraîcheur tombait, comme transportée dans un monde hors du temps. Un mouvement du gecko, qui quitta la tombe jaune d'or pour chercher la chaleur entre deux rochers, la fit sursauter. Elle cligna des yeux comme après un long sommeil et, s'avisant que l'heure approchait où Adolfo Perez fermait les grilles du cimetière, elle se leva à contrecœur pour rentrer, non sans jeter un regard de culpabilité à Nathan : elle s'en voulait de le laisser seul dans la nuit proche. C'est alors qu'elle remarqua que, sur chaque photo, il portait au cou le collier de turquoises qui ornait la vitrine.

Luz passa la soirée comme dans un rêve, posant un regard halluciné sur Ignacio et sa mère, laquelle, après lui avoir appliqué une main inquisitrice sur le front, lui administra une triple dose d'une décoction d'ail, de piments et de radis noir, adoucie de miel, pour lutter contre la grippe qu'elle la soupçonnait de couver.

Les oreilles encore fumantes après l'absorption de ce feu liquide, Luz s'empressa de se coucher pour pouvoir rêver tout à loisir à son

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

expérience mystique de l'après-midi. Elle était convaincue d'être entrée en contact avec l'esprit de Nathan Olafson. Il était évident que le jeune homme se sentait solitaire et abandonné dans les obscures régions mouvantes où errait son esprit, et qu'il cherchait une amie, quelqu'un à même de le comprendre, afin de briser sa solitude. Du fond de sa propre solitude et de son vague à l'âme, Luz se sentait la seule capable d'entendre Nathan et de l'aimer assez pour effacer l'intolérable détresse de son regard et la remplacer par l'amour. Bouleversée à la pensée que Nathan était si seul, sous cette pierre jaune d'or, sans espoir de connaître l'amour, Luz sentit les larmes lui monter aux yeux et, les nerfs brisés par les émotions de cette journée, elle sanglota voluptueusement sur le sort du jeune homme, jusqu'à ce que la fatigue la rattrape et qu'elle s'endorme, sans même s'en rendre compte.

Le lendemain matin, taraudée par le besoin d'en savoir plus sur Nathan, elle interviewa l'unique personne qu'elle connaissait qui soit susceptible de la renseigner : Ignacio Greenwood. Pour le jeune mort, qui lui apparaissait désormais comme l'amour de sa vie, Luz surmonta sa répugnance à l'égard de son beau-père et se risqua à supporter ses mains baladeuses, dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elle alla traîner à la boutique, pendant qu'Ignacio préparait en reniflant ses ciseaux et ses flacons de colle. Elle fouilla un moment parmi toutes les pacotilles pseudo-religieuses pour touristes qu'il exposait près de la caisse, regardant les chapelets et les médailles colorées à l'effigie de la Vierge, du Christ ou des Saints, en plastique imitation émail et en métal argenté ou doré, puis elle s'arrêta devant une petite vitrine qui contenait des bijoux d'inspiration vaguement indienne – plumes d'argent ciselé et perles de turquoise – que son beau-père vendait pour obliger un ami *artiste-joailler*, jusqu'à ce que ledit beau-père, plein de cette bonhomie mielleuse qu'il lui réservait, s'avance vers elle, lui pose une main prétendument paternelle sur la hanche, et lui demande ce qu'elle cherchait. Luz surmonta un frémissement de dégoût, avant de dire négligemment en tripotant les bijoux :

- J'ai vu un collier qui m'a bien plu et je voulais savoir si tu en avais un pareil.

- C'était quoi, comme collier ?

- Un ras de cou en turquoises, avec des perles d'argent et un pendentif en argent aussi, en forme de lézard.

Ignacio fronça les sourcils.

- Non, je n'ai rien de pareil, dit-il. Mais où as-tu vu ça ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Au cimetière, sur la tombe d'un certain Nathan je-ne-sais-quoi. Nathan Olafson, je crois.

- Ah oui, Nathan. Le fils du garagiste. Le pauvre gosse ! Oui, je me souviens de ce pendentif : il lui venait de sa mère, une Indienne Cheyenne du Montana. Tu auras du mal à trouver le même.

- C'est dommage, dit Luz avec une maîtrise d'elle-même qui l'étonna, il me plaît beaucoup.

- Ça vaut peut-être mieux que tu n'en trouves pas le pareil : parfois les turquoises portent malheur, et je crois bien que ce collier n'a porté chance ni à Nathan ni à sa mère, cancana sentencieusement Ignacio.

- Comment ça ? demanda Luz.

- Eh bien, sa mère est morte toute jeune de je ne sais plus quelle maladie. Un cancer, peut-être... Oui, je m'en souviens, c'était une leucémie. Le gamin avait quelque chose comme cinq ans. Lui, il faisait de la moto-cross dans le désert et il est mal tombé... Celui que je plains, c'est Jon Olafson. On a bien cru qu'il allait perdre la tête de désespoir. Et puis, avec le temps, il s'est calmé. Mais il est resté bizarre. Pas très causant, tu vois. On dit qu'il a un problème avec l'alcool.

Tout en parlant, Ignacio c'était encore rapproché pour se coller de tout son long contre le dos de Luz. Elle eut un sursaut instinctif de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

dégoût et se retrouva, d'un bond, hors de portée de son beau-père qui affichait toujours son air débonnaire. Elle bredouilla quelques mots de congé et s'enfuit dans la rue poussiéreuse et inondée de soleil. De toutes façons, elle avait appris ce qu'elle désirait savoir.

Il fallait qu'elle aille au cimetière mais, avant, elle voulait voir l'endroit où Nathan avait vécu et la physionomie de son père. Le garage était juste à la sortie de la ville, à quelques centaines de mètres de la maison d'Ignacio Greenwood.

C'était vraiment le garage que l'on s'attend à trouver à l'Ouest des États-Unis : une vaste esplanade de terre battue, semée de piles de pneus, devant une maison en pisé avec un étage. Devant la porte, un distributeur de Coca-Cola et deux pompes à essence rouges, dont les volumes arrondis parlaient des années soixante. Au mur, des panneaux publicitaires en métal écaillé vantaient les mérites de différentes marques d'huile de vidange, des pièces détachées d'automobiles jouxtaient la porte et, près de l'atelier, trois pick-ups au capot relevé attendaient que l'on s'occupe d'eux. Dans un coin une Pontiac rouge.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz s'assit, les jambes ballantes, à l'extrémité du trottoir de planches, devant la quincaillerie des Irving et son alignement d'escabeaux en bois brut. Elle regrettait de n'avoir pas pris son carnet à dessins : l'aspect pittoresque du Garage Olafson méritait bien une aquarelle. Elle appuya ses coudes sur le barreau inférieur du garde-fou et observa, les jambes au soleil mais la tête abritée des rayons de juillet par l'ombre projetée par l'auvent de bardeaux. Il était tôt et, pendant un long moment, il n'y eut rien d'autre à voir qu'une de ces boules d'herbes séchées – Céleste lui avait dit que ça s'appelait en français des virevoltants et en anglais des *tumbleweeds* - qui titubait d'un bout à l'autre de l'esplanade, comme ivre, poussée par des courants d'air contraires. Enfin un coup de vent plus fort que les autres l'enleva par dessus la décapotable rouge, vers le désert. Alors, un homme, torse nu sous une salopette grise élimée, glissa de sous le pick-up le plus éloigné et Luz contempla avec une sorte d'avidité sa carrure et sa haute taille.

Il fit le tour du véhicule en boitillant et se pencha par la fenêtre ouverte pour le faire démarrer, pendant que Luz se disait que oui, il ne pouvait s'agir que du père de Nathan : ses cheveux presque blancs avaient la même implantation que ceux de son fils. Barbu, chevelu, puissamment musclé, Jon Olafson avait tout du Viking. Le pick-up

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

devait être réparé : Jon éteignit le moteur et ferma le capot, avant de s'enfoncer, de son pas inégal, dans l'ombre de son atelier. Quelques secondes plus tard, des étincelles crépitèrent au fond de la pièce obscure. Le boiteux devait certainement souder une pièce.

- Ton père a l'air d'aller bien, raconta-t-elle à Nathan, un peu plus tard.

Rien ne lui répondit, même le gecko ne vint pas, mais Luz ne sentit pas sa solitude : un peu libérée de cette transe qui l'avait emportée la veille, elle passa cette journée à se remplir les yeux de chaque trait de Nathan. Le contraste entre sa peau mate et ses cheveux blonds, la ligne plus sombre des sourcils droits, l'épaisseur des cils qui donnait de la douceur aux immenses yeux noirs, la ligne nette du nez et la découpe pure de ses mâchoires, les pommettes accusées, et les lèvres... Des lèvres pleines et fermes, bien dessinées, aux courbes si pleines de tendresse... Des lèvres qui devaient si bien susurrer des mots d'amour. En étudiant chaque attitude, chaque expression de Nathan, Luz arriva à la conclusion que jamais il n'aurait pensé a

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

prononcer les paroles que criait Ignacio à Céleste. Non. Des lèvres faites pour murmurer des mots tendres, bien différentes de celles d'Ignacio Greenwood qui se dissimulaient sous une hideuse moustache, pour lancer d'odieuses paroles, des mots d'une obscénité glauque.

Oui, Nathan avait une physionomie à la fois pudique et tendre. Il ne devait pas beaucoup parler ; il ne devait pas ricaner bêtement, comme la plupart des adolescents, au passage des filles ; il ne devait pas faire de gestes obscènes. Il avait certainement une sensibilité féminine et peu d'amis. Il devait cacher sa timidité sous une attitude farouche. Il avait certainement été déçu par une fille et, depuis, le cœur brisé, il préférait être seul. Luz seule pouvait le comprendre. S'il avait vécu, elle l'aurait tellement aimé qu'il aurait fini par oublier sa mélancolie. Ses yeux auraient perdu cette insondable tristesse et son attitude n'aurait plus été celle d'un animal sur le qui-vive. Il n'aurait plus été que tendresse, grâce à elle. Il lui aurait pardonné d'être différente, imparfaite – ou parfaite, si l'on en croyait Ma' -, peut-être même cela lui aurait-il été indifférent.

Et Luz restait là, à l'ombre du bougainvillier, contemplant les photos d'un être qui, depuis longtemps, n'était plus, et elle se sentait environnée de tendresse. Oui, Nathan était là, avec elle. Si elle

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

l'aimait assez, si elle lui donnait assez d'elle-même, de sa substance vitale, il arriverait sans aucun doute à se matérialiser pour la prendre dans ses bras.

Elle prit l'habitude de vivre avec l'ombre de Nathan à ses côtés. Elle savait qu'il était là, elle sentait sa présence, elle avait parfois la sensation de sentir la caresse de sa main sur sa joue. La nuit, quand les bruyants ébats d'Ignacio et Céleste lui en laissaient le loisir, elle s'imaginait que Nathan prenait corps et la rejoignait dans son lit, pour l'embrasser à perte de souffle et lui murmurer sa tendresse. Il la prenait très doucement. Elle imaginait comme ils ne feraient qu'un, la vague d'amour qui les soulèverait.

Elle était déterminée à en savoir le plus possible sur la vie de son grand amour, pour alimenter ses rêveries. Il fallait donc qu'elle lie connaissance avec Jon Olafson. Et puis, elle sentait que Nathan voulait qu'elle s'occupe de son père. Elle était convaincue qu'il s'en voulait de l'avoir laissé seul. Au fond, c'était facile, Luz avait

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

toujours aimé les voitures ; Tonton Tista disait qu'elle avait la mécanique dans le sang.

- J'aimerais faire un stage chez vous.

Jon Olafson regarda la jolie jeune fille blonde qui lui faisait face, sans comprendre.

- Je leur fais pas des mises en plis ou des épilations, à mes moteurs. Va demander un stage chez le coiffeur d'en face.

Luz se rembrunit, mais elle fit face avec obstination, pour l'amour de Nathan.

- Je sais changer les pneus, les essuie-glaces et les fusibles, vérifier les niveaux, recharger une batterie ou la changer, nettoyer et changer les bougies, vidanger l'huile, régler le ralenti, changer les plaquettes... tout ce que mon oncle a pu m'apprendre. Je voudrais seulement en apprendre plus. Je ne veux pas d'argent. Je ferai les corvées que vous voudrez. Je serai votre apprentie.

Jon la jaugeât un moment sans rien dire.

- Je supporte pas les bavardages, grogna-t-il enfin.

Luz sentit le cœur lui manquer : il ne voulait pas d'elle.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

« L'Oldsmobile noire. Tu la laves, tu passes l'aspirateur, tu cires les sièges, et tu lui mets deux couches de polish.

Jon Olafson testa l'endurance de Luz et son sérieux avant de l'admettre à toucher un moteur. Il l'employa à laver les voitures, servir l'essence, ranger les livraisons, graisser les outils et balayer le garage pendant dix jours, avant de la laisser changer un pneu sous ses yeux. Satisfait du résultat, il entreprit de la former. Sous son égide, Luz apprit à détecter un dysfonctionnement et à y remédier. Quand vint le moment de reprendre l'école, le géant se laissa aller à dire.

- Tu es un bon meccano. Tu vas me manquer.

Puis il rentra dans son garage, comme un ours bancal, sans ajouter un mot de plus.

Le premier jour de classe sembla à Luz un long cauchemar. Elle ne connaissait personne, son allure de déesse blonde lui avait aliéné toutes les filles et, si les garçons prêtaient plus attention à elle – et pour cause -, c'était pour pouvoir lui pincer les fesses et ricaner en la regardant en coin, en échangeant des coups de coudes avec d'autres

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

boutonneux. Peut-être bien que personne ne se doutait qu'elle n'était pas vraiment une fille, mais elle se sentait aussi mise à l'écart, aussi moquée et brimée que si chacun l'avait su. Comme quoi, pensait-elle sans se rendre compte que ce qu'elle considérait comme des persécutions n'étaient que jalousie d'un côté et concupiscence immature de l'autre, il n'y avait qu'à la regarder pour s'apercevoir qu'elle n'était pas digne d'être acceptée. Quand, en classe, elle avait dû, à son grand dam, se présenter, chacun avait pu rire de son mauvais anglais, et même le professeur ne s'en était pas privé.

À la cafétéria, un plaisantin lui avait fait un croc-en-jambe alors qu'elle portait son plateau, et son soda s'était renversé dans sa salade de riz. Finalement, elle avait dû se contenter d'un yaourt pour son déjeuner mais, de toutes façons, elle était trop abattue pour avoir faim. Elle s'était imaginé, qu'en quittant Nice et son quartier, qu'en fréquentant une école où personne ne saurait qu'elle n'était pas une fille authentique, elle cesserait de faire figure de tête de Turc et passerait inaperçue. Elle ne se rendait pas compte que la beauté ne passe jamais inaperçue – elle est trop rare. L'originalité aussi est rare et, dans le conté, tout un chacun s'étonnait du mode de vie de la nouvelle Mme Greenwood - si sympathique, il est vrai, mais aussi si

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

surprenante dans le choix de ses relations -, et de sa si jolie fille qui affichait un inconvenant intérêt pour les cimetières et la mécanique.

Luz allait se rendre compte avant la fin de la journée, qu'en Amérique, comme partout ailleurs, on aime que les rôles soient parfaitement définis : les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. L'homme s'intéresse au base-ball, aux voitures, à la politique ; la femme aux enfants, à la mode et à la décoration d'intérieur.

- C'est toi qui bosses chez Olafson.

C'était moins une question qu'une affirmation. Luz ferma son casier métallique et se retourna pour faire face à son interlocuteur, un très beau garçon blond d'une quinzaine d'années. Des yeux magnifiques. Il lui sourit. Il était irrésistible.

Soudain réconfortée, Luz opina avec un petit sourire.

« J'ai un problème avec mon engin, continua-t-il. Tu veux bien m'aider ?

- Oui, bien sûr, répondit Luz en s'illuminant.

Peut-être, finalement, pourrait-elle se faire des amis dans cette ville. Elle le suivit vers le parking, sous les rires goguenards de quelques garçons, mais Luz n'y prit pas garde et dit :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Je m'y connais surtout en voitures. Pas trop en deux roues. Mais je peux toujours voir si je peux faire quelque chose.

À peine arrivé derrière une haie, le beau garçon ouvrit son jean et dégagea sa bite. Il bandait.

- Alors, tu peux faire quelque chose ? ricana-t-il.

Luz fit volte-face et rebroussa chemin en s'imposant de ne pas courir, suivie par le rire du garçon.

« On m'avait pourtant dit que tu t'y connaissais, en engins, cria-t-il.

Heureusement, cette journée lui réservait tout de même une satisfaction : la joie peinte sur le visage de Jon Olafson quand elle avait rejoint le garage, en fin d'après-midi. Il avait cru que la jeune fille ne viendrait plus, trop occupée par ces cours. Joie vite dissimulée. Le géant plongea sous le capot d'un cabriolet, en disant :

- Va mettre le contact, petite.

Au fil des mois, Jon se laissa apprivoiser et un semblant de communication s'installa entre eux.

- Je peux t'apprendre à réparer n'importe quel moteur, de la tondeuse à gazon jusqu'aux tracteurs, en passant par les voitures et les

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

camions, bien sûr. Mais si tu veux apprendre à réparer les deux-roues, il faudra que tu ailles ailleurs.

Et en effet, le garagiste ne s'occupait pas des motos.

- Ça ne m'intéresse pas, les motos, dit Luz. Les tondeuses non plus, d'ailleurs.

- J'aime mieux ça, fit Jon. C'est trop dangereux les motos.

Il lui tourna le dos et s'affaira à chercher un trou dans une chambre à air, avant d'ajouter d'un ton bourru :

« Je suppose qu'on t'a raconté, pour mon fils. Les gens ne savent pas tenir leur langue.

- Oui, le mari de ma mère m'en a un peu parlé.

- Ouais, et tout le reste de la ville après lui, hein ?

- Euh, non. Tu sais Jon, c'est pas souvent que les gens d'ici me racontent quelque chose.

Jon Olafson releva brièvement la tête de sa tâche et observa l'expression neutre qu'arborait Luz. Il sentit alors son cœur meurtri s'émouvoir pour la jeune fille.

- Alors, ils vous ont mises en quarantaine, ta mère et toi ? demanda-t-il.

L'adolescente haussa les épaules et releva le menton.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- C'est pas ça, mentit-elle courageusement. Moi, je suis bien toute seule. J'ai besoin de personne, alors j'aime mieux rester à l'écart. Et ma mère, ils l'adorent tous. C'est vrai ! Ma mère, tout le monde dit toujours du mal d'elle, mais en fait, ils sont tous après elle, les hommes, les femmes, les enfants, comme les abeilles avec le miel. C'est comme un charme qu'elle jette sur les gens.

Jon hocha la tête en signe d'assentiment : il avait demandé à rencontrer Céleste, avant d'accepter officiellement de former Luz, et il avait été surpris de la séduction qui émanait de cette jeune femme.

- Et à l'école, tu as des amis, demanda-t-il en baissant la tête sur sa chambre à air.

- Tu l'as pas encore trouvé, ce trou ? biaisa Luz.

- Si, il est là. Prépare-moi une rustine.

Jon termina la réparation de son pneu, pendant que Luz lavait une Corvette vert d'eau, mais il pensait toujours à la solitude de son apprentie.

C'était la première fois, depuis la mort de son fils, qu'il s'intéressait à autre chose qu'à lui-même et son chagrin. Il avait honte d'avoir travaillé tout ce temps côte à côte avec cette gamine sans s'être rendu compte qu'elle n'allait pas bien. La petite cachait bien sa détresse, elle

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

avait du cran. Il résolut de prendre sur lui et d'essayer de parler un peu avec elle. Sans doute que cela leur ferait du bien à tous les deux.

Ce soir-là, il n'éprouva pas le besoin de s'abrutir d'alcool.

De quoi pouvait-il bien parler, Jon Olafson, si ce n'était de son fils. Nathan avait été la joie de sa vie, son orgueil, un gosse merveilleux, et parler de lui était un bizarre mélange de déchirement et de soulagement. Cela devint vite une sorte de drogue, d'autant plus que Luz semblait fascinée par toutes ces histoires.

- Tu sais, il était vraiment doué pour la mécanique, mon fils. Il aurait pu réparer un moteur rien qu'en soufflant dessus. Mais ce qui le passionnait, c'étaient les motos. Dès ses dix ans, c'est lui qui s'occupait des deux-roues, ici. Et moi, je me mettais en colère parce qu'il réparait gratuitement les motos de ses copains, au lycée, au lieu de leur dire de venir au garage ! Je lui disais : « Et quand tu reprendras la boîte, comment tu boufferas, si tu ne fais pas payer les clients sous prétexte que c'était rien à faire ? Mais le plus gros du boulot, c'est rien à faire ! » Ça le faisait rire. Il était trop jeune pour

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

s'inquiéter de gagner sa vie. Son rêve, c'était de suivre le grand canyon, seul, en motocross, et de revenir par l'autre côté. Il adorait ça, le désert. Je m'en veux de ne pas avoir l'autorisé à le faire, avant sa mort. C'était son rêve et je l'ai empêché de le réaliser. Je trouvais que, tout seul, c'était dangereux. Je lui avais dit : « Si tu as ton diplôme de fin d'études, je te laisse le faire. Je t'achèterai une balise Argos, pour pouvoir lancer un SOS, comme les marins. Et une cibi, pour qu'on puisse communiquer. » Je pouvais pas savoir qu'il allait mourir bêtement, comme ça.

- On parlait pas beaucoup de nos sentiments et je le regrette maintenant, tu sais. On avait beaucoup de pudeur : c'était plus facile de parler de moteurs. Si des fois je me faisais une petite copine, je lui en parlai pas. Et lui non plus, il ne parlait pas de ses amours. Il y avait bien des filles qui venaient traîner au garage, tu penses, c'était le plus beau gosse du comté ! Mais je ne sais pas s'il sortait avec l'une ou l'autre. En tout cas, j'ai vu aucune jeune fille vraiment malade de chagrin à son enterrement. J'ai passé trois semaines sur sa tombe, nuit et jour, pour ne pas le laisser seul, y en a pas une qui soit venue. Remarque, ça ne veut rien dire, tout le pays savait que j'étais là à me

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

saouler, peut-être qu'elle a eu peur. Tout ça pour dire que ça me consolerait de savoir que mon fils a pu tenir une fille amoureuse dans ses bras et qu'il a eu le temps de connaître l'amour. C'est bête, mais ça me consolerait. Enfin, j'en saurais sans doute jamais rien. Si ma femme avait vécu, elle aurait sûrement su lui parler mieux que moi. C'est que je suis pas très fort, pour les discours. Mais je crois qu'il le comprenait et que ça le gênait pas.

Jon Olafson montra même à Luz ses albums de photos et elle crut mourir de tendresse en découvrant les photos de Nathan bébé. Elle se laissa aller à imaginer que, quand il reviendrait, il lui ferait un joli petit garçon, pareil à lui. Avec des cheveux blonds et des yeux noirs et une peau mate à croquer.

Si Jon allait mieux et buvait de moins en moins, depuis qu'il s'épanchait ainsi – il semblait même boiter moins bas -, toutes ces histoires alimentaient les rêveries de Luz et cristallisaient son obsession pour Nathan. Chaque nuit, elle s'attendait à le voir apparaître et la rejoindre. Elle était convaincue qu'il viendrait.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

II

Quand, en s'éveillant, elle aperçut son visage au-dessus du sien, elle ne s'étonna même pas. Il était là, contre elle, dans son lit. Nu. Elle aussi était nue. Il la regarda amoureusement, avant de se rapprocher encore et de l'embrasser – les lèvres si douces, les dents qui mordent délicatement, comme dans un fruit, et la langue.. oh ! la langue... Avec des larmes de joie, Luz se serra contre sa virilité et elle vibra de la tête aux pieds quand, tout en l'embrassant, Nathan enveloppa son pénis à elle dans sa main à lui et le caressa sensuellement jusqu'à l'amener à l'orgasme.

En ouvrant les yeux, le lendemain matin, Luz était encore sous le coup de son bonheur de la nuit. Elle eut envie de sauter du lit pour aller crier à Jon que Nathan était revenu, mais elle ne pouvait décemment pas lui raconter ce qu'ils avaient fait. Et comment croirait-il que son fils revenait pour Luz, qu'il n'avait jamais vue de son vivant, si elle ne lui racontait pas leur coup de foudre au cimetière ? Elle s'avisa soudain qu'elle portait son pyjama, alors qu'elle était nue dans les bras de Nathan. Son cœur se serra, elle cherchait désespérément à se rappeler le moment où elle s'était

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

rhabillée. En vain. C'est alors qu'elle réfléchit qu'elle ne se rappelait même pas de l'avoir ôté. C'était donc un rêve... Ce n'était pas possible ! C'était tellement réel... Elle sanglota amèrement jusqu'à ce qu'elle prenne conscience de l'heure : elle allait rater le bus scolaire, si elle ne se pressait pas. Et elle ne voulait pas qu'Ignacio Greenwood se propose de la conduire lui-même au lycée. Sa mère, elle, était certainement sortie au point du jour, comme chaque matin. En plein raz de marée émotionnel, Luz ne pourrait pas supporter le pelotage mielleux de son beau-père.

Elle rejeta les couvertures et pivota sur son séant pour poser les pieds au sol. C'est alors qu'elle le vit. Le collier de Nathan, en turquoises et argent, avec son pendentif en forme de lézard, était soigneusement disposé sur sa table de nuit.

Après l'école, Luz se précipita au cimetière. Elle voulait s'assurer que le collier était toujours dans sa vitrine, sur la tombe. Durant toute la journée, Luz s'était interrogée. Elle était arrivée à la conclusion que, si ce collier s'était matérialisé ex nihilo sur sa table de nuit et que l'original était bien à sa place, c'était la preuve que Nathan avait pu lui aussi se matérialiser. D'ailleurs, c'était sûrement un cadeau qu'il

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

lui faisait. Pour ce qui était du pyjama, elle ne savait pas ce qui avait pu se passer. Peut-être Nathan l'avait-il déshabillée et rhabillée dans son sommeil, à moins qu'elle ne l'ai fait elle-même, dans un état de semi-conscience, ce qui expliquerait qu'elle ne s'en souvienne pas. Ou encore, peut-être était-ce son âme à elle qui était sortie de son corps pour se matérialiser dans les bras de Nathan. Pourquoi pas ? Mais si elle trouvait la vitrine fracturée et vide, alors, ce serait la preuve que Nathan n'y était pour rien et que quelqu'un avait décidé de jouer un mauvais tour à Luz, en lui collant le vol du collier sur le dos. Et Nathan n'aurait été qu'un rêve.

Toute la journée, elle avait senti ce collier sous son pull à col roulé, comme un mot d'amour posé sur sa peau. Il *fallait* que la tombe soit intacte.

Elle était. Les yeux de Luz se remplirent de larmes de joie et elle s'allongea sur la sépulture, pour être le plus près possible des restes de Nathan, en lui murmurant des paroles d'amour et de gratitude - sensuelle action de grâces.

Quand elle arriva au garage Olafson, elle portait son habituel bleu de travail et, sur sa gorge, bien visible, le collier de Nathan. Elle

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

craignait un peu la réaction de Jon mais, pour rien au monde, elle n'aurait enlevé ce collier. De toute sa vie, elle ne l'enlèverait jamais. C'était comme si Nathan lui avait donné une alliance. Ce bijou la proclamait sienne.

Mais Jon ne lui posa pas de questions. En voyant le collier, il dit seulement :

- Mon fils portait le même.

Au fil des jours, Luz se rendit compte que Jon avait plaisir à voir ce collier sur elle : elle le surprenait à le regarder en souriant. Mais peut-être n'était-ce pas ça, qui le faisait sourire, car Luz rayonnait. Oui, d'elle semblaient émaner des particules de lumière et elle méritait plus que jamais son nom. C'était l'amour qui l'illuminait : elle vivait une grande passion nocturne avec Nathan.

Chaque nuit, ils faisaient l'amour. Il attendait qu'elle dorme pour se glisser contre elle et la réveiller d'un baiser, comme dans un conte. Jamais il ne vint avant qu'elle ne succombe au sommeil. Il la réveillait et l'entraînait dans quelques délire érotique. Luz ne se lassait pas d'observer son visage, dans la luminosité bleue et argent de la chambre. Elle aimait le chevaucher, bien droite sur lui, pendant qu'il lui caressait le gland du bout de ses doigts mouillés. Elle pouvait ainsi suivre les progrès du plaisir sur son visage sombre. Cent fois,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

elle étendit la main vers la table de nuit pour allumer ; cent fois il arrêta son geste.

- Je suis la nuit, disait-il.

Luz se réveillait chaque matin dans un lit qui paraissait avoir accueilli une partie de catch plutôt qu'une nuit d'amour ; elle prenait soin d'arranger les draps avant de quitter sa chambre. Ma' ne remarquerait sans doute rien – les préoccupations ménagères étaient bien le dernier de ses soucis -, mais elle préférait ne pas attirer l'attention de la femme de ménage qui ne manquerait certainement pas d'en blablater avec Ignacio. Ce dernier était capable de venir espionner ses nuits.

Elle était plus heureuse que l'on ne saurait dire, plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été. Réconciliée avec son corps, que Nathan aimait tant et qui lui donnait de telles sensations.

Elle était d'autant plus heureuse qu'elle attendait l'enfant de Nathan. Oui, elle en était sûre, il y avait déjà trois mois qu'elle n'avait eu ses règles. Certes, elle n'avait jamais été très régulière mais jamais elle n'avait eu un tel retard, depuis trois ans qu'elle était réglée. Oui, elle était enceinte, c'était sûr. Nathan était revenu pour lui donner un fils – elle *savait* que c'était un fils -, afin de revivre à travers lui. Elle se

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

sentait pleine de lui, comme si c'était lui qu'elle portait. Comme s'il avait choisi ce moyen pour revenir à la vie.

Elle ne voulait rien lui dire, elle préférait attendre que son ventre pousse et qu'il s'en rende compte ainsi. Elle voyait d'avance son air émerveillé. Il poserait doucement sa main sur l'enfant sous sa peau et lui dirait : « C'est vrai ? » Et quand elle hocherait la tête en guise de réponse, ses grands yeux noirs se rempliraient de larmes de joie et il l'embrasserait follement, avant de descendre lui embrasser le ventre avec ferveur.

Certes, il faudrait expliquer à sa mère qu'elle était enceinte, mais Céleste était mal placée pour exiger de connaître le futur papa, elle qui affirmait ignorer le nom du père de sa fille. Luz cherchait déjà des prénoms ; non pour en choisir un tout de suite, mais pour en avoir toute une liste qui lui plaisaient et déterminer, quand elle aurait son bébé dans les bras, lequel lui convenait.

Si Luz pensait qu'il échapperait à sa hippie de mère qu'elle n'avait plus ses règles (Céleste était toujours si préoccupée d'elle-même ou

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

de ses plantes, si distraite - sans doute aidée en cela par la Marie-Jeanne), elle se trompait :

- Tu as quand même un sacré retard, lui dit-elle à l'improviste, à la table du dîner.

- Hein ? fit Luz, sans comprendre de quoi il s'agissait.

Cette interjection involontaire qui était sortie de ses lèvres, écho de sa complicité passée avec Lem, lui donna un petit coup au cœur.

- Qu'est-ce que tu racontes ? grommela Ignacio, prenant la défense de sa belle-fille. Elle est rentrée à l'heure habituelle.

Céleste haussa les épaules et servit les haricots aux saucisses en boîte qui constituaient leur dîner.

- Que m'importe l'heure où elle rentre, Ignacio ? Non, je parle de ses règles.

Autant Ignacio se montrait libéré dans ses propos quand il était sous l'empire de la concupiscence, autant il était gourmé face aux haricots/saucisses quotidiens. Toutes ces histoires de menstrues étaient absolument dégoûtantes ; il rougit et affecta de s'intéresser à son assiette

« Après dîner, je te préparai une infusion d'armoise, continua Céleste. Tu en prendras un bol matin et soir, pendant une semaine. Avec, en

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

plus, l'influence de la lune qui sera bientôt noire, cela devrait régler le problème.

Luz opina sagement sans un mot mais, bien sûr, elle alla vider discrètement l'infusion dans l'évier. Il ne fallait pas que cette saloperie lui déclenche une fausse couche !

Devant l'échec de sa prescription, Céleste traîna Luz chez son propre gynécologue. *Traîna* était le mot juste : Luz avait un mauvais souvenir de son examen gynécologique impromptu, lors de la visite médicale scolaire, quand elle avait dix ans. L'idée seule de se retrouver nue, cuisses écartées, face à un médecin qui lui examinerait l'entrejambe avec curiosité, la remplissait de terreur. Elle savait bien qu'il lui faudrait tôt ou tard voir un obstétricien, pour s'assurer que son bébé allait bien, mais elle avait préféré fantasmer sur une délivrance solitaire, dans son lit.

Imaginer un accouchement dans une clinique, avec toute une équipe médicale qui en profiterait pour assouvir son voyeurisme, lui paraissait trop cauchemardesque pour que la vie lui impose une épreuve pareille.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Dans le cabinet du Dr Sarasvati Pakora, une ravissante jeune femme d'une trentaine d'années, d'origine hindoue, aux grands yeux calmes et aux gestes mesurés, Luz se mura dans un silence buté, pendant que Céleste se gargarisait de son hermaphrodisme. Le Dr Pakora lui adressa quelques questions, mais Luz garda le silence et les yeux baissés, aussi Céleste répondit-elle à sa place.

- Voyez-vous Sarasvati, dit-elle au médecin, ce qui est affreusement déprimant, c'est que Luz a la chance de pouvoir être un jour homme et un autre femme et qu'elle refuse de profiter de son ambiguïté. Elle ne se rend même pas compte de la veine qu'elle a de pouvoir changer à sa guise ! Non, elle est en plein dans le cliché traditionnel : il faut être homme ou femme, il n'y a pas de milieu. Elle a même honte de ce qu'elle est. Elle ne veut pas que ça se sache ! C'est comme si le gagnant de la super-cagnotte du PowerBall venait refuser de toucher ses gains, sous prétexte qu'il n'en espérait pas tant ! C'est ridicule !

Le Dr Pakora écouta patiemment la mère frustrée, puis engagea Luz à la suivre dans son cabinet d'examen. Elle ferma soigneusement la porte derrière elle, isolant Céleste dans son bureau.

- Je me doute, dit-elle à Luz, que vous avez été victime de beaucoup de curiosité indiscrète. Je suis pourtant obligée de vous examiner

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

pour vérifier que tout va bien. Je vous ferai aussi une échographie, pour avoir une image et vérifier l'état des ovaires et de l'utérus.

Et de fait, le Dr Pakora sut refréner sa curiosité et ses yeux ne se posèrent même pas sur le pénis de Luz.

« Il faut que vous sachiez, lui dit-elle en enfilant un gant en latex, que vous n'êtes pas la seule dans votre cas et qu'il existe de nombreuses associations d'intersexués.

- Interquoi ? interrogea Luz, ouvrant la bouche pour la première fois.

Avant de répondre, le médecin lui enfonça simultanément deux doigts dans le vagin et le poing dans le bas-ventre, ce qui fit tressaillir Luz à la fois de douleur et d'embarras.

- Intersexués. C'est un mot plus moderne et moins limitatif pour *hermaphrodite*. Peut-être que de parler avec des gens dans le même cas que vous vous soulagerait. Vous n'êtes pas une exception, les intersexuels représentent quatre pour cent de la population mondiale. Autant que le nombre d'habitants des États-Unis.

- Ah ?... Euh... Non, je ne crois pas avoir très envie d'en parler.

- Il suffit de savoir que ces associations existent et que vous pouvez vous adresser à eux, en cas de besoin. Je vais vous donner une documentation. Vous savez, bien sûr, que si votre différence vous

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

devenait trop pesante, il vous reste la solution chirurgicale. Il y a d'excellents chirurgiens plasticiens.

Luz sembla se replier sur elle-même dans un geste de protection, ce que le Dr Pakora, les doigts toujours enfoncés dans son vagin, perçut très nettement. Elle ne fut donc pas étonnée d'entendre la jeune fille répondre :

- Oh non ! Jamais je ne ferai ça !

L'idée même d'être privée de ce pénis qui lui donnait tant de plaisir et que chérissait Nathan était intolérable.

Le médecin lui introduisit alors une sonde dans le vagin, pour l'échographie, et Luz reporta les yeux sur l'écran, pour tenter d'apercevoir le fœtus dans son ventre, mais elle ne vit que du gris, plus ou moins neigeux, plus ou moins dense. Rien d'identifiable. Soudain, son cœur battit plus vite : sur l'écran, une masse plus sombre se profilait et le médecin appuya sur différents boutons sur son clavier en disant : « Ne respirez pas ». Enfin, elle enleva la sonde et tendit à Luz des mouchoirs en papier en lui disant :

- Tout à l'air en ordre, vous pouvez vous rhabiller. Je vais vous prescrire une prise de sang, pour contrôler vos taux hormonaux.

Luz resta un moment sans comprendre. Enfin, elle demanda :

- Mais... il n'y a rien, en moi ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Sarasvati Pakora suspendit son geste, pour dévisager sa patiente.

- Rien d'anormal, non, fit-elle calmement. La paroi de l'utérus n'est même pas engorgée, ce qui est étonnant, vu votre longue aménorrhée. C'est une échographie absolument parfaite.

Et plus elle parlait, cherchant à rassurer, plus sa patiente pâlissait.

« Pourquoi ? enchaîna-t-elle. Vous avez des douleurs dans le bas-ventre ? L'impression que quelque chose ne va pas ?

Luz avala sa salive avant de répondre d'une voix blanche :

- Je pensais que j'étais enceinte.

La mâchoire du médecin retomba et sa bouche s'entrouvrit, sous l'effet de l'étonnement.

- Mais enfin, dit-elle, comment pourriez-vous être enceinte ? Vous êtes vierge.

Le Dr Pakora eut la délicatesse de ne pas révéler à Céleste l'illusion de sa fille. Elle se contenta d'expliquer qu'il était possible que Luz possède trop d'hormones mâles - ce qui était effectivement le cas -, ce qui bloquait le cycle. Dans ce cas, cela signifiait qu'elle aurait vraisemblablement du mal à concevoir un enfant sans un traitement hormonal.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Sur le trajet du retour, Céleste ne cessa de parler alors que Luz, sous le choc de sa non-grossesse et de sa virginité, ne pipait mot.

- Voyons, disait Céleste, complètement à côté du problème, pour la réconforter, ce n'est peut-être pas ça. Et quand bien même, il suffit d'un traitement médical et tu seras maman. Tu ne sais pas ? Je vais concocter un élixir de fertilité. Oui, je sais déjà ce que je vais mettre dedans : de l'alchémille, de la grenade et de la figue, bien sûr, pour la fertilité, et de la mélisse et de la bourse à pasteur, pour renforcer l'utérus ; pas mal de basilic, de sarriette, de menthe et de fenouil : ça ne sert à rien d'être féconde, si tu n'as pas envie de baiser... de la benoîte, aussi, pour la chance. Ça déjà fait quelque temps que j'y réfléchit, d'ailleurs, je le testerai sur moi-même. Figure-toi, qu'avec Ignacio, on veut un bébé, mais, c'est bizarre, ça ne prend pas. Ce serait tellement extraordinaire que je fasse encore un hermaphrodite, n'est-ce pas ? Tu ne serais pas heureuse d’avoir un petit frère et une petite sœur, en un seul ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

⚥ INTERSEXUATION

L'**intersexuation** ou **ambiguïté sexuelle**, parfois qualifiée d'**intersexualité**, est l'état d'un être humain (ou d'un animal) dont les organes génitaux sont difficiles ou impossibles à définir comme mâles ou comme femelles selon les standards habituels.
Cette ambiguïté anatomique résulte de différences chromosomiques ou hormonales, qui se manifestent à divers degrés sur le plan physique.[41]

Terminologie

L'intersexuation est encore parfois qualifiée d'hermaphrodisme, mais ce terme ne fait plus consensus : les personnes intersexuées le jugent inadapté et insultant, car il ne reflète pas la réalité biologique de leur condition.[42]

Les associations et une partie des chercheurs dans ce domaine préfèrent le terme « intersexuation » au mot « intersexualité », car le mot « sexualité », et certains de ses composés, sont parfois amalgamés ou confondus avec l'*orientation sexuelle* (et non juste l'ensemble de ce qui est relatif au sexe, qui est le premier sens du mot).
Il en va de même pour les adjectifs « intersexué » et « intersexe », qui sont préférés à « intersexuel »[43]

41 Extrait de https://fr.wikipedia.org/wiki/Intersexuation
42 Ibid.
43 Ibid.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mythe

Dans la mythologie grecque, Hermaphrodite est le fils d'Hermès et d'Aphrodite.
C'est un très bel adolescent et la naïade Salmacis en tombe amoureuse, en le voyant se baigner dans un lac. Comme il résiste à ses avances, elle fait le vœux d'être unie à lui pour toujours. Les dieux les unissent alors en un seul être, qui possède à la fois les organes sexuels mâle et femelle.
Hermaphrodite obtient alors de ses parents que tous ceux qui se baigneraient dans ce lac deviendraient comme lui.

En réalité, les personnes intersexuées ont très rarement deux sexes complets et fonctionnels. Ils ont simplement une anatomie qui diffère de ce que l'on a l'habitude de considérer comme « la norme ».

Sexe, genre et intersexuation

L'intersexuation met en jeu la définition même du sexe, et, indirectement, celle du genre.
Dans la plupart des sociétés, les individus sont répartis en deux catégories, les hommes et les femmes. Le sens commun suppose que cette catégorisation binaire de l'humanité en hommes et en femmes est le reflet d'une réalité naturelle et évidente qui se fonderait sur les observations de la biologie : les humains présenteraient, dans leur anatomie, deux types d'organes génitaux bien distincts, mâles et

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

femelles, qui serviraient de critères pour fonder les genres sociaux que sont le masculin et le féminin : une personne dotée d'un pénis serait un homme et une personne dotée d'un vagin serait une femme.
Cependant, les dernières avancées de la biologie montrent qu'il est beaucoup plus difficile de définir scientifiquement ce qu'est le sexe. Il n'y a, en fait, pas de critère unique et « naturel » qui permettrait de définir clairement le sexe d'un individu, mais plusieurs caractéristiques de différents types relevant de plusieurs approches : l'anatomie (la présence d'un pénis ou d'un vagin), les gonades (le fait de posséder des testicules ou des ovaires), les hormones (le fait qu'un organisme produise de la testostérone ou de l'œstrogène), ou encore la génétique (le fait qu'un individu possède, dans son ADN, une paire de chromosomes XY ou XX ou une autre combinaison encore).
Il existe donc non *un* mais *plusieurs* systèmes de détermination sexuelle : « ce que de nombreux travaux scientifiques semblent démontrer aujourd'hui, c'est bien que le sexe représente un ensemble de données et non *un seul* élément permettant de considérer qu'on est soit mâle soit femelle ».[44]

Intersexuation n'est pas homosexualité.

Comme l'ensemble du genre humain, les intersexués peuvent être hétérosexuels, homosexuels ou bisexuels.
L'orientation sexuelle est indépendante de l'identité sexuée.

44 Ibid

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mutilations

Aujourd'hui encore, certains médecins considèrent l'intersexuation comme une anomalie qu'il faut impérativement corriger.
Des enfants sont opérés peu après la naissance, et souvent à plusieurs reprises, afin de donner à leurs organes génitaux un aspect « normal ».
Ces véritables mutilations laissent des séquelles à vie, à la fois physiques, car certains se voient privés à jamais de plaisir sexuel et/ou de fécondité, et psychique, car le genre que l'on donne à l'enfant ne correspond pas forcément à celui qu'il aurait choisi, et il est généralement impossible d'y remédier.

Actions de la National Intersex Association

- Soutenir et informer les personnes intersexuées et leurs familles.
- Lutter contre les mutilations sexuelles sur les enfants.
- Lutter contre les traitements de normalisation abusifs.
- Faire connaître l'intersexuation aux professionnels de santé, comme au grand public.
- Instaurer une prise en charge éclairée de l'enfant intersexué et lui assurer le droit de déterminer lui-même son identité sexuée, au moment qui lui conviendra.

Une brochure éditée par La National Intersex Association

Sources : voir *Table et Bibliographie des phylactères*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Dès l'arrivée à Dolores City, Luz se précipita au cimetière, pour s'écrouler sur la tombe de Nathan, en larmes. Elle plongea ses yeux dans les yeux sombres du portrait de son amour et demanda d'une voix étranglée :

- Comment est-il possible que je sois vierge ?

Bien sûr, la photo ne répondit pas, jetant toujours son regard farouche. Aucune voix d'outre-tombe ne retentit.

C'est alors que le gecko revint se poser sur la tombe jaune d'or. Luz le regarda, soulevée d'espoir : c'était un signe. Un message de Nathan.

Sa main monta doucement jusqu'à saisir le lézard d'argent de son collier ; elle se sentit subitement réconfortée. Après tout, peut-être que, même matérialisé, aucun esprit n'avait la force de briser un hymen. C'était incroyable car, quand ils faisaient l'amour, elle sentait si bien sa virilité la posséder au plus profond et glisser tout le long des parois de sa chatte. Elle se sentait alors complètement remplie par lui. C'était un mystère. Bon. Mais le collier était là. Et c'était une preuve. Après tout, c'était déjà un tel prodige qu'il revienne. Tant pis

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

si tout n'était pas logique. Et s'ils étaient en plein miracle, Nathan pouvait aussi bien lui donner un bébé, un jour. Oui. Elle ne pensait pas que ses hormones mâles ou femelles soient un obstacle, surtout s'il s'agissait de concevoir un bébé miraculeux.

Nathan ne vint ni ce soir-là, ni les suivants, et Luz commença à dépérir. Pourquoi l'avait-il abandonnée ? Peut-être était-ce sa faute à elle ? Peut-être avait-il senti ce doute qui s'était glissé dans son esprit, lors de cette maudite visite chez le Dr Pakora, et s'était-il senti trahi ?
- Ô Nathan ! Ne m'abandonne pas !

Luz s'endormait désormais en pleurant et elle se réveillait, toujours en pleurant. Jon Olafson ne savait plus que dire pour l'égayer, Ignacio se montrait encore plus mielleux et tripoteur, et même sa mère s'était rendue compte de sa détresse, qu'elle imputait à la peur de la stérilité - cela d'autant plus volontiers que cette peur la taraudait elle-même. Céleste ne comprenaient pas pourquoi, elle qui avait une libido exigeante et un corps fait pour porter des enfants, elle ne concevait pas.

Mère et fille étaient donc déprimées, et leur déprime s'accentuait jour après jour. Céleste connaissait des poussées de désir sexuel liées

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

aux essais de sa potion de fertilité, ce qui se traduisait par encore plus de galipettes avec Ignacio, encore plus de cris, et encore plus de désespoir pour Luz qui ne pouvait plus dormir.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

III

Les relations se dégradaient entre Céleste et Ignacio : elle le considérait comme responsable de leur stérilité. Elle avait eu un enfant, elle, n'est-ce pas ? Il n'y avait qu'à la regarder pour deviner en elle une déesse de la fertilité, avec ses hanches charnues et ses seins généreux. Le problème ne pouvait donc venir que de lui. C'était certainement la conséquence de toutes ces saloperies de drogues qu'il absorbait. Céleste avait beau tirer sur le joint régulièrement, elle méprisait absolument les stupéfiants, héroïne, cocaïne, et plus encore les acides, dont Ignacio abusait. Le shit non plus ne trouvait pas grâce à ses yeux. Seul le chanvre qu'elle cultivait elle-même était, à son avis, non seulement sans danger, mais souverain. Pour son cannabis, comme pour les plantes médicinales qu'elle utilisait, Céleste ne faisait confiance qu'à elle-même. Elle ne se servait que des plantes qui poussaient chez elle ou des herbes sauvages qui croissaient toutes seules dans la nature, loin de toute civilisation. Pour rien au monde elle n'aurait utilisé des simples cultivées par d'autres : elle craignait trop les pesticides, les engrais et - par dessus tout - les mauvaises ondes que pouvaient émettre les horticulteurs.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Aussi, en voyant son cycle revenir lune après lune, elle n'eut aucun mal à découvrir les coupables : Ignacio et ses mauvaises habitudes. La gratitude sexuelle qu'elle lui vouait après la jouissance se transforma rapidement en amertume ; c'était bien la peine de jouer le fier-à-bras et d'afficher une telle fierté de son zizi, s'il crachait à vide. Elle commença à regarder d'un œil ironique les prouesses sexuelles et les fanfaronnades d'Ignacio.

Petit à petit, sa déception influa sur sa libido : le désir que lui inspirait son beau mari semblait fondre à mesure que sa désillusion croissait. Une nuit, ce qui aurait dû être fête des sens ne lui apparu plus que comme acte de fécondation et, tout à coup, son envie d'enfant perdit tout son sens. Si ses potions de fertilité l'enflammaient, elle s'apercevait que non seulement ce n'était pas de son époux qu'elle avait envie, mais qu'elle voulait un enfant d'un autre, de n'importe quel autre, pourvu qu'elle soit transportée de désir.

Céleste en voulait terriblement à Ignacio, elle avait l'impression qu'après avoir tué en elle la mère en puissance, il venait d'anéantir la femme. Le ressentiment montait furieusement en elle ; l’atmosphère entre eux devint aussi lourde et électrique que celle que leur infligeait le printemps californien, pourri cette année-là - leurs relations tournaient à l'orage. Quand, après une dispute, ils se réconciliaient au

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

lit – ce lit dont elle avait bourré le matelas de feuilles d'alchémille, pour booster leur fécondité - et qu'Ignacio lui criait des choses comme : « Je vais te défoncer, salope, je vais te bourrer si profond que tu vas sentir ma bite te marteler l'estomac ! », elle n'hésitait pas à l'humilier en ricanant :

- À d'autres !

Ils ne se regardaient plus l'un l'autre qu'avec rancune. D'autant plus, de la part d'Ignacio, que le commerce de Céleste prenait de plus en plus d'ampleur : les clients n'entraient plus dans sa galerie que pour acheter les saloperies de brouets et de fétiches de sa femme – les amulettes se vendaient si bien que Mounia avait arrêté de faire des ménages pour se consacrer à la fabrication des petits sachets de coton qu'elle envoyait à Dolores City par grands paquets express, chaque semaine, prêts à être enchantés. Il avait l'impression de n'être plus que le vendeur des œuvres de madame. En l'espace de quelques mois, elle l'avait dépassé en renommée. Encore heureux qu'elle ne soit qu'herboriste et pas artiste !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Extrait du grimoire de Céleste

LES TALISMANS

Protection

Sept éléments, pour la chance et la magie :

Quatre plantes pour agir sur le monde matériel et trois gemmes pour atteindre la perfection.

- *achillée*
- *airelle*
- *amarante*
- *bruyère*
- *améthyste*
- *cristal*
- *œil de tigre*

Sept nœuds, cordon bleu.

Sources : voir *Table et Bibliographie des phylactères*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Fécondité

Enchanter à la pleine lune.

Neuf éléments, pour appeler la germination :

Trois gemmes pour la perfection et six plantes pour l'union sexuelle.

- corail rouge
- figuier
- menthe
- ambre
- alchémille
- sarriette
- pierre de lune
- fenouil
- fenugrec

Choisir un cordon vert et faire neuf nœuds.

Désir Brûlant

Enchanter à la lune noire.

Trois éléments pour ne faire qu'un phallus érigé.

- bouillon-blanc
- verge d'or
- grenat

Trois nœuds d'un cordon rouge.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz avait fini par se dire que, si Nathan ne voulait plus se matérialiser, il ne lui restait qu'à trouver une solution pour réussir à le voir quand même. Elle commença par jeûner, méthode communément employée par les chamans pour favoriser leurs visites dans le monde des esprits. Seulement, cela se révéla assez compliqué : inexplicablement, sa mère, si indifférente à tout ce qui n'était pas elle-même, se mit à surveiller ses repas, comme avertie par un sixième sens.

- Tu as pensé à petit-déjeuner, ce matin, lui demanda-t-elle, alors qu'ils dînaient en famille.

- Oui, oui, répondit Luz, en jouant du bout de sa fourchette avec les haricots/saucisses du soir, sans rien avaler.

- Et tu as mangé quoi ? s'enquit Céleste.

- Un pain au lait, mentit Luz.

- Le sac est intact : il y a trois jours que je l'ai acheté et personne ici n'en a mangé, remarqua Céleste.

Luz s'empressa d'inventer autre chose :

- J'en ai acheté un à la cafét', à l'école, dit-elle.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Hmm, fit dubitativement sa mère. Et tu as mangé quoi, à midi ?

- Une salade de riz. C'était dégueulasse, inventa-t-elle.

- Et tu en as mangé tant que ça, pour que ça te coupe l'appétit, fit Céleste avec un coup de menton vers l'assiette de sa fille.

Luz préféra se réfugier dans le mutisme.

« Mange un peu, fit sèchement sa mère. Je n'ai pas envie que tu te laisses mourir de faim. Regarde-toi, tu es beaucoup trop maigre.

Luz se força à avaler quelques bouchées.

Céleste renonça subitement à ses randonnées matinales, pour lui préparer son petit déjeuner – ce qui ne lui était jamais arrivé, jusque là. Elle s'asseyait en face de sa fille pour la regarder manger.

- Ça te va mal de jouer les mères-poules, remarqua amèrement Luz, un matin. Tu ne crois pas qu'il est un peu tard pour me convaincre que tu es une mère parfaite ?

- Je suis une mère formidable, rétorqua Céleste. Tu t'en rendras compte, quand tu auras dépassé ta crise d'adolescence.

- Ouais, une mère formidable qui a mis quinze ans avant de faire, pour la première fois, un petit déjeuner à sa fille.

- Mange ! ordonna Céleste.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- C'est dégueulasse ! Les œufs sont trop cuits, on dirait du caoutchouc.
- J'ai dit que j'étais une mère formidable. Je n'ai jamais prétendu être une bonne cuisinière.

Bref, si peu qu'elle mange, Luz, sous surveillance, mangeait un peu quand même et elle estimait que ce peu de nourriture était suffisant pour empêcher son expérience mystique.

Elle prit l'habitude d'aller vomir discrètement, après les repas. Comme il ne se passait toujours rien, elle décida d'employer les grands moyens et de prendre le risque d'aller dormir sous un datura qu'elle avait remarqué, au cimetière. Elle connaissait les propriétés hallucinogènes de cette plante, qui croissait à tous les coins de rue à Nice, et sa dangerosité. D'ailleurs, elle avait vérifié tout cela dans le *Dictionnaire des Plantes Médicinales* de Céleste. Elle avait d'abord feuilleté le vieux cahier vert, celui dont sa mère ne se séparait jamais, pendant que celle-ci s'entraînait au tir, au fond du jardin, et elle avait été déçue de n'y rien trouver sur les drogues psychédéliques. Elle aurait cru, qu'en bonne vieille hippie imprégnée de spiritualité New Age, sa mère fabriquait subrepticement des substances conduisant à la transe et à la communication avec les esprits. Mais non, il n'y avait là que des recettes sans intérêt, philtres bienfaisants et amulettes

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

bénéfiques, le plus souvent en rapport avec l'amour et la sexualité – c'était bien de Ma' ! -, et d'interminables listes de plantes ou de gemmes salutaires. Rien de sulfureux, vraiment !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Datura Stramonium

Le **datura officinal**, la **stramoine** ou la **stramoine commune** (***Datura stramonium*** *L.*) est une plante de la famille des Solanacées.

Elle comporte de nombreux noms vernaculaires : *herbe aux fous, pomme-épineuse, herbe-aux-taupes, chasse-taupe, herbe du diable, endormeuse, pomme poison, trompette des anges, herbe Jimson ou trompette de la mort*, faisant référence à la forme de la fleur ou à la toxicité de ses fruits.

Symptômes observés :

Les premiers symptômes apparaissent très rapidement :

• sécheresse de la bouche, diminution des sécrétions

• troubles visuels, dilatation des pupilles (effet mydriatique de l'atropine)

• élévation du rythme cardiaque (la tachycardie est souvent égale ou supérieure à 120 battements par minute)

• faiblesse musculaire pouvant aller jusqu'à une incapacité à se tenir debout

Les troubles du comportement, caractérisés par une désorientation spatio-temporelle, apparaissent ensuite et entraînent parfois une hospitalisation.

L'individu est congestionné, sa face et son cou sont rouges, il a une parole incohérente ou peut être trouvé dans un coma profond. Il arrive que l'individu décède avant une prise en charge médicale.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

L'individu a des hallucinations visuelles, auditives, il ne reconnaît plus ses proches et semble vouloir attraper des objets imaginaires. Les hallucinations sont décrites par les usagers comme cauchemardesques souvent accompagnées de crises d'angoisse et de la perte des repères spatio-temporels.

Le retour à la normale demande plusieurs jours. Il s'accompagne en général d'une amnésie totale ou partielle de l'épisode.

Dans tous les cas, les effets du datura ne sont absolument pas comparables aux drogues hallucinogènes classiques comme le LSD ou la psilocybine (champignon), en effet l'état produit par la plante s'apparente à un état de somnambulisme, de rêve éveillé voire de folie, ce qui n'est pas du tout le cas des drogues psychédéliques. Ceci couplé aux difficultés extrêmes de dosage rend l'expérience délirogène hautement dangereuse.

En cas d'empoisonnement au datura, une hospitalisation d'urgence est requise où sera pratiqué un traitement qui est avant tout symptomatique : lavage d'estomac, sédation par injection de benzodiazépines, réhydratation.

Extrait de : Wikipédia, article *Datura stramonium*
http://fr.wikipedia.org/wiki/Datura_stramonium

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

L'inanition affaiblissait Luz : elle eut du mal à arriver au cimetière, situé tout en haut de la ville. Le chemin était raide, elle dut s'arrêter tous les vingts pas, pour souffler. Les rares passants la dévisageaient avec étonnement : elle était emmitouflée dans un gros blouson d'hiver, malgré la température presque estivale. Enfin arrivée au cimetière, elle se coucha sous le datura, ses cheveux d'or répandus sur la terre sèche, et elle attendit les visions. Elle s'endormit rapidement, dans le parfum capiteux des fleurs blanches en trompette.

Elle se trouvait dans l'atelier de Baptistin. Il écrivait dans un grand cahier à spirales, et c'était bizarre de le voir seul, sans deux ou trois scouts venus pour construire des nichoirs ou des cerfs-volants. Elle était si heureuse de le revoir ! Elle réalisa alors combien sa présence stable et rassurante lui manquait. Oui, lui et Mounia étaient ses vrais parents, c'étaient eux qui avaient soutenu et encadré toute son existence et elle s'était retrouvée, à Dolores City, dans la situation d'un édifice privé de ses piliers. Elle se dit que, s'ils avaient été-là, elle n'aurait pas erré à l'aveuglette dans sa vie : l'abandon de Lem et celui de Nathan auraient été plus vivables. Soudain, Baptistin leva les yeux et l'aperçut. Il ne sembla pas étonné de la trouver là et il se leva

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

et s'avança vers elle pour la prendre dans ses bras. Pour la première fois, Luz réalisa à quel point il était petit et mince, son grand-oncle. Elle le dépassait d'une tête. C'était incroyable, lui qui représentait pour elle la force et la protection.

- Quand un arbre est déraciné et transplanté ailleurs, certaines racines se dessèchent et meurent, dit-il. Ce n'est pas grave : tant qu'il reste d'autres racines plus fortes qui arrivent à s'adapter, l'arbre peut survivre et même prospérer. Quand même, c'est bien, que tu sois venue me dire au revoir, *hijita mia*[45]. Regarde ce cahier : je l'ai écrit pour toi. C'est toi notre avenir à nous tous. Tu seras aussi notre mémoire.

Soudain, Luz se retrouva sous les fleurs blanches du datura du cimetière de Dolores City, Californie. Les fleurs semblaient grossir de plus en plus, jusqu'à l'envelopper totalement, jusqu'à la recouvrir comme une avalanche fraîche et douce, la submergeant de leur fragrance sucrée qui devint de plus en plus forte… de plus en plus forte… suffocante. Elle se débattit pour se dégager de toutes ces corolles, sans pouvoir y parvenir. Alors, le parfum prit une nuance

45 Ma petite fille. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

pharmaceutique et elle cessa de se débattre, cherchant à identifier cette odeur qui dominait à présent l'arôme du datura, jusqu'à l'anéantir. Mais... oui, cela sentait l'éther ! Dans un sursaut, elle ouvrit les yeux sur un plafond blanc. Elle promena un regard étonné autour d'elle : elle était dans un lit d'hôpital cerné de rideau verts et Céleste était à son chevet, guettant ses premiers mots, son teint mat rendu verdâtre par l'inquiétude. Une gêne au creux du coude gauche attira l'attention de la jeune fille : une perfusion s'enfonçait dans son bras. Elle ferma fort les yeux, avant de les rouvrir pour chercher à comprendre ce qu'elle faisait là.

- Mais qu'est-ce qui s'est passé ? coassa-t-elle avec effort, la bouche affreusement sèche.

Céleste l'aida à boire une gorgée d'eau dans un gobelet en carton qui dégageait une fade senteur de girofle, avant de répondre :

- Tu t'es endormie sous un datura. C'est le gardien du cimetière qui t'a trouvée et, comme il n'arrivait pas à te réveiller, il a appelé les secours. Tu le sais bien, pourtant, que le datura est toxique.

- Non, mentit Luz.

Céleste la regarda fixement.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Voyons, je t'ai mise en garde presque toute ta vie contre cette plante : il y en a une dans le jardin des voisins de Baptistin et Mounia, tu le sais très bien.

- Je ne savais pas que c'était un datura, dans le cimetière : ce ne sont pas les mêmes fleurs que celui des voisins.

- C'est une autre variété, c'est tout. J'aurais pensé que tu aurais reconnu la plante.

- Non.

- Bon, passons, fit Céleste, pas vraiment dupe mais soulagée par cette explication. Les médecins disent que tu souffres d'anémie et de faiblesse générale, à la limite de la dénutrition. Alors maintenant, c'en est fini des caprices : tu vas manger. Dans cet état, tu aurais aussi bien pu faire un arrêt cardiaque, sous ton datura, jeune fille.

- Je veux rentrer à la maison, dit Luz de but en blanc.

- Ils vont te garder ici cette nuit, en observation. J'ai demandé un lit de camp pour rester près de toi. Dès demain, on rentre. D'ailleurs, tu vas rester quelques jours à la maison, pour te reposer et reprendre des forces. J'espère que tu es contente de rater l'école ! Céleste babillait joyeusement, maintenant.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Non. Je veux rentrer chez Tonton et Mounia, dit Luz, les lèvres tremblantes, au bord des larmes, encore secouée par le rêve qu'elle venait de faire, où Baptistin lui disait adieu.

Céleste consternée, incapable de comprendre que sa fille ne soit pas tombée amoureuse du désert, comme elle-même, ne savait pas quoi répondre.

- Tu ne te plais pas, ici ? demanda-t-elle alors.

- Oh, en fait, si ! répondit Luz. Mais Baptistin et Mounia me manquent, fit-elle d'une voix étouffée par les larmes qui se mirent à couler sur ses joues pâles.

Céleste fut submergée par une vague de jalousie mais, devant la faiblesse de sa fille, elle la surmonta – elle avait eu trop peur de perdre son enfant.

- Bon, trancha-t-elle. Si tu te décides à manger et à retrouver des forces, tu iras passer quelques semaines chez eux, okay ?

C'est alors que le rideau s'écarta pour laisser passage à Ignacio.

- Ah ! La Belle au Bois Dormant s'est réveillée, gloussa-t-il en lui tapotant les genoux à travers le drap. Alors, t’as eu des hallucinations ?

Luz et Céleste lui lancèrent le même regard de mépris, pendant que, toujours hilare, il s'asseyait sur le bord du lit. Luz réalisa soudain

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

qu'elle n'avait pas vu Nathan, durant sa transe. D'un geste automatique, elle leva la main pour saisir le lézard d'argent de son collier, mais son cou était nu.

- Où est mon collier ? s'exclama-t-elle catastrophée.

- Sur ta table de nuit, dit Céleste calmement

Comme Luz ne pouvait l'attraper, gênée par la perfusion. Ignacio se leva et prit le collier, pour le lui attacher autour du cou, en profitant pour lui caresser la nuque du bout des doigts. Luz frémissait encore de répulsion, quand il gronda nonchalamment :

- Tu n'aurais jamais dû accepter que Jon Olafson lui offre ce collier. Les turquoises portent souvent malheur. D'ailleurs, celles-ci n'ont pas porté chance à leur première propriétaire. Et depuis que ta fille le porte, elle déprime.

Céleste haussa les épaules, aussi Ignacio se tourna vers Luz, qui le regardait comme hallucinée, et gémit :

« Tu ne devrais pas porter ce collier, on ne sait jamais.

- Superstition ! jeta Céleste avec mépris.

Luz ferma les yeux, écrasée par le poids de ces quelques mots : « Tu n'aurais jamais dû accepter que Jon Olafson lui offre ce collier. » Elle tenta de s'endormir. Ces mots ne pouvaient pas vouloir dire ce qu'ils voulaient dire. Elle avait mal compris. Mal interprété. Elle voulait

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

s'abstraire de sa pensée, mourir. Au moins dormir. Dormir sans fin, éternellement.

Elle se réveilla dans un sursaut. Il faisait nuit. La chambre était éclairée par une veilleuse, au-dessus de la porte. Pendant quelques secondes, elle se demanda pourquoi elle se sentait si déprimée. Quand la mémoire lui revint, elle pria pour se rendormir tout de suite mais, un mouvement à sa droite lui fit rouvrir les yeux. Céleste s'était redressée sur son lit de camp, sans doute alertée par un changement dans la respiration de sa fille. Elle la regardait avec inquiétude.

- Tu as bien dormi ? demanda-t-elle à voix basse avec un sourire, quand Luz ouvrit les yeux.

Luz acquiesça d'un mouvement de la tête.

« Tu dormais si bien, qu'on ne t'a pas réveillée pour le dîner. Tu veux manger quelque chose ?

Luz fit signe que non. Elle finit par poser cette question qui la torturait, connaissant déjà la réponse mais espérant quand même, contre toute logique.

- Dis, Ma', c'est Jon qui m'a offert ce collier ?

- Mais oui ! Tu ne le savais donc pas ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz avala sa salive avec difficulté.

- J'ai trouvé le collier sur ma table de nuit.

Céleste rit doucement.

- Oui ! Il voulait te faire une surprise. Il voulait que ce soit la première chose que tu voies, en ouvrant les yeux. Il m'a attrapée un matin - j'allais chercher Tête de Tonnerre -, pour me demander de le mettre sur ta table de nuit. Je pensais qu'il t'en avait parlé.

- Non...

Céleste haussa de sages épaules.

- Ça rend bizarre, le chagrin. Eh bien, c'était le collier de sa femme. Et quand elle est tombée enceinte, elle en a fait faire un identique, pour son enfant. Il t'aime beaucoup, Jon. Et toi, enchaîna-t-elle railleuse, tu trouves un collier sur ta table de nuit et tu ne te demande même pas d'où il vient ! Tu as cru que c'était la petite souris ?

Luz ferma les yeux et mentit :

- J'ai cru que c'était toi.

Elle chercha à tâtons la main de sa mère, quémandant silencieusement du réconfort à son contact, comme quand elle était petite, et les larmes se mirent à couler sur ses joues, la libérant du poids de son chagrin.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- C’est rien, dit Céleste, à côté de la plaque, comme à son habitude. C'est le datura. Ça déprime, parfois.

Elle rejoignit Luz dans son lit et la jeune fille se blottit contre elle, comme quand elle était une toute petite fille, retrouvant le parfum de coumarine de la peau de sa mère, sous l'odeur douceâtre du chanvre qui imprégnait ses cheveux. Curieusement consolée, elle s'endormit comme une masse, pendant que Céleste la berçait comme un bébé.

De retour à Dolores City, Céleste posa ses conditions : quand Luz aurait pris trois kilos, elle lui prendrait un billet d'avion pour Nice, mais pas avant.

- Trois kilos ! s'exclama Luz. Mais ça va me prendre des mois !

- Tu plaisantes ? rétorqua Céleste. Tu es en Amérique : le pays où il y a le plus grand pourcentage d’obèses au monde ! Tu n'as qu'à manger couleur locale : snap-dog en entrée, pizza avec chips, donuts en dessert, le tout arrosé de Coca-Cola diet. Surtout prend du diet : ici, ils en boivent tous et ils sont tous gros. N'oublie pas de regarder la

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

télé pendant que tu manges, et tu verras, en une semaine, cinq kilos ! Garantis sur facture !

- N'importe quoi ! glapit Ignacio, indigné et fier de son corps mince et musclé. On est en Californie, ici : tout le monde prend soin de son corps.

- *Yep* ! ricana Céleste. Acides, cocaïne et ecstasy, c'est ton régime à toi, hein ?

Il ignora la provocation et s'absorba dans la contemplation de sa belle-fille, ravi de la voir s'opposer à sa mère.

- Ce serait plus facile de me remplumer, si t'arrêtais de faire ces saloperies de haricots aux saucisses ! Rien que de voir ça, j'ai envie de vomir ! s'insurgea celle-ci.

Céleste eut un haut le corps, comme piquée par un serpent.

- Il n'y a aucune raison pour que tu ne mettes pas la main à la pâte, si tu as envie de manger autre chose. Je ne vois pas pourquoi, toi et Ignacio, vous vous imaginez que seule la maîtresse de maison à un rôle à tenir dans la cuisine !

Pendant une semaine, Luz fit de la suralimentation pour gagner des kilos le plus rapidement possible ; elle réussit en prendre deux, bien

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

aidée par Jon Olafson, qui s'était mis à l'inviter tous les jours à déjeuner car, dès le matin, Luz se précipitait chez lui pour fuir Ignacio, qui devenait de plus en plus collant.

L'ensemble de sa vie était trop compliqué pour elle, et elle se raccrochait à ce séjour à Nice, comme à sa dernière planche de salut. Les Fuentes l'attendaient avec impatience, ils l'avaient appelée pour lui parler des menus qu'élaborait Mounia pour la faire grossir. Tout le monde pensait qu'elle n'allait à Nice que pour les vacances mais, une fois sur place, elle comptait bien s'accrocher à la Figuièra comme une moule à son rocher et n'en plus bouger. Tant pis pour la proximité avec Emmanuel Demoiselle, auquel elle n'avait pas pardonné sa défection. Tout serait plus tolérable que la situation présente : elle en était à ne plus savoir ce qui était vrai ou faux, rêve ou réalité. Nathan était-il venu, ou pas ? Ma' était-elle une mère formidable ou une affreuse marâtre ? Ignacio la tripotait-il lubriquement ou paternellement ? Fallait-il en parler à Ma' ? Et si cela compliquait encore leurs rapports ?

Oui, mieux valait fuir.

Dans toute cette confusion, une chose lui remontait le moral : Baptistin allait très bien, le rêve qu'elle avait fait sous son datura était bien un rêve. N'importe comment, cela ne pouvait être qu'une farce

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

du datura : Tonton Tista chantait ou racontait ses blagues de petit garçon ; ou alors il parlait de mécanique ou de bricolage ; ça ne lui ressemblait vraiment pas de discourir sur la culture de arbres, comme un vieux druide !

Comparé à Céleste, Jon était un véritable cordon bleu. Il bourra Luz de hamburgers, surmontés d'œufs et de fromage et accompagnés de patates sous la cendre, de poulet frit et de purée, et de spaghetti aux boulettes.

- Oui, lui dit-il, quand ma femme est morte, il a bien fallu que je fasse à manger pour le petit.

Comme Luz lui reprochait de se donner trop de mal, il répliqua :

« Oh ! Ça nous fait du bien à tous les deux, de manger un peu correctement. Moi, j'avais fini par me nourrir de chips et de bière et, tu sais quoi ? ni ma femme ni mon fils n'auraient aimé me voir comme j'étais.

Luz aurait tellement voulu que Céleste jette ce bouffon d'Ignacio Greenwood pour se marier avec Jon. Voilà un père selon son cœur !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Le lundi matin, Luz se pesa : cinq livres de prises. Encore trois jours et elle prendrait l'avion. Enfin ! Elle sortit de la salle de bain plus guillerette qu'elle ne l'avait été, durant toute l'année écoulée. Elle avait dormi tard, elle avait la maison pour elle seule, autre raison de se réjouir. Sa mère était en vadrouille et Ignacio dans son atelier.

Tout juste vêtue d'une culotte de coton blanc et d'un court débardeur, Luz se dirigea vers sa chambre, pour aller s'habiller. En passant devant la cuisine, elle sursauta, surprise par un claquement sec : la porte-moustiquaire était mal fermée et elle battait. La jeune fille entra dans la pièce, pour la bloquer, et jeta un cri de frayeur : elle n'était pas seule dans la maison. Ignacio était là, dans cette cuisine, dans l'entrebâillement de la porte du réfrigérateur. Il la reluqua de haut en bas. Son regard s'attarda sur les seins à moitié dénudés et surtout sur l'entrejambe moulé par la culotte – le gland se devinait, en relief.

- Oh ! fit Luz nerveusement, je ne savais pas que tu étais là !

Et elle se détourna rapidement pour se réfugier dans sa chambre mais, lâchant la porte du frigo sans même la refermer, Ignacio s'interposa entre elle et le couloir salvateur. Elle s'immobilisa, les yeux hagards, soudain terrifiée. Ignacio se lécha les lèvres, sans la quitter des yeux, un ignoble sourire sur sa face moustachue. Luz crut

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

s'évanouir sous l'effet de la peur. Elle fit volte-face et se jeta sur la porte-moustiquaire, dans l'intention de courir jusqu'à la rue en criant, pour attirer le plus de monde possible. Elle saisissait la poignée au moment où la main d'Ignacio se plaqua contre la porte, la bloquant.

Il se serra contre la jeune fille, enfouit son visage - son groin - dans son cou, la flairant avec des grognements de désir.

La terreur et la répulsion privèrent Luz de sa voix. C'est avec un gémissement étranglé qu'elle se dégagea, pour s'enfuir par l'autre porte, mais son persécuteur eut tôt fait de la rattraper et de l'enlacer au milieu de la cuisine, lui bloquant les poignets d'une main, pendant qu'il lui glissait l'autre main sous son tee-shirt et lui empoignait les seins. Folle de terreur, Luz se tortillait en tous sens, pour se dégager, mais il la serra encore plus fort et lui lécha le cou, la griffant de sa moustache. Il gronda sourdement :

- Laisse-toi faire. T'en as autant envie que moi. Tu vas voir, ça va te plaire. Fais-moi voir ta jolie petite bite. Il y a si longtemps que j'attends ça !

Et il lâcha les seins, pour glisser sa main dans la culotte de Luz qui se débattait désespérément, maltraitant la peau délicate du ventre et des cuisses, avant de réussir à poser ses griffes sur le pénis recroquevillé. La répulsion arracha à la gorge de Luz un hurlement

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

terrifié, digne d'une femme qui voit la hache du bourreau s'élever au-dessus de sa tête. Elle se débattit comme un démon, mais Ignacio la tenait ferme.

Une violente explosion fit lâcher prise au violeur : la foudre venait de s'abattre sur le toit de la maison, dans un vacarme assourdissant. Luz se catapultait vers le couloir, quand une deuxième explosion retentit dans la cuisine même. La jeune fille tomba à genoux, sans comprendre, alors que l'odeur de la poudre se répandait dans la pièce.
- Orchis, viens par là, fit la voix de sa mère, très calme, alors que le claquement d'un fusil que l'on réarme retentissait.

Céleste était debout derrière la moustiquaire maintenant trouée, armée du revolver, encore fumant, qui ne la quittait jamais durant ces randonnées, un sourire farouche sur son long visage brun durci par la colère.

Ignacio Greenwood était étalé par terre, sur le dos tel un cloporte retourné, et ses yeux allaient du visage de sa femme au trou dans le plancher, à deux centimètres de l'endroit où s'étaient trouvés ses pieds.

Luz fit un vaste demi-cercle, pour passer au large de son beau-père, pendant que Céleste poussait la moustiquaire et entrait dans la cuisine. Elle se réfugia derrière sa mère qui ne quittait pas l'ignoble

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

pourceau des yeux. L'orage se déchaînait au-dessus de leur tête et Ignacio commença à ramper à reculons vers la porte, derrière lui, tentant de se relever mais retombant à chaque fois, pour échapper à sa femme qui, son arme braquée sur son entrejambe recroquevillée par la peur, se rapprochait lentement, menaçante, sa fille derrière elle.
- Écoute, mon petit chou... bêla-t-il entre deux coups de tonnerre.

Céleste tira juste entre ses cuisses écartées et la balle s'enfonça dans le plancher. Luz estima qu'Ignacio avait dû en sentir le souffle sur ses génitoires. Blême, il se retourna d'un bond et fila à quatre pattes dans le couloir, en couinant d'une voix ridiculement aiguë :
« Je te jure que c'est elle qui m'a provoqué !

Céleste rechargea et tira sur les talons de l'objet de son ire, rechargea et tira, rechargea et tira, et encore et encore. Les balles s'enfonçaient à chaque fois dans le plancher, à quelques millimètres des pieds d'Ignacio, et le poussèrent vers la porte et jusque dans la rue. En passant dans le salon, Céleste s'empara du gros fusil Remington *Spécial Grizzli*, qui lui semblait plus digne de sa colère qu'un simple revolver.

Céleste et Luz, drapée dans le peignoir qu'elle avait attrapé, au passage, dans la salle de bain, debout sous l'avancée du toit, contemplaient avec répulsion le gros porc que les balles avaient

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

poussé à sa juste place, dans une flaque de boue, au milieu de la route. Des curieux s'agglutinaient de chaque côté de la rue, sur les trottoirs de planches, appuyés aux rambardes de bois brut, ravis d'assister à la scène de ménage et peu pressés de se risquer sous la pluie, pour désarmer la jeune femme. Seul Jon s'avança en boitillant sous l'averse, pour venir se poster derrière les deux femmes, comme pour les protéger.

« Mais putain ! glapit hystériquement Ignacio, je te dis que c'est elle qui est venue se frotter à moi !

L'orage se déchaînait au-dessus de sa personne, et il se recroquevillait dans sa flaque, les mains sur la tête, les yeux mi-clos, terrifié, sursautant à chaque détonation céleste, comme si c'était sa femme qui le fusillait.

- C'est la première fois que tu touches à ma fille, ou tu l'as déjà violée ?

- J'ai rien fait !

- Orchis ?

- C'est la première fois, Ma'.

- Orchis, fit Céleste, sans quitter des yeux son mari, va me chercher les clefs de voiture de ce chacal.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Les voisins attendaient la suite du spectacle, pendant que les éclairs se multipliaient au-dessus d'Ignacio, semblant chercher à le foudroyer mais déviés à la dernière seconde par les paratonnerres des maisons alentour.

Luz glissa le trousseau de clefs dans la main de sa mère. Céleste cala son fusil sous son bras, pour enlever de l'anneau les clefs de la maison et de la boutique et les glisser dans la poche du peignoir de sa fille puis, de toute sa force, elle envoya ce qui restait du trousseau en plein dans la hure de son mari.

- Tire-toi ! Si je te revois par ici, je t'explose les couilles à coups de fusil.

Et pour encourager le traître à déguerpir, elle le poursuivit d'une décharge jusqu'à sa voiture.

Une fois à l'abri dans sa Chevrolet, le moteur en marche, Ignacio retrouva sa superbe et hurla, pour partir sur un défi :

- C'est ma maison et j'y viens quand je veux. Je vais vous faire expulser, toi et ta précieuse gamine. Vous irez coucher dans les rues.

Céleste s'avança jusqu'au milieu de la rue et s'immobilisa, bien droite, le canon du fusil reposant dans le creux de son coude, majestueuse sous l'orage, comme nimbée d'électricité statique. Elle

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ne semblait point atteinte par l'eau du ciel. Chacun la regardait, comme fasciné. Ignacio, lui, semblait tétanisé.

- Ignacio Greenwood ! tonna-t-elle d'une voix surnaturelle.

Sa silhouette phosphorescente sembla grandir démesurément – arc reliant le ciel et la terre. Un silence prodigieux se fit dans l'orage.

« Par les puissances du ciel et de la terre réunies, j'attire la malédiction sur ta personne.

Le visage d'Ignacio reflétait une terreur abjecte mais, comme l'oiseau fasciné par le serpent, il n'arrivait pas à détourner les yeux de sa femme soudain transfigurée.

« Jamais ne t'enrichiras ni jamais plus ne banderas, tant que près de nous tu seras. Tant que je n'obtiendrai pas réparation, ce sera pour toi castration. Près de cette maison, tu seras impuissant de toutes les façons.

Un coup de tonnerre retentissant souligna cette malédiction et fit sursauter tout le monde.

Céleste revint à ses dimensions accoutumées et, pour inciter son mari à déguerpir, elle tira dans la portière arrière de la Chevrolet. La frousse fit lâcher les pédales à Ignacio qui cala et faillit noyer son moteur avant de remettre la voiture en marche. Il réussit enfin à démarrer et, comme il appuyait comme un fou sur l'accélérateur, sa

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

voiture zigzagua dangereusement d'un côté de la route à l'autre. Il faillit emboutir les voitures garées sur les bas-côtés, avant de reprendre le contrôle de ses nerfs, et de son véhicule, et fonça vers la sortie de la ville, pourchassé par l'orage qui semblait accroché à sa carrosserie.

- Dis Ma', tu lui as vraiment jeté un sort ? demanda Luz, ce soir-là, devant les haricots/saucisses quotidiens, une nuance de respect effrayé dans la voix.

Céleste haussa un sourcil et pencha la tête, avant de regarder sa fille d'un air apitoyé.

- Voyons, tu ne crois pas sérieusement à ces bêtises ?

- Mais... mais... bégaya Luz, déstabilisée. C'est ce que tu lui as dis !

Céleste pouffa comme une petite fille farceuse, avant de répondre :

- *Yep* ! Et superstitieux comme il l'est, je mettrais ma main au feu que cet imbécile n'arrive vraiment plus à bander. Tu verras qu'on ne le reverra jamais et que, non seulement il m'accordera le divorce très vite et sans problèmes, mais qu'en plus j'obtiendrai des dommages et intérêts juteux.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Céleste portait beau, mais Luz connaissait bien les symptômes des chagrins d'amour de sa mère. Et, en dépit de ces explications, Luz resta convaincue qu'il s'était passé quelque chose de surnaturel, ce matin-là. La fureur de Ma' avait été telle qu'elle avait dû déborder de sa personne en une sorte de décharge d'énergie négative, laquelle, subitement libérée dans l'atmosphère, avait généré un orage apocalyptique - le céleste courroux de Céleste. Pour Luz comme pour tous les témoins de cette scène, Céleste Belladonna avait alors été investie d'un pouvoir extraordinaire.

Luz passa la moitié de la nuit à se culpabiliser : elle savait bien que Ma' aurait besoin d'elle, les quelques jours qui venaient. Au moins jusqu'à se qu'elle se trouve une autre *aventure*, mais Luz avait presque pris les trois kilos exigés et elle voulait rentrer chez Tonton et Mounia.

De plus, Mounia, en dépit de la joie qu'elle éprouverait à revoir Luz, était capable de lui reprocher de laisser sa mère seule, en plein divorce.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

De son lit, elle entendait Céleste déplacer les meubles et faire tout un remue-ménage. Inquiète, elle se leva silencieusement et, à pas de loup, se dirigea vers l'origine des bruits : la chambre de sa mère. Par l'entrebâillement de la porte, elle risqua un coup d'œil : Céleste entassait les vêtements d'Ignacio dans de grands sacs-poubelle noirs, en pleurant comme une Madeleine. Entre deux sanglots, elle attrapait une bouteille bleue sur la table de nuit et en avalait une bonne lampée. Luz n'avait pas besoin de déchiffrer l'étiquette pour savoir ce qu'elle buvait ainsi : l'Élixir de Bonne Rupture. À l'allure où elle le lapait, elle n'allait pas tarder à tomber ivre-morte. C'était sans doute le but recherché.

Luz ne savait pas si l'élixir aidait réellement à supporter les ruptures mais, réveillée en sursaut par le téléphone à quatre heures du matin, elle put constater, en entrant dans la chambre de sa mère pour répondre - c'était le poste le plus proche -, que c'était pour le moins un somnifère efficace. Céleste, toute habillée, étalée sur le dos, la bouche grande ouverte, un filet de bave coulant sur sa joue jusqu'à l'oreiller, ronflait doucement alors que le téléphone semblait sur le

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

point de sauter de la table de nuit, secoué par la stridence de sa sonnerie, à cinquante centimètres de son oreille.

Luz tituba jusqu'à l'appareil et décrocha, s'attendant à entendre la voix d'Ignacio la couvrir d'insultes avinées, mais ce n'était que Mounia. Le cœur de Luz se dilata de joie en entendant cette voix aimée.

- Oh ! Mounia ! s'écria-t-elle. Comme je suis contente de t'entendre !

L'affreux son d'un sanglot l'empêcha de poursuivre. La gorge subitement serrée, Luz s'assit brutalement sur le lit, à côté de sa mère qui lui tourna le dos avec un gémissement.

- Que se passe-t-il ? demanda Luz d'une voix étranglée par l'appréhension.

- Oh, Luz ! C'est *Bautista* ! Oh ! Il faut que vous veniez ta mère et toi ! Que je ne sais pas quoi faire !

- Quoi, *Bautista* ? Qu'est-ce qu'il y a ?

- Il s'est pendu.

Autant Céleste était inutile au quotidien, autant elle prouva là qu'elle pouvait être précieuse dans les moments de crise : elle ouvrit les yeux, au moment précis où sa fille exhalait son premier sanglot, prête à défendre sa progéniture, comme la mère chatte réagit au premier miaulement de détresse de son chaton. Elle prit le récepteur des

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

mains de Luz qui pleurait trop pour pouvoir prononcer un mot et fit abstraction de son propre chagrin et de sa gueule de bois pour prendre les choses en main.

- Mounia, ne pleure pas. Nous arrivons dès que possible. Nous partons à l'aéroport tout de suite. Dès que tu raccroches, appelle le Père Borroso, il t'aidera pour les formalités. Ne pleure pas. Dès qu'on arrive à l'aéroport de Los Angeles, je t'appelle.

Céleste se changea en un tour de main et, tout en jetant un jean, un pull et des sous-vêtements dans un sac à dos, elle exhorta Luz à s'habiller immédiatement. Pendant que la jeune fille obtempérait, elle fourra dans un sac des vêtements de rechange pour elle, avec un paquet de brioches aux pépites de chocolat et une bouteille d'eau. Elle ferma la maison, réveilla la voisine la plus proche en tambourinant à sa porte, pour la prévenir qu'elles partaient pour cause de décès soudain et que les clefs seraient chez Jon Olafson. Puis elle poussa doucement Luz dans sa Corvair bleue gitane et démarra sur les chapeaux de roues, pour être plus vite au garage Olafson.

Jon fut très étonné de les voir arriver avant l'aube et en voiture – elles habitaient à moins de trois cent mètres et on avait plus souvent l'occasion de voir Céleste à cheval qu'au volant. Celle-ci lui expliqua

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

en style télégraphique la nécessité où elles se trouvaient de rentrer en France et lui demanda s'il acceptait de se charger des clefs de leur maison, de garder la décapotable et de défendre l'une comme l'autre contre les méfaits d'Ignacio Greenwood, tout le temps de leur absence.

- Pas de problème, répondit-il laconiquement.

- Merci, Jon. Une dernière faveur : puis-je téléphoner pour appeler un taxi ?

- Je vais vous conduire à l'aéroport moi-même, fit-il d'un ton sans réplique.

Elles eurent du mal à trouver un vol : L. A. semblait être devenu le centre du monde - les Jeux Olympiques d'été de 1984 devaient commencer dans quelques semaines. Céleste prit d'assaut le comptoir des Delta Air Lines, tous charmes dehors, pour qu'on leur trouve d'urgence un vol vers la France, ou tout du moins l'Europe. L'agent d'accueil se démena comme un beau diable et eut le bonheur de leur trouver deux places – un désistement de dernière minute - dans un avion vers Londres qui partait tout de suite. Il en fut récompensé par

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

un sourire prometteur et une chaude pression de la main dont la seule pensée lui donna des distractions toute la journée.

Ce n'est qu'une fois installée dans l'avion Los Angeles/Londres que Céleste écrasa une larme.

- Pfuuu ! prétexta-t-elle pudiquement. J'ai une de ces gueules de bois, moi !

C'est Mounia qui l'avait trouvé. Elle était venue le chercher dans son atelier : il était en retard pour le déjeuner et était resté sourd à ses appels - et pour cause !

- Je lui avais préparé des sardines à l'escabèche ! sanglota-t-elle.

Monté sur un escabeau, il avait fixé un crochet au plafond, avant d'y nouer une corde à linge qu'il s'était passée autour du cou, puis il avait renversé l'escabeau. Non, il n'avait pas laissé de lettre. Quand elle l'avait vu, elle avait poussé de tels cris, que tout l'immeuble s'était précipité. C'était Emmanuel Demoiselle qui l'avait décroché et avait ordonné à sa mère d'appeler les pompiers. En les attendant, il avait désespérément essayé de ramener Baptistin à la vie en lui faisant de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

la respiration artificielle – en bon scout, il avait obtenu son Brevet de Secouriste -, mais il n'y avait rien eu à faire.

Le Père Borroso avait déjà organisé les obsèques et la cérémonie. Il avait envoyé paître sa hiérarchie qui reniait à un suicidé le droit à des funérailles religieuses : Baptistin serait enterré par lui et par personne d'autre.

Jamais on ne vit autant de monde à un enterrement. Surtout des jeunes garçons. Tous les scouts de Nice étaient venus à l'église Sainte-Hélène, en grand uniforme, pour rendre un dernier hommage à celui qui avait appris à beaucoup d'entre eux l'intelligence de leurs mains.

Emmanuel Demoiselle était là aussi, au premier rang, avec la famille. Il s'était d'abord mis derrière Mounia, mais Céleste l'avait attrapé par son chandail – Emmanuel avait laissé tomber les Scouts et n'était donc pas en uniforme -, pour qu'il les rejoigne et s'asseye à côté de Luz.

- Tu sais bien qu'il t'aimait comme un fils, lui avait-elle simplement dit.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Et quand le Père Borroso commença à louer la profonde bonté de Baptistin Fuentes, sa générosité, sa joie de vivre, son implication auprès des enfants en difficulté, Luz oublia qu'Emmanuel l'avait abandonnée et qu'elle le détestait ; elle se serra contre celui qui était comme son frère et qui souffrait de la même perte qu'elle : Baptistin, un père.

Céleste demanda à Luz et à Emmanuel de vider l'atelier de Baptistin.

- Garde ce que tu veux, Lem, avait-elle dit, on fera don du reste aux Scouts de France.

Elle avait convaincu Mounia de les suivre en Californie et mis en vente l'appartement de la Figuièra. Même Luz convenait que c'était la meilleure solution ; là-bas, au moins, personne ne connaissait sa différence. Ce qui lui avait semblé intolérable, en Amérique, c'est seulement l'absence des Fuentes et d'Emmanuel Demoiselle ; son œil de peintre, en revanche, avait été séduit par les paysages plus grandioses que partout ailleurs. Puisque Mounia s'exilait avec elles,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

tout était bien. Lem ne comptait plus : elle l'aimerait sans doute toujours, mais elle ne pourrait plus jamais lui faire confiance, alors... Et puis, après tout, en Californie, il y avait Jon Olafson. Peut-être Céleste aurait-elle l'intelligence de s'éprendre de lui - cœur d'artichaut comme elle l'était...

Dans l'atelier de Baptistin, Emmanuel et Luz trimaient côte à côte, jetant les pots de peinture trop vieux, mettant dans une caisse ce que lui garderait et dans une autre ce qui irait aux Scouts. En dépit de leur activité, ils se sentaient mal à l'aise : Luz gardait rancune à son ami de l'avoir abandonnée ; lui avait honte de l'avoir fait. Il savait qu'il devait lui demander de lui pardonner et lui expliquer ce qui s'était passé en lui, mais comment faire pour lui avouer qu'il avait délibérément tenté de l'extraire de son cœur et de ses pensées, parce que cette dualité qu'elle avait en elle et dont elle n'était pas responsable, cette part de virilité, il ne voulait pas la désirer. Comment aurait-il pu lui avouer qu'il l'avait rejetée pour la même raison que tous les autres : sa différence ? Il avait cru perdre la tête, pendant tous ces mois où ils ne s'étaient pas vus, tellement elle lui manquait, et pourtant, il s'était félicité de son absence : la proximité physique de Luz l'affolait trop pour qu'il y puisse résister. Pendant la nuit qu'ils avaient passée au cimetière, il était devenu fou de désir en

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

sentant sa bite à elle, si dure et gonflée, se frotter contre son ventre à lui. En y repensant, il avait été bouleversé par la réalité palpable – si chaude et vivante et dure – de ce sexe masculin qui lui avait mis les sens en ébullition. Ce n'était pas possible que lui, Emmanuel, il ait envie d'une bite. Inacceptable.

Il avait tenté l'impossible, pour se sortir l'image de Luz de la tête. Il s'était interdit de fantasmer sur elle : il ne se branlait plus qu'en fixant des magazines de cul. Si, par hasard, il lui arrivait de se laisser aller à penser à son sexe orchidien, il se punissait impitoyablement, en se tordant les couilles à tourner de l'œil. Jusqu'au jour où il avait eu vraiment peur : ses testicules avaient enflé et il avait eu du mal à marcher pendant près d'une semaine. Il n'avait pas osé aller voir un médecin. Il aurait pu lui raconter qu'on lui avait tordu les couilles dans une bagarre mais, en réalité, il avait eu trop peur que le toubib ne lui dise : « Désolé, mon garçon : il faut couper. »

Il avait dû chercher d'autres moyens de se punir. Il avait bien envie de se cogner la tête contre les murs, tout simplement, mais cela laissait des marques trop repérables – sur sa tête, veux-je dire, pas sur les murs. Il avait fini par se cribler sauvagement les cuisses à grands coups de compas. C'était très douloureux, vraisemblablement sans grand danger, et imperceptible, tant qu'il gardait son pantalon.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Alors même qu'il s'affairait, dans cette pièce où il avait désespérément tenté de ranimer Baptistin, il se sentait à la fois brûler de désir pour sa compagne si ambiguë et frissonner, saisit par la peur de ce que ce désir impliquait. Tous ces non-dit mettaient entre eux une ambiance pesante et la tristesse de leur besogne n'arrangeait rien. C'étaient tous les bonheurs de leur enfance qu'ils empaquetaient là.

Pendant qu'Emmanuel triait le bric-à-brac de baguettes de balsa et de chutes de bois, Luz s'attaqua au grand établi qui occupait le centre de la pièce. Le premier tiroir qu'elle ouvrit contenait tout un fouillis de clous, vis, bracelets élastiques, ficelles, colle, scotch... C'était étonnant de constater qu'un homme aussi organisé et minutieux que Baptistin pouvait être aussi désordre. Un petit désordre caché ; c'en était presque poétique. Luz en fut gênée comme devant une incongruité. C'était un peu comme si elle eût vu son grand-oncle nu.

Elle ouvrit le second tiroir, s'attendant à y trouver le même fouillis, et fut émue aux larmes : Baptistin avait conservé le tout premier cerf-volant que Luz avait construit : le tissu rose avait pâli, mais il avait l'air toujours solide, prêt à prendre son vol. Elle sortit le cerf-volant, pour le serrer contre son cœur, et découvrit dessous un épais cahier bleu à spirales, sur lequel était calligraphié de la main de Baptistin, en larges lettres noires : *LÀ-BAS*.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz en reçu un choc. Son rêve se superposait soudain à la réalité. Elle vit son oncle devant elle, comme elle l'avait vu dans son rêve, et l'entendit lui dire : « Regarde ce cahier : je l'ai écrit pour toi. »

Les larmes commencèrent à couler sur ses joues. Elle posa le cerf-volant - la *bilotcha* - sur l'établi et, les mains tremblantes, prit le cahier et l'ouvrit. Sur la première page, elle lut : *Pour Luz*.

Le sanglot qui lui échappa attira l'attention d'Emmanuel, qui lâcha ses bouts de bois pour venir réconforter son amie. Il l'attrapa par la taille et posa une joue hésitante contre celle de la jeune fille, savourant ce contact en dépit de la culpabilité qu'il en éprouvait. Soudain, ses yeux virent ce qui provoquait les pleurs de Luz.

- Ah, c'est donc pour ça ! dit-il.

Luz se détacha légèrement de lui pour pouvoir le regarder.

- Pour ça quoi ? demanda-t-elle.

- Pour ça, qu'il avait cessé de s'occuper des gosses du quartier. Il s'enfermait tous les soirs dans son atelier, comme toujours, mais il s'enfermait seul. Quand les gosses venaient, il leur disait : « Non, ce soir, on ne bricole pas. Allez donc profiter du soleil ! » En fait, il écrivait ses mémoires. Son testament, quoi. Il ne s'est donc pas tué sur un coup de tête, il méditait cela depuis longtemps.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz déposa le cahier sur l'établi, pour pouvoir enfouir son visage dans ses mains pour pleurer plus à son aise. Comme Baptistin avait dû se sentir seul, pour ainsi s'épancher dans un cahier ! Comme on connaît mal ceux que l'on aime !

Emmanuel la serra fort pour la réconforter, retrouvant le merveilleux parfum de source et de miel qui se dégageait d'elle et, comme elle s'abandonnait contre lui, il commença à lisser les ondes dorées de cette chevelure dont il s'était interdit de rêver, tout en caressant de sa joue la main humide de larmes que la jeune fille tenait devant son visage. Elle lui jeta les bras autour du cou, s'amarrant à lui, cherchant le havre du contact charnel pour échapper au flux du chagrin et, sans qu'il l'ait cherché, la main d'Emmanuel s'engloutit sous le tee-shirt de Luz, à même la peau de son dos. Ce simple contact les inonda tous deux de désir : leurs lèvres se joignirent d'elles-même dans un baiser vampiresque, un baiser avide de lèvres et de dents, un baiser liquide de langues et de salive, un baiser turgide de possession charnelle, corps et âmes fondus en un seul être.

Luz pivota sur son haut tabouret, pour pouvoir nouer ses jambes autour des hanches du jeune homme, cherchant instinctivement à noyer le chagrin et la mort dans l'ivresse du désir sexuel, cherchant à retrouver le bouillonnement de la vie qui coule impétueusement dans

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

les veines. Lem lui pressait le dos avec passion, incapable de maîtriser son désir. Ses mains glissèrent jusqu'aux fesses de la jeune fille, pour la coller contre lui d'un mouvement irrésistible et farouche qui intensifia encore leur soif de possession. Il ondula des hanches, frottant son érection contre celle de Luz, rendu fou par sa proximité comme un assoiffé par celle de l'eau.

Il se sentait comme débordé par le besoin qu'il avait d'elle, incapable de penser, incapable de maîtriser le flot de ses émotions. Il coula une main sous le tee-shirt de Luz, pour presser sauvagement ses seins. Comme la jeune fille arquait le dos sous la houle de ses caresses, les tétons aussi gonflés que s'ils allaient éjaculer, liquéfiée de désir, les yeux mis-clos sous la crue de ses sensations, Emmanuel ne put s'empêcher de chercher ce pénis ô combien fascinant qu'il devinait sous le jean et semblait attirer sa main comme le fluide de l'aimant le fer. Il pressa d'instinct l'érection qui s'offrait et ils eurent tous deux le souffle coupé, submergés de désir fou. Les jeunes gens vivaient ce déferlement sensuel comme dans un rêve, emportés par la lame tumultueuse de leurs sensations. Emmanuel porta une main brûlante vers la ceinture de Luz et commença à la défaire.

Leur ébullition fut interrompue de la façon la plus prosaïque qui soit :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- À table ! cria Mounia depuis le perron.

Luz sursauta, comme si elle avait brutalement perdu pied, et se dégagea prestement pour aller remettre de l'ordre dans sa tenue, sur le pas de la porte, avant de se précipiter vers le repas familial. Emmanuel resta planté sur place, comme douché.

Il ne parut pas au déjeuner. Céleste, partie à sa recherche, ne le trouva nulle part.

- Il a dû aller cacher son chagrin, commenta-t-elle, en s'asseyant dans la cuisine de Mounia.

Luz ne leva pas les yeux ; elle savait que Lem venait de l'abandonner une fois de plus. La jeune fille s'était pris trop de coups, ces dernières semaines, pour sentir cette ultime trahison avec acuité. Longtemps, elle avait eu foi en Lem comme en elle-même, et puis, elle avait durement appris qu'elle s'illusionnait. Elle avait tant souffert de sa première trahison, pas de risque qu'on la reprenne à faire la même erreur. Elle ne risquerait pas son cœur une autre fois. D'autant plus qu'elle en était venue à se dire qu'elle avait dû être prise de folie, neuf mois plus tôt, quand Lem l'avait abandonnée sans un mot d'explication et qu'elle s'était trouvée loin de Baptistin et Mounia : toute cette aventure troublante et incompréhensible avec Nathan devait être le résultat d'un cerveau détraqué par le chagrin.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Après tout, si l'on cherchait une explication cohérente, il fallait bien reconnaître que l'aliénation mentale était la plus logique.

Non, elle ne risquerait plus jamais ni son cœur ni sa raison avec qui que ce soit, vivant ou mort. La solitude, après tout, était toute douceur à côté des affres de l'amour. Et puis, elle voulait oublier jusqu'à l'existence de Lem, même si elle restait convaincue qu'il était le seul être vivant capable d'avoir envie d'elle en dépit de sa difformité, et cela sans être pris de dégoût ou animé d'une curiosité malsaine.

Après le déjeuner, pour ne plus tourner en rond dans sa tête avec ses sinistres pensées, elle s'absorba dans le manuscrit de Baptistin. Emmanuel, qui avait reparu, la tête basse, dut finir de vider l'atelier tout seul, ce qui le soulagea grandement, d'autant plus qu'il aurait eu du mal à lui expliquer pourquoi son jean était maculé de sang. En fait, pour se punir d'avoir désiré Luz – ô combien ! - et sa bite – sa divine bite ! –, il s'était frénétiquement tailladé les cuisses avec un cutter. Oui, il avait jugé que, se perforer à coup de compas, ce n'était pas suffisant. Dès qu'il faisait un mouvement, ses estafilades se rouvraient et saignaient et le faisaient souffrir encore un peu plus. C'était une souffrance bienvenue.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz, enfermée dans sa chambre, refusait d'en sortir. Plus elle avançait dans sa lecture, plus elle était convaincue que son oncle lui était réellement apparu pour la charger de la mission de garder vivante son histoire et, tout en lisant, elle cherchait le moyen d'y parvenir.

- Il faut faire publier ces mémoires, dit-elle à sa mère.

Céleste haussa les épaules avec indifférence ; elle n'avait même pas voulu lire le cahier.

- C'est le passé ! fit-elle avec mépris. Il faut l'oublier. Si Baptistin s'était tourné vers l'avenir, il ne se serait pas pendu. Dans la vie, il faut avancer sans regarder derrière soi.

- *¡ Toma*[46] *!* Parce que toi, tu peux oublier comment ton père et ta mère ils sont morts ? s'indigna Mounia.

- Je veux oublier jusqu'à l'existence de l'Algérie. Jusqu'à l'existence de la France. Je les hais toutes les deux et, ce que je veux, c'est vivre tranquille et qu'on ne passe pas son temps à me gâcher la vie. Ce que je veux, c'est être heureuse. C'est clair ?

46 Tiens ! Attrape ça ! Voir *Interjections espagnoles*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mounia serra les lèvres, son visage exprimant avec éloquence son désaccord.

« Si tu as envie de pleurer toute ta vie, ne te gêne surtout pas. Mais sache que je ne me torturerai pas avec toi.

- Tu sais ce que j'ai à te dire ? Tu es une orgueilleuse et une égoïste.

- *Yep* ! Et je compte bien le rester.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Pour Luz.

Là-bas

C'était pas la même vie

Je crois que mon premier souvenir, c'est la jalousie de ma sœur, quand ma mère et moi nous la laissions tous les matins devant Stéphane Gsell, le lycée de jeunes filles, avant d'aller retrouver mon père au marché. Elle aurait tellement préféré venir avec nous, la pauvre ! Jamais elle n'a aimé l'étude, Hélène. Quel âge je pouvais avoir ? Trois ans ? Quatre ans ? Je n'allais pas encore à l'école – à Oran, on commençait l'école à cinq ans. Hélène devait avoir douze ou treize ans.

Nous, nous habitions rue Haute d'Orléans, à la Marine, la partie la plus ancienne d'Oran, dans les Bas-Quartiers. Il y avait la Marine – c'était notre quartier –, la Calère – c'est là qu'habitait la grand-mère Fuentes –, Karguentah – c'est

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

là que travaillait mon père –, l'Ancienne Préfecture – c'est là qu'Hélène est allée vivre, quand elle s'est mariée –, Miramar, la Cashbah, le Village Nègre, Sébastopol, le Quartier Juif, le Ravin Raz El Aïn... Et encore d'autres dont je ne me rappelle plus les noms, rien que pour la ville basse. Il y avait aussi la ville haute, sur la colline. Oran, c'est une très grande ville, qui s'est construite autour de son port et qui s'est étendue sur les flancs de la colline du Murdjadjo et sur la plaine, le long de la mer. Tout en haut du Murdjadjo, au sommet de la basilique Notre-Dame de Santa-Cruz, qui a été construite pour remercier la Vierge d'avoir sauvé Oran du choléra en lui envoyant la pluie, la Vierge Noire étend les bras vers le large, bénissant la ville et la mer.

Je me souviens que cela faisait une trotte, depuis chez nous jusqu'au lycée de jeunes filles. Il y en avait peut-être pour une demi-heure à pied et, de bon matin, au sortir du lit, cela me semblait interminable. Surtout l'hiver, quand il faisait encore nuit et qu'il faisait froid. Parfois – j'ai honte de l'écrire –, je me laissais traîner, jusqu'à ce que ma mère me prenne dans ses bras.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

– Chico[47] ! Voilà que tu fais encore le bébé, Tista ! me disait-elle.

Mais elle me hissait quand même à califourchon sur sa hanche, et je m'accrochais à son cou. Je la revois encore, ma mère : une petite femme très brune, coiffée en chignon ; elle était toute mince et toute en nerfs, mais elle me portait sans se plaindre.

Une fois arrivé au lycée, le marché couvert de la place Karguentah était tout près. C'est là que mon père avait son étal de poisson. Tous les matins, ma mère passait lui donner le casse-croûte. C'est qu'il était debout depuis deux heures du matin, parce qu'il devait aller chercher le poisson au Port, à l'arrivée des bateaux. Ma mère, elle se levait avec lui, pour lui faire le café. Comme elle disait que, si elle se recouchait, ça lui coûtait trop de se réveiller pour amener Hélène à l'école, elle attendait le jour en travaillant à son ouvrage au crochet. Elle faisait des bonnets et des robes de baptême, des étoles et des napperons, des nappes et des couvre-lits en dentelle, qu'elle vendait à une boutique du centre-ville.

47 Garçon. Un lexique oranais se trouve en fin de volume. Voir aussi l'entrée ¡Hombre !, des *Interjections espagnoles*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

En arrivant au marché, je savais que nous commencerions par manger une part de calentica[48] bien chaude – c'était le plaisir du matin. On l'achetait au kiosque, à côté du marché, en face de la Maison du Colon. J'avais promis à ma mère de ne jamais le dire à ma sœur, pour qu'elle ne soit pas jalouse plus qu'elle ne l'était déjà : la calentica, elle adorait ça, Hélène. J'ai tenu parole. Le calentiquero – je crois qu'il s'appelait Monsieur Serra –, il gardait sa calentica au chaud dans une grande boîte en fer blanc, avec un couvercle. Il ouvrait sa boîte et découpait un losange, qu'il saupoudrait de sel avant de nous la donner, toute chaude, dans un morceau de papier. Rien qu'en écrivant ça, j'ai le goût qui me revient dans la bouche. Ce n'était que de farine de pois chiches, de l'huile, de l'eau et du sel, mais ça avait vraiment un goût unique. C'est peut-être ça qu'on appelle le goût de l'enfance. Et puis, ce n'était pas seulement le goût, c'était aussi la consistance : crémeuse dessus et plus ferme dessous, un peu comme un clafoutis, mais bien meilleur. Peut-être que c'est ça qu'il ne faut pas oublier : le goût de la calentica.

48 Flan salé de farine de pois chiche, servi très chaud. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Alors, on en amenait une part à mon père, à son étal. Quand nous arrivions, j'avais déjà dévoré la mienne en marchant ; je n'avais pas la patience d'attendre de pouvoir m'asseoir. C'est ma mère qui s'occupait des pratiques, pendant que mon père mangeait tranquillement, et ensuite, elle me laissait avec lui, pour aller faire les commissions et le ménage. J'avais le droit d'aller me promener et de jouer avec les enfants des autres marchands et des clientes. Simplement, je ne devais pas sortir du bâtiment du marché. Et comme il était si grand, le marché Karguentah, je n'avais pas la tentation de désobéir.

J'aurais bien aimé te faire une description de l'abondance, des piles colorées de fruits et de légumes, des quartiers de bœuf rouge sombre persillé de blanc, des poissons nacrés qui remuaient encore, mais, la vérité, c'est qu'à ce moment-là, c'était la guerre, et qu'Oran souffrait des restrictions. Alors, au marché Karguentah, comme partout ailleurs, on voyait surtout des files de femmes, qui attendaient des heures pour pouvoir ramener quelques légumes et un peu de poisson – la viande était si rare !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mais, moi, je ne remarquais pas toute cette misère. Pour moi, la guerre n'existait pas vraiment et le marché ne me semblait pas vide : je ne me souvenais pas de l'abondance ; c'était juste un formidable terrain de jeu. Un gosse, quand il peut courir et escalader des piles de cagettes et jouer à cache-cache entre les éventaires, il est toujours heureux. C'était peut-être les restrictions, mais il y avait toujours un marchand pour te donner un fruit un peu tapé ou des oublies un peu trop rassises.

Et puis, nous autres, nous n'avons pas trop souffert, parce que les commerçants du marché Karguentah s'entraidaient. Entre le troc et le marché noir, on avait toujours du pain, du poisson et des légumes, à la maison. Quand c'était vraiment trop difficile de trouver du pain, ma mère allait jusqu'au Village Nègre. Va savoir comment ils s'y prenaient, mais les Arabes avaient toujours du pain à vendre. Ils avaient sûrement de la famille ou des contacts, dans la montagne, qui cultivaient la terre et qui réussissaient à échapper aux perquisitions de l'Armée. Dans la rue, les Mauresques cachaient leurs marchandises sous leurs voiles, pour couillonner la police.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Et puis, ma mère, elle savait se débrouiller : comme on ne trouvait plus ni tissus, ni de pelotes de laine ou de coton, elle défaisait tous ses ouvrages en dentelle, qu'elle n'arrivait plus à vendre – il n'y avait plus d'argent pour les parures de luxe –, pour en faire des culottes. Ça oui, ça se vendait. Qu'est-ce qu'elle a pu en faire, des culottes au crochet ! Elle disait que toutes les femmes du quartier s'asseyaient sur son travail. Alors, avec tout ça, on était des privilégiés.

Et puis, mon père à moi, il était avec nous, alors que la plupart des hommes étaient partis. Je ne me rendais pas compte qu'il était là parce qu'il était malade de la poitrine. Jamais mon père ne verrait la fin de la guerre, mais c'était inimaginable, pour moi. Les enfants ont cette chance qu'ils peuvent être heureux dans les pires circonstances, ils vivent absolument dans le présent.

À midi, Hélène venait nous rejoindre, mon père et moi, au marché et nous rentrions tous les trois avec la carriole. À cause des restrictions, on ne trouvait pas d'essence, alors tout le monde circulait comme il le pouvait, à pied, à bicyclette ou à cheval. Mon père, il avait un cheval blanc ;

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

il s'appelait Sancho ; quand j'avais été sage, j'avais le droit de lui grimper sur le dos.

On habitait la Messagerie, à deux pas du Port. La Messagerie, c'était tout un ensemble d'immeubles immenses qui formaient tout un pâté de maisons. Il y avait une cour intérieure, où l'on entrait par une grande arche, et tout autour de la cour s'ouvraient des ateliers d'artisans. Je me souviens surtout du chantier naval. Une année, ils avaient construit un bateau si grand qu'il ne passait pas par l'arche d'entrée. Eh bien, il a fallu démolir un mur pour qu'il sorte.

C'était toute la vie de la Messagerie, cette cour : il y avait toujours du mouvement et de la vie avec le chantier naval et aussi avec les vendeurs ambulants qui criaient bien fort, en passant sous la voûte. Le plus souvent, c'étaient des Arabes, montés sur des bourricots, qui criaient en espagnol : ils vendaient des œufs ou des poulets ou des légumes... Tous les Arabes parlaient espagnol, parce qu'avant d'être Française, Oran avait été sous la domination espagnole. Et même après la colonisation française, une grande partie de la population était venue d'Espagne. D'ailleurs, tout le monde à Oran parlait

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

espagnol, même les Alsaciens et les Italiens, et il y en avait beaucoup, là-bas. Tout le monde disait, « Oran, l'Espagnole ». Bon, c'est vrai que, si on parlait espagnol, ce n'était pas le pur Castillan. Il y avait beaucoup de mots qu'on entendait qu'à Oran, à cause du mélange de toutes les langues. C'était une sorte d'espagnol de là-bas ; en fait, c'était de l'oranais. Il y en a – des Françaouis[49] qui n'y connaissent rien –, qui disent qu'en Algérie, on parlait le Pataouet[50], et voilà tout. Mais la vérité, c'est qu'on ne parlait pas pareil à Alger, à Constantine ou à Oran, pour la bonne raison que, si à Oran, les descendants d'Espagnols étaient nombreux, à Alger, c'étaient les Corses et les Baléariens qui dominaient, et que dans le Constantinois, il y avait surtout des Maltais, des Italiens et des Sardes. Comment est-ce qu'on aurait pu parler pareil ?

À la maison, on parlait espagnol et français à la fois, souvent mélangé dans la même phrase. Mon père et ma mère étaient tous les deux nés à Oran, mais leurs parents venaient d'Espagne. Non, je dis des bêtises, du côté du père de ma mère, ils étaient en Algérie depuis longtemps,

49 Français de métropole. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.
50 Le *parler* de la-bas. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

puisque son père et son grand-père étaient nés à Oran, eux aussi. La famille Manchon. Je ne me rappelle plus le prénom du père de ma mère. Il était boulanger à la Calère. Le nom de jeune fille de ma mère, c'était Manchon, Isidorine Manchon. Ta mère, c'est la cinquième génération à être née à Oran.

Mais, je te parlais des vendeurs Maures. Ma mère, elle, elle m'envoyait leur acheter, mais il y avait beaucoup de femmes qui descendaient un panier par la fenêtre, au bout d'une corde, avec l'argent dedans. Je me souviens de ce jour du Mardi Gras où c'est une voix de femme qui criait : « Huevos, huevos ! Des œufs, Madame ! » Toutes les femmes de la Messagerie étaient allées se mettre à la fenêtre, et elles avaient eu la surprise de voir le vendeur d'œufs monté à l'envers sur son âne. Et finalement, on s'est aperçu que c'était Jeanne Aldonso, la concierge de la Messagerie, qui s'était déguisée en Arabe pour le Carnaval.

Je l'aimais bien, Jeanne, elle chantait beaucoup et elle était toujours de bonne humeur, même quand, avec les copains, on courait dans la galerie alors qu'elle passait le chiffon par terre. Elle était tellement bavarde que, sans avoir été à l'école, elle pouvait parler dans n'importe quelle

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

langue. Du coup, quand les américains ont débarqué à Oran, elle s'est de suite mise à discuter avec les G.I.. Il faut croire qu'ils la comprenaient, parce que c'est à elle qu'ils donnaient leur linge à laver. Quand on allait chez elle, on trouvait souvent un grand gaillard blanc ou noir, aux cheveux ras et à la mâchoire carrée, en train de jouer avec Sébastien, le fils handicapé de Jeanne – il avait attrapé la paralysie infantile –, en attendant qu'elle ait terminé de repasser ses chemises. C'est grâce à la langue bien pendue de Jeanne que nous, les gosses de la Messagerie, nous avions plein de friandises : les américains qui passaient par la Messagerie nous distribuaient des chewing-gums, du chocolat, du coca-cola ... et même du lait, en canettes comme la bière, et du corned beef, du café soluble et des cigarettes. Ma mère faisait du troc, avec les cigarettes.

C'est à cause de ces cigarettes des G.I., qu'encore aujourd'hui, je ne peux pas sentir l'odeur du tabac sans avoir envie de vomir : avec les frères Benayoun, on s'était caché dans un coin pour fumer comme des hommes. Une idée de gosses. Je devais avoir cinq ou six ans. On a bien toussé, on a bien ri, on s'est à moitié étouffé, mais on a persévéré pour réussir à faire des ronds de fumée. Et à

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

force à force, on a fumé tout le paquet. Et là, ça a été me lever et vomir. J'ai été malade toute la nuit. Un mal de tête terrible ! Plus jamais je n'ai approché une cigarette. Le lendemain, mon père et monsieur Benayoun ont décidé ensemble de la punition que nous méritions : nous avons été consignés chez nous, pendant une semaine. Plus de cache-cache, plus de foot, plus de quatre coins, plus de platicos.

Qu'est-ce qu'on a pu y jouer aux platicos, avec les frères Benayoun, Ginez et Chadli ! On appelait aussi ça le tour de France. On aimait y jouer l'été, quand il faisait si chaud que c'était agréable de chercher la fraîcheur du carrelage. D'abord, il fallait extorquer des sous à nos mères, pour qu'on puisse aller s'acheter des bouteilles de limonade – on disait de la gazouze – à l'épicerie Irlès, pour avoir des capsules – c'était ça, les platicos. Bien sûr, on aurait pu jouer avec des vieilles capsules, mais la limonade, ça faisait partie du plaisir. Et puis, on dessinait d'un double trait de craie le contour de la carte du tour de France, par terre, dans la galerie. Le but du jeu, c'était de suivre le tracé avec nos capsules, en les faisant avancer à coups de pichenettes.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Et attention, il fallait bien doser sa force, pour ne pas quitter le circuit.

Les deux Benayoun, Maurice et Gérard, ils habitaient sur le même palier que nous. J'étais entre les deux : Maurice avait un an de plus que moi, et Gérard un an de moins. On allait tous les trois à l'École de la Marine, place Émerat. Maurice, Gérard et leurs deux cousins étaient les seuls juifs de l'école, en 1942. C'était pendant le Gouvernement de Vichy, tu sais, et les enfants juifs ils n'avaient pas le droit de fréquenter les écoles publiques. Mais comme l'école manquait d'instituteurs et qu'on n'en trouvait pas, la directrice était allée trouver les anciens maîtres en retraite, pour leur demander de reprendre du service. Quand elle avait presque supplié le vieux Monsieur Benayoun, qui avait au moins-au moins soixante-quinze ans, de reprendre une classe, qu'elle ne trouvait personne, il lui avait dit : « Bon, mais c'est à la condition que vous preniez mes petits-enfants à l'école. » Et comme, les écoles pouvaient accepter, je crois, jusqu'à cinq pour cent de juifs, elle avait accepté.

C'est toujours Madame Benayoun qui m'amenait et me ramenait à l'école. Au début, c'était parce que ma mère

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

accompagnait ma sœur à son lycée et que c'était pas le même chemin. Et puis, ensuite, quand mon père a été trop malade pour travailler et qu'Hélène a laissé tomber l'école pour aller travailler à l'usine Bastos, rue Christophe Colomb, parce que nous manquions d'argent, ma mère partait au marché avant deux heures du matin, pour tenir l'éventaire.

En échange, ma mère venait nous chercher tous les trois à l'école, à quatre heures, et elle gardait les fils Benayoun, le soir, quand les parents voulaient sortir.

Ils restaient chez nous aussi le jour du Grand Pardon, tant qu'ils étaient trop petits pour jeûner toute la journée. D'ailleurs, Chadli aussi, tant qu'il n'a pas eu l'âge de jeûner, il est venu manger chez nous, à midi, tout le mois du Ramadan.

Je me rappelle comme ma sœur avait hâte que le Ramadan soit fini, parce que chaque soir on tirait un coup de canon, pour annoncer que le soleil était couché et que les festivités pouvaient commencer, et elle avait très peur du canon, Hélène. Elle disait que ça lui résonnait dans toute la poitrine. Moi, je me moquais d'elle en lui disant que c'était parce qu'elle n'en avait pas, de poitrine,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

justement – elle était très plate et ma mère devait lui faire des ruchés, dans ses soutiens-gorges, pour donner l'impression qu'elle était plus étoffée.

La veille de la Pâque juive aussi, Maurice et Gérard ils passaient la journée à la maison, parce que c'était grand nettoyage, chez les Benayoun : il fallait être sûr qu'il ne reste pas une miette de pain levé dans toute la maison. Quand Maurice il a pris des cours d'hébreu avec le rabbin – il venait spécialement chez eux – c'est encore chez nous que Mme Benayoun envoyait son plus jeune fils, pour qu'il ne distraie pas son frère. Il faut dire qu'il ne demandait qu'à être distrait : qu'ils l'ennuyaient, ces cours ! C'était très important pour Mme Benayoun, je m'en souviens, que Maurice connaisse l'hébreu. Ça coûtait très cher, ces cours-là, mais elle disait que, dans une famille, il fallait que l'aîné des fils, au moins, il fasse la grande communion où il lit dans la Thora en hébreu.

Il y avait eu une très grande fête, pour la bar mitzvah de Maurice. On avait été invités, et c'est là que je suis entré dans une synagogue pour la première fois. Ça se passait à la Grande Synagogue du boulevard Maréchal Joffre. C'était vraiment une merveille ! Monsieur Benayoun, il disait que

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

c'était la plus belle du monde, mais je ne l'ai pas regardée comme elle le méritait parce que j'étais intimidé : ma mère et ma sœur étaient au balcon, au premier étage, et moi j'avais dû rester en-bas, avec les hommes. J'avais peur de mal faire, de faire le signe de croix sans m'en rendre compte, par habitude, ou une autre bêtise de ce genre, et je n'osais pas lever les yeux. Ce jour-là, j'ai vraiment eu de la peine pour Maurice qui devait lire dans la Thora sans se tromper, seul devant tout ce monde – la synagogue était pleine. Chez nous, au moins, pour passer les communions, on est une bonne vingtaine. Quand on est pas sûr de ce qu'on doit faire, on regarde le voisin.

Maurice et Gérard, je crois qu'ils sont à Paris, maintenant. En tout cas, ils avaient de la famille, par là-bas.

Avec Ginez et Chadli, c'est à l'école qu'on est devenus copains, dans la classe du jardin d'enfants. Ils s'appelaient Joseph Ginez et Mohamed Chadli, mais comme notre institutrice – c'était Mademoiselle Tournu - nous appelait par nos noms de familles, on s'est toujours dit Ginez,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Chadli et Fuentes. Et puis, de nous appeler par nos noms de famille, ça nous donnait l'impression d'être des hommes.

Avec Chadli, on était devenu copains dès le premier jour d'école, parce qu'on s'était trouvé assis à la même table. L'amitié était venue tout de suite, augmentée par cette solidarité qui unit les gosses qui supportent ensemble les lois incompréhensibles que les adultes appellent la scolarité.

Avec Ginez, on avait commencé par être ennemis. Lui, c'était le plus grand de la classe, et il se moquait de moi parce que j'étais le plus petit. Dès qu'il me voyait, il disait, pour me faire marronner : « Tiens, voilà le bébé Cadum ! », ou bien « Eh ! rojico[51]*, elle te donne encore la tétoune, ta mère ? » Jusqu'au jour, où je me suis jeté sur lui, dans la cour de récré. Ça l'a tellement surpris que j'ai eu le temps de lui coller un bon coup sur le nez qui l'a fait saigner. Comme on se roulait par terre, Mademoiselle Tournu elle s'est précipitée pour nous séparer, alors pour me relever, j'ai enfoncé mon coude dans les bonbons de mon adversaire, sans le faire exprès. Une fois qu'on s'est retrouvé assis par terre côte à côte, au coin, juste à côté*

51 Blondinet. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

de la maîtresse, Ginez il m'a tendu la main comme un homme, et il m'a dit :

– Ché[52] ! Tu es petit, mais tu es courageux. Et tu te bats bien, hombre[53] !

C'est comme ça qu'il est devenu mon meilleur ami. Il n'a jamais su que c'était seulement par un coup de chance que je lui avais collé une raclée.

Avec Ginez et Chadli, école ou pas école, on était toujours ensemble. Ginez habitait en face de la Messagerie, au Village Joyeuse, et Chadli un peu plus loin, rue Trotabas. On aimait bien aller chez lui, parce que sa mère faisait les meilleurs messemens[54] de tout Oran.

Ça me fait penser que Mademoiselle Tournu, si elle est encore vivante, elle doit encore se rappeler de nous : on lui a fait la plus belle peur de sa carrière. C'était le premier jour d'école après les vacances de Noël et, Chadli, Ginez et moi, on était assez vexé d'être de retour à l'école. D'abord,

52 Interjection exprimant ici la surprise et l'admiration. Voir *Interjections espagnoles*, en fin de volume.
53 Homme. Exclamation exprimant ici l'admiration. En français, on dirait : Mon vieux ! Voir *Interjections espagnoles*, en fin de volume.
54 Crèpes carrées de farine et de semoule de blé, souvent servies avec du miel.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

les vacances nous avaient rappelé comme c'était bien, la vie sans l'école, et ensuite nous n'avions pas assez assouvi notre passion pour la caisse à savon à roulettes qu'Aziz, le frère aîné de Chadli, il s'était fabriquée pour dévaler le ravin Raz El Aïn. C'est à peine s'il nous avait laissé l'approcher. Et comme les jouets étaient si rares, puisque c'était la guerre, posséder cette caisse à savon, ça nous paraissait être le summum du bonheur.

Alors, quand j'ai vu que la grille de la cour de l'école était restée ouverte, parce que des ouvriers étaient en train de réparer quelque chose dans le bâtiment, j'ai donné un coup de coude à Ginez, un autre à Chadli, et je leur ai dit :

- On s'en va jouer avec la caisse à savon ?

Ni une ni deux, nos cartables sur le dos, on s'est faufilé. Une fois dehors, on a couru jusqu'à la rue Trotabas, et on est allé chercher la caisse à savon dans la cave des Chadli, sans se faire remarquer.

On s'est donné une ventrée de caisse à savon ! Que de gamelles on s'est prises ! Il fallait freiner avec les pieds, et comme la caisse était aussi lourde que nous... Enfin, on s'amusait comme des petits fous, et Chadli et moi on regardait Ginez qui dévalait la rue, quand je me suis senti

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

saisir par l'oreille. C'était Madame Chadli qui, en revenant du marché, avait eu la surprise de nous trouver sur sa route, et elle nous avait capturés.

Elle nous a ramenés à l'école manu militari et, sur le chemin, nous nous sommes rencontrés avec ma mère, la mère de Ginez, Mademoiselle Tournu et Madame Charpentier, la directrice de l'École de la Marine, qui allaient précisément rue Trotabas, chez les Chadli. Dios de mi vida[55] ! Qu'est-ce qu'on a entendu ! Mademoiselle Tournu a fondu en larmes, en nous voyant. Elle nous avait cherché comme une folle dans toute l'école et puis tout autour, avant de se décider à aller prévenir nos mères. Elle nous voyait déjà perdus à jamais, la pauvre. Elle avait eu tellement peur que, elle qui n'avait jamais donné de punition plus dure que cinq minutes au coin, elle a dit à nos mères :

– Ah, non ! Jamais un élève ne m'avait jamais joué un tour pareil ! Ce soir, ne venez pas les chercher à quatre heures. Je les garde une heure en retenue. C'est trop grave, ce qu'ils m'ont fait !

55 Dieu de ma vie ! Voir *interjections espagnoles*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

En fait, il n'y a que Ginez et Chadli qui sont restés en retenue. Mon père, quand ma mère lui a raconté toute l'histoire, quand il est rentré du marché, il a dit :
- Non, je ne suis pas d'accord. Qu'est-ce que c'est que cette école où les enfants peuvent sortir sans qu'on les voie ? Ces maîtresses, elles doivent surveiller les gosses. Elles en sont responsables.

Et, à quatre heures, il est venu me chercher. Mais il ne pouvait pas parler pour les parents de mes complices. Il m'a quand même consigné à la maison, le jeudi suivant, pour m'ôter l'envie de recommencer. J'aurais encore mieux préféré faire la retenue.

Le jeudi, on allait au Patronage, chez les frères Salésiens de Don Bosco, à la rue de l'Arsenal, avec les copains. C'était tout le quartier qui se réunissait là, tous âges et religions confondus. Le Patro, c'était un peu comme une M.J.C., mais en bien mieux. On jouait au foot, au basket, au tennis de table, on faisait des agrès, on faisait des maquettes, on jouait aux cartes, au Monopoly... Il y avait une bibliothèque. On pouvait y faire du théâtre, du chant, de la musique, de la couture... est-ce que je sais ? Des fois,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

les curés nous passaient un film. Pour les fêtes, on avait droit à la pièce de théâtre. C'était toujours soit « La Pastorale », soit « La Passion », mais on était entre gosses et c'était bien. Et puis, dès qu'il commençait à faire chaud, le père Sylvestre et le père Hostia nous emmenaient en ballade aux Planteurs, à Santa Cruz, aux falaises de Gambetta ou bien à la plage. Et le samedi, on partait en randonnées, avec les Scouts. L'été, on allait se baigner à Kristel, à Port-aux-Poules, à Saint-Roch ou aux Andalouses. Mon copain Chadli, lui, il n'était pas aux même Éclaireurs que Ginez et moi. Il était aux Scouts musulmans. Mais, comme c'était aussi la Troupe d'Oran, on faisait les excursions ensemble. Il faisait aussi partie de l'équipe de natation de la J.U.S. (la Joyeuse Union Sportive), et il s'entraînait sérieusement – c'était un champion, Chadli.

Avec la Troupe d'Oran, on partait à pied, tous en uniforme, avec le fanion de chaque patouille fièrement levé en tête. On a fait comme ça toute la côte oranaise, de Nemours à Mostaganem, en chantant à pleins poumons :

Vous qui nous regardez passer
Sous le soleil et sous l'orage,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Peut-être bien que vous pensez
Que nous avons bien du courage
Pour ainsi nous harasser
À courir, le long des routes.
Vous ne savez ce que c'est,
Vous n'avez jamais, sans doute...

Une fleur au chapeau,
À la bouche une chanson,
Un cœur joyeux et sincère.
Et c'est tout ce qu'il faut
À nos filles et garçons
Pour aller au bout de la terre.[56]

La lumière, la liberté, la camaraderie, l'insouciance, le rire, c'était tout ça, le scoutisme.

Tous les ans, la Troupe profitait du premier week-end de mai pour aller jusqu'à la plage des Andalouses. C'était la tradition : on escaladait les dunes en courant, pour essayer de les gagner de vitesse, mais elles s'écroulaient quand

56 *La Fleur au Chapeau, Chansonnier pour la route et le camp*, William Lemit, éditions Rouart, Lerolle & cie, 1938. (Source : http://fr.scoutwiki.org/La_Fleur_au_chapeau)

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

même sous nos pas, et quand on arrivaient en haut de la dune, on avait les mollets douloureux. Mais là, on voyait les vagues qui se déroulaient sur la plage et c'était magique. Après le bain, on se faisait griller des sardines et des rougets au feu de bois. Celui qui n'a jamais goûté ça, il ne peut pas imaginer la saveur que ça avait.

C'est aux Scouts que j'ai appris à faire des cerfs-volants. Au mois de mars, toute la troupe allait jusqu'à Santa-Cruz, pour écouter la messe que mon copain Borroso – c'était lui notre aumônier – il nous disait aux pieds de la Vierge Noire, devant la chapelle de Santa-Cruz, parce que nous étions trop nombreux pour y entrer tous. Ensuite, on mangeait le pique-nique que nous avaient préparé nos mères : l'omelette froide aux pommes de terre ou aux courgettes, avec des tomates et des olives cassées ou des anchois. Et des cuisses de dames[57] ou des couronnes à l'anis, pour le dessert. Et ensuite, on faisait le concours du cerf-volant qui vole le plus haut.

C'était toujours Ginez qui gagnait et j'étais toujours vert de jalousie. Chaque année, je l'espionnais pour voir qu'est-ce qu'il leur faisait à ses cerfs-volants, pour qu'ils montent

57 Petits biscuits frits, en forme de fuseaux.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

si haut. Je n'ai jamais su. C'était mon grand copain pourtant, mais pour la bilotcha[58], il n'a jamais rien voulu dire. J'ai perfectionné des cerfs-volants toute ma vie et je n'ai jamais trouvé le secret de Ginez – il est mort en l'emportant, en 58, égorgé en pleine rue, alors qu'il allait à son travail. Il allait avoir vingt-et-un ans.

À Oran, il faisait très chaud, l'été, plus qu'à Nice, mais on le supportait mieux. C'était une chaleur plus sèche – c'est vrai que le désert n'était pas loin. Quand arrivait l'été, ma mère suspendait tous ses tapis au soleil, et elle les battait énergiquement, avant de les rouler avec de la naphtaline et de les ranger dans le débarras. Jusqu'à quatorze heures, on gardait les persiennes fermées pour que la chaleur ne rentre pas. On marchait pieds nus ; ma mère lavait le parterre tous les midis, pour rafraîchir l'atmosphère. Elle m'envoyait lui chercher un seau d'eau, dans la cour.

À la Messagerie, nous avions l'eau douce. Bon, il fallait aller remplir la gargoulette à la fontaine, dans la cour, mais elle était douce. Ce n'était pas le cas partout. Ma grand-mère Fuentes – la fameuse Paloma qui a donné son

58 Cerf-volant. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

nom à ta mère – elle habitait à la place de la Perle, qu'on l'appelait comme ça parce que, dans l'ancien temps, quand les rues étaient encore en terre battue, les tortues venaient pondre par là et que les femmes, quand elles allaient chercher les œufs pour les faire en omelette – il paraît que c'est très bon les œufs de tortue – elles disaient qu'elles allaient à la recherche des perles. Eh bien, à la place de la Perle, il n'y avait que de l'eau saumâtre. La abuela, elle était forcée d'acheter l'eau à boire à l'aguaero - le vendeur d'eau - mais, plutôt que d'aller jusqu'au lavoir de la place de Quinconce, elle venait laver son linge chez nous. L'eau salée, ça ne lave pas.

Qu'elle était propre, ma grand-mère ! Je la vois arriver chez nous avec son panier de linge posé sur la tête, bien droite. Elle lavait toujours le linge deux fois. Elle le savonnait, le laissait reposer dans la bassine, et elle le rinçait avant de le remettre en savon. Elle disait : « Un jabón sucio, un jabón limpio », un savon sale, un savon propre. C'est surtout de ça que je me rappelle, sa propreté. Elle est partie dans son sommeil, peu après la mort de mon père. Ma mère disait que c'était le chagrin d'avoir vu mourir son dernier fils qui lui avait enlevé le goût de la vie.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elle est morte avant d'avoir eu l'eau potable, la pauvre abuela. Pourtant, elle avait voté pour l'abbé Lambert. C'était le maire le plus célèbre d'Oran. Un curé défroqué drôlement ambitieux. Il paraît qu'il avait beaucoup de goût pour les femmes et le pouvoir. C'est le comble pour quelqu'un qui avait prononcé des vœux d'obéissance et de chasteté ! Pour être élu, il avait promis d'amener l'eau à Oran et il avait tenu parole, mais la guerre avait arrêté les travaux.

Maintenant que je te dis de ma grand-mère, il me revient que ma mère aimait raconter comme, pendant la guerre, l'abuela avait peur non pas tant des bombardements, mais plutôt que les voisins la voient en négligé, si elle devait s'abriter dans le refuge de la Place de la Perle, en pleine nuit. Alors, elle ne se déshabillait plus pour dormir et, pour ne pas froisser sa jupe, avant de se coucher, elle la repliait soigneusement jusqu'à sa taille et elle l'attachait avec des épingles à nourrice – elle portait un jupon, sous sa jupe. Si l'alerte se déclenchait, elle n'avait plus qu'à lâcher les épingles, pour être impeccablement habillée.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Il me reste peu de souvenirs de mon père : j'avais sept ans, à sa mort. On disait qu'il était mort de la tuberculose, et c'est vrai qu'il crachait le sang mais, bien que ce soit très contagieux, ni ma mère, ni Hélène, ni moi nous n'avons été contaminés. Alors, je me demande s'il n'avait pas autre chose, en réalité.

Il s'appelait Denis, et moi, je l'appelais Padre, et je le vouvoyais. C'était comme ça, tous, on vouvoyait nos parents. Il était blond aux yeux bleus et, ma sœur et moi, nous tenons de lui. Nous avons aussi hérité de sa fossette au menton. Il me semblait très grand et imposant, mais ma mère a toujours dit qu'il était assez petit et menu – les maladies de poitrine, ça mange la chair. Il parlait peu. Ça me paraissait normal, mais je me rends compte, à présent, qu'il était malade et devait se sentir toujours fatigué. Certainement, il se savait condamné.

Tous les après-midis, à cinq heures, mon père sortait pour aller jouer aux dominos au bar Albert, ou au Nautic.

Le soir, après manger, quand il faisait chaud, mon père prenait des pliants et ma mère son ouvrage de crochet, et nous allions prendre le frais devant la fontaine de la Réplacette – c'est comme ça qu'on appelait la place

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Émerat –, ou bien on remontait jusqu'à la place de la République. On restait dehors jusqu'à l'heure du couvre-feu.

Que j'ai aimé cette place de la République ! Si tu l'avais vue, toi aussi, tu l'aurais aimée. Très large, avec beaucoup d'arbres, elle surplombait le Port. Du bout de la place, on voyait la baie d'Oran, du Fort Lamoune au Cap de l'Aiguille.

On se retrouvait entre voisins : les hommes jouaient aux boules ou aux cartes, les femmes s'asseyaient par petits groupes, sur les bancs ou sur des pliants, et elles discutaient. Nous, les gosses, on courait tout autour de la fontaine aux dragons et du kiosque à musique, on jouait au ballon ou aux quatre coins entre les arbres à toupies, ou on jouait aux billes – aux binagates. On se connaissait tous : on avait tous grandi ensemble, tous on allait à l'École de la Marine – il y avait une entrée pour les garçons et une autre pour les filles. Sinon, pour ceux des Bas-Quartiers qui habitaient plus près du centre ville, il y avait l'École Paul Doumer, pour les garçons, et l'École Sédiman, pour les filles.

Mon père, il aimait nous emmener pique-niquer, le samedi. On allait manger à Santa-Cruz ou aux Planteurs,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

et il faisait la sieste au soleil, avec son chapeau ramené sur les yeux. Ou bien, l'été, on allait se baigner dans le bassin du Port, avant de manger sur le quai. Pour le dessert, on se partageait une belle pastèque. Mon père, il aimait beaucoup la pastèque, plus que le melon. Après, il me montrait comment pêcher à la ligne. Je n'attrapais jamais grand-chose. Heureusement d'ailleurs, parce que la seule fois que j'ai sorti un poisson de l'eau, quand je l'ai vu se tordre au bout de la ligne et que mon père m'a dit qu'il fallait que je lui donne un coup sur la tête pour le tuer, je me suis mis à pleurer - tonto[59] que je suis ! -, qu'on arrivait plus à m'arrêter. Il a fallu que mon père il remette le poisson à l'eau et qu'il me promette qu'il allait très bien, que je ne lui avais pas fait de mal. Ma sœur s'est moquée de moi pendant une semaine. C'est vrai que, pour un fils de poissonnier et un petit-fils de pêcheur, j'étais un beau couillon !

Après la mort de mon père, ma mère ne nous a plus emmenés pique-niquer. Sauf pour l'Ascension et l'Assomption, parce qu'elle suivait les processions jusqu'à Santa-

59 Bête, imbécile. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Cruz. Sa préférée, c'était celle de l'Assomption, quand on promenait la statue de la Vierge, toute fleurie de roses bleues – elle était très croyante, ma mère. La mort de mon père, ça lui a brisé le cœur, elle disait qu'elle n'avait plus l'envie de s'amuser, mais que nous autres, les gosses, il ne fallait pas qu'on vive dans la tristesse. C'est là qu'elle m'a inscrit aux Scouts, pour me changer d'air. Et puis, elle s'est efforcée de distraire Hélène, parce qu'elle la trouvait trop triste.

Alors, le samedi ou le dimanche après-midi, on allait au cinéma Familia, voir un film en espagnol. Ma mère et ma sœur, elles adoraient les films avec José Mojica. José Mojica, c'était un chanteur Mexicain, qui jouait dans des films musicaux. Il était très joli garçon et il jouait toujours des rôles très romantiques, alors, tu penses, toutes les femmes elles en étaient folles. Ça a été un drame, quand il a subitement décidé de devenir curé. Si tu savais quelle folie ça a été, à Oran, quand on a rediffusé « El precio de un beso[60] », l'année où il a été ordonné prêtre. Il y avait une telle queue, devant le cinéma Le Familia, que tout le monde n'a pas pu entrer. Mais comme toutes ces femmes

60 « Le prix d'un baiser ».

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

qui étaient restées dehors étaient comme folles, le directeur, il a eu peur qu'elles ne prennent le cinéma d'assaut, et qui c'est qui allait les arrêter ? Alors, il a organisé une séance spéciale, à minuit. Crois-le ou pas, ma mère, ma sœur et moi, nous avions pu entrer, pour la deuxième séance, eh bien, je n'ai jamais réussi à les faire sortir, à la fin du film. Elles ont à toute force voulu rester pour la séance de minuit ! Comme, à l'âge que j'avais, je ne pouvais pas rentrer tout seul en pleine nuit, j'ai dormi, tant bien que mal, la tête sur les genoux de ma mère.

Des fois, on allait écouter les concerts du kiosque à musique, à la place de la République, ou bien on allait admirer la vue, sur la promenade de Létang, qui surplombait la ville basse. De là, on voyait toute la rade d'Oran, du Murdjadjo, à gauche, jusqu'à la Montagne des Lions, à droite. Quelle ville plus belle c'était, Oran ! En chemin, on achetait des glaces ou un cornet de tramoussos[61], ou bien on s'arrêtait à la terrasse d'un café pour la kémia[62]. Ils avaient chacun leur spécialité : les

61 Graines de lupin. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.
62 Apéritif servi avec des amuses-gueules, un peu comme les tapas. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

escargots à la sauce piquante, les sardines grillées, les rates farcies, les fèves, les olives cassées...

En semaine, après le souper, on allait à la place de la République. C'est comme ça qu'Hélène a rencontré son mari. Elle devait avoir dix-neuf ou vingt ans. Pendant que ma mère crochetait en discutant avec les voisines et que moi je courais avec les copains, elle, elle restait avec ses copines de l'usine Bastos.

Que c'était comique à voir ! Les filles se promenaient par petits groupes, tout autour de la place, en se tenant par la taille et en gloussant comme une bande de pintades, et les garçons faisaient de même - comme une bande de coqs, eux -, mais en sens inverse, pour pouvoir croiser les filles. Et tous, ils faisaient comme si de rien n'était - ils se jetaient des coups d'œil en douce.

Parfois, un jeune homme plus courageux que les autres, se décidait à parler à une jeune fille qui lui avait tapé dans l'œil. Mais il fallait vraiment être courageux, parce que toutes les filles ont la langue bien pendue et que, dans les Bas-Quartiers, il y avait beaucoup de jeunes filles qui travaillaient à l'usine Bastos, comme ma sœur et sa grande copine Solange, et les cigarières ont toujours été connues

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

pour avoir la langue bien leste. Alors, c'est souvent que le jeune homme rougissait sous les remarques des copines de sa dulcinée. Il valait mieux repérer la jeune fille et attendre le bal du quartier du samedi soir, pour l'inviter à danser. C'est ce qu'a fait ton grand-père.

Il a invité Hélène à danser, sous le regard vigilant de sa future belle-mère qui, du coin où toutes les mères étaient assises, ne quittait pas des yeux les danseurs de sa fille – surtout ceux qu'elle ne connaissait pas.

Tout de suite, alors qu'ils ne s'étaient jamais adressés la parole, il a demandé à Hélène de l'épouser. C'était la première fois qu'elle entendait le son de sa voix. Elle n'a même pas réfléchi, elle a dit oui.

Ma mère était désespérée. Quel mauvais sang elle s'est fait ! Elle a exigé un an de fiançailles. C'est dommage. Ils sont partis si jeunes tous les deux, et elle leur a fait perdre un an de bonheur. Elle ne pouvait pas savoir, la pauvre. Qui c'est qui aurait pu deviner ?

Qu'ils allaient bien ensemble, Hélène et Georges ! Qu'ils étaient bien assortis ! Et, tous les deux, ils adoraient danser. Tous les samedis soir ils allaient au bal, même quand Colombe était encore bébé ; c'est Mounia qui restait

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

dormir chez eux, boulevard Stalingrad, pour la garder. Ils allaient souvent au Platinium ; comme c'était à deux pas de chez eux, ils n'avaient pas besoin de prendre la voiture. Pour changer, ils allaient au Grillon, ou à la Familiale, ou au Casino de Canastel. Ils s'accordaient bien, pour danser ; une fois, ils ont même gagné un concours de Paso Doble.

Ils voulaient toujours que j'aille avec eux, mais moi ça ne m'a jamais plu de danser. Hélène était bonne danseuse. Quand ma mère est morte et que je suis allé vivre avec eux, elle a voulu m'appendre, mais je n'en avais pas envie. De toutes façons, je n'avais pas le temps d'aller danser : la journée, je préparais mon Bac Professionnel de Comptabilité ; la nuit, j'étais veilleur au Getman ; et le samedi, je m'occupais des Scouts – j'étais Assistant du Chef de Troupe et, déjà, j'aidais Borroso à encadrer les scouts en difficulté. Il ne me restait que le dimanche, alors j'en profitais pour voir les copains.

Avec Chadli et Ginez, on allait faire de la musculation à la salle du Patronage, et ensuite, on partait se promener sur le Front de Mer ou à la place d'Armes, pour faire de l'œil aux jeunes filles. Des fois, on allait aux arènes, voir une

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

corrida ; ou bien on prenait le bus, jusqu'à Misserghin ou Mostaganem. On allait souvent voir le radio-crochet, place des Victoires. Comme j'ai toujours aimé chanter, Chadli et Ginez, ils m'avaient inscrit sans me le dire.

Un dimanche après-midi, j'étais bien tranquille, debout devant la scène, à attendre le chanteur suivant, quand le présentateur, il a annoncé : « Et maintenant, Baptistin Fuentes, qui va nous interpréter « Mexico ». On applaudit Baptistin Fuentes ! » Je suis resté sans comprendre ce qui m'arrivait. C'est Ginez qui m'a poussé vers l'escalier, en disant :

- C'est à toi, tonto que tu es ! Bouge !

Eh bien, figure-toi que j'ai gagné le radio-crochet, ce jour-là. Mais, ça voulait dire que je devais revenir, le dimanche d'après. Quel trac ! La première fois, sous l'effet de la surprise, je n'avais pas pensé à être impressionné, mais là... j'avais eu une semaine pour y penser ! C'est Chadli et Ginez qui ont dû me ceinturer, pour m'amener place des Victoires. En me voyant sur cette scène, avec tout ce monde devant moi, j'ai failli m'asseoir par terre, tellement mes genoux tremblaient. Pourtant, j'ai encore gagné. J'ai gagné six semaines de suite. C'est Mounia qui

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

était fière. La semaine où j'ai perdu, c'est un homme déguisé en femme et qui chantait « Maniquí parisien » qui a gagné. Mounia, elle était furieuse. De ce jour, elle a fait la croix sur Radio Oran, elle ne les a plus jamais écoutés. J'ai quand même gagné un poste de radio. C'est celui qui est dans l'atelier. C'est de la bonne qualité : près de trente ans après, il fonctionne encore.

S'il pleuvait, on allait au cinéma, au Rialto ou au Régent, rue Général Leclerc, voir Fred Astaire, Tino Rossi, Luis Mariano, ou Dario Moreno. Heureusement, qu'on aimait tous les trois les comédies musicales, parce que, pour les actrices, on n'avait pas les même goûts, : Ginez, il aimait Marilyn Monroe ; Chadli, c'est Jayne Mansfield qu'il aimait ; et moi j'étais baba de Sara Montiel. Alors, souvent, plutôt que de se disputer devant le cinéma, on allait se baigner à la piscine Bastrana, qu'elle était chauffée.
L'été, on allait à Paradis Plage ou à la piscine olympique. De temps en temps, comme la piscine était au Port, on changeait d'avis, et on se baignait dans le bassin de l'ancienne Transat. C'était pour l'aventure, à cause du monstre du Port : un animal énorme qui vivait du côté de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

la sortie du bassin. On a dit beaucoup de bêtises à ce sujet : que c'était un serpent de mer, un poulpe, un dauphin, ou un phoque, ou un requin... Enfin, personne n'avait jamais été dévoré, mais ça nous faisait toujours une émotion d'aller jusqu'à l'endroit ou trois générations de baigneurs intrépides juraient d'avoir été à moitié noyés par un animal effrayant qui les avait pris dans les remous de son sillage, avant de les emporter vers le fond. Ils n'avaient pu se sauver qu'avec l'aide de Dieu et grâce à leur présence d'esprit héroïque ou leur souffle hors du commun. Je dois dire, qu'à force de me baigner dans le Port depuis tout petit sans jamais rien voir, j'avais fini par ne plus y croire du tout, au monstre du Port.

Et puis, l'année de mes dix-huit ans, le jour de Noël, nous nous promenions, Ginez, Chadli et moi, autour du bassin du Port et nous nous embêtions : la salle de sport du Patronage était fermée et la salle de la Troupe aussi ; il n'y avait pas un café d'ouvert. Comme c'était mon premier noël, depuis la mort de ma mère, je n'avais pas envie de rentrer chez Hélène. Nous avions déjà eu assez de mal, elle et moi, à faire bonne figure pendant le repas. Je crois bien que, ce jour-là, Chadli et Ginez ne traînaient dehors avec

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

moi que pour me changer les idées. Nous sommes allés jusqu'au bassin du Vieux Port et nous nous sommes assis, les jambes pendantes, comme ça, au soleil. Il faisait bon.

- Que calor[63] ! a dit Ginez.

Chadli a plongé la main dans l'eau et il a dit :

- Elle est chaude, l'eau, amigos. Si on se baignait ?

J'ai touché l'eau, et c'est vrai qu'elle était bonne. Ni une ni deux, je me suis mis en slip et j'ai plongé.

L'eau était glaciale ! Ce n'était que la surface qui était chauffée par le soleil. J'ai cru que j'allais mourir de saisissement. L'eau froide, ça te broie comme un étau : je n'arrivais plus à respirer. Vite, je suis remonté à la surface et j'ai commencé à nager très vite, pour me réchauffer. Et, sur le quai, Ginez qui me crie :

- Elle est bonne ?

Je lui ai répondu, en levant le pouce : « Comme ça ! »

Ché ! Je ne voulais pas être le seul à m'être fait avoir ! Alors, ils ont plongé tous les deux.

Moi, j'ai nagé de toutes mes forces vers l'escalier de pierre, à l'autre bout du bassin. C'était le seul endroit où l'on pouvait reprendre pied, et il fallait que je sorte avant

63 Quelle chaleur !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

de mourir de froid. Il fallait aussi que j'échappe aux représailles de mes copains : après le choc de l'eau glaciale, ils s'étaient lancés à ma poursuite pour se venger. Et là, une vague soudaine est passée sur ma tête et une énorme masse noire a glissé sous moi. J'ai eu tellement peur que je me suis presque envolé sur l'eau. Je crois que, si on m'avait chronométré, j'aurais dépassé tous les records de vitesse ! Je n'avais jamais eu si peur de ma vie. Ginez et Chadli, qui me suivaient pourtant de près, n'ont rien vu.

Alors, je peux le dire, il y avait bien un monstre, dans les eaux du Port d'Oran. Sans doute y est-il encore, lui.

Quelles fêtes plus belles !

La vie était plus animée à Oran qu'ici. On fêtait plus.

On avait de belles fêtes religieuses. Ça mettait de la joie et de l'animation dans la vie. Ici, on va à la messe et basta ! On avait le goût de la fête, là-bas.

C'est vrai qu'on vivait plus à la façon espagnole que française.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Pour Noël, par exemple, on faisait maigre le 24 décembre. Ce n'est qu'après minuit qu'on pouvait faire le festin.

Chez nous, pour le réveillon, ma mère cuisinait le bacalao de Noël. C'était juste de la morue salée cuite à l'eau. Elle y mélangeait des pommes de terres écrasées et de l'ail et de l'oignon revenus dans de l'huile d'olive. Après le repas, ma grand-mère chantait des villancicos - des Noël espagnols - qu'elle rythmait en tapant sur sa cuisse deux cuillères dos à dos ; on reprenait en chœur et on l'accompagnait en agitant nos zambombas, jusqu'à ce qu'il soit l'heure d'aller à la messe de minuit, à l'église Saint-Louis. Les zambombas, ce sont des sortes de petits tambours dont la peau du dessus est traversée par une baguette. On en joue en faisant aller et venir la baguette dans le tambour. Les gosses adorent ça, tu penses ! Ma sœur et moi, on se disputait pour avoir le plus gros. Après la mort de ma grand-mère, c'est Hélène qui s'est mise à mener les chants.

Il faisait froid à l'église et dans la rue, alors, quand on rentrait de la messe, on prenait du café brûlant, avec des churros[64] : Jésus était né ; on pouvait faire gras.

64 Beignets. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Le jour de Noël, ma mère faisait le couscous blanc – celui qui se mange sans la sauce rouge et qui ressemble à un pot au feu –, avec des boulettes aux pignons. Que c'était long à faire ! Maintenant on achète le couscous déjà roulé, mais ma mère, elle devait le rouler elle-même. Je la revois encore, debout devant le potager[65]*, en train de rouler inlassablement la semoule fine, pour former les grains du couscous. Mounia, elle le fait bon le couscous, mais jamais elle ne l'a réussi comme ma mère. Tu comprends, toi, qu'avec la même recette, elles ne le fassent pas pareil ?! Le couscous de ma mère, il avait un goût que je n'ai jamais retrouvé nulle part.*

Ma fête favorite, étant gosse, je crois bien que c'était les Rameaux. Tous les gosses aimaient les Rameaux. Enfin, surtout après la messe – et quelle était longue, cette messe !

Pour les Rameaux, il fallait s'habiller de neuf parce que, selon ma mère, si tu n'étrennais pas pour les Rameaux, tu n'étrennais pas de toute l'année. Alors, ma sœur et moi, on étrennait jusqu'à la culotte et aux chaussettes. On allait

65 Le plan de travail de la cuisine. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

chez Touboul, boulevard Oudinot, et ma mère nous habillait de la tête aux pieds. Il était commerçant, Touboul : on ne payait jamais rien quand on prenait quelque chose. Il le marquait sur l'ardoise et, chaque mois, on payait un petit peu, à l'américaine. Je le revois encore, planté sur le seuil de sa boutique, qui disait à ma mère, quand il voyait qu'il ne lui restait plus grand-chose à payer :

- Alors, madame Fuentes, vous me boudez, que vous m'achetez plus rien ? Regardez ces belles serviettes en nid d'abeille, qui me sont arrivées. J'ai pensé que ce serait bien, pour le trousseau de votre Hélène qui va se marier bientôt.

- Oui, mais elles sont chères, vos serviettes, monsieur Touboul. Je suis veuve, avec deux enfants à nourrir, moi !

- Mais vous le savez bien, qu'à vous, je vous les fait fiaïco[66] ! Vous les prenez maintenant, je les marque, et vous les payez au fur et à mesure.

Tout le trousseau d'Hélène, ma mère l'a pris chez Touboul. Et tous les Bas-Quartiers faisaient comme elle.

Enfin, bref, pour les Rameaux, on allait à la messe et tout le monde portait son rameau pour le faire bénir. Les adultes portaient du buis ou de l'olivier, et les enfants, eux,

66 Vendre fiaïco : vendre à crédit. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

portaient des rameaux en métal recouverts de rubans qui imitaient une branchette et, à chaque brindille, était suspendu un petit chocolat ou un œuf en sucre. Tout en haut du rameau, il y avait soit une orange confite, soit une cloche en chocolat. Ces rameaux faisaient vingt ou trente centimètres de haut, généralement. Mais, tu sais ce que c'est, il y en a toujours qui veulent être mieux que les autres et ils offraient à leurs enfants des rameaux énormes. Certains, on aurait dit des arbres ! Bien sûr, les gosses ils n'avaient pas la force de porter tout ça, et c'est le père qui devait le tenir.

Je la vois encore, l'église Saint-Louis, avec tous les rameaux levés vers la voûte, les rubans blancs, dorés, argentés ou multicolores qui ondulaient et les oranges qui brillaient, en reflétant les couleurs des vitraux. Elle était très belle et très grande, cette église – c'était l'ancienne cathédrale d'Oran. Mais que c'était dur de résister jusqu'à la fin de la messe, pour pouvoir manger les chocolats ! Ça faisait toujours des drames : les gosses faisaient des caprices, ils pleuraient, et les parents les grondaient à voix basse, en faisant des yeux terribles. Ils n'osaient pas envoyer des calottes devant le Bon Dieu, mais ils les

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

promettaient pour la maison. Je me souviens que Colombe – je le sais bien qu'elle veut que je l'appelle Céleste, ta mère, mais à ce moment, c'était encore Colombe –, elle avait cinq ans, peut-être, elle avait trouvé le moyen de couillonner Hélène : elle baissait un peu le bras, pour mettre les chocolats à la hauteur de son menton, et elle guettait sa mère ; quand Hélène ne la regardait pas, elle avançait la bouche, et elle croquait un bout de chocolat. Ma sœur était comme folle, quand elle est sortie de l'église et qu'elle s'est rendue compte que la petite avait brouté tout le bas de son rameau, comme une chèvre qui se serait attaquée à un saule pleureur. Qu'est-ce que les gens qui l'avait vue avaient dû penser !

Pour le Jeudi Saint, avec les Scouts, on donnait un coup de main pour transformer l'autel de l'église Saint-Louis en reposoir : il fallait voiler le crucifix – comme le Christ n'était pas encore crucifié, on ne devait pas le voir sur la croix – et décorer l'autel avec des gerbes de fleurs. C'est là, qu'après la messe du soir, le curé allait exposer l'hostie – le Jeudi Saint, c'est le jour de la Cène.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Et le soir, avec la Troupe, on faisait le tour des églises pour voir les reposoirs. Il fallait toujours en voir un nombre impair, pour se porter chance. On allait jusqu'à Choupot ou à Miramar. On avait le temps parce que, ce jour-là, les églises restaient ouvertes tard, pour que même les gens qui travaillent puissent y aller. Et puis voir les églises d'un seul quartier, ce n'était rien ; deux quartiers, ce n'était pas assez ; trois quartiers, c'était bien, disions nous.

Le Vendredi Saint et le Samedi Saint : les cloches des églises restaient muettes, parce qu'elles étaient parties à Rome, et nous, les gosses, on préparait le traîneau de Pâques, la jolata. La jolata, c'était tous les bidons et les boites de métal qu'on pouvait trouver, qu'on attachait de façon à pouvoir les traîner dans les rues, en faisant le plus de bruit possible.

Le matin de Pâques, quel carillon ! Je courais dans la maison, en criant : « Christ est ressuscité, alléluia ! » Et je demandais vingt fois à ma mère et à ma sœur, qui riaient de me voir : « Qui cherchez-vous ? », pour qu'elles me répondent : « Jésus de Nazareth ! » Alors, je criais : « Il n'est plus ici, il est ressuscité d'entre les morts ! ».

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Et, avec les copains du quartier, on partait tirer par les rues nos jolatas, en hurlant. Sur notre passage, tout le monde jetait des vieilles assiettes par la fenêtre, ça portait chance. Toute l'année, nous gardions la vaisselle cassée ou ébréchée, pour cette occasion.

Ma mère faisait toujours de la salade juive et des œufs mimosa et des sardines en escabèche, pour Pâques. Pour le dessert, nous avions la mouna avec un œuf dur au centre. À Pâques, il faut manger des œufs. Quand mon père était vivant, on emballait le repas et on allait pique-niquer à Santa-Cruz, comme tout le monde.

Cette tradition d'aller manger la mouna à Santa-Cruz pour Pâques, il paraît qu'elle venait du temps qu'Oran était Espagnole. Alors, les rois d'Espagne se débarrassaient de leurs opposants et de leurs criminels en les exilant dans leurs prisons d'Afrique ; à Oran, la prison était dans le fort de Santa-Cruz, le fort Lamoune, qu'à l'époque, on l'appelait le fort La Mouno. Il paraît que le vieil Oran, le quartier de la Calère, il s'est peuplé avec les familles des exilés. Bref, les prisonniers du fort La Mouno, ils ne pouvaient recevoir des visites que pour Pâques, et leurs familles leur amenaient des brioches parfumées à l'orange,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

comme ils en mangeaient en Andalousie. Peu à peu, on a appelé ces brioches des mounas, à cause du nom du fort, ou des monas, parce que la montagne de Santa-Cruz on lui disait aussi la Montagne des Singes : soi-disant qu'elle était peuplée de singes, en tout cas, moi, je n'en ai jamais vu. Singe, ça se dit mono, en espagnol, et mona ça veut dire guenon. C'est pourquoi il y a des Oranais qui disent qu'on doit dire mona, et d'autres qui disent que c'est mouna. Quoi qu'il en soit, la tradition de manger de la mouna à Pâques, ça se voyait qu'à Oran. À Alger et à Constantine, ils ne le faisaient pas.

Comme ma mère suivait les processions de l'Ascension et de l'Assomption, j'y allais avec elle plutôt qu'avec la Troupe. Pour le jeudi de l'Ascension, on voyait des gens monter pieds-nus jusqu'à la chapelle de Santa-Cruz, en priant à haute voix, un chapelet à la main, pour ne pas perdre le fil. Il y en avait qui montaient à genoux et d'autres qui cheminaient à tout petits pas, en ayant l'air de souffrir beaucoup – c'est qu'ils avaient fait le vœux de marcher avec des pois chiches dans leurs souliers. Et ça faisait une trotte, jusqu'au sanctuaire, et on y allait par des chemins de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

chèvres ! Bon, c'est vrai qu'il y en avait qui trichaient : ils utilisaient des pois chiches cuits.

La procession que je suivais avec la Troupe, tous en grand uniforme, c'était celle de la Fête Dieu. On allait à celle de l'église Saint-Louis - pour la Fête-Dieu, il y avait des processions un peu partout. C'était un très grand cortège ; beaucoup de corporations le suivaient et les musiciens de la Joyeuse Harmonie jouaient des cantiques tout en marchant. Il y avait surtout beaucoup d'enfants, avec tous ceux du Patronage, du Catéchisme, les communiants de l'année, tout en blanc, les Enfants de Marie, en blanc et bleu ciel, et plein plein plein de tout petits enfants travestis en anges ou en saints. J'ai suivi tous les ans cette procession, avec les Scouts, jusqu'à ce qu'on parte. C'était un peu le carnaval, avec tous ces enfants dans des déguisements de fortune, affublés d'auréoles en carton, dorées avec le papier métallisé des tablettes de chocolat ; certains avaient de grandes ailes de papier mâché, attachées de guingois sur leur dos ; d'autres traînaient tant bien que mal de grandes croix de carton ; c'était bon enfant, et on s'amusait bien. Mais la plus jolie procession de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

la Fête Dieu que j'ai vue, c'est celle des Trinitaires, quand Colombe avait quatre ans.

La gosse elle a fait un an à la maternelle, chez les sœurs Trinitaires, à la rampe Rognon. C'était payant, mais c'était la seule école qui prenait les enfants avant cinq ans. Et ma sœur, elle n'en pouvait plus de courir après cette gosse qui la faisait tourner en bourrique. Elle était vraiment trop diable, Colombe ! Alors Hélène l'a inscrite à la pouponnière, pour souffler un peu. Bref, c'étaient les sœurs qui s'occupaient des tout-petits et elles ont dû s'amuser avec ta mère ! Je ne comprends pas comment un diable comme elle a pu faire une gosse comme toi, pichona[67] ! Toute petite, tu étais si sage, qu'on aurait dit un ange descendu du ciel.

Pour la procession de la Fête-Dieu, les sœurs demandaient aux mamans d'habiller les enfants en blanc et, bien sûr, chacune voulait que son gosse soit le plus beau et le plus remarqué. Ma sœur n'a parlé que de cette procession pendant un mois. Elle voulait absolument rabattre le caquet à ses voisines, madame Bernardini et madame Brun, qui lui avaient dit que Colombe était un

67 Petite colombe. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

garçon manqué - tu sais comme les femmes sont tendres entre elles. Alors, elle a habillé sa fille comme une petite poupée de mariée. Elle avait même réservé des roses blanches chez un horticulteur du ravin Raz El Aïn, pour être sûre d'avoir les plus belles. Mounia doit avoir une photo de Colombe, ce jour-là. Tu pourras lui demander de te la montrer. Pour moi, je ne me rappelle pas les détails de sa toilette, sauf qu'elle était en blanc avec une couronne de petites roses blanches sur la tête.

Enfin... elle était en blanc quand elle est partie de la maison. Parce que, dès la fin de la procession, elle s'est roulée par terre dans la cour, donnant raison aux voisines. Ma sœur était furieuse. Et même plus que furieuse, parce que mon beau-frère, en voyant ça, au lieu de gronder la petite, il se tordait de rire. Sa fille, c'était son culte, à Georges. Il était en adoration devant elle. Jamais je ne l'ai entendu la gronder pour quoi que ce soit.

Que c'était joli, cette procession ! Tous les petits portaient, accrochée autour du cou par un ruban blanc, une corbeille remplie de pétales de rose, et ils faisaient le tour de la cour deux par deux, derrière une bonne sœur qu'on aurait cru déguisée en Croisé – les sœurs Trinitaires

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

portaient des robes blanches et noires, avec une grande croix rouge sur la poitrine et le dos -, avant de venir former une haie d'honneur devant l'autel. Quand l'aumônier des Trinitaires passait, dans sa chasuble jaune et or, en portant le Saint-Sacrement, les enfants lançaient des poignées de pétales de rose sur son passage en criant : « À Jésus, cœurs et fleurs ! »

La fête la plus spectaculaire, celle que personne ne manquait – on ne se demandait pas si c'était une fête catholique, tout le monde venait -, c'était la Fouguera de la Saint-Jean. Fouguera, ça veut dire « feu de joie », en oranais.

C'étaient les hommes qui veillaient à l'équilibre du bûcher, mais tout le monde voulait amener son morceau de bois. D'ailleurs, il fallait garder le bûcher, de peur que les gosses des quartiers voisins ne nous le vole. C'était de bonne guerre, parce que nous aussi on allait visiter leurs bûchers, pour voir s'ils étaient plus gros que le nôtre : notre honneur était en jeu. Et je me souviens avec honte d'avoir dérobé tout un madrier, avec mes deux complices, Ginez et Chadli, à la Fouguera de la place de la Perle, en profitant

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

que les gosses qui gardaient le bûcher étaient occupés à jouer au football dans un coin. Qu'est-ce que tu veux ? On avait l'orgueil d'avoir le plus gros feu. Il fallait que toute la place soit illuminée comme en plein jour. Avec Ginez, Chadli et les frères Benayoun, on allait chercher du bois mort à la forêt des Planteurs, et c'est souvent qu'on se battait contre les bandes de gosses de la Calère, qui estimaient que le bois des Planteurs était à eux, parce qu'ils habitaient tout près. On récupérait aussi les cagettes, à l'arrière des magasins et, là, c'était la course à la cagette avec ceux de Saint-Louis, qui avaient leur propre fouguera à nourrir. Heureusement que ma mère nous mettait de côté les cagettes du marché Karguentah !

Tout le quartier se réunissait pour voir brûler notre fouguera, sur la grande place formée par l'angle des rues Lodi et Matelot Landini. On faisait aussi le tour des feux des autres quartiers, pour pouvoir revenir dire que le nôtre était le plus beau. Je me souviens d'avoir fait la ronde autour de la Fouguera étant enfant, puis d'avoir sauté par-dessus, un peu plus grand. Il fallait attendre que les flammes aient baissé, pour se risquer à sauter. C'était rare que la Fouguera se passe sans qu'il y ait un fou qui décide

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

de sauter dans les flammes trop hautes mais, le plus souvent, le fanfaron en était pour une grosse peur et un pantalon un peu roussi. Je n'ai pas souvenir qu'il y ait eu des accidents graves.

Chaque famille apportait des sièges et des fèves, bouillies avec beaucoup de poivre. C'était le repas traditionnel de la Saint-Jean : fèves bouillies et morue salée qu'on mangeait comme ça, sans la cuire. Ce n'était pas la morue qu'on trouve ici, le stockfisch qu'ils appellent ça, qui est tellement fin qu'on dirait de la semelle. Non, c'était de la morue très épaisse, de bien cinq centimètres d'épaisseur. La chair se détachait d'elle-même, en forme d'écailles.

On s'installait par petits groupes, les hommes d'un côté, pour jouer aux cartes ou aux dominos, les femmes de l'autre, pour bavarder et pour surveiller que leurs jeunes filles ne se laissent pas entraîner dans les coins d'ombre et que leurs enfants ne se jettent pas dans le feu. Les vieilles se réunissaient et disaient que les jeunes se tenaient mal. Comme si, elles, elles n'avaient jamais été jeunes ! Les mères interdisaient aux gosses de faire éclater des carretillas (des pétards, en oranais), mais on s'arrangeait toujours pour échapper à leur vigilance, pour allumer ces

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

fusées qu'on avait acheté un franc à la droguerie Selva. Des fois, c'étaient les pères qui venaient nous aider à échapper à l'œil des mamans : les hommes restent toujours plus gosses que les femmes.

Les jeunes filles restaient entre elles, tant qu'elles ne fréquentait pas officiellement un jeune homme, et elles faisaient fondre du plomb, à la chaleur du feu, avant de le jeter dans une bassine pleine d'eau froide. Le plomb se figeait alors en mille figures fantastiques et, suivant les formes qu'on y reconnaissait avec beaucoup d'imagination, elles apprenaient alors à quoi ressemblerait leur mari, quand elles le rencontrerait et combien elles auraient d'enfants. Je n'ai jamais prêté attention à ses prédictions et je n'en connais pas le code. Je le regrette. Hélène était très douée pour lire dans le plomb fondu. On venait de tous les Bas-Quartiers pour l'interroger. Encore quelque chose qui s'est perdu.

Puis, tous les jeunes, et aussi quelques vieux, descendaient au Port pour le bain de minuit. C'étaient surtout les hommes qui se baignaient. La plupart des filles restaient sur le quai, pour les encourager, soi-disant. En fait, elles se moquaient du plongeon de celui-ci ou du maillot de celui-

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

là, mais, bon, ce n'était pas méchant. C'était juste pour parler un peu.

Le lendemain matin, on était fier de constater, sur le carrefour fraîchement nettoyé des rues Lodi et Matelot Landini, qu'à l'emplacement où s'était trouvé notre fouguera, le goudron était fendu par la force du feu.

Tu vas croire que je deviens poète avec l'âge, pichona, mais c'est un peu l'effet que ça me fait, quand je repense à notre vie, là-bas. On avait peu de choses, mais c'étaient des choses lumineuses et flamboyantes et réjouissantes. C'étaient des fêtes et de la joie et des rires.

La vie, là-bas, elle était comme le soleil. Ça réchauffait tellement le cœur que, maintenant que c'est fini, que le feu est éteint, le cœur il en est resté tout fendu.

Sources : voir *Table et Bibliographie des phylactères*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

En effet, Céleste ne se tortura pas avec Mounia : elle avait bien assez de ses tortures personnelles. À la mort de son oncle et à l'échec de son mariage était venue s'ajouter la certitude qu'elle n'aurait plus jamais d'enfant. Des examens approfondis avaient révélé que ses trompes de Fallope étaient irrémédiablement bouchées, conséquence, peut-être, d'une infection qui serait passé inaperçue, après sa césarienne. Paradoxalement, qu'Ignacio ne soit pas responsable de l'infécondité de leur couple le lui rendit encore plus odieux. Elle qui était la plus désintéressée des femmes le ratissa littéralement, comme pour le punir de sa fertilité potentielle. Quand toutes les formalités du divorce furent réglées, elle s'effondra.

Oh ! c'était un effondrement à la Céleste : pas une plainte, pas un mot. Simplement, elle cherchait à quoi se raccrocher. Les hommes n'étaient pas fiables – et puis, elle n'arrivait pas à entrer dans le moule de l'épouse modèle -, Orchis était désormais une adolescente de quinze ans - et, comme telle, en révolte permanente - qui s'éloignait de sa mère chaque jour un peu plus et, par dessus tout, elle – oui, elle, Céleste ! - était irrévocablement stérile. Elle n'arrivait pas à croire

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

que cela lui arrivait à elle. Elle en était désespérée. Elle en était honteuse, aussi. À tel point qu'elle n'en avait parlé qu'à Rose-Marie, sa complice, sa jumelle sombre – elle ne pouvait supporter que la notion de stérilité lui soit associée par qui que ce soit d'autre. Seule Rose-Marie, la dure, la réfrigérante Rose-Marie qui regardait le monde d'un œil rancunier et n'avait jamais voulu faire un enfant, pouvait comprendre qu'elle refuse la solution de la fécondation in vitro : l'acte égoïste entre tous de donner délibérément la vie ne pouvait se justifier que par la pulsion irrésistible du désir sexuel, par l'acharnement animal du corps qui veut jouir. Seul l'éblouissement de l'orgasme pouvait illuminer et bénir l'éclosion de la vie. Rose-Marie ne lui avait dit qu'une seule chose :

- C'est normal que tu sois désormais stérile. Quand on a réalisé un chef-d'œuvre, on casse le moule.

Céleste fit une cure de son Élixir d'Allégresse – double dose – et passa encore plus de temps à cheval dans le désert. C'est le désert lui-même – la paix qu'elle y trouvait – qui lui souffla à quoi se raccrocher : son rêve de toujours : une maison avec un morceau de terrain, une écurie pour son étalon, une barrière blanche et

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

l'immensité à perte de vue. Une terre bien à elle, à aimer comme une mère, à défendre comme un enfant. Une terre où s'enraciner. Peut-être du côté de la Vallée de la Mort.

Entre la succession de Baptistin et son divorce, Céleste se trouvait à la tête d'une jolie somme. Comme l'argent attire l'argent, l'État français lui fit savoir qu'on allait la dédommager – au bout de vingt-deux ans – pour les biens immobiliers de ses parents, qu'elle avait perdus suite à l'Indépendance de l'Algérie. Elle toucherait – en versements étalés – une indemnité calculée en fonction de la valeur – estimée selon un barème évidemment minoré – qu'avait eu, en 1962, l'appartement que les Belladonna avaient acheté sur le Front de Mer et qu'ils n'avaient jamais habité – l'immeuble n'avait été terminé qu'après l'Indépendance. Elle imaginait la colère qu'aurait éprouvé Baptistin devant ce dédommagement misérable qui ne tenait pas même compte de l'inflation mais, enfin, ça valait toujours mieux qu'un coup de pied au cul.

Sans plus vouloir penser au passé, Céleste commença à chercher sa terre promise.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Extrait du grimoire de Céleste

Élixir d'Allegresse

Huit ingrédients, pour retrouver l'équilibre :

- amarante, pour guérir

- bétoine, pour l'ivresse

- bourrache, pour l'euphorie

- bruyère, pour éloigner les fantômes

- capucine, contre la dépression

- benoîte, pour préserver du démon

- estragon, pour surmonter les ennuis

- miel, à ajouter après macération, pour la douceur et le plaisir

Enchanter à la lune noire.

Faire macérer en plein soleil, dans du vin rouge, jusqu'à la pleine lune.

Administrer en lune montante.

Sources : voir *Table et Bibliographie des phylactères*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Les talons fermement plantés dans la poussière du sol de Dolorès City, Luz freinait des deux pieds, bien décidée à ne pas s'éloigner de Jon Olafson qui devait lui apprendre à conduire, cette année-là, et dont la présence paternelle lui paraissait indispensable. D'autant plus indispensable qu'il était le seul à comprendre le sentiment de piété quasi-filial qui poussait Luz à vouloir à toute force que le journal de Baptistin Fuentes soit publié. C'est lui qui avait prêté à la jeune fille la somme nécessaire pour faire dactylographier le manuscrit, le reproduire en plusieurs exemplaires reliés et payer les frais d'expédition vers une multitude d'éditeurs français.

Céleste ne voulait pas entendre parler de ce texte et son obstination à refuser toute allusion au passé familial et à faire comme si elle était née à l'âge nubile, issue de l'union de l'obscurité et du néant, augmentait encore l'agressivité que Luz ressentait son égard. Mounia, elle, ne voulait pas que le texte soit publié tel quel. Elle trouvait qu'il ne fallait pas le crier sur les toits, quand on venait d'une famille d'ouvriers. Selon elle, Luz aurait dû falsifier le manuscrit de Baptistin et l'histoire familiale, prétendre que les Fuentes faisaient partie de la petite bourgeoisie, qu'ils étaient propriétaires de leur commerce et

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

qu'Hélène avait été, avant son mariage, une jeune fille oisive et non ouvrière dans une usine de cigarettes.

Et puis, dans les disputes entre Luz et sa mère, la Marocaine se mettait d'office du côté de Céleste : un enfant doit obéir et respecter ses parents. Depuis que Céleste parlait de quitter Dolores City, la situation devenait explosive : Luz se révoltait à la fois contre l'autorité de sa mère – elle ne se laisserait pas déraciner une fois de plus au gré des caprices de celle-ci - et contre Mounia qui ne trouvait rien de mieux que d'égrener des heures durant ses clichés éculés :

- *¡ Psit*[68] *!* C'est ta mère, tu ne dois pas lui parler comme ça. Tu lui dois le respect. Elle t'a mise au monde, tu dois rester avec elle. Tu ne dois pas lui faire de peine. Si ta grand-mère était vivante, elle te le dirait. Etc... etc...

68 Chut ! Voir *Interjections espagnoles*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

LIVRE TROISIÈME

L'ouest est un pays où l'on va pour voir la lumière.
James Crumley

I

C'est Jon qui trouva la solution : il les suivrait. Dans le Comté de Nod, un peu à l'Est après la bourgade d'Eden, en bordure de la nationale, pas très loin de l'entrée de la Réserve Mohave-Païute de l'Arbre Solitaire – The Mohave-Païute Community of the Lone Tree Indian Reservation - il trouva une ancienne hacienda blanche de poussière, écrasée de soleil, perdue au milieu de nulle part, qui avait été transformée en poste à essence, avec un petit garage, un café et un motel. Il restait plusieurs hectares de terrain inexploité. Une centaine d'années plus tôt, on avait élevé là des bœufs, des longhorns, dont les

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

cornes en forme de lyre tendues vers le ciel couronnaient encore certains bâtiments. Il y avait eu là de vastes étendues de prairies bien grasses, et puis le désert avait gagné peu à peu, ne laissant qu'une végétation rare, trop éphémère pour continuer à faire ici de l'élevage à grande échelle. Le corps de bâtiment de l'ancienne hacienda était en pisé blanchi à la chaux et coiffé de tuiles arrondies d'inspiration clairement mexicaine. Un vieux sycomore tout bancroche, tors et gibbeux semblait monter la garde au coin de la maison et jetait son ombre cornue sur le toit ; il abritait tout une famille de colibris encapuchonnés de rouge vif. Les étables et la grange en bardeaux avaient été transformées en boutiques et en chambres de motel.

Juste après la station à essence, quelques petites maisons blanchies s'alignaient de chaque côté de la route bleu pâle, formant un pauvre hameau de trente-cinq habitants nommé *Bonaventura*, ce qui, selon Céleste, était de bon augure. Tout autour, la plaine semi-désertique à perte de vue, avec de grands arbres torturés et penchés, plantés de loin en loin dans la végétation rase qui promettait que le paysage changerait de visage, selon les saisons : beige et brun en hiver, vert tendre au printemps, orange de la floraison des poppies en été, vert et jaune en automne. C'était le royaume du soleil et de la poussière, du vent et des virevoltants.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Côté route, la vue était bornée par des collines qui moutonnaient en s'élevant progressivement, semblables à un gros édredon en patchwork, chacune ayant sa teinte propre – vert pâle, turquoise grisé, bleu fumée, mauve, outremer délavé... Sur l'arrière, le désert s'étendait jusqu'à l'horizon, bordé loin, très loin, par des montagnes d'un bleu de glacier au soleil - bleu Soupline. Partout, omniprésent, le ciel ; si pur qu'on croirait, en renversant la tête, voir jusqu'à l'infini.

Dans le désert, le ciel n'est pas un couvercle, comme dans les villes ; il n'est pas posé quelque part au-dessus de nos têtes, non. Là, le ciel touche la terre et l'on marche dans l'atmosphère, qui va en bleuissant progressivement jusqu'à cet outremer si profond que l'on devine qu'il deviendrait noir, si nos yeux pouvaient voir plus loin. Dans le désert, le beau mot *firmament* prend tout son sens.

Quand Céleste vint visiter le domaine, le bleu saturé du ciel semblait brasiller de chaleur, d'énormes cumulus d'un blanc éblouissant voguaient à travers l'espace, tels des nefs cyclopéennes ; si proches qu'on penserait les toucher rien qu'en en tendant la main. Elle ne voulait pas entrer, visiter la maison, les boutiques ou le motel. Elle ne voulait même pas étudier les comptes. C'est Jon et Mounia qui avaient dû se charger de tout l'aspect pratique. Perdue dans sa contemplation, comme insensible à la température infernale, Céleste

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

tourna autour des bâtiments, pour se perdre dans la fuite des nuages et dans les ombres qu'ils projetaient sur la terre. Ils semblaient escalader les collines et se répandre au sol comme une onde. Elle respira à pleins poumons l'odeur de poussière et de foin. Elle renversa la tête, pour se perdre dans le ciel jusqu'au vertige, jusqu'au malaise et, quand Luz et Mounia vinrent la rejoindre, après avoir fait le tour de tous les bâtiments, elle posa sur elles des yeux qui ne les voyaient pas, des yeux de ciel et d'espace, des yeux de voyage et de rêve. Elle leur dit d'une voix sourde :

- J'ai trouvé ma terre. C'est ici que je dois vivre et mourir. Je ne m'en éloignerai plus.

Elle ne les regarda plus, perdue dans la contemplation de *sa terre*. Elle n'entendit ni les jérémiades de Mounia concernant les indispensables travaux de rénovation, ni les mises en garde de Jon quant au commerce qui frôlait la faillite. Elle ne s'arracha à sa fascination que bien après que les étoiles se soient mises à briller dans le ciel.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Chacun se mit à la tâche pour les transformations nécessaires. Jon Olafson recruta quelques hommes parmi leurs nouveaux voisins de Bonaventura, afin de l'aider dans les plus gros travaux. C'était aussi l'occasion, en travaillant côte à côte, de faire connaissance et de créer des liens de camaraderie. Céleste embaucha un jeune métis d'à peine vingt ans, indolent, d'une beauté absolument bouleversante, qui portait le beau prénom sonore de Santiago. Elle l'avait ramassé sur la route, alors qu'il errait de restaurants routiers en pompes à essence à la recherche d'un travail, lavant les vitres pour gagner quelques sous - et en volant sûrement quelques autres. Une fois les rénovations terminées, il resterait, pour faire le service au café et la vente à l'herboristerie. Céleste pensait que la présence d'un homme supplémentaire était plus sûre, surtout la nuit.

En moins d'un mois, tous les murs de la maison et du motel avaient été badigeonnés à la chaux ; le garage était opérationnel ; les locaux attenants au café avaient été transformés en boutique d'herboristerie et en laboratoire pour Céleste. L'appentis le plus proche de la maison avait été transformé en écurie pour Tête de Tonnerre et Pamela, son épouse – au moment d'emménager à Bonaventura, Céleste avait craint que l'étalon ne se sente seul, et elle lui avait acheté une jolie petite jument alezane pour compagne ; elle espérait bien que l'année

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

qui viendrait verrait un poulain aux longues jambes trotter dans le pré qui séparait la maison des commerces.

Luz s'était donné pour tâche de couvrir tous les murs du café d'une fresque en trompe-l'œil – un vrai défi qu'elle releva au-delà même de ses espérances. Du bout de son pinceau, elle avait reproduit le paysage extérieur – le désert, le hameau de Bonaventura et les pompes à essence -, créant l'illusion que le comptoir avec ses tabourets chromés, les tables, les banquettes de skaï jaune et le billard étaient simplement posés en plein air. C'est elle aussi qui enlumina les enseignes psychédéliques, au-dessus des bâtiments.

Sur le grand réservoir à eau, visible à cinq miles à la ronde, se détachait désormais en lettres de néon rose *Philtres, Enchantements et Sortilèges* - Céleste avait refusé de traduire son enseigne en anglais. À l'entrée du parking, clignotaient en néons bleus : *Philtres' Café*, *Enchantements' Motel*, *Sortilèges' Shop* et *Garage Olafson*. Devant le Café, une chope de bière mousseuse s'éclairait en jaune et blanc.

Jon avait mis son garage de Dolores City en gérance et louait la station essence de Bonaventura, ainsi que l'appartement au dessus du garage. Cela faisait déjà à Céleste, qui avait mis tout ce qu'elle possédait dans cette aventure, un petit revenu.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Un incident mémorable préluda à l'installation de Mounia, Céleste et Luz dans la fraîche maison blanche aux murs de terre bien épais – *l'hacienda*, comme disait Mounia en une nostalgique synecdoque que tous adoptèrent à sa suite. Située un peu en retrait des zones d'activités, ses principales fenêtres surmontées de trois paires de cornes aiguës – souvenirs, sans doute, des taureaux reproducteurs qui s'étaient succédés à l'hacienda -, la maison regardait l'immensité du désert. Elle n'avait pas été habitée de longtemps ; c'était le royaume des serpents à sonnettes. Quand Mounia avait parlé d'appeler une entreprise, pour jouer le rôle de Saint Patrick et éradiquer les indésirables, Luz avait jeté les hauts cris : les serpents de Bonaventura étaient inoffensifs, elle se chargerait de les reloger dans l'une des épaves de voiture qui gisaient dans le terrain vague, derrière le champ de maïs des Cardozo. Chacun l'avait regardée comme si elle perdait la raison :

- Il ne s'agit pas d'une famille de gentils chatons, Luz, était intervenu Jon Olafson. Les serpents à sonnette sont venimeux. Et assez susceptibles. Il faut faire venir des professionnels, jeune fille.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz, renonçant à discuter, avait haussé les épaules, comme si elle se désintéressait de la question – depuis son expérience malheureuse, étant enfant, avec Mounia et Lucien le lézard, elle jugeait qu'il valait mieux taire ses accointances avec les reptiles. Dix minutes plus tard, quand chacun fut retourné à ses occupations, elle courut tout simplement s'occuper du déménagement de ses venimeux amis, lesquels l'accueillirent avec une joyeuse sérénade de leur composition. Cet exode, commencé au rythme entraînant des grelots et des sifflets, faillit tourner à la catastrophe : Mounia arriva à l'instant précis où Luz sortait de la maison désaffectée, toute enguirlandée de crotales sifflants et frémissant du grelot. Elle poussa un hurlement et se précipita vers la jeune fille de toute la vitesse de ses lourdes jambes, dans l'intention manifeste de la délivrer, fut-ce au péril de sa vie. Luz s'était figée, une main tendue vers Mounia pour l'arrêter dans son élan ; le moindre mouvement brusque, le moindre cri de sa part, en secouant les crotales de leur charme, risquait de lui être fatal. Elle recula lentement vers la maison, espérant parvenir à s'y enfermer avant que la Marocaine n'arrive à elle. Heureusement que Santiago, accouru au cri de Mounia, avait réalisé la situation en un clin d'œil ; il eut le réflexe de la rattraper et de retenir son élan. Il était temps : les reptiles dardaient déjà leurs têtes pointues en

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

direction du danger, tout autour du clair visage de Luz, créant l'illusion stupéfiante que sa chevelure s'animait et s'érigeait en de menaçants serpents, comme sur les représentations de Méduse. Céleste et Jon surgirent sur ses entrefaites et c'est encore Santiago qui empêcha Céleste de tirer sur les serpents : en voyant sa fille couronnée de reptiles, elle avait instinctivement mis un genoux en terre, dégainé le revolver qu'elle portait sous son bras, et visé cal-me-ment, comme à l'exercice.

- Non ! Ne tire pas ! s'était providentiellement exclamé le jeune métis. Si on effraye les serpents, ils la mordront ! N'approchez pas d'elle ! Ne bougez surtout pas !

Tous s'étaient figés ; même le vent était tombé. En voyant que tout danger s'était éloigné, Luz retrouva instantanément son calme intérieur. Comme s'ils avaient été pénétrés par un fluide apaisant secrété par sa peau, les crotales se détendirent peu à peu et se remirent à onduler sensuellement autour de ses membres, semblant se caresser à elle. Mounia gémit sourdement et se planta les ongles dans les joues, pour s'empêcher de bouger. Luz se dirigea alors vers les épaves de voitures, tandis que sa famille restait comme pétrifiée.

Une fois l'installation des serpents dans leur nouveau domaine terminée, Luz se dirigea vers son petit groupe familial, contrite de la

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

façon dramatique dont sa singularité avait été révélée, faraude malgré tout de son succès – tout le monde n'est pas capable de réaliser ce genre de prouesse, tout de même ! Elle s'attendait à une explosion d'admiration triomphale ; ce fut un pétard mouillé. Mounia lui administra une gifle retentissante.

- Que je t'y reprenne à jouer encore avec ta vie ! fulmina-t-elle. *¡ Ay*[69] *!* Me faire à moi des peurs pareilles, *hija mia*[70] !

Ayant dit, la Marocaine se jeta sur elle en sanglotant, pour la serrer bien fort dans ses bras. Si Luz resta stupéfaite par cette réaction pourtant bien naturelle, celle de Céleste l'étonna encore bien plus. Celle-ci, le visage encore de cette teinte de bronze oxydé que lui donnaient les émotions, avait simplement remarqué :

- Le diable soit des adolescents ! Ne pouvais-tu pas le dire tout simplement, que tu as le don de charmer les serpents ? Quelle façon théâtrale de nous l'apprendre !

Et elle s'était éloignée tranquillement, comme si rien de bien extraordinaire ne s'était produit, comme si le fait même d'être sa fille parait fatalement Luz des pouvoirs les plus fabuleux. La brise se leva en courtes rafales allègres et une boule d'amarante s'élança sur les pas

69 Aïe ! Voir *Interjections espagnoles*, en fin de volume.
70 Ma fille ! Utilisé ici en interjection exprimant la colère.Voir l'entrée ¡Hombre !, dans *Interjections espagnoles*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

de Céleste, la dépassa, sembla hésiter et la contourna soudain pour la dépasser à nouveau, comme le ferait un chien joyeux.

Mounia s'était étonnamment bien adaptée à la Californie : tout le monde parlait espagnol ou tout du moins *spanglish* et même elle qui refusait d'apprendre l'anglais arrivait à se faire comprendre. Cela lui rappelait sa jeunesse, au Maroc et en Algérie, où l'espagnol était la langue commune entre Arabes, Juifs et Européens. Sa seule angoisse, c'étaient les tremblements de terre, mais au milieu du désert, la menace ne lui paraissait plus aussi terrible. Jon, Céleste et Luz s'étaient bien gardés de lui dire, qu'à Bonaventura, c'étaient plutôt les feux de prairies qu'il fallait redouter. C'est elle qui insista pour transformer le Café en restaurant : nourrir les Américains, cela lui semblait être une mission à sa mesure. Avant même la fin des travaux de rénovation, le Philtres' Café avait commencé à abreuver et sustenter les rares automobilistes de passage.

Mounia remplissait les fonctions sacrées de grande prêtresse des fourneaux. Elle était secondée dans son office par Concepción, une

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

brave mère de famille de Bonaventura qui s'occupait de la plonge et du ménage. Elle offrait ce qu'elle appelait de la cuisine française - en réalité, de la cuisine pied-noir. Pour le petit-déjeuner, elle prônait la baguette, les croissants et le biscuit au yaourt, avec du beurre et de la confiture, des œufs frits aux tomates, de l'omelette espagnole et des merguez grillées, et rien d'autre. Elle affichait un menu unique, midi et soir, entrée, plat et dessert, voilà tout. Ni sandwichs, ni pizzas, ni hamburgers. Ceux qui voudraient manger autre chose iraient ailleurs.

Jon, au vu des comptes des précédents propriétaires, craignait que l'exploitation ne coure à la ruine ; il fut rapidement rassuré. Si le motel n'attirait que peu de clients, l'herboristerie, en revanche, marchait très bien. Tous les clients de Céleste l'avaient suivie et le bouche à oreille commençait à attirer au Café sa propre clientèle de routiers, séduits par la cuisine familiale et exotique de Mounia au point de se dérouter pour en profiter – le Philtres' Café n'était pas précisément sur une grande voie de communication. Ce n'était pas la fortune – loin de là ! - mais on joignait à peu près les deux bouts.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Céleste semblait planer sur son nuage et partait chaque matin à l'aube à cheval pour ramener les simples qui ne poussaient pas naturellement sur ses terres. Elle s'était très vite liée avec le holyman de la réserve voisine, un beau vieillard aux traits de cuir rouge et à la magnifique crinière neigeuse – une masse d'épais et lisses cheveux blancs qui cascadaient jusqu'au milieu de son dos. Céleste avait l'impression que sa rencontre avec le vieux sage tenait de la prédestination : on l'appelait généralement Holyman Thunder, mais son vrai nom était Wayne Huulas, ce qui signifie *Foudre*. Céleste passait chaque jour prendre un café avec lui, à la Réserve de l'Arbre Solitaire. Rien de typique, dans cette réserve : le hameau n'était composé que d'un alignement rectiligne de préfabriqués gouvernementaux. Derrière les maisons, des cabanes de tôle ondulée ou des carcasses de voitures rouillées abritaient de la volaille. Il n'y avait pas d'école, aussi les enfants devaient-ils prendre le bus scolaire sur la nationale, à presque trois miles de là. Certains des habitants de la réserve travaillaient à Eden, d'autres vivaient uniquement des aides fédérales – disons plutôt qu'ils survivaient. La plupart élevaient

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

quelques chevaux et des moutons. Céleste se sentit tout de suite à sa place, au milieu de ce peuple de survivants, qui suivaient les anciennes traditions matriarcales et considéraient la Nature comme leur mère.

Elle se sentit véritablement adoptée par ses voisins Indiens quand, intéressés par son éternelle quête de plantes, de fleurs et surtout de pétales de rose – ils entraient dans la composition de tant de ses philtres qu'en trouver devenait pour elle une obsession -, ils lui donnèrent pour surnom indien *Thaampo Halyarav* – en anglais *Desert Bee* –, l'abeille du désert.

Luz ne se sentait vraiment heureuse que quand elle pouvait s'abstraire dans la contemplation du désert. Le sentiment de sa solitude lui serrait parfois le cœur à l'étouffer – elle n'avait plus cinq ans, pour se satisfaire de l'affection de Mounia et de Jon Olafson ou de la compagnie des lézards et des serpents. La complicité qui l'avait liée à Lem lui manquait atrocement, comme lui manquait le contact d'un autre corps contre le sien. Elle n'avait connu cette expérience

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

sensuelle que brièvement, physiquement avec Lem et en rêve avec Nathan, mais à l'idée que sa différence – sa difformité – la condamnait à la solitude, elle avait envie de mourir. Oui, elle était condamnée à la solitude, puisque la moindre amourette aurait immédiatement révélé son hermaphrodisme – comment aurait-elle pu dissimuler ses érections ? Le risque était trop grand d'être rejetée comme un objet de dégoût et ensuite raillée par toute la région – personne ne pourrait garder secrète une information aussi croustillante.

Alors, qu'attendre de l'avenir, si ce n'était de l'amour et des enfants ? Elle se sentait si désespérément seule. Il aurait fallu qu'elle puisse s'abstraire dans l'ambition professionnelle, mais elle n'en avait pas. La seule chose qu'elle souhaitait réaliser, avant de mourir, c'était de faire publier le texte de Baptistin. Or, il semblait qu'elle serait même privée de cette satisfaction là : les manuscrits revenaient les uns après les autres, accompagnés de lettres de refus. Les éditeurs français s'en moquaient, de la façon qu'on avait de vivre dans l'Algérie Française. *Le Petit Écho de l'Oranie* avait bien publié le texte dans ses pages, fragmenté en épisodes, mais cela ne satisfaisait pas Luz : il n'y avait que les Rapatriés, pour lire *Le Petit Écho ;* elle voulait toucher un public plus vaste et aussi plus jeune.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Tout semblait conspirer à faire de sa vie une éternelle frustration : elle n'obtenait jamais rien de ce qui lui semblait aussi nécessaire que l'eau, et elle se desséchait corps et âme. Comme pour lui rendre l'existence encore plus insoutenable, exacerbées par le climat désertique qui régnait à Bonaventura, ses hormones la torturaient ; elle était prise d'ardents désirs, qu'elle n'arrivait pas à éteindre entre ses mains. Aussi aurait-elle préféré que Santiago soit moins beau, car sa vue même la bouleversait.

Le jeune homme aurait pu poser pour une pub vantant le métissage : en sa personne se mêlaient harmonieusement les sangs noir, indien, espagnol et asiatique. Des yeux gris-verts dans un visage couleur de basane, de longs cheveux lisses d'Indien, des pommettes accusées, un nez droit, un menton fendu, des lèvres pulpeuses et une voix chaude de Noir ; un corps mince et souple de danseur de flamenco. Un Adonis. Le soir, assise dans la salle du Philtres' Café, Luz ne pouvait s'empêcher de le regarder et de le vouloir. Oui, de le vouloir jusqu'à la souffrance. Rien qu'en voyant les muscles jouer sous sa peau brun-doré, elle sentait le désir s'éveiller dans son ventre et parcourir son gland de pulsations nerveuses. Craignant que ces érections inopinées ne se devinent, elle ne portait plus, sur ses jeans, que de vastes tee-shirts qui lui descendaient sous les fesses. Santiago l'enfiévrait, en

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

dépit de sa décision de se tenir à l'écart du sexe et de l'amour, et cela virait à l'obsession.

Après tout, le beau métis se montrait très gentil avec elle, la traitant comme une jeune sœur. Il ne la fuyait jamais, recherchait même sa présence et la surnommait parfois amicalement *Snake-Flower*, faisant ainsi allusion à ses talents de charmeuse de serpents ; il était allé spécialement lui cueillir une de ces fleurs du désert, que l'on appelait la fleur-serpent à cause de son grand pistil rouge et fourchu en forme de langue de serpent, pour la lui montrer. Quand elle arrivait de l'école et s'installait au Café pour faire ses devoirs, il lui mettait en fond sonore les musiques qu'elle aimait : Prince, Madonna, Simple Minds, Cock Robin, Eurythmics, Cyndy Lauper, Phil Collins, Tina Turner... Parfois, ils dansaient ensemble. Luz se prenait à espérer, qu'un jour, il pourrait tomber amoureux d'elle. Elle se sentait tellement à l'aise et acceptée telle qu'elle était, avec lui, qu'elle se permettait de rêver que, peut-être il ne la repousserait pas, s'il venait à apprendre sa différence. Il prenait même sa défense quand Céleste la critiquait. Et cela arrivait de plus en plus souvent.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Celle-ci avait attendu avec impatience que sa fille grandisse, convaincue que son rejet de son hermaphrodisme était le fruit de la pruderie chaste de l'enfance. Elle s'attendait à jouir par procuration de l'adolescence débridée que celle-ci ne manquerait pas d'avoir, quand ses hormones lui révéleraient les fantastiques combinaisons sensuelles qui s'offraient à elle. Mais voilà, à bientôt seize ans, Luz ne profitait pas de sa dualité, bien au contraire. Elle se dissimulait sous des vêtements difformes et elle n'avait aucun flirt, ni masculin ni féminin. C'était plus que Céleste n'en pouvait supporter et, chaque jour, que ce soit avec gentillesse, avec agressivité ou avec causticité, en fonction de son humeur, Luz avait droit à une remarque.

- Mais pourquoi ne te mets-tu pas en valeur, Orchis ? Tu es si belle !

Et c'était vrai qu'elle était belle, Luz, avec sa peau claire et sa crinière dorée, ses fesses hautes et fermes de jeune garçon, ses longues jambes fuselées et ses petits seins aigus.

« Moi, à ton âge, disait souvent Céleste, crois-moi, je m'amusais. Pourquoi ne sors-tu jamais ? Tu ne trouveras pas de petit copain en restant la maison !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Il n'y a pas de quoi te vanter, *sin vergüenza*[71] ! la reprenait sèchement Mounia. Et c'est comme ça que tu as attrapé un enfant sans être mariée !

Santiago prenait lui aussi la défense de Luz, en disant :

- Est-ce que tu sais ce qu'elle fait, quand elle est au lycée ? Elle ne te raconte rien, c'est normal, tu es sa mère. De toutes façons, si elle t'amenait ses *boyfriends*, tu trouverais de quoi les critiquer, alors...

Mais Céleste haussait les épaules, pas dupe, contrariée d'avoir créé un chef-d'œuvre qui reniait la magnifique destinée qui était la sienne. Souveraine dont l'enfant n'aurait eu d'autre ambition que de devenir mendiant, elle n'en eut pas été plus contrariée.

C'était pourtant vrai que Luz n'avait aucune vie sociale, en dehors de Bonaventura. Elle n'arrivait pas plus à s'intégrer au lycée d'Eden qu'elle n'était parvenue à le faire à Dolores City, sans doute prisonnière du sentiment qu'elle avait d'être différente car, en réalité, si sa beauté lui valait bien de la jalousie et des sarcasmes, elle lui apportait aussi beaucoup d'avances. Mais comme il fallait absolument empêcher que son hermaphrodisme se sache... Au fond,

71 Sans honte (que tu es) ! Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ce qu'elle aimait le plus, en Amérique, c'est que chacun était persuadé qu'elle était une fille. Certes, on la trouvait peut-être bizarre, mais au moins, quand les gens la regardaient, elle ne les soupçonnait pas de penser à sa bite. Oui, elle se sentait seule, mais elle était débarrassée de cette honte qui lui avait collé à la peau toute son enfance.

Elle savourait encore la réflexion qu'avait eue Santiago, ce soir-là - « Laisse-moi faire, c'est un travail d'homme ! » -, alors que tous se détendaient en prenant un café au Phitres' Café, les clients partis, et qu'elle essayait en vain d'ouvrir un bocal de cerises au sirop, pour napper sa glace à la vanille, quand sa quiétude vola en éclats :

- Est-ce que tu as lu cet article sur cette saloperie de nouveau virus ? demanda Céleste en agitant le *Newsweek* qu'elle était en train de lire en direction de Luz.

C'était assez inhabituel de voir Céleste feuilleter autre chose qu'un herbier de plantes médicinales ou un grimoire de phytothérapie mais, depuis la récente découverte du virus HIV, les journaux rivalisaient de titres accrocheurs sur cette nouvelle calamité sexuellement

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

transmissible et, intéressée comme elle l'était par les choses du sexe, elle suivait de près ce qui s'en disait.

Pour elle, le sida était la pire des catastrophes qui ait frappé l'humanité : la liberté sexuelle, le plaisir et l'érotisme étaient les bases de ce qu'elle appelait *sa religion* ; c'étaient à son avis les seuls chemins qui pouvaient amener l'être humain à la tolérance, base de la paix universelle. Et voilà que cette sale maladie était apparue, traînant dans son sillage la peur du sexe et la peur de l'autre, la culpabilité et la frustration ; poussant devant elle l'intolérance née du fanatisme religieux triomphant – « Ce sont les homos les plus touchés, c'est bien la preuve que Dieu les condamne ! » – et la mise à l'index – sans jeu de mots – de la femme, laquelle risque plus la contagion que l'homme, puisqu'elle conserve en elle le sperme qu'elle reçoit – Virginité, Fidélité, Frigidité.

- Mouais, fit mollement Luz (s'étant condamnée au célibat, elle se sentait peu concernée). J'ai vu ça.

- Tu dois le lire attentivement, mon bel astre. Ils expliquent comment se protéger au mieux.

- Je le lirai, fit Luz avec conviction.

Elle espérait ainsi échapper à un cours public d'éducation sexuelle qui ne ferait que la mettre mal à l'aise. Elle ne repensait qu'avec

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

horreur au jour de la rentrée scolaire : convaincue que Luz allait fatalement trouver chaussure à son pied au lycée, sa mère lui avait offert une boîte de cinquante préservatifs et un tube de gel lubrifiant et fait une démonstration d'enfilage sur un concombre, sous les yeux de Santiago qui se tordait de rire. Heureusement, Ma' s'était dominée – pour une fois ! -, elle avait seulement dit qu'il était important de savoir utiliser ces machins-là sans préciser que Luz aurait à en porter elle-même.

Cependant, Céleste continuait sur sa lancée, haussant légèrement le ton pour couvrir les divers bruits de vaisselle qu'orchestrait Concepción, dans la cuisine :

« Il faut éviter tout contact direct avec les organes génitaux et leurs sécrétions, donc préservatif obligatoire même s'il n'y a pas de pénétration. Bien entendu, pas de pipe sans capote.

Luz hochait machinalement la tête, horriblement gênée, pressée que Ma' en ait enfin fini. Mounia soufflait d'exaspération contenue et levait un menton furieux tout en serrant des lèvres désapprobatrices – tout ce qui avait trait au sexe la révoltait. La suite des propos de Céleste la choqua encore un peu plus :

« Je suis tellement frustrée pour toi que tu débutes ta vie sexuelle sous de tels auspices ! continuait Céleste. J'espérais tant que tu

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

pourrais t'amuser follement et expérimenter paisiblement toutes les combinaisons sexuelles qui s'offrent à toi ! Peut-être que la solution serait de te créer un groupe d'amis libertins, de faire le test et de ne baiser qu'entre vous.

- *¡ Da te cuenta !* Tu es maboul de conseiller des choses pareilles à ta fille, vicieuse que tu es ! explosa Mounia.

Luz se sentait sur des charbons ardents. Elle craignait, qu'emportée dans une dispute avec la Marocaine sur la sexualité qu'elle devrait ou pas avoir, Céleste ne fasse allusion à sa différence. Elle en mourrait si Santiago et Jon venaient à apprendre son secret. Il fallait s'échapper d'urgence :

- Oui, bon, je lirais cet article attentivement, Ma', fit-elle en se levant précipitamment, ce qui coupa Mounia dans son indignation. Il faut que j'aille réviser : j'ai interro d'Histoire, demain.

Elle fila prestement, soulagée, et allait franchir la porte du Café sur un « Bonne nuit ! » quand la voix de sa mère l'arrêta :

- Oh ! Orchis, j'ai pensé à une chose : ce serait une bonne idée de te mettre une capote, pour te masturber. Tu sais, tu n'auras qu'à mettre du lubrifiant dans ta main. Comme ça, tu t'habitueras à cette sensation et tu ne risqueras pas de débander, la première fois que tu feras l'amour.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Non, ce n'était pas possible ! Luz se figea devant la porte, les yeux dans le vide, honteuse et révoltée que sa mère ait dévoilé son secret devant Jon et Santiago – et de quelle affreuse façon ! Elle ne serait plus jamais capable de les regarder en face. En même temps, elle ressentait une horrible résignation : jamais on ne la considérerait comme normale, sa tare finirait toujours par se savoir – surtout si sa mère était dans les parages. Comme si ses perceptions avaient été exacerbées par le choc qu'elle venait de recevoir, Luz eut l'impression que le tintamarre d'assiettes et de couverts entrechoqués que dirigeait Concepción franchissait la porte fermée de la cuisine pour se jeter sur elle et prendre possession de tout l'intérieur de sa tête. Elle sentit les regards de chacun se fixer sur son dos, violents comme des coups de poings ; elle ne pouvait pas le supporter. Elle sortit sans un mot et claqua violemment la porte.

Elle s'était réfugiée dans sa chambre, le front appuyé à la fenêtre, fixant le désert sans le voir, atterrée à l'idée qu'il allait bien falloir qu'elle sorte de cette pièce un jour et qu'elle se retrouve face à Jon, face à Santiago surtout, quand elle entendit le pas de sa mère dans le

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

couloir. Quand celle-ci entra dans sa chambre, Luz ne fit pas un mouvement.

- Bon, soupira Céleste. Qu'est-ce qui t'arrive encore ?

Soulevée de colère, Luz se retourna d'un bloc et, pour ne pas frapper sa mère, elle balaya du bras tous les livres qui s'entassaient sur son bureau.

- Comment est-ce que tu as pu me faire ça ? vociféra-t-elle. Mais, vas-y, crie-le sur tous les toits que j'ai une bite ! À cause de ton maudit bavardage, j'étais déjà la fable de la ville, à Nice ! Tu veux me faire une réputation internationale, dis ?

Pour le coup, Céleste s'était hérissée :

- Mais qu'est-ce que c'est que ces bêtises de faire un secret de ta perfection sexuelle ? Tout le monde t'envie ! Et puis, je ne te fais pas une réputation internationale : nous sommes en famille. Tout le monde, ici, est au courant !

- Ah, ça ! Bien sûr que, maintenant, tout le monde est au courant ! Mais Jon et Santiago ne le savaient pas. Pourquoi n'irions-nous pas poursuivre cette discussion dans la cuisine du Café ? Comme ça, Concepción sera au courant, elle aussi ! Grâce à elle, tout Bonaventura le saura demain !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz se tut, pour ne pas éclater en sanglots. Elle se retourna vers la fenêtre.

- Mais, enfin, pourquoi veux-tu faire de ton hermaphrodisme un mystère ? On croirait qu'il s'agit d'un crime honteux que tu veux cacher ! Tu n'imagines pas le succès que tu aurais, si tu en parlais librement ! Les hommes, les femmes, tous feraient la queue devant la porte dans l'espoir de te séduire ! Tu représentes le fantasme absolu !

Luz haussa les épaules d'un geste plein de lassitude : sa mère était incapable de la comprendre.

- C'est justement ça, que je ne veux pas, expliqua-t-elle néanmoins. J'en ai assez d'attirer la curiosité. Je voudrais passer inaperçue, ou bien qu'on s'intéresse à moi pour autre chose. À cause de toi, plus personne ici ne pense que je suis normale ! Maintenant, Jon et Santiago vont me regarder par en-dessous, comme ton connard d'ex-mari, comme on me regardait à l'école, à Nice ! Je te hais !

- Jon et Santiago ne te regarderont pas différemment, pour la bonne raison qu'ils ont toujours été au courant de ton hermaphrodisme ! Tu te fais des idées...

- Comment ça ? l'interrompit brutalement Luz. Tu leur avais dit ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Mais oui ! J'en ai parlé à Jon la première fois que je l'ai rencontré, quand il t'a prise comme apprentie. Et à Santiago, quand il s'est installé chez nous.

Luz baissa la tête et se prit le front dans ses mains.

- Tu avais promis à Tonton Tista de ne plus bavarder à tort et à travers sur mon hermaphrodisme ! C'était la condition, pour que je vienne aux États-Unis avec toi !

- Ce n'étaient pas des bavardages ! Que tu ne veuilles pas que j'en parle à des étrangers, je pense que c'est stupide, mais soit ! Mais le cacher à nos proches, aux gens qui partagent notre vie, c'est de la connerie ! Ils auraient de toute façon fini par l'apprendre, et alors là, oui, leur façon d'être envers toi aurait changé !

Luz était sous le choc. Elle ne savait pas si elle était atterrée par cette trahison ou soulagée.

- Oh, mon Dieu ! réalisa-t-elle soudain. Alors Concepción aussi est au courant ! Mais alors, tout le monde le sait ! Même au lycée, ils doivent le savoir !

Elle se laissa tomber en un petit tas douloureux sur le sol, le visage caché dans ses mains.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Elle ne le sait pas, la rassura Céleste sur un ton de regret. Mounia m'a empêchée de lui en parler. Mais je persiste à penser qu'il serait plus intelligent de le lui dire.

Luz leva la tête et regarda sa mère droit dans les yeux.

- Je te jure que, si elle l'apprend, je me tire d'ici et tu ne me reverras plus jamais.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

LA POUPÉE

PHILTRES ENCHANTEMENTS ET SORTILEGES

A ENCHANTER SOI_MEME

NOTICE À CONCERVER

Le coffret contient :

- une poupée de chiffon
- un cœur de feutrine rouge
- un cœur de papier blanc
- 9 sachets d'herbes magiques
- 1 coffret de 9 gemmes magiques
- 7 feutres
- 1 sachet d'herbes de bain purificatrices
- 1 bougie blanche et sa soucoupe
- 1 sachet d'herbes magiques à brûler et sa coupelle
- 1 boite d’allumettes

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

La préparation à la magie

Lisez attentivement ces instructions, avant de commencer.

Tout acte de magie doit s'accomplir dans la sérénité : choisissez un moment et un endroit où vous ne serez pas dérangé.

Avant toute chose, dépouillez vous de vos bijoux (la magie n'aime pas le métal) et purifiez-vous en prenant un bain dans lequel vous aurez fait infuser le sachet d'herbes de bain purificatrices. Si vous ne disposez que d'une douche, faites infuser le sachet dans un saladier de verre ou de céramique (pas de métal) rempli d'eau tiède et aspergez-vous avec cette infusion pendant votre douche.

Revêtez des vêtements propres et confortables, ou restez nu.

Préparez votre cérémonie : vous devez disposer les instruments magiques sur une surface stable (table, guéridon, dessus de meuble, plateau...) en bois, en bambou, en verre, en céramique ou en pierre (pas de métal). Placez la poupée, le cœur de feutrine et le cœur de papier devant-vous, les feutres à votre portée. Les sachets d'herbes magiques et le coffret de gemmes devront être étalés au-dessus de la poupée, pour que vous puissiez les voir tous d'un coup d'œil. Un peu à l'écart, pour qu'ils ne risquent pas de gêner vos mouvements, disposez la bougie sur sa soucoupe et le

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

sachet d'herbes magiques à brûler dans sa coupelle. Gardez les allumettes à portée de main.

Préparez-vous à cet acte magique : fermez les yeux et respirez profondément en visualisant des scènes de la nature. Il est important de chasser de votre cœur toute colère et tout ressentiment : l'acte magique est amour pur.

L'enchantement de la poupée

Allumez la bougie et les herbes à brûler. Personnalisez les yeux et la bouche de la poupée à votre ressemblance, avec les feutres. Si vous avez un tatouage, schématisez-le sur le corps de la poupée au même endroit que le vôtre.

Sur le cœur en papier, inscrivez votre prénom et votre date de naissance et vos trois souhaits. Vous pouvez faire des vœux généraux, comme « Amour, Santé, Chance », ou bien plus détaillés, par exemple : « je souhaite perdre du poids, que untel tombe amoureux de moi et réussir mon permis de conduire ». Vous pouvez ne faire qu'un seul vœu, mais vous ne devez pas en faire plus de trois.

Glissez le cœur de papier dans le cœur de feutrine rouge, ajoutez-y avec respect les herbes et les gemmes appropriées à vos souhaits.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mettez le cœur de feutrine dans la poitrine de la poupée, par l'ouverture existante, puis boutonnez-la soigneusement (il ne faut pas que le cœur s'échappe).

Baptisez votre poupée : « Par les forces du ciel et de la terre, je te baptise, X (dites votre prénom). »

Votre poupée est prête à vous aider à réaliser vos vœux. Avec son cœur remplit d'herbes et de pierres magiques, elle vous représente telle que vous souhaitez être.

Prenez votre poupée dans vos mains et dites-lui pourquoi vous lui avez donné vie. (Pour retrouver la santé, ou l'amour, ou attirer l'argent ...)

Enfin remerciez-la pour ce qu'elle est en train de faire pour vous et remettez-la dans son coffret. Éteignez la bougie, mais si les herbes ne sont pas entièrement consumées, laissez-les brûler.

Gardez précieusement le coffret contenant la poupée, bien à l'abri des enfants et des animaux familiers. Rangez précieusement les herbes magiques et les gemmes restantes, afin de les utiliser ultérieurement.

La magie agit pendant trois mois.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Au bout de trois mois

Une fois la magie dissipée, sortez la poupée de son coffret et ôtez du cœur de feutrine rouge le cœur de papier où sont notés vos vœux, les plantes et les gemmes.

Brûlez le papier et les plantes dans la coupelle et purifiez la poupée, son cœur de feutrine et les pierres en les exposant une journée au soleil.

Vous pouvez les réutiliser pour une nouvelle magie ou simplement les exposer pour décorer votre intérieur.

Avertissement

Vous pouvez utiliser nos poupées magiques pour enchanter un autre que vous-même, toutefois, rappelez-vous qu'elles sont chargées de grandes puissance positives : vous en servir pour tenter de faire du mal à quelqu'un est impossible, vous n'arriveriez qu'à inonder d'ondes positives la personne à qui vous souhaiteriez du mal !

Ne laissez jamais rien brûler sans surveillance.

Sources : voir *Table et Bibliographie des phylactères*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

C’est Concepción qui avait eu l'idée de ces poupées à enchanter qui eurent tant de succès. Cette accorte et boulotte petite Mexicaine habitait à Bonaventura avec son mari et ses huit enfants, dans une toute petite maison blanche, un peu plus loin sur la nationale. Elle travaillait dur et avait toujours une chanson de son idole, José José, à la bouche – c'était une grande romantique, Concepción. Comme le romantisme, ce n'est jamais très joyeux – amours impossibles ou non payées de retour, ruptures, trahisons... – elle s'entendait bien avec Mounia : il leur arrivait d'essuyer ensemble une petite larme sur une chanson particulièrement tragique.

Ce soir-là, Concepción avait rangé la cuisine en chantant mélancoliquement :

Casi todos sabemos querer
Pero pocos sabemos amar
Es que amar y querer no es igual
Amar es sufrir, querer es gozar
El que ama pretende seguir
El que ama su vida la da
Y el que quiere pretende vivir

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Y nunca sufrir, y nunca sufrir...[72]

Après avoir passé la serpillière, elle vint s'asseoir à la table où Mounia dictait à Céleste la liste de courses, pendant que Luz terminait ses devoirs. Il était tard, tous les clients étaient partis, on était en famille, Santiago et Jon faisaient un billard.

- Tout à l'heure, j'ai balayé le magasin, commença Concepción, et je trouve qu'il manque quelque chose.

Céleste leva les yeux de sa liste pour la regarder, attendant la suite.

- Je t'écoute, Concha, fit-elle pour l'encourager à poursuivre.

Elle n'appelait jamais la brave femme, par son prénom, et encore moins par son prénom complet *Inmaculada Concepción de Maria,* peut-être rebutée par ce qu'il impliquait d'abstinence, et usait largement de ses diminutifs, Concha, Conchita, Conchi, Chita...

- Il manque des poupées vaudou, pour jeter des sorts.

- Voyons Conchita, nous ne sommes pas à la Nouvelle-Orléans, et tu sais bien que je ne fais pas de magie noire ! protesta doucement

72 José José, « Amar y querer », (Manuel Alejandro/Ana Magdalena), album « Reencuentro », Ariola, 1977.
(Source :https://es.wikipedia.org/wiki/Reencuentro_%28%C3%A1lbum_de_Jos%C3%A9_Jos%C3%A9%29) *Presque tous nous savons désirer / Mais peu savent aimer / C'est qu'aimer et désirer ce n'est pas pareil / Aimer c'est souffrir, désirer c'est jouir / Celui qui aime aspire à continuer / Celui qui aime donne sa vie / Celui qui désire aspire à vivre / Et jamais souffrir, et jamais souffrir...*

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Céleste, amusée. Je ne vends rien qui puisse faire du mal : ni poison, ni vaudou, ni mauvais sort. Au fond, ce n'est qu'une herboristerie, cette boutique.

- *¡ Sí, sí ! Lo sé.* Mais regarde comme elles se vendent bien les amulettes ! Il faudrait faire des poupées, pour que les gens ils puissent se jeter à eux-mêmes la *buena fortuna* qu'ils veulent.

Céleste la regarda, intéressée.

- Oui, c'est une bonne idée. Je vais y penser. Il y a des gens qui ont honte de demander des amulettes personnalisées – surtout ceux qui ont des problèmes pour la lever, d'ailleurs -, ça devrait plaire aux timides le *Faîtes-le vous-même*. Je vais en parler avec le holyman Thunder, pour voir ce qu'il en pense.

- Et les poupées, elles pourraient être faites en tissu, comme les amulettes. Espino, elle pourrait les faire aussi.

Espino était la fille aînée de Concepción, elle avait seize ans et étudiait pour devenir couturière. C'était elle qui fabriquait les bourses de coton blanc des amulettes, à présent que Mounia n'avait plus le temps de le faire. Espino avait une machine à coudre et elle était toujours prête à gagner de l'argent de poche : elle économisait pour s'offrir une voiture.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Tu crois qu'il est trop tard pour voir ta fille et lui demander combien elle me prendrait pour faire des poupées ? demanda Céleste.
- C'est pas qu'il est trop tard, c'est qu'elle est sortie avec son chéri, ce soir. Ils sont allés voir *Retour vers le Futur*. C'est la troisième fois qu'ils le voient, tellement ça leur plaît. Elle rentre à minuit, peut-être à une heure.

Céleste jeta un regard de rancune à sa fille qui, elle, n'avait pas de chéri et ne sortait pas le soir, avant de dire :
- Bon, on en parlera demain, alors.

Quand Concepción fut partie, Céleste passa à l'attaque :
- Pourquoi ne demanderais-tu pas à Espino de te présenter des copains ? suggéra-t-elle à Luz. Tu pourrais sortir avec eux.
- Ma' ! gémit Luz, pour signifier à sa mère de la laisser tranquille.
- Quoi, « Ma' » ? Tu ne vas pas rester toute seule ici toute ta vie, non ? Tu n'as pas envie de t'amuser avec des jeunes de ton âge ?
- Laisse-moi tranquille !

Exaspérée, Céleste s'exclama :
- Tu tiens vraiment de ton père !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

La phrase sembla exploser dans la salle. Mounia, qui se levait précisément, retomba assise sur la banquette, les jambes coupées par le saisissement ; Luz releva la tête de son cahier, pour fixer sa mère avec une surprise horrifiée – était-ce là la révélation de seize ans de mensonges ? - ; Jon et Santiago, abaissèrent lentement leurs queues de billard. Le silence particulier qui régna alors étonna Céleste qui leva la tête et, voyant tous les yeux fixés sur elle, s'écria, alarmée :

« Qu'est-ce qu'il y a ?

Luz avala sa salive avec difficulté.

- Je croyais... commença-t-elle d'une voix étouffée par une sorte de colère mêlée de chagrin qui lui serrait la gorge.

Elle s'arrêta pour faire jouer les muscles de sa nuque, comme s'ils étaient responsables de son extinction de voix.

« Je croyais, reprit-elle d'un ton plus ferme, que tu ne savais pas qui était mon père.

Ses yeux vrillaient ceux de sa mère, cherchant à lire jusqu'au fond de son esprit ce nom qui devait y être imprimé, en dépit de ses dénégations obstinées, mais Céleste, étonnée par la question, ouvrit la bouche en O, et ne révéla que la stupeur de l'innocence :

- Mais non, je ne sais pas ! Je te l'ai déjà dit cent fois.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz la dévisagea avec sauvagerie, comme sur le point de devenir enragée devant tant de mauvaise foi et, soudain, elle frappa du poing sur la table.

- Tu viens de dire que je tiens de lui ! hurla-t-elle.

- Mais, oui ! Bien sûr ! riposta Céleste sèchement. Il est bien évident que tu ne tiens pas de moi ! Il faut donc que tu aies pris du côté de ton père, quel qu'il soit ! Et baisse le ton, je te prie !

Sous le choc de cette réponse, Luz ferma les paupières quelques secondes. Quand ses yeux se rouvrirent, soulevée de haine envers sa mère, elle se leva d'un bond, repoussant la banquette de skaï jaune, et, brutalement, se rua à l'extérieur, pour ne pas se jeter sur elle en la frappant et en l'insultant.

Céleste resta stupéfaite :

« Mais quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? s'étonna-t-elle.

Quand Céleste et Mounia regagnèrent l'hacienda, une demi-heure plus tard, après avoir fermé le Café, Céleste alla directement dans sa chambre, en disant :

- N'insiste pas, je ne veux plus la voir pour ce soir. Je sais bien que l'adolescence est une période difficile, mais elle exagère.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mais quand Mounia, affolée, vint frapper à sa porte pour lui dire qu'elle ne trouvait pas Luz, Céleste le visage subitement verdi, ses yeux sombres grands ouverts sur quelque vision d'horreur, se sentit brutalement ramenée à ce jour où sa mère avait disparu. Elle se précipita à travers la maison en hurlant :

- Orchis ! Orchis ! Réponds !

Dans le silence qui suivit, Céleste enfila un jean et un tee-shirt.

« Fouille encore une fois la maison, ordonna-t-elle à Mounia d'une voix coupante. Regarde s'il y a une lettre. Je vais voir si elle est chez Jon.

En moins de cinq minutes, tout le monde fut sur le pont, hurlant « Luz ! » dans la nuit, comme pour célébrer quelque mystérieux culte solaire. Comme si, au lieu de chercher une enfant en colère, ils cherchaient la lumière et la vérité, au milieu des ténèbres.

Tous les bâtiments furent visités en vain ; c'est Jon qui se rendit compte que la décapotable bleue de Céleste avait disparu.

- Allons, fit-il, cherchant à se montrer rassurant, je sais bien qu'elle n'a pas son permis, mais elle conduit aussi bien que moi et, en cas de panne, elle saura réparer. Et comme le réservoir est plein, elle ne tombera pas en rade en plein désert. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Malgré la douceur de l'air nocturne, Céleste serra les bras autour d'elle, comme pour se réchauffer. Elle regardait autour d'elle d'un air égaré, s'efforçant de trouver un indice qui lui indiquerait que sa fille allait bien, qu'elle n'avait pas disparu pour toujours, comme sa grand-mère à laquelle elle ressemblait tant. Soudain, les images de son cauchemar revinrent avec une telle force frapper son esprit qu'elle chancela et serait tombée si Jon me l'avait rattrapée.

- Le revolver est dans la boîte à gants, dit-elle à voix haute pour se rassurer. Le revolver est dans la boîte à gants et Orchis le sait. Il est chargé, elle pourra se défendre. Oui, elle pourra se défendre... Elle pourra se défendre...

Jon et Santiago échangèrent un regard inquiet - la gamine pouvait aussi bien tourner l'arme contre elle - pendant que Céleste continuait sa litanie à mi-voix :

« Elle pourra se défendre… répétait-elle inlassablement comme une formule magique qui tisserait un filet de protection invisible autour de sa fille.

- J'appelle la police, décida Jon.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz fut interpellée plus de deux heures plus tard par une patrouille, alors qu'elle franchissait la frontière du Nevada, à deux cent miles de là.

- Elle a fait une bonne moyenne, commenta Jon.

Le shérif Anderson les avaient appelés pour leur annoncer qu'il leur ramenait la fugueuse et la décapotable ; les deux en excellent état. Céleste arrêta son cantilène pour fondre en larmes et, pour la première fois de sa vie, elle chercha du réconfort ailleurs que dans ses plantes : elle alla chercher un verre, la salière et une bouteille pleine de tequila, et elle entreprit de se saouler méthodiquement en attendant le retour de sa fille, les larmes coulant sans interruption sur son visage. C'était la première fois que Mounia la voyait pleurer depuis la nuit de la mort de son père.

Après le départ de la police et tout le remue-ménage des formalités administratives – Luz devrait attendre six mois de plus avant de pouvoir passer son permis de conduire -, Jon, Santiago et Mounia laissèrent en tête-à-tête la mère et la fille qui ne s'étaient encore ni parlé ni regardées. Céleste alla chercher un autre verre qu'elle posa

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

sur la table, à côté de la bouteille de tequila. Elle s'assit, remplit les verres, et en désigna un à Luz, d'un coup de menton. En secouant la salière sur le dos de sa main, elle dit :

- Il y a du citron dans la cuisine, si tu en veux.

Puis elle avala son verre cul sec, après s'être frotté les lèvres de sel. Elle grimaça et c'est à travers les larmes que l'alcool fort amena à ses yeux qu'elle vit Luz s'asseoir en face d'elle.

La jeune fille n'avait jamais goûté à la tequila. Par bravade, elle imita les gestes maternels et vida son verre d'un trait, après la cérémonie du sel. Elle faillit s'étouffer à moitié, le gosier brûlé par l'alcool. Elle toussa en larmoyant, cherchant à retrouver son souffle, pendant que Céleste remplissait de nouveau les verres et lampait le sien.

« Pourquoi ? demanda-t-elle, quand Luz arrêta de tousser.

Luz haussa les épaules et regarda son verre, hésitant à s'étouffer à nouveau avec ce feu liquide, tentée quand même par l'expérience de se saouler. Si tant de gens, Jon compris, trouvaient du réconfort dans l'alcool, pourquoi n'en trouverait-elle pas, elle ? Elle entreprit de siroter le contenu de son verre à petites gorgées, gardant l'alcool dans sa bouche jusqu'à ce qu'il perde de sa force. Oui, comme ça, ça passait mieux. Luz garda le silence un long moment.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Tu n'as quand même pas couché avec toute la Côte d'Azur, fit-elle enfin. Tu dois bien avoir une idée de qui peut être mon père. Ne serait-ce que son prénom. Un bref souvenir. Un soupçon, quoi !

Céleste s'accouda à la table et se passa la main sur le front et les yeux avant de répondre :

- On vivait en communauté, mon bel astre. On était treize – six filles et sept garçons - et on couchait tous ensemble. C'était formidable. Même les couples officiels se faisaient des infidélités. Ton père peut être n'importe lequel de ces types. Je ne peux même pas me baser sur ton physique, tu ressembles à ma mère d'une façon... effrayante.

Céleste s'interrompit pour avaler un autre verre. Elle renifla de lassitude, avant de continuer.

« Si c'est si important pour toi, dit-elle les yeux sur son verre vide, on peut toujours faire un test de paternité auprès de tes sept pères possibles.

Luz haussa les sourcils d'un air désabusé.

- Il n'y en avait pas un, dans le lot, que tu préférais aux autres ? s'enquit-elle. Un dont tu aurais aimé qu'il soit mon père ?

Un pli dubitatif aux lèvres, Céleste réfléchit.

- Non, je ne vois pas. À cette époque, j'étais avec Rose-Marie.

Luz en resta comme deux ronds de flan.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Rose-Marie, articula-t-elle avec difficulté. Rose-Marie Haultbois ? Tu étais a…a…avec elle ?

Céleste haussa les épaules.

- De toutes façons, elle ne risque pas d'être ton père biologique.

Luz acquiesça d'un mouvement de tête.

« C'est vraiment pour ça que tu es partie, ce soir ? demanda Céleste.

- Ouais... Non… Je ne sais pas. J'en ai marre de toi. J'ai peur chaque fois que tu ouvres la bouche : soit tu racontes partout que je suis hermaphrodite, soit tu me persécutes parce que je ne suis pas comme tu voudrais. Tu me bouffes la vie !

- C'est juste que je ne comprends pas pourquoi tu as honte de toi. Ni pourquoi tu ne veux pas profiter de la vie et t'amuser un peu.

- Pourquoi tu ne t'occupes pas de tes fesses ? Tu n'as qu'à t'amuser, toi.

- Mais qu'est-ce que tu crois ? C'est ce que je fais !

- Non, je ne parlais pas de ton canasson et de tes saloperies de plantes. Tu n'as qu'à te trouver un mec et me foutre la paix ! Pourquoi tu ne sors pas avec Jon ? Tu l'aurais sous la main et, moi, comme père, il m'irait tout à fait.

- Jon ? Ah non, alors ! Il n'est pas mon genre. Et puis il est trop vieux.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Pfff, il est pas vieux ! Il doit pas avoir beaucoup plus de quarante-cinq ans. Et puis, ton genre d'homme, il est tellement vaste, que tu arriveras bien à caser Jon quelque part.
- Moi je n'ai que trente-quatre ans ! Essaye plutôt de le caser avec Mounia. Celle-là, après toutes ces années d'abstinence, c'est comme si elle était de nouveau vierge ! Les parois ont dû coller, il faudra y aller au burin !

Mounia les découvrit, au matin, en sortant de sa chambre pour aller ouvrir le Philtres' Café, enlacées sur le sofa, endormies et exhalant une forte odeur d'alcool. Sur la table, la bouteille de tequila. Vide. Mounia serra les lèvres avec désapprobation, se drapa dignement dans son voile bleu, et passa, furieuse, sans les réveiller.

Quand elles ouvrirent les paupières, en début d'après-midi, elles avaient toutes les deux une solide gueule de bois.

Céleste fit un gros effort pour ne plus persécuter sa fille, mais il était évident qu'elle n'en pensait pas moins et, finalement, Luz se sentait quand même agressée et minable.

Elle se demandait à qui sa mère faisait allusion, quand elle prétendait *s'amuser*. Depuis sa séparation d'avec Ignacio Greenwood,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

elle ne lui connaissait aucune liaison. C'était tellement incongru, cette abstinence, surtout sachant à quel point Céleste avait envie de cet enfant qu'elle accusait Ignacio d'être incapable de lui donner – Luz ignorait toujours la stérilité de sa mère -, qu'elle avait fini par soupçonner Ma' d'avoir peur de ce nouveau virus contre lequel elle ne cessait de la mettre en garde, le sida. Quel pouvait-il être, ce si discret nouvel amour ? Luz ne voyait personne qui soit susceptible de l'être, à Bonaventura. Et puisque Céleste n'avait pas disparu pour aller vivre de nouvelles *aventures*, comme elle avait coutume de le faire à Nice, il devait donc être tout près : chauffeur de bus scolaire, beatnik traînant sa caravane comme l'escargot sa coquille, Hell's Angel barbu et tatoué chevauchant nonchalamment sa Harley-Davidson, fils adolescent d'un de leurs voisins – ah ! elle était bien du genre à s'être donné pour mission de déniaiser toute la bande de copains de la fille aînée de Concepción ! - ou bien gagnant peinturluré du dernier Pow Wow de la Réserve de l'Arbre Solitaire, elle était capable de tout, oui. C'est pourquoi Luz ne fut qu'à peine étonnée en surprenant sa mère et Santiago enlacés dans la réserve de la Sortilèges' Shop, dans une position des plus passionnées. Le choc lui fit pourtant comme un éblouissement. Elle craignit un instant de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

perdre connaissance, mais elle parvint à s'esquiver sans être aperçue des deux amants, bien trop occupés pour l'avoir vue.

Cette vision, qui n'avait pourtant duré que quelques fractions de secondes, devait la poursuivre avec une atroce persistance pendant des mois. La douce violence du mouvement du bassin de Santiago, son obstination passionnée ; le visage aux yeux clos de Céleste, concentrée sur sa jouissance ; l'éclair doré et indécent de ses cuisses nues, accrochées aux hanches du jeune homme ; le pouce de Santiago qui s'enfonçait dans le gras de la fesse de sa partenaire ; la légère robe de coton bleu de Céleste remontée jusqu'au nombril... Luz se sentit doublement trahie. Par sa mère qui n'avait pas à coucher avec un garçon si jeune, un garçon qui lui plaisait à elle, Luz. Et par Santiago, qui ne l'avait fait rêver d'une complicité entre eux que pour la mieux trahir, se disait-elle. Il est vrai qu'il avait des excuses : Céleste était trop. Tout simplement *trop* : trop belle, trop femme, trop ensorcelante, trop sexy... Comment Luz, difforme comme elle l'était, pourrait-elle faire le poids ?

La jeune-fille s'enfonçait de plus en plus dans sa déprime, éteinte, alors que Céleste et Santiago rayonnaient littéralement.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Rose-Marie Haultbois leur tomba dessus comme un météore. Leeth Lee était maintenant une artiste très bien cotée et ses sculptures de kaolin se vendaient très cher. Elle exposait dans des galeries extrêmement *hypes* – Robinson Gallery à L.A., Blue Poppy Art House à San Francisco, Friedrich Bowmann Gallery à New York, Stein & Stein à Atlanta, ShowKing à Chicago... Son mariage aux États-Unis avait propulsé sa carrière en orbite mais son histoire d'amour, elle, avait dévissé. Plus exactement, Rose-Marie avait elle-même déboulonné son histoire d'amour : sa perversité avait parlé, elle s'était ingéniée à faire de l'existence de son banquier de mari un enfer sur terre, l'état conjugal réveillant ses mauvais instincts. En cherchant par tous les moyens à le dominer, elle n'avait réussi qu'à l'énerver suffisamment pour qu'il décide de se débarrasser d'elle et, si possible, sans lui laisser le moindre sou – il n'y avait qu'au lit qu'il aimait se faire humilier.

Il l'avait donc fait filer par un détective pendant une semaine. Pas plus. Cela n'avait pas été nécessaire. Rose-Marie n'avait pas un amant ; elle en avait trois. Elle fréquentait aussi les boîtes échangistes. Le divorce avait été prononcé aux torts de la jeune femme qui n'avait plus eu qu'à aller dormir chez son amant numéro deux – le premier vivait avec femme et enfants et le troisième n'avait

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

pas voulu d'elle, tout simplement -, avec ses œuvres et ses sacs de glaise. Seulement, l'épouse de cet amant numéro deux, sans doute avertie par une âme bien-pensante et charitable, était rentrée inopinément chez elle, interrompant une cure d'amincissement qui aurait dû durer un mois de plus, et avait délogé Rose-Marie à grands coups de parapluie. La briseuse de ménages était arrivée à l'Enchantements' Motel en taxi, dans un état pitoyable, échevelée et à demi-nue – l'épouse bafouée qui l'avait tirée du lit à l'aube avait tout de la catcheuse professionnelle.

Céleste était ravie : Bonaventura finissait par ressembler à une communauté. Luz était partagée. Son plaisir de revoir Rose-Marie, se mitigeait de gêne : comment pourrait-elle regarder cette femme en face, maintenant qu'elle savait quels rapports l'avait unie à Céleste. L'avait unie ou l'unissait encore ? Comment les voir côte à côte sans avoir l'esprit traversé de soupçons et d'images révoltantes ?

Rose-Marie fut enchantée par l'idée de vivre à l'hôtel : être déchargée de toute l'organisation d'une maison lui semblait le comble du bonheur. Elle pourrait enfin se consacrer exclusivement à son art. Cela méritait même de supporter l'animosité de Mounia qui ne l'avait jamais aimée, d'autant plus que celle-ci était une fantastique cuisinière et qu'un peu d'antagonisme n'était pas pour déplaire à

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

l'agressive Annamite. Cela était présage de disputes stimulantes, bien propres à plaire à l'une comme à l'autre. En revanche, la situation isolée de Bonaventura l'emplissait d'horreur. Elle était bien revenue de sa lubie de retour aux racines et de vie à la campagne, depuis sa période hippie ! Comment vivre dans un endroit où l'on ne trouvait ni club libertin, ni boite de nuit, ni boutique de fringues ? Elle allait en être réduite à se faire des camionneurs - les pères de famille qui vivaient dans les quelques maisons de Bonaventura lui avaient paru absolument périmés. Elle ne se désespérait pas pour autant : ses fidèles cartes lui promettaient une grande passion destructrice et, à la vague de concupiscence qui l'avait submergée en voyant à quel point Luz s'était développée ces deux dernières années, elle s'était convaincue que l'apothéose de sa vie sexuelle aurait lieu dans ce motel au milieu de nulle part.

Elle aborda le sujet dès qu'elle se trouva seule avec Céleste, à la terrasse du Philtres' Café, juste avant le repas du soir. Les rayons du soleil couchant jetaient une teinte abricot sur le désert, illuminant les montagnes lointaines qui étincelaient. Les ombres s'allongeaient démesurément et la nature semblait toute douceur et beauté, toute

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

sérénité. On n'entendait que les stridulations aiguës des mésanges grises. Silhouette sombre indifférente à ce spectacle – son tailleur noir et ses talons aiguille détonnaient dans ce paysage -, Rose-Marie n'avait d'yeux que pour Luz qui, affublée d'une vieille salopette maculée de cambouis, se penchait sur le moteur d'une Cadillac au capot orné d'un lion rugissant. La moitié de son corps disparaissait sous ce capot et on ne voyait que ses fesses tendant la toile de jeans, bien fermes et provocantes.

- Le moment est venu de tenir ta promesse, murmura Rose-Marie.

Céleste ne répondit pas. Perdue dans la contemplation de sa terre, comme en transe, elle n'avait pas entendu.

« Ho ! Je te parle ! s'exclama Rose-Marie.

Céleste sursauta et, sans détourner les yeux de l'objet de sa fascination, émit :

- Hmm ?

- Le moment est venu de tenir ta promesse.

Céleste fronça les sourcils et reporta les yeux sur Rose-Marie, intriguée.

- Quelle promesse ?

- Celle de me laisser faire l'éducation sexuelle d'Orchis.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Ah, oui, fit-elle d'une voix lasse. Eh bien, si mes souvenirs sont bons, je t'avais dit que c'était à elle de décider.

- Bon, mais tu me permets d'essayer ?

Céleste haussa les épaules avec découragement.

- Bien sûr. Mais je doute que tu y arrives. Cette gosse est complètement coincée. Je n'en reviens pas d'avoir fait un enfant pareil ! Je ne comprends pas où je me suis trompée en l'élevant !

- Coincée, hein ? Ne t'inquiète pas. Je vais te la décoincer, moi.

- Ouais, avant toute chose, tu vas aller faire un test HIV.

Rose-Marie tissa autour de Luz les mailles enchanteresses du filet de sa séduction. Elle était toujours près d'elle, posant une main légère sur sa main ou sur sa cuisse, lui parlant à l'oreille, se penchant par dessus son épaule quand elle dessinait, lui caressant la nuque, sous prétexte de lui attacher les cheveux... Elle tressait autour de la jeune fille tout un écheveau de caresses et de désirs qui devait la lui livrer, paralysée de concupiscence. Luz était trop inexpérimentée pour comprendre qu'elle était prisonnière d'un réseau de manœuvres de séduction, elle se sentait juste de plus en plus fébrile en présence de Rose-Marie, torturée par de soudaines bouffées d'un désir qu'elle ne

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

s'expliquait pas et qui lui semblait à sens unique. Elle était honteuse de ressentir ce genre de transports pour Rose-Marie qui non seulement était une femme mais, en plus, avait eu des rapports si intimes avec sa mère. Elle aurait dû être dégoûtée, comme devant un inceste, et voilà que sa bite se gonflait et palpitait. Elle essayait de fuir, mais Rose-Marie recherchait sans cesse sa présence ; elle lui donnait même des cours de perfectionnement en dessin, alors qu'elle avait toujours refusé de le faire, jusqu'alors. Et puis, tout ce vénéneux désir qui lui tordait le ventre était une torture si délicieuse...

- Tiens, et si je te tirais les cartes, cet après-midi ? proposa la belle Annamite un beau matin, comme innocemment.

Le soleil qui passait à travers les persiennes bleu turquoise jetait une lueur d'aquarium dans la chambre. Rose-Marie, en tunique de soie rouge sombre, ses cheveux dénoués soulevés par le souffle du ventilateur, accueillit Luz, hésitante devant cette semi-obscurité, en lui disant :

- Tu sais que les cartes n'aiment pas la lumière. Puisque nous faisons un jeu particulier, tu ne dois rien garder de noué, de boutonné ou

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

d'attaché sur toi. Tu dois aussi te défaire de tous les métaux que tu portes.

Luz haussa les sourcils avec étonnement : jamais Rose-Marie n'avait exigé tant de préparatifs pour tirer les cartes.

- Comment ça, particulier ?

- Ah, mais aujourd'hui nous allons explorer ton avenir amoureux. Tu as seize ans, le temps en est venu.

Luz se sentit pâlir. Il y avait trop de probabilités qu'elle n'ait aucun avenir de ce côté et elle ne supporterait pas de se l'entendre dire. Les disgrâces doivent arriver l'une après l'autre car, même si on les pressent, il reste un espoir de s'être trompé ; c'est ce qui permet d'avancer, de continuer à vivre. Si chacun n'avait aucun doute quant à l'avenir qui l'attend, combien auraient le courage d'aller jusqu'au bout ? Mais voilà, après avoir accepté avec empressement de savoir, comment aurait-elle pu dire, qu'à la réflexion, elle ne voulait plus.

Elle décrocha son collier de turquoises et d'argent et le posa sur la table, puis, gauchement, elle défit les boutons de son jean et le fit glisser jusqu'à ses pieds, en se félicitant d'avoir un tee-shirt qui lui descendait jusqu'aux cuisses. Ce n'était pas le moment de bander ! Elle s'assit sur l'un des fauteuils qui encadraient la table basse, au centre de laquelle trônait un gros bouquet d'armoise.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Non, non, intervint Rose-Marie, viens sur le lit. Je ne peux pas utiliser cette table : ce n'est pas du bois massif.

Luz s'installa donc sur le bord du lit, intimidée, et Rose-Marie se saisit d'une brosse à cheveux pour lisser sa longue chevelure dorée.

- Rien de noué, fit Rose-Marie à mi-voix à l'oreille de la jeune fille que son haleine chaude faisait frémir.

Luz se mit à trembler et, gênée, chercha à se donner une contenance en s'emparant d'un coupe-papier noir et brillant oublié sur la table de nuit.

« Prends garde à ne pas te couper, chuchota Rose-Marie. C'est un de mes trésors. C'est un couteau à sacrifice qui vient du tombeau du grand prêtre de la reine Hatchepsout. C'est de l'obsidienne.

Horrifiée, Luz reposa précipitamment l'objet sur la table de nuit. Amusée, Rose-Marie rit doucement à son oreille. Un rire de gorge qui alluma instantanément le désir de sa jeune victime qui rougit et croisa en hâte ses bras sur son giron, pour dissimuler son érection. Elle avait honte et ne comprenait pas pourquoi elle était tellement émue par la proximité de cette femme qui ne faisait rien d'autre que lui passer les doigts dans les cheveux.

Elles se positionnèrent face à face sur le lit, en tailleur, et Rose-Marie, silhouette noire, rouge et or dans la pénombre glauque,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

alignant religieusement les lames de tarot en demi-cercle devant elle, bien droite, tous ses gestes retenus, sembla se transmuer en grande prêtresse d'un culte oublié et barbare. Luz frémit. Quel sacrifice lui serait-il demandé pour avoir voulu entrevoir l'avenir ? Elle jeta un regard effrayé vers le couteau d'obsidienne. Rose-Marie alluma une cigarette et, après en avoir tiré quelques bouffées en dévisageant Luz silencieusement, ses yeux bridés ne reflétant aucun sentiment, elle la laissa se consumer dans le cendrier. La fumée s'enroulait vers le plafond en volute bleutées, comme de l'encens.

Dramatique dans la lueur bleu-vert qui faisait ressortir le noir de ses cheveux et de ses yeux et les reflets sanglants de sa tunique, Rose-Marie irradiait comme une icône, impassible. Concentrée, elle se penchait au-dessus de ses cartes et, quand elle relevait la tête pour parler, son souffle passait sur les lèvres de Luz qui ne pensait plus à se reculer, prisonnière à un tel point de son désir qu'elle ne pouvait même plus penser. Les mots que prononçait Rose-Marie n'avaient plus de signification. Plus rien ne comptait que ce désir qui lui nouait les entrailles. La tension entre elles devenait presque palpable, mais Luz pensait être impénétrable et voulait jouir au maximum de son propre trouble en toute clandestinité. Il serait toujours temps d'aller se masturber après la prédiction. Elle ignorait que les signes de son

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

émotion ne pouvaient échapper à l'expérience de Rose-Marie : ses mains tremblantes, sa respiration saccadée, ses pupilles dilatées et la crispation de ses tétons sous le tee-shirt blanc étaient les symptômes de sa victoire.

Quand leurs doigts se rencontrèrent sur une lame, Luz sursauta, comme piquée par un dard. Son trouble s'était tellement exacerbé par ce simple contact, qu'elle attendait et redoutait à la fois un autre attouchement. Ses yeux se fermèrent et ses cuisses tremblèrent quand la main de Rose-Marie se posa sur la sienne, immobile, comme assoupie.

Quand l'Annamite estima que sa proie était suffisamment enferrée dans les rets du désir, elle plongea ses yeux sombres dans les yeux clairs de Luz ; alors, pour l'une comme pour l'autre, la pièce disparut et il n'exista plus que ce regard et le contact de leur peau. Le souffle coupé, Luz sentit la main de Rose-Marie remonter sur son bras, comme dans un rêve, pendant qu'elle prononçait sur ses lèvres :

- Une grande passion...

Tout naturellement, elles s'embrassèrent, comme si de toute éternité elles n'avaient été faites que pour cette seule activité. Elles s'enlaçaient au milieu des cartes, leurs mains remontant sous leurs vêtements, éperdues de désir. Luz sentait le pubis exercé de Rose-

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Marie qui massait obstinément son érection et se croyait devenir folle. Pressée de goûter sa peau, Rose-Marie enleva le tee-shirt de Luz et baissa la tête pour poser ses lèvres sur l'un des tétons rosés de la jeune fille qui ne put retenir un gémissement : c'était comme si les lèvres de Rose-Marie s'étaient posées sur son gland. Mais, quand celle-ci entreprit de la libérer de sa culotte blanche, dans un sursaut de pudeur effrayée Luz se dégagea :

- Non ! protesta-t-elle.

La belle Annamite étouffa la protestation sous un baiser et, quand Luz sentit sa main se refermer sur son membre, elle cessa de résister, déjà trop prise par ses sensations. Quand Rose-Marie referma ses lèvres sur sa bite, la jeune fille murmura d'une voix cassée :

- Oh, non ! Ce n'est pas possible...

Pourtant, elle ne fit aucun geste pour se libérer, sa volonté annihilée par cette sensation incroyable d'une bouche – oh ! si douce et exercée - qui se promène et mordille doucement et aspire l'endroit le plus sensible du corps. La tête complètement vide, Luz n'était plus que sensations et son esprit se concentrait exclusivement sur cette bouche qui allait et venait et le plaisir qui montait, affolant. Soudain, Rose-Marie arrêta sa succion et Luz faillit gémir une protestation, mais elle n'osa pas. L'Annamite remonta le long de ce corps délicieusement

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

androgyne, objet depuis si longtemps de ses fantasmes, et, lentement, s'empala sur son érection. Bien droite, elle déchira d'un geste sec sa tunique rouge sombre et la fit couler sur le ventre frémissant de Luz – comme un flot de sang frais -, avant de commencer à agiter les hanches, sentant le membre gonflé caresser tout l'intérieur de sa chatte. Les yeux de la jeune fille s'ouvrirent démesurément, fixant le plafond : rien n'était comparable à ça ! Sa bite était engloutie dans un océan de plaisir pur, entièrement insérée dans une gaine d'une douceur infinie, et chaque mouvement était une source de plaisir fou. Elle se mordit la main pour ne pas gémir et jouit immédiatement.

Quand Luz ouvrit les yeux, Rose-Marie avait roulé à ses côtés sur les draps blancs. Ses cheveux sombres, étalés sur l'oreiller en mèches désordonnées, formaient comme une ramure. Elle riait doucement :

- Tu tires plus vite que ton ombre, se moqua-t-elle doucement.

Luz rougit, ne sachant que répondre. Pour se donner une contenance, elle attira à elle un oreiller et tendit à Rose-Marie la lame de tarot qui y avait volé. C'était le quinzième arcane, le Diable.

⚥

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Rose-Marie prit son rôle d'initiatrice à cœur. Elle avait juré de débarrasser Luz de ses inhibitions et, moitié chatteries, moitié moqueries, elle y parvint. C'était une bénédiction pour son âme dominatrice que d'initier une timide adolescente qui n'osait protester de peur de paraître ridicule et coincée - ce qu'elle était pourtant, comme on l'est à son âge. Rose-Marie jouissait de la confusion non-dite de Luz, qui l'excitait au plus haut point et la poussait à exagérer. Il faut dire qu'elle tombait au bon moment : avec de l'adresse, on peut initier un adolescent aux pratiques sexuelles les plus scandaleuses. L'intensité de ses hormones l’assujetti au désir et le manque d'assurance l'empêche de regimber devant ce qui le choque. La prise de confiance en soi et l'équilibrage hormonal peuvent être fatals à l'audace sexuelle.

Rien n'excitait autant Rose-Marie que de forcer la jeune fille à se mettre à quatre pattes pour la posséder avec un gode, en lui flattant le gland du bout de ses doigts mouillés, jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus, qu'elle supplie et gémisse et finisse par se branler frénétiquement, morte de honte de s'exposer dans un tel état et dans une telle position, la rondelle à l'air. Dans l'idée de Luz, le désir ne pouvait naître que devant la beauté – peau satinée, courbes pleines, lumières tamisées, gestes lents et sensuels, murmures amoureux, plaisirs délicats. Pas d'exhibition de muqueuses congestionnées, pas de pratiques

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

honteuses – la branlette ? connais pas ; la sodomie ? jamais ! Ce que Rose-Marie lui révélait du sexe – frénésie bestiale, corps et visages convulsés et grotesques, étalage de viande et de sécrétions - l'atterrait et la libérait en même temps. Oui, la libérait : comment se laisser aller à jouir, quand on doit veiller à rester une icône belle et lisse ?

Mais Rose-Marie connaissait le sujet sur le bout des doigts et de la langue, aussi exploitait-elle l'intensité de l'excitation de la jeune fille pour lui faire tout accepter. Elle profita d'un moment où, à quatre pattes, Luz s'agitait la bite avec fébrilité, pour lui écarter le trou du cul et y fourrer la langue, voluptueusement.

Luz jouit sur le champ, morte de honte.

- Ça m'a pas eu l'air de te dégoûter tant que ça, le cul, petite vicieuse ! ironisa Rose-Marie.

Luz rougit et ne répondit pas - l'apprentissage de la débauche ressemble parfois à un chemin de croix : humiliation, souffrance, solitude.

Quand elle finit par laisser sa perverse initiatrice la sodomiser avec un gode, une affreuse aventure l'emplit de confusion : elle ne put retenir un vent. Rougissante, affreusement mortifiée, elle s'enfouit complètement sous les draps et refusa obstinément d'en sortir. Elle aurait voulu mourir tout de suite.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Tu es plus mec encore que je ne le pensais, se moqua Rose-Marie. La pénétration, de quelque côté que ce soit, ça fait toujours entrer de l'air. Il faut bien que ça sorte. Les hommes ça les dégoûtent toujours de nous entendre péter. Comme si c'était pas eux qui avaient actionné la pompe pour nous gonfler comme des baudruches !

Et là-dessus, comme Luz sortait un œil de sous les draps, elle appuya sur son bas-ventre et émit un magnifique et retentissant pet de chatte.

Luz inspirait follement Rose-Marie. L'Annamite créait à une allure folle d'incroyables orchidées de kaolin, au pistil explicitement érigé et d'une indécence absolue... Luz ne pouvait entrer dans son atelier sombre sans pâlir à l'idée qu'elle puisse les exposer aux yeux de la famille. Rose-Marie dut promettre de ne rien leur montrer. Luz, contemplait ces sculptures avec dégoût ; leur beauté ne lui apparaissait pas, et elle en aurait sérieusement voulu à Rose-Marie, si cette dernière ne lui avait pas apporté tant de plaisir.

Malheureusement, une relation si calme commençait à ennuyer Rose-Marie. Luz était trop bonne élève ; il n'était plus nécessaire de vaincre sa pudeur. Elle se prêtait avec entrain aux plus scandaleuses

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

manipulations, et ne ressentait plus que la honte nécessaire pour décupler la jouissance. Rose-Marie se lassait et Luz le sentait. Elle était effrayée à l'idée que son amante puisse la quitter et elle s'accrochait désespérément à tout signe de désir ou d'affection de sa part comme à un présage d'éternité. Elle exagérait la bonne volonté, pour se prêter à toutes ses exigences, sans se douter qu'une franche opposition l'aurait bien mieux servie. Seulement elle était droguée à Rose-Marie et cela annihilait sa logique. Elle ne pouvait envisager l'existence sans sa peau, sans ses mains, sans sa bouche, sans sa chatte.

Quand Rose-Marie cloua les caisses abondamment garnies de paille où reposaient ses dernières œuvres, pour s'en aller organiser une exposition à la Blue Poppy Art House à San Francisco, Luz ne put s'empêcher de pleurer. Elle était persuadée qu'elle ne reviendrait pas. Aussi, quand une semaine plus tard Céleste lui annonça au beau milieu du repas du soir :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Ah ! J'avais oublié de te dire : Rose-Marie a téléphoné cet après midi et elle voudrait que tu la rejoignes à Frisco. Je lui ai dit qu'il faudrait que ça attende les vacances scolaires, dans trois semaines.

- Oh, Ma', je ne pourrais pas y aller avant ? On ne fait plus rien à l'école !

- C'est ça, ouais ! Tu sais très bien que c'est maintenant que tu vas avoir tous tes contrôles de fin de semestre. C'est d'ailleurs une bonne chose que Rose soit à San Francisco : depuis des mois, vous n'arrêtez pas de baiser. Du coup - si je puis dire ! -, tu n'as strictement rien fait à l'école de toute l'année scolaire !

Luz ne put s'empêcher de rougir devant le franc-parler de sa mère et Mounia serra les lèvres avec réprobation. Céleste avait raison, Luz ne s'intéressait plus qu'au sexe. Elle n'avait plus le temps d'aider Jon au garage ; elle ne pensait même plus au moyen de faire éditer le texte de Baptistin.

- Depuis quand mes études t'importent-elles, attaqua-t-elle, pour changer de sujet et mettre sa mère dans son tort.

Céleste la regarda en riant.

- Ça ne m'intéresse pas, tu as raison. Mais j'aimerais quand même que tu aies ton Bac, l'année prochaine.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Ça n'existe pas le Bac, ici, l'interrompit Luz. On dit : Diplôme de Fin d'Études.

- Peu m'importe la façon dont ça se dit, rétorqua Céleste. Ce qui m'importe, c'est que tu l'aies. Tu n'es pas si mauvaise élève, quand tu ne baises pas Rose-Marie jusqu'à la moelle nuit et jour. J'imagine que tu as l'intention de reprendre le garage avec Jon. Si c'est là ce que tu veux, je n'y vois pas d'inconvénient. Mais je veux que tu aies le choix.

- Comment ça, le choix ?

- Eh bien, le choix de faire des études si l'envie t'en prenait, d'apprendre un autre métier...

Luz regarda sa hippie de mère qui n'avait même pas passé son Bac et qui ne s'était jamais souciée de gagner de l'argent, se contentant de croire en sa bonne étoile, sa mère dont l'unique préoccupation avait toujours été de faire d'elle une icône de la libération sexuelle, et elle n'en revenait pas de l'entendre parler d'études et de métier.

Céleste sourit sous son regard ébahi.

« Qu'est-ce que tu crois, fit-elle avec amusement, bien sûr que j'aimerais t'entendre dire que, ce que tu veux, c'est apprendre la magie des plantes. Si tu décides de devenir contrôleur du fisc ou agent de la police des frontières, je serais tentée de te renier pour de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

bon ! D'ailleurs, tu me ressembles si peu, que tu en es bien capable, tiens ! Rose voit en toi une créatrice, elle t'annonce beaucoup de voyages. Sans doute seras-tu artiste-peintre, tu es si douée pour le dessin ! Eh bien, pour entrer aux Beaux-Arts, par exemple, il te faut ton Bac. L'essentiel, c'est que tu puisses faire exactement ce que tu veux de ta vie.

- Bin, pour commencer, j'aimerais aller à Frisco tout de suite.
- Nan !
- Juste pour le week-end, alors !
- N'insiste pas.
- Mais c'est la Gay Pride !
- Non, je te dis.

Honteusement brimée par sa mère, Luz ne mit les pieds à San Francisco qu'au début du mois de juillet, par un beau matin de brouillard, ratant de quelques jours la Gay Pride. Rose-Marie et elle passèrent trois jours au lit, jusqu'à ce que l'Annamite recommence à s'ennuyer et décide d'emmener Luz à une soirée donnée par un de ses amis, Charles – Chas, pour les intimes - Danann, mécène, collectionneur d'art et homosexuel notoire. Elle offrit à sa jeune

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

maîtresse une longue robe de soie blanche et des sandales en lamé argent.

À peine arrivée dans la luxueuse villa de Mr Danann, Rose-Marie traîna Luz et leur hôte à travers la foule jusqu'au milieu du salon où, sur un piédestal, trônait l'une de ses orchidées. Alors, elle entoura les épaules de Luz d'un bras ferme et, d'une voix retentissante, annonça :
- Mesdames et Messieurs, voici mon modèle ! Tous les regards convergèrent vers Luz, dont le cerveau mit un moment avant de comprendre la phrase de Rose-Marie, comme les chairs profitent d'un instant d'insensibilité avant de sentir la douleur d'une blessure. Quand enfin la signification de cette phrase l'atteignit, Luz chancela sous le choc et son corps, dans un mouvement instinctif, se recroquevilla et pivota à la recherche d'un lieu où se terrer loin des regards. Il était déjà trop tard pour fuir : elle était cernée par une nuée de curieux qui piaillaient des congratulations et elle fut contrainte de faire face, le pourpre de la honte aux joues. Rose-Marie venait de l'exposer nue à tous les regards.

C'est dans cette foule que Luz comprit enfin ce que lui chantait sa mère sur tous les tons depuis sa naissance : quelle fascination, quelle attirance, exerçait ce qu'elle considérait comme une difformité honteuse. Tout autour d'elle, ce n'était que petits cris d'envie et

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

d'excitation et questions coquines, pourtant toutes ces manifestations recelaient tant de gentillesse et de tact que la jeune fille avait l'impression d'être placée sur un piédestal. Une quantité de gens des deux sexes lui glissaient leur carte de visite. Jusqu'à présent elle s'était considérée comme une bête curieuse et répugnante, objet de désir des pervers tels Ignacio et - elle devait bien se l'avouer -, Rose-Marie. Elle prenait désormais conscience de son attrait sexuel auprès de gens respectables et respectueux, qui lui montraient ouvertement leur intérêt et ne la regardaient pas à la dérobée avec cette sale expression vicelarde.

Elle était visiblement la star de la soirée. Elle ne sentait autour d'elle qu'amical intérêt. Rien de cette curiosité glauque qui fait se presser les gens devant les phénomènes de foire et dont elle était la cible, quand elle était enfant. Comme le vilain petit canard soudain transmué en cygne, elle n'en revenait pas de se découvrir soudain aussi désirable. Tous voulaient lui parler, savoir si elle se sentait homme ou femme, où les deux. Si elle aimait les hommes ou les femmes, si elle connaissait le plaisir vaginal et celui qu'elle préférait. Et chacun lui disait : « Oh, comme je vous envie ! »

Rose-Marie, fine mouche, entretenait cette animation factice en mettant à chaque instant de nouvelles coupes de champagne dans la

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

main de Luz qui les avalait machinalement. Si bien que quand, vers l'aube, la soirée commença à dévier, la jeune fille était trop soûle pour s'en inquiéter. C'est à peine si elle s'étonna quand elle s'avisa que des couples s'embrassaient lascivement dans tous les coins et que – oh ! mais oui ! - ce couple, là, dans le grand sofa près de la baie vitrée, faisait bien plus que de s'embrasser. D'ailleurs, deux hommes s'emboîtaient derrière le buffet, leur étreinte démultipliée dans les rangées de verres vides, comme dans un kaléidoscope.

- Viens te baigner, exigea Rose-Marie, en entraînant Luz vers la piscine.

Dans l'eau, un trio s'aimait avec emportement. Un très beau garçon, qui s'était présenté à Luz comme étant mannequin et s'appelant Jaïro, était pris en sandwich par un couple légitime qui avait ainsi trouvé le moyen d'être à égalité dans l'adultère.

Rose-Marie se déshabilla en un tournemain et plongea par-dessus les trois amants, son long corps doré suivant une courbe parfaite, frôlant le sol de mosaïque avant de remonter, fendant les faisceaux lumineux des projecteurs, éveillant le désir de Luz. Elle émergea à l'autre bout de la piscine et cria à la jeune fille de venir la rejoindre dans l'eau mais, en dépit de son excès d'alcool et de son désir, Luz ne voulut pas se dénuder.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elle contourna le bassin et, arrivée aux marches qui s'évasaient en coquille Saint-Jacques, elle ôta ses sandales de lamé et releva sa robe longue pour tremper ses pieds dans l'eau. Elle descendit deux marches, pour avoir de l'eau jusqu'aux genoux, et Rose-Marie la rejoignit, enjôleuse, et lui caressa les mollets et les cuisses, en lui disant :

- Allons ! Viens !

Le simple contact des mains de Rose-Marie éveilla la chair de Luz, qui faisait toujours non de la tête, et qui se sentait faiblir. Rose-Marie se mit à genoux devant elle, enserrant ses mollets entre ses cuisses écartées et se caressant le minou sur ses pieds à elle. D'un même mouvement, elle saisit les fesses de Luz à pleines mains et enfouit son visage dans son entrecuisse, mouillant et froissant irrémédiablement sa robe du soir blanche.

Quand Luz ouvrit les yeux, le soleil se couchait sur San Francisco, emplissant la chambre d'hôtel d’une lueur rose. Elle referma précipitamment les paupières avec un gémissement de souffrance, les pupilles poignardées par la lumière. Le sang battait dans ses yeux et dans ses tempes au rythme du gong étouffé qui résonnait dans sa tête.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

À tâtons, elle explora la forme qui gisait près d'elle sur le lit. De tout petits seins, des bras fins, de longs cheveux lisses : Rose-Marie. Celle-ci n'eut aucune réaction. Luz avait dormi la bouche ouverte, aussi sa langue et son palais étaient-ils affreusement secs, comme s'ils s'étaient changés en carton ; elle se sentait incapable de se lever, clouée au lit par sa tête alourdie d'alcool. Elle ferma la bouche pour essayer de saliver. La sensation était horrible. Il n'y avait rien à faire, comme si ses muqueuses avaient été imperméabilisées pendant son sommeil. Elle fit un effort surhumain pour s'asseoir et entrouvrit à peine les paupières pour se situer. La souffrance était intolérable ; elle repéra pourtant la porte de la salle de bains. Elle referma précipitamment les paupières et tituba jusqu'à la porte, avant d'ouvrir les yeux dans la semi-obscurité de la salle d'eau, pour se laisser tomber à genoux devant la baignoire. Elle ouvrit le robinet d'eau froide à fond et but à longs traits, s'arrêtant pour respirer et se gargariser, afin d'humecter ses muqueuses qui avaient peine à se réhydrater. Elle finit par faire couler l'eau froide sur sa tête, dans l'espoir d'atténuer les coups de gong de son cerveau et, pendant un bref instant, elle se sentit soulagée. Une soudaine nausée la plia sur la cuvette des toilettes.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

En se redressant, des images de la fin de la soirée lui revinrent à l'esprit et, dégoulinante d'eau, secouée de frissons alternants avec des sueurs froides, elle s'effondra sur le tapis de bain, atterrée. Une insondable dépression la minait mais son cerveau douloureux l'empêchait de réfléchir.

Rose-Marie la trouva dans cette position une demi-heure plus tard, frissonnante de fièvre et claquant des dents, malade comme un chien.

Elle la sécha, lui administra deux aspirines et la remit au lit, chaudement couverte, avec de la glace sur la tête, puis elle commanda un thé qu'elle lui fit absorber bien chaud. Elle lui parla d'un Bloody Mary, pour atténuer la gueule de bois, mais rien qu'à l'idée, Luz manqua vomir de nouveau.

Le sommeil miséricordieux vint abréger son supplice et, quand elle ouvrit les yeux, douze heures plus tard, elle était seule dans la chambre, libérée de son malaise, et dévorée d'un immense appétit. Elle se jeta sur le téléphone et commanda la moitié de la carte au service d'étage.

Ce n'est qu'au milieu de son petit déjeuner que la mémoire de sa soirée de débauche lui revint et, immédiatement, sa virilité se dressa. Rose-Marie et elle avaient fait l'amour dans la piscine de Mr Danaan, devant tout le monde. Il est vrai que personne n'avait paru leur prêter

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

attention, mais... C'était bien la première fois que Luz bandait en mangeant des œufs au bacon. Un curieux malaise l'emplissait : un mélange de jubilation sexuelle et de pudeur outragée. Le plaisir avait été intense et le souvenir même des sensations qui l'avait soulevée à l'idée qu'on les observait peut-être lui provoquèrent des chatouillements dans le minou et une érection massive. Elle aurait tout donné pour vivre encore cette folie des sens. Pourtant cette exhibition, si excitante sur le moment, la remplissait de gêne à présent. Oh ! C'était à mourir de honte ! Elle repoussa ses draps et sa main se referma sur son membre. Elle jouit en deux secousses à peine.

Rose-Marie sut merveilleusement exploiter la concupiscence honteuse que ressentait Luz, en utilisant cette honte pour exacerber le désir de la jeune fille. En jouant, en outre, de la peur que ressentait celle-ci à l'idée de perdre son amour, ainsi que de sa jeunesse et de son manque d'assurance, elle obtint une esclave sexuelle, toute

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

dévouée, anxieuse de lui complaire et enchaînée à ses désirs dominateurs.

Elle entraîna Luz dans une vie désordonnée et frénétique, la contraignant parfois à accepter qu'un tiers se joigne à leurs ébats. En réalité, si Luz ne l'avouait pas, cette vie de débauche sexuelle comblait sa libido ; elle était reconnaissante à Rose-Marie de lui forcer la main. Elle restait néanmoins insatisfaite sur le plan sentimental, en insécurité permanente.

Grâce à Rose-Marie, elle côtoya une faune incroyable : artistes, écrivains, jet-setteurs, stars du X, déclassés, militants homosexuels, travestis, transsexuels... Sous la poigne de fer de cette version féminine et moderne de Pygmalion, Luz devint, en simplement quelques semaines de l'été 1986, l'égérie de toute une génération d'artistes, vivant symbole de l'androgynie ambiante, du métissage - mais oui ! - de l'égalité des sexes et de la théorie freudienne de la bisexualité.

Alors, on ne vit plus que des hermaphrodites dans les ateliers d'artistes comme sous la plume des gens de lettres, sur les partitions lignées des musiciens comme sur les pellicules du septième art. Des hermaphrodites partout, des circuits de diffusion les plus officiels jusqu'aux plus confidentiels des mouvements underground. Des

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

hermaphrodites sous toutes les formes, dans tous leurs états. Sculptures, moulages, tableaux, eaux-fortes, gravures, photos, romans, articles, poèmes, chansons, performances, documentaires, films... ne traitèrent plus que de l'intersexualité.

Le Réveil de Bacchus, le célèbre roman de Rhut Cole, paru en 1990, a été commencé cet été-là. C'est lors d'un passage éclair à San Francisco que Nicola Sirkis rencontra Luz, au cours d'une soirée et, pendant qu'ils discutaient ensemble, il écrivit, son carnet en équilibre sur un seul genou, les paroles de *3ème Sexe*, le grand succès de l'album *3* d'Indochine :

Des visages dans des cheveux d'or
qui... oublient leur vertu.
« Mais c'est pas vrai »
qu'ils ont l'air d'un conquistador,
asexués une fois dévêtus.
Qui croire quand on les voit comme ça,
excitant toutes les petites filles ?
Pourquoi on y croit plus comme ça ?
Isolés dans un corps presqu'il.[73]

73 Indochine, *3e sexe* (Nicola Sirkis/Dominique Nicolas), album « 3 », BMG Ariola, 1985. (Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/3_%28album_d'Indochine%29)

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Fee-Male, l'installation de Hilda Green qui fait désormais partie des collections du MOMA, a été conçue en août 1986, de même que la série des *Yin et Yang* du peintre Orlando Platano et les dessins d'Ingrid Nude, *Fleurs-Carnivores* ; le bronze *God's Image*, de Grant Huxley, qui est exposé au SFMOMA, a été réalisé grâce à un moulage prit directement sur Luz, du cou aux cuisses ; Cindy Queen se mit en scène dans une performance intitulée *Prayer*, réalisée en public à la Blue Poppy Art House à San Francisco, en janvier 1987 : elle y déambulait nue et tentait de se fixer une saucisse viennoise – viennoise en référence à Freud, naturellement - sur le pubis par différents moyens dont la violence allait crescendo – ficelle, fil de fer, colle, agrafes – ; elle finissait, ensanglantée et secouée par la souffrance et les larmes, par se la coudre juste au dessus du clitoris. L'énumération des œuvres inspirées par la radieuse apparition de Luz dans les soirées branchées de San Francisco serait trop longue : Roy Silverman, Dean Fitzgerald, Cindy Sherman, Rosa Hernand, Jeff Koons, Orlan... tous ces plasticiens connurent alors cette obsession de l'androgynie. Ceux qui débutaient, au milieu des années quatre-vingt – Andres Serrano, David Lachapelle, Jolanda Grunning, Matthew Barney … -, sont tombés dans la marmite de l'intersexe et n'en sont plus sortis.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Le cinéaste John Weetters la supplia littéralement d'accepter de tourner sous sa direction, persuadé que s'il la mettait en duo avec Diva, son acteur fétiche, il ferait un film dont le succès surpasserait encore celui de *Pink Swallow*. Devant le refus obstiné de la jeune fille qui, malgré l'insistance que mit Rose-Marie à la convaincre d'accepter, ne voulait décidément pas se retrouver nue et à visage découvert sur les écrans du monde entier, Weetters eut une telle contrariété qu'il connut une crise créative qui l'empêcha de tourner pendant deux longues années. Il en fut d'autant plus affecté qu'elle accepta d'apparaître dans un documentaire sur le travail de sculpteur de Jappers T. Bone, réalisé par Herman Jeetney en personne.

Luz servait de modèle à Bone pour son *Sans Titre 69*, et on peut la voir poser nue, dans son atelier encombré, dans toute la splendeur de ses dix-sept ans. L'unique détail de sa personne qui n'apparaisse pas sur la pellicule, c'est son visage – on ne le devine qu'en profil perdu, par analogie avec les œuvres de Bone, qui sont également sans visage.

Le documentaire ne montre pas non plus l'après-séance : le jeune artiste agenouillé devant Luz pour la sucer, les mains crispées sur ses seins pointus, la suppliant de l'enculer immédiatement. Il ne montre pas non plus Rose-Marie qui guide le sexe de Luz vers le cul de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Jasper T. Bone, avant d'aller se glisser elle-même sur la bite du monsieur.

Luz attirait tout le monde, les hommes aussi bien que les femmes, les hétérosexuels comme les gays. À elle seule, elle réunissait les fantasmes des deux sexes ; des trois si l'on considère les trans – transsexuels, transgenres, transidentitaires - comme le troisième sexe. Confinée dans le rôle d'objet sexuel, elle ne choisissait pas ses partenaires ; c'était Rose-Marie qui s'en chargeait. Il était clair pour tout le monde que qui voulait baiser Luz devait avant tout séduire Leeth Lee. La jeune fille n'avait qu'à se soumettre, mais cette soumission même l'excitait. D'autant plus que la perfide initiatrice s'arrangeait pour exciter le désir de sa jeune disciple avant de lui imposer d'autres partenaires, la bourrant d'ecstasy à son insu, par précaution, quand l'expérience risquait d'être trop gênante pour être excitante.

C'est ainsi que Rose-Marie réussit à convaincre Luz de se livrer en spectacle - performance impromptue à la fin du vernissage de son exposition, intitulée *Orchis* -, quand il n'était plus resté qu'une dizaine de personnes, amis intimes ou désœuvrés attardés, ainsi que

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

le cameraman chargé de filmer l'événement. Luz, complètement débridée par la drogue et l'alcool, s'était retrouvée nue, ligotée sur le pouf géant qui trônait au centre de l'exposition ; chacun pouvait venir explorer son corps. Gémissante, torturée de désir, haletante sous les mains de ces inconnus qui lui écartaient les lèvres et glissaient leurs doigts dans son vagin, allaient et venaient, lui caressaient la bite, lui pinçaient le bout des seins...

Rose-Marie attrapa une de ses sculptures, pour l'utiliser comme un gode. En sentant ce membre froid et lisse lui masser l'intérieur du ventre, Luz crut mourir de désir. Le gland gonflé à éclater, elle supplia d'une voix rauque qu'on la suce, qu'on la branle, par pitié. Tout le monde se pressait pour voir et le technicien armé de sa caméra jouait des épaules pour être aux premières loges. Rose-Marie emboucha sa bite, pendant qu'un inconnu écartait ses fesses pour l'enculer avec son pouce. Luz râla de plaisir et Rose-Marie arrêta sa succion, pour qu'elle ne jouisse pas tout de suite. Elle retira sa sculpture pour la lui enfoncer dans le cul. Luz gémit et jouit immédiatement, l'œil de la caméra bien rivé à son intimité. Rose-Marie ne lui laissa pas l'occasion de reprendre ses esprits : elle déclara le vernissage officiellement terminé, récupéra la cassette du cameraman déconfit – il espérait avoir le temps de la copier -, poussa

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

tout le monde dehors et vint rejoindre Luz sur le pouf, pour s'empaler sur sa virilité qui s'érigeait de nouveau, stimulée par l'ecstasy.

Elles firent l'amour jusqu'à ce que Luz, saoule de sexe, de champagne et de drogue, s'endorme comme on s'évanouit, en plein coït. C'est à peine si elle s'éveilla réellement durant les courts trajets ou Rose-Marie la soutint, de la galerie au taxi qui devait les ramener à l'hôtel, et du taxi à leur chambre.

Luz dormit vingt et une heures d'affilée, ne se réveillant que pour se tourner d'un autre côté et fermer très fort les paupières, en se disant : « Je ne veux plus jamais me réveiller », avant de se rendormir. Mais, passé ce laps de temps, elle fut contrainte de se lever pour un besoin naturel : sa vessie était tellement pleine qu'elle menaçait d'exploser.

Il était une heure du matin, Rose-Marie n'était pas là mais Luz trouva un message sur son oreiller : « Je suis au vernissage de Rosa Hernand, au Art Institute. Viens nous rejoindre. »

Luz éteignit la lumière et se blottit sous les draps pour se rendormir, mais le mot *vernissage* lui avait comme serré la gorge de chagrin. Elle essaya du « Je ne veux plus jamais me réveiller », qui lui semblait moins dangereux que de se livrer à l'introspection, mais

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

d'odieuses images du vernissage de Rose-Marie lui revinrent à l'esprit, et elle s'assit brusquement sur le lit en se répétant : « Non ! Ce n'est pas possible ! C'est juste un cauchemar qui me revient. Un cauchemar causé par le champagne. » Malheureusement, son inconscient lui disait bien que ce n'était pas un cauchemar. Luz se sentit prise de nausée. Elle alluma la lumière et se précipitait vers les toilettes, quand son regard tomba sur une cassette vidéo, posée sur la table basse. Oubliant son malaise, Luz tomba en arrêt devant cette cassette. Des images d'un inconnu armé d'une caméra qui filmait son intimité vinrent la frapper de plein fouet. C'est en tremblant qu'elle prit la cassette, la sortit de son écrin de plastique noir, et la glissa dans la gueule du magnétoscope.

C'était bien la vidéo du vernissage de l'exposition de Rose-Marie. Luz appuya sur la touche *avance rapide* et vit défiler à toute allure discours et personnalités, toasts et sculptures, flux et reflux d'une foule agitée et grouillante, comme une colonie de fourmis sur un morceau de sucre. Soudain, l'assemblée commença à s'éclaircir. Luz appuya sur *lecture* et elle pu assister - spectatrice horrifiée - à sa prestation de l'avant-veille. Le cameraman n'avait pas loupé ces gros plans - il devait travailler pour des films de cul, à ses moments perdus ! Tous ces inconnus qui l'avaient touchée - partout ! Et elle qui

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

bandait et en redemandait ! Comment cela était-il possible ? Voyons, ce n'était pas croyable que ce soit elle qui se soit livrée à ces actes dégradants. Rien que l'idée la rendait malade. Elle se sentait sale, souillée de partout… violée.

En se voyant jouir en gros plan, arc-boutée sur le pouf de cuir blanc, devant tous ces gens, une sculpture dans le cul, Luz se mit à pleurer. Ses épaules tressautaient au rythme des contractions de son appareil génital, à l'écran.

Elle éjecta la cassette du magnétoscope et s'acharna à dérouler la bande jusqu'au bout, en sanglotant. Puis elle la piétina, avant d'aller prendre une douche brûlante. Comme ce n'était pas suffisant, elle se frictionna intégralement à l'eau de Cologne. Elle faillit hurler quand l'alcool lui brûla les muqueuses, mais cette souffrance apporta une sorte de soulagement à son dégoût et à son chagrin. Elle sortit de la salle de bain, ramassa les serpents de la bande magnétique qui se contorsionnaient sur le sol et les fourra dans la corbeille à papier en métal. Ensuite, elle bâillonna le détecteur de fumée avec le sparadrap que Rose-Marie réservait à cet usage – seul moyen de fumer au lit -, puis elle fouilla dans les poches des vêtements de la perfide Annamite, jusqu'à ce qu'elle trouve un briquet. Elle mit le feu à la bande en plusieurs endroits. Le plastique semblait rechigner à brûler,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

et elle commençait à se dire que détruire toute cette bande allait lui demander des heures, quand les flammes se propagèrent soudain, montant si haut que Luz eut peur : elle allait incendier l'hôtel ! Le cœur battant la chamade, elle se précipita à la salle de bains pour mouiller une serviette. Quand elle revint dans la chambre, elle la trouva pleine d'une affreuse fumée noire. Luz ouvrit la vitre en toussant, prise à la gorge par l'âcre émanation, mais elle constata avec satisfaction que la flamme avait baissé. Encore quelques minutes et elle finit par s'éteindre d'elle-même.

La jeune fille avait eu chaud. Un gros cercle de noir de fumée marquait le plafond blanc, en dessous de la corbeille/incinérateur. Elle haussa les épaules : que Rose-Marie se débrouille avec la direction, elle, elle s'en allait. Elle mit ses affaires dans son sac de voyage et, sans un regard pour la chambre enfumée, elle claqua la porte sur sa folle passion pour Rose-Marie Haultbois.

Elle sortit de l'hôtel sans attirer l'attention du concierge qui somnolait, et eut la chance de trouver un taxi tout de suite, sans avoir à marcher jusqu'à Haight Street.

- La station Greyhound, s'il vous plaît.

Le chauffeur - un Jamaïcain - la regarda avec curiosité, intrigué par la puanteur qui se dégageait d'elle – eau de Cologne et fumée.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Hey... Tu as été prise dans l'incendie d'une parfumerie ? demanda-t-il avec méfiance.

Luz ne se sentait pas capable de soutenir une conversation avec quiconque. Elle dit en français :

- Je ne comprends pas l'anglais.

Le chauffeur haussa les épaules, se retourna, inséra une cassette de Marvin Gaye dans son radiocassette et, battant la mesure sur son volant, il démarra. Au feu rouge suivant, il alluma une cigarette en soliloquant mi-voix :

- Je suppose que la fumée te gênes pas, toi.

Luz resta coite.

À la gare routière, elle apprit qu'il lui faudrait attendre quatre heures avant de pouvoir monter dans un bus qui la ramènerait chez elle. Elle alla se réfugier dans le Coffee Shop le plus proche, regardant furtivement autour d'elle comme un animal traqué, terrifiée à l'idée que, si Rose-Marie rentrait à l'hôtel avant le départ du bus, elle se précipiterait à la station Greyhound. C'était le premier endroit où elle la chercherait, bien sûr.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz se sentait dans la stupeur. Elle avait presque peur d'elle-même. Elle ne comprenait pas comment elle avait pu perdre toute emprise sur elle-même, au point de se donner en spectacle d'une manière aussi dégradante. Il fallait qu'elle ait été saoule ! Et Rose-Marie, comment avait-elle pu, non seulement la laisser faire, mais l'inciter à s'exhiber de telle façon, alors qu'elle prétendait l'aimer. Ce n'était même pas comme s'il s'agissait de la trahison d'une amante qu'on connaît depuis six mois. Non, c'était la trahison de quelqu'un qu'elle avait toujours connu et aimé. Quelqu'un qui était de la famille, quelqu'un en qui elle avait toujours eu confiance, qui ne pouvait pas lui faire du mal. C'était presque comme si Mounia l'avait trahie. Oui, c'était encore pire que la trahison de Lem. On ne pouvait vraiment faire confiance à personne !

Qui lui restait-il ? Sa mère ? Bah ! Mieux valait ne pas y penser, si elle ne voulait pas se trouver d'autres raisons de désespoir. Alors, il ne restait que Mounia, solide pilier de son enfance. Mounia dont Luz craignait pourtant l'esprit puritain et le mépris informulé – surtout depuis qu'elle couchait avec Rose-Marie. Mounia qui aimait Céleste avec l'aveuglement d'un sauvage devant son idole de bois - les critiques continuelles dont elle l'abreuvait n'y changeaient rien.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Jon était hors concours : elle ne le connaissait que depuis trois ans. Finalement, la seule personne qui ne l'avait jamais déçue, c'était Baptistin. Raison de plus pour ne pas le décevoir, lui, et trouver un moyen de garder sa mémoire vivante. Elle eut honte d'avoir interrompu ses efforts pour faire publier *Là-bas*.

Enfin, Luz put monter dans son bus. Elle se recroquevilla près d'une fenêtre, le visage tourné vers la glace, et ne bougea plus. Plusieurs personnes s'assirent successivement à côté d'elle sans qu'elle ne tourne la tête et, après quelques reniflements stupéfaits, allèrent tous s'asseoir au loin. La première fois, Luz n'y prêta pas attention, mais dès la seconde, elle se rappela soudain de l'odeur nauséabonde de fumée et de parfum qu'elle dégageait - elle s'y était habituée et ne la sentait plus - et elle se sentit mourir de confusion -, surtout quand plusieurs personnes ouvrirent les vitres. Elle n'osa plus bouger, de peur de croiser les regards réprobateurs que les passagers ne pouvaient manquer de lui lancer. Elle resta là, comme accablée de stupeur. Jamais encore elle ne s'était sentie plus mal. Elle ne voulait plus jamais revoir Rose-Marie, de toute sa vie. Et plus jamais elle ne boirait d'alcool. Et elle resterait chaste. Elle avait la nausée en

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

repensant à ses quelques semaines de libertinage et à leur aboutissement. Plus jamais elle ne s'exposerait à être l'esclave de ses pulsions. Elle frissonna de dégoût en repensant aux ébats bruyants de sa mère et d'Ignacio, qui l'avaient tellement scandalisée, à son arrivée aux États-Unis. Et voilà qu'elle-même était encore pire que sa mère et que Rose-Marie s'était révélée bien plus perverse qu'Ignacio : à sa connaissance, malgré ses rodomontades, ce gros porc n'avait jamais convoqué les voisins avant de baiser Céleste en pleine rue.

Les larmes se mirent à couler silencieusement sur ses joues. Elle aurait tout donné pour pouvoir se laver. Elle avait l'impression qu'elle ne débarrasserait jamais sa peau de ses souillures. À force de pleurer, elle finit par s'endormir.

Quand elle ouvrit les yeux, une heure plus tard, le Greyhound était sorti de la ville et filait sur l'autoroute déserte, qui déroulait son lisse ruban d'asphalte scintillante entre de douces collines plantées de vignes lourdes de grappes vertes et pourpres. La douceur du spectacle qui se déroulait sous ses yeux fit l'effet d'un baume sur son esprit douloureux. Elle comprit soudain l'emprise de certains paysages sur l'esprit de sa mère. Seule la beauté sereine et grandiose de la Nature pouvait apporter une consolation, quand on se méfiait des êtres humains. Les grands paysages vides étaient non seulement apaisants,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

mais aussi rassurants. Aucun danger, ici. Le danger, c'était l'homme, et on pouvait le repérer à des kilomètres et l'éviter. Si on décidait d'y faire face, alors on y était préparé. Avant même la fin de son trajet, Luz avait expérimenté la fascination de la route, et elle savait que, dorénavant, c'est ça qu'elle ferait : traverser le pays de part en part, au volant d'un véhicule quelconque.

Chacun, à Bonaventura, s'inquiéta pour Luz qui était rentrée à l'improviste de San Francisco, pâle, d'humeur silencieuse et lugubre, et affligée de la manie des bains et des douches. Impossible de lui soutirer quelque information que ce soit sur son séjour à Frisco. Elle ne dit qu'une chose : elle ne voulait plus jamais revoir Rose-Marie. Elle annonça aussi qu'elle arrêtait les études pour prendre des cours de conduite de poids lourds.

Le coup de fil que Rose-Marie passa à Céleste n'expliqua rien : Luz s'était enfuie en pleine nuit, après avoir manqué incendier leur chambre d'hôtel. Elle ne savait rien de plus.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Voyons, Rose, insista Céleste raconte-moi donc ce qui s'est passé. J'aimerais comprendre pourquoi ma fille éprouve le besoin de se laver dix fois par jour.

Silence au bout du fil.

« Allons, reprit Céleste. C'est forcément quelque chose de sexuel, tu le sais aussi bien que moi. Tu as essayé de la convertir à l'échangisme ou au triolisme et ça a foiré, c'est ça ?

- Je t'assure que je ne sais pas ce qui s'est passé. Je ne l'ai forcée à rien, je te le jure. Tu n'as qu'à lui poser la question.

- Oh, mais je la lui ai posée ! Elle m'en a dit encore moins que toi. Elle m'a juste juré qu'elle n'avait pas été violée ou agressée. À croire que vous avez commis un crime ensemble.

En raccrochant, pour la première et dernière fois de sa vie, Rose-Marie ressentit une pointe de culpabilité. Oui, c'était peut-être bien un crime.

Jon, Mounia et Céleste se réunirent subrepticement, un après-midi calme de septembre, sur la véranda du Philtres' Café, alors que Luz se lavait, une fois de plus. Le beau Santiago fut envoyé faire le guet, pendant que ces trois-là complotaient :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Je ne veux pas que *la chiquilla*[74] devienne routier : ce n'est pas un métier pour une femme, commença Mounia. C'est trop dangereux. Et puis, si elle est sans cesse sur les routes, quand c'est qu'on la verra ? Comment qu'elle fera pour élever ses enfants, quand elle en aura ? *¡ Ay !* Quel mauvais sang !

Céleste haussa les épaules.

- Ce n'est pas à moi de lui dire ce qu'elle doit faire de sa vie. Elle doit suivre son chemin. Mais j'avoue que je rêvais d'autre chose pour elle. Elle est tellement douée pour le dessin ! Et puis, si elle veut tripoter des camions, elle n'a qu'à s'associer avec Jon.

- Oui, intervint le grand Viking, je pensais vraiment que c'est ce qu'elle ferait. D'un autre côté, s'y connaissant comme elle s'y connaît en mécanique, toutes les entreprises de transport de ce pays vont se l'arracher. Aucun risque qu'elle tombe en rade au bord de la route, elle. Mais... Je me voyais déjà vieillir ici, tranquillement, à regarder passer les camions et grandir les enfants de Luz. J'aurais pu donner un coup de main et me sentir utile, pendant qu'elle et son mari s'occuperaient de l'affaire. Mais voilà... Qu'est-ce que tu veux ? On ne peut pas la forcer à reprendre la boutique. Dans quelques années,

74 La gamine. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

il faudra vendre Philtres, Enchantements et Sortilèges et aller vivre chacun de notre côté, comme de vieux cons. C'est comme ça.

Céleste braqua ses yeux sur le paysage et dit :

- Jamais je ne vendrai, quoi qu'il arrive. Avec ou sans les commerces, je ne bougerai pas d'ici. Plutôt crever. Ce qu'il faut, c'est la convaincre de passer son diplôme ; ça lui laissera le temps de réfléchir, et peut-être de changer d'avis.

- Elle est très jeune. Il faut qu'elle écoute ceux qui savent mieux qu'elle, intervint Mounia.

Jon haussa les épaules.

- Vous allez la braquer et elle s'obstinera encore plus.

- De toutes façons, elle sait que je veux qu'elle passe son Bac, dit Céleste.

Mounia serra les lèvres et contracta les épaules :

- *¡ Vaya, vaya, vaya !* Tu ne l'as même pas passé, ton Bac, toi. Comment veux-tu la forcer, dans ces conditions ?

- On pourrait lui offrir le permis poids lourd, si elle a son diplôme, suggéra Jon. C'est cher : je ne crois pas qu'elle pourrait se le payer toute seule.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Les deux femmes hochèrent la tête avec chaleur. Ça, c'était une bonne idée ! Et ça laissait un an à Luz pour changer d'idée. Très bien !

Le soir même, Céleste mit le marché entre les mains de Luz. La jeune fille posa alors ses conditions.

- Rose-Marie ne mettra plus les pieds à Bonaventura et, une fois mon diplôme en poche, je ferai ce que je voudrais.

Céleste avança la main.

- Tope là, fit-elle.

Et elles topèrent.

Rose-Marie devait pourtant venir chercher ses affaires et Céleste dut lui demander de passer un jour où sa fille serait à l'école.

- Je veux qu'elle soit partie quand je rentrerai, insista Luz.

- Mais, oui ! s'impatienta sa mère. Je t'ai déjà donné ma parole, il me semble !

- J'en ai l'expérience, de ta parole ! la provoqua Luz.

Céleste haussa les épaules, exaspérée.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Rose-Marie, qui détestait toujours conduire, devait arriver en bus et Céleste la raccompagnerait à San Francisco dans sa décapotable bleu gitane. Elle passerait ainsi quelques jours avec sa vieille copine, au grand déplaisir de Luz et de Mounia.

- Eh bien, quoi ? fit-elle, impatientée. Tu ne veux pas me dire ce qu'elle t'a fait, et moi je n'ai aucune raison de lui en vouloir. Je ne vais pas me brouiller avec ma plus vieille amie pour une querelle d'amoureux. Toutes les histoires d'amour finissent mal.

- Alors, comment se fait-il que ce soit encore ta copine ? demanda venimeusement Luz. Vous ne vous êtes donc pas entretuées, quand vous vous êtes séparées ?

Céleste sourit et dit d'un air mutin :

- Eh bien, peut-être ne nous sommes-nous jamais vraiment séparées.

Mounia serra les lèvres et s'éloigna d'un pas raide, en resserrant son drap autour d'elle ; Luz ne trouva rien de mieux à faire que de l’imiter, et d'aller prendre un bain. Elle ne pouvait supporter l'idée que sa mère ait couché avec Rose-Marie. Et si, comme le laissait entendre Ma', c'était encore le cas ? Si elle et sa mère avaient partagé les faveurs de la perfide Annamite ? Rien que l'idée lui donnait envie de vomir. Et Rose-Marie était très capable de tout raconter à Céleste. Oh, Ciel, comme c'était malsain ! Jamais elle n'oserait demander des

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

précisions à sa mère sur sa relation avec Rose-Marie : elle avait trop peur de la réponse. Et le pire, dans cette histoire, c'est que Ma' trouverait certainement absolument formidable son abominable mésaventure du vernissage. Oh ! Elle voulait oublier toutes ces histoires !

Sans en rien dire, Céleste avait bien l'intention de soutirer à Rose-Marie toute l'histoire de sa rupture avec Luz. Elle en avait assez de se laver à l'eau froide parce que leur vieux cumulus ne pouvait suffire, devant l'utilisation intensive que faisait sa fille de l'eau chaude. Et quand il n'y avait plus d'eau chaude dans la maison, Luz allait prendre des douches dans les chambres du motel. Comme elle ne disait jamais où elle était allée, les chambres étaient parfois attribuées avant que leur ballon d'eau chaude ne soit rempli et on se retrouvait avec des clients malchanceux, furieux d'avoir dû terminer de se laver à l'eau froide. Il fallait que cela cesse. Et il fallait aussi essayer d'arranger les choses entre Luz et Rose-Marie. Après tout, toutes deux s’aimaient depuis toujours. C'était trop bête de se brouiller pour

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

une simple histoire de cul. Sans compter qu'une cliente à demeure au motel arrangerait bien les choses : les affaires étaient trop calmes – Bonaventura était vraiment trop éloigné des grandes voies de communication. On pouvait même dire qu'on était proche de la faillite. Il n'y avait que l'herboristerie qui marchait bien, mais les bénéfices n'étaient pas suffisants pour soutenir le reste de l'affaire.

Elle avait distillé un Philtre de Vérité. Le coquelicot devait mettre Rose-Marie en confiance, la détendre et endormir sa méfiance, la bétoine et la primevère officinale devaient la rendre bavarde et avide de se confier ; le chrysanthème devait la déprimer, pour la rendre vulnérable, et l'aubépine la mettre en son pouvoir. Avec ça, un bon coup d'alcool, un petit joint et peut-être une bonne séance de baise, Céleste était bien sûre que Rose se mettrait à table.

Quand Rose-Marie descendit du Greyhound, à l'arrêt de Bonaventura, elle était d'une humeur massacrante et paraissait furieuse de devoir abandonner sa chambre dans ce motel perdu au milieu de nulle part qu'elle avait pourtant terriblement décrié. Céleste décela cependant sous son ire une sorte de nervosité craintive qui

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

mettait une note confuse sur son visage osseux et rendait ses gestes maladroits.

Elle chargèrent la décapotable bleue et partirent joyeusement – enfin, Céleste prit la route joyeusement ; Rose-Marie faisait la tête. Elle avait vendu suffisamment de ses *Orchis* pour pouvoir louer un petit appartement à Mission District, le quartier le plus ancien – et le moins cher - de San Francisco, mais ses finances ne lui permettaient pas d'avoir une femme de ménage. Devoir s'occuper de son intérieur, l'emplissait de mauvaise humeur et la rendait haineuse. Et ce n'était pas Céleste, avec son indifférence à toutes les contingences matérielles, qui l'aiderait à remédier au désordre ambiant.

À Frisco, elles déchargèrent la décapotable et allèrent manger un morceau chez le Grec du coin. Olives noires, feuilles de vigne farcies, poivrons marinés, baklavas et musique cubaine en fond sonore. Céleste ne cessait de regarder autour d'elle et de parler avec animation : autant elle aimait l'immense pureté de son désert, autant il lui plaisait que des endroits comme ce quartier existent : un endroit de liberté et de tolérance sexuelle, multiracial, multiculturel, multicultuel, multitout... Bonaventura puissance dix mille. Leur resto grec était entouré par un café mexicain et une épicerie chinoise. En face, une boutique vendait de l'encens et des tarots, un bouquiniste

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

étalait sur le trottoir ses reliures miteuses, qui se mêlaient aux régimes de bananes plantain et aux corbeilles rouge-vert-jaune des piments du primeur antillais, qui précédait un sex-shop jordanien et une boutique de fringues indiennes. Les façades s'ornaient de fresques gigantesques aux teintes aveuglantes ; d'où elles se trouvaient, elles voyaient de face les visages en gros plan de Khrishna et du Ché ; sur une palissade, un peu plus loin, la misère était représentée en noir et bleu et une vieille femme tendait vers les passants une main gigantesque ; la Vierge de Guadalupe s'étalait au-dessus de leurs têtes et l'extraterrestre de Roswell tournait le coin de la rue. La faune sur le trottoir était tout aussi réjouissante : touristes Japonais, Nikon en bandoulière ; couples homos qui se tenaient par la main ; bonzes en robe safran et au crâne rasé ; Latin Lovers gominés ; Indiennes en sari ; travestis extravagants ; Africains en boubou ; punks en cuir noir clouté, crêtés de rouge et bleu ; Péruviennes chapeautée et tressées ; élégantes envisonnées, en quête de sensations inédites ; et même tout un troupeau noir et blanc de bonnes sœurs, là, qui descendaient d'un tramway Art Déco, leur cornette oscillant au vent allègre, ruminant de la barbe à papa rose buvard. Comme les religieuses venaient vers elle, Céleste resta interdite par leur démarche rien moins que modeste et...

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Non, mais, regarde-moi ce maquillage ! lança-t-elle, ébahie, à une Rose-Marie blasée. Oh, mais ce sont des travelos !

- T'es vraiment perdue, dans ton bled ! T'as jamais entendu parler des Sœurs de la Perpétuelle Indulgence ?

Devant l'air vacant de Céleste, elle soupira bruyamment avant d'expliquer :

« Ce sont des militants gays. Je n'arrives pas à croire que tu n'en aies pas entendu parler ! Surtout toi, avec ton obsession du sida ! Les Sœurs font de la prévention, de l'accompagnement de malades... des trucs de ce genre.

- Oh ! J'adore ce quartier ! Tu sais Rose, tu devrais ouvrir une succursale de Philtres, Enchantements et Sortilèges, ici. Ça marcherait du tonnerre

- Ouais, c'est ça ! Je vais laisser tomber mon art pour me faire chier à tenir un commerce minable de fleurs fanées, ricana méchamment Rose-Marie.

- Garde ta bile pour toi, chérie, et ne crache pas sur mes plantes. Vu ce qui t'intéresse dans la vie, tu devrais te passionner pour les fleurs.

Rose-Marie, le menton appuyé sur la main et le coude sur la table, la regarda d'un air stupide, sans piper mot. Elle haussa des sourcils

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

interrogateurs. Céleste écarquilla les yeux et les mains en signe d'évidence :

« Les fleurs, ce sont les parties sexuelles des plantes ! Tout le monde sait ça ! Toute la vie d'une fleur se résume à baiser et à jouir. Ensuite, elle devient fruit. Elle mûrit, pour pouvoir confier ses semences au vent et à la terre et ainsi renaître et recommencer à baiser.

Rose-Marie leva les yeux au ciel, la bouche distordue de mépris.

- Bon, fit-elle pour mettre un terme à cette conversation. Qu'est-ce qu'on fait ? Boîte de nuit ? Ou bien je t'emmène à mon Club ?

C'était au tour de Céleste de hausser les sourcils.

- Tu fais partie d'un club, toi ?

- Club libertin.

- Ah, bon ! Ça m'étonnait, aussi ! Plutôt demain, le Club, si ça ne t'ennuie pas. Toute cette route m'a fatiguée. Et puis, j'aurais aimé que tu me tires les cartes.

- Des conflits familiaux : la circulation des fluides vitaux qu'harmonise le Verseau s'est inversée, car la Tempérance est renversée. Il faut dire que, la Tempérance, ce n'est pas ton fort. Ah ! Ces conflits ne dureront pas, car voilà le Bateleur. C'est un marginal

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

et un amuseur. Il saisit tous les moyens de s'enrichir, car il est aussi marchand ambulant. La souplesse et l'esprit d'entreprise le caractérisent. Son intervention te promet de grands succès en affaires. (Rose-Marie siffla doucement, après que Céleste ait retourné une carte). Ça alors ! Ça va vraiment être de la réussite ! Voilà maintenant l'Impératrice ! Tu vas entrer dans une aire de chance extraordinaire et tes affaires vont connaître un développement aussi énorme qu'inattendu. L'Impératrice règne, de la même façon évidente que la Nature qu'elle représente. Elle est ailée, car elle est omniprésente, c'est signe que ton expansion se fera aussi sur le plan géographique.

- Fêtons ça ! fit Céleste, en emplissant pour la troisième fois leurs verres de gin-tonic - le poison favori de Rose-Marie -, profitant que celle-ci s'absorbait dans ses cartes pour ne verser qu'une goutte de gin dans son propre verre.

Rose-Marie fronçait les sourcils, en contemplation devant la carte de L'Impératrice. Sans prêter attention au verre plein que poussait Céleste devant elle, elle poursuivit :

- L'Impératrice, c'est le troisième arcane, le triangle, la trinité, qui exprime en une seule image les trois aspects de la même réalité : le Ciel, la Terre et l'Enfer ; l'esprit, le corps et l'âme ; le présent, le passé et le futur ; la naissance, l'existence et la mort. L'impératrice pose

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

son pied sur le croissant de Lune : elle domine les fonctions matricielles, le cycle immuable de la vie qui donne la mort et de la mort qui donne la vie... Il faut en avoir le cœur net : choisit une carte.

Intriguée, Céleste retourna une autre carte et, comme Rose-Marie restait muette, en contemplation, elle l'interrogea anxieusement :

- Eh, bien ! il y a un problème ?

- Non, non. En fait, c'est incroyable, mais tu vas avoir un autre enfant.

Rose-Marie leva les yeux et rencontra le regard assombri de Céleste.

- Très drôle, Rose.

- Non, je te jure que c'est vrai ! Regarde : la Lune confirme encore la fonction matricielle de l'Impératrice. Cela ne peut signifier qu'une grossesse !

- Tu te trompes, voilà tout. Ou alors, c'est Luz qui va avoir un enfant, et je serai grand-mère.

- Et pourquoi ce ne serait pas Mounia qui tomberait enceinte par l'opération du Saint-Esprit ? ricana Rose-Marie. Mes cartes ne me trompent jamais. Parfois, il peut y avoir plusieurs interprétations possibles, mais là, c'est très clair ! C'est toi qui vas avoir un enfant. Et personne d'autre.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Va donc dire ça à mon gynéco, qu'on rigole.

- Les médecins se trompent souvent. Pas moi.

Accoudée à la table, Céleste se lissa le front à deux mains, comme pour éloigner d'elle tout espoir inconsidéré.

- Bon, changeons de sujet, dit-elle.

Et elle sortit de son sac son nécessaire à rouler.

« Je voudrais savoir si la brouille entre ma fille et ma vieille copine va durer longtemps.

Rose-Marie serra les lèvres, dans une bonne imitation inconsciente de Mounia qui fit sourire discrètement Céleste : ces deux-là ne se supportaient pas mais elles avaient, sans le savoir, de nombreux points communs.

Rose-Marie rassembla ses cartes, pendant que Céleste disait :

« Tiens ! Et si, pour changer, on se faisait une petite pipe ? Ma Marie-Jeanne est sublime, cette année ! C'est dommage d'y mettre du tabac.

Une moue appréciative aux lèvres, Rose-Marie opina. Céleste lui tendit sa jolie petite pipe de métal, au culot en forme de tête de Méduse, pour que Rose-Marie la bourre pendant qu'elle-même mélangerait les tarots.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Rose-Marie savoura quelques bouffées, et se pencha sur les cartes pour relever la tête immédiatement :

- Je ne veux pas savoir, Céleste. Ne me force pas à interroger le destin.

Estimant qu'elle était à point, Céleste dit :

- J'ai dans mon sac une de mes nouvelles créations. C'est un élixir de joie de vivre. Si on le testait ensemble ?

Rose-Marie, soulagée, rassembla les cartes en disant :

- Enfin une bonne idée !

Céleste sortit de son sac une fiole de verre bleu et la tendit à Rose-Marie qui la déboucha et en avala une gorgée à la régalade, avant de faire la grimace.

- Tu en as composé de meilleurs : c'est assez âcre !

- Prends-en encore un peu, dit Céleste.

Rose-Marie s'exécuta et dit alors :

« Oh ! Remarque, on s'y fait. C'est pas si mauvais que ça.

Céleste fit semblant d'avaler une longue gorgée et posa la fiole entre elles.

- Bon, reprends tes cartes, je voudrais savoir si je vais arriver à persuader ma fille de faire des études.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Pfuuu… C'est à Luz qu'il faudrait tirer les cartes pour avoir une réponse fiable ! Et depuis quand es-tu devenue une adepte des études, toi ? ironisa-t-elle.

Céleste fit mine d'avaler une gorgée et tendit la fiole bleue à Rose-Marie qui, cette fois, la garda en main et but à petits coups, pendant qu'elle lui racontait l'épisode : « Orchis veut être chauffeur-routier. » Tout en parlant, elle examinait son amie : ses pupilles largement dilatées, sa bouche gonflée, son front humide de sueur… Rose-Marie commençait à tanguer sans s'en rendre compte, les muscles détendus. Soudain, Céleste vit les yeux bridés s'emplir d'une eau limpide qui déborda goutte à goutte.

- Mais qu'est-ce qui t'arrive, demanda-t-elle innocemment, en lui tendant la fiole bleue.

- C'est ma faute, tout ça, sanglota Rose-Marie.

Et elle avala encore une gorgée du philtre magique.

Céleste dissimula sous une toux un sourire satisfait. Elle entraîna Rose-Marie vers le divan et la berça contre elle, pour l'attendrir sensuellement tout en la libérant de son regard.

- Allons, allons ! fit-elle, apaisante. Ça n'a rien à voir avec toi. Tu divagues, ajouta-t-elle, prêchant le faux pour savoir le vrai.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Si, c'est ma faute ! insista Rose-Marie d'une voix avinée. C'est pour fuir le plus loin possible de ma détestable, de ma haïssable personne.
- Allons, ce n'est pas pour une stupide querelle d'amoureux qu'on change de vie. Ce n'est pas ça.
- C'est pas une querelle d'amoureux ! Elle me hait !
- Mais non !
- Si ! Elle me hait. Et elle a raison !

Céleste la boucla et ouvrit grand les oreilles : le moment de la confession était venu.

« Je voulais l'aider à se débloquer sexuellement et je suis allée trop loin. Je l'ai donnée en spectacle !

Et elle se tut, pour recommencer à pleurer. Céleste plissa les yeux. Qu'est-ce que c'était que cette histoire de spectacle ?

- Tu l'as amenée à une partouze, Rose ? risqua-t-elle, dans l'espoir que cette simple question rouvrirait les vannes de la confession.

Alors, Rose-Marie avoua. Céleste l'écouta en silence, prenant sur elle pour ne pas manifester ses sentiments, de peur que l'Annamite ne se taise. Dehors, l'atmosphère devint électrique ; des éclairs de chaleur poignardaient le ciel pourtant sans nuages. Quand Rose-Marie se tut, Céleste déboucha une autre fiole, dont le contenu l'aiderait à s'endormir. Puis, elle alla s'accouder à la fenêtre, pour

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

réfléchir en regardant passer les putes - hommes, femmes et travestis – qui courraient pour échapper à l'orage qui montait enfin de l'océan en gros nuages noirs.

Allons, elle aurait dû se douter que Rose-Marie ne pourrait pas s'empêcher d'aller trop loin. C'était déjà bien beau d'avoir réussi à faire poser sa fille nue et de l'avoir initiée aux amours à trois. Il aurait fallu aller plus doucement, attendre encore un an ou deux, peut-être, avant de passer aux exhibitions publiques. Le vrai problème, c'était l'ecstasy. Cela enrageait Céleste que Rose-Marie se soit permis de droguer Orchis. Allez savoir quelles substances dangereuses elle avait introduit dans l'organisme de sa fille ! Oui, ça c'était impardonnable. Que Rose-Marie se bousille la santé, ça la regardait, mais qu'elle bousille son chef-d'œuvre ! Sans compter que, pudique comme l'était Orchis... ça allait certainement avoir l'effet inverse que ce qu'avait cherché Rose-Marie. Mais comment allait-elle faire pour réparer ce gâchis ?

- Tu m'as bien droguée et saoulée, toi, pour me tirer les vers du nez ! se défendit Rose-Marie.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Parlons-en ! attaqua Céleste. Rien dans mes potions n'est néfaste pour l'organisme, bien au contraire. Et moi, je ne te les administre pas en public. Si jamais ma fille se retrouve avec le moindre problème de santé à cause de ta connerie, je te jure que je te tue de mes propres mains. Et tu souffriras longtemps avant de mourir. Foi de sorcière.

Au loin, l'orage grondait incessamment. Menace sourde.

Rose-Marie soupira :

- J'y ai mis le prix : c'était pas de la merde.

Céleste la dévisagea avec mépris ; le tonnerre se rapprochait.

- Pauvre idiote ! cracha-t-elle. J'espère que tu as gardé le certificat de qualité ! Est-ce qu'au moins vous avez utilisé des capotes, dans vos conneries ?

- Bien sûr ! se défendit Rose-Marie.

- Es-tu bien sûre de me dire la vérité ? insista Céleste menaçante.

- Je te le jure ! Voilà ! Tu es contente ? Je te jure que je n'ai fait prendre aucun risque à ta fille.

Céleste se massa le front du bout des doigts, pendant que l'orage s'éloignait doucement. Bientôt on n'entendit plus qu'un sourd grondement lointain.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Je vais partir tout de suite, dit elle. Je t'en veux trop pour rester plus longtemps. Tu vas écrire une lettre à Orchis, pour lui dire que tu l'as droguée et qu'elle ne se gouvernait plus.

- Oh ! Céleste, je ne peux pas faire chose pareille ! Elle va me haïr encore plus.

- Oui, empoisonner mon enfant, ça, tu peux le faire, n'est-ce pas ? Mais avouer, c'est trop dur ! Rends-toi donc compte qu'elle ne doit pas comprendre ce qui lui est arrivé ! Et ne t'avise pas de lui dire que je suis au courant de vos turpitudes, ordonna Céleste, faisant preuve de tact et de psychologie, peut-être pour la première fois de sa vie.

- Bon, okay, je vais écrire cette lettre ! Mais reste jusqu'à demain. Je ne peux pas écrire ça en cinq minutes. Je crois même que ça va me demander au moins trois jours. Et quand je l'aurai écrite, je veux me tirer les cartes, avant que tu ne l'emmènes.

Céleste leva les yeux au ciel.

- Tu as jusqu'à demain à l'aube. Mais, quel que soit l'oracle, je partirai avec cette lettre, Rose-Marie. Bon, je vais me balader. Écris ta lettre.

- Attends ! fit Rose-Marie. Ce soir, nous sommes invitées chez Charles Danann.

- Je vais plutôt sortir seule. Pas envie de m'encanailler avec toi. Des fois que tu me drogues, moi aussi.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Rose-Marie soupira avec exaspération.

- Ça m'étonnerait qu'un quelconque poison fasse effet sur toi. Tu es une telle langue de vipère que tu t'es immunisée toi-même.

Céleste sourit, vaguement flattée.

« Tu feras ce que tu voudras, reprit sèchement Rose-Marie. Charles voulait des précisions sur tes philtres. Si tu peux te passer de clients, je te fais mes compliments.

Céleste constitua l'attraction de la soirée. Cernée d'une foule piaillante de femmes et d'homosexuels, elle dispatchait des ordonnances, conseillait des grigris… Chacun voulait son sachet porte-bonheur personnalisé, chacun voulait sa poupée à enchanter soi-même. La magie des plantes les avait déjà envoûtés. Tous voulaient commander ; Céleste faisait opposition.

- Quoi ? s'indigna-t-elle. Vous voudriez que vos amulettes soient en contact avec Dieu seul sait quelles ondes néfastes, durant le voyage postal ! Mais elles perdraient toute efficacité ! Ou bien elles

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

deviendraient dangereuses. Non, non c'est impossible ! Il faut venir à la boutique.

- Oh, mon sucre ! lui lança une jolie Noire. Tu les emballes dans du papier alu, le côté brillant au dehors, et les ondes rebondiront.

- Croire que l'alu repousse les ondes, c'est de la superstition ! asséna Céleste avec une conviction contagieuse. Non, il faut venir.

- Il n'y a qu'à affréter un bus et nous irons tous ensemble, s'exclama Charles Danann. Firmin ! Firmin ! cria-t-il jusqu'à ce que son maître d'hôtel se manifeste. Organisez donc cette escapade, voulez-vous ? Nous partons dès que possible.

- Cette nuit, Monsieur ?

- Cette nuit, Firmin.

Tout le monde, au Philtres' Café, sortit sous la véranda, quand la décapotable poussiéreuse de Céleste s'engagea en klaxonnant triomphalement sur le terre-plein devant la boutique, suivie d'un bus gris métallisé à deux étages, à peine dix minutes après six heures du matin.

Céleste jouit de la surprise de sa famille, béante devant ce bus qui vomissait par les deux extrémités des coulées ininterrompues de gens

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

vêtus de robes du soir et de smokings qui poussaient de petits cris d'enthousiasme.

Cette marée humaine vêtue par Givenchy, Ungaro, Armani ou Gaultier se déversa dans la boutique et le café, sidérant les trois routiers qui petit-déjeunaient et attirant Concepcíon sur le seuil de la cuisine, les paroles de *Soy Así* de José José mourant sur ses lèvres. Luz disparut subitement : elle craignait de rencontrer des témoins de sa honte.

Qui voulait du café, des pancakes et des œufs au bacon tout de suite, qui réclamait son philtre d'amour, qui son grigri protecteur, qui sa poupée vaudou... La panique régna quelques instants, le temps que Mounia retrouve ses esprits. Alors, Céleste et elle prirent en main les opérations et, en quelques minutes, les affamés étaient assis, le menu entre les mains ; Jon, réquisitionné, commençait déjà à servir le café et à prendre les commandes ; Mounia, aux fourneaux, gérait le coup de feu ; Luz, qui s'était cachée dans la cuisine et refusait d'en sortir, s'était mise sous ses ordres ; Concepcíon, au téléphone, arrachait ses trois aînés à leur petit-déjeuner, pour les enrégimenter ; les solliciteurs de sorcellerie avaient pris d'assaut les rayons de la boutique ou assiégeaient Céleste et Santiago. Un roulement s'établit tout naturellement entre le magasin et le café et, à neuf heures,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

chacun, rassasié et muni de ses philtres et amulettes, s'était installé au soleil ou sous la galerie, qui sur un rocking-chair, qui dans un hamac, qui dans une chilienne, et piquait un roupillon pour digérer avant de repartir. Chas Danann, excité par cette enclave magique au milieu du désert comme il l'aurait été par un sniff de cocaïne, visitait le motel et les environs avec Céleste, qui lui prêta sa jument – Pamela, l'épouse de Tête de Tonnerre -, pour une brève ballade à l'amble dans le désert.

Santiago regarnissait les rayons et notait les articles en rupture, Mounia, grand stratège des fourneaux, avait réquisitionné toutes ses troupes pour éplucher les légumes d'un couscous monstre.

Le bus, en expulsant ses nantis, avait aussi déversé les dollars en abondance - tel l'âne de Peau d'Âne qui faisait caca de l'or. Il ne fallait pas le laisser filer. Luz et les trois aînés de Concepcíon avaient été dispensés d'école jusqu'à nouvel ordre : la manne ne tomberait pas éternellement des portières du bus et il fallait s'arranger pour les garder ouvertes le plus longtemps possible. En trois coups de fils, les animations de la journée furent organisées et, quand les San-Franciscains s'éveillèrent de leur sieste, et se farcirent le pif, pour certains, pour se réveiller complètement, la bonne odeur du couscous planait déjà au-dessus de leurs têtes et leur ouvrit l'appétit.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Après déjeuner, tous accueillirent avec des « Hourra ! » les propositions de Céleste pour la suite de la journée. Les Indiens de la réserve de l'Arbre Solitaire étaient déjà en route, revêtus de leurs parures de cérémonie. Ils amenaient un troupeau de chevaux à demi sauvages et ils apprendraient aux plus courageux à monter à cru. Les plus doués pourraient participer à une cavalcade dans le désert. Pour ceux qui se sentaient moins sportifs, leur bus pouvait les emmener jusqu'au Désert de la Mort, et ils seraient accompagnés par le chef Hukthar en personne, qui leur raconterait les croyances de son peuple au sujet de ces étendues arides et la légende des rochers qui marchent. Ceux qui préféraient une après-midi de farniente pourraient choisir entre des massages aux huiles essentielles soigneusement choisies en fonction de la personnalité de chacun, opérés par un Santiago aux mains de fée, une séance de maquillage de guerre Peau Rouge ou une balade à pied avec Céleste, pour repérer les bonnes herbes du désert et apprendre quand et comment les cueillir. Le soir, tout le monde se réunirait autour des pompes à essence pour un apéro mexicain – tequila, tapas (en réalité une kémia monstre : olives cassées, tramouces, anchois marinés, rate farcie, brochettes de foie et de merguez, minis cocas à la frita, aubergines

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

frites, moules en escabèche, beztels au thon...) et *Besa me mucho* interprété par l'un des innombrables fils de Concepcíon qui grattouillait gentiment de la guitare -, avant de déguster le méchoui qui serait suivi de chants et de danses indiens sous les étoiles.

Exactement ce qu'il fallait pour déchaîner tous ces riches blasés. On vit même des femmes remonter leurs robes du soir jusqu'au ventre pour monter des étalons à cru - ce qui ne manqua pas d'amuser Céleste, qui regretta alors l'absence de Rose-Marie qui aurait pu ironiser méchamment jusqu'à Noël. Mais la promesse faite à Luz avait été tenue : Rose-Marie était restée à San Francisco et sa lettre attendait que toute cette foule reflue, bien à l'abri dans la boîte à gants de la décapotable bleue.

L'assaut dura jusqu'au lendemain midi, quand, après le petit-déjeuner, le bus avala tous les smokings et robes du soir, très défraîchis mais joyeux. Ils promirent de revenir vite.

Philtres, Enchantements et Sortilèges semblait avoir subi une invasion de sauterelles : la boutique était vide, les réserves du Café aussi, le distributeur de produits d'hygiène itou. Seule la caisse était pleine.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Céleste sortit à cheval, pour aller remercier ses amis de la Réserve de l'Arbre Solitaire et partager la manne avec eux. C'était bien la première fois que Mounia ne serrait pas les lèvres de désapprobation en entendant Céleste parler de *ses amis Indiens*, qu'elle-même avait jusque là considéré comme des sauvages. L'attitude pleine de dignité des *Native Americans* l'avait impressionnée. Ce qui avait impressionné Jon Olafson, c'était que Céleste ait réussit à se faire adopter par la tribu, au point qu'un simple coup de fil avait décidé les fiers Indiens à venir se donner en spectacle pour l'amusement de quelques béotiens, uniquement parce qu'elle avait besoin d'aide. Oui, le charme de Céleste fonctionnait : elle était envoûtante. Et sans doute était-elle si proche de l'esprit des plantes que cela en imposait au plus exigeant des Medicine Man. Jon avait pu observer la calme amitié qui liait Céleste et le Holyman Thunder : ces deux là ne devaient pas manquer de sujets de conversation.

Ce n'est que le soir que Céleste remit sa lettre à Luz, juste avant que la jeune fille ne fonce dans son bain préprandial.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- C'est de Rose-Marie, Orchis, dit-elle simplement.

- Tu n'as qu'à balancer cette merde, répondit Luz.

- *¡ Madre mia*[75] *!* Quel langage ! fit Mounia.

- Tu ferais bien de la prendre, commenta Céleste. J'ai réussi jusque-là à ne pas l'ouvrir, mais la curiosité pourrait être la plus forte.

D'un geste furieux, Luz arracha la missive de la main de sa mère et s'éloigna à grand pas, en direction de l'hacienda. Elle s'enferma à clef dans la salle de bains et, assise par terre, le dos à la porte, elle examina avec répulsion la lettre posée sur ses genoux relevés. C'était comme si Rose-Marie venait rôder autour d'elle, invisible, telle un mauvais génie, et lui soufflait à l'oreille d'ignobles suggestions que la jeune fille ne pourrait s'empêcher de suivre.

Fallait-il ouvrir cette lettre ? Fallait-il la brûler avec de la sauge, du genévrier et de l'eucalyptus, pour désinfecter par leurs effluves tous les miasmes qu'elle ne pouvait manquer de contenir ? Allons, du courage, si elle la brûlait sans la lire, elle serait à jamais hantée par cette lettre : elle y penserait sans cesse. Mieux valait l'ouvrir, quoi qu'elle contienne, et pouvoir la chasser de son esprit.

75 Ma mère ! Voir *Interjections espagnoles*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Je n'ai pas mérité que tu me traites de cette façon. Grâce à moi, tu as oublié tes complexes et découvert ton pouvoir de séduction.

Ma seule faute a été de vouloir te libérer encore un peu plus, alors que tu n'étais pas prête - je m'en rends compte à présent.

Pour t'aider à te relâcher, je t'ai fait absorber de l'ecstasy. Ça t'a désinhibée et surexcitée sexuellement.

Je te pensais open pour l'expérience.

Rose-Marie

La première réaction de Luz fut de se précipiter sous la douche et, là, sous l'eau purificatrice, elle réalisa que Rose-Marie l'avait encore plus trahie qu'elle ne le pensait : non contente de l'avoir donnée en spectacle, elle l'avait droguée subrepticement. Luz sanglota quelques minutes, avant de réaliser que, dans ces conditions, elle n'avait pas été maître de ses pulsions et que, donc, si Rose-Marie ne l'avait pas droguée, elle ne se serait pas exhibée de cette manière éhontée. Oui,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

mais comment être sûre que la coupable était l'ecstasy et non elle-même ? Rose-Marie mentait peut-être. Luz ne prendrait pas le risque de tester son emprise sur elle-même.

Elle se décida à sortir de sa douche et, une fois séchée et habillée, elle relut la lettre et se sentit saisie par une flambée de colère. Cela lui aurait fait mal de s'excuser ? Voyons, ça ressemblait plus à une lettre de reproches qu'à autre chose ! Que cherchait-t-elle exactement ? À la culpabiliser ? Regarde ce que j'ai fait pour toi : je t'ai déniaisée, exposée à tous les regards, droguée, déshonorée et tu ne me remercies pas ? Ingrate !

Luz ne comprenait pas ce qui avait motivé Rose-Marie. Peut-être tout simplement le besoin de retourner le couteau dans la plaie. Elle en était bien capable.

La jeune fille allait jeter la missive roulée en boule dans les toilettes - sa juste place -, et tirer la chasse mais, au dernier moment, elle se dit, qu'en effet, une petite flambée ne serait pas de trop pour désinfecter l'atmosphère et chasser les ombres et les maléfices. Elle jeta la lettre dans la cheminée du salon, la recouvrit de feuilles de sauge et d'eucalyptus, mêlées d'écorces de genévrier et d'orange séchées, que Céleste gardait dans une boite de cuivre près de la cheminée, et elle y mit le feu en plusieurs endroits. Quand la lettre fut

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

consumée, elle continua à faire brûler des feuilles et des écorces, jusqu'à ce que toute la pièce soit embaumée par cet encens. Ce rituel, tout en l'apaisant, amena ses pensées sur sa mère et Luz se demanda soudain quelle part avait Ma' dans cette étrange message. Tout apaisement disparut soudainement en elle. Ciel ! Et si Rose-Marie lui avait tout raconté ? Jamais Luz ne pourrait le supporter. C'était trop honteux. Encore que, connaissant Céleste, l'aventure de Luz la ravirait certainement. Sans doute ne comprendrait-elle pas la réaction de sa fille. Peut-être même lui reprocherait-elle sa pruderie rétrospective. Oh ! D'une façon comme d'une autre, il ne fallait pas qu'elle sache. Surtout qu'elle n'aurait rien de plus pressé que d'aller colporter partout la nouvelle, et Luz serait dans la même situation que si elle n'avait pas brûlé la vidéo de cet affreuse soirée de vernissage et que Rose-Marie l'avait diffusée sur toutes les chaînes du pays, à une heure de grande écoute.

Dans les transes, presque à reculons, Luz se décida à aller dîner au Philtres' Café. Quand elle arriva, Céleste était en grande conversation avec Mounia quant aux probabilités du retour de tous ces nantis franciscains à Bonaventura. Luz put donc s'asseoir et manger en

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

silence, en étudiant l'attitude de sa mère. Celle-ci semblait fidèle à elle-même – Grâces au Ciel, elle ne savait rien !

- Je te dis qu'ils vont revenir, Mounia. Il faut dès à présent tout prévoir, pour ne pas être prises au dépourvu !

- *¡ Toma !* On ne s'y attendait pas et on s'est bien arrangé, hier, objecta Mounia.

- *Yep*, mais s'ils étaient restés un jour de plus, c'était la catastrophe. On était à court de victuailles et d'idées d'animations.

- Va te promener ! Tu n'es pas obligée de donner des animations, *hija mia* ! On est déjà restaurant, café, motel, herboristerie, station-service et garage, nous autres. Tu ne veux pas faire théâtre en plus, non ?

Céleste rit de bon cœur, pendant que Mounia se redressait en serrant les lèvres, indignée.

- Et on pourrait proposer un spectacle de magie et changer de d'enseigne : on pourrait s'appeler *Bagdad Café*, par exemple, se moqua tendrement Santiago. Quelques aiguilles, un peu de teinture noire sur les cheveux et paff ! on transforme Luz en tatoueuse dépressive.

Céleste avait adoré le film de Percy Adlon. Au sortir du cinéma d'Eden, elle avait soutenu mordicus que Philtres, Enchantements et Sortilèges et Bagdad Café ne faisaient qu'un. Du coup, on était allé

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

voir ce film en famille, pour le plaisir de se reconnaître sur grand écran. Personne ne se retrouvant, chacun avait taquiné Céleste : s'était-elle identifiée à l'hystérique Brenda, où bien avait-elle deviné Rose-Marie dans la grosse Jasmin ? « Il ne s'agit pas de cela ! s'était défendue Céleste. C'est la démonstration que l'union des faibles, des laissés-pour-compte de la société – les minorités ethniques, les femmes, les artistes, les pauvres, les gros... les ratés, quoi ! -, peut faire de l'enfer un paradis ! C'est comme cela que nous vivons, à Bonaventura. »

Céleste rit encore, avant de préciser :

- Je pensais simplement à prendre quelques chevaux de plus et à préparer des plans de randonnées. Et aussi à m'entendre avec les Indiens et le gamin de Concha qui joue de la guitare : il doit bien pouvoir monter un groupe latino avec des copains. Et, pourquoi on ne s'associerait pas avec une école de danse d'Eden, pour faire des soirées dansantes ?

- Sauf, intervint Jon, que si tes San-Franciscains reviennent, ils reviendront individuellement. Pas par bus entiers.

Céleste resta un instant interdite devant la voix de la raison. Elle n'avait pas réfléchi à ce détail.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Je vais y penser, dit-elle alors. Et peut-être aussi inviter Chas Danann à venir passer quelques jours avec nous. Il est tombé amoureux de Bonaventura.

Ce n'est que quand, le Philtres' Café ferma ses portes, ce soir-là, et qu'elle regagna sa maison avec Luz et Mounia, que Céleste aborda le sujet de la lettre. Elle attrapa sa fille par la taille et la serra contre elle, tout en marchant, sans paraître prendre garde à son mouvement de recul – depuis que Rose-Marie l'avait déniaisée, elle ne supportait plus le contact de sa mère -, et elle demanda innocemment :

- Alors, qu'est-ce qu'elle te voulait, Rose, avec sa lettre ?

- Rien d'intéressant, fit Luz sèchement.

- Si seulement, reprit Céleste, tu me disais ce qu'elle t'a fait, je pourrais peut-être arranger les choses.

Mounia intervint avec son habituel air pincé :

- *¡ Hija mia !* Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! Laisse cette gosse tranquille ! On est beaucoup mieux sans cette Rose-Marie. Elle a un mauvais fond. C'est une vicieuse ! Une *sin vergüenza*[76] !

Si tu savais ! pensa Luz.

76 Sans honte, sans dignité. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elles étaient arrivées à l'hacienda, ce qui mit fin à la conversation.

Ce soir-là, Luz se contenta d'une douche rapide. Devant la brièveté du séjour de sa fille à la salle de bain, Céleste, qui la guettait de toutes ses oreilles depuis son lit, émit un petit gloussement satisfait, avant d'éteindre la lumière et de glisser dans un sommeil paisible.

Céleste mit au point, avec Charles Danann, toute une stratégie destinée à transformer Bonaventura en annexe de Market ou de Castro streets, les coins les plus gay de San Francisco. Au programme : farniente, massages par le si séduisant Santiago, contemplation et balades à cheval dans le désert - Céleste avait fait l'acquisition de six juments supplémentaires auprès de ses voisins Indiens, ce qui fait que Tête de Tonnerre avait maintenant un vrai harem. Philtres, Enchantements et Sortilèges resterait un lieu de paix et de sérénité qui accueillerait les citadins stressés, en mal de solitude et de purification. Le lieu idéal pour être seul avec soi-même et se ressourcer.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Puisque Bonaventura devenait un lieu de repos pour grands blessés de la civilisation, Céleste dut réduire ses projets de folles animations à quatre grandes fiestas annuelles, fixées aux solstices et aux équinoxes. Elle garda toutefois les chants et danses indiens, le vendredi soir. Le samedi, les élèves de l'école de Flamenco et de Paso Doble d'Eden vinrent donner des exhibitions. La musique était assurée par le groupe du fils de Concepcíon.

L'attraction du samedi soir eut un succès fou et une conséquence inattendue : la mode flamenca se répandit à toute allure parmi les travestis californiens. En effet, certains clients du Café étaient tellement emballés par ces danses passionnées, ces tenues traditionnelles si sexy et le jeu provocant des jupons, que les exhibitions ne se terminaient qu'à l'aube, par des leçons improvisées et des échanges murmurés d'adresses de couturières – Espino, la fille aînée de Concepcíon, celle qui étudiait la couture, finit par devenir LA styliste flamenca de la côte Ouest.

Chas contribuait à la réputation de Philtres, Enchantements et Sortilèges, auprès de toute la société homosexuelle de San Francisco – les amoureux de la pleine lune, disait-il, poétiquement -, et le bouche à... oreille fonctionna à merveille : le motel abritait au moins sept petits couples par semaine – les clients solitaires le restaient

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

rarement. Mais, ce n'est que quand un minibus laissa descendre neuf bonnes sœurs de la Perpétuelle Indulgence, bien décidées à installer au Philtres' Café un Bingo trimestriel au profit des malades du sida, que Céleste estima que son établissement était consacré et qu'elle fit dresser un mat pour y dresser la bannière arc-en-ciel du mouvement gay, près du réservoir d'eau sur lequel *Philtres, Enchantements et Sortilèges* scintillait déjà en lettres roses.

En quelques mois, le lieu-dit Bonaventura passa de la presque misère à l'abondance. Quand il fallut embaucher du personnel supplémentaire, c'est parmi ses voisins que Céleste recruta. Le Philtres' Café achetait ses œufs, ses volailles et ses moutons à la Réserve de l'Arbre Solitaire, et tous les légumes que pouvaient produire les Ruiz, qui vivaient de l'autre côté de la route, et les Cardozo, à côté. Les Delgado ouvrirent une minuscule boutique, épicerie matinée de bazar, et la fille cadette du chef Hukthar – celle qui lui succéderait à la tête de la tribu quelques années plus tard - installa, juste à côté de la Sortilèges' Shop, un magasin communautaire où les artisans et les artistes de la Réserve pouvaient vendre leurs créations : bijoux, poteries, couvertures, paniers… Une

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

partie des bénéfices serait mutualisée pour créer une bourse d'études pour les jeunes les plus doués de la tribu.
Chacun, à Bonaventura, considérait désormais tous ces gens bizarres qui séjournaient à l'Enchantements' Motel, comme des bienfaiteurs. Même les quatre vieux qui s'asseyaient au soleil, sous leur chapeau, sur l'unique banc planté à l'arrêt du bus Greyhound, et regardaient couler les jours en silence, avec parfois un reniflement ou une toux, un grognement ou un petit rire, finirent par ne plus prendre garde à la curieuse faune qui était venue apporter la verdure de ses dollars dans ce désert.

Charles Danann s'était littéralement pris de passion pour ce coin du monde et ses habitants : il passait plus de nuits à l'Enchantements' Motel qu'à son luxueux domicile de Nob Hill. Il avait tenté de séduire Santiago, sans succès - ce qui l'attrista quelque temps -, mais il eut l'élégance de dominer son dépit et de ne pas tenir rigueur au jeune homme de son hétérosexualité. Surtout, Chas aimait Céleste. Du jour où elle lui avait demandé s'il avait choisit son diminutif à

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

cause de sa signification en français, il l'avait aimée. « Oui, Chas, ça m'a semblé plus excitant que Donut », avait-il répondu.

- Tu es la seule femme qui me fasse regretter d'être homosexuel, lui disait-il régulièrement. Peut-être même irai-je jusqu'à t'épouser, malgré tout. Sans rire, ô déesse païenne incarnée, veux-tu être ma femme ?

Il prit l'habitude de lui demander sa main, chaque premier du mois. Son affection pour Céleste débordait naturellement sur Luz, avec laquelle il avait de longues conversations au sujet de son désir de garder vivants les souvenirs de Baptistin Fuentes.

Luz avait d'abord été gênée en sa présence. Certes, Chas n'était pas là, lors de son exhibition – il était déjà rentré chez lui -, mais il était illusoire de croire qu'il n'en avait pas entendu parler. Et puis, elle avait fait l'amour avec Rose-Marie au bord de la piscine de cet homme. Il savait de quelle façon éhontée elle s'était comportée, durant ces quelques semaines à San Francisco ; c'était un témoin de sa vie dissolue et de sa honte ; elle n'arrivait pas à le regarder dans les yeux. Surtout, elle avait peur qu'il ne fasse allusion à toutes ces turpitudes devant sa famille. Mais Charles Danann était un gentleman de la vieille école qui sut la mettre à l'aise, il se comportait paternellement avec elle, comme s'il ne l'avait jamais vue hors de son

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

environnement familial ; comme s'il ignorait son hermaphrodisme. Jamais une allusion graveleuse ne lui échappait en sa présence ; il la traitait absolument en enfant innocente et elle lui en était reconnaissante.

- C'est important l'histoire familiale, disait-il souvent, quand tous étaient réunis pour le repas du soir, au Philtres' Café.

Céleste haussait les épaules et secouait la tête, pendant qu'il ajoutait :

« Mon sang d'Irlandais bout, à chaque fois que je vois la reine d'Angleterre, ce sacré symbole de l'oppression de mes ancêtres.

Et puis, le don de Luz pour le dessin réveillait son côté mécène et amateur d'art : c'est lui qui trouva ce qu'elle devait faire des textes de Baptistin :

- Transforme-les en bande dessinée, lui dit-il. Pour que tout cela vive et se perpétue, ce sont les jeunes esprits qu'il faut toucher. Greffe sur ces souvenirs une intrigue susceptible d'intéresser des enfants.

Luz resta songeuse quelques instants, avant de dire :

- Oui, c'est une bonne idée, mais ce n'est pas facile à mettre en œuvre. Je ne saurais pas par où commencer.

Chas balaya ces objections d'un ample geste de la main.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Il y a une formidable école, en Nouvelle Angleterre, qui forme aux techniques du dessin commercial : design, bande-dessinée, dessin-animé... On y va demain, si tu veux.

Comme tout est simple, quand on est riche ! C'est ainsi que Luz partit dans l'Est avec Chas. Céleste voulait payer le billet d'avion et l'hôtel pour sa fille, mais le mécène lui rit au nez.

- Luz voyagera avec moi, il est hors de question que je m'embête avec un vol commercial. Nous prendrons un avion privé. On reviendra le soir même. Je ne passerai pas une heure de plus que nécessaire dans cet État humide et pluvieux. Toute cette végétation et cette humidité vont me coller des rhumatismes !

- Quel Irlandais tu fais ! Et comment supportes-tu le brouillard de San Francisco ? se moqua Céleste.

- Je ne le supporte pas. Mais vivre à Frisco, c'est presque un acte de militantisme homosexuel.

Assise dans l'avion, au retour de la visite de l'école, Luz s'ouvrit de ses doutes à Chas Danann :

- C'est vrai que ça fait envie, dit-elle, mais les études, ça m'ennuie. Et puis, je n'ai pas envie de partager une chambre avec je-ne-sais-qui.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Et elle piqua un tard. Elle n'arrivait pas dire à Chas pourquoi elle refusait toute intimité avec une inconnue. Comment pourrait-elle dissimuler son érection matinale pendant toute une année scolaire ? Et comment faire, avec les douches communes ? C'était assez d'être la coqueluche de San Francisco, elle ne voulait pas être celle d'Eastwick, Rhode Island. Mais Chas était plus fin qu'il n'en avait l'air :

- Nous dirons que tu as l'esprit d'indépendance de ta mère, fit-il en souriant. Tu n'as donc pas vu le charmant motel The Three Witches' Inn, à deux pâtés de maison de l'école ? Tu aurais encore l'impression d'être chez toi, le climat mis à part.

- Je ne sais pas si ma mère aura les moyens de me payer ces études et le motel en plus. Et puis j'aimerais vraiment être chauffeur-routier.

- Ne t'en fais pas pour l'argent. Ta mère ne s'en tire pas mal, en ce moment. Et puis, tu oublies que, moi, je suis ton mécène. J'attends avec impatience ta première bédé. Je veux la lire, et je suis prêt à y mettre le prix. Quant à ta vocation pour la route... Il ne s'agit que de trois années d'études. Après, tu pourras très bien rouler le jour et dessiner la nuit. Et rien ne t'empêche de passer ton permis poids-lourds dès à présent et de faire la route pendant les vacances.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

II

C'est ainsi que Luz, son diplôme et son permis poids-lourds en poche, partit pour l'Est, au volant d'un vieux pick-up Ford, offert conjointement par Céleste, Mounia et Jon.

C'est elle-même qui avait choisi ce véhicule. Céleste penchait - bien sûr - pour une décapotable chromée des années soixante ; Mounia pour une Chevrolet, allez savoir pourquoi ; Jon pour une Mercedes ; mais Luz avait été intraitable, elle rêvait d'un pick-up, comme dans *Cours après moi, shérif*.

Jon et Luz avaient entièrement révisé le véhicule, changé les pneus, le radiateur, la courroie de transmission et les amortisseurs, et le grand Viking bancal avait déclaré :

- Il est comme neuf. On pourrait rouler jusqu'à la Lune avec ça, si on connaissait la route.

Luz l'avait repeint en bleu turquoise et collé un autocollant *Pieds-Noirs* à l'arrière – vous savez, les deux empreintes de pieds côte à côte -, pendant que sa mère levait les yeux au ciel en soupirant d'exaspération. Chas, lui, avait chaudement approuvé cet ajout mémorial et offert à Luz un autocollant en forme de trèfle irlandais,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

pour qu'elle le mit à côté et que sa communauté personnelle ne soit pas oubliée.

C'est ainsi, qu'un matin de septembre, tout Philtres, Enchantements et Sortilèges se réunit sur le terre-plein, devant le Café, pour souhaiter une bonne route à Luz. Elle ne devait revenir que pour Noël.

Elle était un peu pâle. Autant elle souhaitait cette longue séparation et y voyait l'occasion d'échapper à l'emprise de tous ces gens qui l'aimaient et qu'elle aimait, et peut-être de se trouver elle-même, autant l'idée de cette indépendance qui l'attendait était effrayante. Saurait-elle se débrouiller toute seule, face à toutes les difficultés de l'existence ? Ne serait-elle pas obligée d'appeler au secours ?

Mounia pleurait déjà. Luz décida de brusquer les adieux, de crainte de se mettre à pleurer avec elle. Elle jeta son dernier sac à l'arrière du pick-up, finit de fixer la bâche avec l'aide de Jon, et commença les embrassades. Chas lui promit de passer la voir régulièrement, d'un coup d'avion ; Jon baissa les yeux pour que Luz ne vit pas son chagrin et lui recommanda de bien vérifier la pression de ses pneus, tout au long de la route. Il s'éloigna sans attendre, et chacun put voir qu'il boitait bien bas. Mounia ne dit rien parce qu'elle pleurait tellement qu'elle ne pouvait pas parler, mais elle lui remit le

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

portefeuille de marocain fauve où Hélène Belledonna classait ses recettes. Luz prit l'objet avec recueillement : elle savait l'importance que ce classeur revêtait aux yeux de Mounia et celle-ci l'avait avertie, la veille, qu'elle en serait désormais dépositaire :

- Maintenant que tu es adulte, c'est à toi de garder les papiers de ta grand-mère, avait-elle dit. Prends-en soin, *hija mia* : c'est tout ce qui reste d'elle.

Céleste, indifférente à la solennité de l'instant, demanda :

- Tu as bien ton arme, dans la boîte à gants ?

Elle lui avait offert un Beretta, le matin même, et lui avait ordonné de s'en servir à la moindre alerte.

- Tire d'abord, lui avait-elle recommandé, tu discuteras ensuite, s'il reste quelqu'un.

À ce moment difficile des adieux, elle mit autour du cou de Luz une amulette protectrice et la serra contre elle, avant de l'embrasser sur les lèvres. Luz aurait bien protesté, comme d'habitude, mais elle ne voulait pas jeter une ombre sur ces adieux ; elle se tut et ne fit pas même mine de s'essuyer la bouche. Sa mère la lâcha à regret, en disant :

« Surtout, fais bien attention à toi.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz, les yeux débordant de larmes, se jeta littéralement derrière son volant et mit le contact. Elle enclenchait déjà la première quand Céleste passa la tête par la fenêtre :

« J'avais oublié de te demander, dit-elle. Rose voudrait savoir si tu l'autorises à s'installer au motel pendant l'année scolaire, si elle débarrasse le plancher pendant tes vacances.

Douchée, Luz dévisagea sa mère comme si elle la voyait pour la première fois. Voilà à quoi elle pensait quand sa fille la quittait pour quatre mois ! À recueillir celle qui l'avait trahie !

- Qu'elle fasse ce qu'elle voudra, je m'en fiche, fit Luz sèchement. Mais je ne viendrai pas pour Noël, si elle est là.

Céleste se redressa ; Luz accéléra et le pick-up turquoise traversa le terre-plein et s'engagea sur la nationale, laissant derrière lui ce petit groupe de personnes immobiles qu'elle aimait et détestait à la fois.

Le feu de la colère avait desséché ses larmes et ses premiers cent miles se firent sous l'effet d'une rage revigorante. La rage passée, elle se laissa envoûter par le paysage. La vue du ruban d'asphalte qui miroitait comme de l'eau sous le soleil - une rivière qui traverserait le désert jusqu'à l'infini - l'emplit soudain d'un bonheur farouche. Les cinq jours de trajet qu'elle avait devant elle lui apparurent comme un avant-goût de paradis. Tant qu'il y aurait des routes et des déserts et

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

des voitures, Luz serait heureuse. C'était cela qui l'intimidait, dans l'Est : il n'y avait pas de déserts. Elle n'était pas sûre que les étendues des champs et les zones industrielles lui feraient le même effet. Au moins aurait-elle le réconfort d'être près de l'océan. Pourtant, c'est vrai, elle redoutait la solitude totale vers laquelle elle roulait. Elle n'avait pas, comme sa mère, le don de s'attirer la sympathie ; quatre mois de solitude, c'était beaucoup, même pour elle qui en avait l'habitude.

À Eastwick, Luz travailla d'arrache-pied, cela l'empêchait de penser et c'était exactement ce qu'elle voulait. Elle chercha aussi à s'épuiser physiquement : elle rêvait de s'endormir à peine posée la tête sur l'oreiller, sans être torturée de concupiscence. Elle voulait absolument punir ce corps qui l'avait trahie, en le dominant et en le frustrant. Depuis sa mésaventure avec Rose-Marie, elle se refusait à se masturber – bander l'angoissait et, si elle cédait et se touchait, les images de la vidéo passaient devant ses yeux à la rendre folle. Elle s'essaya donc à tous les sports proposés dans son école – le football

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

américain et la lutte exceptés - qui pouvaient se pratiquer en short ou en survêtement – pas question d'exhiber sa différence en maillot ou en justaucorps. Malheureusement, ni l'athlétisme, ni le squash, ni la musculation, ni le step ne purent venir à bout des pensées qui tournoyaient dans sa tête. Obsédée, elle était. La seule solution c'était de se forcer à travailler jusqu'à tomber.

Malheureusement – ou heureusement -, rien ne peut vaincre la libido, quand on a dix-huit ans et qu'on est en bonne santé. Ce que Luz se refusait à l'état de veille, elle se l'octroyait dans son sommeil : les rêves érotiques envahissaient ses nuits et elle se réveillait brûlante de désir, la bite si congestionnée qu'elle en était douloureuse. Alors, terrifiée par elle-même, elle s'infligeait des douches glacées. Parfois, elle jouissait dans son sommeil ; elle pleurait à son réveil.

Comme une nonne, elle se macérait dans l'abstinence et la solitude. Ceux de ses condisciples qui cherchaient à opérer des rapprochements se voyaient tous impitoyablement repoussés – surtout se tenir à l'écart des tentations ! C'est à peine si elle passa trois semaines à Bonaventura, cette année-là – une semaine pour Noël et deux semaines en juillet - ; elle avait besoin de faire un break avec sa famille. N'importe comment, elle travaillait trop pour avoir le temps de se sentir seule. Et puis, attablée devant ses livres et ses

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

cahiers, elle avait l'impression que Baptistin Fuentes se penchait par-dessus son épaule, pour l'encourager.

À la fin de sa première année d'études, une fois la méthodologie de la bande-dessinée bien assimilée et quelques exercices, sous forme de petits scénarios, bouclés, elle réussit à coucher par écrit le scénario préliminaire de sa première bédé. Comme Hergé, pour *Les Aventures de Tintin*, elle avait décidé de faire une série, qu'elle intitulerait *Les Éclaireurs*. Ses héros s'appelaient Vincent et Fabrice, dits Cenzo et Paco, ils avaient dix ans, ils étaient scouts et vivaient à Oran, dans les Bas-Quartiers, en 1950. Cenzo était l'aîné de six enfants, et sa mère en attendait un septième ; Paco était le benjamin d'une fratrie de trois garçons.

Le premier épisode des aventures des *Éclaireurs* portait un titre magnifique : *Le Pacte de Santa Cruz*. En voici l'histoire : les deux jeunes héros s'étant éloignés, dans le but profane d'échanger des billes, alors que toute la Troupe des Scouts d'Oran écoutait la messe de l'Ascension dite en plein air devant la Basilique de Santa Cruz, ils avaient surpris la conversation de deux trafiquants d'antiquités religieuses qui projetaient de voler la Vierge Noire qui surplombait la

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ville. Cenzo et Paco se précipitaient auprès de leurs chefs et du curé de Santa Cruz, pour les informer du larcin sacrilège qui se préparait et ne récoltaient qu'incrédulité et plaisanteries ; le curé leur bottait même le derrière pour avoir ignominieusement déserté la messe. Les deux garçons, seuls contre tous, établissaient alors un document signé de leur sang, le Pacte de Santa Cruz, où ils s'engageaient à sauver la Vierge Noire. Après de nombreuses péripéties dangereuses, Cenzo et Paco qui n'avaient pour armes que leurs frondes et leur astuce et pour allié que leur copain Brahim, génie familier du Ravin Raz-el-Aïn, sauvaient la Vierge et faisaient arrêter les trafiquants.

Ce scénario permettait à Luz de s'étendre à la fois sur la vie quotidienne des enfants des Bas-Quartiers d'Oran, dans les années cinquante, et sur l'histoire de la ville. Il lui semblait important de peindre fidèlement cet univers évanoui, aussi se lança-t-elle dans la recherche frénétique d'informations sur la vie là-bas. Elle chercha des vieux plans d'Oran et de ses environs, des photos, des témoignages ; elle écrivit au grand ami de Baptistin Fuentes, le Père Borroso, qui la mit en contact avec les associations de Rapatriés et les Scouts de France. Elle se trouva ainsi à la tête d'une documentation massive, qu'elle s'employa à décortiquer, se sentant chaque jour plus proche de Baptistin.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elle ne voulait surtout pas faire de politique, son propos n'était pas d'établir qui, des indépendantistes ou des colonialistes, avaient raison ou tort mais de témoigner d'un mode de vie. Dans tous ces documents qu'elle recevait, elle cherchait des détails du quotidien : le prix d'une limonade ou d'une place de cinéma, le fonctionnement du Patronage et celui des Scouts, les jeux qui réunissaient les gosses d'un quartier, les chansons à la mode, la couleur des marchés, les marchands ambulants, le déroulement des fêtes populaires, la façon de vivre, de penser et de parler...

Le Père Borroso, lui envoya en vrac tout ce qu'il avait accumulé de tracs divers, de journaux clandestins et de coupures de presse sur l'Algérie et la Guerre d'Indépendance – il n'avait pas d'ordre, ce bon père -, charge à elle d'y faire son choix et de lui renvoyer le reste.

Luz eut un choc, en découvrant qu'elle détenait, sans le savoir, un trésor. En arrivant à Eastwick, elle avait rangé au fond d'un tiroir, sans même y jeter un coup d'œil, le portefeuille d'Hélène : elle comprenait que Mounia y ait voué un attachement sentimental, mais une veille collection de recettes de cuisine et de patrons de couture ne représentait rien pour elle. Devant la difficulté de réunir des informations sur la vie quotidienne, elle s'était plongée dans ces paperasses, dans l'espoir d'y trouver des noms de magazines ou des

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

réclames de l'époque. Elle avait trouvé bien mieux : Hélène Belladonna avait conservé plusieurs exemplaires d'une feuille paroissiale oranaise datée de 1948, *La Gazette des Cigarières*. C'était truculent : quatre belles commères qui colportaient les nouvelles et les ragots des Bas-Quartiers et se crêpaient le chignon ; tout ça dans la langue imagée du peuple. Surtout, Luz eut une émotion : certains numéros de la gazette parlaient de sa famille - sans doute était-ce la raison pour laquelle Hélène les avait conservés - et elle y trouva des noms familiers, des histoires dont Baptistin ou Mounia lui avaient parlé, et surtout, l'annonce des fiançailles de sa grand-mère et de son grand-père. Inexplicablement, elle en eut les larmes aux yeux.

Abandonner ses bien-aimés papiers, pour remonter dans l'Ouest pour Noël, lui coûta singulièrement, mais le climat froid et humide de la Nouvelle Angleterre lui pesait et l'idée de retrouver l'immensité du désert lui rendit le sourire. Et puis, elle emmenait du travail : elle était en train de faire un lexique des expressions oranaises et elle comptait bien interviewer Mounia à ce sujet.

Avant de prendre l'avion, elle appela sa mère pour lui demander abruptement :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Elle est partie ?

Céleste comprit de suite de qui il s'agissait :

- Mais oui ! répondit-elle. Elle a enfourché son balai pour aller passer Noël à Monterey.

- Bon, j'arrive.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mercredi 4 février 1948

La Gazette des Cigarières

Comme les cigarières ont la réputation d'avoir la tchatche[77], c'est à nous, les quatre anciennes de l'usine *Bastos*, que monsieur le curé il a demandé d'écrire, une semaine chacune, les nouvelles de notre beau quartier de la Marine. Il a dit qu'il nous voulait parce que nous sommes les plus gracieuses du Joyeux Comité Catholique des Bonnes Œuvres de la Marine.

Nous, c'est à dire Marie-Poupée Belhomme, Arlette Salotti, Philippine Corazon, et moi, Hermine Torregrossa.

C'est Sœur Rosalie, qui est très instruite, qui corrigera nos fautes. Parce que nous quatre, nous n'avons été que jusqu'au Certificat et Marie-Poupée ne l'a pas eu, à cause de l'orthographe, même si elle dit partout que oui. C'est aussi Sœur Rosalie

77 D'avoir de la répartie, d'être bavardes.Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

qui imprimera les Gazettes sur la machine du Patronage que je ne sais pas comment ça s'appelle, mais ça sert à imprimer.

Comme je connais les mauvaises langues de la Marine, j'aime mieux dire tout de suite qu'aucune de nous cinq ne touchera le moindre sou sur la vente de la Gazette. Et sœur Rosalie non plus. Tout l'argent ira à l'œuvre de la Goutte de Lait.

Comme j'ai parlé de la Gazette autour de moi, plusieurs personnes m'ont demandé de leur faire de la réclame :

– Madame Ezra, qui organise le Bal d'Enfants place Emerat, veut faire savoir que ce samedi (le 7 février), pour fêter le Carnaval, il y aura un grand concours de déguisements pour les enfants de 2 à 16 ans. Il y aura beaucoup de jolies choses à gagner. L'entrée sera un peu plus chère que d'habitude (20 Francs) mais les enfants pourront se faire maquiller gratuitement par Madame Shtoefler, qui sait bien comment il faut faire, puisque c'est elle la patronne de la maison de rendez-vous[78] *Divine*, rue de Crève-cœur. (Enfin, c'est rue du Mont-Habor, mais je préfère dire Crève-cœur, parce que tout le monde dit

78 Maison close.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

comme ça.) Madame Shtoefler, elle a pris des cours d'esthétique pour pouvoir conseiller ses pensionnaires.

– Vendredi et samedi soir, il y aura bal masqué à la boîte à danser *La Familiale*, 20 rue de la Bastille. Entrée 50 Francs, une boisson offerte.

– Samedi soir, la brasserie *Le Grillon*, 12 boulevard Gallieni, organise un concours de flamenco. Tous les participants doivent se déguiser. En danseurs espagnols, claro[79], pas en poulet ou en infirmière !

Monsieur le curé me demande de vous rappeler qu'il faut commencer à faire maigre à partir de mercredi matin. C'est le Mercredi des Cendres et le début du Carême. C'est certain qu'il vaut mieux le rappeler, parce que chaque année, pendant le Carême, rien que dans mon immeuble, il y en a au moins-au moins la moitié qui mangent de la viande. Et il y en a qui ont le courage, le soir, quand ils vont prendre le frais Place de la République, de te dire qu'il ont mangé de la morue bouillie. Comme si on le sentait pas le bœuf grillé, en passant devant leur

79 Bien sûr.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

porte ! Ah ! J'aime mieux me taire, Dios de mi vida[80] !

Faîtes attention, si vous allez au cinéma. Nous sommes allés à *L'Empire*, avec mon mari Joseph et nos petits-enfants, Denise et Pascal (les petits de ma fille qu'elle est mariée avec le chauffeur du propriétaire de *Francine*), pour voir « Les parents terribles ». C'était tellement scandaleux que Pepe[81] il a dit : « Allez, on s'en va ! » On est partis au beau milieu du film, et Pepe il a poussé les enfants devant lui, en leur disant : « Ne regardez pas l'écran, hein ! » II leur a même mis le bras devant la figure, pour les empêcher de voir, que, du coup, ils trébuchaient sur les genoux des gens, pobreticos[82] ! S'il avait pu, il leur aurait aussi bouché les oreilles. Et une fois dans la rue, il s'en est pris à moi, parce que c'est moi qui avais voulu voir ce film. Moi, j'ai cru que c'était une comédie ! Comment j'aurai pu le savoir, moi, que c'était l'histoire d'un jeune homme qui va avec la maîtresse de son propre père ? Bien sûr, qu'ils ne

80 Dieu de ma vie ! Voir *Interjections espagnoles*, en fin de volume.
81 Se prononce Pépé. Diminutif de José (Joseph, en espagnol). Voir *Prénoms espagnols, traductions et diminutifs*, en fin de volume.
82 Les pauvres petits.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

le disent pas, dans les cinémas, sinon les gens ils n'emmènent pas les enfants, et ça fait moins d'entrées ! Alors ça nous a fait perdre 200 Francs, et maintenant mon mari il me fait la tête et il dit que c'est à force de lire le roman-feuilleton qu'on donne dans « Nous Deux » que je deviens dépravée ! Da te cuenta[83] ! Quand je pense qu'à la mort de mes parents, c'est pendant deux ans que je n'ai pas vu un film, ni lu un magazine ! Ah ! on savait respecter les morts, à l'époque. Ce n'est pas comme maintenant qu'on se coupe les cheveux, qu'on se maquille comme des filles de rien et qu'on va danser et au spectacle comme si de rien n'était. Que viva la Pepa[84] !

Bon, je n'ai plus rien à dire, alors, à dans cinq semaines.

Hermine Torregrossa

83 Rends-toi compte ! Voir *Interjections espagnoles*, en fin de volume.
84 Slogan politique entré dans la langue courante, qui se comprend *Vive la liberté*. Dit ici ironiquement : Vive le désordre, l'insouciance ! Voir *Interjections espagnoles*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mercredi 11 février 1948

La Gazette des Cigarières

Chers lecteurs,

N'allez pas juger les cigarières d'après la Gazette de la semaine dernière. Cette Hermine, quand monsieur le curé il a dit qu'elle était gracieuse, il s'est trompé de mot. C'est grincheuse qu'il voulait dire.

Et moi, je dis qu'elle est est mauvaise, parce qu'à force d'insinuations, elle veut salir ma fille, Solange. Ma fille, elle a beaucoup pleuré son père, parce que mon Manou, c'était un très bon père. Et c'est moi que je lui ai dit qu'il fallait qu'elle sorte, pour se changer les idées, parce que je voyais ma fille partir comme lui d'une maladie de poitrine, du chagrin qu'elle avait. Et avec ma fille, Hermine veut aussi salir sa meilleure amie, la petite Fuentes, que son père est mort deux ans avant mon Manou, et que, pareil, sa mère l'a forcée

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

à sortir avant la fin de l'année, parce qu'elle voyait sa fille partir, elle aussi. Toute cette méchanceté pour se venger parce que, ni l'une ni l'autre, elles n'ont voulu de son tonto[85] de fils qui leur tournait autour.

Pour les nouvelles du quartier, ce sont les petites Hernandez qui ont remporté le concours de déguisement du bal d'enfants de la place Emerat. Comme elles sont quatre, leur mère leur avait fait les costumes noir, blanc et rouge des reines du jeu de carte. Marie était en reine de cœur, Anne en trèfle, Rose en carreau et Liliane en pique. J'ai vu les costumes et je peux dire que le premier prix était mérité. Comme tout le monde le sait, madame Hernandez est couturière rue de Madrid.

La Familiale a élu un roi et une reine de son bal masqué. Ce sont Françoise et Georges Simonet qui ont été couronnés. Georges était déguisé en Baby, avec des langes, une tétine et un nounours, les cheveux coiffés en une grosse boucle sur le front, et Françoise était en nurse anglaise, toute en blanc.

85 Imbécile, idiot. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Le plus surprenant, maintenant : le concours de flamenco du *Grillon* a été remporté par deux hommes ! Ils n'ont pas voulu donner leurs noms. Celui qui était costumé en danseuse et qui avait l'air un peu Mariquita[86] a demandé qu'on l'appelle Carmencita et son partenaire, Don José. Je regrette d'avoir manqué ça !

Ce que je n'ai pas manqué, c'est la surprise de Mardi Gras des habitants de l'immeuble des Messageries, rue d'Orléans. Ceux qui étaient dans la cour ont vu entrer un Arabe, monté à l'envers sur son bourricot (le visage vers le derrière de la bête). Quand, l'Arabe s'est mis à crier : « Huevos[87] ! » avec une voix de femme, alors toute la Messagerie s'est mise à la fenêtre. C'était leur concierge, madame Aldonso, qui avait eu l'idée de se déguiser, que gracia[88] !

– Ne manquez pas Yves Montant qui chante toute la semaine au casino de Canastel.

86 Littéralement : coccinelle. C'est aussi l'un des diminutifs de *Maria*. Désigne un homme efféminé. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.
87 Œufs.
88 Quelle grâce ! Comme c'est drôle ! Voir *Interjections espagnoles*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

– *Fruits Défendus*, boulevard Charlemagne, vous rappelle que les Rameaux approchent. Venez commander leurs rameaux garnis de chocolats et de fruits confits.

– Le bar *Albert*, place de la République, offre un nouvelle spécialité pour la kémia[89] : la rate farcie grillée au feu de bois. Venez vite la goûter.

Lucienne Giordanno et Jean-Pierre Ogino se sont mariés, samedi, à l'église Saint-Louis. Ils ont eu la chance d'avoir le tapis rouge, des fleurs partout et les cloches toute la journée, comme pour un mariage hors classe, alors qu'ils avaient payé pour la cérémonie de troisième classe, parce que, juste après eux, il y avait un mariage de colons et que le curé n'aurait pas eu le temps de tout installer entre les deux. Lucienne portait la même robe que Scarlett O'Hara au tout début de « Autant en Emporte le Vent ». C'est la voisine de sa mère, madame Allouges, qui est couturière rue Charles Quint, et qui a fait ses classes dans l'atelier de Poiret, qui la lui a faite. Elle m'a dit qu'elle avait vu le film trois fois, pour bien voir la façon de la robe.

89 Apéritif avec des amuses-gueules dans le genre des tapas. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Si vous voulez que la Gazette annonce quelque chose, n'hésitez pas à me le dire, à l'occasion, ou à laisser un message à monsieur le curé, qui transmettra.

Bien à vous.

Philippine Corazon

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mercredi 18 février 1948

La Gazette des Cigarières

Madame, monsieur,

Philippine a bien raison quand elle dit qu'Hermine est mauvaise. Et moi, je dis qu'en plus elle est menteuse, parce que le l'ai eu, le Certificat. Ceux qui ne le croient pas n'ont qu'à demander à ma sœur, Fifine, qui tient le magasin de lingerie, rue de l'Arsenal. D'ailleurs, Sœur Rosalie, qu'elle corrige la Gazette, elle peut vous le dire, que de nous toutes, c'est Hermine qui fait le plus de fautes d'orthographe.

Et puis, elle est forte pour se faire valoir, mais moi que je vous parle, je peux dire qu'elle en a de l'estomac, cette sin vergüenza[90]. J'étais présente pour la veillée de sa mère morte. Il y avait aussi mon mari, madame Dré, madame Barranco et

90 Sans honte, sans dignité. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

d'autres que je ne me rappelle pas. À minuit, comme tout le monde commençait à être fatigué, Hermine, elle nous a fait passer dans la cuisine, pour prendre le café avec des cuisses de dames[91]. C'est elle-même qui a sorti le jeu de cartes, en disant qu'il fallait bien passer le temps, et puis elle a commencé à raconter des histoires. Je vais vous dire, moi, une des histoires qu'elle a raconté, alors que sa mère morte était dans la pièce d'à côté :

« Il y a des années, ma mère elle avait une voisine qu'elle s'appelait Soledad et qui se plaignait que son mari, il ne la touchait plus. Ma mère, elle lui a dit : « Ce soir, tu te fais bien belle pour te coucher, et tu te déshabilles devant lui. Et au lieu de mettre une chemise de nuit, tu te mets une combinaison en dentelle noire, comme elles font les filles dans les maisons. S'il ne te touche pas, c'est qu'il est mort et qu'il n'y a plus rien à faire, hija mia[92]. »

Le soir, Soledad elle fait comme ma mère elle lui a dit de faire. Son mari, il la regarde sans rien dire, tranquille comme Baptiste et, quand elle

91 Petits biscuits frits, en forme de fuseaux.
92 Ma fille. Un lexique oranais se trouve en fin de volume. Voir aussi l'entrée ¡Hombre !, des *Interjections espagnoles*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

se couche à côté de lui, il lui demande : « Et pourquoi que tu te mets une combinaison noire pour te coucher ? » Soledad, elle lui a répondu : « Puisque le tien, il est mort, le mien, il est en deuil. »

Mais, il était pas si mort que ça, parce que le mari de Soledad, quand mon père il est reparti pour une saison de pêche, il est venu tourner autour de ma mère. Il la suivait dans la rue, quand elle allait faire les commissions, il la frôlait dans l'escalier, il lui frappait à la porte pour une chose ou pour une autre. Un jour, il lui a dit : « Juana, je deviens fou, si tu ne me laisses pas passer la nuit avec toi ! »

Ma mère, elle s'est dit : Toi, tu ne perds rien pour attendre. Elle lui a dit : « D'accord, viens cette nuit. Mais attends minuit, que les enfants ils dorment. » Et elle est allée dire à Soledad ce que son mari il lui avait proposé. Et puis, elle lui a dit : « Ce soir, quand tu verras qu'il se lève pour me rejoindre, vite, tu passes par l'escalier de derrière pour venir chez moi, et c'est toi qui lui ouvriras ma porte. Dans le noir, il ne saura pas que c'est toi. S'il te parle, tu ne lui répondras pas,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

tu lui diras « Psit[93] ! », et tu l'embrasseras, pour qu'il se taise. »

Et le soir, elles font comme elles ont dit, et le mari, il ne se rend compte de rien. Il couche avec sa femme, en croyant que c'est ma mère. Et après, il lui dit : « Ah ! Juana, comme ta peau est douce, comme tes lèvres sont chaudes, comme le tien il est serré ! Que celui de ma femme, il est tellement large que je ne sens rien ! »

Soledad, elle ne répond, rien. Elle se lève, pour s'asseoir sur le pot de chambre. Lui, il lui dit : « Même ton pisser, il est joli. Il fait « Piri piri piri », alors que le sien, il fait « Brom brom brom » ! »

Et là, Soledad elle lui a dit : « Ah ! Mon pisser, il fait « Brom brom brom » ! Ah ! Mi coño[94] il est trop large ! Sin vergüenza[95], que tu es ! Qu'est-ce que tu te crois ? Si demain je te mets dehors, il n'y en aura pas une pour vouloir de toi, feo[96] que tu es ! Tu es cagneux, tu es chauve, tu es tonto[97], tu es paresseux, tu pètes au lit et tu te crois un séducteur ! »

93 Chut ! Voir *Interjections espagnoles*, en fin de volume.
94 Con, sexe féminin. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.
95 Sans vergogne. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.
96 Laid, en espagnol.
97 Bête, idiot.Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Il est resté sans comprendre ce qui lui arrivait. »

Tout le monde se tordait de rire. Ça, c'est le respect qu'Hermine elle a eut pour sa mère morte. Elle aurait mieux fait d'aller au cinéma, allez !

Assez de parler en mal. Avec ma fille, nous sommes allées voir la rediffusion de « El Precio de un beso », avec José Mojica, au cinéma *Familia*. Aïe ! que c'était beau ! Toutes les deux nous avons pleuré comme des madeleines quand le héros il s'est retrouvé en prison. Qu'il chante bien, José Mojica ! Et qu'il est beau caballero[98] ! Quelle tristesse, quand on pense qu'il s'est fait curé ! Ne ratez surtout pas le film ! Et prenez les places à l'avance, parce que c'est de la folie, à l'entrée.

Maintenant, il faut que je dise une chose si triste que je n'ai pas envie de la dire : la jolie Marinette Delgado s'est tuée, mardi. Elle a fermé sa porte et sa fenêtre, elle a mis des torchons devant, pour que l'air il ne passe plus, et elle a allumé un feu de charbon dans son kanoun[99], pour s'asphyxier.

98 Homme, gentleman.
99 Brasero.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

C'est sa voisine, Bianca Castaldi, qui a senti la fumée et qui a fait défoncer la porte, mais il était trop tard. Catherine Dupuis, qui travaillait avec elle à la poste du boulevard Maréchal Joffre, elle dit que Marinette avait un grand chagrin d'amour. Elle avait vingt-et-un ans et elle était seule. Si sa mère avait vécu, elle aurait pu la conseiller. Ce sont ses voisins de la rue Philippe qui ont organisé les obsèques. Toute la rue a donné, pour que Marinette elle ne soit pas jetée dans la fosse commune. Comme elle s'est donné la mort, il n'y a pas eu de messe, mais le Père Fernandez, qui la connaissait bien et qui lui avait fait faire ses communions, il est quand même venu dire une bénédiction sur sa tombe.

Marie-Poupée Belhomme

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mercredi 25 février 1948

La Gazette des Cigarières

Chers tous,

J'ai décidé de montrer l'exemple et d'être plus calme et moins mauvaise langue que mes trois comadres[100] de la Gazette, parce que c'est une honte, toutes ces disputes que tout le monde il peut lire. J'ai demandé à monsieur le curé de leur dire, à ces trois, qu'un journal paroissial, ce n'était pas l'endroit pour se crêper le chignon, mais il m'a ri au nez. Il est terrible, monsieur le curé ! Il m'a dit que ça amusait les gens et que c'est pour ça que la Gazette se vendait si bien. Moi, je ne suis pas d'accord.

Il faut être charitable et faire son devoir, sinon, on risque de s'en mordre les doigts. La semaine dernière, je me suis laissée entraîner par

100Commères, marraines.Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ma sœur qui est terrible, elle aussi, et je l'ai bien regretté. Je vous le raconte, pour que ça vous donne à réfléchir, comme à moi.

Dimanche, j'étais allée manger chez mon fils Bernard avec toute la famille, pour fêter la communion privée de ma petite-fille, Christiane.

Il faut que je vous dise comme elles étaient jolies toutes ces petites filles habillées de dentelles blanches, comme des petits anges. Les petites fiancées de Jésus. Elles étaient dix-huit, et elles ont remonté deux par deux toute la travée de l'église Saint-Louis, un cierge allumé à la main, rangées par taille, les plus grandes devant, pour se mettre devant l'autel. C'est la sœur Rosalie qui leur avait fait répéter le mouvement et elle a été contente : les petites ont été parfaites et aucun cierge ne s'est éteint. Santísima Virgen[101] ! C'était un enchantement !

C'est ma petite-fille qui était la première du rang à droite et, ce n'est pas parce que c'est ma petite-fille, mais c'était la plus belle de toutes. Sa robe, elle avait trois rang de mousseline et, sur la tête et les épaules, elle portait une pointe en dentelle que son autre grand-mère, madame Ruiz, elle

101Très sainte Vierge ! Voir *Interjections espagnoles*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

lui a ramenée d'Espagne. On aurait dit une petite mariée. Son cierge, il était si gros, que c'est son père qui lui a tenu pendant la cérémonie, parce que ça lui faisait trop lourd à la chiquilla[102].

Alors, toute la famille est allée chez mon fils pour le déjeuner, et c'est là que ma sœur Renée elle m'a dit : « Depuis que tu es veuve, tu ne sors plus de chez toi, sauf pour aller à l'église. C'est mauvais de rester toujours enfermée. Demain matin, je viens te chercher, et on va aller porter des fleurs au cimetière, toutes les deux. » Je n'avais pas très envie d'y aller, mais mon fils il a dit que c'était une très bonne idée, alors j'ai dit oui.

Mais le lendemain matin, quand j'ai demandé à Renée : « Et où c'est qu'on les achète, les fleurs, au cimetière ou au ravin de Raz El Aïn ? » Elle m'a répondu : « Quelles fleurs ? Tu ne croyais pas qu'on allait aller s'ennuyer au cimetière par un si beau temps ? J'ai parlé du cimetière parce que nos enfants ils n'ont pas besoin de savoir. On va prendre le bus et on va aller à Misserghin. » Alors, je lui ai dit : « Mais qu'est-ce qu'on va faire à Misserghin ? » Elle m'a répondu : « On va se

102Gamine.Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

promener. On mangera un cornet de tramoussos[103] et des caracoles[104] à la sauce piquante, à une terrasse. Et peut-être on prendra aussi une agua limon[105]. Et on ira voir la Vierge miraculeuse. »

Je me suis laissée tenter, et je l'ai bien regretté. Toute la journée, je me suis sentie coupable d'être allée m'amuser, alors que mon pauvre mari il est dans la tombe. Le seul moment de paix que j'ai eu, c'est dans la grotte de la Vierge. Aïe ! qu'elle est belle ! Mais il y avait tellement de monde qui faisait la queue pour la toucher, que nous nous sommes mises en retard pour le dernier bus pour Oran. Nous avons vu, au loin, le bus qui s'en allait, et nous nous sommes mises à courir. Renée, qu'elle est plus leste que moi, elle a réussi à s'accrocher à la porte arrière, et des passagers l'ont agrippée pour l'aider à monter. Mais moi, je n'ai pas réussi à rattraper le bus et je suis restée sur la route.

Aïe ! Santísima Virgen, que j'ai pleuré ! Je ne savais pas comment faire pour rentrer chez moi ! Je n'avais même pas mon porte-monnaie qui était resté

103Tramousses, graines de lupin.Un lexique oranais se trouve en fin de volume.
104Escargots, en espagnol.
105Granité au citron.Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

dans le sac de ma sœur ! Je me suis assise à l'arrêt du bus, mais je me disais que, même si je passais la nuit là, à attendre le bus du lendemain, je n'avais pas d'argent pour le payer. Ah ! J'ai été bien punie d'avoir écouté ma folle de sœur ! Enfin, je me suis décidée à rentrer à Oran à pieds. Je me suis dit que, si je mourrai de fatigue sur la route, ce serait bien fait ! J'ai marché, j'ai marché... et puis la Sainte Vierge a eu pitié de moi : une voiture s'est arrêtée à côté de moi. C'était mon fils, avec ma sœur. Quand elle a vu que le chauffeur du bus il refusait de s'arrêter pour m'attendre, parce que le bus, il était plus que plein, elle a eu l'idée d'aller chez mon fils, qu'il est le seul de la famille à avoir une voiture. Il était très fâché contre moi. Il a dit que j'arrivais à un âge où il aurait cru que je ne ferais plus de folies.

Alors, vous voyez, quand on ne fait pas son devoir, on n'est pas tranquille et le Bon Dieu nous punit pour qu'on puisse bien réfléchir à son erreur, et ensuite on a honte d'avoir fait ce qu'on a fait.

Ce matin, je suis allée chez *Fruits Défendus*, commander le rameau pour ma petite-fille. Que c'était joli à voir ! La boutique elle en était

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

pleine. Des petits, des grands, des blancs, des roses, des bleus, des multicolores... Il y en avait un plus beau, en vitrine, qu'on aurait dit un arbre ! Tout recouvert de papier d'argent, même les petits sujets en chocolat ! Et à toutes les branches, il y avait des choux de ruban blanc et de petites clémentines confites qui pendaient. J'ai hâte que l'on y soit, pour voir l'église Saint-Louis avec tous les enfants qui lèvent vers l'autel leurs rameaux de toutes les couleurs, et tous les grands leurs palmes ou leurs brins d'olivier. C'est le printemps qui vient saluer Notre Seigneur dans sa maison.

Monsieur Guillamo, champion de brasse papillon de l'Oranie 1938 et entraîneur de l'équipe de natation d'Oran Marine, vous informe que les cours recommencent dans le bassin de la Glorieuse Marine. Présentez-vous après 17h30 les mardi, mercredi et jeudi ou le samedi toute la journée. Quand même, je trouve qu'il fait encore frais pour se baigner. Je crois qu'il vaudrait mieux attendre au mois prochain.

Que Dieu vous bénisse.

Arlette Salotti

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mercredi 3 mars 1948

La Gazette des Cigarières

Regardez-la, celle-là, la Arlette, qui nous joue la Sainte-Nitouche, et qui n'a que le Bon Dieu et la Sainte Vierge à la bouche. Elle se donne des airs de sainte par devant, alors que c'est une orgueilleuse qui a profité d'être une des bigotes qui fait le ménage tous les mercredis à l'église Saint-Louis, pour se mettre bien avec madame Lubrano, la dame chaisière, pour qu'elle lui mette de côté le plus gros cierge, que c'est un cierge de riche qui coûte bien-bien cher à louer, pour la communion de sa petite-fille, pour que personne il puisse le lui prendre. Comme ça, elle a eu le temps de faire le tour de toutes ses connaissances, en leur disant : « Le mois prochain, ma petite-fille elle fait sa première communion. » Il y avait toujours une tonta[106] pour lui glisser un billet, pour la petite. C'est comme ça qu'on se donne des

106Idiote.Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

airs de riche ! Comme si, tous, on ne le savait pas, dans le quartier, que cette voiture que son fanfaron de fils il a acheté, ça les a mis sur la paille.

Et la Marie-Poupée qui vient me reprocher de raconter des histoires à la veillée de ma mère, comme si on ne le faisait pas toujours ! Bien sûr, elle, elle n'a rien raconté devant le lit de sa mère morte. Ça ne risquait pas : elle dormait comme une bienheureuse ! Comme ça que ça ne lui a pas coûté cher, la veillée de sa mère ! Eh, oui ! comme elle dormait, elle ne pouvait pas offrir le café et l'anisette. Et les biscuits que nous avions amenés, madame Ricardo et moi, des mantécaos et des couronnes à l'anis, personne n'en a vu la couleur. Ils ont du les manger, bien tranquilles, son mari et elle, le lendemain soir.

Quant à la Philippine, pour qui qu'elle s'est prise, celle-là ? Jamais mon fils, qui est fonctionnaire aux impôts et qui a une bien belle situation, il a même regardé sa dévergondée de fille ou la petite Fuentes. Comme si, avec la situation qu'il a, mon fils, il allait chercher des filles d'ouvriers ! Et puis, mon fils il est trop jeune pour chercher à s'établir. Il se trouve bien chez

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ses parents, et comme ça, il met de l'argent de côté.

Ah ! On peut dire qu'ils les a bien choisies, les cigarières de la Gazette, monsieur le curé ! Des hypocrites qui veulent qu'on les croient mieux que les autres. Heureusement que, moi, je n'ai pas peur de dire les choses comme elles sont ! D'ailleurs, je sais qu'il m'estime beaucoup, monsieur le curé. C'est lui qui m'a demandé à moi de jouer la mère de Notre Seigneur dans « La Passion » de cette année.

« La Passion » se jouera, samedi 27 mars, dans la salle du Patronage, l'après-midi à 15h00 et le soir à 20h00. Les rôles seront tenus, comme chaque année, par les acteurs bénévoles de la Joyeuse Amicale Dramatique de la Marine. Il y aura vingt acteurs sur scène, dont Louis Diani, dans le rôle de Notre Seigneur Jésus, Joseph Metzger, dans le rôle de Juda et Robert Guignon dans le rôle de Ponce Pilate. Les décors sont nouveaux, ils ont été peints par les Boys Scouts de la Marine, avec les conseils de monsieur Tapia qui est un grand artiste. Il n'y a qu'à voir ses tableaux, surtout celui de la Place de la Perle. C'est la *Librairie Manhès*, boulevard Clémenceau, qui les vend.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

J'ai appris pourquoi Marinette, celle de la poste du boulevard Maréchal Joffre, elle s'est tuée. La povretica[107], elle était fiancée depuis un an avec ce vaurien de la Calère, Marcello Biancheri, qui a déjà fait un enfant à Marie Esposito et qui a refusé de la marier en disant que l'enfant il n'est pas de lui. Il ne manque pas d'estomac, parce que sa petite, c'est son portrait tout craché. C'est dommage qu'elle ne ressemble pas à Marie qu'elle est si jolie, alors que lui, il est si vilain qu'il ressemble à un singe. Bref, quand Marinette elle lui a dit qu'elle était enceinte de lui, il lui a dit qu'il ne voulait plus l'épouser, qu'il allait se marier avec une jeune fille de Saint-Eugène et que les bans ils étaient déjà publiés. Je ne sais pas ce qu'elles lui trouvent toutes, mais sa nouvelle fiancée, elle ferait bien de se méfier et de ne jamais rester seule avec lui. « Jamais deux sans trois », comme on dit.

Ça me fait penser que Rosalie Garcia s'est fiancée contre l'avis de sa mère, mais comme elle est majeure, il faut bien la laisser faire ce qu'elle veut. Elle va se marier avec le mari de feue sa sœur Odette. Il s'appelle Ricardo Jamon. C'est

107Pauvre petite. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

vrai que c'est un homme très bien et très travailleur et qu'en plus, c'est Rosalie qui a élevé les deux enfants de la défunte. Mais c'est un homme qu'il est très grand et très costaud et, elle, elle est petite et fine. C'est dangereux pour une femme de marier un homme beaucoup plus grand qu'elle, parce qu'elle risque d'avoir un bébé trop gros pour elle. C'est madame Soulié, la sage-femme de la rue de l'Arsenal, qui me l'a dit à moi. C'est comme ça que sa sœur Odette elle est morte : elle avait déjà failli y rester quand elle a eu son premier enfant, et madame Soulié, elle lui a dit qu'elle ne devait plus en avoir. Mais, voilà, elle est restée enceinte du deuxième, et elle est morte en le mettant au monde. Et madame Garcia, elle m'a dit que Ricardo, il avait déjà été marié, en Espagne, avant de venir à Oran, et que sa première femme, elle était morte en couches et le bébé avec elle. Ce sont des hommes qui ne devraient pas se marier, mais il a dit comme ça à Rosalie qu'il était un homme et qu'il lui fallait une femme et que si elle ne l'épousait pas, il en marierait une autre. On comprend qu'elle ne veut pas abandonner les enfants de sa sœur. Mais elle aussi, elle devrait réfléchir que « Jamais deux sans trois ».

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Le frère Hostia, du Patronage, me demande de vous dire que samedi, il y a grand concours de cerfs-volants. Rendez-vous à Santa-Cruz à 10h00. Venez nombreux.

La pâtisserie *Busquet*, de la rue de la Bastille, vous rappelle que c'est le moment de réserver les mounas[108].

N'oubliez pas de préparer la vaisselle fêlée, pour jeter sur la jolata[109] de Pâques. Mais pensez quand même à regarder par la fenêtre, avant de la lancer : l'année dernière, mon fils il a reçu une assiette sur la tête qu'elle l'a presque assommé.

Bon, à dans cinq semaines.

Hermine Torregrossa

108Brioches parfumées à l'orange, consommées traditionnellement pour Pâques, à Oran.

109Assemblage d'objets métalliques que les enfants traînaient dans les rues de la ville basse d'Oran, à Pâques, pour faire le plus de bruit possible.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mercredi 11 février 1948

La Gazette des Cigarières

Chers lecteurs,

J'espère que « La Passion » de cette année sera aussi belle que celle de l'année dernière, qu'elle a été bien belle. L'année dernière, Louis Diani, qui joue le rôle du Christ tous les ans depuis sept ans, a vraiment été émouvant. On a vraiment eu l'impression que c'était le Christ qui souffrait devant nous. Aïe ! que j'ai pleuré ! Et je n'étais pas la seule, tout le monde pleurait dans la salle. On regrettera bien l'absence de Ghislaine Marianni, qui fait la Vierge tous les ans, mais qui ne pourra pas être là, cette année : sa fille qui habite Casablanca elle vient d'avoir des jumeaux, alors elle a besoin de l'aide de sa mère. Heureusement que Ghislaine pourra reprendre son rôle l'année prochaine, parce que sa remplaçante, Hermine Torregrossa, elle est beaucoup trop grosse pour

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

faire la Vierge. Et puis, avec la moustache qu'elle a, elle serait mieux dans le rôle de Saint-Joseph !

Et puis, Hermine, elle a trop d'orgueil pour pouvoir faire la Vierge. Que maintenant que son gendre il est le chauffeur d'un richard et que son fils il est fonctionnaire aux Impôts, elle voudrait qu'on oublie qu'elle et son mari ils sont des ouvriers. Mais, Hermine, elle a travaillé à l'usine Bastos avec moi, et même pendant des années après son mariage, parce que son mari il ne gagnait pas assez.

Mais ce qu'elle ne dit pas, c'est qu'aux Impôts, son fils, il est coursier. Digo[110] ! quelle belle situation il a, hein ! Et quand, je dis qu'il est tonto, je sais bien de quoi je parle, que quand il était petit, Hermine elle se plaignait toujours qu'il était le dernier de la classe. Elle lui disait qu'il finirait par aller vendre des cacahuètes dans les rues. Quand il ramenait des mauvaises notes, elle lui chantait : « Amandes, pépites, cacahuètes ! », comme ils font les Arabes qui vendent dans la rue. Elle est même allée à la pharmacie pour qu'on lui donne un médicament pour le rendre intelligent. Et monsieur Hidalgo, le

110 Je dis !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

pharmacien, il lui a donné des suppositoires. On n'a jamais su si les suppositoires ils marchaient, parce que ça lui donnait la courante, au petit, et qu'il se faisait dessus, alors il a bien fallu qu'il les arrête.

Hermine aussi, elle est tonta, parce qu'à force de dire que son fils il est aux Impôts, il y en a qui ont pensé qu'il était contrôleur, et c'est pour ça que qu'il s'est pris une assiette sur la tête, l'année dernière.

Le concours du cerf-volant qui monte le plus haut a été remporté par Joseph Ginez. Il a 11 ans et c'est la troisième année qu'il gagne. Certainement qu'il fera ingénieur à l'Aéronautique !

J'ai le grand plaisir de vous annoncer qu'Hélène Fuentes et Georges Belladonna se sont fiancés. C'était comme dans le roman-photo de « Nous Deux ». Georges était amoureux d'Hélène en secret depuis très longtemps, mais il n'avait jamais osé lui parler. Et Hélène aussi elle était amoureuse de lui en secret. Ils se regardaient tous les soirs à la place de la République, mais ils ne se parlaient pas. Et puis, samedi soir, au bal de la Marine,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Georges il a trouvé le courage d'inviter Hélène à une valse, et il lui a demandé sa main. Quelle histoire plus romantique ! Hélène est cigarière à l'usine *Bastos*. C'est la fille d'Isidorine Fuentes, la marchande de poissons du marché Karguentah. Georges est préparateur à la *Pharmacie du Soleil*, rue d'Arzew (enfin, rue du Général Leclerc, comme elle s'appelle maintenant).

Il faut que je parle du scandale qu'il y a eu, hier, à la Messagerie, parce que ce n'est pas possible, en 1948, de devoir voir des choses pareilles. Jeanne Aldonso, qu'elle est la concierge des Messageries (tout le monde la connaît et l'estime à la Marine), elle s'est fait couper les cheveux, comme c'est la mode. Ça lui va très bien. Elle est allée chez Mme Raradilla, rue Stalingrad, qu'elle coiffe très bien. Ma fille elle va aussi se faire coiffer chez elle. Hier après-midi, la mère de Jeanne vient voir sa fille à la Messagerie, et elle se rencontre avec elle devant la porte, rue d'Orléans. Aïe ! Elle qui voit que sa fille elle s'est fait couper les cheveux, elle est restée qu'elle ne savait pas ce qui lui arrivait. Elle s'est mise comme une folle, à pleurer, à crier.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Toute la rue elle l'a entendue dire à sa fille que, maintenant qu'elle n'avait plus son chignon et qu'elle était coiffée comme une femme de mauvaise vie, son mari il pouvait l'amener dans une maison de rendez-vous. J'étais là et j'avais honte pour la vieille dame de ce qu'elle disait à sa propre fille, qu'elle est si honnête ! Comment c'est possible de se mettre dans des états pareils pour un chignon ? Dios de mi vida[111] ! Tout ça, c'est des idées de l'ancien temps. Il faut que les jeunes femmes elles suivent la mode, sinon tout le monde il va les regarder comme des vieilles avant l'âge ou des folles ! Allez, ça n'en fait pas des filles perdues.

On donne un nouveau film, au *Familia*, c'est « Deux amours », avec Tino Rossi. Nous sommes allées le voir avec ma fille et nous sommes restées enchantées. Nous avons même décidé de retourner le voir. Que c'est beau ! Qu'il chante bien ! Quel beau caballero ! J'ai déjà acheté la chanson « L'amour commande », qu'elle est si belle. Vous avez déjà dû l'entendre, ça fait :

111 Dieu de ma vie ! Voir *Interjections espagnoles*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

« L'amour commande
Viens dans mes bras
L'amour commande
N'hésite pas
Les jours heureux
De notre cœur
L'amour dispose
Vers deux aveux
Le grand bonheur
Qu'il nous propose.[112] »

Bien à vous.

Philippine Corazon

Sources : voir *Table et Bibliographie des phylactères*, en fin de volume.

112Tino Rossi, *L'amour commande* (L. Poterat & H. Bourtayre, 1948), du film « Deux amours » (Richard Pottier, 1948). (Sources : http://www.chansons-net.com/class-O/top-rossi.html & http://www.www.dutempsdescerisesauxfeuillesmortes.net/fiches_bio/rossi_tino/rossi_tino_filmographie.htm & https://www.youtube.com/watch?v=hP5iYY5BqZ8)

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Si Rose-Marie n'était pas là, Philtres, Enchantements et Sortilèges n'était pas vide pour autant : Chas avait décidé d'y créer une communauté d'artistes : la Fondation Danann. Il louait le plus grand bâtiment du motel, et pouvait y loger jusqu'à dix-huit artistes - deux par chambre, comme au collège - qui partageaient un grand atelier, formé de quatre chambres communicantes, vides de leurs meubles. Chas avait décidé de loger là les artistes désargentés - et leurs éventuels conjoints - qu'il jugeait prometteurs, pour des périodes de six mois, renouvelables trois fois, pour leur laisser le temps de créer et de se faire connaître - grâce à lui. Il leur offrait le vivre, le couvert, les fournitures et son réseau de relations, en échange de cinquante pour cent sur les ventes de leurs œuvres, tout le temps qu'il les hébergerait – il fallait bien qu'il rentre dans ses frais.

- Et figure-toi, dit-il à Luz en lui faisant les honneurs de sa communauté, que j'arrive déjà à faire des bénéfices. Ce qui prouve bien que j'ai l'œil pour repérer un grand artiste.

- Ou alors, que ta réputation est telle qu'elle suffit à consacrer l'artiste que tu soutiens, avança Luz en grimaçant.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elle se tenait devant une œuvre insupportable de réalisme représentant un cochon écorché bien sanglant, cloué sur une croix.

- C'est tout moi, fit sombrement Chas, en détaillant la peinture. Je vais l'acheter et la mettre au dessus de mon lit.

Luz allait rire de ce qu'elle prenait pour une boutade mais, en voyant l'air sinistre du mécène, elle frissonna.

« J'ai légué toute ma fortune à la Fondation Danann, continua-t-il sur le même ton sérieux. Cela me réconforte de penser que mon nom ne tombera pas dans l'oubli.

- Ne me dis pas que tu vas mourir, Chas ! s'écria Luz, soudain effrayée.

- Fatalement, un jour ou l'autre, répondit-il avec un sourire.

Devant le regard inquiet de Luz, il se décida à répondre sérieusement :

« Plusieurs de mes amis sont mort du sida. J'ai appris, il y a trois mois, qu'un de mes ex est malade. Je suis mort de peur, voilà tout.

- Tu as fait le test ? demanda Luz avec bon sens.

- Non. J'aime mieux ne pas savoir.

- Mais voyons, tu t'inquiètes certainement pour rien. Regarde-toi ! Tu respires la santé ! Je vais t'accompagner au laboratoire.

- Non, chérie. N'insiste pas, je ne veux pas le faire.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

En dépit de l'humeur chagrine que le mécène traînait dorénavant avec lui comme un enfant sa couverture fétiche, tout le monde, à Bonaventura, se félicitait de l'installation de la Fondation Danann. En comptant celle de Rose-Marie, la moitié des chambres du motel était désormais occupées à l'année, par des gens qui prenaient leurs repas au Philtres' Café. L'argent rentrait à flot et Céleste ne chômait pas, tant ses philtres avaient du succès.

Satisfaite d'avoir augmenté son lexique grâce à la mémoire de Mounia, Luz prit l'avion pour Eastwick, un peu angoissée, tout de même, à l'idée de retrouver son existence d'anachorète. Au moment où elle sortait de la décapotable bleu gitane, au *Kiss and Fly*, Céleste lui tendit un petit panier rouge. Étonnée, Luz souleva le couvercle et découvrit des flacons de verre bleu sans étiquettes, aux goulots scellés de cire rouge.

- Mais qu'est-ce … commença-t-elle.

- Un verre à liqueur, matin et soir, après les repas, chaque mois pendant la lune décroissante, l'interrompit Céleste. Tu n'oublieras pas ?

- Qu'est-ce que c'est ? s'informa Luz, méfiante.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Un tonique fortifiant.

- Mais je n'ai pas besoin de fortifiant ! Je me sens très bien, Ma'.

- Ne discute pas. Tu es pâle. Tu manques de soleil dans ton Est maussade. Et tu es trop maigre. La cuisine de Mounia te manque. J'ai aussi prescrit à Chas un Élixir d'Allégresse, il en a besoin.

Luz secoua la tête, avec une résignation amusée matinée d'exaspération. Sa mère... insouciante, égoïste, et parfois elle se réveillait et décidait d'être une mère-poule. Principalement, d'ailleurs, aux moments où son indifférence aurait arrangé sa fille.

- J'espère que ce n'est pas trop mauvais, dit-elle en débouchant un flacon et en reniflant avec méfiance. Ça sent l'anis, ajouta-t-elle.

- Oui, dit Céleste, c'est vrai. Ça a le goût de l'anis, aussi. C'est très bon, tu verras. Il y en a quatre bouteilles. Ça devrait suffire, jusqu'aux vacances d'été.

Et là, on constaterait si ce Philtre de Bonne Rupture était efficace en cas de rancune tenace.

« Oui, ça devrait suffire, répéta-t-elle.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Comme l'élixir maternel n'était pas déplaisant à boire, Luz le prit à peu près régulièrement. Elle en vint à se dire, qu'en effet, elle devait en avoir besoin car, au bout de quelques semaines, elle se sentit plus détendue. Moins hantée par les trahisons conjuguées de Rose-Marie et de son propre corps ; moins persécutée par sa concupiscence ; moins méfiante vis-à-vis de ses condisciples. Comme elle ne s'épuisait plus en incessantes luttes contre elle-même, elle avait plus d'énergie à consacrer à son travail, et c'était heureux car ses recherches historiques commençaient à lui peser.

Il faut dire que le sujet était déprimant : les témoignages qu'elle lisait émanaient généralement de gens déracinés qui regrettaient amèrement leur pays perdu - quand ils n'avaient perdu que leur pays. Même sans le vouloir, puisqu'elle ne cherchait que l'aspect culturel de la vie *là-bas*, elle se trouvait à chaque lecture ramenée vers la Guerre d'Algérie, et elle réalisa qu'il y avait beaucoup de choses qu'elle ignorait.

En bonne descendante de Pieds-Noirs, elle n'avait d'abord vu que les persécutions sur les Français d'Algérie et les Harkis, pris entre les Indépendantistes et de Gaule, entre la peste et le choléra, et frappés indifféremment par les deux. Elle découvrit que le peuple algérien,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

celui qui travaille et ne fait pas de politique, avait été dans la même situation, que ce soit en Algérie ou sur le continent.

Ce fut un choc pour elle de se rendre compte, qu'en réalité, c'est en persécutant et en tuant des civils que, de part et d'autre, on cherchait à prendre le pouvoir. Ce fut un choc d'apprendre que certains intellectuels avaient soutenu les poseurs de bombes, de quelque côté qu'ils soient. Cela leur semblait-il un argument en faveur de leurs idées, à ces penseurs, de tuer des innocents ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Hebdomadaire saisi par la censure gaulliste avant distribution

Jeudi 26 Octobre 1961

LE PETIT VINGTIÈME

MANIFESTATION ALGÉRIENNE DU 17 OCTOBRE

VIOLENCES POLICIÈRES INSOUTENABLES

DANS LES RUES ET DANS LES CENTRES DE DÉTENTION

Mardi 17 octobre, en fin d'après-midi, 20 000 Français musulmans[113], hommes, femmes et enfants, se rassemblent, à Paris, à l'appel de la Fédération de France du FLN[114], afin de protester pacifiquement contre le couvre-feu, mis en place par la préfecture de Police depuis le 5 octobre. Le cortège se déploie sur trois grands secteurs : place de l'Étoile, boulevards Saint-Michel et Saint-Germain et les Grands Boulevards.

La manifestation, pourtant commencée dans le calme, tourne rapidement au massacre acharné et systématique. Les membres des forces de l'ordre, exaspérés par de fausses informations qui annoncent la mort de 5 policiers, chargent et tirent sur les manifestants. Certains sont jetés à la Seine, d'autres sautent d'eux-même,

113 Voir *Français musulmans, la définition du Père Borroso*, p. 130.

114 FLN : Front de Libération Nationale. Un lexique de la Guerre d'Algérie se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

pour échapper aux violences policières. Les affrontements des Grands Boulevard, où les manifestants bravent les CRS aux cris d' « Algérie algérienne ! » et de « Libérez Ben Bella ! », sont particulièrement sanglants.
Les témoins parlent d'une nuit entière de violences insoutenables, d'hommes, de femmes, d'enfants, jetés à terre et piétinés dans la panique, de blessés laissés sans soins, d'hommes acculés contre les parapets de la Seine et impitoyablement matraqués avant d'être jetés à l'eau, de lynchages...
Les déclarations officielles font état de 2 morts et plusieurs blessés parmi les manifestants ; 12 agents de police auraient été hospitalisés. Ces chiffres, en tout cas en ce qui concerne les manifestants, semblent très nettement sous-estimés : la Seine continue à restituer des morts. Le corps d'une enfant d'une dizaine d'années a été repêché dans le canal Saint-Martin, aujourd'hui. C'est le sixième, en cinq jours. Le Petit Vingtième a mené l'enquête auprès des hôpitaux parisiens : le 17 octobre, ce sont 172 Nord-Africains blessés qui y sont admis. Plus troublant encore : 88 blessés supplémentaires arrivent dans les hôpitaux entre le 18 et le 21 octobre. Les maltraitances ont donc continué, sur les manifestants mis en état d'arrestation.
Dès le 18 octobre, le Petit Vingtième demande à ce qu'un de ses collaborateur soit autorisé à visiter le Palais des Sports, le Stade de Coubertin et la préfecture de Police, où sont retenus les quelques 11 500 manifestants arrêtés. Cette autorisation est refusée. Le Petit Vingtième, mène alors de discrètes investigations auprès des personnes autorisées à pénétrer dans ces centres de détention. Plusieurs témoins, horrifiés, révèlent que les

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

bastonnades et les tortures continuent d'une manière scandaleuse. Les conditions de détention sont révoltantes : promiscuité, absence d'hygiène, blessés laissés sans soins... Un officier de police, qui refuse de donner son nom, nous a affirmé avoir assisté en personne à la mise à mort de 50 manifestants, dans la cour même de la préfecture de Police.

QUI EST RESPONSABLE ?

Comment expliquer de tels débordements, en France, en 1961 ? Débordements couverts et même encouragés par les autorités. La source est à chercher dans les quelques 2124 attentats organisés par le FLN, depuis 1957, ayant fait plus de 1200 morts et 1300 blessés. Ces derniers mois, le FLN semble viser tout particulièrement la police métropolitaine : depuis le mois de janvier, 29 membres des forces de l'ordre ont été assassinés et 76 blessés. La colère gronde, parmi les policiers, et engendre une véritable psychose anti-FLN. Durant la manifestation du 17 octobre, la fausse annonce de la mort de 5 policiers ouvre les vannes de la haine. La vengeance s'abat alors aveuglement sur tous les manifestants, civils innocents et terroristes, les confondant dans une même haine.

S'il est clair que le FLN a sa part de responsabilité dans l'exaspération policière qui a conduit à ce terrible massacre du 17 octobre, c'est cette fausse annonce sur le canal réservé qui a mis le feu au poudres. Qui en est l'auteur ? Pourquoi n'y a t-il pas eu de démenti immédiat ? Pourquoi les violences continuent-elles avec tant d'acharnement, une fois les faits démentis ?

DES MESURES DISCRIMINATOIRES

Que penser, en outre, de ce couvre-feu, absolument discriminatoire, qui s'applique uniquement aux Algériens ? La

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

préfecture de Police *conseille* à ces populations de ne pas sortir entre 20h30 et 5h30 du matin et de ne pas circuler à plusieurs. Il leur est, en outre, *conseillé* de s'abstenir de se déplacer en voiture, sous peine de se voir interpellé et d'avoir son véhicule mis en fourrière. De plus, les débits de boissons tenus ou fréquentés par des musulmans sont tenus de fermer dès 19h00. Certes, ces mesures sont prises par la préfecture de Police afin de mettre un terme aux attentats terroristes opérés par le FLN. Il s'agit ici de protéger à la fois les forces de l'ordre et les populations Algériennes, car beaucoup d'attentats visent des Nord-Africains en désaccord avec le FLN. Il est probable que les autorités souhaitent également gêner les prélèvements forcés appelés « Impôts Révolutionnaires », opérés par le FLN sur les populations musulmanes, en métropole.

Il en reste, néanmoins, qu'en voulant gêner les activités criminelles d'une minorité, c'est la grande majorité des innocents qu'on punit. Ce soulèvement populaire contre le couvre-feu est légitime. Certes, c'est la Fédération de France du FLN qui a organisé la manifestation du 17 octobre, ce qui a permis à la préfecture de déclarer que les forces de l'ordre n'étaient intervenues que pour disperser une manifestation *forcée.* Curieuse façon de venir en aide à ceux que l'on estime être des manifestants malgré eux !

Il est en effet possible que le FLN ait contraint nombre d'Algériens à aller manifester, en usant de menaces. Raison de plus de traiter ces population avec humanité, de les protéger et de ne pas les assimiler à des terroristes. Sur ces 20 000 manifestants, quel est le pourcentage d'agents du FLN ? Infime, vraisemblablement. Ces gens massacrés, ce sont des gens

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ordinaires, des ouvriers, des petits commerçants, des ménagères... Ce sont nos voisins, nos collègues de travail... Faut-il les traiter comme des criminels de guerre ? Ne l'oublions pas, ceux que l'on appelle les Français musulmans sont, pour le moment, encore des Français, et ces Français-là sont persécutés à la fois par des mouvements terroristes, dont il faudrait les défendre, et par les autorités françaises, qui les persécutent dans l'hypothèse qu'ils pourraient être liés avec le FLN. C'est ainsi que les arrondissements de Paris à forte population Arabe et les bidonvilles de la périphérie parisienne se voient quadrillés par les patrouilles de la Force de Police Auxiliaire (FPA)[115], mitraillettes bien en vues. Chaque jour, des Nord-Africains sont arrêtés arbitrairement, bastonnés et parfois torturés, pour ce qu'il faut bien appeler un délit de faciès. Un jeune homme basané a porté plainte, la semaine dernière : il avait été passé à tabac et torturé par des agents de la FPA, qui le sommaient d'avouer ses liens avec le FLN. Ce jeune homme, seulement coupable d'avoir la peau mate, est en fait Breton. Force nous est de constater que, si la justice française est basée sur la présomption d'innocence, en réalité, c'est la présomption de culpabilité qui prime.

T.

115 Constituées de volontaires musulmans Algériens. Un lexique de la Guerre d'Algérie se trouve en fin de volume.

Sources : voir *Table et Bibliographie des phylactères*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Le Père Borroso s'avéra précieux. Autant sa documentation était brouillonne, autant son esprit était clair et impartial. Lui, qui s'était battu pour que l'Algérie reste française, reconnaissait que les Algériens avaient de bonnes raisons de vouloir l'Indépendance et il s'était parallèlement battu pour leurs droits. Luz et lui correspondaient occasionnellement, depuis la mort de Baptistin Fuentes, et elle appréciait beaucoup sa gentillesse et son humour. Les recherches que Luz avait entreprises engendrèrent entre eux une correspondance régulière. Le Père Borroso devint son oracle en questions algériennes. C'est lui qui l'éclaira sur le statut des Français musulmans. C'est aussi lui qui lui parla de la censure que subissaient les médias. Quand il se rendit compte qu'elle faisait parfois des confusions entre les divers sigles, il lui rédigea un lexique.

Grâce à lui, enfin, elle réalisa que, sur la question de la colonisation de l'Algérie, tout le discours du gouvernement français des années soixante à nos jours consistait à s'affranchir de toutes responsabilités pour en charger les Pieds-Noirs. C'était insidieux, même les Français d'Algérie s'y laissaient prendre. Il s'agissait d'un simple glissement qui ramenait les choses du général au particulier, de la logique à l'affectif, des syllogismes aux sophismes. *ON* n'avait pas

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

colonisé l'Algérie pour ses richesses naturelles. Bon, peut-être un peu, mais c'était surtout pour apporter à ces sauvages les bienfaits de la civilisation. D'ailleurs, *ON* leur avait construit – par pure générosité, sinon pourquoi ? je vous le demande - des villes, des hôpitaux, un réseau routier, des ports, des gares, des aéroports... alors qu'il n'y avait rien, chez eux, que le désert. *ON* leur avait fait l'honneur de pouvoir accéder à la nationalité française ; ce sont eux qui n'avaient pas voulu, alors qu'ils n'avaient rien d'autre à faire qu'à la demander officiellement et renier le statut coranique. Pendant la Guerre d'Indépendance, *ON* ne s'était pas battu pour garder le pétrole du Sahara, mais pour... pourquoi, au juste ? Quand l'Algérie demandait que *ON* exprime ses regrets officiels, les politiques se tournaient vers les Pieds-Noirs pour leur dire de ne pas culpabiliser. Et les Pieds-Noirs applaudissaient, sans même se dire qu'ils n'étaient pas concernés ; que la colonisation, au même titre que n'importe quelle guerre, ne fut l'œuvre que de volontés politiques et qu'il n'y a pas à culpabiliser, alors qu'on est aussi victime.

Luz commençait à se dire qu'il lui serait peut-être difficile, dans ses bandes-dessinées, de se cantonner à l'aspect purement culturel de l'Algérie française et cette idée ne l'enchantait vraiment pas : elle imaginait trop les critiques, voire les menaces, qui pleuvraient de part

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

et d'autre sur ses planches et sur sa tête, si elle s'avisait d'afficher ce que l'on pourrait prendre pour une quelconque opinion – les événements étaient trop frais, ils déchaînaient encore les passions. Elle sentait pourtant que, faire œuvre de mémoire, c'était aussi faire preuvre d'honnêteté et de courage.

Elle peaufina donc son scénario selon ce que lui dictait sa conscience et commença à faire les croquis préliminaires des personnages et des lieux. Passer à l'aspect artistique de sa bédé lui rendit son entrain, et c'est dans un joyeux état d'esprit qu'elle prit la route pour rejoindre Bonaventura : elle allait pouvoir y passer l'été à plancher et, en septembre, elle aurait sans doute bouclé le premier album du *Pacte de Santa Cruz*. Elle était tellement pressée de rentrer pour se consacrer entièrement à sa bande dessinée, qu'elle ne pensa même pas à appeler sa mère pour vérifier si Rose-Marie s'était bien volatilisée.

Le soir de son arrivée, Luz réintégra sa chambre avec délice. Quand même, le désert et Bonaventura lui avaient vraiment manqué. Elle

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

n'était pas loin de penser, comme Ma', que le bonheur était ici. Elle était heureuse aussi de retrouver Jon et Mounia. Il lui avait semblé que ces deux là avaient de plus en plus une relation de vieux couple : Mounia élaborait ses menus en fonction des goûts de Jon, elle lui réservait les morceaux qu'il préférait et quêtait son approbation ; quant à lui, il ne tarissait pas d'éloges sur sa cuisine. Elle l'avait pris en mains et s'occupait désormais de son linge, car, disait-elle, elle s'y entendait mieux que lui pour enlever les tâches de cambouis sur ses salopettes de travail.

Cela devait tenir au caractère de Mounia, car elle avait déjà ce genre de rapports avec Baptistin – elle aimait se dévouer pour un homme. Sauf que, là, elle était plus calme, moins acariâtre. Peut-être la maturité l'avait-elle attendrie. Ou peut-être que sa relation avec Jon était plus satisfaisante que celle avec Tonton Tista. Tiens ! Voilà qui serait drôle, si Jon et Mounia se mettaient ensemble ! Ce serait même formidable. Il faudrait en parler à Ma' : sans doute aurait-elle une potion quelconque pour favoriser cette union.

Ce n'est qu'au bout d'une semaine, que Luz réalisa qu'il y avait quelque chose de bizarre. Sa mère semblait la fuir, Mounia une moue

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

menaçante aux lèvres, s'enroulait furieusement dans ses voiles et paraissait couver une colère, et Jon lui avait dit à trois reprises :

- Je crois que ta mère a quelque chose à te dire.

Même Concepcíon était de mauvaise humeur et ne fredonnait plus qu'exceptionnellement. Elle était précisément en train de se plaindre à Céleste, quand Luz entra dans le Philtres' Café, pour le dîner.

- Comme si j'avais pas assez de travail, moi ! Jusqu'à quand il va falloir que je lui apporte ses plateaux, à cette sorcière ?

C'est alors que toutes deux s'avisèrent de la présence de Luz. Concepcíon s'enfuit dans la cuisine, pendant que Céleste enlaçait sa fille et lui piquait un bref baiser sur les lèvres.

- Ma' ! protesta Luz, en s'essuyant les lèvres d'un revers de main.

Céleste rit et demanda :

- Tu as faim ?

- De quoi parlait-elle ? s'enquit Luz avec un mouvement de menton vers la cuisine.

- Boh… il y a une artiste qui prend ses repas dans sa chambre et ça ennuie Conchita de lui amener ses plateaux.

Luz papillota des paupières d'étonnement.

- Ah ? On fait du service de chambre, maintenant ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Euh... non ! fit Céleste, manifestement gênée. C'est particulier : elle ne peut pas se déplacer jusqu'ici, alors...

Luz fit une moue dubitative, le coin des lèvres baissées.

- Ah bon, dit-elle. On a une artiste handicapée ? Ça a dû m'échapper, quand je suis allée les visiter avec Chas.

Elle s'assit à table, pendant que Concepcíon, de très mauvaise humeur, y posait violemment un plat de farcis, en marmonnant :

- Handicapée ! Pfff !

Ce n'est qu'au moment d'enluminer sa première planche, que Luz s'avisa qu'elle avait oublié d'acheter de l'aquarelle Terre de Sienne et qu'il lui en fallait tout de suite. Elle hésita une minute à prendre le pick-up bleu turquoise pour aller en acheter à Eden, mais cette simple course lui aurait demandé au moins-au moins deux heures de son temps ; elle n'avait pas envie de perdre son après-midi.

Elle sortit donc de sa chambre, gardée fraîche par l'épaisseur des murs de terre de l'hacienda, dans la chaleur lourde du début d'après-midi, pour aller mendier auprès des artistes de Chas Danann un peu de cette précieuse aquarelle.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Une bouffée d'air chaud la frappa de plein fouet, dès qu'elle mit un pied dehors - les damnés devaient ressentir la même chose à la porte de l'enfer. Pas un souffle de vent. À peine avait-elle fait dix mètres, que Luz sentit la sueur emperler son front et couler le long de ses côtes. Elle passa sans bruit le long de la véranda du Philtres' Café, où Santiago faisait la sieste dans un hamac, près du ventilateur, et longea le premier bâtiment du motel, pour passer à l'ombre. Elle fit de même pour le bâtiment suivant, enregistrant du coin de l'œil un store vert pomme, agité par la brise.

Elle s'arrêta soudain entre les deux bungalows, en plein soleil. Il n'y avait pas de brise. Pas un souffle de vent. Rien. Si ce store avait bougé, c'était donc que quelqu'un l'avait touché. Mais il n'y avait personne dans cette chambre. Tout ce bâtiment était vide, en ce moment… Vide ?

Lentement, Luz revint sur ses pas, sûre de ce qu'elle allait trouver dans cette chambre aux stores vert pomme, et déprimée à l'avance. Elle allait poser sa main sur la poignée de la porte, quand elle entendit la clef tourner. On venait de verrouiller cette sacrée porte de l'intérieur.

La colère lui fit oublier la chaleur et son aquarelle Terre de Sienne. Elle fonça jusqu'au labo d'herboristerie, où elle savait trouver sa

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

mère, et en ouvrit la porte à la volée. Céleste sursauta et laissa échapper la fiole de verre outremer qu'elle remplissait. Un liquide ambré se répandit sur la table de bois blanc et commença à couler goutte à goutte sur le sol : ploc ! ploc ! ploc !...

- Mais, que... commença-t-elle, effrayée.

Et puis, se rendant compte de la catastrophe que représentait son précieux philtre répandu, elle s'écria :

« Oh ! Orchis ! Regarde ce que tu as fait !

Tournant le dos à sa fille, elle chercha autour d'elle, pour trouver un chiffon.

- Alors, elle est encore là ! cracha Luz, d'une voix sourde.

Céleste se redressa lentement et Luz vit que les muscles de ses épaules se contractaient nerveusement. Ah ! Elle se sentait donc fautive !

- De quoi parles-tu ? demanda Céleste, sans se tourner vers elle, en faisant mine d'éponger le philtre qui coulait toujours sur le plancher.

- Non seulement tu me trahis, mais en plus tu me prends pour une idiote !

Luz vit sa mère se recroqueviller sous le reproche.

« Je te parle de Rose-Marie, reprit-elle, je croyais que nous étions d'accord.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Céleste prit une inspiration et se tourna courageusement vers sa fille.

- Oh ! Luz ! Je n'arrivais pas à trouver le courage de t'en parler, s'exclama-t-elle. Je ne pouvais pas la mettre à la porte : elle n'a nulle part où aller et elle n'a plus d'argent. Mais tu as vu, elle tient parole : tu ne la verras pas, elle ne sort pas de sa chambre.

- Ah ! Tu sais m'appeler Luz, quand tu veux obtenir quelque chose de moi ! remarqua celle-ci sèchement. Alors, elle est fauchée. Non seulement tu me l'imposes, mais en plus tu l'entretiens.

Céleste crispa nerveusement les lèvres. Décidément, pensa Luz, triomphante, pour une fois, elle se sent coupable !

- Bon, pour le moment, elle paie. Mais le jour où elle ne pourra plus, je ne la mettrai pas à la rue. Je ne pourrais pas, quoi qu'elle ait pu faire. Et j'espère que toi non plus, tu n'en serais pas capable.

Luz se détourna brusquement et sortit en claquant la porte.

Céleste jeta son torchon sur la table, pour se précipiter derrière elle. Mais quand elle déboucha sur le terre plein écrasé de soleil, ce fut pour voir le pick-up turquoise qui s'engageait sur la route, à toute allure. Mounia sortit de sa cuisine, pour connaître l'origine de tout ce bruit.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- L'élixir n'était sans doute pas assez dosé, murmura Céleste pour elle-même.

Quand Luz rentra, à l'heure du dîner, Céleste et Mounia, d'un accord tacite, turent leurs inquiétudes de l'après-midi. Elles avaient toutes les deux craint que Luz ne revienne pas, qu'elle décide de retourner vivre dans l'Est.

- *Bueno*[116], il faut se débarrasser de cette Rose-Marie, avait dit Mounia, comme si elle énonçait une évidence.

- Elle n'a nulle part où aller, avait rétorqué Céleste.

Mounia n'avait pas répliqué et c'est Jon qui avait dit :

- Alors, il faut lui donner les moyens de s'en aller : offrons-lui un emploi et payons-la, pour être certains qu'elle pourra partir, le moment venu.

- Pour les vacances de Noël, tu veux dire ? demanda Céleste.

- Pour les vacances, oui, mais surtout pour le moment où Luz reviendra vivre dans l'Ouest. Je veux qu'elle puisse revenir vivre avec nous. Pas toi ?

- Oh ! Si !

116 Bon. Un lexique oranais se trouve en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Tout le monde, au Philtres' Café, s'attendait à une explosion de mauvaise humeur de la part de Luz et ils furent étonnés par son calme.

Quand Concepcíon passa, avec le plateau de Rose-Marie en équilibre sur une main, Luz l'interpella :

- Dis à *l'handicapée* que, dorénavant, c'est à elle de se charger de ses plateaux. Il n'y a aucune raison que ça te retombe dessus. Mais, surtout, conseille-lui de rester muette.

Céleste, Mounia et Jon échangèrent un regard étonné, et le grand Viking jugea que le moment était venu de parler à Luz de leurs projets concernant Rose-Marie.

- Mais ses œuvres ne se vendent donc plus du tout ? s'enquit Luz.

- Oh ! Elle en vendrait si elle en faisait. Mais elle ne fait plus rien, intervint Céleste. En te perdant, elle a perdu l'inspiration. Elle s'enferme dans l'obscurité, dans cette chambre qui ressemble à une caverne, et elle lit et relit *Le Ravissement de Lol V. Stein*. Tu sais, ce roman de Duras qui raconte l'histoire d'une femme devenue folle après un chagrin d'amour. Quand elle ne lit pas, elle regarde *Les Simpson*. Je crois que je préfère encore quand elle lit !

- Si ça ne nous la mettait pas sur le dos, je dirais que ce n'est que justice, grinça Luz. Je ne vois pas du tout à quoi vous voulez

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

l'employer, ici. C'est une piètre maîtresse de maison : elle ne ferait que des catastrophes au Café ou au motel. Elle a peur des chevaux, n'y connaît rien en mécanique et, si tu la mets au magasin, elle est tellement aimable que tu perdras tous tes clients.

- On n'y a pas encore pensé, admit Jon. On voulait d'abord ton accord de principe.

Luz resta silencieuse un moment, les yeux perdus dans l'immensité du désert, par-delà la nationale, avant de grimacer une moue mi-désolée, mi-irritée. Elle venait de réaliser que la donne avait changé et que, de victime de la perversité de Rose-Marie, elle venait d'acquérir le statut de bourreau en puissance. Oui, Rose-Marie se cachait pour ne pas l'incommoder par sa vue. Oui, elle était à la merci de sa décision et, oui, Luz pouvait l'accabler de son mépris et de sa colère et la faire souffrir. Et cela sans crainte de retomber entre ses griffes : ce qu'elle lui avait fait l'avait guérie de tout désir à son égard. Puissant pouvoir que le sien, désormais, auquel il serait dangereux de s'habituer. Luz n'avait pas le goût du pouvoir et méprisait les gens qui s’adonnaient à cette drogue, mais ce goût-là vient vite. D'un autre côté, Rose-Marie, même ruinée et abattue, était un adversaire à ne pas sous-estimer.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Je suppose que je n'ai pas le choix, fit-elle. Arrangez-vous pour que je la voie le moins possible.

Ce soir-là, Luz se masturba en songeant à un de ses condisciples d'Eastwick – un beau Noir au corps d'athlète -, jouit très fort et s'endormit sans même penser à pleurer. Elle s'était libérée.

C’est Rose-Marie elle-même qui suggéra quel emploi elle pourrait occuper :

- Tu veux que je quoi ? articula-t-elle d'un air pénétré, quand Céleste lui suggéra de donner un coup de main en cuisine et au magasin : éplucher les légumes et mettre en rayon, en échange de la gratuité de son logement et de ses repas, plus un petit salaire.

- Je veux que tu arrêtes de te morfondre et que tu gagnes ta vie. Qu'au moins Orchis s'imagine que tu partiras un jour et qu'elle envisage de revenir vivre ici définitivement.

Le visage fermé - un masque -, Rose-Marie alluma une cigarette sans un mot.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

« Rose... reprit Céleste avec douceur. Tu sais que je ne te chasse pas. Je suis heureuse que tu sois là. Mais si Orchis pense que tu es ici pour de bon, elle s'arrangera pour trouver un boulot dans l'Est. Et elle y mettra à exécution son projet de camionnage, tu le sais, au lieu de développer son don pour le dessin. Faisons en sorte qu'elle ait envie de revenir.

- Alors, tu veux que j'épluche des légumes ? Moi !

- Tu préfères peut-être nettoyer les chambres ?

- Et pourquoi je ne donnerais pas un coup d'éponge sur les pares-brise, avec ce bon vieux Jon ? ironisa Rose-Marie.

- Très bien, dis-moi ce que tu aimerais faire, alors.

- Il serait peut-être temps que tu développes la vente de tes produits. Je pourrais organiser un système de vente à distance de tes saloperies de fleurs fanées.

- Par catalogue, tu veux dire ?

- Ouais. Je m'occuperais de la partie administrative. Tu n'auras rien d'autre à faire qu'a composer tes philtres et tes amulettes sur commande, comme tu le fais déjà. Et, puisqu’elle veut sillonner les pistes du désert, c'est Luz qui livrera. On s'arrangera pour lui laisser du temps, pour créer.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Rose, je crois que tu ne te rends pas compte que ça ne sera pas possible, pour une seule personne, d'aller livrer un philtre à Altamont, Pennsylvanie, un élixir à San Francisco et un gri-gri à Phoenix, Arizona. Ça ne vaut pas le coup.

- C'est pour cela qu'il ne faut ni sortir d'un rayon de cinq cent miles ni chercher des clients chez les particuliers. Il suffit de trouver une dizaine de revendeurs qui proposeront un rayon *Philtres, Enchantements et Sortilèges* et qui seront livrés chaque semaine, avec la possibilité de commander des philtres personnalisés. Le client viendra chercher sa commande chez son revendeur.

Céleste resta impressionnée, muette d'admiration. Rose-Marie haussa un sourcil ironique.

« Oui, ça fait un moment que je creuse cette idée. Figure-toi que, moi non plus, je ne veux pas que Luz aille vivre dans l'Est.

- Et tu t'occuperais de tout organiser ?

- Ouais, mais faudra investir du pognon.

- Okay.

Après réflexion, Céleste murmura :

« Il faudra aussi que je trouve un aide-apothicaire, pour me décharger de ce qui ne demande pas de pouvoirs spécifiques, et me cantonner à la fabrication des philtres. Ce serait formidable qu'Anita accepte ce

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

boulot. C'est la petite-fille du Holyman Thunder, tu sais : elle connaît bien les plantes. Le vrai problème, ça va être de récolter encore plus de plantes.

- On devrait pouvoir t'en trouver, fit Rose-Marie. De quoi as-tu besoin exactement ?

Rose-Marie fit bien les choses, faisant oublier son lointain passé de hippie et celui plus proche d'artiste déjantée, elle montra un don étonnant pour les affaires. Après avoir déposé la marque *Philtres, Enchantements et Sortilèges,* ainsi que les formules secrètes de Céleste, elle trouva une agence de pub qui conçut un catalogue, des brochures et des présentoirs. Ensuite, elle sélectionna les boutiques les plus susceptibles de leur servir de revendeurs en Californie, au Nevada et en Arizona et leur envoya brochures et invitations à venir les visiter. Chaque revendeur devait bénéficier d'une formation gratuite, pour vendre au mieux les produits *Philtres, Enchantements et Sortilèges.* En à peine six mois, Rose-Marie réussit à en accrocher une quinzaine. Heureusement qu'Anita Thunder s'était révélée être une apothicaire de choc, douée d'un réel instinct des plantes, sinon Céleste n'aurait pu faire face à ce soudain afflux de commandes.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Santiago dut se dévouer et jouer les livreurs, au volant de la décapotable de Céleste, pendant les six mois qui séparaient Luz de son diplôme, pendant que trois des enfants de Concepcíon le remplaçaient à la boutique, en dehors de leurs heures de classe. Très indolent, très casanier de nature, il ne rêvait que d'être débarrassé de cette corvée ; il s'en acquitta pourtant sans souffler : pour Céleste, il serait allé jusqu'au bout de ce monde et même de l'autre.

Céleste avait dû se résigner à acheter certaines fleurs et herbes en gros – rien que du bio, naturellement -, car il lui était impossible de tout récolter, dans ses chevauchées matinales et nocturnes. Ces plantes-là, elle ne les utilisait que pour les bains, les fumigations, les poupées et les amulettes : elles n'étaient pas dignes d'entrer dans ses tisanes, philtres et décoctions. Céleste détestait devoir faire confiance à d'autres qu'elle-même, en ce qui concernait ses simples, aussi était-elle la bête noire de ses producteurs, car elle arrivait souvent à l'improviste pour vérifier que leurs exploitations étaient tenues comme elle l'entendait et les accablait de ses foudres au moindre manquement.

En quelques mois, elle avait déjà cessé toute collaboration avec près de la moitié des horticulteurs de Californie, incapables qu'ils étaient de travailler comme elle l'entendait, c'est à dire au plus près de la

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Nature – rythme naturel n'étant pas synonyme de productivité. La solution, elle le savait, était de produire elle-même. Elle savait déjà qui elle embaucherait pour lui créer un jardin d'herbes :

- Il faudrait faire venir Lem, dit-elle à Luz, lors de leur conversation téléphonique hebdomadaire.

- C'est ça, lui dit sa fille. Ce n'est pas suffisant d'héberger Rose-Marie, alors que tu sais pertinemment qu'elle m'a fait du mal, engage donc Lem. Je pourrais te faire une liste des gens qui m'ont trahie, pour que tu puisses tous les serrer contre ton cœur et me les imposer.

- Mais voyons, que t'ont-ils donc fait, tous les deux ? Dis-le-moi, ça m'aiderait à comprendre ta rancœur.

- Une mère n'est-elle pas censée être solidaire de ses enfants en toutes circonstances ? Non, toi tu es solidaire des autres ! Tu considères que c'est moi qui les persécute et tu prends leur défense contre moi.

Luz raccrocha furieusement le téléphone, laissant Céleste découragée et ne sachant que faire. Elle en venait à penser que sa fille était réfractaire à son Élixir de Bonne Rupture. Certes, Rose avait exagéré en la droguant - pour les exagérations sexuelles, Céleste était pleine de compréhension -, mais elle l'avait chèrement payé. Seule Céleste, qui lisait en Leeth Lee comme celle-ci lisait dans les tarots, avait une idée de ses chagrins, car elle n'avait pas coutume

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

de se répandre en lamentations - trop orgueilleuse pour ça. Sous son apparence revêche, elle souffrait comme une damnée : elle était toujours célibataire, n'allait plus dans les clubs libertins et ne travaillait plus. Elle errait à Bonaventura, désœuvrée, acariâtre, jetant un regard mauvais à quiconque s'avisait de lui adresser la parole au lieu de répondre. À tel point que Concepcíon l'accusait d'avoir le mauvais œil. Oui, il était temps qu'Orchis digère sa déconvenue et, par là-même, rende la vie à Rose-Marie. Quant à la rancune que sa fille vouait à Lem... Voyons, il ne s'agissait certainement que d'une dispute d'enfants. Elle allait écrire à Lem, oui.

Luz rentra exceptionnellement pendant les vacances de Pâques – Rose-Marie était à San Francisco – pour choisir la camionnette de livraison de Philtres Enchantements et Sortilèges. Elle fit la tournée des concessionnaire avec Jon Olafson sans rien trouver à son goût. Finalement, elle jeta son dévolu sur un immense minibus Volkswagen de 1979, aux formes bien arrondies ; une série spéciale, avec une extension à l'arrière. Comme sa mère, elle n'avait aucun goût pour les

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

voitures modernes ; et puis, la suspension du minibus lui rappelait celle de la 4L de Baptistin, c'était d'heureux augure.

Puisque Luz devait rentrer dans l'Est, pour terminer son année, c'est Jon qui se chargea de transformer le véhicule selon ses indications. Une fois le moteur remis à neuf, il installa la clim et partagea l'habitacle, pour aménager un confortable *coin-nuit* et placer des étagères, à l'arrière, pour les marchandises. Pour finir, il repeignit le minibus et changea les pare-brises : Luz le voulait d'une uniforme couleur acier mercurisé. Cette teinte miroitante donnait au véhicule l'aspect fondant du mercure liquide et reflétait le paysage.

- On dirait une boule de Noël, remarqua Céleste.

- C'est sacrément salissant, comme carrosserie, renchérit Jon. Je l'ai prévenue qu'elle n'avait pas fini de la briquer, mais elle s'est obstinée !

En réalité, Luz rêvait depuis longtemps d'un véhicule impénétrable aux regards qui lui donnerait l'impression d'être de l'autre côté du miroir, cachée derrière le reflet du monde extérieur, insoupçonnable. Anonyme. Évidemment, elle refusa énergiquement que Céleste face apposer le sceau de sa marque sur les portières. Ce minibus était moins un véhicule de livraison qu'un symbole : le symbole de sa liberté.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Au moins, fit Céleste, on ne pourra pas la voir au volant. Personne ne pourra deviner qu'il y a là une femme seule. C'est déjà ça.

Pour plus de sécurité encore, Céleste acheta une cibi et un Beretta de plus, pour mettre dans la boîte à gants. Il y avait désormais assez d'armes, à Philtres, Enchantements et Sortilèges, pour monter un groupe de guérilleros.

Après de longs conciliabules avec Rose-Marie et Wayne Huulas – le Holyman Thunder -, elle détermina quelle magie pouvait protéger le véhicule au mieux : au rétroviseur, elle accrocha un talisman composé d'amarante, de benoîte, de bruyère, de millepertuis, de turquoise et de tourmaline. Elle fit aussi réaliser des plaques d'immatriculation personnalisées, portant l'inscription :

- Ces plaques te guideront sur ta route, dit-elle à sa fille qui était venue passer le week-end à Bonaventura, d'un coup d'aile du jet de Chas Danann, pour venir admirer la transmutation de son nouveau véhicule.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Chas tournait autour du minibus et admirait son reflet sur les courbes de la carrosserie en poussant de petits cris extasiés. Il avait recouvré toute sa bonne humeur, grâce à l'élixir de Céleste, mais il refusait toujours de faire le test. Il avait décidé de s'abstenir désormais de toute relation sexuelle et Céleste complotait avec les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence, pour l'aider à trouver l'amour – les Sœurs devaient fournir un Apollon bardé de toute une collection de capotes et Céleste un philtre d'amour corsé.

- C'est magnifique ! C'est magnifique ! répétait-il. Oh ! Regarde, Céleste, la ligne que j'ai dans cette portière ! Et mon teint ! Ça intensifie les couleurs, cette mercurisation. Le succès que j'aurais, si je ressemblais à mon reflet !

- Je ne vois pas à quoi ça te servirait, ironisa Céleste. Entre toi, Jon, Mounia, Rose, et Orchis, on pourrait monter un club d'abstinents, ici.

- C'est parce que nous ne voulons adorer que toi, élue de mon cœur ! Voyons quel jour sommes-nous ? Mais, oui, c'est le jour ! Veux-tu m'épouser cruelle déesse ?

Avant que sa mère n'ait eu le temps de répondre, Luz, qui debout au cul du minibus examinait la plaque avec scepticisme, demanda :

- C’est quoi, le dessin de fond ? Ah, oui ! Un bus. Et un autre bus ! Bus et re-bus, donc. Deux bus, nez à nez devant le soleil couchant.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Levant, le soleil, rectifia sa mère.

- Ah ! Oui, ça change tout !

Elle eut un petit rire intérieur : sa mère ! Quel drôle d'oiseau elle faisait, quand même !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Extrait du grimoire de Céleste

La magie des chiffres

Un : le Créateur. Phallus érigé.

Deux : principe féminin. Union et division.

Trois : perfection. Union triangulaire du un et du deux. Tout s'organise par trois qui ne font qu'un.

Quatre : organisation du monde. Quatre saisons, quatre phases de la lune, quatre points cardinaux...

Cinq : les cinq sens, union divine.

Six : nombre d'Aphrodite. Étoile à six branche : union sexuelle.

Sept : nombre d'Apollon et de Satan. Perfection, vie éternelle. Magie. Protection.

Huit : équilibre, résurrection, transfiguration.

Neuf : immortalité, transmutation, germination. Ouroboros, le cycle éternel de la vie et de la mort, de la mort et de la vie.

Sources : voir *Table et Bibliographie des phylactères*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Désormais, Luz était impatiente de finir son année scolaire et de rentrer à Bonaventura et, aux yeux de Céleste, c'était l'essentiel. Elle n'avait même pas demandé si Rose-Marie était là, avant de revenir pendant les vacances de Pâques. Elle s'était contentée de plaisanter, le lendemain de son arrivée.

- Ah, tiens ! L'handicapée dépressive s'est volatilisée. Sans doute démarche-t-elle Dieu le Père en personne, pour le convaincre qu'il a besoin d'elle pour trouver de nouveaux dépositaires pour sa célèbre marque : *Heureux Ceux Qui Souffrent*. Il n'y a vraiment que l'implacable Leeth Lee, pour dynamiser une affaire qui bat un peu de l'aile !

Il faut dire que Céleste insistait lourdement sur l'importance du rôle de Rose-Marie dans le développement de leurs activités : ce service de livraison, Philtres, Enchantements et Sortilèges le lui devait. Jamais elle-même n'aurait été capable de faire ce que qu'avait fait Rose-Marie. Elle n'avait, d'ailleurs, jamais eu envie d'être capable de faire une chose pareille. C'était beaucoup trop complexe et ennuyeux. De plus, Rose se penchait sérieusement sur ce nouveau réseau Internet, dont tout le monde parlait. Elle était persuadée que l'avenir du commerce était là. Si on la croyait, dans vingt ans, plus personne

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ne sortirait de chez lui pour faire les boutiques ; on resterait sur son fauteuil pour acheter via son écran d'ordinateur, et on se ferait livrer à domicile. Rien que l'idée que l'avenir était dans le tête à tête avec une machine faisait frémir Céleste. C'est la faute du sida, affirmait-elle. L'autre est devenu dangereux ; il faut le tenir à distance. Dans cinquante ans les gens ne baiseront plus, prédisait-elle sombrement, parce qu'ils seront trop habitués à vivre seuls avec leurs machines pour envisager de sortir pour rencontrer d'autres humains. C'est le début de la fin de la race humaine.

Si l'on passait sur les digressions, le fond véritable de tous les discours que Céleste tenait en présence de sa fille, c'est que l'Annamite était indispensable à Philtres, Enchantements et Sortilèges. Elle seule pouvait gérer les dépositaires, les commandes et les tracasseries administratives ; elle seule était capable d'aborder le tournant des nouvelles technologies qui menaçaient le petit commerce. Il fallait donc qu'elle continue à travailler pour Philtres, Enchantements et Sortilèges. Céleste attendait néanmoins que Luz soit définitivement rentrée, pour parler clairement : il serait toujours temps de lui démontrer que le rêve de sa vie - naviguer au gré des routes désertiques -, dépendait directement de la gestion de Rose-Marie, quand elle aurait eu le temps de goûter à l'enchantement de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

son minibus et de son circuit à travers le désert. Il ne fallait surtout pas qu'elle soit tentée de les quitter pour un de ces gros camions qui sillonnaient le pays d'Est en Ouest, passant dans le désert, oui, mais aussi dans les zones industrielles désolées et les grandes villes sinistres. Céleste et Rose-Marie avaient pris la précaution de limiter leur activité à une zone géographique particulièrement agréable à parcourir - un tiers océan, un tiers montagne, un tiers désert.

Grâce à Chas Danann – peut-être faudrait-il dire *à cause de* Chas Danann -, la remise des diplômes de Luz, le 5 juillet 1990, prit des allures de Gay Pride. Tous les habitués de Bonaventura voulurent être de la fête et c'est finalement une petite cinquantaine de personnes qui prirent l'avion affrété spécialement par le célèbre mécène pour faire l'aller et retour dans la journée. Philtres, Enchantements et Sortilèges ferma ses portes pour l'occasion, la station-service exceptée : on ne pouvait pas priver les camionneurs de carburant en plein désert. C’est Rose-Marie qui dut se dévouer pour faire le service à la pompe : elle était la seule, à Bonaventura, à n'être pas conviée à cette remise des

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

diplômes. Céleste riait d'avance en l'imaginant, perchée sur ses talons aiguilles, en train de faire le plein d'un trente-trois tonnes en pestant, la clope au bec malgré l'interdiction de fumer... Ce fut la seule fois, dans toute l'histoire de Philtres, Enchantements et Sortilèges, que les boutiques fermèrent. Céleste, Mounia, Jon, Santiago, Chas, Anita, Concepcíon avec tous ses enfants et le groupe de chanteurs mexicains de son fils aîné, une bonne partie des habitants de Bonaventura, le chef Hukthar de la Réserve de l'Arbre Solitaire et ses guerriers peints, le Holyman Thunder, les nonnes de la Perpétuelle Indulgence, les artistes de la Fondation Danann, les danseuses de flamenco et leurs élèves travestis, quelque Road's Angels perdus sans leurs Harleys et une petite dizaine de Drag Queens et Kings en mélange, tous s'embarquèrent pour Eastwick.

Personne ne s'avisa d'avertir Luz du carnaval qui se préparait en son honneur, afin de lui en ménager la surprise. Heureusement, d'ailleurs : si elle en avait eu la moindre idée, elle aurait été si confuse que jamais elle n'aurait réussi à sortir de sa chambre de la Three Witches' Inn.

Pour garder le mystère entier, seules Céleste et Mounia rejoignirent Luz à son motel, avant d'aller à la cérémonie. Dans la chambre encombrée de cartons - Luz quittait définitivement le Three Witches

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

le lendemain – aucune des deux ne divulgua la surprise. Mais si Mounia garda le silence, elle ne put s'empêcher de serrer les lèvres sévèrement : elle désapprouvait totalement ce cinéma qui se préparait. Bien sûr, Luz le prit pour elle. Devant l'attitude incompréhensible de la Marocaine qui aurait dû être folle de joie de la savoir diplômée et, surtout, de la voir rentrer à Bonaventura, elle finit par se sentir fautive et s'excusa :

- Tu sais, Mounia, si c'est tellement en désordre, c'est parce que je déménage. D'habitude, c'est bien rangé, ici.

- Ne fais pas attention à elle, intervint Céleste. Elle est de mauvaise humeur parce qu'on a tout fermé. Aujourd'hui, l'argent ne rentre pas.

Mais quand Luz, sur le campus, debout dans sa ridicule toge violette, en rang sur le podium avec tous les autres diplômés de sa promotion, face au public immense qui s'étendait sur la pelouse devant eux, repéra sa famille sur les sièges pliants alignés devant l'estrade, elle eut la surprise d'avoir l'œil attiré, dans la foule qui piétinait derrière les alignements de fauteuils, par des tâches de couleur bien trop vive. Elle distingua une gigantesque Drag Queen Afro-Américaine, toute de rose fuchsia vêtue, affublée d'une perruque frisée rose pâle, et elle comprit soudain la mauvaise humeur de Mounia. Elle cligna les yeux de surprise, fronça les sourcils,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

regarda mieux la foule. La mâchoire pendante d'étonnement, elle y découvrit les Indiens, les Mexicains, les Andalouses, les nonnes, les transgenres... Et crut mourir de confusion quand elle s'avisa soudain que ses condisciples se donnaient des coups de coude et chuchotaient entre eux, en s'indiquant ces phénomènes à coups de menton discrets.

Luz faillit s'enfuir, puis son instinct lui souffla que rien n'indiquait que ce défilé carnavalesque venait pour elle. Si elle fuyait, elle se désignerait d'office. Il valait mieux feindre l'incompréhension et filer discrètement, après la remise des diplômes. Elle devait surtout disparaître avant les congratulations, qui ne pouvaient manquer d'être longues et humiliantes. C'était bien de sa mère ! Toujours prête à la singulariser, à la mettre en évidence. Si Luz l'eut toléré, Ma' l'eut montrée dans les foires et sur les places publiques en criant :

- Regardez-la, c'est ma fille, elle est extraordinaire ! Regardez bien mesdames et messieurs ! Orchis, le compromis parfait de l'homme et de la femme ! L'harmonieuse union du masculin et du féminin en une seule personne. Oui, Orchis est l'être parfait, l'hermaphrodite. Et c'est moi qui l'ai faite ! C'est ma création, mon chef-d'œuvre !

Comme elle n'arrivait pas à vaincre sa résistance, elle avait chargé sa complice, Rose-Marie, de l'exhiber à sa place. Maintenant que Luz

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

avait réussi à leur échapper à toutes les deux et à se fondre dans l'anonymat, elle lui amenait toutes les minorités du pays, comme pour bien signifier qu'elle en faisait partie ! Il ne manquait presque personne : les Noirs, les Asiatiques, les Indiens, les Latinos, les Irlandais, les écolos, les motards, les artistes, les beatniks et les homosexuels. C'était étonnant que sa mère n'ai trouvé ni rabbin barbu, ni évangéliste super-star, ni bonze jaune d'or à ramener à sa remise de diplômes. Sans doute n'était-ce que parce qu'elle se méfiait des religions, qu'elle considérait comme des ennemis de la sexualité.

À présent, les condisciples et les professeurs de Luz pourraient s'interroger sur la minorité à laquelle elle appartenaient. Au vu de son obstination à repousser toutes les avances sexuelles durant ces trois années d'études, on allait immédiatement la désigner comme goudou. Au fond, ils auraient sans doute raison, songeait sinistrement Luz pendant les discours, après tout, son unique histoire d'amour *réelle*, c'était avec Rose-Marie qu'elle l'avait eue. Oui, mais Luz ne se sentait pas homosexuelle. Elle se sentait *normale* - si l'on veut. Disons plutôt qu'elle se sentait hétéro : quand elle tombait amoureuse, c'était d'hommes exclusivement. Rose-Marie avait dû l'ensorceler d'une façon ou d'une autre - la droguer ? - pour la convaincre. Ou bien, c'était Céleste qui s'en était chargée. Elle en était bien capable : si

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

désolée que Luz ne soit pas comme elle, libérée sexuellement. Si désolée que Luz ne réalise aucun des fantasmes qu'elle avait eu pour elle.

Absorbée par sa sinistrose, Luz n'avait pas entendu l'appel de son nom. Elle sursauta au coup de coude de son voisin de droite et lui lança un regard de reproche. Il lui renvoya une grimace - toutes dents dehors - et, d'un coup de menton impérieux, lui indiqua l'estrade.

Confuse, elle réalisa que tout le monde était tourné vers elle. Elle s'avança alors vers la scène, sous tous les regards, dans un silence intimidant, non sans trébucher sur les pans de sa toge, ce qui fit rire discrètement et la gêna encore un peu plus. Elle reçut son diplôme des mains du maître de cérémonie qui lui donna l'accolade. C'est alors que retentit l'ovation. Quelque chose d'inimaginable. Une rumeur sourde, qui s'enfla comme s'enfle l'océan avant d'éclater en tempête assourdissante, ponctuée très haut par les cris aigus des mouettes : tout Bonaventura acclamait Luz, et applaudissait, et tapait des pieds, et agitait des tambourins, et faisait mugir des cornes de brume... Des cris sauvages s'élevaient du côté des Indiens qui mimaient en sur-place une Danse de la Victoire. Les nonnes se lancèrent dans un *Glory, Glory, Alléluia !*, aussi vibrant que viril, pendant que Chas, monté sur sa chaise, bien visible au milieu de la

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

foule des gens assis et éberlués, son costume vert comme le trèfle irlandais et sa cravate rose illuminés par le soleil, se lançait dans l'orchestration d'un « Hip ! hip ! hip !... » tonitruant.

Luz, son diplôme entre les mains, plantée au milieu de l'estrade, rougissait et pâlissait successivement, éperdue, à la limite de la folie ; exultant et mourant de confusion tour à tour ; oscillant entre le rire et les larmes, prête à s'évanouir pour mettre un terme à cet assaut de sentiments contradictoires : honte et orgueil, euphorie et horreur, regrettant de ne pas pouvoir disparaître en fumée pour échapper à cette incroyable expérience et à ses suites.

En cherchant des yeux un échappatoire, ses yeux se posèrent sur les visages envieux de ses condisciples ; elle sut alors ce qu'elle devait ressentir : euphorie et orgueil uniquement. Une bouffée de joie pure l'envahit et la gonfla à bloc, comme ces ballons remplis à l'hélium. Dans une explosion de bonheur, elle lança sa toque violette vers le ciel en éclatant de rire.

⚥

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elle fit la route avec Jon Olafson, dans le pick-up bleu turquoise. Il avait passé la nuit au motel des Three Witches, au lieu de rentrer avec tous les autres, dans l'avion de Chas. Ces deux-là se faisaient une fête de ce trajet vers l'Ouest par petites étapes. Ils savaient que l'ombre de Nathan serait avec eux et s'en réjouissaient nostalgiquement. Ils aimaient rouler ensemble : ils avaient la même nature silencieuse et pouvaient passer des heures paisibles, sans ressentir le besoin de parler. Mais, pour ce premier jour de voiture, Luz avait l'impression que le grand corps de Jon était traversé par un courant électrique.

Elle mit tout d'abord cela sur les excès de la veille : le carnaval de Bonaventura avait contaminé toute l'assistance et la remise des diplômes s'était prolongée en orgie à tout casser, alimentée par les caisses de bière qu'avait fait livrer Chas, en urgence, en guise de cadeau de fin d'études général. Les parents les plus collets montés avaient été littéralement envoûtés, au point de finir la soirée en dansant, pieds nus dans l'herbe, au son des tambourins.

- Je n'avais rien vu de tel depuis Woodstock, confia à Chas une New-Yorkaise raffinée d'une bonne quarantaine d'années, terriblement *wasp*, en strict tailleur Lanvin et chignon à la Grace Kelly.

L'orgie s'était terminée aux petites heures de l'aube, aussi Jon et Luz n'avaient-ils pu prendre la route qu'en milieu d'après-midi, après

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

quelques heures de sommeil. C'était d'ailleurs Luz qui conduisait, car Jon était encore sous le coup de toute la bière de la veille. Luz, elle, avait renoncé définitivement à l'alcool, depuis sa mésaventure avec Rose-Marie, et elle s'était tenue à cette abstinence - abstinence totale, alcool, drogue et sexe, on le sait.

Ses lunettes de soleil sur le nez, Luz conduisait en direction du soleil couchant, en se demandant avec une inquiétude croissante ce que signifiait cette agitation qui émanait de Jon.

Elle se décida finalement à demander :

- Tout va bien ?

Jon sursauta comme si un serpent à sonnette avait soudain surgi à ses pieds et répondit en balbutiant :

- Heu… bien ! Très bien !

À la sortie de la zone industrielle de North Providence, une demi-heure plus tard, Luz reprit la parole :

- Tu en es sûr ?

Cette fois-là, Jon ne sursauta pas.

- Ouais, ouais.

- Tu veux qu'on s'arrête cinq minutes pour pisser ?

- Non, non.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Le soleil baissait sur l'horizon, illuminant des étendues de prairies, de chaque côté de la route, cernées de bois de noisetiers et d'ormes, qui resplendissaient dans leurs parures d'été. Quelques vaches ruminaient paisiblement en présentant leurs flancs aux rayons orangés du soleil couchant, devant une étable aux murs rouge et blanc. Un lac étincelait au loin, bien visible dans une trouée du feuillage.

La paix baignait ce paysage bucolique et, pourtant, la nervosité de Jon semblait augmenter, à mesure que le soleil baissait.

- Qu'est-ce que tu dirais, si Mounia et moi on se mariait ? lâcha-t-il tout à trac, sans cesser de regarder le ciel embrasé, droit devant lui.

Luz pila brutalement, au beau milieu de la route heureusement déserte, et s'écria :

- Non ? C'est vrai ? Alors ça, c'est vraiment extra !

Dans son enthousiasme, elle lâcha les pédales et cala. Toute nervosité abandonna miraculeusement Jon qui commença par rougir et ricana avec gêne, avant de demander :

- Tu ne trouves pas que c'est ridicule, à nos âges ?

C'est alors qu'un vieux Winnebago marron les doubla en klaxonnant vigoureusement. Luz, un peu remise de sa surprise, redémarra et poursuivit sa route en disant :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Comment ça, trop vieux ? Mais tu as quel âge ?

- j'ai cinquante-quatre ans, et elle cinquante-cinq.

- Bin, quoi ? Tout le monde se remarie à la cinquantaine, maintenant. À t'entendre, on croirait que vous allez sur vos quatre-vingt dix ans ! Oh, Jon ! C'est formidable ! Ça faisait si longtemps que j'espérais que vous vous décideriez à vous mettre ensemble !

Jon s'épanouit.

- C'est vrai ?

- Oh, oui ! J'ai toujours pensé que vous étiez faits l'un pour l'autre.

- Et puis, comme ça, elle pourra avoir la nationalité américaine.

L'essentiel étant dit, ils poursuivirent leur route dans un silence serein et satisfait.

Dès le lendemain du retour de Luz à Bonaventura, Jon et Mounia se mariaient, dans la plus stricte intimité : juste le personnel de Philtres, Enchantements et Sortilèges. Rose-Marie brilla par son absence : elle et Mounia étaient toujours en froid et, bien qu'invitée par correction, elle ne sortit pas de sa caverne. Tout se passa le plus simplement du monde, à la mairie d'Eden, et à midi tout le monde était au Philtres' Café pour le repas de noces, où furent conviés tous les clients qui se

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

présentèrent. Dans l'après-midi, Mounia emménagea dans le petit appartement de Jon, au-dessus du garage. L'hacienda ne serait plus habitée que par Luz et Céleste.

Ce soir-là, quand elles s'y retrouvèrent seules toutes les deux, sur la balancelle de la véranda, Céleste saisit sa fille par la taille et appuya sa tête contre son épaule, avant de soupirer :

- Je n'arrive pas à croire que c'est moi qui vais dire ça, mais Mounia me manque !

Luz rit, avant de demander :

- Pourquoi n'épouses-tu pas Santiago ? Tu te sentirais moins seule.

- Ah! fit Céleste sans bouger. Tu es au courant pour Santiago ?

- Comme tout le monde ici, rétorqua Luz. D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi, celui-là, tu as pris la peine de le cacher. Qu'est-ce qu'il a de différent des autres ?

- Oh, rien ! C'était juste pour respecter le statut quo avec Mounia : pas de coucheries à la maison.

Luz eut un rire triste.

- Eh bien, ce statut quo n'a plus lieu d'être. Vous pouvez vivre ensemble. Je prendrai une chambre au motel, ça me convient parfaitement.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Tu veux quitter la maison ? s'écria Céleste atterrée. Mais tu viens juste de rentrer !

Luz rit encore.

- Tu appelles ça quitter la maison, toi ?

- Oui ! Parfaitement ! Déjà que tu seras sur les routes, la moitié du temps, si tu pars vivre au motel, on ne se verra plus que pour les repas.

- On ne se voit déjà que pour les repas.

- Oui, mais on dort sous le même toit.

Luz haussa les sourcils devant la logique si particulière de sa mère.

- Bon, et Santiago dans tout ça ? dit-elle.

- Laisse Santiago où il est. Je l'aime comme amant, je ne veux pas le perdre en en faisant un mari.

- Curieuse philosophie !

- C'est la mienne.

Le lendemain, à l'aube, au volant de son minibus mercurisé, Luz prit la route avec jubilation : elle attendait ce moment depuis plus de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

quatre ans. Son circuit l'enchantait : il traversait le désert, de Las Vegas à San Diego, en passant par Phoenix ; il suivait ensuite la côte jusqu'à Santa Rosa, s'enfonçait à travers les vignes jusqu'à Reno, et regagnait le désert et Bonnaventura par la route des montagnes, en faisant un crochet par Bakersfield.

Son carton à dessins et ses aquarelles étaient dans le compartiment, au-dessus de la couchette. Sur le siège, à côté d'elle, une copie couleurs de la maquette de sa bande dessinée, soigneusement empaquetée et libellée à l'adresse du *Petit Écho de l'Oranie*, attendait d'être déposée dans le premier bureau de poste. Elle espérait que les rédacteurs seraient séduits et la recommanderait à un éditeur – un éditeur Pied-Noir, de préférence.

Chas avait emporté une copie de la maquette en anglais, pour la montrer à des amis éditeurs. Luz avait d'abord été réticente à l'idée d'écrire dans la langue de Kerouac : son texte perdrait du coup toutes ses expressions idiomatiques, si importantes, mais Chas avait insisté :
- Ne soit pas idiote, avait-il dit : il y a beaucoup de Pieds-Noirs en Amérique et leurs gosses sont américains. Tu veux les priver de leur histoire ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

C'était ce qu'il fallait dire : Luz avait gardé les expressions en espagnol, y joignant un lexique en fin de volume, et elle avait aussi fait une version espagnole.

La veille, après le repas de noces de Jon et Mounia, Chas et toute l'équipe de Philtres, Enchantements et Sortilèges avaient passé un bon moment à admirer ses maquettes. Chas était en extase devant les images ; Mounia très fière que Luz ait si bien représenté cette ville d'Oran qu'elle ne connaissait pas – « *Bautista* doit être si heureux, *chica* ! » répétait-elle à Luz - ; Jon, pris par l'histoire de ce groupe de scouts, était très impressionné par ce qu'il considérait comme une performance.

Céleste, qui ne voulait pas entendre parler de l'Algérie, était allée terminer une préparation, dans son labo. Elle était revenue juste au moment où Chas s'exclamait sur la beauté de la couverture du *Pacte de Santa Cruz* : une aquarelle pleine page du port d'Oran et du Fort de Santa Cruz, avec la statue de la Vierge Noire qui surplombait la mer, bras étendus. Elle avait rapidement détourné les yeux et tourné les talons.

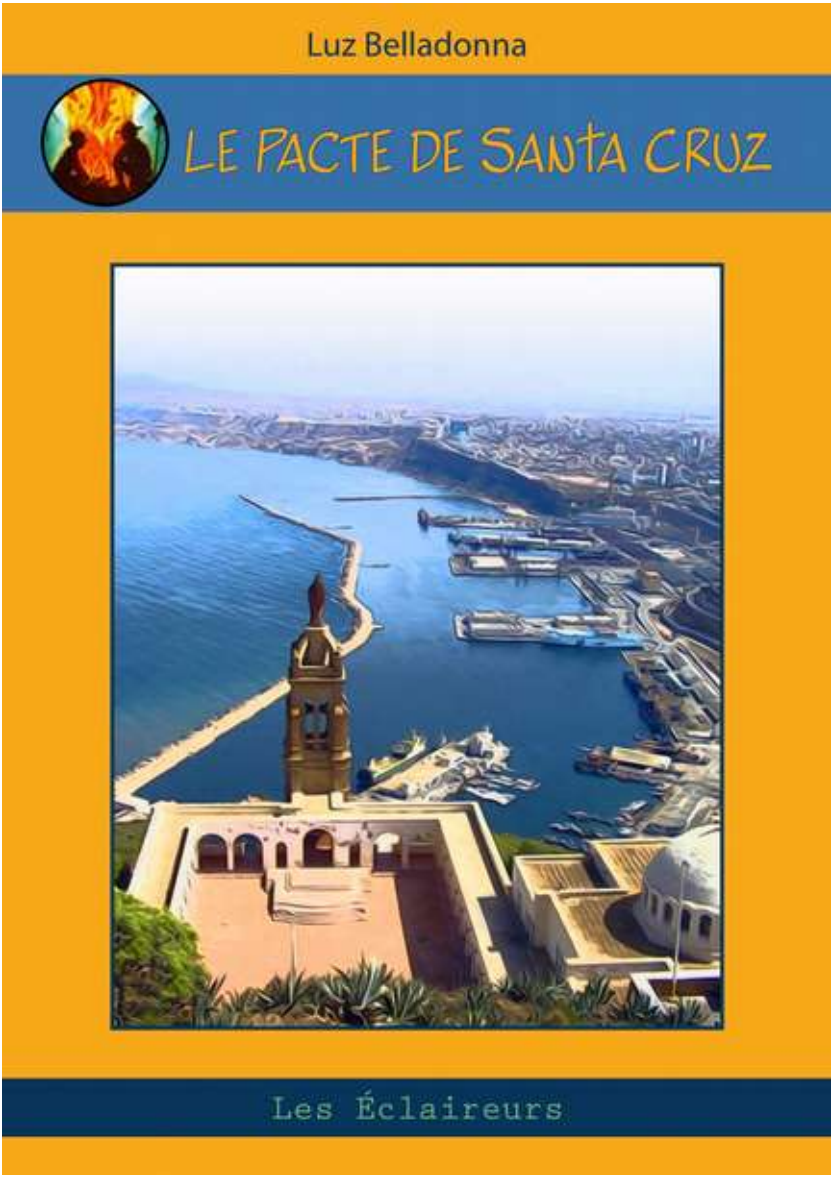
- C'est malheureux, dit-elle seulement avant de quitter la salle, qu'avec un talent pareil tu t'obstines à t'enliser dans le passé. C'est devant soi qu'il faut regarder.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Cette brève sortie bouleversa Luz, mais Chas sut trouver les mots qu'il fallait :

- N'y prends pas garde : ta mère a trop souffert, dans son enfance, pour pouvoir supporter de se retourner. Elle a choisi le seul chemin qui lui permettait de vivre. Mais toi, tu fais partie de la génération qui a encore accès aux informations sur ce monde perdu, parce que les vieux sont encore là et qu'ils veulent parler. C'est ton devoir de garder ces informations vivantes, pour les générations à venir. Pour que tes arrières petits-enfants sachent d'où ils viennent. Je sais de quoi je parle : c'est grâce à des gens comme toi que j'ai des racines. Et sans racines, crois-moi, c'est difficile de tenir debout.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.



Infographie : © A.P., 2015. Tous droits réservés.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Dans sa bulle de mercure, les yeux rivés sur la route qui déroulait son ruban d'asphalte au milieu du désert, Luz réfléchissait à ce rôle que lui assignait Chas. Elle ne se considérait pas comme une historienne, non. Ce qu'elle essayait de garder vivant, ce n'étaient pas les dates ou les événements. C'était plutôt une façon de vivre, de parler, un mode de pensée. Cela ressemblait plutôt au rôle de l'ethnologue. Peut-être même à celui du psychologue : on est ce que l'on a sucé avec le lait de notre mère. Qui peut dire l'influence du milieu dans lequel on baigne dans la façon de penser, dans la personnalité finale ? Oui, voilà ce qui lui semblait important : le mode de vie des gens, leurs coutumes, leurs joies, leurs chagrins et leurs valeurs. Oui, il fallait garder vivant l'esprit de ces gens.

Seulement, voilà, c'était l'Histoire qui influait sur les peuples et leurs façons de vivre et de sentir. Il n'y avait pas moyen de ne pas en tenir compte. Néanmoins, Luz n'aimait pas l'Histoire, celle qui prend un H majuscule – la grande H impitoyable. Qu'est-ce que l'Histoire, si ce n'est de la politique ; et qu'est-ce que la politique, si ce n'est une succession de guerres et de traités, et de gouvernements qui luttent pour le pouvoir et l'argent. Les livres d'Histoire sont encrés avec le

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

sang de tous les peuples sacrifiés par des dirigeants avides de pouvoir, pensait-elle non sans lyrisme. L'Histoire y est déformée pour servir leurs discours et leurs intérêts. Non, Luz n'aimait pas l'Histoire, mais elle devait en parler tout de même, car elle tenait à garder vivante sa mémoire familiale, ses racines – le terreau où sa vie avait puisé ses nutriments pour se transmuer en sève, en sang. Elle le devait à Baptistin.

Après une première livraison à Las Vegas, de bon matin, Luz poursuivit sa route vers Phœnix. Elle bifurqua pour visiter Monument Valley et s'arrêta à Mystery Valley. Le paysage était si grandiose qui lui fit monter les larmes aux yeux. C'était là que tant de westerns avaient été tournés. Dressées au milieu du désert, d'immenses falaises de pierres rouge sang, ocre ou roses montaient à l'assaut du ciel indigo - fabuleuses monolithes. Des arches monumentales s'ouvraient sur le ciel. On voyait à travers les immenses nefs éblouissantes des nuages qui masquaient et dévoilaient tour à tour la pleine lune, bien visible malgré le grand jour, dans le bleu foncé du ciel. Les cumulus

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

semblaient monter à l'assaut de l'espace, énormes masses blanches - comme des fantômes de falaises qui auraient réussi à s'arracher à l'étreinte de la glaise rouge brique où elle s'enracinaient.

Pas un être à l'horizon. Pas d'autre végétation que quelques buissons rabougris de créosote ou d'ambroisie. Au loin, on devinait de rares silhouettes d'ocotillos torturés, presque fossilisés, aux branches tendues vers le ciel. Un grand soleil blanc accusait durement les ombres de ce paysage incroyable, extraordinaire, on pourrait même dire *extraterrestre*.

Luz sortit dans la chaleur accablante et s'installa, avec son carton à dessin et ses aquarelles, à l'ombre de son véhicule, tournant le dos à la route. Dans le silence énorme, presque minéral, elle reproduisit le paysage rouge et bleu immobile, avant de s'installer confortablement, allongée face aux falaises, bien calée contre un dosseret de toile, pour se remplir les yeux de ces teintes incroyables, de cette nature préhistorique, primordiale, qui semblait témoigner de l'âge d'or du monde, où la vie, avec son cortège inévitable de souffrance et de mort, n'existait pas encore : la Terre n'était alors qu'un bloc de pierre lancé en plein espace.

Les yeux de Luz, fatigués par la lumière, commencèrent à papillonner. Elle s'endormit presque sans s'en rendre compte. Sans

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

doute influencés par le paysage qui l'entourait, ses rêves l'emportèrent des siècles plus tôt et elle suivit l'errance d'une de ces tribus qui vivaient en harmonie avec la nature et communiquaient avec l'esprit des plantes et des animaux. Pour eux, cette vallée rouge était une terre sacrée. Le soir venu, la tribu se réunit autour du feu. Le Medicine Man entonna tout bas une étrange mélopée, en jetant parfois des herbes séchées et des brindilles dans le brasier. Luz vit alors les flammèches et les rubans de fumée s'enrouler sur eux-même, jusqu'à former un grand serpent mouvant blanc et rouge, qui s'estompa et se recomposa pour se diviser en deux serpents, qui eux-même se délitèrent en un grand aigle aux ailes déployées et aux yeux de braises, qui grandit et grandit et, soudain, s'anima et prit son essor vers le ciel étoilé.

C'est son cri perçant qui réveilla Luz. Encore dans les brumes du sommeil, elle s'étonna que le jour se soit déjà levé. Elle cligna des paupières, éblouie, et distingua l'aigle qui disparaissait dans l'immensité du ciel bleu foncé, en direction de la seule étoile encore visible, peut-être Vénus. Puis, Luz prit conscience des couleurs du crépuscule sur les falaises rouges.

Émerveillée, elle vit le ciel et la terre fusionner et s'interpénétrer. Les falaises rouges se creusaient de coulées violettes et de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

fulgurances d'or. Sur l'outremer du ciel, les nuages bas rougeoyaient des plus beaux pourpres et carmins. Dans la lueur rasante, on ne savait où finissait la terre et où commençait le ciel. La luminosité baissait graduellement ; ce n'était pas l'aurore, c'était le couchant. L'étoile qui scintillait au-dessus de Luz était sûrement Vénus, la première à luire, la dernière à s'éteindre.

Soudain, elle sursauta. Quelque chose bougeait contre sa cuisse qui se redressa et déploya une collerette bleue. C'était un de ces gros lézards du désert, d'une cinquantaine de centimètres de long, qui semblaient s'être évadés des époques préhistoriques. Celui-ci était magnifique, bleu turquoise et noir. Un vrai dragon ! Aux dernières lueurs du couchant, Luz tendit la main pour caresser le reptile qui tendit le cou et ferma à demi les yeux, pour mieux apprécier le contact. Sa peau était douce et tiède, alors que Luz sentait le sol déjà refroidi, sous ses fesses. Il devait y avoir un moment que le lézard se réchauffait à la chaleur de sa cuisse.

Quand la dernière lueur du couchant disparut derrière les monolithes, Luz décida à regret qu'il était temps de reprendre la route. Elle devrait rouler une bonne partie de la nuit, pour rattraper son retard, mais le lézard sembla deviner son intention et, d'un élan, lui grimpa sur le ventre et se blottit entre ses seins, pour la regarder

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

dans les yeux avec dignité, comme l'aurait fait un chat. Luz le câlina encore quelques instants, mais elle devait partir si elle voulait faire ses livraisons à temps, le lendemain. Elle posa le lézard à terre et alla fouiller dans le minibus, pour y trouver quelque gourmandise pour son nouvel ami. Elle lui dénicha un sachet de bœuf séché Pemmican, qu'il l'engloutit méthodiquement, morceau après morceau, puis elle entreprit de rassembler ses aquarelles, ses papiers et son dosseret. Elle chercha alors son ami saurien, pour prendre congé de lui, mais ne le trouva pas. Elle fit le tour de son véhicule et regarda dessous, pour s'assurer que le lézard ne s'était pas réfugié entre les roues, en profitant pour admirer la pleine lune et les étoiles qui se reflétaient sur son capot et, ne voyant rien, elle se mit en route.

Elle roula toute la nuit et s'arrêta à l'aube, juste avant d'arriver à Phœnix, sur le bas-côté de la route, son minibus bien serré contre les clôtures qui bordaient un golf, pour dormir quelques heures avant sa livraison. Elle enleva ses chaussures et escalada son siège, pour aller s'enfouir dans sa couchette ; elle s'endormit à peine la tête posée sur l'oreiller, sans même avoir eu le temps de penser à se déshabiller. Quand, trois heures plus tard, la sonnerie du réveil la tira de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

l'inconscience, elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule dans son lit : le dragon de la veille s'était serré contre sa cuisse et il la saluait en baillant et en déployant sa collerette bleue.

Luz rit de surprise.

- Mais comment as-tu réussi à entrer dans le minibus, toi ? As-tu trouvé un passage secret ou bien sais-tu prononcer « Sésame, ouvre-toi » ? Eh bien ! Je suis bonne pour te ramener à Mystery Valley.

Elle procéda à de rapides ablutions, dans la cabine de douche de campagne qu'elle s'était bricolée avec un cerceau et un rideau de plastique. Il lui suffisait de coincer le cerceau dans la vitre d'une portière et de poser le sac de caoutchouc noir de la douche solaire sur le toit du minibus pour, un caillebotis sous les pieds, se croire dans sa salle de bain. Évidemment, cet ingénieux système était à réserver aux coins déserts. Cependant, le dragon vagabondait à recherche d'insectes pour son petit déjeuner. Elle l'appela avant de démarrer :

- Sésame !

Il tourna la tête vers elle, comme s'il répondait à ce surnom dont Luz venait de le baptiser, et regagna le véhicule. Il en escalada le marchepied aussi agilement que s'il se fût agi d'un éboulis de rochers, dans son désert natal.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz s'attacha rapidement à son nouveau compagnon - mais peut-être était-ce une compagne ? comment reconnaît-on le sexe des lézards ? - qui semblait se trouver chez lui dans le minibus mercurisé. Il en avait exploré chaque recoin et avait déjà ses stations préférées : s'il n'était pas allongé de tout son long sur le tableau de bord, où il se chauffait au soleil en somnolant pendant des heures, c'est qu'il s'accrochait à l'accoudoir de la portière conducteur, les pattes arrières sur le siège, contre la cuisse de Luz, semblant admirer le paysage qui défilait. Il traquait l'insecte dès qu'elle faisait un arrêt et avait rapidement appris à chasser le bœuf séché, dont elle gardait un sachet à son intention, dans la boîte à gants. Bien sûr, il passait la nuit serré contre sa cuisse.

Quand enfin Luz put remettre le cap sur Mystery Valley, elle se sentit très triste à l'idée de se séparer de Sésame qui, indéniablement, comblait un certain vide affectif : ce besoin d'aimer et d'être aimé que ressent chacun et auquel elle avait désormais peur de se laisser aller. Aimer son dragon ne la mettait en danger d'aucune façon et lui permettait de tromper sa solitude.

Luz s'arrêta à l'endroit exact où elle avait garé son minibus, une semaine plus tôt, et puisqu'elle en avait fini avec ses livraisons pour

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

une semaine, elle décida de passer la nuit sur ce sol magique et de ne prendre congé de Sésame que le lendemain. Elle examina le dragon qui reprenait possession de son territoire et resta surprise qu'il ne manifeste aucun signe de joie ou de satisfaction. Il conservait son impassibilité d'animal préhistorique et avançait sur le sol rouge avec la même lenteur méfiante qu'il avait manifestée partout ailleurs, imprimant à sa tête reptilienne un lent mouvement de périscope.

Le laissant à sa balade, Luz tenta de travailler sur le scénario du deuxième épisode de sa bande dessinée, mais elle se sentait distraite, mal concentrée, comme si son inconscient travaillait subrepticement sur autre chose et refusait de s'atteler à sa tâche. C'est en s'éveillant, le lendemain matin, qu'elle comprit à quel travail s'absorbait son esprit : elle avait rêvé cette nuit-là d'une seconde série de B.D. qui raconterait la vie d'une tribu d'Amérindiens avant l'arrivée de l'homme blanc, à travers les aventures d'un jeune garçon qui subissait son initiation de Medicine Man. Oui, dès qu'elle serait rentrée à Bonaventura, elle commencerait à réunir des documents sur ce sujet et elle irait avec sa mère consulter le Holyman Thunder, le gardien des traditions de la tribu. Elle lui demanderait de lui raconter ce qu'il savait de la vie quotidienne à cette époque et de lui dire ce qu'il avait le droit de lui dire, à elle qui n'était pas Indienne, sur une initiation.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Sésame, qui avait senti au changement de rythme dans sa respiration qu'elle ne dormait plus, la salua en redressant sa collerette bleue et, à pas lents, comme un amoureux transi s'approche de l'objet de son amour dans un ralenti de rêve, il escalada les couvertures jusqu'au niveau du visage de Luz et, alors, il replia humblement sa crête pour frotter sa tête contre la joue de la jeune fille.

- C’est toi qui a ouvert mon esprit aux vibrations de cette terre, n’est-ce pas, Sésame, lui murmura-t-elle alors qu'il la regardait attentivement de ses yeux inhumains. Je t'ai bien nommé, n'est-ce pas ?

Luz rentra à Bonaventura avec le lézard à collerette bleue qui avait obstinément refusé de sortir de l'habitacle du minibus en se débattant et en mordant, comme s'il sentait, qu'alors, Luz l'abandonnerait dans le désert rouge. Celle-ci n'était pas persuadée que Sésame ait choisi le meilleur chemin, en abandonnant sa vie de dragon pour la suivre, mais elle était heureuse qu'il ait pris cette décision.

Céleste fut séduite par le nouveau compagnon de sa fille et Sésame, tout en réservant son amour exclusif à Luz, semblait l’apprécier en retour. Mounia, en revanche, poussa les hauts cris : elle détestait les reptiles et la vue du dragon amenait sur son visage bronzé la même expression de désapprobation qu’y inscrivait la proximité de Rose-

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Marie. Pourtant, Luz trouvait une sorte de parenté entre Mounia et Sésame : la même cruauté apparente et la même tendresse non-dite ; la même attitude digne et méprisante, la même impassibilité, la même lenteur dans les mouvements. Tous deux semblaient venir d'une autre ère.

La vie de Luz s'organisa en fonction de ses tournées de livraisons : une semaine sur la route et une semaine à Bonaventura. Elle adopta cette alternance dans son travail de créatrice de bandes dessinées : à l'hacienda, elle travaillait sur la seconde aventure des *Éclaireurs* ; sur la route, elle rédigeait le scénario de sa nouvelle série, *Les Mystères du Grand Désert Rouge*. Elle estimait que la vie vagabonde qu'elle menait dans son minibus seyait à la rédaction de cette chronique sur la vie d'une tribu nomade, et que dormir dans le sein des espaces encore vierges ne pouvait que l'inspirer. C'est, en outre, de cette façon qu'elle repérait les paysages qu'elle utiliserait comme cadre à la quête initiatique de son nouveau héros, qu'elle avait baptisé *'Aqwaq* – cela signifiait *Cerf*. Peut-être même, se disait-elle, convenait-il

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

d'immortaliser les derniers paysages sauvages, avant qu'ils ne disparaissent sous la griffe maléfique de l'Être Humain Civilisé.

Elle aimait cette errance et cette solitude, dans la seule compagnie de son dragon. Elle aimait ces ciels immenses, où voguaient des nuages grands comme des cathédrales, les paquebots du ciel, grands transatlantiques de l'éther, qui flottaient indifféremment au-dessus de l'immensité changeante des déserts et des océans ou de l'uniformité des villes grises, arrêtés parfois par le sommet familier d'une montagne où ils peuvent faire escale, changeant notre monde en un mystérieux fond sous-marin.

La vision de ces paysages énormes, de cette beauté époustouflante agit d'une façon presque magique sur les rancunes qu'abritait encore l'âme de Luz. Confrontée à l'infini, elle prit conscience de l'insignifiance, de la fugacité et de la fragilité de nos petites existence humaines. C'est ainsi, sans doute, qu'elle en vint à ne plus prendre garde à la présence de Rose-Marie à Bonaventura : cette poussière d'être humain n'avait absolument aucune importance. Si Céleste subodora cette nouvelle disposition d'esprit, elle se garda d'en faire mention, se disant qu'il ne faut pas réveiller le chat qui dort. Rose-Marie pouvait, jusqu'à nouvel ordre, continuer à scruter sombrement ses tarots et son écran d'ordinateur, au fond de sa chambre/caverne.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

N'importe comment, Luz n'était que rarement à Bonaventura ; hors de ses semaines de livraisons, il lui arrivait souvent de faire de petite virées de deux ou trois jours. Pour la première fois de sa vie, elle jouissait pleinement de sa liberté. Sur la route, dans sa bulle de mercure qui filait à soixante-quinze miles à l'heure, sur l'onduleux ruban d'asphalte gris-bleu qui divisait l'espace en deux, elle se sentait vraiment à sa place. Sur la route, au milieu du désert, on se croirait au centre du monde ou à la frontière de deux univers ; on ne roule pas, on vogue sur la ligne de partage des eaux. D'ailleurs, les ondes de chaleur qui serpentent sur le macadam surchauffé évoquent irrésistiblement une étendue d'eau lisse et chatoyante. Tentation. Mirage.

Emmanuel Demoiselle n'avait toujours pas répondu à Céleste, mais celle-ci faisait confiance à son étoile et au tarot de Rose-Marie : Lem était lié à Orchis, il finirait par venir faire pousser des roses pour elle.

Emmanuel, quant à lui, relisait régulièrement cette lettre et, dans sa détresse, il ne savait que décider. Il brûlait de prendre le premier

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

avion pour la Californie, pour revoir Céleste et Mounia. Et surtout Luz.

Il n'osait pourtant pas prendre ce risque : il savait bien qu'il n'était pas assez guéri de son désir pour elle pour ne pas succomber à sa présence. Cela n'avait pourtant pas été faute de s'y employer : pour ne plus penser à elle, il s'était englouti dans la biture ; pour se sentir un vrai mec, il s'était coupé du monde gentillet des Scouts de France et intégré chez les marginaux – glandeurs, dealers, magouilleurs, souteneurs à la petite semaine...

Entre quinze et vingt ans, son existence avait dévissé à toute allure. Emmanuel avait plongé dans les bas-fonds et dans les mauvaises fréquentations comme on saute du haut d'un immeuble : avec l'intention d'y rester. Il écumait chaque soir les bars du Vieux Nice, à la recherche d'une fille disponible. N'importe quelle fille, qu'il baisait du fond de l'alcool, n'importe où, et ne revoyait jamais.

Il les prenait de préférence de dos, sauvagement, debout contre un mur, ou en levrette, et froissait leurs chevelures dans son poing. En dépit de la boisson et de cette brutalité qu'il affectait pour s'exciter, son esprit lui imposait tout de même l'image de Luz qui se caressait devant son miroir. Man, subitement dégrisé, perdait tout désir pour ces corps abandonnés, si absurdement féminins, si lisses, avec leur

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

sexe hypocritement caché entre deux replis de peau. Il s'enfuyait alors, pour punir son corps qui le trahissait, pour se lacérer à coups de cutter et puis boire, encore et encore et encore. Parfois, après s'être bien imbibé, il tombait dans un sommeil lourd et sans rêves - coma, mort apparente - et y trouvait un répit bienvenu.

Pour pouvoir se murger, il volait sa mère. Il lui fallait toujours plus d'argent car il lui fallait toujours plus d'alcool et, suite logique, il enchaîna sur le shit, puis les acides – surtout pas d'ecstasy, évidemment. Heureusement, il répugnait à se piquer, il évita ainsi le pire. Mme Demoiselle, après avoir épuisé en vain ses insultes et ses coups – arguments plus parlants, face à quelqu'un qui ne sait dire que « Hein ? » -, avait fini par confier ses bijoux et ses chéquiers à la voisine, Mme Aranega – après tout, on pouvait lui faire confiance, son mari était quand même agent de police -, et par déposer chez elle, chaque soir, son sac avec son argent liquide et ses clefs de voiture. Emmanuel avait alors mis au clou tout ce qui lui tombait sous la main. Une fois la porcelaine et les verres en cristal de sa mère vendus, il brada leurs quelques disques et même le grille-pain. Il n'y a qu'une seule chose qu'il ne put se résoudre à monnayer : les album de Tintin que lui avait offert Luz avant de partir pour l'Amérique. Il enchaîna sur ce que Mme Demoiselle avait de plus précieux : ses

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

vêtements – elle était folle de fringues, il lui arrivait même de les acheter à crédit. Il ne resta plus à la coquette qu'à faire poser une porte blindée à son dressing. Man avait alors agrandi la plate-bande de cannabis de Céleste, qu'il n'avait, jusque-là, utilisée que pour son usage personnel, et vendu sa moisson pour se faire du blé.

Bien camé, il arrivait enfin à oublier ce qui l'obsédait : Luz et son sexe double ; Luz et son incroyable *membrum virile*. Bien camé, le sexe n'existait plus, pour lui. Bien camé, il acceptait que les femmes ne le satisfassent pas et, même, il s'en foutait. Bien camé, il admettait qu'il ne pourrait avoir envie que de Luz, et ça ne lui semblait plus si grave. Après tout, si Luz n'était pas vraiment une femme, elle n'était pas un homme non plus : il n'était donc pas pédé. Car, même camé, il ne pouvait supporter l'idée de son éventuelle homosexualité : trop de cruels souvenirs de celui qui est plus petit que les autres et qui s'appelle Demoiselle. De celui qu'on a toujours traité de pédé. De celui qui a toujours dû affirmer sa virilité. Comment donner raison à ses tortionnaires ? Impossible. Luz avait beau avoir cette bite affolante, elle était femme, se répétait-il, quoi qu'aient pu en dire leurs camarades d'école.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Un soir, qu'Emmanuel était noir d'alcool et de drogue, un jeune homme blond aux yeux clairs ouvrit sa braguette et lui offrit sa queue. D'instinct, il tomba à genoux devant l'érection et l'emboucha, les yeux fermés, convaincu, dans l'abrutissement de la défonce, que c'était la bite de Luz qu'il pompait, ses mains à elle qui se crispaient sur ses épaules et ses gémissements de plaisir qui résonnaient à ses oreilles. Les yeux clos, il explora le gland du bout de la langue et puis l'aspira goulûment, tout en malaxant d'une main sa bite durcie, le ventre tordu par un désir inavouable : celui d'être pénétré par ce membre si dur et si doux à la fois. Soudain, ses doigts rencontrèrent le sac caoutchouteux des génitoires de son partenaire et il fut secoué d'un tel dégoût qu'il fit un bond en arrière, subitement dégrisé. Il ouvrit de grands yeux tragiques, pour dévisager le propriétaire du sexe qu'il suçait, étonné, interrompu en pleine montée du plaisir. Une nausée monta aux lèvres d'Emmanuel, irrépressible. Il se releva d'un bond et s'enfuit, bousculant les couples de danseurs enlacés sur les paroles de Dalida :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Il venait d'avoir dix-huit ans,
Il était beau comme un enfant,
Fier comme un homme...[117]

À peine sorti, il s'appuya au mur du pub pour vomir puis, quand ses hauts le cœur se calmèrent enfin, frissonnant encore de sueurs froides, il tituba d'un mur à l'autre des ruelles de la vieille ville, jusqu'à ce qu'il trouve une rue transversale qui le mène sur la Prom'. Il se réfugia sur la plage et se laissa tomber sur les galets, à la lisière des vagues, recroquevillé sur lui-même, la tête entre les genoux, et il pleura.

Il pleura, secoué de hoquets désespérés, au rythme des vaguelettes qui chuchotaient à ses pieds. Pour se punir, il sortit son cutter de sa poche et se taillada frénétiquement l'avant-bras. Il regarda longtemps son sang couler sur les galets et ses larmes tomber par dessus et le diluer. Il glissa finalement dans une sorte d'hébétude qui tenait de l'évanouissement.

Il fut sorti de sa stupeur par le harcèlement des moustiques, attirés par l'odeur du sang, et une affreuse sensation de froid. Maintenant

117Dalida, *Il venait d'avoir dix-huit ans*, (Pascal Sevran, Serge Lebrail, Pascal Auriat) IS Record/Orlando Sonopresse 1973. (Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Il_venait_d'avoir_18_ans)

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

qu'il avait repris conscience, son bras le faisait atrocement souffrir. L'aube se levait. Il déplia ses membres engourdis et, l'esprit soudain très clair, il comprit qu'il ne pouvait pas continuer ainsi et il sut à qui demander de l'aide.

Dans la lueur blême du petit matin, il rinça tant bien que mal le sang dont il était barbouillé, sous le robinet d'eau douce de la plage. Son bras n'était qu'une plaie. Trempé, transi, torturé par la fièvre et ses blessures, il marcha d'un pas néanmoins décidé, le long des rues désertes, jusqu'à la cathédrale, où le Père Borroso exerçait dorénavant. Il trouva un bar vieillot où il put boire un café, au milieu des ouvriers et des éboueurs qui jetaient à la dérobée des regards inquiets sur son bras déchiqueté et ses vêtements ensanglantés – comptait-il parmi les victimes ou bien parmi les assassins ? Il attendit là que l'église ouvre, pour la messe de six heures.

Il confessa tout au Père Borroso, en prenant un deuxième café, dans la cuisine misérable du presbytère. Il ne dissimula rien : ni son obsession pour Luz, ni ses scarifications propitiatoires, ni sa dépendance à l'alcool et à la drogue, ni ses larcins, ni cette dernière aventure sexuelle qui lui avait fait l'effet d'un électrochoc. Le Père

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Borroso écouta sans rien dire, les yeux rivés à ses mains jointes, posées sur le plateau de mélaminé brun de la table branlante. Quand Emmanuel se tut, le prêtre attrapa une gitane sans filtre dans le paquet sur la table ; il prit le temps de l'allumer et d'aspirer longuement, avant de demander :

- Bon, et maintenant, quels sont tes projets, Man ?

- Je ne veux plus jamais me retrouver dans cette situation. Il faut que j'arrête de boire et de me défoncer.

- Gloire à Dieu ! Va dormir un peu sur le canapé du salon, pendant que je réfléchis.

Quand Emmanuel ouvrit les yeux, quelques heures plus tard, éveillé par un bruit de voix, il eut la surprise de se trouver face à Christophe Forros, le chef de son ancienne troupe de scouts, qui lui tapa chaleureusement sur l'épaule, avant de lui donner une franche poignée de la main gauche - la poignée de main scoute.

Durant son sommeil, le Père Borroso, en quelques coups de fils, avait rameuté les anciens et organisé l'opération *Sauvetage d'un scout en détresse*. Il lui avait suffit de dire : « C'est le protégé de Baptistin Fuentes », et tout un réseau de solidarité s'était noué, des fonds

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

avaient été débloqués. Les Scouts de France sauveraient Emmanuel Demoiselle de l'alcool, de la drogue et de la sodomie.

- Une bonne retraite spirituelle, mon garçon, voilà ce qu'il te faut ! Forros va t'amener jusqu'au monastère des îles de Lérins et rester deux jours avec toi. Le prieur est un ami, il accepte de t'accueillir pendant tout le temps que tu voudras. Simplement, pour payer ta pension, il te demande de donner un coup de main au potager, quatre heures par jour. Tu auras une cellule pour toi et tu partageras le repas des moines. Renoncer à l'alcool et à la drogue risque d'être difficile, n'hésite pas à en parler au prieur, c'est un homme de bon conseil. Et puis, ce sera mieux que de te couvrir de stigmates. Ça me fait penser : le toubib de notre centre d'action sociale t'attend, à l'étage en-dessous, pour te faire une piqûre antitétanique. Bon, de quoi je parlais, moi ? Ah, oui ! Le week-end qui vient, Marc Santo, de ton ancienne patrouille, ira te voir et je viendrai passer quelques jours avec toi, dans une semaine. Tu vois, tu n'es pas seul dans ton combat, nous t'aiderons, mon fils. Ah ! J'oubliais de te dire : j'ai appelé ta mère pour lui dire que tu passais quelques jours chez les moines. Elle est ravie.

Après ces quelques heures de sommeil, Man n'était plus très sûr de vouloir se désintoxiquer. Il regarda anxieusement le visage buriné du

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

révérend père, cherchant fébrilement une échappatoire : il rêvait d'une bonne bière et d'un petit joint. Le vieux prêtre évita de rencontrer ses yeux.

- Bon, on y va ? demanda Christophe Forros. Sinon on va rater le bateau et il faudra attendre demain.

Emmanuel trouva enfin une objection :

- Mais, lança-t-il en fouillant fébrilement dans sa poche, combien ça coûte la traversée ?

Il étala toute sa fortune sur la couverture : dix-sept Francs.

« Je ne crois pas que j'aurais assez.

- Ce sont les Scouts de France qui te payent le billet, intervint le Père Borroso.

- Ah ? s'étonna Emmanuel, dissimulant mal sa contrariété.

Il n'arriverait pas à couper à cette sacrée retraite !

« Mais je n'ai pas d'affaires de rechange. Il faut que je passe chez moi.

Il pourrait au moins emmener sa réserve d'herbe.

Christophe Forros alla chercher un gros sac de voyage dans l'entrée.

- Je suis déjà passé chez toi et ta mère a fait ton sac.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Emmanuel se redressa pour soulager ses reins douloureux et jeta un regard empli de fierté sur le potager du monastère, dont il s'occupait depuis maintenant cinq mois et demi, en compagnie d'une dizaine de moines. Il y passait chaque jour bien plus que les quatre heures qui lui étaient demandées et s'était attiré le respect du frère Bénédict, le jardinier en chef : depuis que Man était là les tomates étaient plus goûteuses, les choux n'avaient plus de papillons blancs, les radis n'étaient plus creux, le carré d'asperges prospérait et la vigne resplendissait. Ce garçon avait vraiment la main heureuse. Il semblait sentir d'emblée quelles étaient les conditions idéales pour faire pousser chaque chose.

Finalement, l'arrêt de toutes les drogues, y compris même de la cigarette, ne s'était pas si mal passé, surtout grâce à cette paix qui régnait ici et au contact permanent avec la nature. Devenu philosophe – ou bien ayant recouvré l'usage de son cerveau sevré de substances toxiques -, Emmanuel avait fini par se dire que la vie pourrait être, sinon heureuse, du moins possible et sans souffrance, s'il acceptait ses pulsions sans se débattre, sans culpabilité pour ce qu'il n'avait pas

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

voulu et qu'il ne pouvait empêcher. Après tout, il ne faisait de mal à personne en se branlant en évoquant Luz.

Cela lui semblait tellement insensé, maintenant, cette descente aux Enfers pour rien, pour des images mentales que personne ne pouvait deviner. Il se rendait à présent compte que ce refus de désirer Luz, par peur d'être homosexuel, l'avait précisément conduit à l'homosexualité – ce qui était absurde car, en réalité, il n'avait jamais ressenti de désir pour un homme.

Au fond, peut-être lui avait-il fallu plonger dans cet abîme pour en remonter libéré des malédictions de son enfance car, dorénavant - cela lui semblait encore incroyable -, il s'en foutait complètement que l'on puisse penser qu'il était pédé. Il voyait bien que le prieur du monastère et le Père Borroso étaient convaincus qu'il l'était, quoi qu'il leur dise, et ça ne faisait que l'indifférer. Qui aurait cru possible une chose pareille ?

Dans cet environnement bucolique, au milieu d'hommes muets et tonsurés, il avait retrouvé son enfance et cette communion avec la nature qui l'avait ensoleillée - merveilleuse période où Luz l'aimait et où lui-même l'adorait sans se poser de questions. Là, il s'était avoué qu'il aimait Luz, tout simplement. Certes, son corps ambigu l'obsédait sensuellement – ô combien ! -, mais, il n'y avait pas que cela. Elle lui

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

manquait. Elle lui manquait depuis sept ans. Sa présence lui manquait, sa voix, son rire, son parfum... Leur complicité lui manquait. Sans doute lui manquerait-elle toujours car rien n'avait pu l'effacer de son esprit, ni l'éloignement, ni la mortification, ni les drogues. Malgré l'éblouissement de cet amour qu'il acceptait enfin, il ne se voilait pas la face : Luz était perdue pour lui. Il l'avait trahie et abandonnée, comment pourrait-elle l'oublier ? Oui, il l'avait perdue par sa propre bêtise, par sa propre lâcheté.

Puisqu'il devait vivre sans elle, qu'au moins ce soit dans la solitude et le silence, dans la communion avec les plantes qui lui rappellerait leur enfance. Dans la solitude, oui, puisque, dans chaque partenaire, ce n'était que Luz qu'il cherchait. N'importe comment, tout ce qui le ramenait à la sexualité le faisait trop souffrir : il voulait oublier la frustration et la honte de ces dernières années. Ah ! oublier ses hormones ! Retrouver la paix et l'innocence ! Il n'y avait qu'à renoncer au sexe, se castrer psychologiquement. C'était possible : après tout, tous ces moines au milieu desquels il vivait depuis quelques mois étaient, en fait, des eunuques.

Il s'était ouvert de ces réflexions au Père Borroso qui, faisant de Man l'une de ses priorités, était venu plusieurs fois passer la journée avec lui. Ah ! on peut dire qu'entre lui, le prieur du monastère et

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Christophe Forros, Emmanuel avait été bien soutenu ! Borroso avait chaudement approuvé son raisonnement : oui, l'abstinence était la meilleure solution. Il fallait sublimer ses pulsions sexuelles - ces néfastes pulsions sexuelles, invention du Diable pour tourmenter l'Humanité souffrante - et cela par la méditation et la prière. Alors, Dieu lui donnerait la paix. Man n'aspirait à rien d'autre.

C'est durant l'une de ces escapades quotidiennes sur la minuscule île Saint-Honorat, l'île du monastère, déserte hors saison, qu'il eut l'illumination. Fuyant la protection d'un bosquet de pins maritimes, il venait de traverser la lande rase et brûlée par le sel et s'était réfugié dans l'anfractuosité d'un rocher pour se laisser bercer par le bruissement rythmique des vagues, en suivant du regard les acrobaties des mouettes, quand il sut ce qu'il devait faire. Il le sut sans le moindre doute, sans hésitation, sans même s'être posé la question : il allait prendre la route et trouver un endroit isolé, en pleine nature sauvage, où il pourrait se construire une cabane et vivre en ermite.

C'était plus facile à dire qu'à faire. D'abord parce que le Père Borroso et son ami le prieur avaient tenté de le persuader que, quitte

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

à vivre dans le silence et la proximité de la nature, il n'avait qu'à rester aux îles de Lérins, au monastère, dans la paix de Dieu. Mais voilà, Man ne se sentait pas prêt pour la paix de Dieu à perpétuité. Il voulait la nature sauvage, la vraie, et un endroit où il pourrait se construire une cabane et s'aménager un petit potager, comme dans cette série que lui et Luz suivaient lorsqu'ils étaient enfants : *La Légende de James Adams et l'Ours Benjamin*.

- Voyons, Man, lui dit le Père Borroso, tu es un homme et tu raisonnes comme un enfant : où veux-tu trouver un endroit sauvage pour t'installer ? Partout, la terre appartient à quelqu'un, sinon elle appartient l'État. Partout, il te faudra payer un loyer et des impôts locaux, si on t'accorde le droit de camper. Pour construire la moindre cabane, il faut obtenir un permis de construire. Et puis, tu auras besoin d'outils, de graines, de matériel de camping, que sais-je encore ? Comment comptes-tu payer tout cela ? Tu n'es pas un oiseau, pour vivre de l'air du temps, sur un arbre perché.

Emmanuel était resté sec. Perdu dans ses illusions, il n'avait pas envisagé l'aspect pratique. Et puis, lui revint à l'esprit le texte que le prieur avait lu, pas plus tard que ce matin même, pendant la messe : il y était question de vivre comme les oiseaux du ciel et de ne pas s'inquiéter de son prochain repas, car Dieu qui y pourvoira, de la

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

même façon qu'il nourrit les oiseaux.[118] Avant qu'il n'ait le temps d'ouvrir la bouche, le Père Borroso reprit :

« Écoute, tout n'est pas perdu. Si tu trouves un emploi, d'ici peu tu pourras certainement t'organiser une petite vie tranquille. Avec un crédit, tu pourras t'acheter un terrain non constructible – ça ne vaut presque rien -, où tu pourras planter une tente ou mettre une caravane et cultiver tes légumes. Mais il faut que tu acceptes de faire avec la société. Réfléchis encore une semaine. Si tu décides de chercher du travail, je t'aiderai.

Man passa cette semaine-là à la bibliothèque du monastère, penché une encyclopédie, à établir ses plans pour l'avenir. Il découvrit, qu'en France, les zones déclarées Réserves Naturelles étaient si exiguës que s'installer en fraude ne pouvait que le mener en prison. Mais, dans d'autres pays, les terres inhabitées étaient tellement vastes que pas un

118« Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent rien dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. (…) Ne vous inquiétez donc point, et ne dites pas : Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? De quoi serons-nous vêtus ? (..) Votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu ; et toutes ces choses vous seront données par dessus. Ne vous inquiétez donc pas du lendemain ; car le lendemain aura soin de lui-même. A chaque jour suffit sa peine. » Évangile de Matthieu **6** (26 – 34).

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

garde forestier, pas un agent du fisc, ne se risquerait à leurs confins. Pour autant, Emmanuel ne voulait pas s'exposer à des conditions climatiques trop extrêmes : puisqu'il se refusait à tuer et voulait vivre de culture et de cueillette, il lui fallait une zone tempérée. Donc, ni la Sibérie, ni l'Alaska, ni les Andes. Finalement, l'endroit qui lui convenait le mieux, c'était l'immense Yosemite National Park en Californie, où l'on trouvait tous les climats, et qui s'étendait sur plus de trois mille kilomètres carrés. Il était certainement possible de s'y établir à l'insu de tous. Et puis, il aurait la satisfaction d'être non seulement sur le même continent mais dans le même État que Luz. C'était vraiment quelque chose, ça ! Pris par ses rêves de vie érémitique, il ne se demanda même pas s'il y avait dans son choix ne serait-ce qu'un vague effluve d'espoir de revoir Luz et - qui sait ? - quelques velléités de concupiscence - le bout fourchu de la queue du Diable, aurait dit Borroso. À la fin de la semaine, ses plans étaient faits et ses calculs aussi.

Il aurait besoin d'argent, pour payer son billet d'avion - forcément un aller-retour, puisqu'il n'aurait qu'un visa de touriste. Il deviendrait un clandestin : on ne demandait pas une carte verte, quand on campait dans le désert. Il lui fallait aussi une petite réserve d'argent, pour pouvoir, sur place, acheter le matériel nécessaire à son

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

installation. Il fallait que cette réserve soit conséquente, car elle devrait lui servir à vie, dans les cas d'urgences médicales ou matérielles. Oui, il fallait qu'il travaille et qu'il économise au maximum.

À la fin de la semaine, il avertit le père Borroso que son idée était la bonne, qu'il chercheraient un emploi pour pouvoir, un jour, réaliser son rêve. Il ne précisa pas quel était exactement ce rêve, pour que le prêtre ne se sente pas obligé de lui détruire celui-ci aussi.

L'homme de Dieu tint sa promesse : il aida Man à trouver un emploi. Il le recommanda à un ancien scout Oranais, enrichit dans le commerce du poisson, qui s'était offert une propriété de plusieurs hectares au-dessus de Nice, à Saint-Roman de Bellet, et rêvait de la défricher et d'y planter un verger digne du jardin d'Éden. Le nouveau riche proposa de déclarer Man à mi-temps et de lui payer au noir toutes les heures supplémentaires qu'il ferait. Pressé de gagner le plus d'argent possible, le plus vite possible, Emmanuel accepta, comme il accepta tous les petits boulots supplémentaires qu'il put trouver : désherbage, tonte, taille...

En peu de temps, Emmanuel Demoiselle devint indispensable à tous les propriétaires de villas de Saint-Roman de Bellet : on s'échangeait ses coordonnées avec de grands sourires satisfaits. Il suffisait que

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Man pénètre dans un jardin pour que, soudainement et inexplicablement, tout pousse à ravir. Parallèlement, il continuait son petit commerce de Marie-Jeanne, qui se révélait très lucratif. Il gardait tout son argent liquide sous une lame de parquet, sous son lit et, dans les rares moments où il avait un peu de temps libre, il recomptait sa fortune. Alors il riait, en pensant à ces vieux illustrés où Picsou prenait des bains de pièces et de billets. Ses seuls autres plaisirs étaient de se renseigner sur le Yosemite Parc et de rédiger d'interminables listes du matériel qui lui serait indispensable.

Il y en avait plusieurs :

- La liste des effets à emmener par avion.
- La liste des outils à acheter sur place.
- La liste des graines.
- La liste du matériel de camping.
- La liste des provisions.

Il avait dû renoncer au désir d'emmener les bédés de Tintin que lui avait offertes Luz. Comment pourrait-il trimbaler un tel poids, dans sa vie errante ? Non, il ne pouvait pas les prendre et cela lui brisait le cœur. Il eut pourtant une idée qui lui remonta le moral : il les enverrait à Luz. Pour lui, il n'emmènerait que deux livres, qui devraient lui suffire pour le reste de sa vie : *Le guide des plantes*

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

sauvages américaines et *Le pacte de Santa Cruz*, qui venait précisément de paraître.

C'était le Père Borroso qui le lui avait offert. Man ne pouvait se lasser d'en caresser les illustrations et, matin et soir, il embrassait le nom sur la couverture : Luz Belladonna.

Neuf mois plus tard, il avait juste le compte nécessaire mais, comme le mois d'octobre commençait à peine, il jugea qu'il serait plus prudent d'attendre le printemps, pour avoir le temps de s'installer et de faire des réserves de nourriture, pour la mauvaise saison. Il résolut donc de remettre son voyage jusqu'à la fin février, ce qui lui permettrait, en outre, d'économiser un peu plus d'argent. Mieux valait en avoir trop que pas assez. D'autant que, tout les sous qu'il avait mis à la banque - le salaire de son travail à mi-temps déclaré -, il le laisserait à sa mère, à son départ : il lui ferait un chèque qu'il laisserait sur son lit. Après tout, même si l'on considérait que Mme Demoiselle était une sacrée harpie qui avait bien failli avoir sa peau, il lui avait bien rendu la monnaie de sa pièce, ces dernières années. Le chèque la rembourserait en partie de tout ce que Man lui avait volé pour satisfaire ses besoins autodestructeurs.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Il se félicita encore plus de n'être pas parti tout de suite quand, pour Noël, le premier album des *Mystères du Grand Désert Rouge* parut.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

III

Luz, au volant de son minibus mercurisé, venait de prendre la route pour sa tournée de livraison bi-hebdomadaire, quand elle repéra une silhouette aux cheveux cramoisis, bouclés et ébouriffés qui, sac au dos, marchait sur le bas-côté. Inexplicablement, elle ressentit comme un coup au cœur et le désir s'éveilla dans son ventre. Cela la surprit et la déstabilisa. Elle pensait avoir maîtrisé ces maudites pulsions. Elle passa lentement, les yeux fixés sur ces boucles rebelles. Quel était donc l'être qui révolutionnait ainsi ses hormones ? Juste quand elle arriva à sa hauteur, le marcheur se tourna vers elle, semblant la scruter au fond des yeux malgré la vitre réfléchissante. Lem ! Luz appuya sur l'accélérateur, sans même y avoir réfléchi. Le minibus mercurisé sembla faire un bond en avant et s'élança à toute allure sur l'asphalte bleue. Sous le choc, Luz oublia qu'elle conduisait et regarda fixement la silhouette qui diminuait dans son rétroviseur. Le minibus obliqua de lui-même vers la gauche et faillit emboutir un véhicule qui arrivait en sens inverse sans même qu'elle s'en aperçoive, fascinée qu'elle était ; un coup de klaxon affolé la réveilla

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

brutalement et elle regagna son côté de la route d'une brusque embardée, le cœur battant la chamade.

Comment était-ce possible ? Que faisait Lem sur cette route ? Elle frissonna, en se remémorant la façon si étrange dont leurs yeux semblaient s'être rencontrés. Si elle n'avait pas été si sûre d'être invisible dans sa bulle de mercure, elle aurait juré qu'il l'avait reconnue. Sésame, semblant sentir son trouble, sortit de sous le siège passager et escalada sa jambe pour venir s'installer sur ses genoux. Contrairement à son habitude, il ne se suspendit pas à la fenêtre mais resta à la contempler de ses yeux inhumains, comme s'il ne la reconnaissait plus.

- Qu'en penses-tu, toi ? demanda-t-elle au dragon. Crois-tu que je devrais aller le chercher ? Après tout, c'est mon ami d'enfance. Ce n'est pas sympa de le laisser seul dans ce désert. Il n'a même pas de chapeau, cet inconscient !

Le dragon continua à la dévisager, sans réaction apparente, et Luz s'engagea sur le bas-côté pour faire demi-tour. Une pulsation soudaine dans son pénis lui rappela désagréablement le désir instinctif qui l'avait remuée, du plus loin qu'elle avait aperçu Lem. À croire qu'elle l'avait reconnu viscéralement. Sa gorge se serra soudain d'appréhension et elle reprit sa route, droit devant elle, aussi vite que

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

les limitations de vitesse le lui permettaient. Son cœur battait à grands coups précipités, comme si elle venait d'échapper à quelque grand danger. Sésame sembla se désintéresser d'elle et, à petits pas, il gagna le tableau de bord en escaladant le volant.

Vingt miles plus loin, Luz livra son premier client, puis elle reprit la nationale et ses grandes ondulations, qui lui donnaient l'impression de rouler sur une mer agitée. Elle soupira d'exaspération en voyant ramper devant-elle, au sommet d'une vague, un de ces vieux bus déglingués qui transportent les fidèles des églises baptistes de *revival* en pique-nique : il était interdit de doubler et l'hélicoptère de la police de la route, qu'elle devinait à l'horizon, la dissuada de céder à la tentation. Elle se traîna derrière son bus, suffisamment loin pour n'être pas incommodée par les vapeurs de gasoil, ses yeux errant du ruban onduleux de l'asphalte aux cactus chollas ou aux arbres de Josué du bas-côté, jusqu'à ce qu'elle puisse enfin emprunter une déviation.

Elle s'arrêta pour déjeuner sur Alamo Road, au King David's Roadhouse, chez Rozanne, comme toujours quand elle passait par le comté de Yavapai. Elle aimait Rozanne, une grande femme lasse, d'une cinquantaine d'années, épuisée par la vitalité de ces quatre enfants et deux petits-enfants - elle élevait les jumeaux qu'une de ces

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

filles, encore adolescente, avait eu avec un routier de passage. Rozanne faisait face à ses problèmes sans aigreur, avec une solidité et un humour indéfectible. Elle faisait le service et son mari Joachim, que tout le monde appelait Joe, faisait la cuisine - rien d'extraordinaire, comme cuisine : hamburgers, poulet frit, pommes-frites, salade de chou mariné, gaufres et donuts. La chaleur maternelle et l'humour désabusé de sa femme suffisait à attirer et retenir la clientèle.

- Encore avec ton lézard, chérie ? s'écria Rozanne de derrière son comptoir, quand Luz, Sésame sur l'épaule, pénétra dans le restaurant aux chromes poisseux.

L'établissement était vide : l'heure du déjeuner était passée depuis longtemps. Luz s'installa sur un haut tabouret à l'assise de vinyle rouge déchirée, qui perdait sa mousse comme un animal éventré perdrait ses tripes. Au-dessus du comptoir, un prédicateur en costume pailleté gesticulait en silence, sur l'écran de télé.

- Mais quand vas-tu te décider à l'égorger, pour qu'il se transforme en prince charmant ? fit Rozanne avec un mouvement de menton vers le lézard.

Luz haussa un sourcil sceptique.

- N'est-ce pas plutôt un baiser qu'il faudrait lui donner ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Laisse tomber les baisers, mon petit cœur, si tu veux pas risquer de te retrouver en cloque.

Interloquée, Luz regarda Rozanne sans comprendre.

- Ah, mais c'est que tu ne connais pas la dernière qui m'est tombée dessus ! La semaine passée, j'ouvre la boutique, et qu'est-ce que je trouve sur le seuil ? Un couffin avec un bébé dedans et un petit mot qui m'informait que c'était l'enfant de Merry.

Luz ouvrit de grands yeux.

- Mais, Merry, c'est pas celui de tes fils qui a douze ans ?

- *Yep* !

- Eh bin ! Il faut croire qu'il a transformé son coup d'essai en un coup de maître !

- Penses-tu ! Monsieur ne sait dire qu'une chose : « Mais je l'ai juste embrassée ! » Du coup, j'ai appelé la petite Kiss !

- Ah ? Mais as-tu envisagé la possibilité que ton fils dise la vérité ?

- Tu as trop lu la Bible, ma chérie ! Je t'assure que ça fait longtemps qu'on arrive plus à faire d'enfants sans relations sexuelles, renseigne-toi.

Luz rit.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Bon, mais si Kiss était la gosse d'un autre ? Après tout, il n'y a que la mère dont on puisse être sûr. La preuve, ma mère n'a jamais été foutue de savoir qui était mon père, parmi tous ses amants !
- C'est une sacrée gourmande, ta mère, dis-moi ! Enfin, pour Kissy, juge par toi-même.

Rozanne désigna d'un coup de menton un berceau dissimulé derrière le comptoir. Luz alla se pencher sur un joli poupon aux boucles rousses, qui ouvrait de grands yeux étonnés en remuant ses doigts de pied.

- C'est pas le portrait craché de Merry, ça ?

Luz resta dubitative :

- Mouais, si tu le dis, mais... à part les cheveux...
- Crois-moi : c'est le portrait de mon Merry, quand il est né.
- Ah ? Et ton fils aîné, ça ne peut pas être lui, le père ?
- Plaise à Dieu ! Il croit que je me rends compte de rien, mais il est de la jaquette. Il n'arrête pas de lorgner les fesses des camionneurs. En ce moment il sort avec un flic : un motard. Qui aurait cru qu'il y aurait des homos dans la police ! Bien sûr, il y avait le flic moustachu des Village People, mais je croyais que c'était juste de la provocation. Bon, ne le dis pas à Joe : s'il savait que son propre fils couche avec

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

un motard, il serait capable de se raser la tête de désespoir, ou bien de les poursuivre à coups de fusil, ou va savoir quelle autre folie !

Luz sortit de sa conversation avec la grande Rozanne singulièrement apaisée et rafraîchie. Rozanne s'attendait toujours au pire et l'accueillait sans révolte et avec bonne humeur. Curieusement, il y avait chez cette femme quelque chose qui la faisait penser à sa mère, mais quoi ? Elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Rozanne ne fuyait pas ses responsabilités, elle. Elle était toujours prête à aider ses enfants et n'intervenait jamais dans leur vie sexuelle, sauf pour en assumer les conséquences. Rien à voir avec Ma', donc. Peut-être était-ce cette façon qu'avait Rozanne d'être aimée de tous, comme l'était aussi Céleste. Oui, tout le monde adorait ces deux femmes pourtant si différentes.

Luz s'installa dans son minibus mercurisé et referma sa portière, toujours absorbée dans ses pensées. Elle allait mettre le contact, quand elle sentit comme un courant d'air froid sur la nuque. Elle sursauta et regarda par dessus son épaule. Planté de l'autre côté du parking, au bord de la nationale, Lem la regardait. Non, se rappela-t-elle, il ne peut pas me voir. Il regarde le minibus. Elle s'empressa de mettre le contact et s'échappa à toute allure, le cœur battant la chamade.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Quelques kilomètres plus loin, elle se reprocha d'avoir fui comme une biche effarouchée. Allons, ce n'était que Lem, celui qui avait été son ami, son frère. Certes, il l'avait blessée, mais elle savait bien que jamais il ne l'agresserait physiquement. Elle pouvait lui faire confiance, il ne la violerait pas.

Le souvenir de leurs étreintes, sur la dalle froide de la chapelle du cimetière de Caucade et dans l'atelier de Batistin, lui fit monter le rouge aux joues et le désir lui brûla les entrailles. Non, elle ne voulait plus jamais le revoir. Trop dangereux. Trop douloureux.

Le soir, comme d'habitude, Jon la contacta par cibi pour discuter quelques minutes, puis, sans préambule, il lui passa sa mère. Luz se sentit tout de suite en alerte : Céleste affectait de détester la technique et, si elle était satisfaite de savoir sa fille reliée à Bonaventura par la voie des ondes, elle feignait un total désintérêt et ne s'approchait jamais du micro.

- Qu'est-ce qui coince ? demanda Luz en prologue.

- Bonjour quand même, lui répondit la voix de sa mère, étonnamment chaude et proche.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Ouais, ouais, bonjour. Que se passe-t-il pour que tu sacrifies à la technique ?

- Tsss ! Tu as vraiment pris la mentalité américaine, Orchis. Toujours pressée. Bientôt, tu émailleras tes phrases de « Fuck ! » D'ailleurs, cette lubie de ne pas baiser, c'est très américain. L'abstinence est à la mode. Conséquence de cette saloperie de virus, bien sûr.

Luz soupira, exaspérée, mais se tut. Le silence était la seule arme qui vint à bout de la volubilité de sa mère.

« J'ai reçu une visite pour le moins inattendue, ce matin, enchaîna Céleste. Tu venais à peine de partir.

Céleste fit une pause et Luz retint sa respiration, sûre de ce qui allait suivre.

« Il était désolé de t'avoir manquée. Il s'est mis un projet stupide dans la tête, figure-toi, mais j'ai foi en Rose-Marie - ou plutôt en ses tarots -, et elle dit qu'il reviendra. J'espère, qu'alors, vous ne vous raterez pas. D'ailleurs, il a laissé quelque chose pour toi. Je ne t'en dis pas plus, c'est une surprise. Mais, le connaissant, c'est comme s'il t'avait laissé son cœur en dépôt. C'est vrai qu'il arrive à Rose de se tromper : depuis le temps qu'elle s'obstine à me prédire un autre enfant... Et pourtant, ce n'est pas faute de d'essayer...

- Ma'... coupa Luz.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Sa mère s'amusait. Elle était capable de continuer à parler toute la soirée sans lâcher un nom, cette diablesse, pour le seul plaisir de forcer sa fille à lui poser la question. Autant capituler tout de suite :

« De qui parles-tu ?

- Mais… de Santiago, bien sûr ! On baise sans arrêt !

- Maman, qui est passé à Bonaventura ?

- Lem, bien sûr ! Ne te l'avais-je pas dit ?

Finalement, Céleste avait parlé : Lem était passé, avait demandé des nouvelles de Luz, loué ses bandes dessinées, admiré les fresques du Café, serré Mounia qui pleurait, comme d'habitude, dans ses bras, et laissé pour Luz toutes les bédés de Tintin qu'elle lui avait offertes, car il ne pouvait pas les emmener où il allait. Et puis, il était parti à bord d'un camion de lait. Il avait l'air d'entendre mieux qu'avant. Le changement de climat avait dû lui déboucher les oreilles.

- Et où va-t-il, demanda Luz.

- Dans la nature, répondit Céleste.

- Comment ça, dans la nature ?

- Ça, précisément : il veut aller vivre en ermite dans le Yosemite Park. Mais, avant toute choses, il voulait voir ton Grand Désert Rouge. Je l'ai orienté vers Mystery Valley

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz avait passé la moitié de la nuit à penser à ce projet de Lem, inquiète pour lui sans vouloir se l'avouer. Incapable de dormir, elle avait passé des heures à chiffonner entre ses doigts la douce collerette bleue de Sésame qui la scrutait impatiemment mais sans broncher, à la lueur argentée du clair de lune. Le dragon semblait mettre toute sa patience à supporter les agaceries de Luz, comme s'il voulait l'aider à traverser les angoissantes heures de la nuit.

Puisqu'elle ne dormait pas, elle tenta de travailler à sa bédé, mais ne réussit jamais à se concentrer suffisamment. C'était comme si la vision de Lem au bord de la route s'était imprimée sur sa rétine. Définitivement. Elle avait parfois l'impression d'être brûlée par le curieux regard couleur de pierre de lune.

L'aube la vit au volant : dans l'impossibilité de dormir et de travailler, autant compter sur l'effet hypnotisant du ruban d'argent de l'asphalte.

C'est dans ce curieux état d'esprit que Luz termina sa tournée de livraison. Pour la première fois, c'est avec soulagement qu'elle reprit la route de Bonaventura. La solitude lui semblait soudain insupportable. Elle finit même par laisser sa cibi allumée toute la journée : les discussions des routiers lui tenaient compagnie.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Quand elle le vit, planté sous l'enseigne du U Beans Truck Stop, sur la route 395, elle ne voulut pas s'avouer qu'elle avait guetté sa silhouette, depuis Mojave : qu'il aille à Bonaventura ou au Yosemite Park, après avoir quitté Monument Valley, c'était le plus court chemin.

Calmement, elle s'engagea sur la piste voisine pour prendre du carburant, mit ses Ray Ban puis, en repartant, elle arrêta le minibus mercurisé devant Lem et ouvrit la portière passager, le cœur battant à tout rompre. Emmanuel, dissimulé sous un méchant coup de soleil, une casquette des Dodgers, des lunettes noires et une barbe clairsemée d'une semaine – évidente conséquence du coup de soleil -, ne fit pas mine de la reconnaître. Il s'installa sans un mot, et tourna le visage vers la fenêtre, comme s'il ne voulait pas lui laisser le loisir de l'identifier. Luz le regarda tirailler nerveusement les manches longues de son tee-shirt et les enrouler autour de ses poings serrés.

- Where're you going ? fit-elle, en exagérant son accent américain.

- Yosemite Park, répondit-il succinctement d'une voix enrouée.

Luz lança la camionnette sur la nationale. Ils roulèrent en silence pendant cinquante miles avant qu'elle n'ouvre la bouche. Tous ses sens semblaient s'être exacerbés et mis à l'écoute de son compagnon.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

De lui, semblait émaner une tension infinie, comme s'il était parcouru par un violent courant alternatif.

Elle ne voulait pas être la première à parler et Lem avait l'air décidé à ne pas sortir de son mutisme. C'est Sésame qui vint les tirer d'affaire : sortant soudain de sous le siège de Luz, le dragon bleu escalada le pantalon de la conductrice puis son tee-shirt, jusqu'à se retrouver sur ses épaules. Se faufilant à travers sa crinière, il passa d'une épaule à l'autre pour, sa tête émergeant d'une masse de cheveux blonds, cracher de fureur vers Lem, en déployant sa collerette bleue pour se faire plus impressionnant.

Le crachotement attira l'attention du jeune homme, qui sursauta à la vue du lézard : il s'attendait à voir des reptiles autour de Luz, mais rien ne le préparait à rencontrer un tel monstre préhistorique.

Luz rit et dit :

- C’est Sésame.

- Hein ? fit Lem éberlué par le dragon ou par les paroles qu'elle venait de prononcer, Luz ne savait.

- Sésame, répéta-t-elle.

- Quoi ?

D'un brusque coup de volant, Luz quitta la route et s'engagea sur le bas-côté, contre les barbelés délimitant un terrain militaire

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

appartenant à l'Air Force. Elle arrêta le moteur du minibus et, retenant Sésame d'une main pour lui éviter de glisser, elle se tourna vers son passager, furieuse.

- As-tu oublié à qui tu parles ? demanda-t-elle sèchement. Crois-tu que je vais entrer dans ton jeu de sourdingue, alors que c'est moi qui t'ai aidé à peaufiner ton rôle ?

Lem avala péniblement sa salive.

- J'étais pas sûr que tu m'aies reconnu, se décida-t-il à articuler.

- C'est sûr ! ironisa-t-elle méchamment. Je ne te connais que depuis quoi ? Quinze ans ? C'est trop peu pour te remettre au premier coup d'œil !

- J'avais peur que tu ne sois pas ravie de me revoir, fit-il piteusement.

- Tu es pourtant passé chez moi, à ce qu'on m'a dit.

Lem resta silencieux et prit l'air buté qu'il avait, étant enfant, quand il avait décidé de se taire coûte que coûte.

« Qu'est-ce que tu viens faire, ici ? tenta-t-elle encore.

- Je vais m'installer au Yosemite Park. Je me construirai une cabane.

- Tu plaisantes, j'espère ! Lem, dis-moi que c'est un poisson d'avril.

- Pas du tout ! fit-il d'un air pincé. C'est très sérieux.

Luz grimaça en secouant la tête devant une telle folie.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Tu sais que le camping sauvage et la chasse sont interdits, dans les parcs nationaux, fit-elle. Et la pêche aussi.

- Je suis pratiquement végétarien. Je vivrai de cueillette. Je me cacherai. Si je trouve un coin discret, je ferai pousser des patates. Je me débrouillerai : je peux faire pousser n'importe quoi.

- Ça aussi, c'est interdit, qu'est-ce que tu crois ? Tu vas crever de faim, dans ce parc. Même les écureuils ont du mal à faire des réserves. Comment survivras-tu, l'hiver ? Il neige au Yosemite, tu sais ?

- Oh ! Je vais m'installer dans un coin tempéré, un endroit où il ne neige pas.

- Où il ne neige pas, il n'y a que le désert.

- Tu exagères. Il y a des coins très vivables. Ne t'inquiète pas, même dans le désert, je me débrouillerai.

- C'est de la folie !

- Je me débrouillerai, répéta-t-il.

Luz estima que la conversation était close et, sans plus rien dire, elle mit le contact et s'engagea sur la 395, bien déterminée à bifurquer subrepticement sur la route 178, vers le Nevada : ce n'était pas elle qui allait l'aider à se suicider en l'amenant à son maudit parc national !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Ils ne prononcèrent plus un mot, jusqu'au soir, quand Luz s'arrêta devant la façade surmontée d'un gigantesque cochon souriant, tout en plâtre rose, du Loveless Café. Elle ne put s'empêcher de rire devant l'ahurissement d'Emmanuel à l'aspect de cette enseigne. Il faut dire que le cochon était non seulement plus haut que l'établissement qu'il couronnait mais aussi plus gros : il débordait de chaque côté du toit et obstruait en partie les fenêtres.

- Il y a encore peu de temps, ça s'appelait Piggie's, expliqua Luz, mais depuis que sa femme est partie avec une représentante de chez Avon, le patron a changé le nom du resto. Je t'invite, ajouta-t-elle. C'est peut-être le dernier repas correct que tu feras avant longtemps.

- Pas question, rétorqua-t-il. Je rêve de t'inviter au restaurant, pour une soirée bien romantique.

Luz rit de nouveau. Il y avait de quoi : le Loveless Café et ne semblait pas être l'endroit idéal pour une soirée romantique. Lem ouvrit de grands yeux, en découvrant un aspect de l'Amérique qu'il pensait définitivement mort : des tables de mélaminé rouge, autour desquelles des géants obèses blonds ou roux, au visage rouge et congestionné, descendaient d'énormes pintes de bière et de monstrueuses portions de frites, en rotant bruyamment devant la télé qui diffusait du catch féminin dans la boue ; un juke-box hurlait du

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elvis, dans l'indifférence générale ; au-dessus du bar, de nombreux trophées de chasse vous regardaient de leurs yeux de verre, comme pour vous mettre en garde depuis leur éternité poussiéreuse ; de la sciure au sol et des nuages de mouches. Luz sourit, en voyant l'air ébahi de son ami.

- Typique, hein ? Mais ne t'inquiète pas, la cuisine est bonne. Surtout les travers de porc grillés sauce barbecue.

Ils firent encore quelques kilomètres – au pas derrière un troupeau de moutons Navajo qui changeait de pâture -, avant de décider de s'arrêter pour la nuit, au milieu du désert. Après la traditionnelle communication radio avec Bonaventura – Luz s'était fait un plaisir d'annoncer à Jon que Lem était avec elle, sachant que Ma' grillerait d'impatience d'en apprendre plus et qu'elle devrait attendre jusqu'au lendemain soir -, ils firent un feu, pour le plaisir des yeux et aussi pour chauffer l'eau pour le thé - qu'ils durent partager dans la même tasse : Luz n'avait pas prévu de recevoir, dans son minibus mercurisé.

Lem sortit alors son harmonica. La musique sembla exercer une curieuse attraction sur Sésame, qui renonça à sa balade nocturne pour

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

s'installer contre Luz, clignant des yeux à la lueur du feu, pour mieux observer le musicien. Lem avait subjugué le dragon.

- Je croyais, dit-il entre deux blues, que les animaux sauvages avaient peur du feu.

- Où as-tu pris que Sésame est un animal sauvage ? fit Luz, vexée.

- Eh bien, il n'est pas né en captivité...

Luz haussa les épaules.

- Sésame est particulier.

Lem approuva de la tête, avant de recommencer à jouer.

Comme la nuit était douce, ils décidèrent de dormir à la belle étoile, au risque de se faire piquer par un scorpion, des fourmis rouges ou une araignée. Lem nourrit le feu, pendant que Luz allait chercher des couvertures indiennes dans le minibus. Elle ne dormait jamais en plein air, peut-être par crainte des insectes et des pumas, peut-être par agoraphobie, peut-être contaminée par les angoisses de sa mère. Mais, dormir dehors avait réglé, au moins pour ce soir-là, le problème du couchage : le minibus ne disposait que d'une seule et étroite couchette. Très bien pour faire l'amour, plus difficile pour se bouder. À éviter absolument, donc.

Emmanuel ne put dormir. Il veilla toute la nuit sur le sommeil de Luz, s'emplissant les yeux de sa lumineuse beauté. Épuisée, elle

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

s'était endormie de suite, à peine enroulée dans sa couverture multicolore, le visage tourné vers le feu, le dragon contre son flanc, comme une sentinelle.

Tout tendresse et regrets, Man s'emplissait les yeux de celle qui l'avait ensorcelé, qu'il aimait depuis l'enfance et qu'il avait perdue, par sa propre bêtise, par son absurde orgueil. Son cœur fondait, son esprit vacillait ; il aurait voulu qu'un miracle se produise ; qu'elle ouvre les yeux et lui sourie et lui dise : « Je t'aime ». Il aurait voulu lui offrir un royaume ; il aurait voulu l'enchaîner et l'emmener avec lui, captive ; il aurait voulu être Sésame, son dragon, pour pouvoir dormir dans sa chaleur ; il aurait voulu la sentir défaillir de plaisir sous lui ; il aurait voulu se traîner à ses pieds, pour lui demander pardon ; il aurait voulu qu'une troupe de bandits de grand chemin les attaque, pour la défendre au risque de sa vie ; il aurait voulu qu'un cow-boy fou tire sur elle, pour pouvoir se jeter devant l'arme et mourir à sa place...

Quand le jour se leva, il était toujours assis en face d'elle, ses bras entourant ses genoux et, soudain, elle soupira, bougea légèrement puis leva les paupières, découvrant la lumière pure de ses prunelles, plus radieuses, aux yeux de l'amoureux transi, que le soleil rose qui, tel un immense ballon gonflé à l'hélium, s'élevait au-dessus des

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

montagnes, à l'Orient. Leurs regards se croisèrent, graves, et ni l'un ni l'autre ne sourit. Le cœur de Luz s'emplit de tendresse et Emmanuel crut voir les yeux d'aube s'embrumer. C'est malencontreusement ce moment où tout était possible que choisit Sésame pour saluer sa maîtresse en faisant la roue. Luz baissa les yeux sur le dragon ; le charme était rompu.

Quand Emmanuel se redressa et s'étira, pour détendre ses muscles endoloris, elle ne put s'empêcher de le regarder et fut soudain prise d'un brûlant désir pour ce corps tendu devant elle. Elle sentit son sexe se durcir dans son jean et, simultanément, une vague de terreur la souleva. Si forte, qu'elle se leva d'un bond et, laissant le jeune homme et le dragon étonnés, elle se précipita vers son minibus, secoua nerveusement sa couverture, la roula, la jeta par-dessus les sièges, s'installa au volant et mit le contact. Alors, elle se pencha sur le siège passager pour ouvrir la portière et attendit, en fixant la route, que ses deux passagers s'installent.

Ils s'arrêtèrent vingt miles plus loin, à l'intersection de deux routes poussiéreuses perdues au milieu de nulle part, dans un troquet où tous les flics de l'État semblaient prendre leur petit déjeuner. Ils entrèrent pour avaler un morceau et Luz, son dragon sur l'épaule, salua quelques uniformes de connaissance. Ils s'installèrent à une

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

table entourée de banquettes de plastique vert bouteille, près d'une fenêtre ; tout en contemplant le parking rempli de voitures blanches à gyrophare et de motos de police, Luz prononça ses premiers mots de la journée :

- Tu es absolument décidé à aller crever de faim ou d'autre chose dans cette réserve ?

- Oui.

- Ça te regarde, fit-elle platement, le visage sans expression. Si tu changes d'avis, tu sais où nous trouver.

Puis, elle se tourna vers la serveuse qui arrivait avec son pot de café et son stylo sur l'oreille, un sourire professionnel sur son visage déjà las, en disant :

- Qu'est-ce que je vous sers, mes petits bouts de sucre ?

Luz fit le trajet d'un trait jusqu'à l'entrée Sud du Yosemite Park. Elle avait d'abord pensé balader Lem à son insu sur les routes de trois États pendant quelques jours, et s'était dirigée vers l'Extraterrestrial Highway, qui longe la zone 51 – la vieille plaisanterie familiale qui affirmait que Lem tombait de la Lune était peut-être pour quelque-chose dans le choix de son itinéraire. Elle comptait ensuite le

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ramener à Bonaventura, où Ma' arriverait certainement à le convaincre, ce rêveur, de se construire une cabane sur ses terres à elle, plutôt que sur celles de l'État. Seulement ce regain de désir l'avait terrifiée, en lui rappelant qu'elle ne pouvait pas se faire confiance, qu'elle risquait de se donner en spectacle. Et cela avec quelqu'un qui l'avait déjà abandonnée deux fois.

Le soleil se couchait quand Luz arrêta le minibus mercurisé devant l'entrée du parc. Elle était presque malade du besoin de se retrouver seule, mais il lui fallait d'abord passer par une autre épreuve :

- On ne se verra peut-être plus jamais, fit Lem d'une voix étranglée. Alors, il faut que je te dise : je suis le pire des lâches et le dernier des cons.

Il lança un regard suppliant vers le profil immobile de Luz, qui se détachait comme un camé sur le fond sombre du ciel. Le plus dur restait à dire et il cherchait une trace de sympathie. Elle regardait droit devant elle, à travers le pare-brise, aussi impassible que si elle ne l'avait pas entendu. Il avala sa salive avec difficulté avant de poursuivre :

« Toute ma vie, je n'ai jamais aimé que toi et j'ai tout fait pour t'oublier, parce que... parce que j'avais peur qu'on dise que j'étais pédé... Et surtout, j'avais peur de l'être. Je ne te demande pas de me

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

pardonner le chagrin que je t'ai fait, parce que c'est impardonnable, mais je veux que tu saches que je m'en veux. Je m'en veux à devenir fou parce que je sais que j'ai gâché toute ma vie par bêtise. Parce que, pour moi, il n'y a toujours eu que toi et que je sais bien qu'il n'y aura jamais personne d'autre.

Il remonta sa manche et posa son avant-bras gauche sur le volant. Malgré sa volonté de rester impassible, Luz eut un mouvement d'effarement devant tant de profondes cicatrices : Lem avait dû être attaqué par un fauve !

« C'est moi qui me suis fait ça. J'en ai partout sur le corps. Je me punissais, chaque fois que je désirais ta bite. Tu vois, je le sais par expérience : jamais je ne cesserai de t'aimer, même si on me hache en morceaux.

À Bonaventura, Mounia lui demanda des nouvelles d'Emmanuel. Luz répondit sèchement – elle avait choisit de se réfugier dans la colère :

- À l'heure actuelle, il est sûrement mourant.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Mounia serra les lèvres de désapprobation, alors que Céleste laissait échapper un petit rire.

- Certainement pas ! gloussa-t-elle. On le reverra bientôt, je te le garantis. Ça énerve assez Rose-Marie que ses cartes le lui disent : elle n'a jamais pu supporter ce gosse.

Luz fit comme si elle n'avait pas entendu et repartit dès le lendemain – bien trop tôt pour ses livraisons -, furieuse contre sa mère, contre Rose-Marie, contre Lem, contre elle-même, contre ses bandes-dessinées qui n'avançaient pas, et même contre Mounia, elle ne savait pourquoi.

Elle reprit le volant avec soulagement, pressée de retrouver la paix que la route ne manquait jamais de lui apporter. Pourtant, cette fois, l'apaisement n'était pas au rendez-vous : elle ne cessait de penser à Emmanuel, peut-être blessé et sans moyen d'appeler au secours. Cela la rendait malade, mais pour rien au monde elle ne serait retournée le chercher : elle espérait bien ne plus jamais le revoir. Sésame semblait la désapprouver et il restait terré sous le siège du minibus, comme s'il la jugeait sévèrement.

Secouée par le cuisant désir que Lem avait éveillé en elle, la nouvelle de son amour et l'aveu de sa lâcheté l'avaient terrifiée : s'ils se revoyaient, elle était perdue ! Jamais elle n'aurait la force de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

réprimer son désir, s'il était partagé. Même la rancune qu'elle gardait encore à Lem ne la retiendrait pas. Oh ! elle comprenait parfaitement qu'il ait redouté l'opinion d'autrui – elle en avait suffisamment souffert elle-même ! Elle pouvait même comprendre qu'il ait lutté contre ce qu'il considérait comme une dépravation sexuelle – elle était bien placée pour cela aussi, n'est-ce pas ? Mais c'était impardonnable de ne pas lui avoir avoué tout ça, au lieu de la plaquer sans un mot. La simple vérité l'aurait moins fait souffrir que l'abandon. Quoique... Comment son adolescence aurait-elle réagi face à la certitude que Lem, son seul ami, presque son frère, l'être qui la connaissait le mieux au monde, la rejetait comme tout le monde, à cause de sa différence ? Et même à présent, comment le digérait-elle ? Eh bien, elle ne le digérait pas. S'il l'avait aimée pour de bon, quelques centimètres de plus ou de moins à l'entrejambe n'y auraient rien changé.

Elle erra au hasard des routes deux mois durant, cherchant l'oubli sans le trouver, ne passant par Bonaventura, que quelques minutes

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

tous les quinze jours, pour prendre ses livraisons. Si sa rancune contre Lem fondait progressivement, sa peur de ne pouvoir dominer ses pulsions sexuelles augmentait en proportion. Elle s'inquiétait terriblement, pour le jeune homme, seul en pleine nature. Elle manqua plusieurs fois partir à sa recherche et fit même demi-tour, un jour, en plein milieu de la route, en coupant la ligne jaune, et roula une bonne cinquantaine de miles dans la direction du Yosemite Park, avant de changer brusquement d'avis. Elle eut alors l'impression d'avoir sacrifié Lem à son angoisse, de l'avoir condamné à mort pour n'être plus tentée charnellement par sa personne – n'avait-elle pas désiré ne plus jamais le revoir ?

Quand elle se décida enfin à rentrer chez elle pour quelques jours, elle était torturée d'une inquiétude bien plus vive encore que quand elle était partie. Elle trouva toute la maisonnée sens dessus dessous, et sa mère encore plus bardée d'armes à feu que de coutume : il y avait un rôdeur qui hantait leur coin de désert.

- Comment ça, un rôdeur ? demanda Luz étonnée.

Ma' avait pourtant l'habitude de sympathiser avec tous les sans-abris qu'elle croisait. Qu'avait donc celui-ci de particulier ?

« On a annoncé une évasion de la prison d'État ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Non, non, répondit Céleste, mais il y a quelques jours, des gens dans une vieille Ford cabossée ont campé derrière le poulailler des Cardozo : ils sont arrivés en pleine nuit, et le vieux Chico est sorti avec son fusil et il a vu la Ford. Mais comme personne ne sortait, il a compris que c'étaient des voyageurs qui dormaient là. Le lendemain à l'aube, ils étaient partis.

- Eh bien, alors ?

- Alors, depuis, des choses disparaissent toutes les nuits, mais on ne voit jamais le coupable.

- Quel genre de choses ?

- Du linge qui séchait dehors. Et les potagers ont été dévalisés : plus de fraises, plus de melons, plus de tomates. Bernardo faisait cuire des travers de porc au barbecue, il est rentré chercher une fourchette, parce que la sienne était tombée par terre et, quand il est revenu, les travers de porc avaient disparu. Ici, on nous a fouillé les poubelles.

Luz s'illumina soudain. Sans doute était-ce Lem, qui rôdait par ici sans oser se montrer.

- Eh bien, dit-elle, c'est quelqu'un qui a faim ! Pourquoi tant de panique ?

- On ne se cache pas, si on a la conscience tranquille, rétorqua Céleste. Un vagabond serait venu demander à manger. Non, c'est

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

quelqu'un qui se cache. Peut-être un assassin. Ne sort plus sans armes, Orchis !

Luz regarda sa mère avec commisération.

- Tu veux que je porte une arme ? Pour me défendre contre quelqu'un qui n'a même pas volé une poule ? Juste des fruits ? Mais tu te rends compte que ce sont sûrement les gosses des voisins, qui dévalisent les potagers ?

Céleste haussa les épaules.

- Pourquoi des gosses fouilleraient-ils les poubelles ? objecta-t-elle.

- Parce que ce sont des gosses. Et d'ailleurs, pourquoi un repris de justice fouillerait-il tes poubelles ? C'était sûrement un coyote ou un lynx, Ma' !

Céleste ne répliqua qu'en ouvrant son fusil, pour en vérifier la charge, et en le refermant d'un coup sec. Elle se dirigea vers la porte, son arme sous le bras.

- Ne-sort-pas-désarmée, martela-t-elle seulement.

Luz décida de se mettre à la recherche de ce rôdeur. Elle était certaine qu'il s'agissait de Lem. Elle se moquerait bien de ses velléités de vie sauvage, quand elle le retrouverait. Et puis non, elle

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

ne se moquerait pas : il était tellement susceptible ! Mais il fallait le retrouver avant que l'un des habitants de Bonaventura ne lui tire dessus pour défendre ses pastèques – elles seraient bientôt mures.

Elle sillonna tout le coin à cheval, sans succès. Elle rentra fourbue et énervée, pleine de sueur et de poussière et de mouches. Elle alla prendre une douche directement, sans passer par le Philtres' Café.

À peine était-elle sous le jet d'eau fraîche, que sa mère entrait dans la salle de bains de l'hacienda, toute son artillerie sur le dos. Luz sursauta, attrapa sa serviette et s'en recouvrit convulsivement, sans arrêter l'eau.

- Mais tu ne pouvais pas frapper, non ? s'exclama-t-elle, furieuse.

- Ho ! Je suis ta mère, non ? Je sais à quoi tu ressembles ! C'est moi qui t'ai faite.

Luz jugea inutile de discuter, s'enroula plus étroitement dans sa serviette et arrêta le jet d'eau. Oui, c'était sa mère, malgré le malaise dont cette idée même l'emplissait. C'était inimaginable d'être l'enfant de cette femme-là, à laquelle elle ressemblait, au physique et au moral, comme le négatif à la photo. Elle n'arrivait même pas à s'imaginer dans son ventre. Sa mère, cette étrange étrangère.

- Bon, qu'y a-t-il de si pressé ? fit-elle impatiemment.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Un des artistes faisait des croquis sous la véranda de la Fondation Danann. Il est allé pisser. Durant son absence, on lui a tiré son bout de fusain.

- Et alors ?

- Et alors ? Et alors, il est là, le rôdeur ! Je suis venue te chercher pour t'escorter jusqu'au Café, pour le dîner.

Luz haussa les sourcils, envisagea de faire part à sa mère de ses soupçons concernant l'identité du rôdeur, y renonça, et se contenta de dire :

- Bien. Voudrais-tu, s'il te plaît, me laisser me laver ?

- Je vais monter la garde sous la véranda.

- C'est ça.

Luz resta seule dans la salle de bains, ne sachant que faire de sa serviette trempée.

Mais quand, après la fermeture du Philtres' Café, Céleste s'opposa à ce que sa fille laissa une assiette de nourriture pour le rôdeur, afin d'éviter qu'il ne s'éternise par ici, Luz explosa :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Comment ? s'exclama-t-elle. Il y a là, dehors, quelqu'un qui a faim, et toi tu veux m'empêcher de le nourrir ! Mais qu'est-ce qui t'arrive à la fin ?

Céleste la boucla : l'argument avait porté. Luz, aidée par Mounia qui n'avait pas desserré les lèvres, laissa un copieux repas, bien en évidence sur l'une des tables de la terrasse : son Lem ne mourrait pas de faim. Elle n'avait même pas remarqué que Lem était subitement devenu *son* Lem.

Le lendemain, l'assiette était vide et, si Céleste était sombre, Luz rayonnait. Restait à convaincre cet entêté de se laisser voir. Cela risquait d'être difficile. Elle soupçonnait Lem d'être suffisamment proche de la nature pour s'y fondre à volonté, tel un lutin.

Elle repartit pour une nouvelle tournée de livraison sans que le rôdeur ne se fut montré mais, l'esprit tranquille à son sujet, elle retrouva avec une profonde jouissance son bonheur accoutumé du désert. Tout ce que risquait Lem, à Bonaventura, à présent, c'était de se faire piquer par un scorpion, ou mordre par un serpent à sonnettes. Les piqûres de scorpion étaient douloureuses mais inoffensives, et les serpents à sonnette étaient peureux. De plus, elle savait que Lem

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

avait un flacon de sérum anti-venin. Maintenant qu'au Philtres' Café, on nourrissait l'inconnu, les larcins avaient cessés dans les potager et Céleste était désormais la seule à se balader armée. Luz connaissait assez sa mère pour savoir qu'elle ne tirerait jamais sur quelqu'un qui ne la menacerait pas.

Elle était absolument convaincue que le rôdeur et Lem ne faisaient qu'une seule et même personne. Il ne pouvait en être autrement.

- C'est un gosse !

À son retour à Bonaventura, Luz avait décidé qu'il était temps de forcer Lem à sortir de l'anonymat. Elle s'était dissimulée dans le Café avec Sésame, prête pour une longue veille, et décidée à lui parler dès qu'il se montrerait.

En apercevant le visiteur nocturne, elle s'était retenue de s'exclamer et avait pris sur elle pour rester immobile et invisible pendant que l'enfant mangeait.

Encore sous le choc de cette vision, elle était allée réveiller sa mère.

- Un gosse, tu en es sûre ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Et pas grand, avec ça. Sûrement pas plus de cinq ou six ans.

- Et tu ne l'as pas reconnu ? Tu es sûre que ce n'est pas un des gosses des voisins ?

- Il est noir, ce gosse, Ma'.

Aucune famille noire ne vivait à Bonaventura.

« Il faut appeler le shérif et organiser une battue, continua Luz. On ne peut pas laisser cet enfant seul dans la nature.

- Laisse tomber, rétorqua Céleste. Si ce gosse se cache, c'est qu'il a peur. Si tu le poursuis avec des chiens et des hommes armés, tu vas l'effrayer encore plus. Non, il faut l'apprivoiser d'abord. On appellera la police quand il nous aura dit son nom.

Luz n'envisagea même pas d'apprivoiser l'enfant - elle était encore sous le choc de l'effondrement de son beau rêve. Si Lem n'était pas le rôdeur, c'était donc qu'il était toujours seul au Yosemite Park, sans assistance en cas d'accident. Elle en vint subitement à comprendre Céleste et l'insistance avec laquelle celle-ci lui enjoignait d'être toujours armée et toujours joignable. C'était de l'amour, tout simplement. La crainte de perdre l'être aimé.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Cette découverte fut pour elle un cauchemar, et ce pour plusieurs raisons : tout d'abord, il lui était plus confortable de penser que Céleste ne l'aimait pas réellement. Se dire qu'il n'y avait peut-être pas que de l'égoïsme, dans l'attitude de sa mère à son égard, la dérangeait. Elle avait l'habitude de penser n'être qu'une plume au chapeau de Ma'. Et encore, elle faisait une plume bien décevante que sa mère cherchait sans cesse et en vain à redresser, friser et colorer, pour la rendre plus conforme à ses goûts. Voilà maintenant qu'elle en venait à se dire que Céleste l'aimait même si elle ne correspondait pas au genre d'enfant qu'elle aurait souhaité avoir - abstraction faite, bien sûr, de sa *perfection*. Que c'était donc troublant !

L'autre pensée dérangeante, c'était que, si l'on ne s'inquiète que pour ceux que l'on aime, alors, c'était donc qu'elle aimait Lem. Et elle ne savait ce qui éveillaient la plus grande angoisse en elle : l'idée de la mort d'Emmanuel ou celle de l'aimer.

Perdue dans ses méandres intérieurs, Luz se désintéressait absolument - et égoïstement - de cet enfant solitaire qui se cachait, là, dehors. Céleste, pour sa part, était bien déterminée à secourir ce pauvre gamin.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Le mystère du rôdeur étant éclairci, Céleste n'avait plus à craindre que la mort invisible ne se dissimule sur ces terres pour saisir sa fille. Elle n'avait plus peur de l'obscurité ni de ses maléfices et elle allait pister cet enfant.

Elle se vêtit de noir : jean noir, pull noir, pour faire face à la nuit froide du désert. Elle s'attacha les cheveux, pour n'être pas gênée, et se noircit le visage avec du bouchon brûlé, pour ne pas être dénoncée par la clarté de sa peau. Elle n'avait pris qu'un seul petit revolver, laissant le fusil à la maison. Toute l'assemblée éclata de rire, quand elle vint parader dans son costume au Philtres' Café, juste avant la fermeture.

- Avec ton teint mat, ce n'était pas la peine de te noircir le visage, fit remarquer Santiago en riant.

- C'était pour faire G.I., rétorqua-t-elle.

Quand chacun eut regagné ses pénates, quand Concepcíon eut fini de faire la plonge, quand le dernier des clients du motel eut regagné sa chambre, quand le dernier artiste eut rejoint son lit, quand le dernier routier eut repris la route, quand Mounia eut enfin fermé le Philtres' Café pour la nuit, Céleste s'installa sous sa propre véranda, dans une zone sombre, sur un coussin au ras du sol, à moitié dissimulée par le buisson de tamaris qui poussait au coin de la

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

terrasse, et elle attendit, en regardant le ciel. La Lune n'en était qu'à son premier quartier et éclairait peu. Céleste repéra la Grande Ourse et Orion, puis glissa dans une sombre rêverie, reportant à intervalles réguliers les yeux sur la table, sous la véranda du Café, où attendait l'assiette de nourriture.

Elle ne pouvait même pas s'en rouler un pour se distraire de ses pensées, de peur d'être dénoncée par l'éclair du briquet ou par le parfum de sa fumée. Elle fuyait généralement l'inactivité, qui laisse aux songes tristes tout loisir de remonter à la surface. Elle soupira légèrement, le plus discrètement possible, et sortit une flasque de Philtre d'Allégresse que, prévoyante, elle avait mis dans sa poche revolver. Après une bonne lampée, elle reboucha le flacon et reporta les yeux sur le Café. Elle sursauta soudain. Une petite ombre était devant la table et semblait manger goulûment, en jetant alentour des regards apeurés.

En effet, c'était bien un enfant. Et pas très grand, avec ça. Quel drame avait bien pu jeter ce petit être dans le désert ? Soudain, le mioche se glissa hors de la véranda du Philtres' Café et, sans bruit, passant d'ombre en ombre, se rapprocha de l'hacienda. Céleste se recroquevilla un peu plus dans sa cachette et retint sa respiration, alors que son rôdeur passait à moins de cinq mètres d'elle et

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

contournait l'écurie. Dès que la petite ombre eut passé l'angle, Céleste se coula à sa poursuite, marchant dans les herbes que le serein embuait, pour ne pas faire crisser le sable du désert. Arrivée au coin du bâtiment, Céleste s'arrêta et observa l'ombre qui longeait les barrières déjetées qui délimitaient la frontière Est de son terrain et disparut soudain, pour réapparaître dans le champ de maïs des Cardozo : l'enfant avait dû ramper pour passer sous la clôture. Céleste s'élança à sa poursuite, courbée pour être moins visible ; elle le vit atteindre l'extrémité Nord du champ de maïs et se fondre dans l'obscurité. Elle s'immobilisa, s'attendant à voir son rôdeur se redresser, après avoir franchit la barrière, mais rien ne se passa.

Elle s'approcha pas de loup. Rien ne bougeait : l'enfant semblait s'être englouti dans le sol du désert. Volatilisé. Au bout d'une demi-heure, Céleste abandonna son guet et rejoignit discrètement sa véranda.

Là, elle s'en roula un et fuma, en terminant sa flasque : les investigations devraient attendre le jour.

À l'aube, Céleste était à l'endroit où l'enfant semblait avoir disparu, profitant comme la veille au soir de la rosée qui, en assouplissant les

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

herbes sèches et les tiges des pavots du désert, les empêchait de bruire sous ses pas. Son avancée étouffée comme par une épaisse moquette, elle sillonna le terrain sans y rien trouver qui puisse évoquer un quelconque campement. Elle visita les carcasses de voitures qui n'abritaient personne, heureusement, car c'était là que Luz avait déménagé les serpents à sonnette de l'hacienda. Elle revint sur ses pas, bredouille. Le soleil commençait déjà à taper et elle alla s'abriter de ses rayons sous l'unique cottonwood qui poussait là, juste à côté d'un grand rocher rouge couvert de pétroglyphes, qui sortait de terre comme un grand triangle rectangle. Des siècles plus tôt, les gosses d'une tribu Mojave avaient dû garder des troupeaux, ici, et passer le temps en dessinant des animaux à la pointe d'un silex sur les roches affleurantes. Céleste resta en arrêt devant un grand pétroglyphe représentant une chèvre barbichue aux cornes en forme de lyre. La gravure avait été soulignée d'un trait noir et gras, frappant de fraîcheur. Intriguée, elle frotta du bout de l'index et examina le dépôt charbonneux sur son doigt : du fusain ! Le fameux fusain volé à la Fondation Danann, bien sûr ! L'enfant ne devait pas être loin. Elle escalada le rocher, pour mieux observer les environs, orange à perte de vue de la floraison des poppys, qui laissaient tomber leurs pétales comme autant de larmes : rien. Pourtant, l'enfant était

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

certainement tout près, Céleste le sentait. Il était là. Oui, mais où ? Soudain, elle sut.

Elle descendit de son rocher et le contourna silencieusement. Là, oui. Dissimulé par les herbes sèches, sous le plateau de schiste rouge, on devinait un passage. L'enfant s'était abrité dans le ventre de la mère universelle.

Retenant son souffle, Céleste s'accroupit, écarta doucement - doucement, très doucement - les herbes sèches et… découvrit son rôdeur, endormi. La cachette était peu profonde, un homme n'aurait pu y tenir assis. Elle était toutefois largement suffisante pour un gosse.

Enroulé dans des haillons, l'enfant respirait calmement, son charmant petit visage noir encadré par une grosse touffe de cheveux laineux. Tentée d'attraper l'enfant, de l'emmener chez elle, de lui donner un bon bain, un bon repas et un bon lit, Céleste sut pourtant se refréner et repartir, aussi silencieusement qu'elle était venue.

Elle avait un plan.

Elle alla chercher une bonne couverture indienne et expédia Santiago à l'épicerie/bazar de Bonaventura, pour y chercher du lait et

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

du jus d'orange en briquettes individuelles, et aussi un ours en peluche, pendant qu'elle préparait un gros sandwich, trois pommes, une barre de chocolat et une bouteille d'eau. Une demi-heure plus tard, elle était devant la grotte avec ses offrandes, l'ours en peluche en moins – l'unique magasin du hameau ne proposait pas ce genre d'article. Céleste avait alors ajouté une de ses poupées vaudou, dont elle avait bourré le ventre d'amarante et de valériane. Elle aurait y aurait bien ajouté une gemme de Lapis-lazuli, qui rend espoir et courage, mais elle eut peur que l'enfant ne la trouve et ne l'avale.

Elle s'installa à une petite dizaine de mètres du plateau de schiste rouge, veillant à rester bien visible et, tout en se maudissant intérieurement de ne pas savoir jouer de la flûte ou de l'harmonica, elle commença à siffler le thème des *Sept Mercenaires*, seul air qui lui vint en tête à ce moment-là. Alors, étalant sa couverture parmi les pavots, elle y disposa son pique-nique. Elle s'assit en tailleur et continua à siffler à tue-tête, en regardant ostensiblement dans la direction opposée à la grotte, pour ne pas effrayer l'enfant qui devait certainement l'espionner entre les hautes herbes.

Enfin, elle repartit, le sourire aux lèvres, laissant ses offrandes artistiquement disposées sur le sol. Tout en marchant, elle songeait au *Petit Prince* de Saint-Exupéry, qui voulait apprivoiser un renard. Elle

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

était juste un peu en retard sur son horaire habituel pour ses randonnées de cueillette.

En rentrant, en début d'après-midi, elle passa brièvement à l'extrémité de sa propriété : ses offrandes avaient disparu.

Un rituel s'instaura : chaque matin, à la même heure, Céleste s'installait face au rocher rouge, avec des vivres et un jouet, et sifflait *Les Sept Mercenaires*, avant de disparaître. Chacun, à Philtres, Enchantements et Sortilèges, la pressait d'arrêter son petit jeu de séduction et de capturer l'enfant : septembre était là ; les pavots défleuris agitaient leurs capsules gonflées de graines ; les nuits, déjà froides, se faisaient glaciales. Son protégé allait mourir d'hypothermie. Seule Luz ne disait rien, beaucoup trop concernée, à son corps défendant, par les remarques sur la température. Céleste haussait les épaules et levait un menton batailleur, refusant de se laisser presser. Elle abandonna quand même un sac de couchage, aux abords de la grotte. Chaque soir, elle observait attentivement le ciel, redoutant, pour la première fois de sa vie, d'y trouver des prémices de pluie.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Au bout de six jours, elle fut récompensée de sa patience : elle jouait machinalement avec une petite balle de plastique jaune, tout en sifflant son air accoutumé, quand le ballon lui échappa et rebondit jusqu'à la grotte, s'immobilisant dans les herbes qui en dissimulaient l'entrée. Que faire ? Laisser là le jouet où l'aller chercher ? Elle hésitait, sifflant toujours, quand un bruissement se fit derrière le rideau d'herbe. Un beau regard d'antilope - ivoire et obsidienne -, se dessina au-dessus du ballon, regardant Céleste droit dans les yeux. Sous le choc, la mélodie mourut sur ses lèvres. Une petite main noire saisit la balle jaune et la renvoya à Céleste. L'enfant fit mine de reculer et, finalement, s'immobilisa, les yeux toujours fixés sur la jeune femme, attentif, prêt à détaler au moindre geste de menaces.

Céleste saisit le ballon, sourit, et l'enfant sourit en retour.

- Salut, risqua Céleste. Tu veux jouer ?

Elle agita la balle bien en évidence, tout en interrogeant :

« Oui ?

Comme le regard d'antilope souriait toujours, elle lança doucement la balle jaune dans sa direction. L'enfant la lui réexpédia. Ils s'échangèrent le ballon quelques minutes puis, Céleste, au lieu de le renvoyer, lança une orange à la place, que le gamin attrapa habillement. Elle se leva en disant :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

« Tu vois : je t'ai amené à manger. Je vais partir, maintenant, mais je reviendrai demain.

L'enfant, l'orange à la main, ne disait mot et la dévisageait avec une intense gravité, elle lui fit un signe d'adieu, et se dirigea vers l'hacienda en sifflant joyeusement.

Arrivée à mi-chemin, elle se retourna : le gosse était sorti de sa cachette et sirotait une brique de lait. Elle le salua de la main et il la salua en retour.

Céleste était si heureuse de ce progrès fulgurant, qu'elle se précipita au garage, pour que Jon joigne sa fille par cibi, immédiatement. Elle ne pouvait pas attendre pour lui raconter ça.

⚥

Pendant ce temps, Luz accomplissait ses livraisons comme s'il s'était agit d'un châtiment à elle réservé : rien n'arrivait plus à la détendre ni à lui occuper l'esprit.

Quand Rozanne la vit arriver en plein milieu du rush du déjeuner, au moment où il y avait le plus de monde, elle se contenta de lui servir son café et, après avoir pris sa commande, elle lui dit :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Si tu n'es pas pressée, reste un petit peu, après le service.

Un très jeune homme avec un chapeau de cow-boy passait et repassait obsessionnellement un clip de Sandra, sur le scopitone : *Maria Magdalena*.

You take my love

You want my soul

I would be crazy to share your life

Why can't you see what I am

Sharpen the senses and turn the knife

Hurt me and you'll understand

I'll never be Maria Magdalena

(You're a creature of the night)

Maria Magdalena

(You're a victim of the fight)

(You need love)

Promised me delight

(You need love)[119]

119Sandra, *(I'll Never Be) Maria Magdalena* (Michael Cretu, Hubert Kemmler, Markus Löhr, Richard Palmer-James), abum « The Long Play », Virgin, 1985. (Source : https://en.wikipedia.org/wiki/%28I'll_Never_Be%29_Maria_Magdalena) « Tu prends mon amour / Tu veux mon âme /Je serais folle de partager ta vie / Pourquoi ne peux-tu pas voir ce que je suis / Aiguiser les sens et tourner le

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz n'en pouvait plus d'entendre la même rengaine et – surtout – de se trouver crucifiée par ces paroles qui collaient un peu trop bien à sa situation. Elle pensait à se replier sur son minibus pour attendre au calme la fin du service, mais elle n'était pas la seule à être exaspérée, et un soulèvement général empêcha le cow-boy de récidiver une sixième fois. Quand enfin tous les routiers eurent regagné leurs bahuts, Rozanne remplit la tasse de Luz, se servit un café, s'assit en face d'elle et alluma une cigarette. Sans un mot, elle fuma en observant la jeune fille.

Luz fit mine de s'intéresser à son dragon, pendant quelques instants, avant de dire agressivement :

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

- C'est à moi de te demander ça, mon petit chou. Tu ressembles à un poulet plumé. Il y a quoi, que je ne t'ai vue ? Trois semaines ? Un mois ? Que t’est-il donc arrivé ?

Le bébé se mit à pleurer derrière le comptoir et Rozanne alla le chercher. Elle se réinstalla sur la banquette de plastique rouge, face à Luz, avec la petite fille aux cheveux roux dans les bras, et lui fourra un biberon dans la bouche, en disant doucement, comme une litanie :

---

couteau / Blesse-moi et tu comprendras /Je ne serai jamais Maria Magdalena / (Tu es une créature de la nuit) / Maria Magdalena / (Tu es une victime du combat) / (Tu as besoin d'amour) /Tu m'as promis du plaisir / (Tu as besoin d'amour). »

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Tss, tss ! Kissy, Kissy, Kissy... Alors, fit-elle sans transition en levant son beau visage las vers Luz, raconte-moi ce chagrin d'amour.
- Je n'ai pas de chagrin d'amour, se défendit Luz sèchement.
- C'est ça ! rétorqua Rozanne. À qui crois-tu donc parler ? J'ai quatre enfants, tous adolescents ou adultes, et ils ont tous un jour fait la même tête que toi, avant de me faire grand-mère. Tiens, ma fille aînée, Sarah, elle est passée directement de la tête de martyr aux nausées de la grossesse. C'est comme ça l'amour. Sans ça, la race humaine se serait éteinte depuis longtemps. D'ailleurs, il serait temps de t'y mettre. Tu as quel âge ?
- Tout le monde n'est pas forcé de faire des gosses à peine sorti de l'enfance, se défendit Luz, en désignant la petite Kissy, fruit d'amours enfantines, d'un coup de menton. Généralement on considère même cela comme une catastrophe.

Rozanne haussa doucement les épaules.

- Les enfants, ça se fait parce qu'on est jeune et inconscient. Sinon, on n'en ferait pas.
- Allons ! Il y a de plus en plus de femmes qui ont leur premier enfant après quarante ans.
- Oh ! Les imbéciles, ça ne manque pas ! Mais rester optimiste après quarante ans, crois-moi, ce n'est pas faire preuve de bon sens !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz pensa fugitivement à Ma', qui venait de fêter ses quarante-deux ans. Rozanne posa le biberon sur la table, appuya sa petite-fille contre son épaule pour lui faire faire son rot, puis alla la remettre dans son berceau, derrière le comptoir.

« Bon, fit-elle en revenant s'asseoir, si tu me racontais ?

- Il n'y a rien à raconter. Je préfère rester seule : je n'ai besoin de personne.

Rozanne leva les yeux au ciel, excédée.

- Oh oui, dit-elle, ça se voit que ça te rend heureuse, la solitude ! Tu as raison, ne prends pas le risque de sortir d'une situation aussi agréable !

- Au moins, personne ne m'utilisera.

La grande femme haussa les sourcils avec étonnement.

- Eh bien, quoi ? demanda-t-elle. Tu as peur qu'on t'use ? Ou qu'on te vide, comme une bouteille de bière ?

Luz ferma hermétiquement la bouche, imitant sans s'en apercevoir la mimique lèvres serrées habituelle à Mounia : Rozanne ne savait rien de son hermaphrodisme, ni de sa relation avec Rose-Marie, et elle ne voulait pas les lui révéler. Devant un mutisme aussi décidé, Rozanne n'insista pas.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

« La séduction, les amourettes, le sexe, c'est le meilleur de la vie. Et des fois, on n'a rien d'autre. Ça ne dure pas si longtemps, la saison des amours.

Luz rumina cette dernière réflexion le restant de la journée. Elle se disait que sa mère aurait éclaté de rire en entendant Rozanne parler de la fugacité de la saison des amours. Elle était bien sûre que Céleste non seulement trouverait encore le moyen de séduire à quatre-vingt ans passés, mais aussi d'être attirante : c'était dans sa nature. Ma' était sexuelle ou n'était pas. Ma' *était* le sex-appeal.

Oui, mais Luz, elle, était loin d'avoir l'appétit de sa mère. Et qui plus est, elle ne le voulait pas – oh que non ! À l'idée de ce que la concupiscence avait fait d'elle, elle frissonna, au bord de la nausée.

Seulement voilà, la solitude lui pesait, l'abstinence la rendait folle, et à l'idée de n'avoir rien d'autre à aimer que sa famille, son dragon et son minibus, elle sentait la dépression l'envahir. À quoi bon vivre, dans ce cas ? Ce n'était pas la vie dont elle avait rêvé. Oh ! elle avait réalisé ce qui était réalisable : les bédés et les routes du désert. Mais, dans ses rêves, ce n'était pas avec un dragon qu'elle partageait cette vie.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Et puis, oui, elle l'avouait, elle aimait Lem. Une partie d'elle-même l'aimerait sans doute toujours, quoi qu'il fasse. Il était l'ami et le frère de son enfance, son défenseur, celui-ci qui l'avait toujours aimée. S'il était capable de l'abandonner, jamais il ne l'exhiberait comme l'avait fait Rose-Marie.

Alors, pourquoi hésitait-elle ? Ne pouvait-elle lui pardonner sa trahison ? Bien sûr qu'elle le pouvait. Elle avait bien pardonné à Rose-Marie, alors ? Alors, c'était le stupre en lui-même qu'elle craignait. Et si elle n'arrivait pas à dominer son désir ? Si elle se comportait encore de façon dégoûtante ? Après tout, elle tenait peut-être un côté dépravé de sa mère. Il lui fallait savoir à quoi s'en tenir. Serrant les lèvres avec détermination, elle boucla sa dernière livraison et remit le cap sur Bonaventura, sans prendre le temps de dormir. Dans sa tête Sandra chantait en boucle sa maudite chanson :

You take my love
You want my soul
I would be crazy to share your life
Why can't you see what I am
Sharpen the senses and turn the knife
Hurt me and you'll understand
I'll never be Maria Magdalena...

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Une petite visite à la réprouvée ?

Rose-Marie, vêtue de son kimono rouge, lui ouvrit la porte avec un ricanement aigre.

« Je ne te dégoûte donc plus ? poursuivit-elle venimeusement.

Luz, Sésame sur son épaule, entra dans l'ombre verte de la pièce. En voyant Rose-Marie, le dragon se redressa en crachotant de colère, la collerette bien dressée et la bouche grande ouverte, dardant sa langue pour se faire plus impressionnant. Rose-Marie lui répondit par une grimace de chat en colère.

- Tu travaillais ? demanda Luz en désignant l'ordinateur allumé. Ma' dit que tu penses monter une boutique *Philtres, Enchantements et Sortilèges* sur le réseau Internet.

- Nan, je cherche à organiser ma soirée : « Belle bite (sept pouces, non circoncis), cherche petite chatte, grande bouche et gros seins », lut-elle. Poétique, hein ? C'est un site de petites annonces cochonnes.

- Ah ? Vu que tu refuses de conduire, tu ferais mieux d'essayer la citizen-band : il n'y a que les coyotes, les vautours et les routiers, pour passer par ici.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Oh, mais je m'en sers aussi, rétorqua Rose-Marie en se redressant d'un air provoquant.

Luz s'agita nerveusement. Elle ne savait pas comment poser sa question. Rose-Marie lui vint en aide :

« Bon, assied-toi. Je vais te dire les cartes, puisque tu n'es venue que pour ça.

Luz s'installa sans mot dire et Rose-Marie saisit son jeu de tarot, mais elle se contenta de le serrer entre ses mains, sans faire mine de s'en servir. Elles se dévisagèrent, sans un mot. Luz remarqua les rides d'amertume qui s'étaient creusées sur le visage de la belle Annamite. Elle commençait à ressembler à la vieille femme qu'elle serait un jour et Luz eut de la peine pour elle.

- Tu ne me tires pas les cartes ? demanda-t-elle enfin.

- Ce n'est pas la peine, rétorqua Rose-Marie. Je te les ai déjà tirées, il y a des années. Si tu as oublié ce que je t'ai dit, je peux te le répéter.

- Eh bien, vas-y, répète-le moi.

Les traits de Rose-Marie se durcirent un peu plus, comme sous une sorte de contraction intérieure, et elle dit :

- Je t'ai dit, alors : « Tu connaîtras deux grandes passions. L'une sera mort, l'autre vie. » Voilà. Tu peux partir.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz se mordit les lèvres et se leva. La main sur la poignée de la porte, elle dit sans se retourner :

- Tu m'avais réellement droguée ?

- Ne t'en es-tu pas tenue à une stricte chasteté, avant et après moi ?

Luz sortit sans répondre et sans se douter de ce qu'un tel aveu recelait d'amour. Pour une fois, Rose-Marie avait renoncé à la vengeance et à la destruction. À sa façon venimeuse, elle venait d'offrir à Luz la clef de ses chaînes.

Quand Luz sortit de la chambre obscure, elle s'aperçut que le ciel s'était soudain couvert. Elle s'avança de quelques mètres, jusqu'au bord de la route et, le vent soulevant et faisant voleter ses boucles blondes, interrogea l'horizon aux quatre points cardinaux.

D'énormes nuages noirs s'amoncelaient au-dessus des lointaines montagnes au sud et semblaient se rapprocher de Bonaventura à toute vitesse, comme des bactéries qui se multiplieraient pour recouvrir le ciel tout entier. Une énorme tempête se préparait et elle se dirigeait tout droit sur eux. Quand elle les aurait dépassés, c'est sur le

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Yosemite Park, où Luz avait jeté Lem, qu'elle se déchaînerait. Une soudaine bourrasque la souffleta ; ses cheveux lui cinglèrent méchamment le visage, comme animés d'une vie propre et diablement agressive. Des rouleaux d'herbes sèches traversèrent l'aire du parking et s'élancèrent sur la nationale, comme pour fuir l'orage.

Luz se dirigea vers le Philtres' Café d'un pas décidé. Debout dans la poussière, devant la véranda, Jon, Mounia et Céleste interrogeaient eux aussi le ciel menaçant.

- Je pars à la recherche de Lem, annonça Luz de but en blanc.

Céleste abandonna son examen anxieux du ciel, pour reporter son regard sur le visage de sa fille.

- Mais, sais-tu seulement où il comptait aller ?

- Non. Mais il faut bien faire quelque chose. On ne peut pas le laisser dehors par ce temps.

- Allons ! Lem est équipé et il sait comment s'abriter. N'oublie pas qu'il a souvent campé avec les Scouts. Reste-là, ce soir, et tu iras à sa recherche demain.

Avant que Luz n'ait eu le temps de secouer la tête, Céleste ajouta :

« Et puis, maintenant, j'ai besoin de toi. Il va falloir se résigner à capturer notre petit rôdeur : on ne peut pas le laisser dehors par ce temps.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Obnubilée par ses propres soucis, Luz avait oublié l'enfant.

- Occupe-toi du rôdeur ; je m'occupe de Lem.

Mounia serra les lèvres avec encore plus de désapprobation que d'ordinaire et Céleste fronça les sourcils, prélude à une diatribe enflammée. Le tonnerre explosa au-dessus de leurs têtes, pendant que la lance argentée d'un éclair frappait le paratonnerre de l'hacienda. Avant que quiconque puisse dire un mot, Luz se dirigea vers son minibus, et l'orage continua à gronder au-dessus d'elle, comme si la colère de sa mère la poursuivait. Mounia cria :

- Prends au moins des bottes et un ciré !

Luz se retourna pour lui adresser un signe d'approbation. Jon dit alors aux deux femmes :

- Je vais l'accompagner, on ne sait jamais.

Comme le soulagement s'inscrivait sur le visage de Céleste, l'orage sembla se calmer quelque peu et fit silence. Mounia se précipita à l'intérieur, pour leur préparer des vivres : des sandwiches, un thermos de soupe de légumes et un autre de café. Elle leur emballa aussi une douzaine de makrouds bien dégoulinants de miel, pour accompagner le café. Après réflexion, elle ajouta les talkies-walkies de Céleste : ça pouvait toujours servir.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Moins d'un quart d'heure plus tard, Jon et Luz partaient, chacun dans son propre véhicule. Ils s'étaient dit que, si le temps se calmait, ils pourraient se séparer pour faire leurs recherches.

À peine Luz et Jon partis, les premières gouttes de pluie tombèrent sur Bonaventura. Céleste et Mounia s'abritèrent sous la véranda, pour regarder les taches circulaires qui s'imprimaient sur la poussière. Un camion violet déboucha de la nationale et s'engagea sur l'aire de parking. D'ici très peu de temps, la tâche serait rude au Philtres' Café : tous les routiers chercheraient à s'abriter et à manger un morceau, dans l'espoir que le ciel se vidangerait pendant ce temps.

Le tonnerre grognonna doucement au loin, presque sensuellement, et la pluie redoubla, se faisant cruelle sous la bourrasque.

- Va chercher ce gosse, fit Mounia. J'appelle Concepcíon, pour qu'elle vienne tout de suite pour m'aider. Je lui dirai d'amener un de ses gosses. *¡ Ay !* Que j'espère qu'ils ne sont pas tous à l'école !

Céleste opina et, baissant la tête et courbant les épaules, elle se hâta vers l'extrémité du champ de maïs des Cardozo.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

En approchant du rocher triangulaire, elle commença tant bien que mal à siffler. Être penchée en avant ne lui facilitait pas la tâche, non plus que son essoufflement, et encore moins la pluie battante, qui cherchait à s'engouffrer dans sa bouche et ses narines.

Soufflant comme un phoque, s'étouffant à moitié, l'antienne des *Sept Mercenaires* qui sortait de ses lèvres ne ressemblait plus que de loin à ce qu'elle aurait dû être, Céleste se pencha vers le terrier et écarta doucement les herbes dégoulinantes. À la lueur d'un éclair providentiel, elle vit devant elle un petit visage effrayé qui claquait des dents, autant de peur que de froid, car des rigoles d'eau s'étaient formées et avaient noyé cet abri précaire. L'enfant avait pu se réfugier à l'extrême limite de la grotte, mais tous ses vêtements étaient trempés, de même que ses couvertures. Il serait contre son cœur la poupée de chiffon-talisman qu'elle lui avait donnée.

Céleste sourit pour indiquer que tout allait bien, que l'orage ne présentait aucun danger, puis elle dit calmement en anglais :

- Écoute, il fait froid, tu es mouillé. Si tu viens avec moi, je te donnerai des vêtement secs et un lit bien chaud. Et si tu veux, tu pourras revenir habiter ici, quand il ne pleuvra plus. Tu veux venir avec moi, maintenant ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Tout en parlant, elle tendit une main, paume en l'air, sans geste brusque, comme quand on veut mettre en confiance un animal. Au même instant, un énorme coup de tonnerre fit trembler la terre, et l'enfant, terrifié, ouvrant des yeux fous, s'accrocha à cette main secourable, sans doute plus convaincu par le tumulte que par le discours.

Céleste en profita pour l'attraper fermement et le serrer contre elle, en l'abritant du mieux qu'elle le pût sous les pans de son poncho.

L'enfant ne pesait rien. Elle se hâta vers l'hacienda, heureuse de sentir que les tremblements qui secouaient le petit corps pressé contre elle s'apaisaient progressivement.

Elle se dirigea immédiatement vers la salle de bains. Un bain chaud, voilà ce qu'il fallait à ce gosse. Elle posa son rôdeur sur le sol, alluma le radiateur infrarouge, et fit couler un bain moussant. En attendant que la baignoire se remplisse, elle fit signe à l'enfant apeuré de s'approcher et elle lui montra comment se réchauffer les mains devant le chauffage. Alors, elle se débarrassa de son poncho dégoulinant.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elle trempa la main dans l'eau : bon, ça allait ! Elle assit la poupée enchantée sur le bord du lavabo, dépouilla son rôdeur de ses haillons, sans qu'il ne présente la moindre résistance, et elle eut alors une surprise. Dès qu'elle plongea l'enfant dans l'eau mousseuse, ses tremblements s'arrêtèrent instantanément. Céleste avisa un flacon de shampoing presque vide, qu'elle rinça quelques instants sous le robinet, avant de montrer à l'enfant comment le remplir, pour ensuite s'en servir de pistolet à eau. Alors, elle fit une incursion rapide dans le corridor, pour attraper le téléphone, réintégra la salle de bain, et s'assit sur l'abattant des toilettes. Tout en regardant son protégé qui jouait à asperger le mur, elle composa le numéro du Philtres' Café. Mounia répondit.

- Tout va bien, je l'ai, fit-elle. Et, notre rôdeur, tu ne devineras jamais…

- Eh, bien, quoi ?

- C'est une rôdeuse !

Elles convinrent que Mounia viendrait pour amener un repas bien chaud et examiner la nouvelle venue, aussitôt que la fille de Concepcíon, qui n'allait pas tarder à rentrer de l'école, serait arrivée.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

En attendant, Céleste entreprit de récurer la petite fille. Elle dut changer l'eau de la baignoire trois fois, avant qu'elle ne reste limpide. L'enfant était très docile, elle se laissait étriller sans un mot, sans une protestation, bien que Céleste, qui n'avait pas l'habitude de soigner des cheveux crépus, lui fit sans doute mal en lui lavant la tête. Céleste lui parla sans arrêt, mais elle n'obtint pas un mot en retour. À la question : « What's your name ? » elle ne reçut qu'un regard vide, comme si l'enfant ne comprenait pas ce qu'elle disait. Elle essaya de l'espagnol et du français sans plus de succès. Au bout de plusieurs essais de communication, Céleste parvint à la conclusion que la petite entendait l'anglais, bien qu'elle ne parle pas. À certaines questions, elle faisait oui ou non de la tête : oui elle allait bien ; non l'eau n'était pas trop chaude.

Finalement, Céleste l'enveloppa dans une immense serviette immaculée et l'emporta dans sa chambre, pour trouver de quoi l'habiller provisoirement. Un petit pull blanc lui fit une robe, un cycliste un pantalon, et une paire de chaussettes blanches des bas – il ne lui manquait qu'un bonnet blanc, pour avoir l'air déguisée en Pierrot. La prenant par la main, Céleste l'amena devant la cheminée du salon, où elle alluma une bonne flambée. L'enfant la suivait pas à pas, accrochée d'une main à son pull, la poupée enchantée dans

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

l'autre main, et regardait autour d'elle avec une crainte mêlée de curiosité. Le feu semblait l'intriguer vivement.

- Surtout, ne touche pas : ça brûle, fit Céleste.

Soudain, la fillette se cacha derrière elle : Mounia venait d'entrer dans la pièce, portant un plateau recouvert d'un grand torchon blanc.

« N'ai pas peur, dit Céleste, c'est Mounia. Elle t'apporte à manger. Tu as faim, n'est-ce pas ?

Sans mot dire, Mounia posa le plateau sur la table basse, devant le feu. Elle attrapa un coussin sur le sofa et le posa sur le sol, devant la table, puis elle ôta le torchon, dévoilant un petit bol de soupe fumante et une assiette couverte d'une cloche bien prometteuse. Elle recula alors jusqu'à l'entrée, pour ne pas effrayer la petite fille que Céleste tira vers la table, en disant :

- Tout va bien, mange.

Mounia resta à la porte du salon pour veiller sur l'enfant qui mangeait, pendant que Céleste se dépouillait rapidement de ses vêtements mouillés et enfilait un peignoir. Elle revint dans le salon, armée d'une serviette, et entreprit de se frictionner vigoureusement la tête.

- Tu devrais aller prendre un bain chaud, pendant que je la surveille. Il ne manquerait plus que tu attrapes un rhume, *hija mia* !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Non, non. Elle ne te connaît pas encore. Je n'ai pas froid, je prendrai un bain quand elle dormira.

Mounia haussa les épaules.

- Elle n'est pas bien grosse, fit-elle en français, pour que l'enfant ne comprenne pas. Et pas bien grande. Luz devait faire cette taille-là vers deux ou trois ans. Pourtant, je ne sais pas si un enfant de trois ans se serait débrouillé tout seul, comme elle l'a fait. D'un autre côté, elle ne parle pas encore...

- Peut-être qu'elle ne veut pas parler, tout simplement. Ou peut-être qu'elle est muette, répondit Céleste en français, elle aussi.

Mounia fit une moue dubitative et reprit, en espagnol cette fois :

- Après le service, je vais aller chez Concepcíon, pour qu'elle nous prête quelques vêtements pour cette gosse.

Céleste enleva la cloche qui gardait au chaud des calamars farcis garnis de spaghetti. L'odeur était délicieuse. En trois coups de couteau, elle découpa farcis et spaghetti avant de pousser l'assiette devant la petite qui attaqua avec voracité à grandes cuillerées.

- Après le dîner, je vais la mettre au lit dans ton ancienne chambre, dit-elle à Mounia.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- *Bueno*, je retourne travailler. Reste avec elle, ce soir, nous nous débrouillerons au Café. Quand on aura un moment de calme, je t'enverrai Concepcíon avec ton dîner.

Après sa douche, Céleste s'installa devant le feu, pour que ses longues boucles sombres sèchent plus vite. Elle se servit un bon verre de tequila, bien mérité, et entreprit de s'en rouler un.

L'enfant dormait dans l'ancien lit de Mounia, contre le flanc duquel Céleste avait accolé des chaises, pour qu'elle ne risque pas de tomber. La soirée s'était bien passée. À tel point que Céleste avait fini par être convaincue que cet orage, qui lui avait d'abord fait l'effet d'une trahison céleste, lui avait été envoyé exprès pour lui donner cette enfant. Le tumulte s'était maintenant apaisé et il ne tombait plus qu'une petite pluie lénifiante.

La porte de l'hacienda s'ouvrit sur Rose-Marie portant un plateau. Céleste haussa un sourcil : Rose se tenait généralement à distance des activités et des préoccupations de leur petite communauté. C'était surprenant qu'elle montre de la curiosité envers cette gosse : elle avait semblé absolument indifférente à la nouvelle qu'un gamin vivait dans

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

un creux de rocher pour ainsi dire à leur porte. Céleste la débarrassa du plateau et Rose-Marie s'ébroua, pour chasser les gouttes de son visage. Elle se servit un gin, pendant que Céleste s'attablait, et vint s'asseoir en face d'elle. Elle alluma une cigarette.

- Tu veux la voir ? demanda Céleste en ajoutant des croûtons dans sa soupe.

- Tout à l'heure, dit Rose-Marie en soufflant son nuage de fumée. Alors, enchaîna-t-elle sèchement, tu es heureuse ? Tu as enfin ce que tu voulais.

Céleste, la cuillère suspendue en l'air, à mi-course entre le bol et sa bouche, regarda son amie avec étonnement.

- Comment ça ?

- Eh bien, ne voulais-tu pas un autre enfant ? Ne t'avais-je pas dit que tu aurais une fille, au moment où tu t'y attendrais le moins ?

Céleste reposa sa cuillère, sans y avoir touché.

- Tu crois que je vais garder cette petite fille ?

Rose-Marie sortit son paquet de tarots, en jeta un au hasard sur la table – l'Impératrice – et, sans même le regarder, dit :

- Oui.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Quand la pluie avait enfin cessé, Rose-Marie s'était installée au chevet de l'enfant, pour lui tirer les cartes pendant son sommeil, seule à seule ; elle avait interdit à Céleste de rester dans la pièce.

- Tu es trop nerveuse, tu me déconcentrerais.

Elle resta longtemps. Et pendant ce temps, Céleste se demandait comment procéder effectivement pour garder cette enfant qui lui tombait du ciel. La première chose à faire lui sembla être d'appeler Charles Danann. Ce qu'elle fit incontinent. Un Firmin à la voix impassible lui passa un Chas enroué et comateux.

- Tu es malade, Chas, s'inquiéta Céleste. Est-ce qu'il te reste de ma Potion Anti-Coup de Froid ?

- Mais non, je ne suis pas malade, pourquoi ?

- Ta voix. Elle est bizarre. Tu es sûr que ça va ?

- Non, ça ne va pas, chérie de mon cœur. Tu viens de me tirer de mon premier sommeil.

- Ah bon ? Mais quelle heure est-il ?

- Deux heures trente du matin.

- Oooh, excuse-moi ! Je ne m'étais pas rendue compte. J'avais tellement hâte de te parler !

- Suis-je donc en retard pour te demander ta main, ce mois-ci, ô bel astre de mes nuits ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- J'ai besoin de ton aide, Chas.

- Bon, qu'y a-t-il ?

Au volant de son minibus mercurisé, suivie par la dépanneuse tout-terrain de Jon, pourchassée par la tempête, Luz filait vers le Nord, à cent vingt miles à l'heure - quarante cinq miles de plus que la vitesse autorisée. Elle espérait ainsi distancer l'orage : si elle gardait cette moyenne, elle trouverait peut-être Lem avant même qu'il ne soit mouillé. Ils eurent de la chance : aucune voiture de police ne traînait dehors - le mauvais temps avait vidé les routes. Ils avaient laissé leurs cibis allumées, pour se tenir compagnie et discuter d'un véhicule à l'autre, mais Luz n'avait rien à dire et répondait par monosyllabes à toutes les tentatives de conversation. D'ailleurs, le mauvais temps avait chassé tous les routiers des routes et le canal restait silencieux, la plupart du temps. Les dents serrées, elle était tendue vers son but, angoissée. Depuis quatre mois que Lem était dans sa réserve, il avait eu le temps de mourir cent fois.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elle avait l'impression que le fait même de l'avoir déposé avec son sac à dos à l'entrée du parc l'avait condamné à mort. Après tout, elle avait souhaité ne plus jamais le revoir. Oh, Doux Jésus ! S'il était mort, ce serait de sa faute à elle !

Il n'était pas encore dix-huit heures quand ils arrivèrent à l'entrée Sud du Yosemite Park, mais le ciel était si sombre que l'on se serait cru en pleine nuit. Il ne pleuvait pas. Pas encore. Le sombre plafond nuageux s'illuminait à chaque minute de fulgurances pourpres et le tonnerre grondait sourdement, menaçant. Luz pensait aux énormes incendies, provoqués par la foudre, qui avaient ravagé le parc de Yellowstone, dans le Wyoming, trois ou quatre ans auparavant, et elle imaginait déjà Lem environné de flammes. Ils se dirigèrent immédiatement vers l'accueil du parc, où ils trouveraient peut-être des renseignements et certainement de l'aide, auprès des rangers.

La cabane en rondins de l'accueil ruisselait de lumière jaune et Luz ressentit un soulagement immédiat à sa vue - les rangers sauraient sûrement où était Lem.

Un gros rouquin au physique d'ogre débonnaire siégeait derrière un comptoir débordant de plaquettes écologiques et touristiques. À leur entrée, il sursauta et laissa tomber son Milky Way : il ne s'attendait pas à être dérangé par des visiteurs, par ce temps. Il leur sourit

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

néanmoins et leur tendit un dépliant – le règlement du parc - avec un jovial :

- Hello ! Sam à votre service. Fichu temps, n'est-ce pas ?

C'est Jon qui dut expliquer que l'on était sans nouvelles de Lem depuis quatre mois et que le jeune homme souhaitait faire l'expérience de vivre en solitaire dans le parc - Luz était incapable de desserrer les dents.

- Mais c'est interdit ça ! s'exclama alors le gros Sam, effaré. Je vais devoir dresser un procès-verbal, moi !

Il avait l'air absolument désolé.

Au fur et à mesure de ces explications, cinq rangers étaient entrés dans la cabane de rondins en s'ébrouant : il pleuvait désormais, et Luz tressaillait au rythme des gouttes qui résonnaient sur le toit de bardeaux. Chaque homme qui entrait confirmait les propos du gros Sam : personne n'avait vu Lem, ni parlé avec un visiteur qui l'aurait rencontré.

- Vous êtes sûre qu'il est ici ? demanda le dernier entré en accrochant près du poêle son chapeau rond mouillé.

- Je l'ai déposé avec son matériel à moins de cinq cent mètres d'ici.

- Chercher un homme dans cette immensité, c'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Surtout s'il s'arrange pour se

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

cacher. Mais, ce qui est sûr, c'est qu'on a vu aucun signe de campement sauvage, par ici. Il peut aussi bien avoir continué sa route à travers les parcs. En quatre mois, il est peut-être à proximité du Yukon. Il est peut-être même déjà passé au Canada.

Luz pâlit brutalement.

- Il est peut-être blessé. Ou mort.

- Allons mam'zelle. Faut pas vous frapper. S'il avait eu des difficultés, il aurait sûrement réussi à trouver de l'aide, mentit gentiment le gros ranger roux.

Les rangers firent un appel radio aux autres stations, donnèrent un plan du parc à Luz et à Jon et leur préparèrent un itinéraire. Puisqu'il était peu probable que Lem soit resté à proximité de l'accueil du parc et des voies carrossables où, fatalement, quelqu'un aurait fini par le voir, ils feraient des sauts de puce en voiture, chacun d'un côté du parc, et s'engagerait à pied dans la forêt, perpendiculairement à la route, pendant mille cinq cent mètres, en l'appelant. Les park rangers leur prêteraient des porte-voix, des podomètres et des boussoles et joindraient leurs recherches aux leurs. Le gros Sam resterait à la radio, cette nuit-là, et ils pourraient le contacter en cas de problème.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Les talkies-walkies de Céleste seraient réglés sur leur fréquence. L'itinéraire évitait les canyons, que la pluie changeait en torrents, et les voies où l'on avait signalé des ours. En entendant cela, Luz crut s'évanouir d'angoisse.

Trente minutes après être entrés dans le chalet de l'accueil, Luz et Jon en sortaient, dûment équipés pour leurs recherches, sous une pluie battante.

Luz venait de mettre la clef dans le contact, quand une silhouette sombre sortit en courant de la cabane de l'accueil et fonça droit sur le minibus mercurisé. Luz se pencha pour ouvrir la portière passager et l'ombre s'engouffra dans le véhicule.

- Si vous permettez, mam'zelle, fit un cow-boy brun d'une quarantaine d'années, j'aimerais vous accompagner.

- Nous vous en sommes très reconnaissants, mon garçon, fit la voix de Jon dans la cibi, avant que Luz n'ait pu refuser.

- Ne vous dérangez pas pour moi, dit-elle néanmoins. Vous devez être fatigué après votre journée de travail. Je me débrouillerai très bien.

- Ça me fait plaisir, mam'zelle. Je suis en pleine forme. Et puis, je ne fais que mon devoir.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Renonçant à discuter, elle démarra : autant ne pas perdre de temps. Elle aurait préféré être seule pour ses retrouvailles avec Lem, mais elle sentait confusément que, si celui-ci tardait à se montrer, elle apprécierait d'avoir de la compagnie.

La tempête faisait rage et rendait les recherches difficiles. Les rafales s'enroulaient en tourbillons hurlants autour des troncs des grands arbres et les empêchaient de jouer leur rôle d'abri. Les branches secouaient violemment des paquets de pluie sur la tête des secouristes. L'eau glacée leur coulait dans les yeux et les aveuglait, glissait le long de leur cou jusqu'à la ceinture du pantalon et les glaçaient.

Peu habituée aux randonnées en pleine forêt, surtout dans de telles conditions, Luz s'accrochait au ciré de Liam, son ranger, et le suivait en trébuchant dans les racines et les fougères, tombant dans les trous, giflée par les branches basses. Le grand Liam ouvrait la route ; Luz, elle, criait dans son porte-voix à intervalles réguliers.

Sans son ranger, Luz se serait perdue cent fois dans cette tourmente. Le vent qui lui gémissait aux oreilles la désorientait. Elle avait pris l'allure résignée des animaux confrontés aux éléments : voûtée, la tête basse, les yeux mi-clos. Elle avançait mécaniquement, au fond du désespoir et de la fatigue, abrutie de bruit, de froid, d'épuisement,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

de désespoir. Trop fatiguée pour faire autre chose que de continuer à avancer, crier, tendre l'oreille pour tenter de percevoir une réponse - son nom à elle prononcé par sa voix à lui, ou même seulement un cri : « Ohé ! » Mais rien. Rien d'autre que les hurlements du vent et les appels des rangers, de loin en loin.

À trois heures du matin, ils avaient couvert tout le territoire accessible. Le reste devrait être exploré à cheval et à pied. Le service de surveillance par hélicoptère était déjà prévenu. Tous se réunirent donc dans la cabane de l'accueil, où le gros Sam s'empressa de leur distribuer serviettes et grands pots de café bien chaud. Jon déballa les sandwiches et les makrouds de Mounia.

Si Luz avait été moins désespérée, elle aurait ri en voyant Sam découvrir ces biscuits : il commença par regarder le plat plein de makrouds dégoulinants de miel, séduit, mais ne sachant pas comment se servir sans s'en mettre plein les mains. Il ne trouva pas et se risqua à en attraper un entre deux doigts prudents, l'auriculaire dressé en l'air, comme s'il tenait un objet aussi minuscule que fragile, et il n'en fit qu'une énorme bouchée. La bouche pleine, son visage prit un air de jouissance intense et il se laissa aller dans son fauteuil basculant avec un gémissement de volupté. Le gros homme venait de goûter le plaisir le plus exotique de sa vie. Il s'établit à proximité des makrouds

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

et s'employa à faire baisser méthodiquement la pile, en interviewant Jon au sujet de ces merveilles : en trouvait-on dans le commerce ? Avec quoi était-ce fait ? Quelle en était la recette ? De quel pays cela était-il originaire ? La femme qui faisait ces gâteaux était-elle célibataire ? Jon répondait de son mieux mais l'on sentait qu'il ne s'était jamais posé trop de questions au sujet de ces pâtisseries orientales. Néanmoins, l'air d'envie répandue sur le visage du gros Sam en apprenant que la cuisinière n'était autre que sa propre épouse, le remplit de fierté.

Luz, emmitouflée dans une de ses couvertures indiennes multicolores, s'était réfugiée près du poêle. Liam lui amena un pot de café qu'elle accepta sans un mot, avec le regard d'un enfant effrayé. Apitoyé, le ranger lui tapota gauchement l'épaule avant d'aller se restaurer.

Heureusement qu'elle avait accepté sa compagnie, pour cette affreuse randonnée ; sans lui, elle n'y serait pas arrivée. Et puis, Liam avait cherché à la distraire de son angoisse en lui parlant. Comme elle était incapable de soutenir une conversation, il lui avait tout simplement raconté sa vie. Il avait enseigné la zoologie à l'Université du Minnesota, avant d'entrer dans le corps des rangers, et il avait trouvé au Yosemite Park la vie dont il avait toujours rêvé. Il y étudiait

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

les déplacements des hordes de loups. Il lui avait appris que la plupart des rangers étaient des chercheurs. Le gros Sam, par exemple, était etno-botaniste. Leur mission était double : en tant qu'officiers de la police fédérale, ils protégeaient les visiteurs du parc et faisaient régner l'ordre ; en tant que scientifiques, ils étudiaient et protégeaient le milieu naturel.

Luz, les yeux rivés au feu, avait beau essayer de fixer son esprit sur les détails que lui avait donné Liam, elle ne pouvait s'empêcher de penser à sa mère. Sa mère qui errait toutes les nuits de pleine lune, cherchant encore, même si elle ne se l'avouait pas, celle qui avait disparu trente ans plus tôt. L'histoire se répétait-elle ? Les filles devaient-elles subir les mêmes épreuves que leurs mères ? Était-ce un sort qui pesait sur leur famille ? Comment savoir ? Tous les anciens étaient morts et leur histoire familiale ne s'inscrivait plus que dans la mémoire de Mounia et dans le récit de Tonton Tista. D'ailleurs, la Marocaine ne faisait que répéter ce qu'Hélène et Baptistin lui avaient raconté. Au fond, Luz ne savait rien de ses ancêtres italiens et espagnols. Tout ce qu'il restait d'eux, c'était cette tradition, que Céleste avait brisée, dans leur famille maternelle, d'appeler Colombe sa première née ; du nom de la terrible arrière-grand-mère qui était venue de Galice pour s'installer à Oran - Paloma. Oui, peut-être que

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz, innocente victime d'une malédiction millénaire, était condamnée à errer vainement toute sa vie, dans les espaces vierges, à la recherche de Lem.

- Oh ! Doux Jésus ! Où est-il ? Que lui est-il arrivé ?

Elle s'approcha de la fenêtre ; la tempête avait redoublé. Les rangers décidèrent de prendre quelques heures de repos, jusqu'à l'aube. De toute façon, on ne pouvait rien faire dans une telle tornade. Il fallait attendre que le ciel se calme.

Ils convinrent que Chas viendrait dès le lendemain matin : le riche mécène était bardé d'avocats tout disposés à répondre au moindre coup de sifflet de sa part. De plus il était de bon conseil : dans un lointain et nébuleux passé, il avait étudié le droit et les drogues psychédéliques à Yale.

Quand Céleste raccrocha, Rose-Marie, appuyée au chambranle de la porte, lui dit :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Ce n'est pas nécessaire de consulter un avocat. Cette gosse a été abandonnée ici par ses parents. Ils la battaient et ne voulaient pas d'elle : personne ne la réclamera. Elle est tienne.
- Elle t'a parlé ? s'étonna Céleste.
- Non, les cartes me l'ont dit.

Dès le réveil de la petite fille, les soucis commencèrent : Santiago vint, sous la pluie qui avait repris, apporter le plateau du petit-déjeuner à l'hacienda. Comme l'enfant dormait encore, il en profita pour peloter Céleste – elle lui avait manqué. Il se serrait passionnément contre elle en l'embrassant, bien décidé à l'entraîner vers son lit, quand, en levant brièvement les yeux, il aperçut la fillette, dans l'encadrement de la porte de l'ancienne chambre de Mounia. À la vue du jeune homme, la petite ouvrit de grands yeux de panique et s'enfuit pour se cacher sous le lit. Céleste n'arriva à la convaincre de sortir de sa cachette qu'après le départ de Santiago.

L'enfant sanglota alors longuement dans les bras de la jeune femme qui, ne sachant plus que faire pour la calmer, se mit à fredonner

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

doucement le thème des *Sept Mercenaires*. Cet air qu'elle connaissait calma enfin la fillette qui accepta d'avaler un bol de chocolat et une pointe de biscuit au yaourt. Céleste la regarda manger, tout en s'interrogeant : était-ce la présence de quelqu'un qu'elle ne connaissait pas qui lui avait fait peur ? Mounia ne l'avait pas effrayée à ce point, la veille au soir. Et pourtant, la Marocaine, le visage naturellement fermé, toujours très digne, hiératiquement enroulée dans son drap, avait un abord bien plus intimidant que le beau métis. Peut-être que la présence de Santiago n'avait rien à voir et que la petite était tout simplement sous l'effet d'un cauchemar.

Quand Chas Danann arriva, une heure plus tard, il fut manifeste que ce qui effrayait l'enfant, c'étaient les hommes.

Du coup, il devenait difficile pour ce terrifiant Chas de conseiller Céleste de vive voix : elle ne pouvait abandonner la petite fille toute seule dans cette maison inconnue, et Mounia, qui était la seule personne que celle-ci ait eu l'occasion de rencontrer à Bonaventura sans faire une crise d'angoisse, était retenue à ses fourneaux, en plein boum du petit-déjeuner. Finalement, Chas était allé se cacher dans son bureau de la Fondation pour téléphoner à Céleste, restée à l'hacienda. Comme toujours, il se montra à la hauteur de la situation et organisa une conférence téléphonique d'urgence avec ses

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

avocats, qui préconisèrent de faire examiner l'enfant par un médecin - de préférence une femme, puisqu'elle ne se laissait pas approcher par le sexe fort - qui pourrait alors établir un certificat constatant l'état traumatique. Si le shérif et le juge pour enfants du Comté étaient de bonne composition, il suffirait que le praticien prescrive que la fillette reste à Bonaventura, où elle avait l'air de se sentir en sécurité, pendant toute la procédure policière, puisque qu'aucune loi de l'État de Californie ne l'interdisait. De plus, le médecin pourrait conseiller que les interrogatoires se déroulent à Bonaventura et soient menés par des femmes : l'enfant risquant d'être marquée à vie par les événements qui l'avait amenée à vivre comme un animal sauvage, il convenait de lui éviter tout stress supplémentaire.

Céleste consulta l'annuaire et médita longuement, afin de trouver un pédiatre dont le nom lui paraîtrait de bon présage. Elle ne ressentit que de la méfiance devant des noms tels que Sidney Coal, ou Wilburd Larch. Et puis, c'étaient de hommes. Les femmes s'appelaient Betty Lou Monroe ou Jackie Nielsen et, vraiment, non, Céleste ne pouvait pas faire confiance à des médecins ainsi nommés.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Certains n'avaient indiqué que l'initiale de leur prénom, comme L.M. Ruiz - était-ce Luis Manuel ou Leocadia Maria ?

Heureusement, Mounia était là : si elle ne savait pas lire, elle savait comment trouver un médecin. Concepcíon, avec ses huit enfants, avait bien entendu un médecin de famille ; elle écrivit son nom et son numéro de téléphone sur un des feuillets du carnet de commandes du Philtres' Café.

Dr Martha Murderer, pédiatre, lut Céleste. Elle relut à haute voix : « Dr Martha Murderer. » Oui. Voilà un nom qui inspirait confiance. Elle composa le numéro et expliqua son cas à une femme attentive qui possédait une voix chaude et rassurante. Le Dr Murderer, intéressée par l'histoire de cette toute petite fille qui avait vécu dans un terrier, comme un petit animal, promit de venir examiner l'enfant, dès que possible, probablement vers onze heures.

En attendant, Céleste proposa à sa protégée qui, agenouillée sur le rebord de la baie vitrée, sa poupée dans les bras, avait l'air de s'ennuyer en regardant la pluie qui tombait inlassablement, d'aller faire connaissance avec les chevaux. Sortir pour sortir, au moins, dans l'écurie, il ferait sec. Sur la véranda, devant le rideau des gouttes de pluie, elle proposa :

- Je vais te porter, pour que tu ne te mouilles pas les pieds, d'accord ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

En réponse, l'enfant tendit les bras pour se faire soulever.

En tout cas, elle comprend ce qu'on lui dit, remarqua Céleste in petto.

« Bon, fit-elle tout haut, on va se faire toutes petites et on va courir en zigzag, pour passer entre les gouttes.

Elles riaient toutes les deux, en arrivant à l'écurie. Brusquement, la petite s'arrêta de rire, comme effrayée d'avoir fait du bruit. Au moins, se dit Céleste, elle n'est pas muette. Comme si de rien n'était, elle fit entrer l'enfant dans l'écurie odorante. Celle-ci renifla et regarda autour d'elle avec curiosité.

- Ça sent la paille et les chevaux, verbalisa Céleste pour elle. Regarde, eux aussi t'examinent avec curiosité : ils ne t'ont jamais vue.

Céleste s'avança vers les stalles et la fillette s'accrocha au pan de sa chemise, pour se sentir en sécurité.

- Voici Pamela, fit-elle en caressant les naseaux veloutés de la petite jument alezane, qui penchait la tête avec curiosité par-dessus la porte de sa stalle, pour regarder l'enfant.

La petite fille, sans lâcher la chemise, recula d'un pas : elle n'avait jamais vu un animal aussi gros d'aussi près.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- N'aie pas peur, dit Céleste. Elle ne veut pas te faire de mal. Elle veut seulement faire connaissance. Viens dans mes bras.

À cheval sur la hanche de Céleste, jambes pendantes, l'enfant se sentit moins menacée. Elle osa poser sa petite main sur les doux naseaux veloutés qui palpitaient et montraient, en s'élargissant, leur doublure de soie écarlate.

Un hennissement d'impatience s'éleva de la stalle voisine.

- Ah ! C'est Tête de Tonnerre qui s'impatiente. Allons le saluer.

Les présentations étant faites de part et d'autre, Céleste fouilla dans la poche arrière de son jean et en sortit une carotte. Elle montra à l'enfant comment la présenter à l'animal pour ne pas se faire mordre et la petite, mi-intimidée, mi-excitée, la donna à l'étalon qui la prit délicatement, à grand renfort de grimaces. Elles donnèrent une carotte à Pamela, qui s'empressa de l'avaler et, très gourmande, fit force grimaces en retroussant ses lèvres caoutchouteuses sur ses grandes dents jaunes, en ayant l'air de dire : « Eh bien, c'est tout ? Une seule carotte ? »

L'enfant ne put s'empêcher de rire de nouveau et s'arrêta aussi vite que la première fois.

Elle firent le tour de toutes les stalles et Céleste expliqua que les juments Pamela, Kwiisa, Floss, 'Akyet, Clover et Juanita étaient

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

toutes les épouses de Tête de Tonnerre, son harem en quelque sorte, et que les quatre poulains qui tétaient encore leurs mères – Domingo, Mojave, Moose et Albanita - étaient ses enfants. La petite fille semblait fascinée, surtout par les poulains.

- Bon ! tenta Céleste. Tu as fait connaissance avec toute la famille de Tête de Tonnerre. Ils aimeraient bien connaître ton nom. Dis-leur comment tu t'appelles.

L'enfant tourna vers Céleste ses grands yeux graves, dont la sclérotique semblait phosphorescente, dans la demi-pénombre de l'écurie, mais elle ne fit pas mine de comprendre ce que l'on désirait d'elle.

Une fois rentrée à l'hacienda, Céleste fit du feu, et montra à sa protégée comment faire brûler les feuilles d'eucalyptus. À onze heures précises, le Dr Murderer sonnait à la porte. Grande, forte, dans la cinquantaine, un casque de cheveux gris bouclés, cette femme fit une excellente impression à Céleste.

- Regarde, dit-elle à l'enfant qui était toujours agenouillée devant les flammes, le Dr Murderer est venue faire ta connaissance. Elle a été très impressionnée d'apprendre que tu t'es débrouillée toute seule, pour trouver un abri et de quoi manger. Tu veux bien venir la voir ?

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

L'enfant s'avança docilement, mais son regard restait apeuré. Elle serrait sa poupée contre elle, comme si elle craignait qu'on ne la lui prenne.

- Bonjour, dit le médecin. Je m'appelle Martha.

Elle posa la main sur la tête de l'enfant et la repoussa légèrement vers l'arrière, pour examiner ses yeux avec attention. Puis, elle tapota le siège du sofa à côté d'elle et ajouta :

« Assied-toi près de moi. Tu veux bien me donner la main ?

Le médecin examina brièvement la petite, sans parvenir à lui soutirer un mot, puis elle interrogea Céleste sur les circonstances qui avaient amené cette gosse chez elle. Enfin, elle dit :

- Retourne jouer, chérie.

Elle indiqua alors à Céleste la pièce voisine, d'un coup de menton.

- Vous m'avez dit que les hommes lui font peur. Tous ?

Finalement, le médecin resta avec l'enfant, pendant que Céleste allait chercher un échantillonnage d'hommes, parmi les artistes de la Fondation Danann et les clients du Philtres' Café, qui devaient entrer à intervalles réguliers, pendant que le médecin observait. Au troisième homme, le Dr Murderer décréta qu'elle en avait assez vu et qu'il lui fallait procéder à un examen gynécologique. Céleste se mordit les lèvres et son teint verdit.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Vous pensez... ? commença-t-elle, sans finir de verbaliser ce qui la travaillait depuis le matin.

- Eh bien, cela fait partie des possibilités. Voyons, chérie, fit-elle en s'adressant à l'enfant, est-ce que tu es contente d'habiter chez Céleste ?

La petite opina vigoureusement.

« Elle est gentille avec toi ?

Réopinement.

« Bon ! Et ta maman, elle ne te manque pas ?

Pas de réponse, regard vide, incompréhension.

« Tu as bien une maman ?

Même mimique.

« Bon, et ton papa, alors ? Il te manque ?

Même mimique.

« Tu te rappelles comment tu es arrivée par ici ?

Aucune réaction.

« Tu as faim ?

Hochements enthousiastes.

« Alors, écoute, Céleste va t'aider à te déshabiller. Tu vas t'allonger sur le sofa et je vais t'examiner, pour voir si tout va bien. Ça ira vite

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

et je ne te ferai pas de mal. Tout de suite après, tu pourras déjeuner. Ça te va ?

Pour toute réponse, l'enfant alla se planter devant Céleste, qui l'aida à enlever ses vêtements.

- Je suis heureuse de vous dire que cette petite n'a pas subi de violences sexuelles, fit le médecin en souriant.

Céleste respira un grand coup, soulagée.

- Restez donc déjeuner avec nous, proposa-t-elle en aidant l'enfant à se rhabiller. Je vais téléphoner au Café, pour qu'on nous amène quelque chose.

- Je reste avec plaisir et je vous propose d'aller toutes les trois au Café.

- Euh, oui… mais… hésita Céleste, en pensant aux hommes et à la foule qui risquait d'intimider l'enfant.

- Justement, sourit le médecin avant qu'elle n'ait pu exposer sa pensée, nous verrons bien sa réaction.

Comme la pluie avait cessé, elles partirent gaiement, la petite fille accrochée au pan de la chemise de Céleste, comme pour ne pas risquer de la perdre.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Sans rien laisser paraître de l'inquiétude qu'elle ressentait, Céleste ouvrit la porte du Philtres' Café et laissa passer le Dr Murderer, avant d'entrer elle-même, en tenant fermement la fillette par la main. Le bruit des conversations et des couverts entrechoqués les enveloppa, comme l'aurait fait un liquide. Céleste retint la petite main qui luttait pour se dégager de la sienne et prit l'enfant tremblante dans ses bras. Elle était navrée de lui faire subir une telle épreuve.

- Tout va bien, lui glissa-t-elle d'une voix rassurante, en cherchant à capter son regard, mais, bien que la petite fille s'accrochât à sa chemise comme un naufragé à sa bouée de sauvetage, elle ne la regardait pas : elle contemplait cette foule avec l'expression d'un cheval fou de terreur.

Céleste recommença à fredonner *Les Sept Mercenaires* tout en posant une main sur l'épaule du médecin, pour attirer son attention. Celle-ci dit d'une voix calme :

- Allons, il y a des places au fond. Asseyons-nous, nous verrons bien.

Et en effet, quand l'enfant se trouva le dos au mur, coincée contre la fenêtre, sur la banquette de skaï jaune, Céleste à côté d'elle et sa vision limitée par le dossier de la banquette d'en face, elle sembla se calmer quelque peu. Aucun danger immédiat ne semblait la menacer ; personne ne semblait lui prêter attention.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Quand Mounia apporta trois assiettes de paëlla, l'enfant parut presque rassurée.

« C'est parfois utile d'affronter ses peurs, remarqua doctement Martha Murderer.

Dès après le dessert, la petite fille semblait une grande habituée des restaurants : elle s'assit même à genoux sur le siège, pour mieux voir, mais quand un routier se tourna vers elle, elle se recroquevilla sur elle-même, avant de se cacher sous la table. Elle osa tout de même risquer une petite main sur la banquette, pour attraper sa poupée.

Après le déjeuner, comme il ne pleuvait plus, elles allèrent toutes trois visiter le terrier, au bout du champ de maïs.

Il était plein de boue et les couvertures indiennes si maculées qu'elle en avaient perdu leurs vives couleurs. Le ballon jaune, seul rescapé du déluge, flottait doucement parmi ces loques. L'enfant s'en empara et le serra contre son cœur : il lui était précieux, c'était le ballon de l'espoir. Celui de la main tendue.

- Et tu habitais là toute seule ? demanda Martha d'une voix émue.

La petite opina.

« Mais pourquoi te cachais-tu ?

Petit visage noir impassible.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

« Si tu étais allée trouver des gens, ils t'aurait donné à manger. Ils t'auraient aidée.

Pas de réaction.

Martha Murderer proposa :

“Appelez donc le shérif, je vais rester avec vous, cet après-midi.

À cause de sa vieille méfiance – ou, pour mieux dire, *sa vieille haine* - vis à vis des institutions et de l’autorité, Céleste n'avait que des relations de froide politesse avec le shérif Don Anderson, qui pourtant passait souvent manger un morceau au Philtres’ Café, aussi était-elle soulagée que le médecin reste. Si l'on en croyait la rumeur publique, le shérif était un brave type, elle redoutait cependant qu'il n'insiste pour placer l'enfant dans une quelconque institution, en attendant de retrouver la trace de ses parents.

De fait, la présence du Dr Murderer se révéla précieuse, dès le départ. Le shérif insistait pour qu'on lui amena la petite fille, aussi le médecin prit les choses en main et parla de traumatismes psychologiques jusqu'à ce qu'il cède et se déplace. C'est encore le Dr

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Murderer qui réussit à le convaincre d'amener la standardiste du poste de police - seule femme qui travaillât sur place, si l'on exceptait la femme de ménage - en laissant son adjoint se débrouiller avec le standard. Le médecin dut expliquer au shérif que l'enfant avait peur des hommes ; s'il désirait l'approcher pour prendre ses empreintes, par exemple, elle se verrait obligée de le lui interdire, pour le bien-être mental de l'enfant. La présence de la standardiste était donc indispensable.

- Faisons vite, déclara le shérif Anderson, avant même de saluer Céleste qui lui ouvrit la porte, Higgins est en train de devenir fou avec ce standard !

Le shérif Anderson était comme tous les shérifs : très grand, très costaud, très noir, et ancien avant de football - on l'aurait cru sorti d'un livre de Jonh Grisham. Il avait la réputation de n'être pas tendre avec les criminels, et c'est pour cela qu'il était fidèlement réélu tous les quatre ans. Il avait un côté force tranquille qui rassurait. Ce que l'on savait moins, c'est qu'il adorait les enfants.

Quand il entra dans le salon, la petite fille eut une telle réaction de terreur qu'il en fut bouleversé. Il se replia donc précipitamment dans

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

la cuisine avec le Dr Murderer, pendant que Céleste, sous la surveillance de la standardiste très excitée par cette aventure, tentait de rassurer l'enfant.

- Cette enfant, shérif, expliqua Martha Murderer, a visiblement subi des violences de la part d'au moins un homme. Et devant la forte réaction que votre présence à induit, je pense que le coupable est un homme noir, d'approximativement votre corpulence. Votre vue l'a proprement terrifiée, bien plus que celle des autres hommes avec lesquels j'ai fait l'expérience de la confronter, qui étaient soit des Blancs, soit des hommes de couleur bien moins costaud que vous.

- Des violences sexuelles ? demanda brièvement le shérif.

- Non, j'ai plaisir à vous le dire. Pas de pénétration vaginale, en tout cas. Si des pénétrations orales ou rectales ont eu lieu, alors, il n'en reste aucune trace externe.

- Des traces de violences ?

- Non, mais n'oubliez pas que l'enfant squatte un trou dans la terre depuis maintenant plusieurs semaines. Les bleus et contusions ont eut le temps de s'effacer. Nous devons lui faire des radios, pour voir si elle a des séquelles de traumatismes qui soient visibles sur les os.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Ouais, bon. En premier lieu, nous allons prendre les empreintes de cette gosse et, si nous ne l'identifions pas de cette manière, on lui fera une radio dentaire.
- Cela ne nous mènera sans doute à rien : l'enfant n'a aucun plombage. Il est très possible qu'elle ne soit jamais passée entre les mains d'un dentiste.
- Eh bien, alors nous essaierons de l'identifier grâce au signalement des enfants déclarés disparus, ces dernières années.
- Si vous trouvez les parents de cette petite, j'exige d'être présente lors des retrouvailles : il y a de fortes présomptions que, si cette enfant a subi des maltraitances, ce soient eux les coupables. Si l'enfant montrait la moindre terreur, je m'opposerai à ce qu'on la leur laisse.
- Okay, okay. Dites donc à ma standardiste de prendre les empreintes de cette petite. Je reste ici.

- Madame Belladonna, je devrais emmener cette enfant et la remettre aux autorités compétentes, c'est-à-dire le Centre d'Accueil pour mineurs le plus proche. Toutefois, vous proposez de l'héberger provisoirement, il est évident qu'elle vous fait confiance et vous êtes

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

favorablement connue dans la région. De plus, votre médecin s'oppose à ce qu'on change cette gosse de résidence, sous peine de la traumatiser un peu plus. J'ai donc décidé, sous réserve que le médecin légiste du comté qui va arriver pour examiner l'enfant soit d'accord, de soutenir votre proposition d'hébergement auprès du juge pour enfants du Comté. J'ajoute que notre légiste est une femme et que votre médecin peut parfaitement assister à son examen. Je vais aller examiner ce terrier dont vous parlez et interroger le vieux Cardozo, qui a vu cette voiture stationnée derrière chez lui, une nuit. Je vous tiendrai au courant.

Le shérif Anderson se leva pour prendre congé et ajouta d'une voix rude :

« Et... madame Belladonna, ne vous tracassez pas. Je veillerai personnellement à ce que tout se passe dans l'intérêt de l'enfant.

Il leur fallut dix jours pour battre tout le Yosemite Park. Tous les park rangers et les guides des diverses associations de randonneurs avaient le signalement d'Emmanuel Demoiselle et restaient attentifs à

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

toutes traces de camping sauvage. On voyait pourtant qu'ils n'y croyaient pas vraiment : ils le savait bien, eux, qu'il aurait fallut plusieurs semaines et une toute armée pour avoir la moindre chance de le retrouver. Chaque jour qui passait voyait Luz devenir plus pâle, plus silencieuse. L'image de sa mère errant les nuits de pleine lune, ne la quittait plus. De toute façon, c'était un soulagement de penser à Céleste. Cela l'empêchait d'imaginer Lem agonisant de mille horribles façons – disloqué au fond d'un précipice, un vautour planant au dessus de lui ; traînant une jambe cassée sur des kilomètres, avant de mourir de faim et de soif ; dépecé par une horde de loups ; déchiqueté par un grizzli...

Jon avait décidé de rentrer : il n'y avait plus rien à faire, sur place. Il tenta de convaincre Luz de partir avec lui.

- Allons, mon poussin, tu vois bien qu'il a pris la route. Où le chercher ? Par ici ? (Il indiqua le Nord.) Par là ? (Il indiqua le Sud.) C'est une bonne chose, que l'on ait rien trouvé. Un cadavre, ça se trouve toujours.

Il mentait avec optimisme. Il savait que Luz était bien placée pour savoir que les cadavres ne se retrouvaient pas nécessairement.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

« Voyons, ce garçon, là, il a promis à Mounia de passer la voir. Je l'ai entendu faire cette promesse. Il viendra. Fais-moi confiance, je sais juger un homme.

Luz s'entêta dans son silence. Elle resterait où elle pouvait espérer retrouver Lem. Jon eut beau argumenter - Luz ne pouvait pas laisser tomber les livraisons comme ça : c'était mettre Philtres, Enchantements et Sortilèges en faillite -, rien n'y fit. Elle s'en moquait des livraisons. Que sa mère se débrouille. Elle savait bien qu'elle n'avait inventé cet emploi que pour la garder près d'elle - sur sa toile ! Ma' n'avait acheté cette hacienda que pour y garder ses ouailles bien à l'abri, derrière des clôtures blanches.

Jon Olafson se résigna à laisser Luz aux bons soins des rangers. Ils étaient tous heureux de la garder, cette jeune fille au dragon : ça faisait une bonne mascotte pour leur parc. Sans doute était-elle plutôt mélancolique, mais elle finirait pas guérir, ils n'en doutaient pas. Et puis, elle était si agréable à regarder avec ses yeux si lumineux et ses cheveux d'or flottant à la moindre brise… Elle était un peu comme le soleil. Le soleil n'a besoin ni de parler ni de sourire, il n'a qu'à paraître.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Jon parti, le gros Sam passa sa matinée à contacter les rangers de tous les parcs et forêts de l'Ouest, qui formaient une ligne verte ininterrompue de la frontière du Mexique à celle du Canada, du Joshua Tree National Park, au North Cascades National Park. Par acquis de conscience, il contacta également ses collègues de la ligne Y2Y - Yellowstone to Yukon.

Imitant sans y songer Diogène, qui cherchait un homme dans les rues d'Athènes, tous les rangers de l'Ouest de l'Amérique du Nord cherchaient désormais Emmanuel *Man* Demoiselle, à travers six États et deux Provinces et un Territoire. Ce serait bien le diable, si l'on entendait pas parler de lui.

Sam sourit à Luz, qui était restée près de lui pendant tous ces appels.

- Tu n'as pas à t'en faire, lui dit-il. On aura bientôt des nouvelles, tu verras.

Elle regardait par la fenêtre, minée par l'inaction, pendant que le gros rouquin dépiautait habilement une barre chocolatée de son emballage. Elle se leva soudain.

- Je pars vers le Nord, fit-elle brièvement. Je vais poursuivre les recherches à la Stanislaus National Forest. J'irai jusqu'au Yukon, s'il le faut.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Surpris, Sam faillit laisser tomber son chocolat.

- Allons, dit-il. Pourquoi n'attends-tu pas tranquillement ici qu'on trouve des indices, au lieu d'aller au hasard ? C'est se fatiguer pour rien.

Et l'on sentait dans ses paroles et son attitude l'expérience de l'homme qui sait mesurer tous ses gestes et n'en fait pas d'inutiles.

- Je vais préparer mon itinéraire et le minibus, dit-elle.

Et elle sortit.

Une heure plus tard, Sésame sur son épaule, elle rentrait dans le chalet de l'accueil du Yosemite Park pour prendre congé de ses amis rangers. C'était l'heure de la relève et ils étaient tous là. Luz put tous les embrasser et leur dire adieu. Si elle fut soulagée que personne ne tente de la dissuader de partir, elle en fut aussi secrètement peinée : non pas qu'elle cherchât une raison de différer son départ, mais elle pensait que ces hommes l'aimaient assez pour tenter de la retenir. Et puis, il régnait dans la cabane une atmosphère de fébrilité - comme s'ils étaient pressés de la voir débarrasser le plancher.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elle avait la main sur la poignée de son minibus mercurisé, quand elle s'entendit appeler. C'était le gros Sam qui l'interpellait depuis la fenêtre.

- Dis voir, Luz. Je viens d'y penser. J'ai des cartes d'état-major très précises de la Stanislaus Forest. Ça t'intéresse ?

- *Yep*, bien sûr ! fit-elle en posant Sésame sur le tableau de bord.

Elle revint sur ses pas.

- Elles sont dans la réserve, dit Sam.

Il se leva, en s'appuyant des deux mains sur son comptoir, et se dandina jusqu'à la pièce marquée *Réserve*. Il entra lourdement, en disant à Luz :

- Viens voir, mon petit chou.

Dans la pièce exiguë, il alluma le plafonnier, ouvrit un tiroir et s'effaça, pour que la jeune fille puisse s'y pencher. Soudain, avec une promptitude inattendue chez un homme de sa corpulence, il sortit lestement de la réserve et claqua la porte, laissant Luz prisonnière.

Elle entendit claquer le verrou avant même d'avoir pu faire un geste et le gros rire de Sam résonna à la porte. Surprise, Luz resta quelques secondes saisie, avant de se précipiter pour secouer le battant qui resta malheureusement bien clos. Elle ne comprenait pas ce qui avait pris à ses amis rangers. Elle regarda autour d'elle, comme un animal

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

pris au piège : ce n'était qu'un grand placard, la porte était la seule issue. Elle colla l'oreille à l'huis et n'entendit rien d'autre qu'une vive animation, ponctuée de rires et de paroles incompréhensibles prononcées joyeusement. Elle cogna rageusement sur le battant, en criant :

- Mais ouvrez-moi, enfin ! Vous êtes tous devenus fous, ou quoi ?

C'est la voix du gros Sam qui répondit :

- N'aie pas peur, mon petit chou. C'est juste qu'on te prépare une petite fête d'adieux. On a trouvé que cette solution pour que tu restes quelques heures de plus.

À ces mots, Luz secoua la tête, comme si cela pouvait l'aider à comprendre le raisonnement hallucinant de tous ces hommes. Comment pouvaient-ils s'imaginer qu'elle resterait ne serait-ce qu'une minute supplémentaire, une fois libérée ? Elle ferma les yeux et inspira trois fois lentement, profondément, pour retrouver son calme.

- Vous avez de drôles de façons de lancer des invitations, remarqua-t-elle calmement, pour les mettre en confiance.

De gros rires lui répondirent.

« Bon, libérez-moi. Je reste pour votre fête.

Au bout d'un silence, pendant lequel Luz devina que les rangers se consultaient, Sam lui répondit :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Ce n'est pas qu'on ne te fait pas confiance, mon chou, mais on te prépare un gâteau et il ne faut pas que tu le voies. Tu vas rester dans ce placard une petite heure, okay ?
- Sam, s'il te plaît, ouvre-moi : il faut que j'aille faire pipi, prétexta-t-elle.
- Retiens-toi.
- Mais c'est urgent !
- Tu n'as qu'à faire dans le crachoir, à côté de la porte.

De colère, Luz envoya un coup de pied dans la porte et se fit mal, ce qui augmenta encore sa mauvaise humeur. Elle se hissa, pour s'asseoir sur le meuble à cartes, jambes ballantes, et chercha une solution. Il n'y en avait pas. Soudain, une inquiétude irrépressible s'empara d'elle : et si tous ces rangers avaient perdu la tête ? S'ils s'apprêtaient à l'utiliser comme offrande dans une cérémonie satanique ? Peut-être que seule la présence de Jon l'avait protégée, jusque-là. Ils avaient certainement déjà immolé Lem - voilà pourquoi personne ne l'avait vu ! - et ils s'apprêtaient à lui faire subir le même sort. Oh ! Pourquoi n'avait-elle jamais écouté sa mère, quand elle lui recommandait d'être toujours armée. Luz faillit verser une larme, en pensant à son revolver qui dormait dans la boîte à gants du minibus mercurisé. Si seulement elle l'avait pris ! Allons, elle ne se laisserait

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

pas égorger sans lutter. Elle chercha autour d'elle ce qui pourrait faire office d'arme improvisée mais, à part le crachoir et le meuble sur lequel elle était assise, la pièce était vide.

Elle sauta au sol et ouvrit les tiroirs : ils étaient pleins de cartes, rangées soigneusement à plat. À la rigueur, elle pourrait peut-être rouler solidement plusieurs cartes ensemble, pour s'en servir comme massue. Pas fameux, comme arme ! Dans le dernier tiroir, elle trouva une quantité de tubes à cartes en carton. Elle choisit les trois qui lui parurent les plus solides et les bourra de cartes, pour les alourdir. Puis, elle s'avisa que la façade de bois du tiroir tenait mal. D'un effort silencieux - il ne fallait pas alerter les satanés satanistes -, Luz la détacha. Voilà une arme qui ferait mal ! Un bon coup de planche en travers de la figure, et le gros Sam n'aurait plus qu'à les manger à la paille, ses barres chocolatées !

En détachant la façade, elle entendit un léger tintement métallique. Elle finit par trouver, entre les parois du meuble, un coupe-papier chromé qui avait glissé jusque-là. Elle le fourra dans son jean, à même la peau de ses reins : elle était parée. Elle allait leur faire regretter de l'avoir choisie pour victime.

Ils ne s'attendaient sûrement pas à une résistance armée. Si elle pouvait jouer de l'effet de surprise pour arriver jusqu'à son minibus,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

elle leur plomberait la face avec plaisir ! Il fallait qu'elle arrive jusqu'à son arme ! Elle était maintenant certaine qu'il se passait des choses terribles, ici. Sans doute ces rangers d'apparence si anodine étaient-ils les derniers disciples de Charles Manson. Oui, Lem leur avait certainement servi de victime. Sûrement, qu'en cherchant bien, on trouverait un charnier aux alentours.

Elle inspira profondément, pour chasser la panique et les larmes qui lui montaient aux yeux et se concentra sur sa défense. La porte de la réserve s'ouvrait vers l'extérieur ; pas question donc de se cacher derrière le battant. Elle se mettrait debout contre le mur et, d'une bonne détente, elle écraserait à coups de planche la binette du premier qui s'aviserait de s'encadrer dans l'ouverture. Elle se servirait alors du plus gros des tubes à document comme d'un bélier, et se précipiterait vers la porte de la cabane. Si quelqu'un s'avisait de la prendre au corps à corps, elle l'éventrerait à coups de coupe-papier.

Elle prit position, sur le qui-vive, tremblant nerveusement : peur et adrénaline mêlées. Sa seule chance résidait dans l'effet de surprise et elle le savait.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Quand la porte de la réserve s'ouvrit, elle était prête. Quand, sur le mur de son placard, elle vit s'encadrer une silhouette en ombre chinoise, sur le rectangle lumineux projeté par la porte ouverte, au-dessus du meuble à cartes, elle se redressa et lança sa planche de toutes ses forces à hauteur du visage du gros Sam.

La planche s'écrasa violemment sur l'encadrement de la porte et se brisa en trois morceaux, juste au-dessus de la tête médusée de l'homme qui avait ouvert la porte - bien plus petit que Sam. Simultanément, Luz se figea, comme pétrifiée. Là, à moins d'un mètre d'elle, il y avait Emmanuel *Man* Demoiselle. Ils restèrent immobiles, à se regarder dans les yeux - les yeux de lumière de Luz dans les yeux de pierre de lune de Lem. Soudain, sans crier gare, la jeune fille tomba évanouie : toutes ces émotions fortes successives, cela avait été trop pour elle.

Elle reprit conscience dans les bras de Jon :

- Ne parle pas, lui dit-il. Repose-toi.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Il l'assit sur le siège passager du minibus mercurisé, ferma la portière, et fit le tour du véhicule pour s'installer sur le siège conducteur. Luz regarda autour d'elle ; elle cherchait Lem, n'osant demander après lui, pas sûre de n'avoir pas eu une hallucination.

« Il va nous suivre dans ma voiture, répondit Jon à sa question informulée. On arrive bientôt.

- Mais... commença-t-elle, ne sachant que demander : les questions se bousculaient dans son esprit.

- Les rangers et moi, on a décidé de vous offrir une semaine dans le pavillon réservé aux lunes de miel, expliqua Jon. On y sera dans une minute. Ton Emmanuel, je l'ai trouvé à Bonaventura : il venait d'arriver. Pendant que nous le cherchions ici, il te cherchait aussi. Il m'a dit qu'il était allé jusqu'en Colombie Britannique. Une fois rendu là-bas, il s'était dit que, même si tu ne voulais pas de lui, il ne voulait plus vivre loin de toi. Alors, il est revenu pour accepter la proposition d'emploi de ta mère. Il te racontera ça plus en détails. Du coup, j'ai téléphoné à Sam, pour lui demander de veiller à ce que tu ne bouges pas d'ici

.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Ils ne se rendirent même pas compte que Jon s'était éclipsé. Debout l'un en face de l'autre, les yeux dans les yeux, perdus dans leur contemplation, ils étaient isolés du monde comme par une bulle.

Quand leurs mains se touchèrent, quand leurs lèvres se joignirent, quand leurs yeux se fermèrent, ils n'eurent même pas conscience d'avoir bougé. Ils firent l'amour à l'endroit où ils se trouvaient, sur le plancher de l'entrée de la cabane des lunes de miel, sans même prendre le temps de se dévêtir, avec emportement, avec sauvagerie même, pour exorciser la peur et l'angoisse, le manque et la rancune que chacun se vouait à lui-même et à l'autre. Tant de chagrin et de tribulations pour arriver à ce qui avait commencé neuf ans auparavant et qui n'aurait jamais dû s'interrompre.

Quand ils ouvrirent les yeux, après le bref anéantissement de l'orgasme, la nuit était venue. Ils se découvrirent emmêlés sur le plancher et ne purent s'empêcher de rire. Ils se déshabillèrent fiévreusement, avant d'aller se jeter sur la peau d'ours synthétique qui recouvrait le lit rond, dans la pièce principale. Le mince croissant de la première lune se levait et les éclairait à peine. C'est sous ses pâles rayons qu'ils se redécouvrirent, émerveillés, avec leurs corps d'adultes. À la fois les mêmes et différents. Si Luz avait gardé sa minceur d'adolescente et ses fesses de jeune garçon, ses seins

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

s'étaient arrondis et ses hanches épanouies. Si Lem était toujours sec et nerveux, ses épaules et son torse s'étaient développés et il arborait des muscles plats et secs, durs comme l'acier sous la douceur soyeuse de la peau. Les larmes aux yeux, Luz explora les cuisses et les bras de son grand amour, suivant du bout des doigts les scarifications qu'il s'était faites, pour se punir de l'aimer.

Pour échapper à cet examen qui le crucifiait de honte, il se redressa et ses doigts à lui coururent sur toute la peau de Luz, la repoussant doucement quand elle voulait se coller contre lui ou le caresser à son tour. Il voulait la redécouvrir à son aise. Ses mains encerclèrent ses seins, les pouces s'attardant sur l'aréole si douce, d'un rose si pâle qu'il tranchait à peine, jusqu'à ce que les pointes durcissent, puis elles modelèrent les hanches et les fesses. Chaque attouchement faisait frémir Luz comme l'onde sous le vent. Quand la main d'Emmanuel se posa sur son érection, elle eut un long frémissement et un gémissement de supplication.

Lem se prosterna devant sa beauté ambiguë, dont le souvenir l'avait torturé toutes ces années. Il fit coulisser ses lèvres le long de la colonne qui l’obnubilait. Ses doigts fouillaient l'humidité mystérieuse du vagin. Il sentit le pénis gonfler et durcir encore dans sa bouche, pendant que les muscles de la chatte se crispaient sur ses doigts.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Soudain, toute la chair congestionnée de Luz se libéra dans l'explosion rythmique de l'orgasme. Emmanuel, ébloui, ressentait enfin la jouissance double de Luz dans sa bouche et dans ses doigts, lui qui l'avait si souvent imaginée, dans ses glauques rêveries solitaires, honteuses et moites.

- Il n'y a que toi, dit-il. Personne d'autre. Tu es la perfection même. Tu es l'unique. Personne n'existe que toi, depuis toujours.

Il ne se relevait pas, à genoux sur le lit, le front contre la fourrure du couvre-lit. Elle se lova contre lui, puis glissa sensuellement autour du corps prosterné, faisant courir ses seins le long de son échine en une longue caresse qui éveilla de nouveau le désir en elle. Elle se plaqua étroitement contre le dos de son amant, les bras enserrant nerveusement ses épaules tavelées de taches de rousseur, les seins s'écrasant contre ses omoplates, la bite nichée contre ses fesses.

Étroitement ajustés l'un sur l'autre en deux courbes jumelles, ils se goûtaient de toute leur peau. Insensiblement, sans même y penser, Luz commença à frotter son incendie intime contre les reins de Lem et, bientôt, la caresse devint si excitante qu'elle devint convulsive. Son érection vint s'encastrer entre les fesses du jeune homme et elle commença à s'y caresser, sans pouvoir se retenir. Elle s'arrêta brusquement, recueillit sa cyprine du bout des doigts et lubrifia le

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

sillon qu'elle creusait. Elle y cala bien sa bite et commença à aller et venir, bien accrochée des deux mains aux hanches de son partenaire, frottant son gland contre l'anus qui, insensiblement, se détendait, se dilatait, s'ouvrait, sous cette caresse. Lem gémissait sourdement, bouleversé par un plaisir qu'il n'avait jamais connu. Ses hanches se soulevèrent instinctivement et il ne put se retenir d'empoigner sa queue, gonflée à bloc, rendue douloureuse par le désir, et de la malaxer. Il se retint de la secouer : il ne voulait pas jouir. Non. Pas tout de suite. Dans cette nouvelle position, le gland de Luz s'ajustait parfaitement à son cul et le distendait doucement, s'enfonçant à peine, allant et venant lentement, gagnant quelques millimètres à chaque fois, l'emplissant d'un plaisir trouble. L'idée même de ce qu'il était en train de subir le révoltait. Le plaisir irrésistible qu'il y trouvait le remplissait d'une confusion qui intensifiait ses sensations, jusqu'à les rendre irrépressibles. Il gémissait, n'osant demander, mais rêvant d'une pénétration plus profonde, plus brutale.

Luz se recula et il sentit soudain qu'elle glissait deux doigts humides dans son anus déjà dilaté. Ces doigts qui allaient et venaient au plus intime de sa personne éveillaient des capteurs de plaisir qu'il ne soupçonnait pas jusqu'alors, en même temps qu'une honte brûlante le submergeait devant sa position si humiliante. Enfin, Luz retira ses

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

doigts et vint appuyer sa bite contre son cul qui sembla s'ouvrir comme une bouche à son contact. Elle s'enfonça en lui jusqu'à la garde. De se sentir ainsi possédé, il crut perdre la tête. Elle resta immobile quelques secondes, avant de faire coulisser doucement son sexe, pour goûter la douceur de ce cul, et il crut mourir d'un plaisir inconnu. Elle posa ses mains sur son gland à lui et le posséda alors avec emportement. Le souffle coupé, il se sentait rempli tout entier par une colonne qui pistonnait tout l'intérieur de son corps tandis que sa bite se faisait pomper et malaxer rythmiquement. Dans une immense contraction de tout son ventre, il jouit violemment.

Après l'orgasme, ils s'endormirent tous les deux, sans même s'en rendre compte, dans la position où le plaisir les avait laissés, sur la fausse fourrure humide de sperme et de sueur. Emmanuel fût bientôt réveillé par des maux de ventre et, se félicitant du sommeil de Luz, il alla dans la salle de bains prendre une douche et expulser, le plus discrètement possible, l'air que la pénétration avait introduit dans son fondement. Jamais il n'aurait pensé que la sodomie pouvait avoir ce genre de conséquences triviales. En sortant de la salle de bains, il rougit de constater que Luz était réveillée. Elle rit de son embarras, attendrie, avant de le mettre à l'aise en lui disant :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Tu pouvais rester là pour dégazer. Je le sais bien que c'est moi qui t'ai gonflé comme une baudruche.

L'absence de romantisme avec laquelle Rose-Marie avait initié Luz avait du bon. Toute gêne disparut dans le rire et Emmanuel s'étonna de n'être même pas confus, devant celle qui l'avait vu prendre un plaisir si humiliant.

Avant de rentrer à Bonaventura, ils firent un détour par Las Vegas pour se marier en douce - Luz se méfiait de sa mère : Céleste était très capable de transformer le mariage de sa fille en Pow-wow, en Gay Pride, ou en hybride des deux. Après les cataclysmes émotionnels de ces dernières semaines, Luz ne se sentait pas d'attaque pour renouveler l'expérience de sa remise de diplômes. Au lieu d'un chef Indien et d'un transsexuel, ils eurent Elvis et Marilyn pour témoins, comme tout le monde.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Céleste accueillit les jeunes mariés avec un plaisir augmenté d'un fort soulagement dissimulé : elle avait craint que sa vagabonde de fille ne parte sur les routes avec ce bohémien de Lem et qu'elle ne les revoie plus. Enfin, tout allait bien : Luz était rentrée, les formalités pour l'adoption de sa petite rôdeuse étaient en bonne voie ; sa tribu était au complet !

Tout s'était passé comme l'avait prédit Rose-Marie : rien n'avait permit d'identifier la petite fille. Elle sortait du néant.

Aidée par le Dr Murderer et le shérif Anderson, Céleste avait obtenu du tribunal que l'enfant reste chez elle, jusqu'à la fin de sa procédure d'adoption.

Dans cette ambiance détendue, la fillette semblait s'épanouir. Elle ne parlait toujours pas mais, s'il lui arrivait parfois de s'isoler dans sa chambre ou dans la nature, elle s'apprivoisait peu à peu, et ne craignait plus d'entrer au Philtres' Café. Elle se tenait encore à distance des hommes mais elle n'était plus aussi terrifiée. Elle semblait même tenir pour acquis que Santiago, Jon et Chas étaient des fauves dont on avait arraché les griffes et limé les dents : on pouvait les côtoyer sans risque, même si leur aspect restait formidable. Mounia et Rose-Marie étaient dignes de confiance, mais

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

seule Céleste lui était nécessaire. L'enfant la suivait comme son ombre et commençait même à reconnaître les simples.

Malheureusement, la présence de cette petite fille ralentissait Céleste dans ses cueillettes matinales, tandis que l'expansion de la marque *Philtres, Enchantements et Sortilèges* exigeait de plus en plus de plantes. C'est en tout cas le prétexte qu'utilisa Céleste pour convaincre sa fille et son gendre d'habiter sous son toit. Le jeune couple avaient projeté de s'installer dans une chambre de l'Enchantements' Motel, en attendant de se construire une maison en rondins, quelque part sur les terres de leur mère et belle-mère.

- Je pars très tôt le matin, attaqua Céleste, tu le sais bien, Orchis. Je ne peux pas laisser Iris toute seule ! Je ne peux pas non plus l'emmener, comme je l'ai fait jusqu'à présent : elle me retarde trop.

Tout Bonaventura – sauf Rose-Marie qui boudait dans sa caverne – était alors réuni au Café, pour le festin que Mounia avait improvisé pour fêter les noces de Luz et Emmanuel, le soir même de leur arrivée.

- Iris ? s'étonna Luz. C'est comme ça que tu as décidé d'appeler cette gosse ?

- Oui. Mounia est furieuse, tu t'en doutes.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Il n'y avait qu'a jeter les yeux sur le visage renfrogné de la Marocaine pour s'en convaincre.

- Eh bien, si c'est pour la raison que je soupçonne, je comprends ça !

- Bien sûr que c'est pour cette raison ! Regarde bien mes *iris germanica*. C'est frappant de voir la ressemblance de ces fleurs avec une vulve. Je ne pouvais pas trouver de prénom plus féminin.

Luz ferma les yeux et soupira en secouant doucement la tête.

- Ma', il serait temps de te trouver une autre source d'inspiration que le sexe de tes enfants. Il n'y a donc rien d'autre qui compte à tes yeux ?

Céleste regarda sa fille un instant en silence, avant de hausser les épaules.

- Ce n'est pas une tare que d'aimer les fleurs, Orchis. Et c'est poétique de ramener un enfant à une fleur. Que sommes-nous d'autre, nous, les femmes, que des fleurs vouées à l'amour et à la fructification ? Je ne vois pas ce que vous avez tous à être choqués. Tout le monde aime les fleurs, mais dès que je dis que ce sont des organes sexuels, chacun détourne les yeux en rougissant. Vous êtes tous des refoulés, voilà la vérité.

Tous, autour de la table, détournèrent la tête en levant les yeux au ciel : Céleste était vraiment incorrigible.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Stop à la fin, avec ton refrain de hippie bouffé au mites ! explosa Luz. Pour moi, et pour tout le monde ici, toi mise à part, cette gosse représente bien autre chose qu'un organe sexuel, poétique ou pas ! fertile ou pas ! Rends-toi compte que cette gamine sort de l'enfer. Toute son existence n'a vraisemblablement été que souffrance et peur, jusqu'à maintenant. Par un coup de chance incroyable, c'est une nouvelle vie qui commence pour elle. Imagine un peu : c'est comme si elle avait erré interminablement dans la nuit - dans les ténèbres ! -, sans espérer l'aube - sans même avoir ne serait-ce qu'une idée de ce que pouvait être la lumière ! -, et que le jour se soit levé. Et toi, tu ne vois rien d'autre en elle que la fleur !

Chacun dans le Philtres' Café regardait Luz, comme si elle dispensait la Sainte Parole, frappé par son soudain lyrisme. Concepcíon, appuyée au chambranle de la porte de l'office, rompit le silence religieux :

- *¡ Sí, sí !* Luz à raison ! Cette gamine est la preuve qu'il ne faut jamais désespérer. Tu devrais l'appeler *Esperanza*, Céleste.

- *¡ Claro que sí !* intervint Mounia. Esperanza, c'est un nom magnifique.

Céleste regarda chacun avant d'opiner en silence, convaincue, puis :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Regardons plutôt vers l'avenir. Notre famille est américaine, maintenant. C'est *Hope* qu'il faut l'appeler.

Après quelques minutes dédiées à l'émotion générale devant ce prénom si beau, Hope, Céleste revint à la charge :

- Cela réglerait le problème, si Lem et toi vous vous installiez à l'hacienda.

- Quel problème ? s'étonna hypocritement Luz qui cherchait à gagner du temps, dans l'espoir de trouver une parade.

- Le problème de mon retard dans mes cueillettes. Il faut que quelqu'un reste à la maison avec Hope, le matin.

- Tu n'as qu'à la laisser à Mounia, attaqua Luz. Elle a l'habitude de garder tes enfants et elle se lève aussi tôt que toi.

- Mais, voyons, feinta Céleste, Mounia à le Café à ouvrir et le petit-déjeuner à préparer.

Luz leva les yeux au ciel ; Jon se détourna en souriant dans sa barbe ; Mounia resta impassible ; Lem s'absorba dans la contemplation de ses mains : Céleste l'accueillait chez elle et lui offrait un travail ; il ne se sentait pas en situation de soutenir sa femme et en souffrait secrètement.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Tu n'as qu'à la lui amener en partant, contra Luz.

La riposte ne se fit pas attendre :

- Quatre heures du matin, c'est beaucoup trop tôt, pour lever un enfant de cet âge. Il faut l'habituer à des horaires plus raisonnables.

Luz ne se gêna pas pour ricaner sarcastiquement. Elle admirait tout de même la stratégie de sa mère. Elle l'avait coincée : depuis le temps que Luz lui reprochait son insouciance, elle ne pouvait décemment pas lui prêcher le laxisme, aujourd'hui. Céleste prit un air vertueux qui ne trompa personne. Luz tenta une nouvelle esquive :

- Eh bien, la petite n'a qu'à dormir chez Jon et Mounia.

- Ne dis donc pas de bêtises, asséna Céleste. C'est ma fille, maintenant. Elle doit vivre avec moi.

L'argument était inattaquable.

- Je trouve que tu deviens bien responsable, avec l'âge, persifla Luz, pour l'honneur.

Luz et Lem s'installèrent donc à l'hacienda : il faut aider sa famille, c’est Mounia qui l’avait dit.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Nous partirons dès que Lem aura terminé de construire notre maison, précisa tout de même Luz. Cela te laisse tout le temps de chercher une autre solution.

Céleste avait opiné mais, sans en rien dire, elle se chargeait de ralentir les travaux : elle aurait voulu toujours garder ceux qu'elle aimait sous son toit – sur sa toile, pensait Luz. Elle avait remis toutes ses terres entre les mains d'Emmanuel, charge à lui de les transformer en champ de simples. Cela représentait un boulot de Titan. Les rosiers constitueraient le plus gros des futures plantations : les philtres d'amour se vendaient bien et ils se composaient en majeure partie de pétales de roses rouges. Céleste s'informait chaque jour du moment où elle verrait fleurir la première rose de sa roseraie.

Emmanuel Demoiselle commença par faire installer des réservoirs à eau de pluie supplémentaires et le Holyman Thunder vint en grande pompe chercher les nappes d'eau souterraines qui pouvaient se trouver sous les terres de Céleste. Quand on fora à l'endroit où il l'avait indiqué, on trouva, à plus de huit cent mètres de profondeur, une belle nappe d'eau - impropre à la consommation car chargée en minéraux, mais tout à fait utilisable pour l'arrosage.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Extrait du grimoire de Céleste

Philtre Coup de Foudre

Six plantes, pour s'unir :

- pétales de roses rouges, pour la passion

- pétales de coquelicot, pour son feu d'enfer et la dépendance

- pétales de capucine, pour l'euphorie de l'amour

- bétoine, pour l'ivresse des sens

- cannelle en bâton, pour l'érection

- sarriette, pour le désir exacerbé

Enchanter à la lune noire.

Faire macérer dans de l'eau de vie jusqu'à la pleine lune.

Consommer uniquement en lune croissante.

Sources : voir *Table et Bibliographie des phylactères*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Céleste devait user de ruses de Sioux pour ne pas risquer de réveiller Hope, à l'aube, sinon, elle ne pouvait faire autrement que de la prendre avec elle, perchée sur le pommeau de sa selle - elle ne pouvait supporter les yeux de chiot abandonné que lui montrait l'enfant, disait-elle. En réalité, elle était ravie d'emmener la petite, mais ne pouvait pas admettre qu'elle avait usé d'un subterfuge pour contraindre sa fille à habiter à l'hacienda. Luz se moquait d'elle avec amertume, et lui rappelait que ses regards suppliants à elle n'avaient jamais empêché la mère indigne qu'elle avait été de sortir tous les soirs, pour aller se faire baiser jusqu'à la moelle. Ces accusations laissaient Céleste indifférente. Comme la présence de Hope la ralentissait réellement, elle se décida à lui acheter un poney : la gosse avancerait à son rythme, tandis qu'elle-même pourrait rayonner, sur Tête de Tonnerre.

À la réserve de l'Arbre Solitaire, son vieil ami Wayne Thunder lui dit :

- Non, de poney, nous n'en avons pas. Et de toutes façons, un poney ne pourrait pas suivre ton cheval : ses pattes sont trop courtes et il

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

n’est pas assez endurant. Pourquoi ne prendrais-tu pas un de nos petits ânes bruns ?

Céleste rentra donc à Bonaventura, suivie par un joli petit âne qu'elle appela Manzana.

Luz, bien que trop occupée par son grand amour pour se perdre longtemps en vaines ruminations jalouses, ne put s'empêcher de remarquer avec acidité, un soir qu'elles étaient, elle et sa mère, assises sous la véranda du Café.

- Moi, tu ne m'as jamais emmenée en cueillette. Tu te débarrassais de moi en m'abandonnant chez Baptistin et Mounia.

- Je t'y ai amenée, parfois. Tu oublies que c'est toi qui préférais rester avec eux, se défendit Céleste.

- Dans ce cas, pourquoi diable ne m'as-tu pas laissée chez eux, quand tu as épousé Ignacio ?

- J'ai hâte que tu aies des enfants, Orchis, vraiment. Et j'ai hâte qu'ils arrivent à l’adolescence - vraiment hâte. Et, soit dit en passant, tu as vingt-trois ans. Il serait peut-être temps que tu en sortes, toi, de l'adolescence.

- Ça te va bien de dire ça ! ironisa Luz. Tu n'es jamais à cours de justifications, n'est-ce pas ?

- *Yep* ! Et j'ai hâte de savoir si toi aussi.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Comme c'était l'automne, Emmanuel entreprit ses plantations. Les abords de l'hacienda devinrent un immense jardin, mélange de verger, de clos d'apothicaire et de roseraie. Adepte de l'imitation de la Nature, Lem n'avait pas même envisagé de séparer les cultures : la rose et la lavande pousseraient côte à côte avec l'amarante et le basilic et seraient abritées du soleil brûlant de midi par le figuier ou l'oranger. Cent arbres fruitiers, mille cinq cent rosiers et trois milles plants de simples furent acclimatés là et un système d'arrosage au goutte à goutte installé à leurs pieds. Céleste avait vu juste, avec tout ce travail, Lem n'avait pas le temps de construire une maison, il ne faisait que labourer : le jour, pour ensemencer la terre et donner des roses ; le soir, il honorait vigoureusement sa femme, pour un peu les mêmes raisons – avec Luz, ils voulaient un bébé - ; la nuit, poursuivi par ses épuisantes activités de la journée, il rêvait qu'il labourait - que ce soit sa femme ou sa terre.

Début décembre, Man put enfin prendre quelques jours de vacances. Il alla, avec Jon, rendre une visite intéressée à leurs amis rangers du Yosemite Park : en tant que cultivateur installé dans l'État de

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Californie, il pouvait y obtenir gratuitement du bois de construction pour sa maison. Mounia leur confia six livres de makrouds bien dégoulinants de miel, pour le gros Sam.

Luz ne voulait qu'une petite maison - juste une pièce à vivre avec une grande cheminée, une salle de bains et une chambre. On pourrait toujours s'agrandir, si les labours de Lem portaient leurs fruits. Elle ne voulait pas construire tout de suite une chambre d'enfant car elle n'avait que peu d'espoir d'être féconde – elle se rappelait trop bien les avertissements du Dr Pakora - ; si cette chambre supplémentaire devait rester vide, cela lui rappellerait toute sa vie qu'elle n'était pas vraiment une femme.

Lem n'avait jamais construit de maison en rondins, mais il avait confiance en l'intelligence de ses mains et Luz avait confiance en lui : après tout, Baptistin lui avait appris à construire des nichoirs ; il n'y avait qu'une différence d'échelle. Jon donnerait un coup de main pour l'électricité, qu'en bon mécanicien il maîtrisait, et Eduardo, le mari de Concepcíon, qui était maçon, aiderait pour les fondations et la plomberie.

Jon et Emmanuel étaient rentrés tard dans la nuit, avec leurs remorques pleines de rondins, et avaient tout entreposé au sec, dans la vieille grange, à côté des stalles des chevaux.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Dès le lendemain, à l'aube, les jeunes mariés avaient pris la route pour rejoindre le King David's Roadhouse : Rozanne leur avait demandé d'être les parrains de Kissy. De là, ils partiraient en livraison ensemble, dans le minibus mercurisé, pour une seconde lune de miel bien méritée – Céleste n'avait qu'à emmener Hope à la chasse aux simples, maintenant que la petite savait monter sur son bourricot. Si elle manquait de sommeil, elle n'aurait qu'à faire la sieste. Les gros travaux d'aménagement de l'exploitation horticole étaient terminés et Emmanuel pouvait désormais organiser son temps en fonction des obligations de Luz : sauf en période de récolte ou d'ensemencement, il partirait désormais en tournée de livraison avec elle. Ils dormiraient à la belle étoile l'été, et partageraient la couchette exiguë du minibus l'hiver. Cette existence de nomades du désert était celle qui leur convenait. Lem commencerait à creuser les fondations de leur maison de rondins, dès leur retour à Bonaventura, pendant que Luz travaillerait sur ses bandes-dessinées. Il espérait, qu'à Noël, les murs seraient en voie d'achèvement.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Le Noël de l'année 1992 fut particulièrement agité : Céleste avait décidé d'en faire une fête sur le thème de l'inversion des genres. Durant trois jours et trois nuits, Philtres, Enchantements et Sortilèges avait abrité les plus incroyables travestis que l'esprit puisse imaginer. L'Enchantements' Motel était plein comme un œuf et il avait fallu convertir les salles de travail de la Fondation Danann en dortoirs. Le Père Noël portait une incroyable perruque blonde bouclée et marchait sur des talons compensés de dix-huit centimètres. Il distribuait ses cadeaux au son d' *It's Raining Men* - foin de *Jingle Bells* et autres *We Wish You a Merry Christmas* ! Les trois jours avaient été Pop.

Luz avait objecté que le premier Noël de Hope - à l'évidence la petite n'avait jamais entendu parler ni du Père Noël ni du petit Jésus - devait être plus traditionnel, avec sapin, dinde rôtie, crèche et Papa Noël barbu, plutôt qu'avec travestis et poppers - ou pire - mais Céleste avait haussé les épaules.

- Je ne comprends pas comment j'ai pu faire une fille aussi rétrograde et traditionaliste que toi ! Regarde-toi ! À peine vingt-trois ans et déjà mariée, avec une maison en construction, et ne rêvant que de Noëls au coin du feu ! Tu souhaites sans doute d'avoir deux enfants et un chien !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à ça ! intervint Lem pour défendre sa femme.

- C'est normal de souhaiter des choses aussi agréables, renchérit Jon. Et j'espère bien qu'elle les aura.

Céleste haussa les épaules et souleva Hope, assise près d'elle sur la banquette de skaï jaune.

- Toi au moins, mon poppy joli, tu deviendras sorcière comme Mummy, n'est-ce pas ?

La petite avait fièrement opiné du bonnet, Mounia avait serré les lèvres et Luz levé les yeux au ciel. Sa mère ! Une vraie plaie ! D'autant plus que, Luz le savait, Ma' était ravie que Lem et elle soient ensemble et attendait avec impatience qu'ils aient des enfants. Quant à Noël... Eh bien, elle aurait tout loisir de passer des Noëls traditionnels avec son chéri, quand leur maison serait terminée. Le jeune couple avait choisit un terrain ombragé par un amandier solitaire, suffisamment à l'écart des bâtiments de Philtres, Enchantements et Sortilèges pour n’être pas dérangé par les bacchanales de Céleste.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Ce que Luz ignorait, c'est que malgré les paillettes, le fard et l'alcool, malgré le Disco, les boules à facettes et les talons compensés, malgré ces corps androgynes qui se balançaient lascivement et qui s'enlaçaient dans les coins d'ombre - ou peut-être grâce à tout cela - l'Esprit de Noël était là et bien là.

En cette fête de la Nativité, le jeune couple, main dans la main, avait fuit la cohue et était parti, le nez en l'air, à la recherche de l'étoile qui avait guidé les Rois Mages. Ils n'avaient pas trouvé l'étoile, parmi les milliards qui scintillaient sur la voûte céleste, mais il est bien possible qu'elle les ait trouvés, elle. À la faveur d'une étreinte furtive et rapide – rapide à cause du froid -, sur le chantier de leur nouvelle maison, adossés à leur amandier, ils avaient conçu un enfant.

Sous la véranda de l'hacienda, Céleste et Luz se balançaient, assises côte à côte sur la balancelle, les pieds sur la balustrade. Sésame dormait en cercle, comme un chat, dans la chaleur du giron de Luz, la tête posée sur le bout de sa queue. Elles regardaient Hope qui, un

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

petit panier à la main, se dirigeait vers la barrière de bois qui délimitait le pré attenant à l'écurie, pour donner des pommes aux chevaux et à son petit âne. Les animaux batifolaient comme chaque soir, dans la lueur cinabarine du soleil déclinant, en attendant que Santiago les enferme pour la nuit.

La petite fille avait rapidement appris à siffler, pour appeler les chevaux. Elle escalada la barrière de bois et se percha confortablement, avant de striduler vigoureusement. Tête de Tonnerre, Pamela, Floss, Manzana et les autres trottèrent vers elle, en faisant flotter leurs crins luisants ; elle leur distribua des caresses, avant de distribuer ses gourmandises.

- Lem aura sans doute terminé notre maison le mois prochain, remarqua Luz, comme en passant. Nous emménagerons, dès que possible.

Et là, le miracle se produisit, Céleste répondit le plus calmement du monde :

- Très bien.

Étonnée par cette modération, Luz se mordit les lèvres, mais elle ne put y tenir et demanda :

- Alors, Santiago va venir habiter ici ?

- Non, pourquoi ? s'étonna Céleste.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Eh bien, je pensais...

- Oh, non. Tu sais que je l'aime mieux comme amant que comme compagnon. Et puis, il ne s'entend pas avec Rose, bien qu'il lui soit arrivé de la baiser, quelques fois.

Luz digéra la nouvelle : elle ignorait que Ma' et Rose-Marie se partageaient les faveurs du beau métis. Il lui fallut quelques instants pour que son esprit saisisse toutes les implications de ce que venait de dire Céleste. Elle se mit à rire.

- Alors, Rose-Marie va venir vivre avec toi.

- Oui, un enfant a besoin d'avoir ses deux parents près de lui, plaisanta Céleste.

Luz secoua la tête, amusée malgré elle. Sa mère, quel numéro !

- Tu n'as vraiment aucune solidarité avec moi, pour réchauffer cette vipère de Rose-Marie contre ton sein fit-elle, faussement sévère. Tu es une mère dénaturée. Tu n'as aucun instinct de protection ou de compassion. En fait, tu es égoïste et cruelle.

- Je suis une mère formidable, sourit Céleste.

Luz avala sa salive, avant de dire :

- Quand nous emménagerons, Lem va devoir construire une pièce supplémentaire.

Céleste lui lança un regard interrogateur.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

« Je suis enceinte, lança-t-elle comme on lance une bombe.

- Oui, je le savais.

Luz regarda sa mère avec stupeur mais celle-ci affectait de compter les oiseaux-mouches à tête rouge – des colibris d'Anna - qui se regroupaient, comme chaque année à la belle saison, sur le sycomore gibbeux.

« … cinq, six, sept, huit, neuf... C'est bien ça : neuf, murmurait-elle pour elle-même.

- Comment pouvais-tu le savoir ? s'étonna Luz. Je n'en suis sûre que depuis cet après-midi.

- Rose-Marie l'a lu dans ses cartes, fit Céleste négligemment. Tu es allée à Los Angeles, cet après-midi, n'est-ce pas ? C'était pour voir le Dr Pakora ?

- Oui. Elle m'a fait une échographie. Elle pense que j'ai eu de fausses règles et que je suis enceinte de trois mois. Ce sera un bébé de septembre. La naissance est prévue juste pour le Native American Day !

- Ha ! fit Céleste en reportant toute son attention sur Luz. Il n'y a donc qu'un bébé ? demanda-t-elle comme incidemment.

- Oui, pourquoi ? Rose-Marie t'avait annoncé des jumeaux ?

Céleste sourit sans répondre.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Elles regardèrent toutes deux se lever la première étoile, pendant que Santiago rentrait les bêtes dans l'écurie. Elles suivirent dans un silence serein la rapide ascension de la pleine lune, énorme et dorée et, peut-être pour la première fois depuis trente ans, Céleste la regarda sans angoisse. La lune éclairait comme en plein jour la silhouette de Hope qui courait vers elles, dans un grand cri de joie primitive, sa robe rouge flottant autour d'elle comme une flamme – feu follet. L'éclair de son sourire et le blanc de ses yeux luisaient dans la lumière lunaire.

« Rose-Marie t'a donc annoncé des jumeaux ? insista Luz.

Hope escalada les marches de la véranda, un bras derrière son dos, et vint se planter devant Céleste. En riant de plaisir anticipé, elle lui tendit ce qu'elle cachait derrière son dos : une magnifique rose rouge. La première de la roseraie d'Emmanuel.

- *Mummy* ! chuchota-t-elle malicieusement d'une voix pleine de rires.

Les deux femmes restèrent saisies. Céleste prit la rose machinalement, et l'enfant s'éloigna avec des gambades folles – chevrette joyeuse qui riait de la surprise qu'elle venait de leur faire.

- Enfin, elle parle ! Deux miracles dans une journée, murmura Luz.

Céleste lui tendit la rose et dit :

- Tu peux en ajouter un troisième.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Luz, sa rose à la main, se tourna brusquement vers sa mère, comme touchée par une inspiration soudaine : Ma' serait-elle enceinte, elle aussi ? Mais non, elle se trompait, il ne s'agissait pas de cela.

« J'ai un prénom tout trouvé pour ton bébé.

- ... ?

- Oui, il me semble qu'Orchis, ça lui irait bien.

Luz resta muette une minute, stupéfaite. Elle interrogea Céleste des yeux.

« Mais, oui ! sourit celle-ci.

- Ce n'est pas possible ! s'écria Luz en froissant inconsciemment la rose entre ses doigts fébriles.

- Oh ! Si !

- Hermaphrodite ? !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Les Recettes d'Hélène Belladonna

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

LA RECETTE DU DIMANCHE DE L'ÉCHO D'ORAN

LES MAKROUDS

500 g. de dattes

700 g. de semoule moyenne

125 g. d'huile + 1 cuillère

½ cuillère à café de sel

Environ 1 verre d'eau

Eau de fleur d'oranger

Cannelle

250 g. de miel liquide

Huile pour friture

■ Chauffer la semoule à sec dans une poêle. La dorer légèrement en remuant sans arrêt.

■ La mettre dans une terrine avec le sel et y verser l'huile froide. Frotter entre les mains pour bien faire pénétrer et laisser reposer au moins 1 heure.

■ Pendant ce temps, dénoyauter les dattes et les mixer avec 2 cuillères de fleur d'oranger, 1 cuillère d'huile et un peu de cannelle. La pâte doit être souple.

■ Ajouter 1 cuillère à café de fleur d'oranger dans le verre d'eau. Asperger petit à petit la semoule avec ce mélange, en mélangeant délicatement du bout des doigts. La pâte doit devenir assez souple

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

pour pouvoir être étalée. Former 2 parts égales, couvrir et laisser reposer 15 mn..

■ Étaler la pâte à la main, en 2 rectangles de 2 cm. d'épaisseur et d'environ 40 cm. de long sur 6 cm de large. Rouler la pâte de datte en boudin de 40 cm. de long.

■ Creuser le centre d'un des rectangles de semoule avec le pouce et y loger la pâte de dattes. Recouvrir de l'autre rectangle de semoule et appuyer avec la main.

■ Découper en biais, pour former des losanges.

■ Faire frire à feu modéré dans une poêle d'huile chaude.

■ En même temps, faire tiédir dans une casserole le miel additionné d'1 cuillère à soupe de fleur d'oranger.

■ Une fois dorés de chaque côté, plonger immédiatement les makrouds dans le miel tiède. Les égoutter et les laisser refroidir sur une grille.

■ Une fois froids, replonger les makrouds dans le miel tiède pendant 15 minutes.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

LA MACARONADE

Pour 6 personnes

750 g. de macaroni
600 g. de paleron de bœuf en gros cubes
8 belles tomates
2 oignons
3 gousses d'ail
1 grosse cuillerée à soupe de persil haché
2 cuillerées à soupe de concentré de tomate
1 cuillerée à soupe de piment doux especial (ou, à la rigueur, de paprika)
2 verres de vin rouge
1 sucre
1 bouquet garni
huile d'olive
sel, poivre
édam demi-sec râpé à volonté

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Ébouillanter, peler, épépiner et concasser les tomates. Réserver. Émincer les oignons et presser l'ail. Réserver.

Dans une cocotte, faire revenir le bœuf. Une fois doré, le retirer de la cocotte. Faire revenir les oignons. Quand ils sont dorés, ajouter l'ail. Quand il est aussi doré, ajouter les tomates. Faire fricasser quelques minutes, puis ajouter le sucre, le concentré de tomate, le persil, le piment, le sel, le poivre, le vin rouge et le bouquet garni.

Ajouter le bœuf et recouvrir d'eau. Cuire 3 heures à couvert et rajouter de l'eau, si nécessaire. Après cuisson, retirer le bouquet garni et rectifier l'assaisonnement, après avoir goûté.

Faire cuire les pâtes dans un grand volume d'eau salée, les égoutter et les mélanger à la sauce au bœuf.

Servir avec le fromage râpé.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

MANTÉCAOS

500 g. de farine
250 g. de sucre
¼ de litre d'huile
1 paquet de sucre vanillé
Le zeste râpé d'un citron (facultatif)
Après cuisson, cannelle en poudre

Mettre tous les ingrédients secs (sauf la cannelle) dans une terrine, mélanger et ajouter l'huile progressivement en pétrissant bien avec la main.

Préchauffer le four à 175°.

Former, en les roulant entre les deux mains, des boules de pâte de la taille d'une mandarine, et les disposer sur une plaque froide et recouverte de papier sulfurisé. Appuyer sur le dessus avec le pouce, pour

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

les aplatir légèrement. Les espacer, pour qu'ils ne se collent pas entre-eux, lors de la cuisson.

Faire cuire 10 à 20 minutes, en surveillant. Sortir la plaque du four dès que le dessus des mantécaos se craquelle. Attendre que les biscuits soient refroidis pour les saupoudrer de cannelle et, après, les enlever de la plaque (sinon, ils se cassent).

La cuisson est réussie quand la semelle des biscuits est croquante, alors que le dessus est friable et fondant. Il faut parfois tâtonner, pour trouver la bonne température du four. Si les mantécaos s'étalent et s'aplatissent, le four n'est pas assez chaud ; si la semelle est brûlée et l'intérieur pas assez cuit, le four est trop chaud ; si les biscuits sont durs, il faut diminuer le temps de cuisson.

Les mantécaos se conservent une semaine dans une boite métallique.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

LA RECETTE DU DIMANCHE DE L'ÉCHO D'ORAN

SARDINES EN ESCABÈCHE

1 kg de sardines
1 grosse poignée de farine
6 gousses d'ail
1 piment de Cayenne
2 cuil. à soupe de vinaigre de vin rouge
1 cuillerée à soupe de paprika
1 cuillerée à café bombée de cumin en poudre
1 pointe de couteau de piment de Cayenne en poudre
1 verre d'huile d'olive
Sel et poivre

■ Piler l'ail. Couper la tête des sardines, les écailler et les vider. Les saler, poivrer et fariner légèrement une par une.

■ Les faire frire dans une poêle avec la moitié de l'huile, 3 mn. de chaque côté.

■ Les mettre dans un plat creux (ni en plastique, ni en métal).

■ Jeter l'huile de friture, essuyer la poêle et y mettre le reste de l'huile. Faire blondir l'ail pilé à feu doux. Ajouter le paprika, le cumin, le piment de Cayenne et le vinaigre. Laisser bouillonner 2 mn., en remuant.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- Verser la sauce sur les sardines.
- Couvrir après refroidissement et laisser mariner 12 heures au réfrigérateur.
- Servir frais.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

BISCUIT AU YAOURT

Le pot de yaourt vide sert de mesure

1 yaourt nature
3 gros œufs ou 4 petits
1 pot d'huile
2 pots de sucre
3 pots de farine
1 pot de Maïzena
1/2 paquet de levure alsacienne
1 paquet de sucre vanillé
1 pincée de sel
le zeste râpé d'un citron, ou 1 cuillerée d'eau de fleur d'oranger, ou quelques gouttes d'extrait d'amande amère (facultatif)
Pour le décor : sucre glace

Préchauffer le four à 170°

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Dans deux terrines, séparer les jaunes des blancs d'œufs. Ajouter la pincée de sel aux blancs, et les monter en neige. Réserver.
Battre les jaunes d'œufs en omelette, ajouter le yaourt, l'huile, le sucre et le sucre vanillé. Mélanger au fouet à main et ajouter progressivement la farine, la Maïzena et la levure.

Incorporer délicatement les blancs en neige à ce mélange, en utilisant une spatule, pour ne pas les casser.

Beurrer un moule à manqué ou à couronne et le chemiser de sucre. Y verser l'appareil.

Faire cuire 35 à 40 minutes. Un couteau plongé au milieu doit ressortir sec.

Démouler après refroidissement et saupoudrer de sucre glace.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

COUSCOUS

pour 6/8 personnes

1 poulet en morceaux
500 g. d'épaule de veau en gros cubes
800 g. de courge
4 carottes
2 navets
2 courgettes
2 belles branches de céleri
2 oignons
3 belles tomates
1 petite boite de pois chiches
1 sachet de Spigol
2 cuillères à soupe bombées de piment doux especial (ou, à la rigueur, de paprika)
huile d'olive
sel, poivre

(On peut ajouter des tranches de gigot ou des brochettes d'agneau grillées au barbecue.)

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Pour la graine :

1 kg. de couscous grains moyens
2 cuillères à café de sel
1 sachet de Spigol
4 cuillères à soupe d'huile
25 g. de beurre

Pour la sauce piquante :

au dernier moment, délayer une grosse cuillerée à soupe d'harissa dans une louche du bouillon.
Servir à part.

Éplucher et couper les légumes en tronçons, émincer les oignons et réserver. Ébouillanter, peler, épépiner et concasser les tomates et les réserver.

Faire revenir, dans l'ordre, les carottes, les navets, les courgettes et la courge avec un peu d'huile et les réserver à chaque fois. Ensuite, faire revenir le veau et le poulet et les réserver.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Dans le bas du couscoussier, faire revenir l'oignon émincé. Quand il est doré, ajouter les tomates concassées et laisser un peu réduire. Saler et poivrer, assaisonner avec le piment et le sachet de Spigol, remuer et ajouter les légumes (sauf les courgettes et la courge) et la viande. Recouvrir d'eau et porter à ébullition. Laisser mijoter environ 45 minutes. Ajouter le reste des légumes à mi-cuisson.

En attendant que ça bouille, verser la graine de couscous dans une grande terrine. Mélanger le sel, l'huile et le Spigol dans un litre d'eau froide et ajouter au couscous. Bien mélanger. Laisser absorber l'eau une minute, puis égrener avec une fourchette. Ensuite, verser un fond de graine de couscous dans le haut du couscoussier et poser le tout au-dessus du bouillon en train de cuire (il faut que ça bouille). Quand la vapeur traverse le couscous, ajouter le reste de la graine et recouvrir. Laisser cuire 10 minutes.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Enlever le haut du couscoussier, recouvrir le bas où cuit la sauce avec le couvercle, et verser de nouveau la graine dans la terrine. Ajouter le beurre et bien égrener à la fourchette. Laisser refroidir 30 minutes.

Ajouter les pois chiches dans la sauce du couscous. Reverser la graine dans le haut du couscoussier et la remettre à cuire encore 10 minutes.

Vérifier l'assaisonnement, préparer la sauce piquante et servir.

Pour les amateurs de sucré-salé : ½ heure avant de servir, faire tremper 2 poignées de raisins secs blonds dans de l'eau tiède et émincer un oignon. Dans une poêle, faire blondir l'oignon dans un peu de beurre, ajouter un peu d'eau chaude et couvrir. Quand l'oignon est cuit, ajouter les raisins égouttés, 1 cuillerée rase de sucre roux et poudrer de cannelle selon le goût. Fricasser quelques instants et mélanger avec la graine de coucous.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

LES FICHES–CUISINE DE *NOUS DEUX*

LES FARCIS

pour 6 personnes

Pour la farce :	Les légumes :	La sauce :
400 g. de veau haché	6 pommes de terre	4 tomates
400 g. de porc haché	moyennes	2 oignons
2 œufs	6 courgettes rondes	1 cuillerées à soupe
6 gousses d'ail	3 petits poivrons	de concentré de
1 bouquet de persil	6 belles tomates	tomate
chapelure de		1 cuillerée à café de
biscottes		paprika
sel et poivre		huile d'olive
		sel, poivre

►Préparer les légumes : les laver mais ne pas les éplucher, sauf éventuellement les pommes de terre. Décapiter les poivrons, les épépiner et les couper en deux dans le sens de la longueur. Évider les autres légumes (pas trop, pour qu'ils ne se cassent pas à la cuisson) et en réserver la chair pour la sauce.

►Préparer la farce : mettre le veau et le porc dans une terrine. Saler, poivrer, ajouter les œufs et mélanger. Hacher l'ail et le faire blondir dans un peu d'huile. Hacher le persil (juste les feuilles). Mélanger l'ail et le persil à la farce et poudrer de chapelure. Bien pétrir. Si la farce est trop molle, ajouter de la chapelure. Faire revenir un peu de farce, pour goûter et vérifier ainsi l'assaisonnement.

►Remplir les légumes évidés avec la farce, en tassant bien. S'il reste de la farce, façonner des boulettes et les rouler dans un peu de farine.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

►Préparer la sauce : hacher les oignons. Ébouillanter, peler, épépiner et concasser les tomates. Hacher la chair réservée des légumes.
Dans une cocotte qui passe au four, faire revenir délicatement les farcis et les boulettes. Réserver. Faire revenir les légumes hachés. Réserver. Faire revenir les oignons. Quand ils sont dorés, ajouter les tomates concassées et faire fricasser quelques minutes.
Ajouter les légumes hachés, le concentré de tomate, le paprika, le sel, le poivre et 2 verres d'eau. Laisser bouillonner 5 minutes à couvert.
►Bien mélanger la sauce et vérifier qu'elle est assez liquide pour recouvrir les légumes (au moins ceux du fond), sinon ajouter de l'eau. Ranger les pommes de terre au fond de la cocotte, puis les courgettes. Au dessus, disposer les boulettes, les poivrons et les tomates. Couvrir et laisser mijoter doucement une heure à couvert. Remuer délicatement de temps en temps, pour que les farcis ne collent pas au fond de la cocotte. Rajouter éventuellement un peu d'eau. Au bout de quarante-cinq minutes, préchauffer le four à 220°.
►Après une heure de cuisson, enlever le couvercle de la cocotte et la mettre au four 10/15 minutes, pour faire réduire la sauce et dorer le dessus des farcis. Vérifier la cuisson des pommes de terres et des courgettes avec la pointe d'un couteau avant de servir.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

LA RECETTE DU DIMANCHE DE L'ÉCHO D'ORAN

CALAMARS FARCIS

Pour 6 personnes

6 calamars (préparés par le poissonnier avec les tentacules à part)
350 g. de porc haché
350 g. de veau haché
2 œufs
chapelure de biscottes
1 bouquet de persil
8 gousses d'ail
9 carottes
6 tomates
3 oignons
1 sucre
1 cuillère à soupe de concentré de tomates
1 bouquet garni
1 cuillère à soupe de paprika
2 verres de vin rouge
huile d'olive
farine
sel, poivre
cure-dents en bois

■ Hacher l'ail et les tentacules et les faire revenir brièvement. Réserver.

■ Dans une terrine, mélanger les viandes hachées avec les œufs, du sel et du poivre. Ajouter à ce mélange le persil haché (juste les feuilles) et l'ail et les tentacules revenus. Poudrer de chapelure et

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

bien pétrir. Si la farce est trop molle, ajouter de la chapelure. Faire revenir un peu de farce, pour goûter et vérifier ainsi l'assaisonnement.

■ Remplir les calamars avec cette farce et fermer la poche avec un cure-dent. Avec le reste de la farce, façonner des boulettes et les rouler dans un peu de farine.

■ Couper les carottes en rondelles, hacher les oignons, ébouillanter, peler, épépiner et concasser les tomates.

■ Mettre un peu d'huile à chauffer dans une cocotte. Quand l'huile est tiède, y poser les calamars. Les faire dorer à feu pas trop vif et retirer. Faire pareil avec les boulettes.

■ Dans la cocotte, faire blondir l'oignon. Ajouter les tomates et fricasser quelques minutes, avant d'ajouter le paprika, le sucre, le vin rouge et le bouquet garni. Saler et poivrer.

■ Piquer les calamars avec une fourchette.

■ Quand la sauce bouillonne, mettre les carottes, les calamars et les boulettes. Recouvrir d'eau et amener à ébullition.

■ Laisser mijoter une heure à couvert. Goûter et rectifier l'assaisonnement.

■ Servir avec des spaghetti.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

LA PAELLA

pour 6/8 personnes

1 poulet coupé en morceaux (ou ½ poulet et ½ lapin)
400 g. d'échine de porc en gros morceaux
1 kg. de moules nettoyées
500 g. de calamars en rondelles préparés par le poissonnier
12 gambas
500 g. de riz rond
2 poivrons rouges
1 bouquet d'artichauts poivrades
1 petite boite de petits pois extra-fins
4 tomates
1 oignon
6 gousses d'ail
1 bouquet de persil
1 cuillerée à soupe de concentré de tomate
1 feuille de laurier
2 ou 3 doses de Spigol (selon le goût)
huile d'olive
sel, poivre
10 ou 11 citrons

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Préparer les légumes : hacher les oignons, l'ail, et les feuilles du persil. Ébouillanter, peler, épépiner et concasser les tomates. Émincer les poivrons. Écourter la queue des artichauts en en laissant 5cm. et enlever les premières feuilles avec un couteau. Éplucher le dessous du capitule et couper le haut des feuilles. Couper en deux dans le sens de la longueur. Citronner immédiatement (sinon l'artichaut noirci) et mettre en attente dans un saladier d'eau froide additionnée d'un citron en rondelles.

Dans une cocotte, faire dorer les gambas dans un peu d'huile. Réserver. Faire revenir le porc, puis le poulet sous toutes leurs faces. Réserver. Faire revenir l'oignon et l'ail, puis ajouter la tomate et faire fricasser quelques instants. Ajouter le concentré de tomate, le persil, le Spigol, le sel, le poivre, un verre d'eau, la viande, les rondelles de calamar et laisser mijoter 10 minutes. Pendant ce temps, faire chauffer 2 litres ½ d'eau. Ajouter l'eau dans la cocotte,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

mélanger, couvrir et porter à ébullition pendant ½ heure.

Dans un poêlon à paella, faire revenir les poivrons, puis les artichauts dans un peu d'huile et les réserver. Faire chauffer ½ verre d'huile dans le poêlon et y faire nacrer le riz en mélangeant, sans le faire brûler. Avec une louche, verser peu à peu tout le bouillon de cuisson de la viande sur le riz. Ajouter la viande, les poivrons et les artichauts. Laisser bouillonner doucement 10 minutes.
Ajouter les gambas et les moules. Laisser cuire 10 minutes sous une feuille d'aluminium, en remuant de temps en temps, pour que la paella n'accroche pas. Au bout de 5 minutes, ajouter les petits pois. Si besoin est, rajouter un peu d'eau chaude. Goûter pour vérifier l'assaisonnement et la cuisson du riz. Les moules sont cuites quand elles s'ouvrent.

Servir avec ½ citron par personne.

Recettes familiales.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

PETIT LEXIQUE ORANAIS
rédigé par Luz

Abuela : en espagnol, grand-mère.

Adieu ! : exclamation de surprise ou de consternation, traduction littérale de l'exclamation espagnole ¡ *Adios* !

L'aguaero : en oranais, le vendeur d'eau (formé à partir de l'espagnol *agua*, eau).

L'agua limon : granité au citron.

Avoir les chocottes : avoir peur.

Basta ! : en italien, ça suffit !

Une bilotcha : en oranais, un cerf-volant.

Le boule ou **le Hollande** : l'edam.

Bueno : en espagnol, bon.

Un cabanon : maison de vacances (mot de Provence)

Cacahuetero : vendeur de cacahuètes (espagnol latino-américain).

Cafarder : rapporter.

Calentica : flan salé de farine de pois-chiches, servi très chaud (en espagnol, littéralement : *chauffée*).

Le caoua ou **Kaoua** : le café (de l'arabe *kahwa*).

Des caracoles : (se prononce *caracolés*) en espagnol, des escargots.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Les carretillas : en oranais, les pétards (en espagnol *carretilla* signifie brouette).

Chico/Chica : en espagnol, garçon/fille (voir aussi dans les interjections espagnoles).

 Chiquito/chiquita : tout petit, toute petite (diminutifs de *chico*/*chica*).

Chiquillo/chiquilla : en espagnol, gamin/gamine.

Un chouïa : un tout petit peu (de l'arabe *chouya*, chose).

Des churros : en espagnol, des beignets.

Colorao : en oranais, rouge (en espagnol, rouge se dit *rojo*, et en latino-américain, *colorado*)

Comadre : (se prononce *comadré*) en espagnol, commère. Se dit de la marraine d'un enfant, par rapport aux autres parrains et marraines ou aux parents.

Le coño : en espagnol, le con, le sexe féminin.

L'eau de la fontaine : par extension, l'eau du robinet.

Faire marronner : en argot, faire râler, mettre en colère.

Une fatma : une femme (du prénom arabe, *Fatima*).

Fissa : illico (de l'arabe *fy sa'ah*, dans l'instant).

 Faire fissa : aller vite, se dépêcher.

Francaouis ou Françaouis : Français de métropole.

La fouguera : en oranais, le brasier de la Saint-Jean.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Une gargoulette : une cruche en terre cuite, faite pour boire à la régalade, où l'on fait rafraîchir l'eau (du provençal *gargouleto*).

Une gatera : en oranais, une chatte (en espagnol, chatte se dit *gata*).

Une gazouze : une limonade, une boisson gazeuse (de l'arabe *gazouz*).

Une guitoune : une tente, une petite baraque (de l'arabe *gitun*)

Hijo/hija : en espagnol, fils/fille (voir aussi dans les interjections espagnoles).

 Hijito/hijita : diminutifs de *hijo/hija*.

Hombre : en espagnol, homme (voir aussi dans les interjections espagnoles).

La jolata : en oranais, assemblage d'objets et de bidons métalliques, destiné à faire le plus de bruit possible, que les enfants traînaient dans les rues du quartier de la Marine, le jour de Pâques.

La kémia : amuses-gueules (en arabe, bouchée).

Un maboul : un fou (de l'arabe *mahboul*).

Maison, maison de rendez-vous : maison close, bordel.

Le manger : le repas.

Mariquita : en espagnol, coccinelle. Dans la langue populaire, désigne un homme efféminé.

Les Mauresques : les Maures (du français et aussi de l'espagnol *Moriscos*, petits Maures).

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Maroquina, Maroquine : Marocaine (de l'italien *Marocchina*).

Mira : en espagnol, regarde.

Un morfal ou morfalou : un goinfre.

Moro/Mora: en espagnol, Maure.

Une paille ! : Oui, un peu ! C'est ça !(ironique).

Le parterre : le sol.

 Le chiffon à laver le parterre : la serpillière.

Le pataouet : le parler de là-bas.

Pathos ou Patos : Français de métropole.

Pichon/pichona (se prononce *pitchone*) **ou pitchoun/pitchouna** : Mots tendres pour s'adresser aux enfants. Confusion entre l'espagnol *pichon*, petite colombe, et le provençal *pitchoun*, petit enfant.

Le potager : le plan de travail de la cuisine.

Rojo : en oranais, blond (en espagnol, *rojo* veut dire rouge, c'est *rubio* qui signifie blond)

 Rojico : blondinet

Scappa ! : en italien, il s'échappe !

 Faire scappa : s'échapper.

Sin vergüenza : en espagnol, sans vergogne, sans honte, sans dignité.

La smala : la grande famille (de l'arabe *zmâla*, clan).

Le souper : le dîner.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Une tannée : une correction, une volée.

Tchatcher : bavarder, discuter (de l'espagnol *chacharear*, bavarder).

 Avoir la tchatche : être bavard, avoir du bagou.

Tonto/tonta : en espagnol, bête, idiot, imbécile.

Tramoussos ou tramousses : graines de lupin (de l'espagnol *altramuz* et du catalan *tramus*).

Vendre fiaïco : vendre entièrement à crédit (déformation probable de l'espagnol *fiando*, en faisant crédit).

Les waters : les toilettes.

Les zambombas : instruments de percutions utilisés traditionnellement en Espagne pour rythmer les chants de noël.

INTERJECTIONS ESPAGNOLES

¡ Adios ! : littéralement, adieu. En exclamation exprime la surprise, la contrariété ou la déception : Pas possible ! Zut alors ! Quelle tuile !

¡ Anda ! : Allez ! En avant ! Marche ! Tiens ! (impératif du verbe espagnol *andar*, marcher.)

¡ Ay ! : Aïe !

¡ Cae en tu culo ! : Tombe sur ton cul !

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

¡ Che ! ou **¡ ché !** (se prononce tché) : Hé ! Tiens ! Bien sûr ! Exprime la surprise, l'admiration ou l'évidence.

¡ Da te cuenta ! : Rends-toi compte !

¡ Digo ! : Littéralement, je dis. En exclamation, exprime la surprise, l'admiration ou l'indignation, selon le ton employé.

¡ Dios de mi vida ! : Dieu de ma vie !

¡ Hombre ! : Littéralement, homme. En exclamation, exprime la surprise, l'admiration, l'évidence ou la contrariété : Tiens ! Ça alors ! Et comment ! Dis donc ! S'utilise quand on s'adresse à un homme, un peu comme en français, on dit « Mon vieux ! » ou « Mec ! ». Selon son interlocuteur, on emploie de la même façon **¡ Chico ! / ¡ Chica !** (garçon/fille), **¡ Hija ! / ¡ Hija mia !** (fille/ma fille), **¡ Hijo ! / ¡ Hijo mio !** (fils/mon fils).

¡ Que barbaridad ! : Quelle horreur ! Quelle énormité ! Quelle connerie !

¡ Qué gracia ! : Comme c'est drôle !

¡ Madre de Dios ! : Mère de Dieu !

¡ Madre Mia ! : Ma mère !

¡ Mala hora ! : Littéralement, mauvaise heure. En exclamation exprime l'insatisfaction, la colère, la malédiction : C'est pas le moment ! Passe un mauvais moment !

¡ Olé ! : interjection exprimant l'approbation et l'admiration. Utilisée surtout dans les corridas, pour saluer le jeu du toréro.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

¡ Pam pam ! : Pan pan !

¡ Por mi vida ! : De ma vie !

¡ Psit ! : Chut !

¡ Santisima Virgen ! : Très sainte Vierge !

¡ Toma ! : Prends ça ! Attrape ! Tiens ! Ma parole ! Na !

¡ Vamos ! : en espagnol, allons !

¡ Vaya ! : littéralement, allez. En exclamation, exprime la surprise, la contrariété ou l'admiration : Ça alors ! Zut alors ! Ouah !

¡ Vaya con Dios ! : Que Dieu t'accompagne !

¡ Vinga (que) ! : Vas-y (que) ! Allez !

¡ Viva la Pepa ! : Slogan politique entré dans la langue courante. Ce cri célèbre la Constitution de Cadix de 1812, aussi appelée La Pepa car elle fut signée le jour de la saint Joseph (Pepa est le diminutif de Josefa). Cette constitution, promulguée durant la Guerre d'Indépendance espagnole, organisait la résistance contre l'Empire français et le rétablissement d'un état espagnol. ¡ Viva la Pepa ! peut se comprendre Vive la liberté ! Dit ironiquement, cela se comprend : Vive l'anarchie ! Vive le désordre ! Vive la paresse ! Un *Viva-la-Pepa* est un irresponsable, un insouciant.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

EXPRESSIONS IDIOMATIQUES

Quel estomac ! : *quel sans-gêne !*

Jamais de la vie !

Je vais (au lieu de j'y vais)...

Par force...

C'est la fin de tout !

Moi vivante, jamais !

Une main devant et une main derrière : *tout nu.*

La purée de nous autres ! : *pauvres de nous !*

Nous autres...

Au moins-au moins...

Je suis restée avec l'envie de savoir...

Ne te casse pas la tête !

Se faire du mauvais sang...

À voir si / va savoir si...

Ma parole !

Mieux qu'on ait la surprise !

Va te promener ! : *cause toujours ! / fiche-moi la paix !*

Ils n'ont pas besoin de savoir !

Que je ne sais pas ce que je te fais !

Ils nous l'ont mis bien-bien !

J'étais si tranquille !

Être mis de Carnaval : *s'être déguisé.*

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Faire le zouave : *faire l'imbécile.*

Regarder avec des yeux de merlan frit.

Mange ! Que tu ne sais pas celui-là qui te mangera !

Elle me monte la rabia ! : *elle me monte la rage !*

PRÉNOMS ESPAGNOLS

traductions et diminutifs

Bautista : Baptiste.

 Tista.

Dionisio : Denis.

Emanuel : Emmanuel.

 Manou, Manuel.

Esperanza : Espérance.

 Espe, Pera, Perita, Zita...

Felipa : Philippine.

Isidora : Isidorine.

 Isi, Dora, Dorita.

José : Joseph

 Pepe (prononcer Pépé), Joselito, Pepito, Bepo...

Josefa, **Josefina** : Josèphe, Joséphine.

 Pepa (prononcer Pépa), Pepita, Pepi, Sefa, Fina...

Juan : Jean

 Juanito, Nito Joni...

Juana : Jeanne.

Juanita, Ana, Neta...

Luz : (littéralement, *lumière)* Luce. Se prononce *Louce*.

Maria : Marie.

 Marica, Mariquita, Maruca....

Magdalena : Madeleine.

 Magda, Malena, Lena, Leni...

Paloma : Colombe.

 Palo, Palomita.

Sources : voir *Table et Bibliographie des phylactères,* en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

LEXIQUE DE LA GUERRE D'ALGÉRIE
rédigé par le Père Borroso

Accords d'Évian : accords signés le 18 mars 1962 entre les représentants de la France et du FLN, convenant d'un cessez-le-feu immédiat et de l'organisation d'un référendum d'autodétermination. Si le référendum déterminait l'Indépendance, les Accords d'Évian garantissaient la vie, les biens et le statut des civils français.

A.L.N. : Armée de Libération Nationale. Branche armée du FLN.

Barbouze : en argot, agent des Renseignements français, informateur, agent-double, saboteur... Pendant la guerre d'Algérie, désigne les agents (militants gaullistes et mercenaires) du Mouvement pour la Coopération (MPC), plus tard appelé « Le Talion ». Le MPC est secrètement mis en place, de 1961 à 1962, par le gouvernement français afin de permettre une collaboration occulte avec le FLN et de lutter contre l'OAS, notamment au sein de la population européenne. Les méthodes des Barbouzes sont celles du terrorisme : meurtres, attentats, embuscades, enlèvements, tortures...

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Harkis : supplétifs musulmans engagés par l'armée française, lors de la guerre d'Algérie. Par extension, tous les musulmans soutenant l'Algérie française. Après l'Indépendance, la France refusera de les rapatrier ou de les protéger. Considérés comme des traîtres par le gouvernement algérien, beaucoup furent exécutés avec leurs familles. Des Harkis furent rapatriés clandestinement entre la signature des Accords d'Évian et l'Indépendance, par des officiers de l'armée française ; après les massacres de 1962, la France dut accepter de les accueillir, et les parqua dans des camps. L'abandon des Harkis par la France est l'une des plus grande honte de notre Histoire.

F.L.N. : Front de Libération Nationale. Fondé le 10 octobre 1954, pour libérer l'Algérie de la France coloniale par le biais d'actions violentes et créer un État algérien démocratique et populaire. Une fois l'Indépendance déclarée, le FLN prit le pouvoir.

F.P.A. : Force de Police Auxiliaire, parfois appelée « Harkis de Paris » car ses agents étaient des volontaires musulmans Algériens. Les FPA sont constituées par le gouvernement français, en 1959, dans le but de lutter contre le FLN. Leurs fins sont

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

l'infiltration et le recueil de renseignements. Leurs moyens sont la violence et les tortures.

O.A.S. : Organisation de l'Armée Secrète. Organisation politico-militaire clandestine, crée le 11 février 1961, composée en grande partie de hauts gradés militaires et notamment d'anciens résistants, dont l'objectif était de s'opposer par tous les moyens, y compris par la violence, à l'abandon de l'Algérie française qui avait alors le statut de Département français. Le 27 juin 1962, les dirigeants de l'OAS appellent à déposer les armes ; l'OAS quitte définitivement l'Algérie.

Sources : voir *Table et Bibliographie des phylactères*, en fin de volume.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

REMERCIEMENTS

Un grand GRAND merci à Fabien-Pierre et Annie. Fabien-Pierre a patiemment vérifié que les passages de ce roman qui traitent de l'Algérie Française et de la ville d'Oran ne comportent pas trop d'erreurs, tandis qu'Annie se démenait en cuisine pour nous régaler de ses petits plats. S'il reste dans ce livre quelques inexactitudes, elles sont de mon fait.

Merci aussi à mes deux complices, Hervé et Sophie. Hervé a su me rendre l'amour de mon texte quand je ne pouvais plus le supporter à force de le lire et réécrire et relire et... Sophie n'a rien fait, puisqu'elle a fait vœu de ne plus ouvrir un livre, mais je la remercie tout de même et cela uniquement pour la culpabiliser, car il se trouvera bien quelqu'un pour lui dire que je l'ai fait. Non, je plaisante, merci à Sophie pour ses recherches sur les Indiens de Californie.

Que vous dire de l'Homme ? Lui, l'Unique, Celui qui illumine mes jours et enchante mes nuits, si ce n'est que, sans Lui, je n'écrirais pas.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

TABLE ET BIBLIOGRAPHIE
DES PHYLACTÈRES

HERMAPHRODISME, SELON LE LAROUSSE MÉDICAL **11**

Extrait de : ***Encyclopédie Médicale Larousse***

(http://www.larousse.fr/encyclopedie), article *Hermaphrodisme* :

http://www.larousse.fr/encyclopedie/medical/hermaphrodisme/13551

ORCHIS CYMBIDIUM BLANC À LÈVRE ROSE **15**

Infographie : © A.P., 2015. Tous droits réservés.

TRACT « FRANÇAIS D'ALGÉRIE » **29**

Tract D.G.A. (Délégation Générale de l'Algérie) n° 38. Reproduit dans « Le Petit Écho de l'Oranie », n° 305 juillet-août 2006, p. 2.

LE PIRATE D'ORAN **38**

Documentation :

« Le Petit Écho de l'Oranie », numéros 277 à 311, de novembre/décembre 2001 à juillet/août 2007, et en particulier les articles :

- *Salut les Harkis*, Camille Bender, octobre 2001, n° 277, novembre/décembre 2001, p. 3.

- *Témoignages : 5 juillet 1962 à Oran,* Geneviève de Ternant, n° 279, mars/avril 2002, p. 10.

- *Quarante ans après*, Camille Bender, avril 2002, n° 280, mai/juin 2002, p. 3.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- *Le Massacre d'Oran*, Geneviève de Ternant, n° 280 mai-juin 2002, p. 5.
- *Pour le « Petit Lac », une pensée... une larme... par pitié*, Jo Torroja, n° 302, janvier/février 2006, p. 6.
- *Le carnage du 5 juillet à Oran*, Raymond Mora, n° 305, juillet/août 2006, p. 8.
- *Que s'est-il passé le 26 mars 1962 à Alger ?* Raymond Mora, n° 309, mars/avril 2007, p. 7.
- *5 juillet à Oran : Le témoignage de Michel*, Michel Laperna, n° 311, juillet/août 2007, p. 4.
- *Ardaillon : De la culture à la torture*, Guy Pujante, n° 311, juillet/août 2007, p. 5.

Documentation en ligne :

Wikipédia (http://fr.wikipedia.org), articles :
- *Guerre d'Algérie,* https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_d%27Alg%C3%A9rie
- *Accords d'Évian,* https://fr.wikipedia.org/wiki/Accords_d%27%C3%89vian
- *Massacre du 5 juillet 1962,* https://fr.wikipedia.org/wiki/Massacre_du_5_juillet_1962
- *Chronologie de la ville d'Oran,* https://fr.wikipedia.org/wiki/Chronologie_de_la_ville_d%27Oran
- *Fusillade de la rue d'Isly,* https://fr.wikipedia.org/wiki/Fusillade_de_la_rue_d%27Isly

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Pistes de lecture :

La Guerre d'Algérie : une histoire apaisée ? Raphaëlle Branche, Seuil, 2005.

« Le Point » n° 1968, 3 juin 2010, dossier *Le nouveau blues des pieds-noirs*, p. 44 à 50.

PLANTES MAGIQUES **70**

Pistes de lecture :

Vertus et bienfaits des plantes, Secrets de grands-mères, Céline Beylier, éditions De Borée, 2005.

L'encyclopédie des herbes magiques, Scott Cunningham, tradution : Michel Echelberger, éditions Sand, 1987.

La Cuisine Magique des Fées et des Sorcières, Édouard Brasey et Gilbert Fabiani, éditions de l'Envol, 2002.

FRANÇAIS *MUSULMANS*, SELON LE PÈRE BORROSO **130**

Documentation en ligne :

Comité de Liaison des Associations Nationales de Rapatriés (http://clan-r.org), articles :

- *Le Code de L'indigénat,* Michel LAGROT, 3 mars 2010, http://www.clan-r.org/portail/michel-lagrot-code-de-l-indigenat-et-statut?lang=fr

- *Le Statut Personnel*, Michel LAGROT, 3 mars 2010, http://www.clan-r.org/portail/michel-lagrot-code-de-l-indigenat-et-statut?lang=fr&artpage=2-2

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Digithèque de Matériaux Juridiques et Politiques (http://mjp.univ-perp.fr), articles :

- Sénatus-consulte du 14 juillet 1865, http://mjp.univ-perp.fr/france/sc1865-0714.htm

- « Décret Crémieux », du 24 octobre 1870, http://mjp.univ-perp.fr/france/d1870algerie.htm

- Ordonnance du 7 mars 1944, relative au statut des Français musulmans d'Algérie, http://mjp.univ-perp.fr/france/co1943cfln3.htm#m

- Loi Lamine Gueye du 7 mai 1946, http://mjp.univ-perp.fr/france/loi1946-940.htm

La Ligue des Droits de l'Homme (http://www.ldh-toulon.net), article *Les FMA : les Français musulmans d'Algérie, http://ldh-toulon.net/Les-FMA-Francais-musulmans-d.html*

Legavox (http://www.legavox.fr), article *Les Algériens et la nationalité française,* http://www.legavox.fr/blog/droitdesetrangers/algeriens-nationalite-francaise-4053.htm#.VbJZE7Ptmko

Le Monde diplomatique (http://www.monde-diplomatique.fr), article *Algérie : chronologie historique*, Olivier PIRONET, avril 2006, http://www.monde-diplomatique.fr/mav/86/PIRONET/14100

Persée, revues scientifiques (http://www.persee.fr), article *De la « légalisation » de la violence en contexte colonial. Le régime de l'indigénat en question*, Isabelle MERLE, 2004,

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polix_0295-2319_2004_num_17_66_1019

Wikipédia (http://fr.wikipedia.org), articles :

- *Algérie Française, https://fr.wikipedia.org/wiki/Alg%C3%A9rie_fran%C3%A7aise*

- *Alliance israélite universelle,* https://fr.wikipedia.org/wiki/Alliance_isra%C3%A9lite_universelle

- *Décret Crémieux, https://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9cret_Cr%C3%A9mieux*

- *Histoire de l'Algérie, https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_l%27Alg%C3%A9rie*

- *Indigénat, https://fr.wikipedia.org/wiki/Indig%C3%A9nat*

- *Loi du 28 juin 1881 qui confère aux administrateurs des communes mixtes en territoire civil la répression, par voie disciplinaire, - des infractions spéciales à l'indigénat, https://fr.wikisource.org/wiki/Loi_du_28_juin_1881_qui_conf%C3%A8re_aux_administrateurs_des_communes_mixtes_en_territoire_civil_la_r%C3%A9pression,_par_voie_disciplinaire,_des_infractions_sp%C3%A9ciales_%C3%A0_l%27indig%C3%A9nat*

- *Nationalité française, https://fr.wikipedia.org/wiki/Nationalit%C3%A9_fran%C3%A7aise*

- *Sénatus-consulte du 14 juillet 1865, https://fr.wikipedia.org/wiki/S%C3%A9natus-consulte_du_14_juillet_1865*

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- *Statut de 47,* https://fr.wikipedia.org/wiki/Statut_de_1947

Pistes de lecture :

La Guerre d'Algérie : une histoire apaisée ? Raphaëlle Branche, Seuil, 2005.

Pourquoi un second collège en Algérie ? Maurice Bel, « Le Petit Écho de l'Oranie » n° 290, janvier/février 2004, p. 15.

PIERRES MAGIQUES **178**

Documentation en ligne :

Société Belge de Gemmologie (http://www.gemmology.be), article *Le pouvoir magique des pierres précieuses (selon la tradition populaire),* Technica n° 547, juillet-août 1993. Le site ne fonctionne plus, mais cet article peut se lire ici: http://www.aumarcheduluxe.fr/Symbolique-des-pierres-precieuses-cclaaaaaa.asp

Magie de l'Envoûtement (http://magiedelenvotement.blogspot.fr), article *Les vertus du caillou ou de la pierre magique,* http://magiedelenvotement.blogspot.fr/2010/11/le-caillou-magique.html

INFUSIONS RÊVES COQUINS & DOUCE NUIT **249**

Voir les Pistes de lecture du phylactère « Plantes Magiques ».

INTERSEXUATION **293**

Plusieurs extraits de **Wikipédia** (http://fr.wikipedia.org), article *Intersexuation* https://fr.wikipedia.org/wiki/Intersexuation

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Documentation en ligne sur l'intersexuation :

Association Orfeo (http://asso.orfeo.free.fr), brochure tous public sur l'intersexuation, à télécharger : http://asso.orfeo.free.fr/lesbrochures/brochure-tous-publics.pdf

Acthé, Association Commune aux Trans et aux Homos pour l'Égalité, (http://www.acthe.fr)

Le Monde Magazine, article *Fille ou garçon ? Non, intersexué*, Frédéric, Joignot, http://www.lemonde.fr/week-end/article/2011/04/22/fille-ou-garcon-non-intersexue_1511136_1477893.html (http://www.acthe.fr/information/viewartrub.phpa=128&t=_Le_Monde_Magazine____Fille_ou_garcon___Non__intersexue)

Pistes de lecture :

Les Métamorphoses d'Ovide, Livre IV (le mythe d'Hermaphrodite, fils d'Hermès et Aphrodite).

Mes souvenirs, Herculine Barbin, texte à télécharger aux éditions Le Boucher (http://www.leboucher.com).

Séraphita, Honoré de Balzac, 1835.

Monsieur Vénus, Rachilde, 1884.

Middlesex, Jeffrey Eugenides, Seuil, 2004.

LES TALISMANS **303**

Piste de lecture :

L'encyclopédie des herbes magiques, Scott Cunningham, tradution : Michel Echelberger, éditions Sand, 1987.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

LE DATURA **309**

Extrait de : **Wikipédia**, article *Datura*
(http://fr.wikipedia.org/wiki/Datura_stramonium).

LÀ-BAS **349**

Documentation :

« Le Petit Écho de l'Oranie », numéros 277 à 311, de novembre/décembre 2001 à juillet/août 2007, et en particulier les articles :

- *La Jolata*, José Bueno, n° 279, mars/avril 2002, p. 16.
- *Quarante ans après*, Camille Bender, avril 2002, n° 280, mai/juin 2002, p. 3.
- *La fouguera*, José Bueno, n° 280, mai/juin 2002, p. 9.
- *Moïse et le buisson arden*t, Émile Serna, n° 286, mai/juin 2003, p. 7.
- *Le temps pascal*, Camille Bender, avril 2004, n° 292, mai/juin 2004, p. 3.
- *Il est passé, monsieur Rodriguez ?...* Émile Serna, n° 292, mai/juin 2004, p. 6.
- *Ballade dans « les boîtes à danser » oranaises*, C. Romain, n° 294, septembre/octobre 2004, p. 4.
- *La Marine à Oran*, Joseph Bru, n° 294, septembre/octobre 2004, p. 13.
- *La Marine et son veau marin*, Ferrare Pacé, n° 299, juillet/août 2005, p. 12.
- *Ode à Ander Celsius*, Hubert-R. Vicente, n° 300, septembre/octobre 2005, p. 7.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- *Au bon vieux temps*, Francine Andréoletti, n° 301, novembre/décembre 2005, p. 13.
- *La queue « au marché »*, Emmanuel alias Manolo, n° 302, janvier/février 2006, p. 15.
- *La Foguera de la Saint Jean*, Dolorès Ruiz, n° 302, janvier/février 2006, p. 15.
- *La récré, à l'école Lamoricière*, Marcel Testa,n° 302, janvier/février 2006, p. 16.
- *Être boy-scout, autrefois, là-bas*, André Sansano, avec la complicité de François Pavelic dit « Frani », n° 307, novembre/décembre 2006, p. 20.
- *Tournés vers l'avenir... Souvenons-nous*, Sylviane Filliung, n° 311, juillet/août 2007, p. 12.

Piste de lecture :

Oran de ma jeunesse, 1945-1962, Jacques Gandini, Éditions Gandini, 1997.

ÉLIXIR D'ALLÉGRESSE **408**

Voir les entrées du phylactère « Plantes Magiques ».

LA POUPÉE *PHILTRES, ENCHANTEMENTS ET SORTILÈGES* À ENCHANTER SOI-MÊME **439**

Piste de lecture :

L'encyclopédie des herbes magiques, Scott Cunningham, tradution : Michel Echelberger, éditions Sand, 1987.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

LA GAZETTE DES CIGARIÈRES **553**

Voir les entrées des phylactères « Là-bas » et « Petit lexique oranais ».

LE PETIT VINGTIÈME **593**

Documentation en ligne :

Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (http://www.bdic.fr), 17 octobre 1961, Sélection d'articles et de unes dans la presse, à télécharger, http://www.bdic.fr/pdf/periodiques_17_octobre.pdf

Conserveries mémorielles, Revue transdisciplinaire de jeunes chercheurs, article *Manifestation du 17 octobre 1961 à Paris, L'oubli pour mémoire collective d'une violente répression policière*, Julien Buzenet, [En ligne], # 10 | 2011, mis en ligne le 15 août 2011. (URL : http://cm.revues.org/899).

Nouveau millénaire, Défis libertaires (http://1libertaire.free.fr), article *Le 17 octobre et les médias, de la couverture de l'histoire immédiate au « travail de mémoire »*, Abdallah Mogniss, 20 octobre 2003, http://1libertaire.free.fr/Mogniss14.html

Archives du « Monde » (http://www.lemonde.fr), article *Une double polarisation*, Jacques Fauvet, 19 octobre 1961, http://www.lemonde.fr/societe/article/2011/10/17/archives-du-monde-19-octobre-1961-une-double-polarisation-par-jacques-fauvet_1588173_3224.html?xtmc=une_double_polarisation_jacques_fauvet&xtcr=2

Wikipédia (http://fr.wikipedia.org), articles :

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- *Massacre du 17 octobre 1961*,
https://fr.wikipedia.org/wiki/Massacre_du_17_octobre_1961
- *Guerre d'Algérie,* https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_d%27Alg%C3%A9rie

Piste de lecture :

La Guerre d'Algérie : une histoire apaisée ? Raphaëlle Branche, Seuil, 2005.

LA MAGIE DES CHIFFRES **621**

Piste de lecture :

Dictionnaire des Symboles, Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, éditions Robert Laffont / Jupiter, 1982.

LE PACTE DE SANTA CRUZ **640**

Infographie : © A.P., 2015. Tous droits réservés.

PHILTRE COUP DE FOUDRE **789**

Voir les Pistes de lecture du phylactère « Plantes Magiques ».

LES RECETTES D'HÉLÈNE BELLADONNA **803**

Les makrouds	**Sardines en escabèche**	**Les farcis**
La macaronade	**Biscuit au yaourt**	**Calamars farcis**
Les mantécaos	**Couscous**	**Paella**

Recettes familiales.

PETIT LEXIQUE ORANAIS RÉDIGÉ PAR LUZ **825**

Interjections espagnoles	**Expressions idiomatiques**	**Prénoms espagnols**

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Documentation en ligne :

Mémoires de Bains Romains (http://www.bainsromains.com), article *L comme.... Lexique,* http://www.bainsromains.com/index/lexique.html

Manifestation Pieds-Noirs Harkis 2012 (http://manifpn2012.canalblog.com), article *Petit lexique pataouète :* http://manifpn2012.canalblog.com/archives/2012/12/26/25994971.html

Wikipédia (http://fr.wikipedia.org), articles :

- *Constitution espagnole de 1812,* https://fr.wikipedia.org/wiki/Constitution_espagnole_de_1812

- *¡ Viva la Pepa !* (article en espagnol.), https://es.wikipedia.org/wiki/%C2%A1Viva_la_Pepa!

- *Système traditionnel des noms espagnols, https://fr.wikipedia.org/wiki/Syst%C3%A8me_traditionnel_des_noms_espagnols*

- *Catégorie : Interjections en espagnol, https://fr.wiktionary.org/wiki/Cat%C3%A9gorie:Interjections_en_espagnol*

Érudit (http://www.erudit.org/) , article à télécharger : *L'interjection dans la BD : réflexions sur sa traduction*, Ascension Sierra Soriano, « Meta : journal des traducteurs » / « Meta: Translators' Journal », vol. 44, n° 4, 1999, p. 582-603 (URI: http://id.erudit.org/iderudit/004143ar). DOI: 10.7202/004143ar

Autour des prénoms espagnols, (http://prenoms.espagnols.pagesperso-orange.fr)

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

Piste de lecture :

Le français en Algérie, Lexique et dynamique des langues, Ambroise Queffélec, Yacine Derradji, Valéry Debov, Dalila Smaali-Dekdouk, Yasmina Cherrad-Benchefra, éditions Duculot, Bruxelles, 2002.

Pour lire le *parler* de là-bas :

Cuisine Pied-noir, Irène et Lucienne Karsenty, préface de Roland Bacri, éditions Denoël, 1974.

« Le Petit Écho de l'Oranie », numéros 277 à 311, de novembre/décembre 2001 à juillet/août 2007, et en particulier les articles :

- *Le Roi Mage (conte de Noël oranais)*, Clément Lopez, n° 277, novembre/décembre 2001, p. 6.
- *Quand le professeur Paquito fait de la philologie... ou l'étude du verbe « mettre » dans le vocabulaire pied-noir*, Professeur Paquito, Université de la Calère, n° 281, juillet/août 2002, p. 13.
- *En latin d'Afrique... Un boucher sympathique*, Gilbert Espinal, n° 285, mars/avril 2003, p. 8.
- *En latin d'Afrique... Pour solde de tous comptes*, Gilbert Espinal, n° 286, mai/juin 2003, p. 11.
- *En latin d'Afrique... Madame Jetuil - Nousvouzils*, Gilbert Espinal, n° 290, janvier 2004, p. 16.
- *En latin d'Afrique... L'invitation au couscous*, Gilbert Espinal, n° 291, mars/avril 2004, p. 3.

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- *En latin d'Afrique... Une visite impromptue*, Gilbert Espinal, n° 292, mai/juin 2004, p. 4.
- *En latin d'Afrique... l'avancement au mérite*, Gilbert Espinal, n° 293, juillet/août 2004, p. 11.
- *En latin d'Afrique... Bon baisers d'Honolulu*, Gilbert Espinal, n° 294, septembre/octobre 2004, p. 11.
- *En latin d'Afrique... Préliminaires*, Gilbert Espinal, n° 295, novembre/décembre 2004, p. 10.
- *En latin d'Afrique... Une mauvaise grippe*, Gilbert Espinal, n° 296, janvier/février 2005, p. 13.
- *En latin d'Afrique... Le viol du bourdon*, Gilbert Espinal, n° 299, juillet/août 2005, p. 7.
- *En latin d'Afrique... Police Municipale*, n° 301, novembre/décembre 2005, p. 5.
- *Le billet de Paquito : Ça y est ! Grâce à Dieu, merci mon Dieu, maintenant je suis Français !* Paquito, n° 311, juillet/août 2007, p. 11.

LEXIQUE DE LA GUERRE D'ALGÉRIE RÉDIGÉ PAR LE PÈRE BORROSO **834**

Documentation en ligne :

Wikipédia (http://fr.wikipedia.org), articles :

- *Front de libération nationale (Algérie),* *https://fr.wikipedia.org/wiki/Front_de_lib%C3%A9ration_nationale_(Alg%C3%A9rie)*

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

- *Massacre du 17 octobre 1961,*
https://fr.wikipedia.org/wiki/Massacre_du_17_octobre_1961
- *Accords d'Évian,* https://fr.wikipedia.org/wiki/Accords_d%27%C3%89vian
- *Organisation armée secrète,*
https://fr.wikipedia.org/wiki/Organisation_arm%C3%A9e_secr%C3%A8te
- *Barbouze,* https://fr.wikipedia.org/wiki/Barbouze
- *Mouvement pour la communauté,*
https://fr.wikipedia.org/wiki/Mouvement_pour_la_communaut%C3%A9
- *Harki, https://fr.wikipedia.org/wiki/Harki*

Pistes de lecture :

La Guerre d'Algérie : une histoire apaisée ? Raphaëlle Branche, Seuil, 2005.

« Le Petit Écho de l'Oranie », numéros 277 à 311, de novembre/décembre 2001 à juillet/août 2007, et en particulier l'article :

- *Salut les Harkis*, Camille Bender, octobre 2001, n° 277, novembre/décembre 200, p. 3.

« Le Point » n° 1968, 3 juin 2010, dossier *Le nouveau blues des pieds-noirs*, p. 44 à 50.

REMERCIEMENTS ***837***

TABLE ET BIBLIOGRAPHIE DES PHYLACTÈRES ***838***

Documentation diverse ***853***

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.

DOCUMENTATION DIVERSE

AU SUJET DES ÉTATS-UNIS

Documentation en ligne :

UCLA (University of California, Los Angeles) Department of Linguistics *: A Mojave Dictionary*, Pamela Munro, Nellie Brown, Judith G. Crawford, UCLA Occasional Papers in Linguistics, Number 10. (*www.linguistics.ucla.edu/publications/OPL_10.pdf*)

Pistes de lecture :

Un fou ordinaire, Edward Abbey, éditions Gallmeister, 2009.

Californie, Encyclopédies du Voyage, Gallimard.

« Géo Voyage », *L'Ouest américain*, n° 8, Juillet-août 2012.

« Grands Reportages », *Spécial USA*, n° 184, mai 1997.

« Terre Sauvage », *USA, la reconquête de l'Ouest, de Yellowstone au Yukon*, n° 252, août 2009.

AU SUJET DU TAROT

Documentation en ligne :

Hervé Delboy (http://herve.delboy.perso.sfr.fr), article : *Le Tarot Alchimique*, Hervé Delboy, http://herve.delboy.perso.sfr.fr/tarot_alchimie.html

Piste de lecture :

Le Tarot des Imagiers du Moyen Âge, Oswald Wirth, éditions Tchou, 2006.

Dernières consultations des sites web cités, le 28/07/2015.

DU MÊME AUTEUR :

LE CORBILLARD ROSE, *roman, 2008.*

ESMERALDA OU L'ŒUVRE AU NOIR, *essai, 2011.*

►PHILTRES, ENCHANTEMENTS ET SORTILÈGES, *roman, 2013.*

SHEELA–NA–GIG, *roman érotique, 2014.*

CONTES ÉROTICO–CRÉPUSCULAIRES, *nouvelles érotiques, 2015.*

JEUX D'ANGE HEUREUX, *roman, 2016.*

E-books à télécharger gratuitement à l'adresse : http://erin-liebt.com

Auteur contemporain.

Ce texte a été déposé. Il est la propriété de son auteur.

Sa diffusion gratuite sous sa forme actuelle de PDF est seule autorisée.

Texte protégé en vertu des articles L111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle, loi du 1er juillet 1992.

En vertu de l'article L122-4 du Code de la propriété intellectuelle : « Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

(Extrait du *Code de la propriété intellectuelle*, Dernière modification du texte le 22 décembre 2014 - Document généré le 15 janvier 2015 - Copyright (C) 2007-2008 Legifrance)

Pour contacter l'auteur : http://erin-liebt.com

© Erin Liebt, 2013. Tous droits réservés.